LIBRARY
Brigham Young University

DANIEL C. JACKLING LIBRARY
IN THE
FIELD OF RELIGION

LES

ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

Nancy, imprimerie Sordoillet et fils, rue du Faubourg Stanislas, 3.

.52 6
3473
1871
V.1

LES

ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

EXPLIQUÉS ET SUIVIS D'INSTRUCTIONS

AVEC L'APPROBATION DE L'ORDINAIRE

PAR

L'ABBÉ BÉNARD

Ancien Chef d'institution
Membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy
et lauréat de la Fête des écoles, à Paris

Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere; et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.

Scrutez les Écritures, sources de la vie éternelle; elles rendent témoignage de moi.

JOAN. V, 39.

TOME PREMIER

NANCY

DE L'IMPRIMERIE SORDOILLET ET FILS

RUE DU FAUBOURG STANISLAS, 3

1871

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

IMPRIMATUR.

Nanceii, die 20 Februarii 1871.

† JOSEPHUS, Episcopus Nanceien. et Tullen.

PRÉFACE

Nous offrons au public une œuvre, fruit du travail et de l'expérience d'une carrière sacerdotale déjà longue, et nous la croyons appropriée aux besoins de l'époque.

Dans une société en proie aux convulsions de l'agonie, où tout est mis en question, où l'on ne respecte rien, ni au Ciel, ni sur la terre, où une presse ennemie de toute autorité déverse sur le monde un déluge d'erreurs, et où tout craque, s'ébranle de toutes parts, les hommes sérieux sentent la nécessité de revenir aux vrais principes de l'ordre social, qui ne saurait avoir de base solide et certaine en dehors de l'élément chrétien.

Le prêtre catholique étant *le sel de la terre* et *la lumière du monde,* il appartient au clergé de chercher à guérir les plaies morales de la société. Son dévouement sera à la hauteur de son devoir. Il faut surtout renforcer l'enseignement religieux et le proportionner aux exigences du siècle. Nous avons pensé qu'aucun livre ne répondrait mieux à cette nécessité qu'une explication claire, substantielle, méthodique des *épîtres* et des *évangiles* des dimanches et fêtes

de l'année, avec des *instructions* qui en découlent, appropriées aux besoins actuels et conformes à l'année liturgique.

Quoique la vérité soit une et l'erreur multiple, néanmoins, comme celle-ci dans sa mobilité, se transforme sans cesse, va d'évolution en évolution et produit des défaillances plus ou moins grandes, des perturbations plus ou moins profondes, suivant l'intensité de son mouvement, il appartient au vrai de suivre le faux dans ses transformations incessantes, de lui arracher son masque et d'éclairer les intelligences dévoyées. Ainsi ont agi les docteurs de l'Eglise, les Grégoire de Naziance, les Basile, les Jérôme, les Augustin, les papes saint Léon et saint Grégoire, les Bernard, les Thomas, les Bonaventure, les Charles Borromée, les François de Sales, les Fénelon, les Bossuet, etc. Conservant l'unité des principes, ils ont adapté leur enseignement aux circonstances des temps et des lieux. Chez eux la manière, non le fond, paraît nouvelle, *non nova, sed nove ;* ou, comme s'exprime le docteur d'Hippone : « La croyance s'est élargie, manifestée « plus clairement suivant les besoins des peuples, » *crediturí non nova, sed aucta.* Ces beaux génies, divers de pays, de langage, de race, mais unis par la communauté de la même foi et du même dévouement à la cause de Dieu, où ont-ils puisé la justesse des idées, la puissance de leur dialectique, le charme de leur éloquence, et, dans cette expression variée de leurs pensées, l'ensemble, l'harmonie de leurs vues ?

N'est-ce pas dans l'Ecriture-Sainte interprétée par l'Eglise, surtout dans l'Evangile, ce livre[1] mystérieux, à la fois doux et amer, que tout homme apostolique doit dévorer et s'assimiler, afin d'en communiquer la douceur à l'âme fidèle et l'amertume à celle qui suit le chemin de l'égarement? Pleins de l'esprit de ces pages venues du Ciel, n'ont-ils pas *prophétisé aux nations* et *aux peuples, aux langues* et à *un grand nombre de rois?* Et n'ont-ils pas fait des instructions, des homélies, des interprétations dans le sens de celle que nous publions? Puissants *en œuvres et en paroles,* ces ministres du Très-Haut furent dignes de cette louange que saint Paul donne à son cher Timothée *sur sa longue et profonde connaissance des Ecritures*[2] ; et ils réalisèrent la recommandation du même apôtre : « *Tout ce qui est écrit l'est pour notre instruc-* « *tion.* Toute écriture divinement inspirée est utile « pour enseigner la vérité , pour réfuter l'erreur, « pour corriger les vices, pour porter à la vertu, pour « former et armer de toutes pièces l'homme de Dieu[3].»

[1] Accepi librum de manu et devoravi illum et erat in ore meo tanquam mel dulce et cum devoravi illum amaricatus est venter meus. Et dixit mihi : Oportet te iterum prophetare gentibus et populis et linguis et regibus multis. *Apoc.* X, 10.

[2] Qui ab infantia sacras litteras nosti, quæ te possunt instruere ad salutem. II, *Tim.* IV, 15.

[3] Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. *Rom.* XV, 4.—Omnis scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus. II, *Tim.* XIV, 16.

*

Forts de la substance, de la moëlle des auteurs inspirés, ne se sont-ils pas montrés les marteaux de l'hérésie et des erreurs contemporaines, les colonnes de la vérité, les modèles de l'éloquence?

C'est de l'Ecriture-Sainte, surtout de l'Evangile expliqué, que les martyrs ont tiré leur constance, les docteurs leur lumière, les orateurs sacrés leur efficacité, les vierges leur pureté, les grands princes leur humilité, les pauvres leur résignation, les justes leur espérance et les coupables une crainte salutaire[1]. Aussi, dès son origine, l'Eglise prit-elle pour base et forme de ses instructions et de tous ses livres de piété l'Ecriture-Sainte. On lisait dans la réunion des chrétiens, comme cela se pratiquait dans les synagogues des Juifs, les livres sacrés, les prophètes, les écrits apostoliques et surtout les Evangiles. Saint Paul, saint Justin, saint Ignace parlent de cet usage primitif et de cette forme de prédication[2]. Toutes les homélies des saints Pères attestent cette méthode d'enseignement. On conçut pour le livre des Evangiles un respect religieux et les Canons apostoliques prescrivirent même que, pendant qu'on en fera la lecture, les cierges seront allumés et les fidèles se lèveront comme devant la personne de Jésus-Christ. En effet, si dans les autres écrits sacrés, l'Esprit-Saint parle par la bouche d'hommes inspirés, dans l'Evangile, la sagesse incar-

[1] Lex immaculata convertens animas. *Ps.*

[2] Et cum lecta fuerit apud vos epistola hæc, facite ut et in Laodicensium ecclesia legatur *Coloss.* IV, 16.

née s'exprime personnellement. Le Fils du Très-Haut nous y révèle clairement un seul Dieu en trois personnes, sa providence, sa justice, sa miséricorde infinie. Il nous y manifeste la grandeur de notre nature, nos hautes destinées, la fraternité humaine. Il s'y affirme le Législateur suprême, le Docteur, le Rédempteur, l'Unique Voie, l'Unique Vérité, l'Unique vie des hommes. L'Evangile est donc, dans le sens réel du mot, la bonne nouvelle, la lumière, l'espérance et le salut du monde, la cessation du péché, le règne de la justice et de la vertu. Les Epîtres des apôtres en sont un lumineux commentaire. Saint Paul surtout est le prédicateur de Jésus-Christ ressuscité.

C'est pourquoi on vit des apôtres, des martyrs, des vierges, faire de l'Evangile leur *vade mecum* inséparable. Saint Barnabé, dans ses missions, portait toujours avec lui l'Evangile selon saint Mathieu, transcrit de sa propre main. Martyrisé dans l'île de Chypre, il voulut que le manuscrit reposât près de ses restes mortels. On trouva cet exemplaire dans son tombeau, sous l'empereur Zénon; saint Barthelémi avait également avec lui, dans les Indes, un exemplaire de saint Mathieu écrit en hébreu. Plus de cent ans après, saint Pantène, missionnaire de ces contrées, rapporta cet exemplaire à Alexandrie. La vierge Cécile, la gloire de Rome, tenait toujours collé sur son cœur un exemplaire de l'Evangile. Ni le fer, ni le feu, ne purent lui arracher l'objet de ses délices. C'est à l'aide

de ce trésor qu'en abeille industrielle, *apis argumentosa*, selon le chant de l'office de sa fête, elle prit à son doux miel son fiancé Valère, son beau-frère Tiburce et un grand nombre d'infidèles.

Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, portait aussi toujours avec lui le livre de l'Evangile, et quand les Frisons voulurent le massacrer, il s'en servit comme d'un bouclier pour parer leurs coups. Le livre sacré fut fendu en deux et par un miracle, aucune lettre ne fut atteinte.

Saint Dominique, le flambeau de l'Eglise et le marteau des Albigeois, ne voyageait jamais sans porter avec lui un exemplaire de l'Evangile. Il le savait par cœur et disait : « Sans l'Écriture, il n'est point de prédicateur possible. » Le vénérable Bède expira en dictant les dernières paroles de son commentaire sur l'Evangile. Saint Jérôme recommande non-seulement aux prêtres, mais à de simples vierges la lecture assidue de l'Evangile[1]. Le même docteur faisant l'éloge de sainte Paule vante sa profonde science pratique des Ecritures. L'empereur Théodose lisait tous les jours dans l'Evangile, copié de sa main. On raconte la même chose de Charlemagne.

Dans les Conciles œcuméniques de Nicée, de Chalcédoine, d'Ephèse, de Constantinople, le livre de l'Evangile était placé au milieu des Pères, comme pour leur annoncer la présence de Jésus-Christ même. En-

[1] Tenenti codicem sommus obrepat et cadentem faciem pagina sacra suscipiat. *Ep. ad. Eutichum.*

core aujourd'hui, les serments les plus solennels ne se font-ils pas sur les Evangiles? Or, l'Eglise en environnant de tant de respect les livres sacrés, surtout l'Evangile, et en recommandant la méditation de ces saintes pages, les a-t-elle abandonnées au sens privé, à l'interprétation libre, à la science d'un chacun? Non. Elle en prescrit l'explication, conformément à l'esprit des Saints.

Le concile de Trente n'est donc que l'écho de la tradition constante de l'Eglise, en disant : « L'Evan-« gile promis par les prophètes dans les Saintes-Ecri-« tures, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, le « promulgua le premier de sa propre bouche et ordonna « ensuite à ses apôtres de le prêcher à toute créature « comme source de toute vérité salutaire et règle des « bonnes mœurs [1].» A cette fin, la même sainte assemblée s'inspirant de la pratique des saints docteurs, « enjoint aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge « d'âmes d'expliquer soit par eux, soit par d'autres, « pendant l'office de la messe, ce qui est lu, surtout les « jours de dimanches et de fêtes, afin que les brebis du « Christ ne périssent pas, que les enfants ne demandent « pas du pain et qu'il ne se trouve personne pour le « rompre [2]. » Car, selon saint Augustin, à l'école du

[1] Evangelium promissum per prophetas in scripturis sanctis, Dominus noster Jesus Christus Dei Filius proprio ore primum promulgavit, deinde per suos Apostolos tanquam omnis et salutaris veritatis et morum disciplina omni creaturæ prædicari jussit. *Sess. IV.*

[2] Quamobrem, retento ubique cujusque ecclesiæ antiquo et a

Christ, nous devons comprendre ce que nous lisons[1]. Le catéchisme du concile de Trente fait la même prescription. Ainsi l'Eglise se fondant sur l'usage de l'antiquité, *retento antiquo ritu,* ordonne à tous les pasteurs et à ceux qui enseignent, en leur nom, de prendre l'Ecriture sainte comme base de leurs instructions. Elle proscrit donc tous ces sermons frivoles, mondains, vaporeux, académiques, plus propres à amuser des profanes qu'à édifier les fidèles, dont malheureusement l'usage tend de plus en plus à se généraliser et qui est une des grandes causes de l'ignorance religieuse et de l'affaiblissement de la foi en France.

A tous ces titres et devant toutes ces autorités, nous croyons notre travail éminemment conforme à l'esprit de l'Eglise, à la pratique constante des Pères, et réclamé par les besoins de l'époque.

Nous l'offrons avec confiance aux âmes pieuses, comme à celles qui ne le sont pas, aux familles chrétiennes, comme à celles qui ont oublié leur devoir, surtout à nos confrères dans le sacerdoce, pour faciliter leur pénible ministère.

sancta romana Ecclesia, omnium Ecclesiarum matre et magistra, probato ritu, ne oves Christi pereant, neve parvuli panem petant et non sit qui frangat eum, mandat sancta Synodus Pastoribus et singulis curam animarum gerentibus ut frequenter inter missarum celebrationem vel per se vel per alios ex iis quæ in missa leguntur aliquid exponant, diebus præsertim dominicis et festis. *Sess. XVII*, 8.

[1] Facta mirati et intellecta assecuti. Tales nos in scola Christi esse debemus. Aug. *De verb. Domini.* Serm. 44.

Seigneur Jésus, vous qui êtes l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le centre et l'axe de l'Ecriture comme des affaires du monde, vous qui ouvrez et fermez les cœurs, nous *Vous* consacrons ainsi qu'à votre *divine Mère* notre œuvre, entreprise pour votre gloire. Puisse-t-elle, agréée et bénie par vous et sous les auspices de la Reine des Anges, devenir une semence féconde[1] et produire des fruits dignes de la vie éternelle? *A vous seul, honneur, gloire, amour dans les siècles des siècles*[2]!

[1] Serimus arbores quæ alteri sæculo prosint.

[2] Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. I. *Tim.* I.

LES

ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE

EXPLIQUÉS ET SUIVIS D'INSTRUCTIONS

A L'USAGE

DU CLERGÉ, DES FAMILLES CHRÉTIENNES ET DES AMES PIEUSES

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Épître de saint Paul aux Romains [1].

XIII, 11.

Mes frères, voici l'heure de sortir du sommeil, car nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons cru. La nuit a diminué [2]; le jour s'est approché. Rejetons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons avec bienséance, comme dans le jour, non dans les débauches et ivrogneries, non dans les impu-

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Romanos.* — Fratres, scientes quia hora est jam nos de sommo surgere. Nunc enim propior est nostra salus, quam cum credidimus. Nox præcessit, dies autem appropinquavit. Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis. Sicut in die honeste ambulemus : non in commessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione : sed induimini Dominum Jesum Christum.

[2] *προέκοψεν*, texte grec.

dicités et dissolutions, non dans les querelles et envies; mais revêtez-vous de Notre Seigneur et ne satisfaites pas les désirs de la chair.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Romains. — II. Sommeil, nuit et jour, dans le sens moral. — III. OEuvres de ténèbres et armes de lumière. — IV. Marcher avec bienséance dans la clarté du jour et revêtir Jésus-Christ.

I. — Le christianisme, dès son origine, s'est introduit à Rome, capitale de l'univers. Selon une tradition accréditée, saint Pierre se rendit à Rome durant le règne de Claude. Il se forma, dans la capitale du monde païen, une chrétienté si fervente que, dans la Grèce et l'Asie, elle était devenue un objet de louange publique et que saint Paul désirait ardemment la visiter[1].

Or, à Rome, plus qu'ailleurs, éclatait ardente, l'antipathie séculaire entre les Juifs et les infidèles devenus membres de l'Eglise. Les Juifs convertis restaient irrités du joug étranger qui pesait sur eux, et les Romains, enorgueillis de leur domination universelle et de leur prétendue sagesse. Les premiers, fiers de leur descendance d'Abraham et du sang élu auquel, par Moïse, Dieu avait confié la loi et les promesses messianiques, se crurent en droit d'avoir la préférence sur tous les peuples et d'être, par nature, les enfants-nés de l'Evangile, tandis qu'à leurs yeux les païens, issus d'une race impie et criminelle, ne participaient que par grâce à la vocation divine. Ils avaient mérité, disaient-ils, cette préférence par l'observation de la loi du Sinaï et principalement par la circoncision, cachet d'une élection spéciale. Ils prétendaient même que leurs cérémonies religieuses étaient

[1] *Rom.*, I, 8.

obligatoires pour tous et voulaient y contraindre les Gentils. Ils ne pouvaient comprendre que la majesté de la loi mosaïque eût vieilli et fût devenue inutile. Les Romains, de leur côté, s'élevaient au-dessus des Juifs, parce qu'ils vantaient les lumières de leurs philosophes, la vertu de leurs grands hommes et la science de leurs législateurs qui, selon eux, n'avaient pas dévié de la loi naturelle. A leur sens, ils avaient mérité, avant les Juifs, d'être éclairés du flambeau de l'Evangile. Ils accusaient donc les enfants de la synagogue d'incrédulité et d'ingratitude.

Instruit de cette dissension, saint Paul pensait sans cesse à l'Eglise de Rome[1]. Ayant appris que Phoëbé, diaconesse de Corinthe, voulait se rendre à la capitale de l'Empire, il composa à Corinthe, lors de son second voyage dans l'Achaïe, vers l'an 58, son Epitre aux Romains qu'il donna à Phoëbé. Le but de l'apôtre était de faire ressortir, dans cette lettre, la grâce de Jésus-Christ et d'exhorter à la paix et à l'union les cœurs ulcérés. Il enlève aux deux partis l'opinion du mérite personnel. Juifs et païens, dit-il, sont pécheurs par naissance et n'ont aucun droit réel à la justification, qui n'est accordée à personne qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ. Après avoir démontré au long cette vérité, l'apôtre s'efforce d'unir les esprits par le lien de l'humilité et de la charité en leur présentant, entre autres, les considérations suivantes.

II. — *Voici l'heure de sortir du sommeil, car nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons cru.*

Le sommeil naturel est une mort apparente. Le dormant n'a aucune conscience ni de lui-même, ni des devoirs de la vie, ni des dangers qui peuvent le menacer. Il se berce d'agréables songes ou de funestes illusions; il est mort à la vie ordinaire, naturelle, civile. Tous ses actes libres sont suspendus. Ainsi, le sommeil moral nous ôte la vue de nos des-

[1] *Rom.*, I, 9.

tinées futures, de nos obligations les plus graves et des périls de notre âme. Il nous rend étrangers à la société de Dieu, des anges et des saints. Malgré le remords de la conscience, il nous tient assoupis, enchaînés, sous le charme présent des passions et des créatures, sans souci de l'avenir. Secouons cette léthargie du péché, d'ignorance coupable et de paresse volontaire.

Car nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons cru.

Oui, depuis notre baptême, ou notre vraie conversion, depuis la connaissance de l'Evangile, nous nous sommes avancés bon gré mal gré, chaque jour, chaque instant, vers la mort, terme de la délivrance du juste. Notre juge est à la porte, prêt à récompenser notre fidélité, nos peines, nos souffrances. Ne nous ralentissons pas dans la pratique du bien. Ressemblons à l'athlète qui, à mesure qu'il approche du but, redouble d'ardeur.

La nuit a diminué, le jour s'est approché.

Le paganisme, l'infidélité, l'hérésie, l'erreur religieuse, la corruption intellectuelle et morale, l'empire du péché et du mal, *voilà la nuit;* nuit profonde, universelle, avant la venue de Jésus-Christ, quoique toujours éclairée par la saine raison comme par quelques rayons de la révélation primitive et de la révélation mosaïque. *Le jour*, c'est le règne du Sauveur, de son Evangile, de sa grâce, de la vertu, des gens de bien. Les bons et les méchants forment deux cités opposées qui, de Caïn et d'Abel, selon la remarque de saint Augustin, traversent le temps et l'espace, toujours mêlées jusqu'au dernier jour, où elles seront définitivement séparées, et qui, dans les desseins de Dieu pour la sanctification des élus et la conversion des méchants, projettent l'une sur l'autre leur bonne ou mauvaise influence. La cité du bien, le règne de Jésus-Christ ira grandissant dans le cours des siècles et diminuera celle de l'erreur, mais le mal ne disparaîtra de la terre que lors du second avènement de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre

ne dit pas : *la nuit est passée*, mais elle a diminué, elle est avancée dans sa course, προέκοψεν ; elle touche au jour.

Le soleil de vérité, Jésus-Christ, l'a illuminée, a dissipé l'horreurs de ses plus profondes ténèbres ; le *jour s'est approché*, mais le jour n'arrivera plein, à tout son éclat, le triomphe de la vérité sur l'erreur, du bien sur le mal, ne sera définitif qu'au triomphe complet de Jésus-Christ, lors du jugement dernier.

III. — *Rejetons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière.*

Les *œuvres de ténèbres* sont les péchés de toutes sortes, parce qu'en général ils sont le funeste produit de l'obscurité, de la solitude, de machinations inavouables. On en rougit devant la face des hommes. *Quiconque fait le mal hait la lumière*[1].

Loin de nous donc tout acte que nous n'oserions produire aux yeux de la conscience publique.

Par *armes de lumière*, on entend la foi, l'espérance, la charité, les vertus chrétiennes, ainsi que les bonnes œuvres : armes avec lesquelles nous devons combattre les ennemis de notre salut. En parlant d'armes, l'Apôtre nous rappelle que *la vie ici-bas est une milice continuelle*[2].

Il nous rend également attentifs sur un usage de l'antiquité païenne. Chez les anciens, l'homme libre, civilisé ou barbare, portait continuellement les armes ; il ne les quittait ni le jour ni la nuit. Elles étaient le signe distinctif de sa liberté, de sa force, de son droit, hélas ! aussi trop souvent le signe de la violence. Ainsi le chrétien, soldat du Christ, doit porter continuellement son *armure*, expression de sa force, de sa haute vocation, de sa grandeur et de sa liberté ; armure non de fer, d'acier, ni d'un métal homicide, ouvrage de l'homme pour la défense du corps, d'un avantage passager, terrestre,

[1] Qui male agit odit lumen. Joan. II, 20.

[2] Militia est vita hominis super terram. *Job*, VII, 1.

ou pour une injuste attaque et l'oppression, mais *armure de lumière*, empruntée à l'ordre spirituel, à l'esprit de l'Evangile, par conséquent à la justice, à la vérité, à la modération, pour la défense de l'innocence de l'âme, la garde et l'acquisition de la vie éternelle.

IV. — *Marchons avec bienséance, comme dans le jour, non dans les débauches et ivrogneries, non dans les impudicités et dissolutions, dans les querelles et les envies.*

Le vrai chrétien orné des armes de lumière, combattant le bon combat *aux yeux de Dieu, des anges et des hommes*[1], vit comme dans un palais de cristal. Il marche toujours avec bienséance, dignité, édification comme en plein jour. Il n'a pas à rougir de sa conduite. Il ose se montrer à la face du soleil; s'il n'est pas exempt des faiblesses inséparables de la nature déchue, au moins ne s'abandonne-t-il pas à ces excès honteux d'intempérance, d'ivrognerie, d'impudicité, de dissolution, de haine, d'envie et de vengeance qui souillent les enfants du siècle. *Son ventre n'est pas son Dieu*, ni la satisfaction de bas instincts, sa destinée. Il sait qu'au tribunal suprême, rien n'est caché, et que la pensée mauvaise aussi bien que l'acte coupable a sa redoutable responsabilité.

Saint Ephrem sollicité secrètement au mal par une femme de mauvaise vie, lui proposa comme rendez-vous la place publique. A cette proposition la malheureuse s'écria : Comment! rendre la foule spectatrice de notre inconduite[2]? Le saint prit de là occasion de représenter à la pécheresse la présence de Dieu et la sévérité de sa justice et il en fit une illustre pénitente.

Marche devant moi et sois parfait[3]. La pensée de la présence de Dieu et la crainte de sa justice sont de puissants

[1] Spectaculum facti sumus Deo, Angelis et hominibus. I.*Cor.*, IV, 9.

[2] *Vit. Ephrem.*

[3] *Gen.*, XVII, 1.

motifs d'arrêter le pêcheur sur la pente du mal et de stimuler le juste dans les voies du bien.

Revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ et ne satisfaites pas les désirs de la chair.

Dans cette vie réglée, supérieure à la concupiscence de la chair, le chrétien revêtu de son armure brillante porte en lui un principe mystérieux de vie, de force indomptable. Jésus-Christ est le vêtement, la cuirasse, l'ornement, la beauté et la défense de son âme. Le corps humain a besoin d'être vêtu pour conserver les règles de la bienséance, et pour se défendre contre les injures de l'air et l'intempérie des saisons ; le vêtement est une nécessité, souvent un ornement, une beauté, parfois une marque de distinction. On connaît le sexe, le militaire, l'ecclésiastique, le religieux, le prince, le roi, la reine, les divers fonctionnaires et les corps constitués de l'Etat, à des signes extérieurs. Ainsi le vrai chrétien, quoique mêlé aux mondains, quoique vivant au milieu de la corruption du siècle, se fera connaître par sa conduite grave, modeste, réglée. L'esprit de Jésus qui est en lui, se reflètera dans ses regards, son langage, ses gestes, ses démarches[1]. Bien plus, l'habit ne forme pas avec nous un tout vivant, un être indivisible, une seule et même personne. Le vêtement, nécessaire, indispensable dans la vie présente, est néanmoins, rigoureusement parlant, quelque chose d'accidentel, de superflu, le résultat et le voile du péché; mais Jésus-Christ, qui est l'enveloppe, l'ornement, la beauté de l'homme nouveau, reste sous le rapport surnaturel le principe, la racine même de notre intelligence, de notre cœur, de notre être. Le sarment ne peut produire ni fleurs, ni fruits, s'il ne demeure attaché au cep de la vigne[2], et nul membre du corps humain ne peut vivre ni se mouvoir s'il ne reçoit de la tête son impulsion. Jésus-Christ est de la sorte

[1] Patuit incessu Dea. VIRGILE.

[2] Ego sum vitis, vos palmites. Sine me, nihil potestis facere. JOAN., XV, 5.

le moteur de notre vie chrétienne. Nous sommes, en vertu du baptême et des autres sacrements, lumière de sa lumière, amour de son amour, comme lui-même est la vive splendeur, le rayonnement de la substance de son Père. C'est par de telles considérations que l'Apôtre exhorte les chrétiens de Rome et de tous les siècles à se souvenir de leur grandeur et à fuir tout ce qui pourrait en ternir l'éclat.

Saint Augustin, fatigué d'une jeunesse orageuse et pleine de scandales, luttait contre l'entraînement de sa propre faiblesse et la chaîne de ses longues passions. Il versait un torrent de larmes. Au milieu de cette crise morale, ordinaire aux âmes égarées en lutte avec elles-mêmes, il entend une voix qui lui crie : *Prenez et lisez,* « tolle et lege. » Il retourne à l'endroit du jardin où il avait laissé les Epîtres de saint Paul ; il les ouvre, et il tombe sur les deux derniers versets que nous venons d'expliquer : *Marchons avec bienséance comme dans le jour, non dans les impudicités et dissolutions, mais revêtez-vous de Jésus-Christ.*

Le fils des larmes et des prières de sainte Monique, sa mère, sortit de sa longue léthargie. Ces paroles furent pour le jeune libertin le dernier coup de grâce, le trait victorieux de la lumière. Ses yeux s'ouvrirent à la vérité, à la pénitence ; et d'ennemi qu'il était, il devint, comme le grand Apôtre lui-même, un modèle pour tous les âges, un des plus illustres défenseurs et docteurs de l'Eglise.

INSTRUCTION.

Sommaire. — I. Prix du temps. — II. Emploi du temps.

« Hora est jam nos de somno surgere, » *voici l'heure de sortir de notre sommeil.* Rom. XIII, 11.

La plus longue période de la durée dans la vie humaine

comparée à l'éternité est moins qu'une heure, et cette heure est pleine d'illusions. Le chrétien vraiment digne de son nom ne suit pas le torrent qui emporte la foule, sous l'assoupissement de la paresse et de l'indifférence. Il ne s'endort pas penché sur l'abîme éternel. Il réfléchit souvent *sur le prix et l'emploi du temps.*

Qu'est-ce que le temps? — Comment devons-nous l'employer?

I. — Aux yeux de la raison, le temps n'est qu'un rideau mobile, pendu devant l'éternité immobile, et aux yeux de la foi, c'est le cercle plus ou moins grand tracé par la Providence à notre activité et à notre épreuve ici-bas. C'est donc un don de Dieu, *précieux, court, irréparable.*

1° *Précieux*, au double point de vue de *la fin dernière* de l'homme et *du prix* par lequel il a été racheté. Le temps ne nous est accordé que pour faire notre salut et nous mériter une couronne immortelle. Du temps dépend, pour nous, la vie ou la mort, la gloire ou l'opprobre, une éternité bienheureuse ou malheureuse. Quel n'est donc pas le prix du temps envisagé dans le miroir de notre destinée et dans ses plus terribles conséquences? C'est la clef du ciel ou la porte de l'enfer! Il est encore bien plus précieux, lorsque nous nous rappelons ce qu'il a coûté à la miséricorde divine.

Sans doute, la parole créatrice s'est jouée du temps comme des autres créatures. Elle n'a pas eu de peine à le produire et à lui imprimer un mouvement docile; mais, par suite du péché, il est devenu le prix du sang et de la mort de l'Homme-Dieu. Nos premiers parents ayant transgressé la loi de vie que le Seigneur leur avait assignée, tombèrent sous le glaive de sa justice. En vertu du pacte conclu avec eux, ils étaient avec tous leurs descendants les tristes victimes de la mort éternelle : « Morte morieris[1]. » Le fils de

[1] *Gen.*, II, 17.

Dieu s'est interposé entre la justice de son Père et notre culpabilité. Il nous a obtenu la prolongation du temps, le bénéfice de la durée, mais à quelle condition? La justice a exigé sang pour sang, vie pour vie, mort pour mort. Si nous vivons, le Fils unique de Dieu a été forcé de mourir pour nous. Ainsi, au point de vue de la foi, le temps, c'est la rançon du Calvaire, le prix des larmes, du sang versé sur la croix et de toutes les souffrances de l'Homme-Dieu. Il a été racheté par la mort du divin Rédempteur. Or, dès l'instant que nous commettons un péché grave, nous perdons nos droits à la Rédemption. La sentence primitive de mort portée contre nous revit et peut s'exécuter : « Morte morieris. »

Rien n'est donc plus précieux que le temps, prix du sang de Dieu et répit accordé à notre frêle existence. Et cependant, nous le sacrifions si facilement à une vile créature, au plaisir d'un instant, à une passion dégradante! Au lieu de devenir l'instrument de notre salut, le temps n'est souvent pour nous qu'un poids accablant, un ennui mortel, la source des plus honteux désordres. Richesses, honneurs, voluptés, affaires : voilà le cercle qui emporte tout le mouvement de notre activité et nous ne trouvons plus d'instant pour songer sérieusement à notre fin dernière. Saint Bernard a bien raison de s'écrier : *Rien n'est plus précieux que le temps, mais aussi, hélas! rien n'est souvent consacré à des intérêts plus vils.* « Nihil pretiosius tempore, sed heu! nihil vilius reputatur. »

2° *Le temps est court et trompeur.* La somme de durée qui nous est assignée est renfermée dans d'étroites limites que la puissance d'aucun être créé ne peut ni étendre, ni dépasser. Tous nos jours, toutes nos heures, toutes nos minutes sont comptés. Il nous est impossible d'y ajouter une seconde[1].

[1] Breves dies hominis; constituisti terminos ejus, qui præteriri non possunt. *Job.* XIV, 5.

Une génération paraît et disparaît sur la scène du monde durant la courte période de trente-cinq à quarante ans. Nous sommes tous emportés dans un tourbillon irrésistible. Dans cette course si rapide, l'ange de la mort crie à chaque instant, à des milliers d'entre nous : *Non erit tempus amplius*. Il n'y a plus de temps. Le fil de notre vie est coupé. Les flots tumultueux de notre agitation terrestre se sont arrêtés au grain de sable du rivage de l'Eternité ! Notre sort est fixé. Aussi l'Ecriture pour faire ressortir la brièveté de notre passage terrestre se sert-elle de toutes sortes d'images. Elle l'appelle *une vapeur légère, une ombre fugitive, un songe bien court, le souffle d'un vent rapide*[1]. L'homme ne laisse pas plus de trace de son pèlerinage ici-bas que le vaisseau qui soulève les vagues de l'Océan, que l'oiseau qui fend les plaines aériennes, que le voyageur qui imprime ses pas dans le sable mouvant du désert. Les éléments déplacés ne tardent pas à reprendre leur niveau ordinaire. O courte durée du temps ! Et cependant *si pleine d'illusions*.

Oui, le temps est plein d'illusions. Le temps, dit saint Augustin, est une imitation de l'éternité : faible image, il est vrai. « Néanmoins tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre ; il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait tomber à sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il en impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, et qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable. C'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Redimentes tempus quoniam dies mali sunt. » *Rachetez le*

[1] Umbræ enim transitus est tempus nostrum. *Sap.* II, 5. — Vapor est ad modicum parens.... ventus. *Job.* V, 15. — Dormitaverunt somnium suum. *Ps.*

temps, parce que les jours sont mauvais, c'est-à-dire, malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe : quoiqu'il varie éternellement, il montre toujours le même visage.... Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament, nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie[1]. »

3° *Le temps est irréparable.* Tous les instants de notre courte existence ne nous sont accordés que dans le but d'assurer notre éternité bienheureuse, ce que nous consacrons à une autre fin est perdu sans retour. S'il nous est impossible d'imprimer un mouvement de retour aux flots des fleuves entrés dans l'Océan, il ne nous est pas non plus donné de faire revivre les moments perdus de notre vie. On peut réparer une fortune détruite, une maison brûlée, un procès perdu, mais le temps perdu ne peut dans la réalité être complétement réparé. « Irreparabile tempus. » C'est pourquoi le juste ne croit jamais avoir atteint à la perfection; il ne dit jamais : *assez*. Il a toujours faim et soif de la justice et des actions de vertu ; il ne s'arrête ni le jour ni la nuit; il marche toujours et à grands pas. Il connaît les trésors inestimables attachés à chaque heure, à chaque instant de sa courte existence et il cherche à s'en assurer la possession. Saint Liguori avait fait vœu de ne jamais perdre une minute. Imitons ce grand saint.

II. — *Comment devons-nous employer notre temps?*

Le passé mal employé de notre vie doit être racheté par la pénitence, par les larmes, les aumônes, les bonnes œuvres. *Mes années, je me les rappellerai dans l'amertume de mon âme*, « recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine « animæ meæ[2]. » *Voyez, mes frères, comment vous marchez*

[1] Bossuet, *Du temps.* — [2] Isaie, XXXVIII, 15.

avec précaution, non comme des insensés, mais comme des sages, rachetant le temps parce que les jours sont mauvais. « Videte, fratres, quomodo caute ambuletis non « quasi insipientes, sed ut sapientes redimentes tempus quo- « niam dies mali sunt[1]. » Saint Anselme ajoute : *Nous rachetons toujours le temps, lorsque nos larmes effacent les souillures de notre vie antérieure.* « Semper redimus tem- « pus quando anteactam vitam, quam lasciviendo perdidimus, « flendo reparemus. »

Le *temps présent* qui s'écoule avec tant de rapidité, nous le devons consacrer à la gloire de Dieu et à notre salut, loin de le perdre dans des conversations, des visites inutiles, dans des excès de jeu, de sommeil, des festins ou dans des actes criminels, afin que tous nos jours soient *ceux des élus pleins de mérites et de bonnes œuvres.* « Dies pleni inve- « nientur. » L'empereur Tite, tout païen qu'il était, quand il avait passé un jour sans exercer une œuvre de bienfaisance s'écriait : *J'ai perdu ma journée*, « perdidi diem. » Soyons meilleurs que les infidèles. Pour ce qui concerne l'*avenir*, qui ne nous appartient nullement, il est pour nous du plus haut intérêt de le ménager ; s'il nous est accordé, nous l'emploierons à servir Dieu et à nous procurer le bonheur éternel. *Ad majorem gloriam Dei, ad utilitatem nostram, totiusque Ecclesiæ.*

O Dieu de bonté et de miséricorde ! Faites-nous la grâce de passer par les étroites limites de la durée, de sorte que nous ne perdions point le but de notre destinée suprême.

[1] *Eph.*, V, 16.

Évangile selon saint Luc[1].

XXI, 25.

JÉSUS-CHRIST ANNONCE LE JUGEMENT DERNIER.

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles et sur la terre, parmi les nations un grand effroi à cause du bruit confus de la mer et des flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus des cieux seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Ces choses commençant d'arriver, levez la tête et regardez en haut parce que votre rédemption approche. Et il leur dit cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres; lorsqu'ils commencent à pousser, vous savez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche. Je vous dis en vérité: cette génération ne passera point

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — In illo tempore, dixit Jesus discipulis suis : Erunt signa in sole, et luna, et stellis; et in terris pressura gentium præ confusione sonitus maris et fluctuum; arescentibus hominibus præ timore et exspectatione quæ supervenient universo orbi; nam virtutes cœlorum movebuntur. Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. His autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra. Et dixit illis similitudinem : Videte ficulneam, et omnes arbores; cum producunt jam ex se fructum, scitis quoniam prope est æstas. Ita et vos, cum videritis hæc fieri, scitote quoniam prope est regnum Dei. Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant. Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt. Attendite autem vobis ne forte graventur corda vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ; et superveniat in vos repentina dies illa. Tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ. Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia, quæ futura sunt, et stare ante Filium hominis.

que cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde que vos cœurs ne s'appesantissent par l'intempérance, la débauche et les soins de cette vie, et que ce jour ne vienne pas d'un coup vous surprendre ; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre. Veillez donc et priez toujours afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à ces maux qui doivent advenir et de paraître devant le Fils de l'homme.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Pourquoi l'année ecclésiastique commence-t-elle à l'Avent? Triple signification de ce mot *adventus*, arrivée de J.-C. Pourquoi aussi l'Eglise commence-t-elle et termine-t-elle l'année par l'Evangile du jugement dernier? — II. Signes précurseurs du jugement dernier. — III. Avènement de J.-C. — IV. Précautions que doivent prendre les fidèles, afin de n'être pas surpris par la catastrophe finale.

I. — L'année ecclésiastique commence à l'Avent qui signifie avènement, arrivée, du mot latin *adventus*[1]. Quel est

[1] « L'année liturgique, dont le plan est tracé par la sainte Eglise elle-même, fournit le drame le plus sublime qui puisse être offert à l'admiration humaine : l'intervention de Dieu pour le salut et la sanctification des hommes, la conciliation de la justice dans la miséricorde, les humiliations, les douleurs et les gloires de l'Homme-Dieu, la venue et les opérations de l'Esprit-Saint dans l'humanité et dans l'âme fidèle, la mission et l'action de l'Eglise. Tout y est exprimé de la manière la plus vive et la plus saisissante : tout arrive et se place par l'enchaînement sublime des anniversaires. Il y a dix-huit siècles que ce fait divin s'accomplissait : son anniversaire se reproduit dans la liturgie et vient rajeunir chaque année dans le peuple chrétien le sentiment de ce que Dieu opéra, il y a tant de siècles. Quelle intelligence humaine eût pu concevoir une telle pensée? Qu'ils sont faibles en présence de nos réalités impérissables, ces hommes téméraires et légers qui croient prendre le christianisme en défaut, qui osent le juger comme un débris antique et ne se doutent pas à quel point il est vivace et immortel par l'année liturgique chez les chrétiens!...

« Mais si la liturgie nous émeut annuellement en présentant à nos regards

cet avènement, cette arrivée, que le temps de l'Avent, période de quatre semaines, fait ressortir? C'est l'arrivée de l'Homme-Dieu. Or, selon saint Bernard, nous distinguons en Jésus-Christ trois sortes d'avènements accomplis ou devant s'accomplir en trois temps et de trois manières: Avènement *à nous*, avènement *en nous*, et avènement *contre nous*. *Le premier* a eu lieu dans le mystère de l'Incarnation, lorsque Jésus-Christ né d'une vierge dans l'étable de Béthléem a paru, agi, souffert visiblement en Judée, pendant trente-trois ans et subi la mort sanglante de la croix; *le second* s'accomplit, tous les jours, lorsque nous nous appliquons les fruits de la rédemption, en recevant Jésus-Christ dans notre âme par la grâce sanctifiante, c'est-à-dire, par la foi, l'espé-

le renouvellement hautement dramatique de tout ce qui s'est opéré dans l'intérêt du salut de l'homme et de sa réunion avec Dieu, il y a ceci d'admirable que la succession d'une année à l'autre n'enlève rien à la fraîcheur ni à la force des émotions, lorsqu'il nous faut commencer à nouveau le cours du cycle. L'Avent est toujours imprégné de la saveur d'une attente douce et mystérieuse; Noël nous attire toujours par les joies incomparables de la naissance de l'Enfant divin; nous entrons avec les mêmes émotions sous les ombres de la Septuagésime; le Carême nous abat devant la justice de Dieu, et notre cœur est alors saisi d'une crainte salutaire et d'une componction qu'il semble que nous n'avions pas ressenties l'année précédente. La Passion du Rédempteur ne nous apparaît-t-elle pas comme nouvelle? Les splendeurs de la Résurrection n'apportent elles pas à nos cœurs une allégresse qu'ils ont, ce semble, jusqu'alors ignorée? La triomphante Ascension ne nous ouvre-t-elle pas, sur toute l'économie de la divine Incarnation, des vues que nous n'avions pas encore? Lorsque l'Esprit-Saint descend à la Pentecôte, n'est-il pas vrai que nous sentons sa présence renouvelée et que les émotions de l'année précédente, en ce grand jour, sont en ce moment dépassées? La fête du Saint-Sacrement qui revient à son tour si radieuse et si touchante, trouve-t-elle nos cœurs habitués au don ineffable que Jésus nous fit la veille de sa Passion? N'entrons-nous pas plutôt comme dans une nouvelle possession de cet inépuisable mystère? Chaque retour des fêtes de Marie nous révèle des aspects inattendus sur ses grandeurs, et nos Saints bien-aimés, lorsqu'ils reviennent nous visiter sur le cycle, nous semblent plus beaux que jamais, nous les pénétrons mieux, nous sentons plus vivement les liens qui les rattachent à nous. » *L'Année liturgique*, préface. (Dom Guéranger.)

rance et la charité. *Le troisième* aura lieu au terme de notre vie et à la fin des siècles, lorsque Jésus-Christ reviendra sur la terre pour juger les vivants et les morts. Dans le premier, il est *sauveur*, paraissant en chair et infirmité ; dans le second, il est *ami*, opérant d'une manière ineffable dans l'âme du juste. Dans le troisième, il est *juge*, venant avec gloire et une grande majesté, *rendre à chacun selon ses œuvres*. Ces trois avènements illuminent et remplissent tous les moments de l'existence des générations humaines. Durant une période de quatre mille ans, le premier avènement de Jésus-Christ était attendu et préparé par l'histoire des patriarches, des prophètes et la loi mosaïque. Les saints du régime patriarchal et de l'ancien Testament, depuis Abel, Noé, Abraham, Jacob, Moïse, Job, David, tous les prophètes, Isaïe, Jérémie, Daniel, jusqu'à saint Jean-Baptiste annonçaient et figuraient le Messie, l'attente et l'espérance du genre humain. *Ipse erit expectatio gentium*[1]. A la vue des maux et des iniquités qui inondaient l'univers, ils adressaient leurs ardents soupirs tantôt au ciel : *Que les nues pleuvent le juste*, « Rorate cœli desuper et nubes pluant justum,[2] » tantôt à la terre : *Que la terre s'ouvre et fasse germer le Sauveur. Que la justice apparaisse enfin.* « Aperiatur terra, et « germinet Salvatorem et justitia oriatur simul. Ego, Dominus, « creavi eum[3]. » Les cérémonies, les rites, les sacrifices de la loi, dans leur langage multiple, symbolique, figuratif exprimaient le même vœu et n'avaient d'efficacité qu'en vertu du mérite anticipé de la croix. La venue et la préparation de l'Homme-Dieu formaient tout le fond de la religion antique et même l'axe des affaires humaines. Tous les peuples anciens qui ont joué un rôle historique : Egyptiens, Tyriens, Babyloniens, Grecs, Romains, mais principalement le peuple juif, avaient pour mission de préparer ce grand avènement. Le souvenir de cette longue préparation de

[1] *Gen.*, LXIX, 10. — [2] Isaie, VIII-45. — [3] *Ibid.*

quatre mille ans et de cette attente universelle du Messie, l'Eglise nous le rappelle pendant le temps de l'Avent qui précède la fête de Noël et nous prépare à cette solennité.

Le *second avènement* de Jésus-Christ *en nous* s'effectue tous les jours, à travers les siècles, dans les âmes de bonne volonté. Tous les enfants des hommes ont des grâces suffisantes, soit la loi naturelle gravée dans le cœur et aidée des inspirations d'en haut, soit la prédication de l'Evangile et les secours qu'elle offre pour appliquer explicitement ou implicitement les mérites du divin Rédempteur. Révolutions, guerres civiles et étrangères, chute des empires, abaissement des uns et élévation des autres, ne sont entre les mains de la Providence que des moyens pour préparer le règne de Jésus-Christ, le faire arriver à tous les descendants d'Adam et hâter son triomphe définitif, à la fin des siècles. *Adveniat regnum tuum !* Dieu ne mèle les hommes que pour les unir. Sauvages, civilisés, barbares, Chinois, Indiens, Américains, Asiatiques et Européens ne sont en contact, durant le cours des siècles, que pour être incorporés à l'Eglise et au siége de Pierre. Dès l'origine, le chef du Collége apostolique, selon la célèbre vision, devait tuer et manger : quadrupèdes, serpents de la terre, oiseaux du ciel ; image frappante de toutes les tribus humaines qui, dans le sein de l'Eglise, seront portées sur les ailes de la charité, comme sur une immense nappe blanche au trône de la vérité et de la vie, *trône environné d'une foule que personne ne peut compter, venue de toute race, de tout peuple et de toute langue, couverte de robes blanches avec des palmes à la main, mêlant aux chœurs des anges, les louanges de l'Eternel et l'expression de leurs actions de grâce et de leur bonheur immortel*[1]. Derrière le trafic, le lucre, les affaires

[1] Et vidit Cœlum apertum, et descendens vas quoddam, velut linteum magnum, in quo erant omnia quadrupedia, et serpentia terræ et volatilia cœli. Surge, Petre ! Occide et manduca. *Act.* X, 11. — Post hæc vidi turbam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus. *Ap.*, VII, 9.

commerciales, les chemins de fer, la télégraphie électrique, Dieu place la propagation de son Evangile et l'avènement de son règne.

Lorsque la bonne nouvelle sera suffisamment annoncée à toute créature et que le nombre mystérieux des élus sera complet, alors arrivera *le troisième avènement* de Jésus-Christ, la manifestation de sa gloire et la justification du magnifique plan de la Providence, c'est-à-dire *le jugement dernier.*

L'histoire de ce jugement termine et commence l'année ecclésiastique. Pourquoi l'Eglise nous met-elle sous les yeux cette grande vérité, à la fin comme au commencement de son année ? Pourquoi dans le Comput, le Cycle sacré, ce double et terrible spectacle de la gloire et de la majesté du grand Juge ? En nous rappelant souvent nos comptes à rendre, notre mère ne veut-elle pas nous inspirer une salutaire frayeur qui est le commencement de la sagesse et donner à tous nos actes le mérite de la vertu ?

L'histoire abrégée du jugement dernier, *du troisième avènement* de Jésus-Christ, se trouve dans l'évangile du premier dimanche de l'Avent.

Après son entrée triomphante dans Jérusalem, Jésus-Christ enseignait le jour dans le temple, et la nuit il sortait de la ville pour échapper à ses ennemis. Passant près du sanctuaire avec ses disciples, ceux-ci se mirent à lui en faire remarquer la magnificence. Jésus-Christ, à leur grand étonnement, leur en prédit la ruine, car c'était un sentiment accrédité parmi les Juifs, partagé par les apôtres, que ce magnifique édifice durerait autant que le monde. Jésus-Christ détruit par sa prédiction cette illusion de l'opinion publique. *Et quand ils furent assis sur le mont des Oliviers en face du temple, Pierre et Jacques et Jean et André l'interrogeaient en particulier : Dites-nous quand ces choses arriveront?* La réponse relative à la destruction du temple est principalement contenue dans l'évangile du dimanche précé-

dent. Aujourd'hui l'évangile se rapporte spécialement au jugement dernier. Trois choses sont à remarquer dans cet évangile :

Les signes précurseurs du jugement dernier.

L'avènement de Jésus-Christ.

Les précautions que doivent prendre les fidèles afin de n'être pas surpris par la catastrophe finale.

II. — Signes précurseurs.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles et sur la terre parmi les nations, un grand effroi, à cause du bruit confus de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de tout ce qui doit arriver à tout l'univers.

Dans saint Mathieu et dans saint Marc, ces signes sont exprimés avec plus d'énergie : *Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, les vertus des cieux seront ébranlées*[1].

Selon les interprètes et les saints Pères, ce retrait de la lumière, ce trouble dans la nature et dans les corps célestes se prend dans un double sens : *littéral* et *mystique*. De même que lors de la mort de Notre-Seigneur, le soleil s'est voilé et d'affreuses ténèbres ont pesé sur la terre pour porter le deuil du déicide; que, vers l'époque de la ruine de Jérusalem, au rapport de l'historien Josèphe témoin oculaire, de terribles météores, une épée flamboyante, une comète, durant une année entière, ont épouvanté la ville et la Judée pour annoncer la vengeance sur la nation coupable, et que dans le temple même de sinistres présages, *des clartés, des voix soudaines* ont effrayé les prêtres dans leurs fonctions ; ainsi, vers la fin des temps, les cieux auront un aspect menaçant et jetteront par leurs lueurs blafardes ou sanguinolentes la terreur parmi les mortels.

Le bruit confus de la mer et des flots causera un grand

[1] Math., XXIV, 29-33. — Marc, XIII, 24.

effroi parmi les nations. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver. Dans certaines contrées, la mer brisera ses barrières naturelles. Des tremblements de terre renverseront un grand nombre de villes. Toute la nature semblera livrée aux convulsions de l'agonie. Dans un sens plus vrai encore, ce bruit confus de la mer et des flots, ce grand effroi des nations, est-ce autre chose que le déchaînement de la guerre et de l'hydre révolutionnaire qui tourmentera le genre humain? Parmi les hommes, on ne verra que haine, envie, commotion des peuples. — *Une nation s'insurgera contre l'autre*[1] : guerre civile et étrangère, peste, famine, tous les fléaux se réuniront pour commencer la punition des méchants : *pugnabit orbis terrarum contra insensatos*[2]. Mais cette anarchie dans les éléments et dans les hommes n'est qu'un symbole de l'anarchie intellectuelle, religieuse et morale, qu'un écho de l'affaiblissement de la foi et de la charité.

L'obscurcissement du soleil, de la lune, et la chute des étoiles signifient spécialement l'aspostasie des peuples chrétiens vers les derniers temps. Car dans le monde religieux et moral, au sens des Ecritures et des Saints-Pères, le véritable soleil qui éclaire les intelligences, n'est-ce pas Jésus-Christ ? La véritable lune qui reflète les clartés de ce soleil de justice, n'est-ce pas l'Eglise catholique? Les véritables étoiles, ne sont-ce pas les prêtres et les fidèles? Vers la fin des temps, Jésus-Christ sera méconnu ; on niera sa divinité, son humanité, son caractère messianique ; on niera l'efficacité de sa doctrine et de ses sacrements. On ira jusqu'à nier sa personnalité, son existence[3]. L'Eglise catholique qui est son image vivante et qui reçoit de lui toute lumière, comme la lune du soleil, partagera cette haine. On honnira son pouvoir, son influence ; on se rira de ses institutions. La Pa-

[1] Surget gens contra gentem. Luc, XXIII, 4. — [2] *Sap.*, V, 21.
[3] Hic est antichristus qui negat Patrem et Filium. I. Joan., II, 22.

pauté ainsi que toute la hiérarchie catholique seront sans autorité sur des générations sensuelles et incrédules. Un grand esprit de séduction règnera partout. — Hélas! si l'histoire ne nous trompe pas, si nous faisons un rapport exact des temps anciens aux temps présents, nous sommes arrivés à une époque de grandes épreuves. Aucun siècle de l'Eglise n'offre une perturbation aussi profonde dans les esprits que le nôtre. Ne peut-on pas dire que les signes précurseurs du grand jour de colère apparaissent à l'horizon ?

Jamais l'ignorance de la religion n'est allée aussi loin. Par qui en effet, Jésus-Christ, la splendeur du Père, le Créateur, le Centre, l'Axe de toutes choses est-il connu ? N'est-il pas chassé aujourd'hui comme un ennemi de l'Etat, de la cité, de la famille, de l'école, de la science, de toutes les institutions modernes? Par qui sa parole, son enseignement est-il accepté comme la parole, l'enseignement de Dieu ? Et son Eglise, de quelle haine n'est-elle pas l'objet? Que de calomnies la presse, les brochures et les mauvais journaux ne versent-ils pas tous les jours sur elle, sur son gouvernement, sur sa doctrine et ses ministres? Aussi quelle est l'influence que les prêtres exercent encore sur la société pour arrêter le débordement des passions ? La véritable foi, nous la cherchons, et nous ne trouvons en général qu'une religiosité vague, inconsciente, sans sacrifice aucun. La véritable charité, qui envisage l'âme, la moralisation de l'homme, la destinée surnaturelle, où existe-t-elle? Les institutions de bienfaisance même ne sont-elles pas de nos jours spécialement consacrées au bien-être du corps et presque nullement à la vie morale, but essentiel de la vraie charité ? L'angoisse universelle, *pressura gentium*, le pressentiment de grandes batailles, *opiniones prœliorum,* n'est-il pas dans tous les esprits ? L'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Europe, toutes les parties de l'univers habité, ne se trouvent-elles pas cerclées de fer et environnées d'engins les plus meurtriers que le génie de la destruction ait inventés, et dans l'attente d'une

crise épouvantable, dont personne ne prévoit la solution? L'esprit de haine, de jalousie, d'orgueil, d'intérêt, ne divise-t-il pas les familles, les communes, les cités et les empires où les partis anarchiques ne rêvent que bouleversements? Tels sont les signes au Ciel et sur la terre.

III. — Avènement de J.-C.

Alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel.

Notre-Seigneur par humilité s'appelle presque toujours dans l'Evangile le Fils de l'homme ; mais dans l'annonce du jugement dernier, il se nomme spécialement ainsi, parce qu'en qualité d'homme, il est *constitué juge des vivants et des morts*[1].

Le signe du Fils de l'homme, l'instrument de son ignominie et de son triomphe, c'est la croix. C'est par elle qu'il a *vaincu toute puissance ennemie, déchiré solennellement la cédule de condamnation qui était portée contre nous et pacifié ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre*[2].

A son exemple, tous ses disciples consacrés par le signe et les souffrances de la croix, auront combattu et triomphé, sous ce drapeau victorieux. C'est pourquoi, au dernier jour, la croix, instrument de combat et de victoire, apparaîtra rayonnante de gloire, comme le noble étendard du souverain juge et de tous les élus.

Alors pleureront toutes les tribus de la terre. A la vue de la croix, les réprouvés hurleront de désespoir, parce que ce signe de notre rédemption et de notre triomphe, qu'ils ont toujours rejeté, leur reprochera leur ingratitude, leur ma-

[1] Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio... Et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est. Joan., V, 22-27.

[2] Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos... Delens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affligens illud cruci, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris sive quæ in cœlis sunt. *Colos.*, I, 20 et II, 14.

lice, leur mépris des grâces et leur représentera la grandeur de la miséricorde, de la charité du Sauveur et l'immense folie des hommes qui ont laissé passer le temps de la pénitence. *Ergo erravimus.*

Ils verront le Fils de l'homme venant dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.

Cette vue consternera tous les réprouvés. Ces superbes et indociles génies de l'enfer dont l'orgueil a refusé d'adorer le Fils de l'Homme, tous ces fiers esprits qui, durant le cours des âges, ont dédaigné de s'humilier devant l'humble enfant de Marie, tous ces grands de la terre qui l'ont persécuté dans ses disciples, le verront. *Videbit eum omnis oculus et qui eum pupugerunt. Et plangent se super eum omnes tribus terræ*[1]. Tous seront forcés d'apparaître devant son tribunal, de l'adorer et de proclamer qu'il possède *toute la gloire de Dieu son Père*[2].

Tous reconnaîtront sa grande puissance et sa divinité. Ils croiront alors en lui, mais d'une foi de crainte et de terreur, semblable à celle des démons. *Credunt et contremiscunt*[3].

Et il enverra ses anges avec la trompette et une voix éclatante rassemblera ses élus des quatre vents du ciel.

Au jugement dernier, la voix du monde, des plaisirs et des affaires, la voix de l'orgueil, du mensonge, de la calomnie, du blasphème, sera réduite en silence : *La bouche de l'iniquité sera fermée*, « omnis iniquitas oppillabit os « suum. » On n'entendra que la voix retentissante du redoutable juge. Satan n'enverra plus ses anges séduire l'univers, mais Dieu enverra les siens sonner le réveil de la résurrection. Les justes ressusciteront les premiers, *glorieux, immortels, impassibles*, à l'image de la gloire de Jésus-Christ. Les esprits célestes sauront les discerner, les séparer de la foule, les faire monter sur des nuées lumineuses comme sur

[1] *Apoc.*, I, 7.
[2] *Phil.*, II, 11. — [3] Jacq. II, 19.

des chars de triomphe pour aller au-devant de leur juge qui va les louer et les récompenser solennellement [1].

Les réprouvés entraînés par une force irrésistible paraîtront également au tribunal du souverain juge pour entendre solennellement la sentence de leur éternelle malédiction. A la vue du bonheur inespéré des justes, ils s'écrieront pleins de honte et de désespoir : *Voilà donc ceux qui étaient l'objet de notre dérision et de notre opprobre. Leur vie nous paraissait une folie et la mort sans espérance. Les voilà élevés au rang des enfants de Dieu et leur sort est parmi les saints. Ils jouiront éternellement d'une vie heureuse et recevront de la main de Dieu même le sceptre et la couronne de leur royauté. Oh! nous, les insensés! nous nous sommes égarés loin du sentier de la vérité; la lumière de la justice ne nous a pas éclairés; le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la route de l'iniquité et de la perdition; nous avons marché dans des chemins difficiles; nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi notre orgueil? A quoi a abouti la jactance de nos richesses? Tout a passé comme l'ombre, comme la fumée, comme la trace rapide du courrier, comme le vaisseau qui fend l'écume de l'eau, comme le vol de l'oiseau ou de la flèche rapide, sans laisser aucun signe de leur passage* [2].

[1] Quoniam ipse Dominus, in jussu, in voce Archangeli et in tuba Dei descendet de cœlo et mortui qui in Christo sunt resurgent primi. Deinde nos qui vivimus, qui cum illis relinquimur, simul rapiemur in nubibus obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus. I. *Thess.*, IV, 15, 16. — In momento, in ictu oculi, in novissima tuba, canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti et nos immutabimur. Oportet enim corruptibile hoc induere in corruptionem; tunc fiet sermo qui scriptus est : absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, stimulus tuus? Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino. I. *Cor.*, XV, 52-58.

[2] Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustia-

Ces choses commençant d'arriver, levez la tête et regardez en haut, votre rédemption est proche.

C'est aux méchants à trembler à l'approche du jugement, parce que c'est le grand jour du Seigneur, jour de colère, de confusion et de vengeance. Ses élus au contraire seront pleins de confiance, parce qu'ils demandent tous les jours l'avènement glorieux du règne de Jésus-Christ. *Adveniat regnum tuum! D'en haut*, du Ciel, viendra la délivrance. La mort délivre l'individu ; l'avènement de Jésus-Christ, son Eglise. Les saints soupirent sans cesse après ce glorieux retour : *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex, non solum autem mihi sed et iis qui diligunt adventum ejus*[1]. *Veni, Domine Jesu*[2].

Votre rédemption est proche. La rédemption quoique parfaite en soi ne nous est pas encore complétement appliquée. Nous sommes rachetés du péché et de l'enfer, il est vrai, mais nous ne le sommes pas encore de la mort, de cette terrible peine du péché. Celle-ci ne sera détruite qu'à la fin du monde[3]. Jusque-là, nous ne sommes pour ainsi dire rachetés qu'à demi et sauvés qu'en espérance. Jusque-là, notre âme même ici-bas n'est affranchie qu'en partie, car quoique nous soyons par la grâce de Jésus-Christ délivrés de la servitude du péché, néanmoins l'âme reste, sous l'empire des tentations ; elle a maintenant des passions à combattre et des misères à souffrir ; elle n'est pas encore dans la gloire, dans la félicité qu'elle désire ardemment, elle reste au contraire dans le danger de la perdre. Mais, au dernier jour, notre délivrance sera entière ; l'âme n'aura plus de périls à subir. Le corps ressuscité, l'homme jouira tout entier de la gloire promise ; c'est pourquoi saint Paul ne craint pas d'affirmer

verunt et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili. Nos insensati ! Ergo erravimus a via veritatis. Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis. *Sap.*, V. — [1] *Timoth.*, IV, 8. — [2] *Ap.*, XXII, 20.

[3] Tunc absorpta est mors in victoria. I. *Cor.*, XV, 55.

que toute la création attend la manifestation de la gloire des enfants de Dieu à laquelle elle participera, qu'elle sera alors délivrée de la servitude de la corruption, à laquelle elle est maintenant forcément soumise, et que toute créature gémit et se trouve dans la douleur de l'enfantement avec nous qui avons les prémices de l'esprit, attendant l'adoption des enfants de Dieu, la rédemption et la délivrance de nos corps[1].

Et il leur dit cette comparaison: Voyez le figuier et les autres arbres; lorsqu'ils commencent à pousser, vous savez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche.

Le mouvement dans la végétation annonce le passage de l'hiver au printemps, comme la perturbation dans le monde physique, moral, religieux et social, présage la crise suprême de l'humanité.

En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point que cela n'arrive.

Avant de parler de son dernier avènement, Jésus-Christ avait prédit à ses disciples la ruine de Jérusalem, du temple, de la nation judaïque, la prédication de son Evangile dans l'univers, les persécutions qu'ils doivent endurer. Une génération d'hommes s'écoule dans l'espace de trente-cinq à quarante ans. Jésus-Christ veut donc dire que, parmi les hommes vivant alors et plusieurs même de ses disciples verront l'accomplissement tout entier de ces prophéties, images de la catastrophe finale et que le genre humain sera témoin de son dernier avènement.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

La forme actuelle de l'univers sera changée. Saint Pierre dit expressément : *Au jour du Seigneur, l'ardeur du feu*

[1] Ipsa creatura liberabitur a servitute, corruptione, in libertatem gloriæ filiorum Dei. *Rom.*, VIII, 19, 24.

dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments, car nous attendons, selon la promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre qui sera la demeure de la justice[1]. C'est pourquoi saint Jérôme dit en expliquant ce passage : *L'ordre actuel sera changé, transformé, mais le ciel et la terre ne seront pas détruits.* « Cœlum et terra transi- « bunt immutatione, non abolitione sui. »

Ainsi le ciel avec ses myriades d'étoiles, qui nous paraît si beau, si régulier, si admirable, sera changé, passera comme un livre qu'on roule, avec un bruit effroyable. La terre avec ses prodigieuses productions ne sera plus qu'un amas de cendre pour la perdition des impies[2]. Mais une chose ne passera et ne se transformera pas. C'est la parole de Dieu, organe de la vérité, de la sagesse et de l'ordre éternel.

Avec la destruction du monde, le Sauveur annonce, affirme la perpétuité de sa parole. Elle existait avant la terre et les cieux : ce fut elle qui les tira du néant, c'est elle qui les y replongera, et elle leur survivra. Toutes les paroles de Dieu sont des lois, mais celle dont Jésus-Christ nous entretient ici spécialement, c'est sa loi sainte, sa religion qu'il a apportée à la terre pour durer encore quand il n'y aura plus ni terre ni firmament.

O ciel visible ! O terre palpable ! Vous n'êtes donc pour moi qu'une patrie factice, passagère, qu'une tente d'un jour ! O Eglise ! O Religion ! O parole du Christ ! O ciel invisible ! vous serez ma cité permanente.

IV. — *Prenez-donc garde à vous de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'intempérance, la débauche, et les soins de cette vie et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre. Car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez dignes d'é-*

[1] II. Petr., III, 12. — [2] *Sap.* V.

chapper à ces maux qui doivent arriver, et de paraître, avec confiance, devant le Fils de l'homme.

Jésus-Christ tire ici lui-même la conséquence des grandes vérités qu'il vient de nous prêcher. Pour que son redoutable jugement ne nous surprenne pas comme le filet du pêcheur atteint les stupides habitants des eaux, il nous rend attentifs sur les trois grandes causes qui engendrent l'oubli de nos devoirs, ce sont l'*intempérance,* la *débauche*, et les *soins de la vie*, c'est-à-dire *les plaisirs et les affaires*. Et quelles sont les précautions qu'il nous prescrit contre l'ivresse des sens et l'inquiétude des intérêts matériels? *La vigilance et la prière*. En veillant, le jour du jugement, inconnu à tous, ne nous surprendra pas; en priant, nous y serons préparés. La crainte du jugement a toujours armé les saints de la *vigilance* et de la *prière*. Les Hilarion, les Jérôme, les Grégoire de Nazianze, les Ephrem, les Arsène, les Martin, les Bernard, les Vincent Ferrier tremblaient en pensant à la rigueur de la justice du Seigneur: « Omnia judi- « cia ejus in conspectu meo et justitias ejus non repuli a « me[1]. » Cette crainte faisait même trembler Félix le gouverneur de la Judée, à la parole de l'Apôtre, « judicio futuro « tremefactus[2]. »

Craignons donc aussi le jugement! Que cette crainte soit efficace! Qu'elle s'empare de notre esprit, de notre cœur, de notre imagination, de toutes nos facultés, pour les diriger selon la volonté divine.

Venez donc, Seigneur, non comme juge redoutable, mais en qualité de Sauveur et de Rémunérateur. *Veni, Domine Jesu*[3].

[1] *Ps.*, XVII, 23. — [2] *Act.*, XXIV, 21. — [3] *Ap.*, XXII, 20.

INSTRUCTION SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Sommaire. — I. Y a-t-il un jugement universel? — II. Ce qui précède le jugement dernier. — III. Ce qui accompagne le jugement dernier. — IV. Ce qui suit le jugement dernier.

« Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum « potestate, magna et majestate. » — *Alors ils verront le Fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté.* Luc, XXI, 27.

L'Evangile du jour roule entièrement sur le jugement dernier. Pour bien comprendre cette vérité, une des plus importantes de notre sainte Religion, nous allons l'envisager sous les quatre faces suivantes : 1° Y a-t-il un jugement universel ? — 2° Ce qui précède le jugement dernier. — 3° Ce qui accompagne le jugement dernier. — 4° Ce qui suit le jugement dernier.

I. — *Y a-t-il un jugement après cette vie?*

Cette vérité est tellement conforme à la saine raison, que nous la trouvons dans tous les temps et dans tous les pays, sous toutes les formes religieuses. Les Juifs, les payens, les musulmans, tous les hérétiques croient au jugement. Cette vérité concilie seule l'existence d'un Dieu bon et juste avec le triste spectacle de la distribution inégale des biens et des maux sur la terre. Le crime heureux, la vertu méconnue ici-bas, font souvent calomnier la Providence. Celle-ci sera pleinement justifiée, lorsque rétablissant l'ordre interverti dans le monde, elle rendra à chacun ce qui lui est dû, au démérite l'opprobre et au mérite l'honneur, aux justes la récompense, et aux méchants le châtiment.

La foi nous enseigne un double jugement : *particulier*, dès l'instant de la mort de l'individu; *général*, à la fin de l'humanité et de l'ordre actuel. Quoique chacun de nous soit au jugement dernier ce qu'il aura été le jour de sa mort,

« qualis quisque moritur, talis in die illa judicabitur[1], » néanmoins ce grand et redoutable jour est établi *pour la manifestation de la gloire de Jésus-Christ et de celle des saints*, liée intimement à la sienne, pour la *justification des voies de la Providence,* ainsi que *la confusion des pécheurs*. « Sedet a dextris Patris. Inde venturus est judicare « vivos et mortuos. »

Nos pensées, nos désirs réfléchis, nos paroles, nos omissions, toutes nos démarches, tous nos actes bons ou mauvais sont inscrits dans les livres du Ciel et dans notre conscience. Il nous seront rappelés un jour, loués ou blâmés, récompensés ou punis. Et cela non-seulement lorsque nous paraîtrons devant Dieu, devant un juge incorruptible, *omniscient* et *omnipotent*, mais devant la face de l'univers, devant tous les hommes qui ont jamais existé, devant tous les Anges, tous les Saints et tous les réprouvés. Ce jour-là, l'Ecriture l'appelle le grand jour du Seigneur, « dies magna, » *jour de colère, de vengeance, jour de trouble et d'angoisses, jour de calamité et de misères*[2].

II. — *Ce qui doit précéder le jugement dernier.*

De même que Dieu dans sa sagesse a voulu que le jour de notre mort et de notre jugement particulier nous fût caché, ainsi a-t-il décrété que le jour du jugement général, restera inconnu à tous les mortels. Il arrivera inopinément, comme la dernière heure de notre vie. Cependant Notre-Seigneur a révélé à ses apôtres certains signes précurseurs de ce grand événement :

Signes dans le ciel. Signes sur la terre.

Dans le ciel obscurcissement des astres, trouble dans les corps célestes.

[1] Saint Augustin.

[2] Dies iræ dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubæ et clangoris. Soph. I, 15.

Sur la terre bruit horrible de la mer et des flots, commotion des peuples, débordement de toutes les passions. Nous avons expliqué ces signes dans l'Evangile du jour.

III. — *Ce qui doit accompagner le jugement dernier : 1° Résurrection des corps ; — 2° Séparation des bons et des mauvais ; — 3° L'avènement de Jésus-Christ ou l'arrivée solennelle du juge ; — 4° L'ouverture des livres.*

1° Résurrection des corps.

Notre-Seigneur, après avoir annoncé à ses disciples les grandes épreuves qui les attendent vers la fin des temps, leur dit : *Ne craignez point, petit troupeau, il a plu à votre Père de vous préparer un royaume.* « Quia com- « placuit patri vestro dare vobis regnum[1]. » Celui qui s'appelle *le roi des rois, le dominateur des dominateurs, le prince des monarques de la terre,* princeps regum terræ[2], doit vaincre tous ses ennemis. Il a vaincu le judaïsme, le paganisme, le mahométisme et l'hydre de l'hérésie avec ses mille sectes ; aujourd'hui le combat est engagé contre la Révolution, résumé de la haine du paganisme, du judaïsme, du mahométisme et de toutes les hérésies à la fois. La Révolution est l'antichristianisme personnifié. C'est peut-être l'Antechrist prédit par saint Paul. Nous sommes sûrs d'avance de la victoire. L'Eglise sortira de la lutte victorieuse, plus brillante et plus florissante que jamais.

Quoi qu'il en soit, lorsque le dernier ennemi de Jésus-Christ sur la terre aura été terrassé, que le nombre des élus sera complet, alors l'ange du temps jurera par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé la terre, la mer et tous les êtres qui y sont.

Le temps est passé, tempus non erit amplius[3].

Le règne de ce monde de Notre-Seigneur et de son Christ est arrivé. Et il règnera dans les siècles des siècles[4].

[1] Luc, V, 32. — [2] *Ap.*, I. — [3] *Ap.*, X, 6.

[4] Factum est regnum hujus mundi Domini nostri et Christi ejus et regnabit in sæcula sæculorum. *Ap.*, XI, 35.

Alors, un autre Ange sonnera, aux quatre coins de l'univers, le réveil des morts : « Surgite mortui, » *morts, sortez de vos tombeaux.* Et ce son, plus éclatant que la foudre et plus pénétrant que l'éclair, se fera entendre à travers toutes les régions de l'empire des tombeaux, « tuba mirum sparget sonum, per sepulcra regionum. » Et tous les morts depuis le premier homme jusqu'au dernier sortiront de leurs sépulcres. L'Océan donnera ceux qu'il tient enfermés dans son immensité et les fleuves rendront ceux qu'ils auront engloutis dans leurs flots. Et la terre de l'Orient à l'Occident, d'un pôle à l'autre livrera ses morts. Quelle armée immense debout sous le souffle de la puissance divine, s'écrie le prophète Ezéchiel ! « Exercitus grandis nimis valde. » *Les os se sont joints aux os, et ont repris leurs places. Les nerfs et la chair les ont revêtus et la peau les a enveloppés. Des quatre vents du Ciel, l'esprit de vie est entré dans ces débris organisés de la mort,* et reviviscunt[1].

Ne dites pas : Comment ce qui aura été dévoré par des poissons, les monstres marins, ce qui sera devenu la pâture des vers, comment les éléments dispersés des corps qui auront passé par tant de modifications et de transformations dans le creux de la terre, dans le fond des eaux, pourront-ils se réunir, former une organisation complète, un être vivant? Ah ! qui êtes-vous pour limiter la puissance de Dieu? « Tu quis « es? » Certes celui qui a tout créé de rien, sans matière préexistante, peut à plus forte raison réunir ce que la nature a dispersé. Dans le sein de la Providence rien ne périt. Il n'y a pas un atôme ni une goutte d'eau de moins ou de plus qu'au commencement de l'univers. Au dernier jour donc, la main toute-puissante de Dieu saura retrouver les parties décomposées pour reconstituer notre corps avec les molécules existantes. Sur notre globe, n'y a-t-il pas tous les ans le perpétuel spectacle d'une résurrection universelle? Voyez

[1] Ezéch., XXXIII.

le règne végétal, les arbres, les prairies. Pendant l'hiver tout ne semble-t-il pas aride, désséché, mort? Au retour du printemps, lorsque l'ange du soleil caresse de ses doux rayons ces plaines, ces plantes et cette végétation engourdie, n'y a-t-il pas un réveil dans toute la nature? Celle-ci ne revêt-elle pas un manteau nouveau de verdure, de fleurs et de fruits? Avec la belle saison, n'y a-t-il pas partout dans l'atmosphère, sur la terre, dans le sein des eaux, même dans le règne animal, une exubérance de vie, comme une espèce de résurrection générale? Ainsi, au son éclatant de l'Ange du temps, grâce à la vertu de la puissance divine, tous les morts ressusciteront au dernier des jours. Mais voici un mystère, une vérité profonde, dit saint Paul : « Ecce mysterium vobis dico : « omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur[1]. » *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés.* Au sein de la terre, il se passera une chose plus mystérieuse que la formation de notre corps dans les entrailles de notre mère. Pourquoi un tel en venant au monde est-il mieux doué que tel autre, sous le rapport physique, moral, intellectuel? Mystère. A la résurection générale il y aura aussi des inégalités, basées non sur l'ordre naturel, mais sur l'ordre surnaturel. Chacun aura le corps qu'il se sera fait à lui-même, pendant sa vie mortelle. Comment cela? La beauté ou la laideur du corps de chacun dépendra de ses vertus ou de ses vices. Notre organisation physique ne sera que le reflet de l'âme. Les corps des justes ressusciteront plus brillants que le soleil, *spiritualisés, impassibles, immortels*, tout à fait semblables au corps glorieux de Jésus-Christ pour lequel il n'y a plus pour ainsi dire, ni distance, ni espace. Ils pourront se transporter d'un lieu en un autre avec plus de rapidité que l'éclair, que le feu électrique. Ils jouiront tous *de la clarté, de l'impassibilité, de la spiri-*

[1] 1 *Cor.*, XV, 52.

tualité et de l'immortalité, à des degrés plus ou moins élevés, suivant la somme des mérites de chacun[1].

Ainsi l'armée des justes sortira du tombeau *brillante, immortelle, impassible.* Leur corps reflètera toute la beauté de l'âme et l'éclat de leurs vertus : foule immense que personne ne peut compter.

Les réprouvés ressusciteront aussi, mais leur corps portera l'empreinte de leurs vices, de leurs péchés, de leurs crimes. Non-seulement leur corps ne sera pas transformé, mais la laideur de leur âme paraîtra au dehors et rendra leur corps hideux, difforme, un objet d'horreur.

2° Alors aura lieu *la séparation finale des justes et des méchants,* « separabunt. »

Alors s'accomplira cette parole de l'Evangile : *Deux seront dans le même lit, l'un sera enlevé, l'autre délaissé; deux seront dans un champ, l'un sera enlevé, l'autre délaissé; deux seront attachés à une même meule, l'un sera enlevé et l'autre délaissé*[2].

Alors se fera l'effrayante moisson, la séparation de l'ivraie et du bon grain, de la paille et du froment. Les anges, ces moissonneurs de Dieu lieront, de l'Orient à l'Occident, d'un pôle à l'autre, l'ivraie en gerbes destinées au feu, « in fasciculos ad comburendum. » Ils classeront les méchants suivant la parité, le nombre, l'étendue de leurs

[1] Alia claritas solis, alia claritas lunæ et alia claritas stellarum. Stella enim a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobilitate, surget in gloria; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spirituale. Factus est primus homo Adam in animam viventem, novissimus Adam in spiritum vivificantem. Qualis terrenus, tales et terreni et qualis cœlestis, tales et cœlestes. Cum autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est; absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus? I. *Cor.*, XV.

[2] In illa nocte erunt duo in lecto uno; unus assumitur et alter relinquetur. Duæ erunt molentes in unum; una assumitur et altera relinquetur. Duo in agro; unus assumitur et alter relinquetur. Luc, XVII, 34.

crimes ; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » les incrédules, les impies, les apostats, les blasphémateurs, les profanateurs des jours consacrés au Seigneur; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » les enfants infidèles aux devoirs de la famille, tous les rebelles à l'autorité civile et religieuse; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum,» les homicides et les haineux, les hommes de scandale et de vengeance; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » toutes les âmes molles, impudiques, adultères, monstrueuses; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » tous les voleurs, trompeurs, usuriers, tous les détenteurs des biens d'autrui, tout ce qui vit de rapine et d'injustice; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » toutes les langues médisantes, calomniatrices, semeuses de faux rapports, de trouble et de scandale; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » ceux qui ne respectent pas les jours de jeûne et d'abstinence; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » les sacriléges qui se font un jeu des sacrements de l'Eglise; *classification ou gerbes destinées au feu*, « alligate in fasciculos ad comburendum, » les ivrognes, les sensuels, les amateurs de luxe et de bonne chère dont le ventre est le seul Dieu. Ah ! que de classifications ! Quelle séparation ! Le frère séparé du frère, le fils du père, la fille de la mère, l'époux de l'épouse, les enfants des enfants et cela éternellement[1]. Elle est classée sur la terre, l'armée des réprouvés. Mais quel trouble ! quelle agitation !

[1] In tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum; triticum autem congregate in horreum meum. MATH., XIII, 30.

quelles angoisses dans cette foule criminelle! C'est alors que tous les coupables morts dans l'impénitence finale s'écrieront à la vue du bonheur inespéré des justes : *Voilà ceux que nous avons méprisés, pendant la vie, et traités d'insensés et de gens sans espérance ; les voilà élevés sur des trônes brillants, au rang des enfants de Dieu! O insensés!* O nos insensati[1]!

Dans leur désespoir ils s'adresseront à toutes les créatures pour demander l'anéantissement, la mort: *Montagnes, collines, rochers, tombez sur nous ; cachez-nous devant la face du redoutable juge et de la colère de l'Agneau*[2]; mais la mort n'existera plus. Bon gré, mal gré, ils sont transportés dans la vallée de Josaphat, rendez-vous de la suprême justice.

3° Apparition du juge.

Le ciel s'ouvre. Quelle majesté! L'Homme-Dieu sort accompagné de tous les anges, de milliards d'esprits célestes. Les saints ressuscités qui sont allés au-devant de leur Maître, ouvrent la marche. L'étendard de la croix, le signe de notre Rédemption précède cette cour immortelle et le roi de gloire. « Tunc parebit signum Filii hominis. »

A la vue de leur juge, tous les réprouvés l'adoreront. Cette adoration qu'ils auront refusée, pendant la vie, ils seront forcés de la faire au second avènement de Jésus-Christ. *Car devant le nom de Jésus, tout genou pliera, tout esprit se courbera, confessant sa souveraine puissance, au ciel, sur la terre et dans les enfers*[3]. Le juge est assis sur son trône dans toute sa majesté. A droite sont rangés tous les trônes de ses élus, qui jugeront avec lui.

[1] *Sap.*, V.

[2] Dicunt montibus et petris: Cadite super nos et abscondite nos a facie sedentis super thronum et ab ira Agni. *Ap.*, VI, 16. — Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos, et collibus : Operite nos. Luc, XXIII, 30.

[3] *Phil.* II, 10.

4° Ouverture des livres. — Confusion des pécheurs et glorification des justes.

Les livres sont ouverts, « et libri aperti sunt[1], » livre de la conscience, livre de la Croix, livre de la vie des Saints. Ces livres ne sont rien autre chose que la manifestation des grâces données à chaque homme pour opérer son salut.

Livre de la conscience. — Sur la terre on peut cacher son état, prendre la marque de l'hypocrisie. Mais devant le juste Juge chacun paraîtra ce qu'il est. *Je vous placerai en face de vous-même*, « arguam te et statuam contra faciem « tuam; » je montrerai à tous les êtres libres sortis de la création *votre nudité et votre ignominie. Je révèlerai votre honte*[2].

Quelle honte pour l'âme impénitente de se faire connaître telle qu'elle est, à la face de Dieu, des Saints, des Anges, des démons et de tous les hommes? Toutes nos fautes même les plus secrètes seront connues, publiées; péchés de la *jeunesse*, de l'*âge mûr*, de la *vieillesse*, « imponam tibi omnia scelera « tua, non parcet oculus meus nec miserebor[3]. » Rien ne restera caché; si tous les cheveux de notre tête sont comptés, à plus forte raison nos œuvres. Là on connaîtra nos fautes personnelles, nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actions, nos omissions, tous les péchés dont nous aurons été l'occasion, et que nous avons cru soustraire à l'œil ou à l'oreille de Dieu ou de nos semblables. La lumière divine illuminera tous les plis et replis de notre conscience. « Scrutabor Jerusalem in lucernis[4]. » Alors nous n'aurons plus d'excuses frivoles, ni de vains prétextes de temps, d'ignorance, d'impossibilité. On sera devant un Juge qui a tout vu, tout entendu, tout retenu, infaillible dans sa science et sa justice.

[1] *Ap.* XX, 13.

[2] Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam. Revelabo pudenda tua. Nah., III.

[3] Ezech., VII. — [4] Soph. XII.

Là, nous verrons que les grâces, les moyens intérieurs et extérieurs de salut ne nous auront pas manqué sur la terre : grâces de la prière, des sacrements, de la parole de Dieu, du bon exemple. Là, plus de miséricorde ni dans la rémission ni dans la commutation, le changement de la peine. Notre sort est irrévocablement fixé. *Où sont ces dieux, ces protecteurs en qui, pendant la vie, nous mettions notre confiance? Qu'ils se lèvent et nous protégent*[1]. Ils sont brisés comme l'or, comme l'argent, comme le fer et l'argile de la statue de Nabuchodonosor. Le métal a succédé au métal, mais tout a été réduit en poudre que le vent a emportée. « Ubi sunt dii eorum in quibus habuistis fiduciam? « Surgant et opitulentur vobis[2]. »

Livre sacré de la Croix. — Pour confondre davantage l'âme impénitente, Dieu a planté dans la vallée de la justice, l'arbre de la Croix, « tunc parebit signum Filii hominis, » pour attester à toutes les générations son infinie miséricorde. Tous verront celui qu'ils auront transpercé, « et vide- « bunt quem transfixerunt. » Tous attesteront l'immense charité du Sauveur. Tous contempleront ses mains, ses pieds, son cœur portant l'empreinte du fer qui les a percés et fait couler ce fleuve de sang qui racheta l'univers.

Livre des Saints. — Tous les âges, toutes les conditions auront des élus avec les mêmes secours et les mêmes dangers. O âme réprouvée, que répondrez-vous donc à Dieu, à votre conscience, à votre Ange gardien, à la sainte Vierge, aux saints et aux réprouvés? Vous serez forcée de vous écrier : *Seigneur, vous êtes juste, et justes sont vos jugements*, « justus es Domine, et justa sunt judicia tua. » Quelle confusion! *Ils en seront enveloppés comme dans un manteau*[3].

[1] Ubi sunt dii tui quos fecisti tibi? Surgant et liberent te in tempore afflictionis tuæ. Jerem. II 28. — [2] *Deuter*, XXXII, 38.

[3] Induantur confusione. *Ps.* XXXIV, 26.

Si les pécheurs d'un côté sont confondus, les justes se tiendront au contraire avec une grande assurance. S'ils ont payé à l'humanité le tribut de la faiblesse, ils auront réparé leurs fautes, ils auront fait de dignes fruits de pénitence. Aussi Dieu, dans l'intérêt de leur glorification, révèlera-t-il leurs œuvres de mortification, leurs prières ferventes, leur retenue, leur modestie, leur justice, leur charité, leur chasteté, leur exactitude à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, leurs désirs, leur intention. « Erit laus unicuique a Deo. »

III. — *Ce qui doit suivre le jugement. — La sentence finale.*

Jésus-Christ, après avoir confondu les pécheurs, glorifié ses élus et justifié la Providence dans la conduite du genre humain, dira à ses saints : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la constitution du monde. J'ai eu faim et vous m'avez rassasié, soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu et vous m'avez vêtu, captif et vous m'avez visité. Vous avez exercé la miséricorde envers le corps et envers l'âme.* « Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis « regnum a constitutione mundi. » Vous avez été miséricordieux envers vous-mêmes et envers les autres ; vous avez satisfait en vous-mêmes et dans mes membres cette faim, cette soif que j'avais de votre bonheur. Vous avez revêtu vous-mêmes, votre corps, votre âme et vous avez revêtu le corps et l'âme de vos frères de mes mérites, du fruit de ma croix ; vous m'avez soulagé, visité, exercé l'hospitalité étant captif, étranger, abandonné, lorsque vous avez soulagé les misères physiques, mais surtout éclairé l'intelligence et touché le cœur de vos frères, vous avez exercé la véritable charité : venez, possédez le royaume de charité, d'amour, d'union fraternelle.

Et se tournant du côté des réprouvés, il leur dira : *Loin de moi, maudits! allez dans le feu éternel, préparé à*

Satan et à ses ministres. Vous avez été durs, impitoyables, envers vous-mêmes et envers votre frère, allez donc dans le royaume de l'égoïsme, de la haine, de la dureté, de la malédiction. Rien n'a pu fléchir votre insensibilité. *Et les réprouvés iront dans le supplice éternel et les justes dans la vie éternelle*[1]. C'est là le dénouement, le dernier mot de l'histoire humaine, dénouement heureux ou malheureux, auquel nous assisterons tous, soit comme membres du Christ, soit comme membres de Satan. Nous nous jugerons donc nous-mêmes pendant la vie, nous mettrons nos comptes en ordre, afin de pouvoir entendre de la bouche du juste Juge ces paroles consolantes : Venez, ô les bénis de mon Père, venez régner avec Dieu, avec les Anges, avec les Saints pendant l'Eternité. « Justi autem ibunt in vitam æternam. »

SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Epitre de saint Paul aux Romains[2].

C. XV, 4.

Mes frères, tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que nous puisons dans les Ecritures, nous ayons l'espérance ; que le

[1] Et ibunt in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. MATH., XXV, 46.

[2] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Romanos.* — Fratres, quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt : ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus. Deus autem patientiæ et solatii det vobis idipsum sapere in alterutrum secundum Jesum Christum, ut unanimes uno ore honorificetis Deum, et Patrem Domini nostri Jesu Christi. Propter quod suscipite invicem, sicut et Christus suscepit vos in honorem Dei. Dico enim Christum Jesum ministrum fuisse circumcisionis propter ve-

Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être unis de sentiments et d'affections les uns envers les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ, afin que, d'un même cœur et d'une même bouche, vous glorifiiez Dieu et le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi recevez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a reçus, en vue de la gloire de Dieu. Car je vous dis que Jésus-Christ a été le ministre de la circoncision, afin que Dieu fût reconnu pour véritable dans l'accomplissement des promesses faites à nos pères, et je vous dis encore que les Gentils doivent glorifier Dieu de la miséricorde qu'il leur a faite selon qu'il est écrit : C'est pour cette raison, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les Gentils ; louez tous le Seigneur ; peuples, glorifiez-le tous. Isaïe dit aussi : Il sortira de Jessé un rejeton qui s'élévera pour gouverner les nations et les nations espéreront en lui. Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix, dans la foi, afin que vous abondiez en espérance et dans la force du Saint-Esprit.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Saint Paul poursuit son but, qui est d'unir les fidèles de Rome, composés de Juifs et de Païens convertis, en leur citant l'exemple de Jésus-Christ conforme aux Ecritures et aux Prophéties. — II. Quelle doit être cette union selon l'exemple et l'esprit de Jésus-Christ.

I. — Dans l'Epître du jour, comme dans celle du diman-

ritatem Dei, ad confirmandas promissiones patrum : gentes autem super misericordia honorare Deum, sicut scriptum est : Propterea confitebor tibi in gentibus, Domine, et nomini tuo cantabo. Et iterum dicit : Lætamini, gentes, cum plebe ejus. Et iterum : Laudate, omnes gentes, Dominum : et magnificate eum, omnes populi. Et rursus Isaias ait : Erit radix Jesse, et qui exsurget regere gentes, in eum gentes sperabunt. Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe, et virtute Spiritus sancti.

che précédent, l'Apôtre poursuit son but, qui est d'unir tous les membres de la chrétienté de Rome, composée de Juifs et de Gentils. Il veut ôter aux deux partis tout sujet de dissension, recommandant aux forts de supporter les faiblesses de leurs frères, exhortant chacun de s'efforcer à plaire à son prochain, pour l'édification publique, à l'exemple de Jésus-Christ qui, loin de chercher à se satisfaire, a pris sur lui, selon ce qui est écrit[1], *toutes les insultes faites à son Père*. A l'occasion de ce passage tiré du soixante-huitième psaume de David, saint Paul ajoute :

Tout ce qui a été écrit a été écrit pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que nous puisons dans les Ecritures, nous ayons l'espérance.

Pour instruire l'homme, Dieu a fait spécialement trois livres, *le livre de la nature, le livre de la conscience et le livre de la révélation.*

Le ciel et la terre racontent jour et nuit la puissance, la sagesse et la bonté divines. Dans l'œuvre admirable de la création, l'âme la plus obtuse peut lire la gloire du Très-Haut. Notre conscience porte également, gravée en caractères ineffaçables, la notion essentielle du bien et du mal; mais le livre de la Révélation, qui est contenu dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, ainsi que dans la tradition, est particulièrement destiné à nous instruire sur nos destinées présentes et futures. C'est la lettre d'amour envoyée non-seulement de la part du Créateur à sa créature, mais c'est celle du Père le plus tendre *adressée* à son enfant de prédilection, lettre dont le précieux dépôt est confié à son Eglise, à cette société toujours vivante, infaillible, visible, chargée seule d'en expliquer le sens et la portée. Cette lettre n'est pas destinée à nous rendre savants, à résoudre les problèmes de la nature, ni à satisfaire une vaine curiosité, mais à nous sanctifier. En méditant la vie des patriarches, des prophètes, des Apôtres,

[1] *Psal.*, LXVIII, 10.

celle surtout de l'éternel modèle de tous les justes, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous en tirons *une instruction* de patience et de force qui nous fait supporter avec courage les combats de chaque jour, les défauts du prochain et les misères inséparables de la vie présente ; *une instruction* de consolation et d'espérance à la vue de la magnifique récompense qui attend notre épreuve ici-bas.

Oh ! que l'exemple de *ce Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être unis de sentiments et d'affection les uns envers les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une même bouche, vous glorifiiez Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Oui, Dieu, dont la nature est bonté, charité, félicité, est en même temps la source et l'idéal de toute patience et de toute consolation. En effet, quelle longanimité n'a-t-il pas envers les pécheurs? Combien de temps n'attend-il pas leur retour? Que de délais il leur accorde! Envers les justes mêmes, que de patience n'exerce-t-il pas pour supporter leurs imperfections, les purifier tous les jours et les faire avancer dans la vertu? Dieu est surtout la source de toute consolation. Les honneurs, les plaisirs, les richesses ne donnent que des joies factices, trompeuses, toujours mélangées d'ennui et de tristesse. La vraie jubilation ne se trouve que dans le Seigneur qui s'appelle le *Paraclet, le consolateur des cœurs*[1]. L'âme enivrée de l'onction divine s'écrie avec l'Apôtre : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations*[2], ou avec saint François-Xavier : *assez de consolation, Seigneur, assez.*

II. — Lorsque l'esprit de Jésus est le soutien de notre patience, de notre consolation, nous sommes alors unis non par l'intérêt, l'ambition, l'égoïsme, l'amitié mondaine ou une

[1] Alium Paraclitum dabit vobis. Joan. XIV, 16. — Gaudete in Domino semper. *Phil.* IV, 4, 2.

[2] Superabundo gaudio in omni tribulatione. II. *Cor.* VII, 4.

passion quelconque, mais nous possédons cette union des intelligences et des cœurs qui donne l'unité à notre vie, à notre culte, à notre religion et qui constitue la vraie amitié; la bouche n'est alors que l'expression des sentiments de l'âme.

C'est pourquoi recevez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a reçus en vue de la gloire de Dieu, car je vous dis que Jésus-Christ a été le ministre de la circoncision, afin que Dieu fût reconnu pour véritable dans l'accomplissement des promesses faites à nos pères, et je vous dis encore que les Gentils doivent glorifier Dieu de la miséricorde, qu'il leur a faite, selon ce qui est écrit : Réjouissez-vous, nations avec son peuple. Et ailleurs : Gentils, louez tous le Seigneur (Ps. 66, 5) : *glorifiez-le tous.* (Ps. 116, 1). *Isaïe dit aussi : Il sortira de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour gouverner les nations et les nations espéreront en lui* (Isaïe, 11-16).

L'Apôtre revient toujours à l'Eternel modèle, à Jésus-Christ qui doit unir Juifs et Gentils dans le sein de son Eglise. Il annonce l'accomplissement de deux prophéties; l'une relative au Messie, l'autre aux nations. Selon les promesses de Dieu, le Sauveur devait naître de la race d'Abraham et de la famille de David et être soumis à la circoncision. Effectivement le Fils de Marie, rejeton d'Abraham et de David, a été l'enfant de la synagogue. Son ministère s'est principalement borné *aux brebis perdues d'Israël*[1].

Cependant dans ses prédications, ses miracles, ses bienfaits, ses prodiges en faveur de la Samaritaine et des Samaritains, Jésus-Christ n'a pas oublié les races infidèles ou schismatiques. La femme Chananéenne, le centurion ainsi que la mission donnée à ses Apôtres de prêcher l'Evangile à toute créature jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la

[1] Non sum missus, nisi ad oves quæ pericrunt domûs Israël. MATH. XV, 24.

consommation des siècles, attestent sa charité universelle. Jésus-Christ est le roi des Juifs et l'espérance des nations, le trait d'union de tous les peuples. Il accomplit à la lettre les prophéties de David et d'Isaïe. Conformément aux Ecritures, il ne veut former de la synagogue et de la gentilité qu'un seul bercail, organe de la louange et de la gloire du Seigneur. Nous devons donc l'imiter et embrasser tous les hommes dans des sentiments de fraternité.

Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix dans la foi, afin que vous abondiez en espérance et dans la force du Saint-Esprit.

Le Dieu de patience et de consolation est également le Dieu de l'espérance. Il donne cette vertu qui soutient l'âme du juste, au milieu de toutes les tribulations, et la détache de toutes les choses terrestres. Puisse donc notre foi vive augmenter de jour en jour notre joie par l'onction du Saint-Esprit!

Puisse la paix des cœurs reposer dans l'espérance chrétienne!

INSTRUCTION.

NÉCESSITÉ D'ENTENDRE LA PAROLE DE DIEU.

Sommaire. — I. Cette nécessité est tirée du plan de la Providence. — II. L'Ecriture, afin de nous représenter encore davantage la nécessité de la parole divine, se sert de toutes sortes de comparaisons. — III. Grand malheur de la soustraction de la parole divine. — IV. Parole de Dieu, instrument principal de l'action de la grâce.

« Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. » *Tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction.* Rom. XIV, 4.

Dieu, en Père le plus tendre, a daigné instruire de mille

manières, *multis modis*[1], les hommes de la voie qu'ils doivent suivre pour atteindre au bonheur de leur nature immortelle. Dès l'instant de notre création, il nous a tracé dans la révélation primitive le cercle de nos devoirs; plus tard, il a envoyé les patriarches, la loi du Sinaï, les prophètes, pour confirmer, éclairer, dilater cette religion de nos premiers parents; finalement son Fils unique est venu en personne réaliser, compléter ce que nous devons croire et pratiquer. Or, ce Fils unique est l'organe, *l'objet de la complaisance du Père céleste que nous devons écouter*[2]. C'est donc pour nous *une nécessité* d'entendre la parole de Dieu qui trouve son complément, sa perfection, sa sanction dans l'Evangile, testament de l'amour du Fils.

Nécessité d'entendre la parole de Dieu.

I. Cette nécessité est basée sur le plan de la Providence. Dieu n'a créé et ne conserve le monde physique que par sa parole, de même le monde moral, l'Eglise, n'existe et n'est conservée qu'en vertu de la parole divine. Dans le principe, dans le Verbe, Dieu créa le ciel et la terre. Au commencement des choses, Dieu dit et tout a été fait. « Dixit et facta sunt. » Par sa parole, Dieu féconda le néant et en fit jaillir tous les êtres; par sa parole, il donna aux flots de l'Océan leurs limites et leurs barrières infranchissables; il couvrit la terre d'un manteau de verdure, la peupla d'animaux de toute espèce, ainsi que les fleuves et la mer; par sa parole, il attacha au firmament, le soleil, la lune avec ces myriades d'étoiles de toute grandeur; par sa parole, il forma l'homme à son image et à sa ressemblance. Pour produire les créatures irraisonnables, il leur adresse sa parole. « Fiat lux et facta est lux, » *que la lumière soit*

[1] Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis. Diebus istis, locutus est nobis in Filio. *Heb.* I, 1 et 2.

[2] Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui; ipsum audite. Math. XVII, 5.

et la lumière fut, ainsi de suite dans l'œuvre des six jours ; mais pour produire l'homme, il parle à lui-même. Il se prend lui-même pour modèle et prototype : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il préside*[1].

Non-seulement toute la création est le produit de la parole divine, mais tout l'ordre visible. Le spectacle magnifique, ravissant, de la nature ne conserve son unité, son ensemble, son existence que par la parole continue, incessante de Dieu. Si les anciens, dans leur ignorance, donnaient à l'univers des appuis matériels, les Indiens des éléphants, les Grecs les monts Athlas, les peuples du nord leurs glaciers, la vérité nous dit que la voûte céleste avec ses astres innombrables, la terre avec ses masses gigantesques et ses immenses productions, la mer avec ses abîmes et l'énorme poids de ses ondes, en un mot l'harmonie de l'univers n'a d'autre base que la parole divine. Saint Paul nous crie : *Les siècles ont été formés par le Verbe de Dieu*[2]; saint Pierre ajoute : *Les cieux qui sont maintenant et la terre actuelle ne reposent que sur le même Verbe*[3]. Linnée, le plus célèbre naturaliste, confirme par la science ces données de la révélation. « Les animaux », dit-il, « s'appuient sur les plantes, les plantes sur la terre, la terre sur les astres qui sont en équilibre dans la main de l'Ancien des jours. »

Ainsi le Verbe, la parole de Dieu est l'auteur et le conservateur de la création. Mais si le monde physique ne doit son origine, son organisation, sa durée, son harmonie qu'à la parole de Dieu, le monde moral n'a également d'existence qu'en vertu et par la parole de Dieu, car il y a une grande analogie *entre le mystère de la création et le mystère de la Rédemption*[4].

[1] Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit. *Gen.*, I, 26. — [2] Aptata esse sæcula Verbo Dei. *Heb.* II, 3.

[3] Cœli et terra, de aquâ, et per aquam consistens Dei Verbo. Cœli autem qui nunc sunt et terra eodem Verbo repositi sunt. II. *P.* III, 5 et 7.

[4] Mirabiliter condidisti et mirabiliter reformasti.

Le Verbe, nous venons de le dire, est l'auteur de la création. En qualité de créateur, il est également le précepteur du genre humain et après le péché son Rédempteur. Non-seulement il instruisit les hommes par le ministère des Anges, des patriarches, de la loi et des prophètes, mais il prit finalement une forme visible, palpable, mortelle. Une nuée de témoins peut s'écrier: Le Verbe de vie, qui est sans commencement, nous *l'avons entendu de nos oreilles, vu de nos yeux, touché de nos mains*[1]. Le Verbe s'est fait chair: il a revêtu ce qu'il y a de plus périssable dans l'homme; il nous a rachetés par la mort sur la croix; son corps a été la rançon de nos péchés; mais pour fonder son Eglise, pour engendrer à la vie spirituelle ses disciples, quel moyen a-t-il employé? Les a-t-il gagnés par la perspective de la richesse, de la fortune? Il était pauvre et n'avait pas où reposer sa tête. Les a-t-il séduits par l'attrait des plaisirs, des honneurs? Il menait une vie austère, pleine d'humiliations, de sacrifices et ne leur promit qu'une carrière de peines, de souffrances et de privations. Les biens de ce monde, l'ambition, le crédit, la fausse science sont des moyens d'agir sur des esprits superficiels et de les entraîner. Jésus anathématise ces instruments de viles passions. Il s'attache ses disciples, il les *transforme par la parole de la vérité*, comme le dit l'Apôtre saint Jacques, l'un d'entre eux[2]. Il leur parle et leur dit: « Sequere me, » *suivez-moi*. A cette parole, saint Pierre, saint André et les fils de Zébédée quittent leurs filets, saint Mathieu sa banque, pour le suivre dans sa carrière de souffrance, de peine et de croix ; sa parole puissante, comme la parole créatrice, change leur intelligence, leur cœur, leur âme, leur être moral tout entier. De pécheurs, de sensuels,

[1] Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contractaverunt de Verbo vitæ, annuntiamus vobis. Joan. I, 2.

[2] Genuit nos verbo veritatis. Jacq. I, 18.

de lâches qu'ils étaient, elle les rend justes, désintéressés, ardents dans le ministère de l'apostolat. Les Apôtres, les ambassadeurs, les représentants du Christ, engendrés par la parole du divin Maître, seront destinés à engendrer à leur tour par la même voie tous ceux qui croiront en lui. En effet, comment Jésus-Christ, ce grand conquérant, ce héros couronné des siècles, a-t-il formé cet empire spirituel de deux cent millions d'âmes, plus vaste, plus universel, plus durable qu'aucun royaume de la terre? Pour former l'agglomération spirituelle de tant de peuples de races, de mœurs, de caractères divers, il n'a employé qu'une parole de foi, qu'une langue de feu descendue du ciel sur l'église du Cénacle, le jour de la Pentecôte[1]. Pourquoi le Saint-Esprit, est-il descendu en forme de langue de feu, et non pas, sous le symbole d'un livre, d'une plume ou d'une épée? N'est-ce pas parce qu'il voulait nous marquer dans la langue, lien de la société terrestre, que c'est par la parole vivante que nous deviendrions disciples du Verbe incarné, de la grande société des âmes? Aussi les Apôtres ayant non plus l'idiome timide, grossier, ignorant de la Galilée, lien de leur patrie terrestre, mais la langue de feu de l'Esprit-Saint, se mirent à prêcher, à parler à la multitude, à l'engendrer à Jésus-Christ. Saint Pierre, la bouche de ses collègues, dans deux discours, gagna huit mille hommes à la cité céleste, sans compter les femmes et les enfants. Et animés tous d'un feu surnaturel, ils propagèrent, à l'instar d'un incendie, l'Evangile chez tous les peuples connus. Voilà pourquoi le grand Apôtre s'écrie : *La foi vient de l'ouïe et l'ouïe ne doit pas être l'organe de la parole de l'homme, mais de la parole de Dieu*[2]. Au cours ordinaire,

[1] Apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis ; seditque supra singulos eorum. *Act.* II, 3.

[2] Fides ex auditu et auditus per Verbum Dei. *Rom.* X, 17. — Verbum auditus Dei accepistis non ut Verbum hominum, sed, sicut est verè, Verbum Dei, qui operatur in vobis qui credidistis. I. *Th.* II, 13.

la foi n'est donc pas le produit de la vue ni du toucher, ni de la lecture, ni de la science, ni le fruit de méditations savantes, mais celui de l'audition de la parole divine.

L'Eglise a donc été créée, fondée comme l'univers, par la parole de Dieu. Bien plus, la terre, la mer, le firmament ne continuent de subsister qu'en vertu de la parole divine. Ainsi, l'Eglise catholique repose sur l'enseignement oral, traditionnel. Elle a longtemps existé sans écriture et existe encore dans les pays barbares, sauvages, où les peuples ne savent ni lire, ni écrire. Tous les sacrements et le grand sacrifice de la Messe qui sont comme la vie de l'Eglise catholique, les canaux des mérites de Jésus-Christ et les sources vives de notre régénération spirituelle, ne sauraient subsister qu'en vertu de la parole du ministre. La forme sacramentelle : *Je te baptise, je t'absous, ceci est mon corps*, laquelle est de l'essence de tout sacrement et de l'auguste sacrifice, est-ce autre chose que la parole extérieure, que la pensée sensiblement exprimée de nos divins mystères? C'est pourquoi le prêtre muet ne pourrait plus être le ministre d'un sacrement ni monter à l'autel. Frappé d'une autre infirmité, aveugle par exemple, il serait apte à confesser, même à administrer les autres sacrements ou à dire la messe avec l'assistance d'un guide. C'est ainsi que le monde moral comme le monde physique n'a d'autre appui que la parole de Dieu. Non-seulement l'Eglise en général, mais chaque fidèle en particulier est engendré à Jésus-Christ par la parole divine. Il faut qu'on nous parle le langage de Dieu pour que nous puissions le parler ; il faut qu'on nous prêche pour que nous puissions croire. *La foi vient de l'ouïe*, « fides ex auditu ; » l'Apôtre ajoute : *Il a plu à Dieu de sauver les fidèles par les folies de la prédication*[1]. C'est pourquoi tous ceux qui sont chargés du ministère des âmes sont obligés d'instruire, de prêcher ceux qui leur sont confiés, de

[1] Placuit per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. I. *Cor.* I, 2.

leur enseigner les vérités religieuses, de leur transmettre le dépôt confié à leur sollicitude : devoir des parents, devoir des maîtres, mais surtout devoir des pasteurs. Nous disons surtout devoir des pasteurs, qui sont *la lumière du monde, le sel de la terre, les aides, les coopérateurs de Dieu*[1].

Saint Paul traçant, à travers le cours des siècles, leurs obligations aux évêques et aux prêtres, dit : *Je vous conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts par son avènement et son règne, prêchez la parole de Dieu.* Il ne dit pas *lisez*, mais « prædica verbum ; » *insistez en temps opportun et en temps inopportun, reprochez, suppliez, grondez en toute patience et doctrine. Il y aura un temps où les hommes ne soutiendront plus la saine doctrine, mais poussés par les désirs corrompus de leurs cœurs, ils chercheront des maîtres qui puissent les flatter et satisfaire les démangeaisons de leurs oreilles, ils ne voudront plus entendre la vérité, ils aimeront les fables. Quant à vous, ministres de Dieu, veillez, travaillez, ne négligez rien, faites l'œuvre d'un évangéliste, remplissez votre ministère. Nous sommes les ambassadeurs du Christ, Dieu parle par notre bouche*[2]. Quelle époque plus que la nôtre aime les fables ? Si l'Apôtre, au nom d'un jugement et d'un terrible compte à rendre, conjure les pasteurs des âmes à ne rien négliger dans la prédication de la saine doctrine, si l'Eglise inspirée de l'Esprit-Saint leur en fait une obligation si grave,

[1] Lux mundi, sal terræ, Dei adjutores. I. *Cor.*, III.

[2] Testificor coram Deo et Jesu Christo qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius et regnum ejus, prædica Verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas convertentur. Tu verò vigila, in omnibus ministerium tuum imple, labora, opus fac Evangelistæ. *Timoth.* IV. — Pro Deo, legatione fungimur, tanquàm Deo exhortante per nos. II. *Cor.* V, 20.

c'est aussi un devoir pour les ouailles d'aller entendre cette parole. Car évidemment l'Eglise n'oblige pas à prêcher à des murs ou à des bancs vides.

Saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, se fondant sur la doctrine de l'Apôtre appelle la prédication la principale fonction du ministère pastoral, « principalissimam animarum pastoris functionem. » Le Concile de Trente la nomme également la grande charge de la responsabilité épiscopale[1].

II. — C'est pourquoi dans le dessein de nous faire comprendre l'importance et la nécessité de la parole de Dieu, l'Esprit-Saint nous la représente sous toutes sortes de formes et d'images. La parole de Dieu est, selon saint Augustin, comme l'Eucharistie, *la nourriture de l'âme*, « pabulum animæ. » *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu*[2]. La parole de Dieu *est une semence*, « semen est verbum Dei. » Un champ ne produira jamais ni fruits, ni moissons, s'il n'a pas été ensemencé de la main du cultivateur. Ainsi, l'âme humaine ne s'épanouira jamais en sentiments généreux, en dévouement, si la parole de Dieu ne l'a pas fécondée. La parole de Dieu, c'est la langue de notre grande patrie; un cœur bien né aime l'idiome maternel. Aussi notre Seigneur crie-t-il à tous : *Quiconque est de Dieu entend la parole de Dieu*[3]. *Mes brebis entendent ma voix*[4]. *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent*[5] ! Le psalmiste appelle la parole de Dieu *une lumière* qui guide nos pas à travers le chemin ténébreux de la vie[6], et saint Pierre la nomme *une lampe luisant au milieu d'une nuit profonde*

[1] Hoc est præcipuum episcoporum munus. Sess. V, c. 2.

[2] Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ab ore Dei. Math. IV, 4.

[3] Qui ex Deo est, verba Dei audit. Joan. VIII.

[4] Oves meæ vocem meam audiunt. Joan. X.

[5] Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. Luc. XX, 28.

[6] Lucerna pedibus meis verbum tuum. *Ps.* 118.

jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la clarté du jour[1]. Voyageurs, naufragés, nous avons besoin de ce flambeau pour nous guider à travers les vagues ténébreuses de l'Océan. La *parole de Dieu*, c'est encore l'épée du chrétien ; avec cette arme, il doit se défendre de l'ennemi et défier ses embûches : épée vivante *qui pénétrant plus profondément qu'un glaive à deux tranchants va jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit*[2]. Un soldat sans armes, sur un champ de bataille, n'est-il pas livré à la risée, à la merci de ses adversaires ?

La parole de Dieu *est un feu et un marteau* qui brise la pierre [3]; feu qui brûle les liens de nos passions, marteau qui amollit la dureté de notre cœur.

La parole de Dieu, c'est enfin *la trompette* évangélique qui, par ses sons éclatants, réveille ceux qui dorment ensevelis dans le sépulcre de leurs vices[4].

Et quel est le fléau le plus terrible dont Dieu dans sa justice afflige l'humanité? Ce n'est ni la peste, ni la famine, ni la guerre. *C'est la soustraction de sa parole, de sa lumière. Voici venir des jours*, dit le Seigneur, *où j'enverrai sur la terre non la soif du pain, non la soif de l'eau, mais celle de l'audition de la parole de Dieu*[5].

Saint Grégoire ajoute : Par un jugement secret et terrible, Dieu retire sa parole de l'homme, quand il ne mérite pas de renaître à la grâce, « subtili et occulto judicio quorumdam « auribus prædicatio sancta subtrahitur, quoniam suscitari per gratiam non merentur. » Jésus-Christ garda le silence, dit

[1] Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat et Lucifer oriatur. II. Pet., I, 19.

[2] Gladium spiritus quod est verbum Dei. *Eph.* V, 9. — Vivus est enim sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus. *Heb.* IV.

[3] Namque verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi malleus conterens petram. Jer. XXV.

[4] Canite tubâ. Isaï.

[5] Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et mittam famem in terram, non famem panis, aquæ sitim, sed audiendi verbum Dei. Amos, VIII, et Jérémie.

l'Evangile, devant les nombreuses questions d'Hérode, *le meurtrier de la parole de saint Jean*[1]. Aussi tous les grands coupables qui se sont convertis au Seigneur doivent, en général, la grâce de leur conversion à la prédication de la parole de Dieu. Madeleine la pécheresse suivit les instructions du Sauveur et se transforma dans la grande pénitente. Saint Paul sur le chemin de Damas entendit également cette voix qui lui criait : *Saul, pourquoi me persécutez-vous?* et il devint l'apôtre le plus dévoué de l'Evangile. Entendons donc souvent la parole de Dieu et nous deviendrons meilleurs, plus justes, plus saints. Puisse-t-elle toujours être une lumière à notre intelligence, une force à notre cœur, un aliment à notre âme! Puisse-t-elle nous faire produire des fruits dignes de la vie éternelle!

Evangile selon saint Matthieu[2].

II, 3.

DÉPUTATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE VERS JÉSUS-CHRIST.
ÉLOGE DE SAINT JEAN PAR JÉSUS.

En ce temps-là, Jean ayant entendu dans la prison parler des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? Jésus leur répondit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient,

[1] Interrogabat eum multis sermonibus, at ipse nihil illi respondebat. Luc, XXIII, 10.

[2] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos ex discipulis suis, ait illi : Tus es qui venturus es, an alium expectamus? Et respondens Jesus, ait illis : Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur, et beatus est qui non

les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés, et heureux quiconque ne sera pas scandalisé de moi. Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple. Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu avec mollesse? Mais ceux qui portent des habits précieux et vivent dans les délices, habitent les palais des rois. Qui êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis et plus qu'un prophète, c'est de lui qu'il est écrit : voilà que j'envoie mon ange devant vous pour vous préparer la voie.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Le sort de l'homme apostolique, personnifié dans saint Jean-Baptiste. — II. Preuves de la divinité de Jésus-Christ et de son caractère messianique par les œuvres ou par les miracles. — III. Opposition entre Jésus-Christ et le monde. — IV. Eloge que Jésus-Christ fait de saint Jean-Baptiste.

I.—*En ce temps-là, Jean ayant entendu dans la prison parler des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire: Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?*

La prison, des liens, des persécutions, voilà souvent le lot du zèle apostolique. Saint Jean-Baptiste conçu et né d'une manière miraculeuse, élevé dans le désert sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, avec un peu de miel sauvage et des sauterelles, couvert d'un habit de poil, comme d'un rude cilice, la terre pour lit et le firmament pour abri contre les injures de l'air, emblème vivant de la vertu d'Elie et de la pénitence,

fuerit scandalizatus in me! Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne: Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam? Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. Sed quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis et plus quam Prophetam. Hic est enim de quo scriptum est: Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

avait été l'objet de l'étonnement, de la curiosité et de l'admiration de toute la Judée. De tous côtés, la foule avide de le voir et de l'entendre affluait vers lui sur les bords du Jourdain, et recevait de sa bouche des avis salutaires ou d'énergiques remontrances et de ses mains le baptême de pénitence. Ses accents, comme ceux du tonnerre, frappaient les oreilles des coupables, les réveillaient de leur profonde léthargie et ouvraient les cœurs à l'action de la grâce. Un grand nombre crut qu'il était le Messie attendu ; mais il leur répondit : *Je ne le suis pas. Il se trouve au milieu de vous, vous ne le connaissez pas; je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers*[1].

Dans toutes circonstances le saint Précurseur, en fidèle ambassadeur, s'efface, pour ne laisser paraître que la gloire de son Maître, le glorifier, lui rendre témoignage jusqu'à éveiller la jalousie de ses disciples. Plusieurs d'entre eux, entre autres saint André et saint Pierre, devinrent les premiers disciples de Jésus-Christ; mais plusieurs restèrent opiniâtrement attachés à sa personne. Saint Jean continuant sa mission reprochaient aux grands comme aux petits leurs désodres. Hérode Antipas, Tétrarque de la Galilée, avait publiquement épousé, contre toutes les prescriptions de la loi et de la morale, Hérodiade, femme de Philippe, son frère. Saint Jean tonne contre ce mariage adultère et incestueux, et est jeté dans les fers, victime de la trahison des Pharisiens. Son corps est enchaîné, mais sa langue reste libre. Prévoyant son prochain martyre et ayant appris du fond de sa prison les prodiges de Jésus qu'il avait tant de fois glorifié, afin de détacher ses disciples de sa personne et de leur donner un dernier témoignage, celui des faits et des yeux, il députe vers Jésus d'eux d'entre eux.

II. — *Etes-vous celui qui doit venir? ou devons-nous en attendre un autre?*

[1] Cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus. Luc, III, 16.

Dans sa réponse, Jésus ne leur fera pas de longs raisonnements. Il leur prouvera, par l'évidence des prodiges, qu'en sa personne se réalisent les caractères assignés au Messie par les prophètes. Ses actes sont l'accomplissement des oracles divins. Car saint Luc remarque[1] *qu'au moment où les députés de Jean arrivaient, Jésus guérissait plusieurs malades affligés de langueur, de plaies et d'esprits mauvais et rendait la vue à plusieurs aveugles*[2]. L'action de Jésus-Christ sur l'enfer et sur les lois de la nature, la guérison des malades et des possédés, voilà sa réponse. Ses œuvres attestent qu'il est le Messie attendu, le Dieu de la vie et de la mort.

Allez, annoncez à Jean ce que vous venez de voir et d'entendre: Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.

Oui, Jésus de Nazareth est le vrai Messie, parce qu'il a donné la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la guérison aux boiteux et aux lépreux, la vie aux morts et l'Evangile aux pauvres selon les oracles du prophète Isaïe[2]. Et quels sont ces aveugles qui voient, ces sourds qui entendent, ces lépreux qui sont guéris, ces morts qui ressuscitent, ces pauvres qui sont évangélisés? Ne sont-ce pas tous ces peuples plongés dans l'ignorance, la barbarie, le fétichisme, l'esclavage du corps et de l'âme, qui, à travers le cours des siècles, reçoivent dans le sein de l'Eglise catholique, sans distinction ni de race, ni de sexe, ni de fortune, la vraie lumière sur Dieu, sur l'âme, sur la dignité humaine, sur la vie religieuse, morale, intellectuelle, sur la vraie liberté, en un mot sur les destinées présentes et futures de l'homme?

[1] In ipsa autem hora multos curavit a languoribus et plagis et spiritibus malis et cæcis multis donavit visum. Luc, VII, 21.

[2] Tunc aperientur oculi cæcorum et aures surdorum patebunt. Isaie, XXXV, LXI.

N'est-ce pas en Jésus-Christ que toutes les tribus de la terre retrouvent leur unité, leur grandeur, leur fraternité? N'est-il pas ainsi le grand Evangéliste, le Rédempteur des pauvres, de cette classe la plus nombreuse de l'humanité? A son école, on n'a pas besoin de longs efforts pour connaître ses devoirs. La vraie philosophie n'y est pas l'apanage de quelques privilégiés. La sublimité de l'Evangile est à la portée de l'esprit le plus grossier; l'enfant ainsi que la vieille femme y participe. Les faibles, les pauvres, les délaissés sont assis avec le riche au banquet de sa doctrine, de ses sacrements, sous la houlette des mêmes pasteurs.

III. — *Heureux celui qui n'est pas scandalisé de moi!*

Ces paroles rappellent la prophétie du vieillard Siméon qui, lors de la présentation de l'enfant Jésus au temple, annonçait qu'il *sera la ruine et la résurrection d'un grand nombre et un signe de contradiction*[1]. Jésus-Christ a été le scandale, l'occasion de péché, de ruine pour un grand nombre ; *scandale* aux Juifs, aux pharisiens, aux saducéens, à tous les matérialistes qui ne jugent les choses que par les yeux des sens; *folie* aux prétendus sages, aux philosophes de la gentilité, aux hypocrites de la synagogue qui se moquaient de sa doctrine, de ses miracles, de sa vie et de sa mort. Et que de persécutions sanglantes n'ont-ils pas suscitées contre les disciples comme contre le maître? Encore aujourd'hui les hypocrites, les pharisiens et les faux sages du siècle, ne se scandalisent-ils pas de la doctrine, de la vie, des miracles de Jésus-Christ? N'en font-ils pas un objet de contestation, de mépris et de blasphèmes? Heureux les chrétiens sincères qui soumettent leur esprit à ses croyances et leur conduite à ses préceptes!

La députation de saint Jean, ses fers et la réponse de de Notre-Seigneur pouvaient diminuer la vénération publique

[1] Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur. Luc, XI, 34.

envers le saint Précurseur et le représenter comme un homme indécis, faible et vacillant; mais Jésus-Christ, la vérité et la justice même, relève le caractère et la mission du grand prophète. Il en fait un éloge unique dans l'histoire, éloge aussi glorieux et aussi durable que l'Evangile même; il l'élève au-dessus des saints et des héros de tous les siècles.

IV.— *Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple.*

Si le fils de Zacharie gémit dans les chaînes abandonné de la masse qui l'avait acclamé comme l'envoyé du Très-Haut, Jésus ne l'oublie pas, il prend hautement la défense de l'innocence opprimée, mais pour éviter jusqu'à l'apparence de la flatterie et de l'intérêt, il attend le départ de ses disciples. Sa louange désintéressée est celle de la charité et de la justice.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité du vent?

La première vertu que Jésus relève dans son Précurseur, c'est son inébranlable constance. La voix austère que les peuples ont entendue dans le désert ne se dément pas à la cour des grands. Elle éclate contre les scandales du terrible maître de la Galilée comme contre les faiblesses vulgaires: beau modèle offert aux dignitaires de l'Eglise et aux hommes apostoliques, ainsi qu'à toutes les âmes vertueuses. Le vrai zèle ne se montre pas mobile à l'instar du roseau qui, pliant à tout vent, brille au dehors et est vide au dedans. Quoique prudent, il ne sait pas trouver des accommodements avec les passions, suivant les temps et les circonstances. La fermeté le caractérise. Un vrai apôtre est inflexible en face du vice et de l'erreur.

Qui êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Mais ceux qui portent des habits précieux et vivent dans les délices, habitent les palais des rois.

Après avoir loué la constance du zèle de saint Jean-Baptiste, Notre-Seigneur exalte sa vie austère et pénitente. L'immortel

modèle de la pénitence, ne mangeant que du miel sauvage et des sauterelles, ne buvant que l'eau saumâtre du désert, couvert d'un vêtement de poil de chameau, ne paraît pas l'hôte des palais des rois pour les flatter et y vivre dans les délices avec pompe et éclat; il en est le prisonnier; il est ferme dans son zèle comme dans son austérité. Si le luxe, cette peste de la société, des familles et des bonnes mœurs, est l'apanage des âmes mondaines et la marque des petits esprits, la modestie dans les habits et les ameublements est le signe auquel on reconnaît le disciple de l'Evangile et de la Croix. A notre baptême nous avons renoncé à toute la pompe de Satan et à ce faux clinquant que méprise le vrai sage.

Qui êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous dis plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant vous pour vous préparer la voie.

L'humilité de saint Jean s'est refusé le titre de prophète. Notre-Seigneur d'accord avec Zacharie affirme *qu'il est plus que prophète*[1]. En effet, le saint précurseur montre présent le Messie que les hommes inspirés de l'Ancien Testament avaient annoncé comme devant venir. Il le désigne sous les traits les plus tendres *d'époux et d'agneau qui ôte les les péchés du monde.* Dans son ministère prophétique, il est à la fois solitaire, apôtre, vierge, martyr. *C'est, en vertu, l'ange désigné par le prophète Malachie*[2]. En réunissant tous les titres des plus grands personnages, il forme un saint d'un ordre particulier. Aussi, Notre-Seigneur termine-t-il son éloge en déclarant qu'entre les fils des femmes (ce qui ne comprend pas son auguste Mère) il ne s'en est pas élevé de plus grand que Jean-Baptiste. Devant une telle louange sortie d'une telle bouche, tous ont le devoir d'un respectueux silence, « silentium laus. »

[1] Tu puer propheta Altissimi vocaberis. Luc, I, 76.

[2] Ecce ego mitto angelum meum et præparabit viam ante faciem meam. Malach. III, 1.

INSTRUCTION.

Les divers auditeurs de la parole de Dieu, ou défauts à éviter dans l'audition de la parole de Dieu.

Sommaire. — I. Les contempteurs ou la négligence de la parole de Dieu. — II. Les profanateurs, ou l'abus, le mépris de la parole de Dieu. — III. Les persécuteurs, ou la haine de la parole divine.

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.
Heureux quiconque ne sera pas scandalisé de moi.

Dès l'instant de sa naissance, Notre-Seigneur a été un sujet de contradiction, de scandale ou de ruine. Le roi Hérode l'a poursuivi avec acharnement dans son berceau et les Innocents sont tombés victimes de la cruauté de ce prince et fleurs des martyrs du Verbe fait chair[1]. La vie publique du Sauveur, ses miracles, sa doctrine, sa manière d'agir ont été un sujet fécond de contradiction, de scandale pour les scribes, les pharisiens, les Saducéens, et les Hérodiens. L'orgueil, la sensualité, le matérialisme, la politique, toutes les passions et tous les intérêts se sont ameutés contre la parole de vie et lui ont suscité des ennemis sans cesse renaissants. Il en a été de même à travers le cours des siècles. Toujours la parole de Dieu a été en butte à l'indifférence, au sarcasme, à la persécution des hommes. En tout temps et en tout lieu, elle rencontre sur son chemin des contempteurs, *des profanateurs, des persécuteurs, ou la négligence, le mépris, la haine.*

I. — *Les contempteurs ou la négligence de la parole de Dieu.*

[1] Salvete, flores martyrum. *Liturg.*

Si l'appétit naturel est un signe de la santé du corps, la faim de la parole divine est une marque de prédestination. *Qui est de Dieu aime la parole de Dieu.* « Qui « ex Deo est verba Dei audit[1]. »

Saint Augustin ajoute : *Chacun aime naturellement à entendre parler l'idiome de sa patrie.* Le grand Pasteur s'écrie : *Mes brebis entendent ma voix*, « oves meæ vocem meam audiunt, » *et ceux qui ne sont pas de mon bercail ne l'entendent pas*, « propterea vos non auditis quia ex Deo « non estis[2]. » Si une pieuse femme acclame heureux *le sein qui a porté le Christ, lui à son tour proclame heureux à l'égal de sa mère ceux qui entendent et observent la parole de Dieu*[3].

Eh bien! cette parole qui est lumière à notre intelligence, force à notre cœur, aliment à notre âme, bouclier à notre faiblesse et le bonheur de notre vie, trouve des esprits qui la dédaignent, la méprisent et refusent de l'entendre. Le nègre de l'Afrique aime les ténèbres, le singe fuit le miroir, la lumière l'offusque, il a horreur de lui-même; ainsi en général les haineux, les libertins, les détenteurs du bien d'autrui évitent la parole qui serait leur résurrection et leur vie. *Quiconque fait le mal, hait la lumière.*

Le pécheur trouve toujours des prétextes pour se dispenser d'aller entendre la prédication. Tantôt c'est le froid, tantôt la chaleur, tantôt le souci des affaires, tantôt un rendez-vous, tantôt le manque de temps. Si une mère, qui a préparé un banquet à toute sa famille, est désolée quand elle voit que des membres chers à son cœur s'absentent et refusent d'y prendre part, à plus forte raison, l'Eglise, cette mère qui nous porte tous au fond de ses entrailles, pleure-

[1] Joan, VIII, 47.

[2] Joan. X, 26 et 27.

[3] Beatus venter qui te portavit! Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud! Luc, XI, 27.

t-elle et gémit-elle de voir tant de ses enfants fuir la table de sa sainte loi, desservie du haut de la chaire de vérité[1].

II. — *Les profanateurs de la parole de Dieu* sont ceux qui la méprisent ou en abusent, l'entendent, mais n'en profitent pas. C'est un mets pour lequel ils ne sentent aucun goût. Ils en abusent et par là profanent ce don sacré. Ils écoutent la parole de Dieu des oreilles du corps, et non de celles du cœur où le Maître agit[2]. Elle est pour eux un amusement, un passe-temps, une espèce de musique ou d'action théâtrale. Elle glisse sur eux, comme l'eau sur le marbre, et par là, c'est un vain son qui se dissipe dans l'air. Elle produit peut-être dans leur esprit une émotion passagère, l'impression du discours de saint Paul sur Félix, gouverneur de la Judée. Cet homme tout couvert de la lèpre de l'impureté et de l'injustice, entendant l'Apôtre parler de la justice, de la chasteté et du jugement, s'écria tout tremblant : *Assez, nous vous entendrons une autre fois*[3]. C'est ainsi que les idées sérieuses qui convertissent, on les écarte et on les fuit; on s'étourdit. Non-seulement on ferme son cœur à la parole divine, on va plus loin encore. On critique le prédicateur, on trouve à redire à son ton, à ses manières, au sujet qu'il traite. Fond et forme déplaisent. On aime le prédicateur qui ne dit que des choses vagues, qui parle toujours de la miséricorde, de l'amour de Dieu, mais jamais de l'enfer, de l'impureté, du jugement, des grandes vérités du salut, des divers devoirs de chaque état, qui sait bénir et excuser toutes les faiblesses. « Tempora periculosa, » temps *périlleux*, dit l'Apôtre, où les hommes ne veulent plus entendre *la saine doctrine*, « sanam doctrinam non sustinebunt, »

[1] Pia mater, mensam apponens non omnibus filiis præsentibus, dolet et gemit. Chrysost.

[2] Magister intus est. Aug.

[3] Tremefactus Felix respondit: Quod nunc attinet, vade; tempore autem opportuno, accersam te. *Act.* XXIV, 25.

mais par une vaine démangeaison, *ils cherchent ceux qui leur débitent des fables*, « ad fabulas autem convertentur. » Voilà les profanateurs de la parole de Dieu. *Qui vous écoute, m'écoute : qui vous méprise, me méprise,* « qui vos audit, me audit : qui vos spernit, me spernit. »

Il est une autre classe d'hommes encore plus coupables à l'égard de la parole de Dieu : ce sont les persécuteurs, ceux qui la haïssent.

III. — *Les persécuteurs* ne l'attaquent pas seulement par la langue, la critique, la censure. Ils y portent une main sacrilége. Ils la persécutent, l'emprisonnent, la martyrisent. Le porteur des oracles divins qui contrarie le cours de nos passions, il faut qu'il disparaisse, « eradicemus de terrâ viventium, contrarius est operibus nostris. » Ainsi ont agi les Juifs à l'égard de leurs prophètes, ainsi Hérode à l'égard de saint Jean, ainsi les Scribes et les Pharisiens à l'égard de Jésus-Christ. Ils ont tué la parole de Dieu. Mais la plus grande vengeance que Dieu peut exercer dans sa colère est tombée sur eux. Ils ont comblé la mesure de leurs péchés, ils n'ont plus mérité d'entendre la parole divine. Devant eux le Christ a gardé le silence, « ipse nihil illi respondebat[1] ». Ces Scribes, ces Pharisiens, ces persécuteurs de la parole divine ne se trouvent-ils pas encore en tout temps et en tous lieux? On cherche à susciter mille tracasseries aux hommes apostoliques. Gardons-nous donc d'entendre la parole de Dieu avec un cœur dissipé, endurci, livré à toutes les passions du siècle. Si la précieuse semence tombe sur les grands chemins, elle est mangée par les oiseaux du ciel, ou écrasée sous les pas des voyageurs; si elle est semée sur la pierre, elle ne peut prendre racine; si elle tombe dans des épines, elle pousse une herbe maligne, et faute de lumière, elle s'étiole et périt. Il n'y a qu'une terre préparée, libre de tout obstacle, qui puisse produire des fruits abondants. Sous ces sortes d'images, le Sauveur caractérise dans l'Evangile les

[1] Luc, XXIII, 9.

différentes classes d'auditeurs de la parole de Dieu. Puissions-nous donc être la bonne terre! Seigneur, en entendant votre parole, donnez-nous un cœur humble, docile, bien préparé et alors nos œuvres en attesteront l'efficacité.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Epître de saint Paul aux Philippiens[1].

IV, 4.

Mes frères, réjouissez-vous sans cesse en Notre-Seigneur; je le dis encore une fois : Réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche. Ne vous tourmentez de rien; mais en toutes choses présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces. Que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ Notre-Seigneur!

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Philippiens. — II. Joie continuelle dans le Seigneur. — III. Modestie du chrétien. — IV. Ne se tourmenter de rien. — V. La paix de Jésus-Christ dans le cœur et les intelligences.

I. — Les Philippiens enfants spirituels de saint Paul et prémices de son apostolat en Macédoine[2] ayant appris sa

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Philippenses.* — Fratres, Gaudete in Domino semper, iterum dico : Gaudete. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus: Dominus prope est. Nihil solliciti sitis : sed in omni oratione et obsecratione, cum gratiarum actione, petitiones vestræ innotescant apud Deum. Et pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, cutodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu Domino nostro. — [2] *Act.* XVI.

captivité à Rome, s'empressèrent de l'assister. A cet effet, ils lui envoyèrent une somme considérable et leur évêque Epaphrodite pour le consoler et même le servir.

Le charitable évêque s'acquitta de ce devoir officieux avec tant de dévouement qu'il contracta une maladie mortelle : mais étant guéri, l'apôtre le renvoya à son église avec une lettre pleine de tendresse et de reconnaissance. Dans cette épître saint Paul fit connaître à ses chers Philippiens l'état de ses affaires, et leur annonça que ses chaînes étaient une prédication vivante qui faisait connaître Jésus-Christ à la cour de Néron et dans tous les quartiers de Rome ; que son exemple rendait le courage aux âmes timides ; qu'il sera délivré, cette fois, de ses fers, et les reverra dans l'intérêt de leur salut[1]. Il les exhorta à l'union, à la charité, à l'humilité par le souvenir de Jésus-Christ qui a pris la forme d'un esclave et s'est abaissé jusqu'à l'obéissance de la mort de la croix. C'est pourquoi toute créature, soit au ciel, soit sur la terre, soit en enfer, fléchira le genou à l'expression de son nom. Il leur promit de leur renvoyer Timothée qui le servait comme un fils, avec Epaphrodite leur évêque et leur apôtre, dont il loua la charité et le dévouement. Il les pressa d'éviter les prédicateurs judaïsants, d'aller toujours de perfection en perfection, afin d'être sa couronne et sa joie à la résurrection générale. Et il termina son épître par les exhortations suivantes :

II. — *Mes frères, réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur ; je le dis encore une fois : Réjouissez-vous.*

Etrange conseil de l'apôtre ! *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur.* Dans cette vallée de larmes et de misères, une joie constante est-elle possible avec nos faiblesses, notre mobilité et nos tentations ? Oui, pour le juste et voici comment. L'homme est destiné au bonheur : l'instinct de notre nature nous y porte avec une force irrésistible. Aucune

[1] *Philip.* I, II, III, IV.

créature ni céleste, ni terrestre ne saurait remplir l'immensité de nos désirs et nous rendre heureux. Dieu seul est notre fin dernière, notre bien suprême, « summum bonum », τὸ ἀγαθόν, selon l'expression des anciens. Seul, il peut faire notre bonheur. Ainsi la vraie félicité consiste *dans la jouissance et dans la possession de Dieu.* Or, ici-bas, le juste possède déjà Dieu dans son cœur par la grâce sanctifiante, il est heureux en espérance, « spe gaudentes. » Dans le ciel cette possession est pleine, entière, visible et le bonheur est parfait; mais en attendant ce bonheur suprême, le juste se réjouit non dans la possession des créatures, l'ivresse des sens, le tumulte des affaires, le clinquant des richesses, l'attrait des plaisirs, l'éclat du crédit, le charme de la puissance; mais dans le Seigneur, dans l'ordre de la foi, de la grâce, de la charité, de la vertu, qui engendre dans son cœur l'espérance du ciel et qui le force à s'écrier : *Je surabonde de joie dans mes tribulations*[1]. C'est pourquoi dans toutes les situations pénibles ou agréables, le juste se réjouit de sa grande destinée, de sa noble vocation, de son titre d'enfant de Dieu, *et ni les souffrances présentes, ni celles de l'avenir ne sauraient le séparer de la charité du Christ*[2]. Au milieu des tortures, il conserve la sérénité de l'âme, comme nous le voyons dans la vie des martyrs et dans celle de tous les saints. La joie, le calme intérieur se montrent au dehors et contribuent à l'édification commune.

III. — *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, le Seigneur est proche.*

La modestie que saint Paul recommande aux chrétiens a un sens général, indéterminé. Cette vertu, c'est la patience dans les souffrances, la modération, l'ordre intérieur se reflétant extérieurement dans le langage, l'habit, le boire,

[1] Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II. *Cor.* VII, 4.

[2] Quis nos separabit a charitate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? *Rom.* VIII, 35.

le manger, les divers actes de la vie. Selon saint Ephrem, l'âme modeste se garde de toute parole offensante; elle n'aime ni le vain bavardage, ni la calomnie, ni les faux rapports; elle sait taire ce qui doit être tenu secret et caché; elle ne prête pas l'oreille à la médisance, à la diffamation, elle détourne les yeux de tout objet dangereux ; elle règle la vivacité naturelle et ne lui permet pas d'éclater en colère; elle ne se laisse pas entraîner à l'enflure des louanges, ni séduire par le faux éclat des honneurs ou par le plaisir trompeur de la volupté et de la bonne chère. La tempérance la caractérise. Le chrétien vraiment modeste se distinguera donc par la règle, la mesure, la modération en toutes choses. Si tout sectaire porte un signe distinctif et suit une doctrine outrée; si le Juif se fait remarquer par la scrupuleuse observance des traditions pharisaïques; si le Mahométan se résigne aveuglément à un stupide fatalisme; si le disciple de Luther et de Calvin se vante de sa justification gratuite, on connaîtra le bon chrétien à sa conduite réglée et modeste. Rigide envers soi-même, il est plein de charité à l'égard du prochain.

Pour nous engager dans cette voie de tempérance et de modération, l'Apôtre nous présente un pressant motif.

Le Seigneur est proche, dit-il, *proche* pour voir nos tribulations, *proche* pour entendre nos soupirs, *proche* pour récompenser nos souffrances, nos sacrifices, nos œuvres. Nous voyons dans le Nouveau-Testament que souvent les Apôtres consolaient les justes et épouvantaient les pécheurs par l'attente du souverain Juge, et ils appelaient cet événement prochain, non qu'il dût arriver dans un avenir peu éloigné, mais parce que, selon saint Pierre, *mille ans devant Dieu sont comme un jour* et que toute durée qui finit, quelque longue qu'elle paraisse, est toujours courte, en comparaison de l'Eternité. D'ailleurs, si le jugement général reste enseveli dans un avenir reculé, la mort ou le jugement particulier d'un chacun est *proche* et de là dépend notre sort

éternel, la sentence de vie ou de mort, la fin de toutes nos épreuves ici-bas.

IV. — *Ne vous tourmentez de rien.*

Soigner raisonnablement ses affaires temporelles et prendre des précautions contre les mauvaises chances de l'avenir, entrent dans l'esprit du christianisme. La saine raison nous y oblige. Négliger cette obligation serait un fatalisme aussi stupide que condamnable, contraire au plan de la Providence, à la loi naturelle, qui nous recommandent les intérêts de notre propre conversation, de notre famille et de la patrie. Mais ce soin doit être exempt de toute inquiétude, de tout trouble et de tout tourment. En remplissant les obligations que la diversité des états nous impose, nous pouvons compter sur le secours du ciel. Pour l'obtenir, nous avons un moyen infaillible, *la prière.*

En toutes choses, présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâce.

Le fidèle exposera ses besoins au Seigneur par la prière, non pour les faire connaître à celui qui connaît tout, mais pour se les représenter à soi-même, afin que la vue de sa faiblesse et de son indigence excite son humilité et ses désirs vers les choses célestes. Il demandera donc à Dieu les biens naturels et surnaturels dont il a besoin ; il souhaitera l'éloignement du mal qui le menace ou l'afflige. Il ne murmurera pas contre la Providence ; mais, à l'imitation des Saints, il la remerciera de tout ce qui lui arrive. Avec cette disposition d'âme, il conservera le plus précieux des dons, *la tranquillité intérieure.*

V. — *Que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée garde vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

La paix de Dieu est un effet de la grâce sanctifiante. Elle nous met nécessairement en paix avec nous-même et notre prochain. Elle est, selon la belle définition de saint Augustin,

la tranquillité de l'ordre, « tranquillitas ordinis. » Lorsque nous sommes ainsi ordonnés, notre âme obéit aux préceptes du Seigneur, et notre corps est soumis à l'empire de l'âme. Cette harmonie, cette paix entre Dieu et nous, entre le monde supérieur et inférieur, ne sera parfaite que dans le ciel, parce que là seulement il n'y aura plus d'ennemis à combattre, ni de tentations à vaincre. Ici-bas, elle n'est que commencée, mais toute imparfaite qu'elle soit, elle ne laisse pas de supasser toute pensée et d'être un bien ineffable, incompréhensible à l'esprit plongé dans la vie des sens. Quoi qu'il arrive, l'âme du juste est tranquille, parce qu'elle possède Dieu et avec lui le bien suprême et elle ne croit rien perdre, pourvu que Dieu lui reste. Oh! que cette paix, cette union avec Jésus-Christ, de l'invisible et du visible, soit comme la gardienne de notre cœur et de notre intelligence contre les défaillances de la nature et les erreurs du siècle!

INSTRUCTION.

DE LA PRIÈRE. — SA NÉCESSITÉ.

Sommaire. — I. La nécessité de la prière est tirée de la nature de la vie chrétienne impossible sans la grâce, qui n'est accordée qu'à la prière, et du plan de la Providence dans la justification de l'homme. — II. Elle est tirée aussi de l'exemple et du précepte de Jésus-Christ, des Apôtres et des Saints.

« In omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione « petitiones vestræ innotescant apud Deum, » *En toutes choses, présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces.* Philipp. IV.

Dans le moyen âge, durant le règne du système féodal, les seigneurs des châteaux qui bordaient nos côtes et nos campagnes avaient l'habitude de guerroyer sans cesse. Sou-

vent les deux partis hostiles ne se donnaient point de quartier et ne connaissaient d'autre répit que la trêve de Dieu, c'est-à-dire quelques jours de la semaine où, en vertu des lois de l'Eglise, les hostilités étaient forcément suspendues; le reste du temps, c'était parfois une guerre à mort; elle ne finissait d'ordinaire que par la victoire d'un des belligérants, parfois encore le *væ victis*, malheur aux vaincus! était appliqué dans toute sa rigueur à celui que la nécessité forçait de déposer les armes. Prisonnier, il était enfermé dans une tour appelée oubliette où il souffrait du foid, de l'humidité, des ténèbres, de la faim et de la soif, en un mot de tous les maux d'une vengeance barbare; mais pour le bonheur de l'humanité, le malheureux laissait souvent dans la société un ami, qui, au péril de ses jours, accourait réclamant le vaincu par ses prières ou ses armes et il lui arrivait de briser ses fers et de le rendre à la lumière, à sa famille, à sa femme et à ses enfants. Cette histoire, si vous aimez mieux, cette légende est notre propre histoire. Nous aussi, nous sommes continuellement en guerre, selon l'expression de nos Ecritures, « vita hominis militia super terram. » Nous avons à combattre sans cesse comme sans relâche les faiblesses de notre nature et le tentateur, qui tourne autour de nous *comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer*. Dès qu'il nous a vaincus, qu'il s'est emparé de nous, il nous désarme, nous emprisonne, nous prive de notre famille, de toutes les consolations de la vie céleste, c'est-à-dire le démon une fois maître d'une âme lui fait oublier Dieu, la religion, tout ce qui pourrait la rappeler de son sommeil de mort. Dans ce triste état il ne nous reste d'autres moyens de salut que ceux que nous offre l'Eglise. Ils sont principalement au nombre de deux, *la prière et les sacrements*. Nous traiterons aujourd'hui *de la nécessité et de la puissance* de la prière. Une autre fois nous parlerons des qualités qu'elle doit revêtir.

I. — La nécessité de la prière est tirée :

1° De la nature de la vie chrétienne impossible sans la

grâce, qui n'est accordée qu'à la prière, et du plan de la Providence dans la justification de l'homme;

2° De l'exemple et du précepte de Jésus-Christ, des Apôtres et des Saints.

Pour bien comprendre la nécessité de la prière, il faut se faire une juste idée de ce que doit être un chrétien sur la terre. Vous le savez, il y a trois espèces de vie ici-bas : *la vie animale, la vie rationnelle et la vie surnaturelle ou chrétienne.*

La brute n'a que des besoins physiques, manger, boire, dormir, pourvoir à notre utilité, à notre habillement, à notre nourriture, à notre luxe, à notre amusement; en trois mots, selon saint Thomas, se nourrir, se propager, se développer, « nutriri, generari, augeri, » voilà la destinée de l'être irraisonnable. Hélas! que d'hommes créés à l'image de Dieu ne paraissent avoir d'autre existence! Du matin au soir, des semaines, des mois, des années entières, toute leur vie, ils ne songent qu'au corps, qu'à la vie animale. Que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi nous vêtirons-nous? Quel travail, quel gain, quel plaisir aurons-nous aujourd'hui? Tel est l'objet unique de leurs préoccupations, de leur souci, de leurs sollicitudes incessantes. S'ils ont une âme, si elle est immortelle, s'il y a une autre vie, un jugement, un ciel, un enfer, une éternité infiniment heureuse ou malheureuse, ce sont là pour eux des questions oiseuses qui ne les préoccupent jamais. Cette classe d'hommes ne saurait comprendre *la nécessité de la prière : l'homme naturel ou animal ne perçoit pas ce qui est de l'esprit de Dieu. Le langage divin est pour lui une folie, parce qu'il ne l'envisage pas au point de vue de la foi*[1].

Il est une autre classe d'hommes selon le monde, mais pas selon Dieu, gens bien élevés, honnêtes, bons époux,

[1] Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei; stultitia enim est illi et non potest intelligere quia spiritualiter examinantur. I. *Cor.* II, 14.

excellents pères de familles, probes, humains, sobres, réglés, également éloignés de tout excès. Ils sont, si vous voulez, les sages, les prudents, les hommes estimables du siècle; mais une religion positive, pratique, fondée sur des dogmes et des mystères incompréhensibles, une morale sévère, celle de l'Evangile, ils n'en veulent point pour eux: ils la laissent aux enfants, aux femmes, au vulgaire. Ils se contentent de mener une vie aisée, douce, conforme, nous l'accordons, aux bienséances de leur état et aux lumières apparentes de la raison, mais ils ne sont pas *chrétiens*, « christiani « non sunt[1]. » Cette classe d'hommes ne saurait pas non plus comprendre la nécessité et l'importance de la prière, car il est écrit: *Je perdrai la sagesse des sages, et la prudence des prudents, je la réprouverai*[2].

Il est une vie plus noble, plus relevée, seule agréable à Dieu et digne des récompenses éternelles. Elle est dans le monde, sans être de ce monde; elle participe aux sens, à la raison, sans être ni sensuelle, ni purement rationnelle; elle domine les sens et s'élève au-dessus de la lumière naturelle. Elle accorde à la raison ses droits et ses priviléges; elle possède des richesses sans en être possédée; elle jouit des plaisirs permis sans y attacher le cœur; elle sait conserver le calme, la mesure dans l'abondance, comme dans l'indigence, dans la joie comme dans la tristesse, dans le malheur comme dans le bonheur: voilà la vie chrétienne, surnaturelle, surhumaine. C'est à cette catégorie d'hommes de foi pratique que nous parlons principalement, sans néanmoins exclure les autres. Ceux-ci s'inspirent de l'esprit de l'Evangile et admettent que, *sans le secours de la grâce qui prévient, excite et aide notre faiblesse*, selon le langage du Concile de Trente, *il est impossible d'avoir une bonne pensée et de prononcer d'une manière méritoire le simple nom de*

[1] August. — [2] Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. I. *Cor.*, I, 19.

Jésus[1]. Ils savent que nous sommes relativement à la vie chrétienne, sans le secours de la grâce, comme un bâton, comme un cadavre, « sicut baculus, sicut cadaver. » Nous sommes sans la grâce comme des nuées sans eau, des ombres sans réalité, un feu sans chaleur, ni éclat, des oiseaux sans ailes, des poissons hors de leur élément naturel. Nous sommes, sans la grâce, une terre stérile qui ne saurait produire aucun fruit digne d'être recueilli dans le grenier du Père de famille. Nous sommes, sans la grâce, dans l'ordre surnaturel, des paralytiques impuissants à remuer nos membres et à marcher, « sine me nihil potestis. » Ce qui donne à nos pensées, à nos désirs, à nos sentiments, à nos actes, la fécondité, le mérite, la valeur, c'est la grâce seule de Jésus-Christ. Elle est, avec notre coopération, l'âme de notre âme, la vie de notre vie, l'instrument, le levier de nos bonnes œuvres. *De même que dans le corps de l'homme*, dit encore le Concile de Trente, *la tête, le cerveau influe sur tous les autres membres, de même que le cep de la vigne distribue sa sève fécondante et vivifiante dans tous les sarments : ainsi Jésus-Christ répand dans les justes une vertu qui précède, qui suit leurs bonnes actions et sans laquelle elles ne sauraient être ni agréables, ni méritoires devant Dieu*[2].

Si la première grâce est un don purement gratuit, si la grâce est nécessaire à tous nos actes, la foi nous enseigne que la fidélité à la grâce, la coopération à la grâce, la persévérance dans la grâce est le fruit spécial de la prière qui attire et conserve l'élément divin dans l'âme. Elle est la clef et la gardienne du trésor céleste. La prière est même

[1] *Trid. sess.* VI, c. 16.

[2] Cum enim ipse Christus Jesus tanquam caput in membra et tanquam vitis in palmites, in ipsos justificatos jugiter virtutem influat, quæ virtus bona eorum opera semper antecedit et comitatur et subsequitur et sinè quâ nullo pacto Deo grata et meritoria esse possent. *Sess.* VI, c. 16.

souvent le dernier remède, la seul planche de salut, l'extrême refuge du pécheur. Avec la prière, il peut obtenir toutes les grâces, et du plus coupable, du plus méchant des hommes devenir un juste, un saint. La vertu de la prière brise la dureté de la pierre et en fait sortir des enfants d'Abraham.

II. — C'est pourquoi rien ne nous est si vivement recommandé dans nos Ecritures, dans l'histoire des Saints que la prière. *Demandez et vous recevrez; frappez et on vous ouvrira. Cherchez et vous trouverez. Que rien ne vous empêche de toujours prier. Priez sans cesse. Il faut toujours prier et ne jamais cesser. Insistez, pressez, veillez jour et nuit, dans la prière*[1]. De là Notre-Seigneur, notre éternel modèle qui n'enseignait aucune vérité sans l'avoir pratiquée lui-même, ne faisait rien d'important dans sa carrière terrestre sans avoir consulté son Père par la prière, afin de nous faire entendre, par son exemple, l'importance et la nécessité de la prière. Sa vie fut une prière continuelle. Dès l'instant de sa conception, il adresse à son Père cette touchante prière: *Le sang des taureaux et des boucs est impuissant à ôter les péchés des hommes; vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation pour l'expiation des crimes. Les holocaustes vous ont déplu. C'est pourquoi vous m'avez approprié un corps, et je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté, selon ce qui est écrit de moi, à la tête de votre livre*[2].

Pendant trente années de sa vie cachée, à Nazareth, dans l'atelier d'un pauvre ouvrier, voyez-le dans l'attittude d'une victime suppliante. Le temps est arrivé où il doit se manifester au monde. Au sortir du baptême de saint Jean, l'Esprit-

[1] Oratione instate; vigilate in orationibus, nocte et die orantes. *Rom.* XII, 12. — Omni oratione orantes, omni tempore.

[2] Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Ideo ingrediens mundum dicit: Hostiam et oblationem noluisti, corpus enim aptasti mihi. *Hebr.* X, 5.

Saint le pousse dans le désert, et que fait-il dans la solitude? Il passe quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger, *dans le jeûne et la prière*, pour se préparer à sa grande mission. Il a commencé sa carrière apostolique. Partout il laisse éclater sur une génération perverse et adultère cette parole dure, austère : *Faites pénitence : le royaume de Dieu approche*[1]. Oui, le ciel touche la terre, l'invisible, le visible, l'Eternel, le temporel et la prière jointe à un cœur contrit et humilié en est le lien et la soudure.

Jésus-Christ est sur le point de choisir ce levain mystérieux qui fera fermenter toute la masse, ce vin nouveau qui sera versé, dans des outres neuves, c'est-à-dire, il s'apprête à désigner ses apôtres. Comment s'y prendra-t-il? Il gravit une montagne où, seul entre le ciel et la terre, il *passe là la nuit en prières*[2], dit l'Evangile, et le jour venu, il choisit parmi ses disciples douze Apôtres, auxquels il donne leur mission et l'investiture de leur pouvoir extraordinaire. Suivi de ces nouveaux élus, de ces pêcheurs de la Galilée, destinés à devenir pêcheurs d'hommes, il parcourt les villes, les bourgades semant sur tous ses pas la semence céleste ; le jour, il prêche, et la nuit, il la passe en prières.

Aussi ne nous a-t-il pas enseigné à faire des miracles, à donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux paralytiques, la vie aux morts; mais il nous a enseigné cette belle prière, modèle et résumé de toutes les prières que nous appelons l'*Oraison dominicale*.

Dans l'institution de l'Eucharistie, à la dernière Cène, ce cygne divin exhale son chant d'amour et de prière: *Père juste et saint, que tous ceux qui croiront en moi, soient*

[1] Appropinquavit regnum Dei, pœnitemini et credite Evangelio. Marc, I, 15.

[2] Factum est autem in illis diebus exiit in montem orare et erat pernoctans in oratione Dei. Et cum dies factus esset, vocavit dispulos suos et elegit duodecim ex ipsis quos et Apostolos nominavit. Luc, VI, 13.

un comme nous sommes un ; qu'ils soient là où je suis et qu'ils partagent ma gloire[1]. Dans sa Passion, dans sa cruelle agonie où son âme, son intelligence, son cœur, son corps souffrent d'indicibles angoisses, où il y a comme une prostration, un anéantissement de toutes ses forces, il dit de longues prières ; « factus in agone prolixius orabat. » La prière consacre sa vie ainsi que sa mort. Son premier comme son dernier accent est une prière. *Mon Père, entre vos mains je remets mon âme,* « in manus tuas commendo spiritum meum[2]. »

« Les Apôtres, conformes à l'exemple et à l'enseignement de leur divin Maître, attendirent quarante jours, dans la prière, la descente du Saint-Esprit. Quand il s'agit de choisir un successeur à Judas, ils se mirent tous en prières : *Seigneur, montrez, désignez celui que vous avez choisi,* « ostende quem eligisti[3]. » Quand plus tard ils devaient vaquer à la distribution des aumônes, ils s'en déchargèrent sur des diacres, disant : Nous avons un devoir plus important à remplir, celui de la prière et de la prédication de l'Evangile ; « nos orationi et ministerio Verbi instantes erimus[4]. » L'Eglise primitive, pleine de l'esprit de Jésus et des Apôtres, était *persévérante dans la prière,* « erant perseverantes in orationibus. » De là, les premiers chrétiens, pendant quatre siècles, priaient à l'exemple de David et de Daniel, plusieurs fois par jour. Ils passaient une partie des nuits à l'Eglise avec leurs prêtres et leurs évêques priant, chantant. De cet usage est venue l'institution des Heures canoniales ou du Bréviaire pour les ordres sacrés, les religieux et les religieuses. C'est encore à cet usage que le Coran lui-même a emprunté la loi qui force ses sectateurs à prier cinq fois par jour.

Parcourez les annales de tous les siècles et de tous les lieux, vous ne trouverez pas un seul saint ni un seul juste qui

[1] Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum. JOAN. XVII, 11.
[2] Luc, XXIII, 46. — [3] *Act.* I. — [4] *Ibid.*

n'ait été un homme de prières, qui n'ait prié plusieurs fois par jour. C'est pourquoi le chrétien qui ne prie pas est un homme sans religion, sans culte, il est indifférent ou impie, « qui non orat, Deum non honorat[1]. »

La prière soit publique, soit privée, c'est le signe distinctif de l'âme religieuse. La créature reconnaît par là sa dépendance, sa vassalité du ciel. Elle se souvient de son infirmité, de ses besoins et de son néant. L'ennemi qui assiége une ville lui coupe les vivres et les sources : ainsi Satan agit à l'égard de l'homme qu'il tient captif, il lui enlève l'eau vive de la prière. La prière, c'est l'accomplissement du premier commandement, sans lequel il n'est point de vie éternelle. Donc la prière nous est *nécessaire*, parce que sans elle point de grâce ni de mérite, ni de persévérance ; *nécessaire*, parce qu'elle nous est spécialement recommandée par l'esprit divin, l'exemple, le précepte de Notre-Seigneur, par l'exemple, les préceptes des Apôtres, par l'exemple de tous les justes ; *nécessaire*, parce que sans elle, il n'y a ni saint ni sainteté possible ; aussi *nécessaire* dans l'ordre surnaturel que le travail l'est dans l'ordre naturel. *A la sueur de ton front, tu gagneras le pain de la terre; à la sueur de ta prière, tu gagneras la grâce*, ce pain de l'âme qui te fortifiera et te guidera sur la route du ciel.

Évangile selon saint Jean[2].

I, 13.

DÉPUTATION DU SANHÉDRIN VERS JÉSUS-CHRIST ET ÉLOGE DE SAINT JEAN PAR JÉSUS-CHRIST.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ?

[1] AUGUST.

[2] *Sequentia sancti Evangelii secundum Joannem.* — In illo tempore :

Or, il confessa et ne nia point; il confessa : Je ne suis point le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc! Etes-vous Elie? Et il dit : Je ne le suis point. Etes-vous le prophète? Et il répondit : Non. Et ils lui dirent : Qui êtes-vous donc? Afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même? Il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. Et ceux qui avaient été envoyés étaient du nombre des pharisiens. Et ils l'interrogèrent et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau, mais au milieu de vous est un autre que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. Cela se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Députation officielle du Sanhédrin à saint Jean-Baptiste relative au Messie. — II. Réponse de saint Jean. — III. Saint Jean définit lui-même sa mission. — IV. Témoignage que saint Jean rend du caractère messianique de Jésus-Christ. — V. Lieu où s'est passé cet événement mémorable.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous?

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? Et confessus est, et non negavit; et confessus est : Quia non sum ego Christus. Et interrogaverunt eum : Quid ergo? Elias es tu? Et dixit: Non sum. — Propheta es tu? Et respondit : Non. Dixerunt ergo ei: Quis es, ut responsum demus his qui miserunt nos? Quid dicis de teipso? Ait : Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini, sicut dixit Isaias Propheta. Et qui missi fuerant, erant ex phari-

Les Juifs de Jérusalem qui envoyèrent à Jean une députation étaient membres du Sanhédrin ou du sénat de la nation composé de soixante-douze membres[1]. Il formait le haut conseil et le pouvoir directif, chargé de veiller à la sûreté et aux franchises publiques. Il connaissait des affaires politiques et religieuses. A ce dernier point de vue, il s'attribuait le droit de donner un caractère authentique, légal, à la mission de saint Jean. A cette époque, le Sanhédrin renfermait deux partis bien distincts : les *Saducéens*, hommes de prétendu progrès, sans conscience, de purs matérialistes, qui ne se souciaient nullement de la religion, et les *Pharisiens* qui croyaient à l'ordre surnaturel et à l'avènement du Messie, mais à un Messie environné de pompe et d'éclat, conforme à leurs intérêts et à leurs passions.

La naissance miraculeuse de saint Jean, son éducation extraordinaire dans le désert, son genre étrange de vie, la foule qui affluait vers lui, et recevait de ses mains le baptême de la pénitence, son langage hardi à l'égard des grands comme des petits, tout frappait dans le fils de Zacharie. Le peuple le regardait soit comme le Messie, soit du moins comme le prophète, ὁ προφήτης, annoncé par Moïse[2], qui a le droit de baptiser, de purifier le peuple saint. C'est pourquoi les pharisiens, les hommes extérieurement religieux du

sæis. Et interrogaverunt eum, et dixerunt ei : Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque Propheta? Respondit eis Joannes, dicens : Ego baptizo in aqua : medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis. Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est : cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti. Hæc in Bethania facta sunt trans Jordanem ubi erat Joannes baptizans.

[1] Le Sanhédrin était composé de trois Chambres de vingt-trois membres chacune : *celle des prêtres* choisis dans les vingt-quatre familles sacerdotales ; *celle des docteurs de la loi* et *celle des anciens* recrutée parmi les personnages les plus considérables de la nation. Il était présidé par le grand prêtre qui devait être à vie et qui dépendait alors de la politique romaine.

[2] Prophetam vobis suscitabit Deus, de fratribus vestris ; sicut mihi, illi parebitis. *Deut.* X, 11.

Sanhédrin, députèrent des prêtres à saint Jean pour connaître le caractère vrai de sa mission. Dans leur démarche, il y avait plus d'hypocrisie que de sincérité. Leur but était de ternir la haute réputation du saint Précurseur qui les offusquait. Mais la sincérité modeste du saint déjoua leur noir complot et le fit tourner à sa gloire et à celle du Messie.

II. — *Qui êtes-vous? Or, il confessa et ne nia point, il confessa : Je ne suis point le Christ.*

Saint Jean à la manière des Hébreux affirme simplement devant le Sanhédrin comme il l'avait déjà fait devant le peuple *qu'il n'est pas le Christ.* Il se garde de s'attribuer un mérite, un honneur qui ne lui appartient pas : belle leçon d'humilité si rare dans le monde.

Et ils lui demandèrent : Quoi donc ! Etes-vous Elie ? Et il dit : Je ne le suis point.

Saint Jean répond également avec candeur qu'il n'est pas Elie. Il écarte avec soin tout éloge qui ne lui est pas dû. Cette réponse n'est-elle pas en contradiction avec les paroles de Jésus-Christ, qui, interrogé par ses disciples sur l'avènement d'Elie, leur déclara qu'Elie est déjà venu dans la personne de saint Jean-Baptiste[1] ? Cette opposition apparente est facile à concilier. Dieu avait annoncé par Malachie qu'avant son grand et terrible jour, il enverrait le prophète Elie qui convertirait les Juifs[2]. Cette prophétie est relative au second avènement de Jésus-Christ. Elie précédera la catastrophe finale, afin d'y préparer les hommes et de convertir les enfants d'Israël. La synagogue qui ne comprenait pas ce dou-

[1] Et interrogaverunt eum discipuli, dicentes : Quid ergo scribæ dicunt quod Eliam oportet primum venire ? At ille respondens ait eis : Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Dico autem vobis quia Elias venit, et non cognoverunt eum, sed fecerunt in eo quæcumque voluerunt. Sic et Filius hominis passurus est ab eis. Tunc intellexerunt discipuli quia de Joanne Baptista dixisset eis. MATTH. XVII, 10.

[2] Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. MALACH. IV, 5.

ble avènement du Fils de Dieu appliquait les paroles de Malachie à l'unique avènement qu'elle attendait. Si saint Jean n'était pas réellement Elie, il l'était en figure ; il le représentait, il exerçait, dans le premier avènement de Notre-Seigneur, le ministère qu'Elie remplira en personne dans le second ; même vie, même vertu, même zèle, même mortification, même dénûment, même intrépidité devant les puissances. Il n'était pas Elie en réalité, il l'était en esprit et en vertu, selon l'annonce de l'Ange Gabriel[1]. Ainsi ne sont pas en opposition les paroles du Sauveur et celles de son précurseur. L'interrogation faite à saint Jean-Baptiste se rapporta directement à la personne d'Elie et il répond avec sa sincérité ordinaire qu'il ne l'est pas.

Etes-vous le prophète? Et il répondit : Non.

Saint Jean est plus que prophète, mais il n'est pas le prophète, ὁ προφήτης, annoncé par Moïse, qui n'est rien autre chose que Jésus-Christ même.

III. — *Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous ? Afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même ?— Je suis la voix qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe.*

Jusqu'ici le saint Précurseur s'était abstenu de déclarer ce qu'il était, se renfermant strictement dans les questions qui lui étaient faites. Mais voici une interrogation précise qui le met dans la nécessité de s'expliquer, et de dire nettement quelle est l'idée qu'il a de lui-même. Forcé de parler de sa mission, de déclarer la vérité, il sait concilier ce devoir avec le sentiment de l'humilité la plus profonde. Il dit ce qui est nécessaire pour faire connaître le caractère de sa mission annoncée par les prophètes et liée à celle du Messie qui a paru ; mais il le dit dans les termes les plus simples, les plus succincts et les

[1] Ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ, ut convertat corda patrum in filios. Luc, I, 16-17.

plus *humbles* possibles. Pour lui, la mission d'Elie en esprit qu'il remplit, n'est qu'une voix, qu'un son qui expire, afin de préparer, conformément à la prophétie d'Isaïe[1], *les cœurs au Seigneur :* belle et vraie définition du caractère de la mission de saint Jean. Elle passe vite comme le son de la voix, parce qu'elle est la manifestation du Verbe éternel. Un son, une voix expire bientôt, mais la vérité qu'elle exprime demeure. Le saint Précurseur, comme tout Apôtre, n'est qu'un écho mourant de la parole incarnée qui ne passera pas.

IV. — *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau, mais au milieu de vous est un autre que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure.*

Quoique saint Jean ne soit ni le Christ, ni Elie en personne, ni le grand prophète attendu, étant Elie en esprit annoncé également par le prophète Isaïe, il a le droit de baptiser, de purifier le peuple d'Israël, conformément à la loi et à la tradition. Son baptême n'est qu'un baptême d'eau, c'est-à-dire de préparation, tandis que celui du Messie qui se trouve au milieu d'eux et qu'ils ne connaissent pas, est un baptême *dans le feu et le Saint-Esprit*, c'est-à-dire un baptême de rémission des péchés, comme il le dit ailleurs[2]. Saint Jean, en fidèle ambassadeur, fait ressortir la grandeur de ce Messie inconnu au milieu des Juifs. Il n'est pas digne de remplir à son égard la dernière fonction d'un esclave, celle de délier les cordons de sa chaussure.

Cela se passa en Béthanie, au delà du Jourdain où Jean baptisait.

L'Evangéliste précise le lieu de la consultation, à cause de l'importance du solennel témoignage rendu par saint Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ, devant une grande mul-

[1] XL, 3, 2. — [2] Matth. III, 2. Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni.

titude et devant les députés qui l'interrogèrent officiellement, au nom de la synagogue et de la nation, sur le caractère authentique de sa mission. Les Juifs sont ainsi inexcusables d'avoir méconnu le Sauveur. Béthanie, en grec « Bethabara, » se trouvait sur le bord du Jourdain, à l'endroit même où les Israélites avaient passé ce fleuve pour entrer dans la Terre Promise. De là le nom de Béthanie, de Bethabara qui signifie maison du trajet ou du passage. Ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que, là où les enfants de Jacob avaient passé de la captivité d'Egypte dans l'héritage promis à Abraham et à sa race, saint Jean donnât le baptême de pénitence, figure de celui de Jésus-Christ par lequel on passe du péché à la grâce et de l'esclavage de la loi à la liberté des enfants de Dieu.

INSTRUCTION.

SUITE DE LA PRIÈRE.

Sommaire. — Sa puissance en faveur des peuples et des individus.

« Ego vox clamantis in deserto, » *je suis la voix qui crie dans le désert.* Joan. I, 23.

Dans l'Evangile du jour, nous voyons éclater l'humilité de Jean-Baptiste. A la grande voix de la patrie qui le consulte solennellement par l'organe du Sanhédrin de Jérusalem, il répond qu'il n'est ni Elie en personne, ni le grand prophète désigné par Moïse. Qu'est-il donc? *Une voix qui crie dans le désert: Préparez les voies au Seigneur.*

C'est là un noble modèle de l'humilité chrétienne, qui s'efface pour ne laisser paraître que la gloire de Dieu que nous servons. Cette humilité est la qualité principale que doit avoir notre prière. Avant de parler de cette disposition essentielle de l'âme et des autres qualités qui inspireront nos supplications adressées au ciel, nous dirons aujourd'hui quel-

ques mots sur *la puissance de la prière*. Nous parlerons plus tard de ses qualités.

PUISSANCE DE LA PRIÈRE.

Elle est victorieuse de la justice de Dieu même, témoin : I. L'exemple des Israélites qui, sur la prière de Moïse, obtiennent le pardon ; II. Les exemples d'Esther, de Judith ; III. Les exemples de Suzanne et de saint Pierre ; IV. Le secours providentiel obtenu par la prière dans des circonstances désespérées.

I. — La prière est appelée la *toute-puissance* suppliante, « omnipotentia supplex. » Dieu même, en l'aimant et en la recommandant, la redoute. Bien différentes de ces requêtes humaines près des grands de la terre, lesquelles, si elles n'ont point la faveur ou l'intérêt pour appui, sont presque toujours rejetées, nos demandes montent à travers les nues jusqu'au trône de l'Eternel. Elles forcent la main à Celui qui y est assis, et le font revenir des sentences de mort prononcées soit contre les peuples, soit contre les individus.

Les enfants d'Israël étaient arrivés au pied du Sinaï. Au mépris des bienfaits dont ils avaient été comblés par le Seigneur, soit en Egypte, soit dans le désert, ils l'avaient abandonné pour se couler un veau d'or et l'adorer, quoiqu'eux-mêmes dans leurs acclamations de la loi du Sinaï eussent prononcé la peine de mort contre les adorateurs des idoles. Dieu irrité de cette félonie voulait appliquer à la nation la loi qu'elle même avait ratifiée et l'exterminer. Il dit à Moïse son serviteur : *Ce peuple a la cervelle dure ; laissez-moi faire ; ma fureur va les détruire et je vous rendrai père d'une nation plus grande. Et Moïse priait le Seigneur son Dieu disant*[1] *: Pourquoi, ô Seigneur, votre fureur s'allume-t-elle contre ce peuple que vous avez tiré d'Egypte dans votre force et dans votre puissance? Pardonnez-leur, je vous en supplie, afin que les Egyp-*

[1] Moyses autem orabat Dominum Deum suum dicens : Cur Domine, irascitur furor tuus contra populum tuum? Placatusque est Dominus, ne faceret malum quod locutus fuerat adversus populum suum. *Exod.* XXXII, 11.

tiens ne disent pas: Il les a conduits traîtreusement dans le dessein de les tuer dans les montagnes. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et le Seigneur s'apaisa et ne fit pas le mal qu'il avait résolu de faire contre son peuple.

Dans ce tableau si émouvant éclate la puissance de la prière. Un peuple entier mérite la mort qu'il a proclamée juste en acceptant la loi! La justice divine veut appliquer la peine et détruire la nation coupable, *laissez-moi, ma fureur va les détruire. Je vous ferai père d'une nation plus docile et plus grande.* Et l'âme de Moïse oubliant son propre intérêt et sa propre grandeur *prie son Dieu*, et *Dieu pardonne*, « Moyses orabat Dominum. Placatusque Dominus. »

II. — Grâce à ses intrigues, le superbe Aman, favori du roi Assuérus, avait surpris la religion du prince et extorqué un décret d'extermination contre la nation juive. Chez les Orientaux, les Mèdes et les Perses, ces décrets étaient immuables parce que l'autorité était censée infaillible. Le jour était fixé pour cette sanglante exécution. A cette nouvelle, les Israélites sont consternés et sans chercher dans cette grande calamité à défendre ni leur vie ni leur fortune et à opposer la force à la force, ils ont recours à leur arme ordinaire, ils s'adressent au Très-Haut. Pendant trois jours, ils font monter vers son trône des supplications ferventes. Esther que la Providence venait de rapprocher d'Assuérus fut destinée à sauver son peuple. Elle envoie vers le ciel cette touchante prière: *Seigneur, mon Dieu, vous qui êtes seul mon roi, aidez-moi dans ma solitude. Nous avons péché en votre présence. Voilà pourquoi vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis: mais ne nous abandonnez pas dans nos tribulations. Changez le cœur du roi votre ennemi et donnez à votre servante assez de force pour aller le supplier en faveur de votre peuple.* Inspirée d'en haut et forte de cette humilité qui opère des prodiges, elle se présente hardiment devant le prince, contre

la défense de la loi et au péril de ses jours, car il y avait peine de mort de paraître devant lui sans être appelé. Et elle fait éclater sur la tête du superbe Aman et sa famille l'orage qui devait écraser elle et sa nation[1]. Ici encore la prière d'une femme détourne la ruine de tout un peuple.

Vous connaissez aussi l'histoire de Judith qui, contre toute espérance, sauva Béthulie, rempart de sa patrie, lorsqu'Holopherne l'avait réduite aux abois. L'Ecriture sainte ne nous dit-elle pas que, pendant que les mains faibles de la courageuse Béthulienne s'armaient du glaive du général de Ninive, ses lèvres remuaient, son cœur priait et disait : *Seigneur, fortifiez-moi dans ce moment suprême.* Et Celui qui inspire les desseins généreux et se sert de la faiblesse même, fut la force impulsive de l'acte sauveur de cette héroïne. Toute la Judée fut affranchie de la conquête et de l'oppression de l'étranger grâce à la puissance de la prière[2].

III. — Les individus n'ont pas moins à attendre de cette arme toute-puissante que les peuples.

La chaste Suzanne était condamnée à mort parce qu'elle n'avait pas voulu consentir aux honteuses propositions de deux vieillards juges de son peuple. Déjà, on la conduisait au dernier supplice, mais cette martyre de la foi conjugale, sans appui humain, implore en ces termes le secours de Celui dont l'oreille s'incline au gémissement du passereau, comme au bruissement de la feuille qui tombe : *Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez que je meurs innocente.* Et du haut de son trône celui qui perce les ténèbres de l'hypocrisie et écoute la prière du juste, suscita le jeune Daniel. Il sauva l'innocence et appliqua la loi du talion à deux infâmes calomniateurs[3].

[1] *Esther*, IV. — [2] Confirma me Domine Deus, in hac hora. *Judith*, XIII, 9. — [3] Deus æterne, qui absconditorum es cognitor, tu scis quoniam falsum testimonium tulerunt contra me, et ecce morior. Exaudivit Dominus vocem ejus. Daniel, XIII, 42.

Dans le Nouveau Testament, n'avons-nous pas des traits pareils, qui nous prouvent la puissance de la prière? Le roi Hérode avait fait périr du glaive Jacques frère de Jean. Cette action lui concilia la faveur des Juifs. Dans le but d'entrer encore davantage dans leurs bonnes grâces, il donna ordre d'arrêter saint Pierre afin de le livrer solennellement à la mort, après la fête de Pâques. Le chef des Apôtres, enchaîné entre deux satellites, enfermé dans un étroit cachot, sous la surveillance d'un corps de garde composé de seize soldats, paraissait une victime assurée, offerte à l'adulation et à la faveur populaire; mais l'Eglise naissante se mit en prières; elle demanda jour et nuit au Seigneur la délivrance de son Souverain Pontife. « Et Petrus quidem servabatur in « carcere. Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia « ad Deum pro eo[1]. » La nuit même du jour où il devait être exécuté, l'Ange du Seigneur lui apparut dans sa prison, pendant qu'il dormait. Les fers du captif tombent, la prison est ouverte et Pierre est délivré de l'attente d'Hérode et des Juifs.

Puissante est donc la prière du juste[2]!

IV. — Quand nous sommes délivrés d'un grand malheur, quand il se fait une révolution heureuse dans la marche des événements humains, nous attribuons d'ordinaire ce changement à la sagesse, à la politique d'un homme, ou d'un parti. Nous élevons l'homme ou le parti heureux au milieu d'une situation désespérée jusqu'aux nues. Nous l'appelons le sauveur de la patrie et de la société. On n'a pas assez d'éloges, ni d'honneurs à lui décerner; mais est-ce bien l'homme ou le parti que nous encensons, l'auteur de notre salut? Est-ce bien lui le paratonnerre qui a détourné la foudre prête à nous frapper? Hélas, non! Cet homme, ce bras, n'est souvent qu'un instrument aveugle dont le moteur est ailleurs. La véritable cause de notre salut, c'est la prière

[1] *Act.* XII, 5.
[2] Multum valet deprecatio justi assidua. Jac. V, 16.

de l'Eglise, de l'âme juste, de cette vieille femme, de cette dévote, peut-être oubliée aux yeux du monde, mais dont le mérite est entré dans la balance de nos crimes et a fait incliner le plateau de la justice vers le bassin de la miséricorde. Et alors l'instrument humain n'a agi que sous l'inspiration d'une illumination divine. Nous fûmes sauvés. — Puissante est donc la prière!

Recourons souvent à cette source de toute grâce. Ne laissons passer aucune journée, sans élever notre âme vers la montagne sainte. Recourons surtout au Père de toute miséricorde dans les temps de calamité et alors les Anges de paix porteront nos vœux au trône de l'Eternel pour notre bonheur, celui des familles et de la société tant civile que religieuse.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Première Epitre de saint Paul aux Corinthiens[1].

IV, 1.

Mes frères, que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. Or, ce qui est à désirer dans les dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles. Pour moi je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par une justice

Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Corinthios. — Fratres, sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. Hic jam quæritur, inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer aut ab humano die; sed neque me ipsum judico. Nihil enim mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me, Dominus est. Itaque nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium : et tunc laus erit unicuique a Deo.

humaine et je ne me juge pas moi-même. Car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela. Le Seigneur est mon juge. C'est pourquoi ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur qui fera paraître à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les pensées de nos cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motif de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens. — II. Définition de la mission du vrai ministre de Jésus-Christ. — III. Le prêtre de Jésus-Christ, dans son ministère, est indépendant des hommes. — IV. La révision de toute justice humaine est réservée au tribunal de Dieu.

I. — Saint Paul était parvenu, à travers des difficultés sans nombre, à former à Corinthe, dans cette cité une des plus corrompues de la terre, une chrétienté édifiante, composée de Juifs et de païens. Tant que le grand Apôtre demeura au milieu de ses disciples, il eut lieu de s'en louer. Mais après son départ pour Jérusalem, plusieurs retournèrent à leur vomissement et mêlèrent à la nouvelle doctrine d'anciennes erreurs, suivant qu'ils avaient été Juifs ou païens. Ils se divisèrent en partis qui eurent leurs chefs et leurs adhérents avoués. L'apparition d'Apollon, savant juif d'Alexandrie, quoiqu'il ne fût peut-être pas le chef du parti qui prit son nom, développa ce germe de division par son enseignement scientifique. Les chrétiens distingués de Corinthe aimaient, dans le savant étranger, sa méthode d'exposition, appuyée de preuves philosophiques, telles que les donnait l'école d'Alexandrie. De l'engouement pour une méthode à l'enthousiasme pour le maître, la distance n'est pas grande, surtout avec la mobilité du caractère grec. Tous les partisans de cet enseignement scientifique se nommaient

Apollonistes. Ceux qui avaient été convertis par Paul exaltaient l'auteur de leur lumière et opposant chef à chef s'appelèrent *Paulistes*. Entre les deux partis, d'accord pour le fond avec de légères nuances dans la forme, se glissa un troisième parti, plus dangereux, composé de Juifs convertis qui voulaient ajouter à l'Evangile la nécessité des prescriptions mosaïques. Comme saint Pierre avait paru favoriser par sa conduite réservée cette manière de voir et qu'il était le chef des autres Apôtres, ils s'appelaient *les partisans de Céphas*. Un autre parti s'intitula simplement *les disciples du Christ*. Que ces derniers fussent les chrétiens les plus fervents, les plus attachés à la doctrine pure de Jésus-Christ, sans système particulier, il est difficile de le décider : le contraire semble plus vraisemblable[1]. Toutes ces contestations avaient en théorie et en pratique des résultats funestes. Elles conduisaient à l'indépendance, à la prééminence de la sagesse humaine sur la science du salut, et par contre à l'indifférence, au relâchement moral et à la perturbation de tous les rapports non-seulement hiérarchiques mais sociaux. Aussi plusieurs chrétiens de Corinthe se livraient-ils à l'impudicité, aux procès, à des excès même dans les agapes. L'Apôtre met tout en œuvre pour ramener à *l'unité* et à *l'union* la chrétienté de Corinthe. A cet effet, le cœur navré de douleur et versant beaucoup de larmes, il écrit, selon l'opinion la plus accréditée, d'Ephèse vers l'an 57 aux Corinthiens une lettre véhémente où, entre autres choses, il précise et définit le rôle de tous les apôtres par les considérations suivantes :

II. — *Mes frères, que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. Or, ce qui est à désirer dans les dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles.*

Dans l'enseignement humain, l'on proclame chefs ceux qui inventent ou enseignent un système particulier, personnel.

[1] I. *Cor.*, X, 11.

Ainsi dans l'antiquité l'on nomme l'école de Pythagore, de Thalès, de Socrate, avec leurs ramifications, l'école de Platon, d'Aristote, de Zénon, d'Epicure, parce que tous ces prétendus sages avaient une manière spéciale d'expliquer *l'origine des choses* et *le souverain bien*. Chez les modernes, on parle également des disciples de Descartes, de Locke, de Malebranche, de Voltaire, de Rousseau, de Cousin, de Prudhon, suivant qu'on adopte les idées de ces assembleurs de nuages ou de ces maîtres en vogue. Dans la division de l'Eglise de Corinthe, les divers partis s'intitulaient les uns disciples de Paul, les autres d'Apollon, ceux-ci de Céphas, ceux-là du Christ, mais le grand Apôtre dit à tous : L'Eglise chrétienne ne reconnaît pas de chef d'école, d'enseignement particulier : elle n'a *qu'un Maître, Jésus-Christ*. Les hommes les plus haut placés dans la hiérarchie, les pontifes et les Apôtres, spécialement chargés de propager la doctrine de l'Evangile, ne sont que les ministres, les organes, les dispensateurs, les économes, les dépositaires de l'enseignement de Jésus-Christ et des mystères de Dieu. Ils enseignent, ils parlent, ils agissent, non en leur nom personnel, mais au nom de leur Maître commun, unique, qui est le Christ. De lui seul leurs paroles et leurs actes tirent leur valeur, leur sanction, leur fécondité. Aussi le Christ qui les envoie ne leur demande que deux choses: la *fidélité* et la *prudence*. Transmettre intégralement la doctrine reçue, sans y ajouter ni en retrancher ; la donner en temps et lieu, suivant la préparation du terrain et la disposition des esprits ; voilà ce que veut le Seigneur de son dépositaire et de son ministre. Celui-ci serait infidèle, traître, adultère, s'il altérait l'enseignement reçu, s'il y mêlait une doctrine particulière, étrangère, personnelle. Au contraire, s'il est un fidèle et prudent dispensateur des dons qui lui sont confiés, il doit dire à l'exemple de saint Paul :

III. — *Pour moi, je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par la justice humaine et je ne me juge pas*

moi-même: car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela. Le Seigneur est mon juge.

Si le ministre de Jésus-Christ n'est que le fidèle écho, que le dispensateur de l'enseignement reçu, certes le dépôt sacré confié à sa fidélité ne saurait être soumis au jugement des hommes. Il ne tombe pas sous la compétence d'un tribunal civil. Tout en gardant les règles de la prudence, le dépositaire de la foi conservera la noble indépendance qui convient à l'envoyé du Très-Haut. Il ne cherchera donc pas ni son honneur, ni ses intérêts, ni son crédit, mais uniquement la gloire de son Maître. Il sait qu'à son ministère sont commis les trésors inestimables de la Révélation et de la Rédemption; il a conscience de sa haute vocation; il s'élévera dans la dispensation des biens célestes au-dessus de la crainte et de la faveur publique. Si la justice humaine n'est pas pour lui la base de la vérité; s'il en est indépendant dans l'exercice de ses fonctions spirituelles, il se gardera aussi de se juger soi-même, de se rapporter aux lumières de sa propre faiblesse, de s'appuyer sur les inspirations du fanatisme ou de l'illuminisme, car quelque haute que soit son intelligence, quelque éclairée que soit sa conscience, quel que soit son zèle, il connaît la profondeur de Satan, la malice de l'homme, son immense fragilité, les mouvements impénétrables de l'amour-propre qui glisse dans les actions les plus saintes. Sa confiance est dans la justice miséricordieuse du Seigneur, seul vrai juge, parce qu'il est seul vrai législateur. Un juste jugement entre essentiellement dans les attributions de celui qui a porté la loi et ne peut être rendu qu'en son nom et en vertu de son autorité. C'est pourquoi Dieu, législateur suprême, s'est réservé la révision des sentences de la justice de l'homme, même celle de notre conscience, parce que les arrêts tant du for intérieur que du for extérieur sont souvent inspirés par nos passions :

IV.— *C'est pourquoi ne jugez pas avant le temps, jus-*

qu'à ce que vienne le Seigneur qui fera paraître à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les pensées des cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due.

L'Apôtre ne défend pas tout jugement. Evidemment saint Paul ne condamne pas les jugements publics que les tribunaux prononcent pour le bien de la société, au nom de l'autorité souveraine dont ils sont les dépositaires, pour absoudre des innocents ou condamner des coupables, dans des causes civiles et criminelles. Evidemment encore, il ne défend pas non plus de juger des actions manifestement bonnes ou mauvaises. Il est toujours permis de discerner la vertu du vice, parce qu'alors notre jugement n'est que la manifestation de celui de Dieu qui est la vérité et le bien suprême; mais quand la bonté ou la malice d'un acte n'est pas bien constatée, c'est alors qu'il faut s'abstenir et ne pas juger avant le temps, avant celui qui sonde les plis et les replis des cœurs. Celui-là seul qui perce les ombres de la nuit et qui pèse dans ses balances les esprits mêmes, peut blâmer ou louer avec justice nos actions, parce qu'il en connaît seul tous les mobiles les plus secrets. Dans l'accomplissement de notre devoir, ne cédons pas à un vain respect humain, *mettons-nous au-dessus du jugement du monde*, quoique dans certaines circonstances, il ne faille pas dédaigner l'opinion publique. Conformons-nous *toujours au jugement de notre conscience* quand il est éclairé au flambeau de la Révélation. *Craignons le jugement* de Dieu et en fidèles serviteurs, soyons toujours prêts à lui rendre nos comptes. Et lorsque nous sommes forcés de juger notre prochain, que l'humilité et la charité inspirent nos sentences.

Sauveur et juge universel, faites nous comprendre la grandeur de notre folie, si nous nous mettons en peine du témoignage des hommes, impuissants à nous rendre heureux ou malheureux, et si nous n'avons nul souci de votre jugement, unique organe de la vérité et de la justice.

INSTRUCTION.

SUR LA DIGNITÉ ET LA MISSION DU PRÊTRE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE. — Le prêtre est lumière du monde.

« Sic noc existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei, » *que les hommes nous considèrent comme les ministres du Christ et les dispensateurs de Dieu.* I. Cor. IV, I.

L'apparition du prêtre sur la terre est contemporaine du premier homme. Adam dans le paradis terrestre était déjà le médiateur entre Dieu et les autres créatures, le Pontife de la création visible. Placé au milieu d'elles, il devait les sanctifier et chanter avec elles comme sur une harpe mélodieuse les louanges du Très-Haut. Lorsque le péché rompit l'harmonie entre l'homme et le créateur, le sacerdoce d'Adam survécut à sa chute et eut un nouveau et dernier devoir à remplir, celui de figurer Jésus-Christ et de travailler à la réconciliation du ciel et de la terre. Abel, Seth, Hénoch, Noé partagèrent cette mission de propitiation et étaient les prêtres, les prédicateurs, les prophètes du monde antédiluvien. Après le déluge, Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob et les aînés des familles jusqu'à Moïse vivaient et agissaient en qualité de ministres du Seigneur. Sur le mont Sinaï, un autre ordre commença. Dieu voulant former une nation de la famille de Jacob, dépositaire de ses promesses, institua solennellement un sacerdoce particulier, *national*, âme des nouvelles institutions. Il éléva à cette dignité la tribu de Lévi et la famille d'Aaron, chargées de juger, d'instruire et de sanctifier les enfants d'Israël. Cette organisation légale dura autant que la nation juive. Jésus-Christ étant venu pour transformer la loi ancienne, lui ôter son enveloppe exclusive, nationale, et la

rendre la religion et la loi de tous les peuples, dut nécessairement instituer un autre sacerdoce, *le sacerdoce catholique ou universel, celui de l'humanité.* Ce nouveau sacerdoce n'est rien autre chose que la continuation de Jésus-Christ, « alter Christus. » Sa mission est celle de Jésus-Christ même. En connaissant les principaux caractères de la mission du Christ, nous connaîtrons celle du prêtre catholique.

Quelle a été la mission de Jésus-Christ?

Pourquoi le Fils de l'homme a-t-il abandonné les hauteurs des Cieux et est-il descendu sur la terre? « Propter nostram salutem descendit de cœlis. » L'amour de notre salut, de notre bonheur, voilà la cause déterminante de l'Incarnation et de la Rédemption.

C'est ce que chante l'Eglise dans la profession solennelle de sa foi. Pour opérer notre salut et réaliser le bonheur de l'humanité, Jésus-Christ a été la *lumière*, la *vie* et la *résurrection* du monde : double caractère qui entre essentiellement dans la mission du prêtre catholique. Nous ne parlerons, aujourd'hui, que du premier caractère du prêtre catholique, que de sa mission d'être, comme son Maître :

La lumière du monde. — A l'avènement de Notre-Seigneur, par suite du péché originel et de l'empire des passions, régnait sur la terre une profonde ignorance *sur Dieu, sur notre dignité, sur nos destinées présentes et futures*, c'est-à-dire sur les questions capitales qui intéressent le bonheur de l'homme, de la famille et de la société.

Ignorance sur Dieu. — La majesté adorable de Dieu était souillée, et son unité universellement déchirée de mille et mille manières. Ce nom auguste, indivisible, était prostitué aux plus viles créatures. Chez tous les peuples sans exception, on adorait le soleil, la lune, les étoiles. Le sabéisme ou le culte des astres, du feu, était un fait public, incontesté, universel. Non-seulement les forces bénignes du ciel, les éléments les plus apparents recevaient les honneurs suprêmes; mais sur la terre, la puissance publique, monarchi-

que, aristocratique, démocratique, l'homme-pouvoir, juste ou injuste, modéré ou tyrannique, abstrait ou concret, avait également ses autels, ses prêtres, ses sacrifices. L'anthropomorphisme ou le culte de l'homme, de la patrie, était un autre fait universel. L'échelle de l'impiété descendit encore plus bas. Sous l'inspiration du matérialisme, toute la nature animée ou inanimée reçut l'adoration des mortels. Un dieu-monstre rugit dans la tempête, brilla dans la fleur, dévora dans le tigre et resta bûche dans un tronc d'arbre. Un panthéisme affreux était entré dans les systèmes philosophiques et religieux des sages de l'antiquité et dans la vie pratique des peuples. On alla même jusqu'à adorer les passions les plus infâmes et les maladies les plus honteuses. La crainte, la volupté, la fièvre, la peste, la guerre, tous les fléaux avaient leurs autels et leurs adorateurs. Le fétichisme le plus abject devint le principal culte des masses populaires. Et ce qui est encore plus horrible, c'est que ce culte infernal demandait des victimes humaines sans nombre, dans toutes les grandes solennités soit lugubres, soit réjouissantes, surtout dans l'arène et les amphithéâtres, vrais temples du paganisme.

Ignorance sur notre dignité et notre fin dernière. — Avec cette religion de chair et de sang, la vie de l'homme était celle de ses dieux. Elle s'abaissait au-dessous de la vie de la plante et de la brute qu'il adorait. *Boire, manger, guerroyer ou se livrer à toutes les orgies de la bestialité* devint son occupation habituelle. *Du pain et des plaisirs,* « panem et circenses! » tel était le cri public de la plèbe romaine, maîtresse de l'univers. *Quelle est mon origine, ma destinée, le but de mon existence?* Questions oiseuses! Saint Paul, parlant de la Gentilité uniquement livrée à ses instincts brutaux, crie aux chrétiens de son temps : *Je vous conjure dans le Seigneur, ne marchez pas comme les nations dans la vanité des sens, ayant l'intelligence remplie de ténèbres, étrangères à la vie de Dieu, à raison de leur ignorance produite par l'aveuglement de leur cœur. Dé-*

sespérés, ils se livrent à tous les excès de l'impudicité et de l'avarice; vous n'avez pas ainsi appris le Christ[1]. Non, à l'école du Christ, de pareilles ténèbres, un si étrange aveuglement, un tel désespoir ne sont pas possibles.

Nous savons que le Fils de Dieu a revêtu notre nature pour nous retirer de cet abîme de maux. Semblable au soleil, il dissipa la profondeur de cette horrible nuit. Il nous enseigna à adorer un seul Dieu en esprit et en vérité. Il nous consola en même temps qu'il mit un frein à nos passions, en nous montrant l'infinie bonté et la justice de la divine Providence. Celle-ci pourvoit abondamment à tous les besoins de l'homme, sa créature privilégiée. Au jour du jugement, elle récompensera magnifiquement le moindre verre d'eau donné en son nom, comme elle punira le mépris de ses bienfaits. Jésus-Christ élévera l'homme jusqu'à sa propre grandeur, jusqu'à sa divinité. En adoptant notre nature, il nous déifia; par la vertu des sacrements, il coule sans cesse en nous un sang divin qui nous rend ses amis, ses frères, ses cohéritiers. Selon son enseignement, la terre n'est pas notre patrie, elle n'est qu'un lieu d'exil, de pèlerinage, d'épreuve. Honneurs, richesses, biens fugitifs, s'ils offrent quelques avantages, sont dans la réalité de lourds fardeaux et un grand malheur, lorsqu'ils absorbent toute l'affection du cœur. La grande pensée qui domine l'Evangile est celle-ci: *Que sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme?* Et pour que l'homme n'oublie jamais cette vérité capitale, le Sauveur l'environne d'images terribles et effrayantes, de la mort qui nous surprend à l'instar du voleur de nuit, du jugement qui arrive inopinément, de l'enfer où

[1] Hoc igitur dico et testificor in Domino, ut jam non ambuletis, sicut et gentes ambulant in vanitate sensus sui; tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei, per ignorantiam quæ est in illis propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam. Vos autem non ita didicistis Christum. *Eph.* IV, 17.

le ver rongeur est immortel et les flammes inextinguibles. Aimer Dieu au-dessus de tout, le prochain comme soi-même, l'âme plus que le corps, le ciel plus que la terre, les biens éternels plus que les choses du temps, n'est-ce pas tout le résumé de l'enseignement de Jésus-Christ? Or, qui renouvelle continuellement ici-bas cette céleste doctrine? Qui, à travers la durée et l'espace, tient d'une main ferme ce drapeau du plus sublime spiritualisme? N'est-ce pas le prêtre catholique qui, affranchi des liens matériels de la famille, vivant sans femme et enfants, consacre son temps, son énergie, ses facultés, à dissiper les erreurs, à éclairer l'humanité, à lui rappeler sans cesse ses hautes destinées et les grandes vérités de l'Evangile, conditions de son bonheur? N'est-ce pas le prêtre catholique qui, séparé du monde quoique vivant dans le monde, tous les dimanches et les jours de fête de l'année semblable à l'ange du temps par la variété de ses instructions, depuis la forme catéchistique jusqu'aux sermons les plus éloquents et les conférences les plus hautes, s'adresse au pauvre et au riche, à l'ignorant et au savant, à tout sexe, à tout âge, à toute condition, et descend dans l'intelligence du sauvage, de l'enfant, de la femme, de l'idiot comme dans celle des classes lettrées et gouvernantes et dit à tous: Vous avez une âme à sauver, un ciel à gagner, un enfer à éviter, un jugement à craindre. Il faut aimer Dieu au-dessus de toute chose et le prochain comme soi-même. L'âme est plus que le corps, l'Eternité plus que le temps, le ciel plus que la terre. — Les passions peuvent rugir autour de cette voix souvent importune, aussi forte que celle des grandes eaux; elles peuvent même partiellement l'étouffer dans la persécution et le sang, mais jusqu'à la consommation des siècles, elle criera les mêmes vérités par la bouche de la hiérarchie catholique. Celle-ci sera toujours, dans le monde moral, le soleil des intelligences, comme l'astre du jour restera le flambeau du monde physique, « Ego sum lux mundi. »

Evangile selon saint Luc[1].

III, 1.

La quinzième année de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Idumée et du pays de Traconite et Lysanias tétrarque d'Abylène, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole fut adressée, dans le désert, à Jean fils de Zacharie, et il vint dans tout le pays du Jourdain prêcher le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : Une voix crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux seront redressés et les raboteux seront aplanis, et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Situation politique et religieuse de la Judée au commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste, qui ne précéda que de six mois celle de Jésus-Christ. — II. Ecole où s'est formé saint Jean. Théâtre, sujet et objet de sa prédication.

I. — *La quinzième année de l'empire de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode*

1 *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — Anno quintodecimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, tetrarcha autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarcha Iturææ et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinæ tetrarcha, sub principibus sacerdotum Anna et Caipha : factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto. Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum, sicut scriptum est in libro sermonum Isaiæ Prophetæ : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini ; rectas facite semitas ejus ; omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur : et erunt prava in directa, et aspera in vias planas : et videbit omnis caro salutare Dei.

tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l'Idumée et du pays de Traconite et Lysanias tétrarque d'Abylène, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe.

La religion est une histoire vraie, appuyée sur des preuves irréfragables et sur des faits positifs, authentiques, hors de toute contestation sérieuse. Elle n'est pas un tissu de fables qui se perdent dans la nuit des temps. C'est pourquoi tous les prophètes de l'Ancien Testament ont désigné les rois historiques et l'année où ils ont commencé à prophétiser. L'évangéliste saint Luc suit la même marche à l'égard de saint Jean, le plus grand des prophètes et le premier apôtre de Jésus-Christ[1]. Il précise l'année où il commence son apostolat : il nomme Tibère, successeur d'Auguste, qui domine le monde, il nomme également les autorités temporelles et spirituelles de sa nation. En indiquant l'empereur Tibère, Ponce-Pilate gouverneur de la Judée, les deux Hérode, Antipas et Philippe, fils d'Hérode l'Iduméen et Lysanias un inconnu, qui, tous les quatre vassaux de l'empereur Romain, gouvernaient, sous des noms divers, la Judée réduite dans la réalité en province romaine ; en indiquant aussi les deux grands-prêtres Anne et Caïphe qui probablement alternaient le souverain Pontificat, l'on voit dans quel état politique et religieux la nation juive était tombée. Conformément à la prophétie de Jacob, *le septre était sorti de la Judée*. Elle gémissait sous le joug de l'étranger qui avait déchiré la patrie et l'avait partagée en quatre. De là le mot tétrarchie, quatrième partie. Au mépris de la loi mosaïque, le souverain Pontificat n'était plus à vie et par ordre de naissance ; cette dignité dépendait du caprice des lieutenants de Rome qui la vendaient, au gré de leur ambition et de leur cupidité, au plus offrant et à l'ami le plus dévoué à leur politique. Anne et Caïphe étaient deux prêtres amis du faux progrès, adroits, sages, selon le

[1] Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam. II. Petr. I, 16.

monde, mais sans conscience et sans vraie religion. Les temps étaient donc accomplis où le Messie devait naître.

II. — *La parole fut adressée dans le désert à Jean fils de Zacharie.*

Jean-Baptiste avait alors trente ans, âge requis chez les Juifs pour enseigner. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, il s'était préparé, pendant toute sa vie, dans la solitude, loin de la contagion des hommes, à sa périlleuse mission. Modèle des solitaires par ses austérités, il le sera des Apôtres et des Martyrs par son zèle et son intrépidité. L'esprit de Dieu, l'esprit des prophètes qui a dirigé sa jeunesse lui mettra dans la bouche la parole de l'enseignement. Il ne se fait pas lui-même sa vocation. Elle lui est tracée d'en haut. Dans le saint Précurseur, rien n'est humain ni personnel. Il ne sera que l'organe, le porte-voix de son Maître. Ce n'est que dans la retraite que saint Jean entend l'appel du Seigneur, qu'il reçoit la mission de prêcher, qu'il devient le fidèle réceptacle et l'organe dévoué du Saint-Esprit. A son exemple les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, les Arsène, les Jérôme et des milliers d'hommes et de femmes abandonneront le monde et se réfugieront dans les déserts de l'Egypte et de l'Orient, pour entendre la voix intérieure de l'Esprit-Saint et réaliser les antiques oracles : *les déserts tressailleront d'allégresse et fleuriront à l'instar du lys de la vallée.* Souvent aussi, dans cette vie fugitive, la parole du Seigneur nous est adressée ; mais des passions tumultueuses, des intérêts mondains l'empêchent d'arriver jusqu'à nous. Pour l'écouter avec fruit, il faut de temps en temps, au milieu de nos occupations journalières, nous créer une solitude, nous recueillir et songer aux années éternelles. Le saint Précurseur ayant reçu du ciel soit par le ministère d'un Ange, soit par une révélation spéciale, l'ordre de prêcher, se montra non moins obéissant que fidèle. *Il sortit aussitôt de sa retraite.*

Il vint dans toute la région du Jourdain prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.

Saint Jean prêcha, dans tout le pays autour du Jourdain, le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. De tout temps, les Juifs pratiquaient une espèce de baptême. Les Gentils qui embrassaient le Judaïsme étaient plongés dans l'eau avant de recevoir la Circoncision, marque visible des enfants d'Abraham. Le rite du baptême chez les Israélites n'offrait donc rien d'extraordinaire; il ne marquait qu'une purification légale, et était même en usage chez les peuples Indiens; mais le baptême de saint Jean avait cela de particulier, que, sans opérer directement par lui-même la grâce sanctifiante, la justification, comme celui des chrétiens, il préparait l'âme du pécheur à la rémission des péchés, excitait en elle la contrition, la douleur des fautes, et la disposait au baptême du feu, du Saint-Esprit, qui produit le changement dans les affections : car la vraie pénitence vise essentiellement à une transformation des sentiments du cœur. Un changement dans la conduite est nécessaire, indispensable au baptême de Jésus-Christ. Pour pouvoir revêtir la robe d'innocence, il faut détester le vice et aimer la vertu. Le baptême de saint Jean n'était donc qu'une préparation au Messie. Aussi saint Matthieu[1] remarque-t-il formellement que le saint Précurseur, en prêchant la pénitence, donne pour motif spécial :

Le royaume de Dieu s'est rapproché.

Jamais prophète antérieurement n'a tenu un pareil langage. Oui, avec Jésus Christ le royaume de Dieu s'est rapproché, le Ciel a touché la terre, la miséricorde est descendue au milieu des hommes. Saint Jean en tenant ce langage de consolation et d'espérance réalise ce qui est écrit dans le livre d'Isaïe :

Une voix crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers; toute vallée sera comblée; toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux seront redressés et les raboteux seront

[1] Appropinquavit regnum cœlorum. MATTH. III, 2.

aplanis et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Quoique ce passage d'Isaïe fasse littéralement allusion à la délivrance du peuple de la captivité de Babylone, il renferme néanmoins un sens plus large, plus universel, plus relevé; il marque la délivrance de l'humanité entière de l'empire du mal, de cette Babylone spirituelle, qui enchaîne le corps et l'âme; mais pour arriver à cette délivrance qui sera l'œuvre du Sauveur, nous devons préparer les voies à ce roi de grâce et de miséricorde; il faut abaisser les montagnes et les collines, combler les vallées, aplanir les sentiers tortueux et escarpés. Les peuples font de grands préparatifs dans le but de fêter l'arrivée d'un prince de la terre; ils ôtent des chemins tout obstacle, ils font des routes, ils unissent et nivellent les ravins et les passages trop dangereux. Pour recevoir l'envoyé d'en haut, nous devons aussi abattre les hauteurs de l'orgueil, orgueil de naissance, orgueil de talents, orgueil de fortune, orgueil de qualités; renoncer à la cupidité et à la sensualité, relever les défaillances de la nature, reprendre courage et confiance dans le secours de la grâce, abandonner tous les mille détours et aspérités du mal et marcher dans la voie droite de la vertu. La charité de Dieu et du prochain se joindra à l'humilité, pour niveler les montagnes et les vallées. Le superflu du riche égalera la misère du pauvre : l'injustice fera place à la justice, et l'âme timide, pusillanime, se chargera avec courage du doux fardeau de l'Evangile. Ainsi préparée *toute chair verra le Sauveur* et participera à ses mérites, à sa justice et à sa gloire.

INSTRUCTION.

SUITE DE LA MISSION DU PRÊTRE CATHOLIQUE.

SOMMAIRE. — Il est, comme Jésus-Christ, la vie et la résurrection du monde.

« Factum est Verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto, » *la parole de Dieu fut adressée à Jean fils de Zacharie dans le désert.* LUC, III, 2.

Chacun de nous a deux vocations : *l'une générale, l'autre particulière.* Car nous sommes appelés à vivre dans deux patries, dans la patrie de la terre et dans la patrie du ciel. Nous avons donc des devoirs à remplir envers l'une et l'autre. La vocation commune à tous les hommes, qui résume nos devoirs envers la patrie céleste, consiste à faire notre salut. Nous sommes tous appelés à nous sauver, à gagner le ciel par les mérites de Jésus-Christ, et l'homme doit tout sacrifier à cette fin dernière. Jamais il ne peut y renoncer. Elle s'impose à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions. A tous il est dit : *Que sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme?* Sauver son âme, gagner le ciel : voilà le but final de notre destinée. Mais à côté de cette vocation générale, il y a pour nous une vocation particulière, dans laquelle nous remplissons nos devoirs envers la patrie terrestre, et dans laquelle la Providence nous offre plus de facilités pour réaliser notre salut. Celle-ci dépend des dispositions naturelles, des talents, des goûts, des aptitudes de chacun, de la distribution des dons variés de la sagesse éternelle qui règle tout avec poids et mesure. Il n'est rien dont le salut dépende davantage que du choix de l'état. Sans doute, il n'y a pas une profession, excepté celles qui sont criminelles de leur nature, qui ne puisse conduire au bonheur éternel; toutes présentent des moyens de salut, toutes aussi ont leurs difficultés et leurs périls, parce que notre vie ici-bas est partout militante. L'état ecclésiastique est un des plus nécessaires à la société terrestre, des plus consolants, mais aussi des plus périlleux. On ne doit y entrer qu'après une longue préparation, après une vie de retraite, d'études et de vertu. Saint Jean a passé trente ans dans le désert, dans les austérités les plus inouïes, pour se préparer à enseigner et à baptiser les peuples pendant quelques mois. A son exemple le prêtre catholique se préparera longuement à sa mission difficile.

Dans l'instruction précédente, nous avons vu qu'à l'imi-

tation de Jésus-Christ son maître et son modèle, le prêtre est *lumière du monde. Il est aussi la résurrection et la vie du monde*, « ego sum resurrectio et vita. » Ce qui fera l'objet de la méditation présente.

Si Notre-Seigneur a dit : *Je suis la lumière*, il a ajouté : *Je suis la résurrection, la vie du monde*, « Ego sum resur-« rectio et vita. » *Comme le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui*[1]. Toute manifestation vraiment religieuse et morale vient du Verbe fait chair. Jésus-Christ disait avec vérité à ses Apôtres : *Sans moi vous ne pouvez rien : je suis la vigne, vous les sarments*, « ego « sum vitis vera, vos palmites. » Le sarment reçoit de la vigne sa séve, son fruit, son feuillage, sa force, sa beauté et il meurt s'il s'en détache. Ainsi toute vraie vie religieuse ici-bas s'alimente de Jésus-Christ et se perd, détachée de cette source unique. *Personne ne va au Père que par moi*, dit encore le divin Maître, « nemo vadit ad Patrem nisi per me. » Sa grâce est ce fleuve divin qui coule du trône de Dieu et de l'Agneau[2] et qui vivifie sans cesse son Eglise. Sa grâce est encore un immense trésor dont il a rendu ses disciples dépositaires en leur disant : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie : allez, enseignez tous les peuples; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et soufflant en eux un principe de vie, il ajouta*[3]*: Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis, ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel. Qui ne*

[1] Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso. Joan. V, 26.

[2] Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, procedentem de sede Dei et Agni. *Ap.* XXII.

[3] Insufflavit et dixit eis : accipite Spiritum Sanctum ! Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt. Joan. XX, 22,

mange pas ma chair et ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en lui. Le prêtre catholique reçut ainsi une triple puissance : puissance sur le ciel, puissance sur la terre, puissance sur l'enfer. Aussi le Souverain Pontife, la plus haute expression du sacerdoce chrétien, porte-t-il la tiare, la triple couronne emblème de ce pouvoir sur les choses célestes, sur les choses terrestres et sur les choses de l'enfer. Et où le prêtre catholique exerce-t-il ce pouvoir extraordinaire qui lie Dieu, les Anges, les hommes et les esprits infernaux, *cette puissance, en un mot, de résurrection et de vie? Dans les sacrements et l'auguste sacrifice de la Messe;* c'est là principalement qu'il est un autre Christ, « alter Christus, » l'auteur et le conservateur de la vie spirituelle. En effet, n'est-ce pas le prêtre catholique qui, recevant l'enfant dès l'instant de sa naissance, le fait renaître dans les eaux du baptême à une seconde vie et d'un esclave de Satan le rend fils de Dieu, frère, co-héritier de Jésus-Christ et temple du Saint-Esprit? N'est-ce pas le prêtre catholique qui, dans le sacrement de pénitence, serre contre son cœur paternel le prodigue, réduit à la plus profonde misère, le console, le ranime, et lui rend sa première innocence et fait tressaillir d'allégresse le Père céleste qui, s'adressant à la grande famille des Anges et des Saints ses enfants, s'écrie : *Tuons le veau gras, livrons-nous à la joie, car ce fils qui était perdu est retrouvé, ce fils qui était mort est ressuscité*[1]? N'est-ce pas le prêtre catholique qui présente à l'âme affamée de la justice le pain des forts et l'affermit dans son pèlerinage terrestre contre les faiblesses de la nature, les séductions du monde, les assauts de Satan et l'enivre à cette source vivifiante qui jaillit jusque dans la vie éternelle?

N'est-ce pas le prêtre catholique qui, au pied des autels, sous l'œil de Jésus-Christ l'hôte de nos tabernacles, en présence de

[1] Adducite vitulum saginatum et occidite, et manducemus et epulemur, quia hic filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est. Luc, XV, 23.

Dieu, des Anges et des hommes, bénit l'union de deux jeunes cœurs et par la bénédiction du ciel adoucit le joug d'une communauté permanente, et lui obtient la grâce de continuer la famille chrétienne et la race sainte? N'est-ce pas encore le prêtre catholique qui, ayant initié les enfants aux éléments de la vérité religieuse, les présente aux noces de l'Agneau, le jour de leur première communion, au milieu des transports de joie des parents, des amis et de toute une paroisse?

N'est-ce pas le prêtre catholique qui, quoique pauvre, reste le meilleur ami du pauvre, le soutien de la veuve et de l'orphelin, toujours un ange de consolation et de miséricorde?

N'est-ce pas le prêtre catholique, qui, souvent au péril de sa vie, visite son frère malade (et qui ne le sera pas? « ecce quem amas infirmatur »), le console, sur son lit de douleur, et le prépare par l'onction de l'huile sainte et la force du Saint-Viatique au terrible passage du temps à l'Eternité?

N'est-ce pas le prêtre catholique qui, lorsque l'âme du défunt a paru au jugement de Dieu, l'accompagne de ses prières dans sa dernière demeure et semble ne l'abandonner que devant l'espoir qu'elle jouit de la gloire céleste?

Même au saint Sacrifice de la Messe, le prêtre catholique ne continue-t-il pas d'être une source de vie en priant pour les assistants et les absents, pour les vivants et les morts, pour les autorités temporelles et spirituelles, demandant que le Dieu de paix et de consolation daigne maintenir la tranquillité publique, consoler toute âme affligée, et répandre sur tous ses abondantes bénédictions. Oui, considérez l'homme depuis son berceau jusqu'au delà de la tombe, le prêtre catholique ne le mène-t-il pas comme un Ange conducteur, à travers tous les actes importants de la vie, jusque devant le trône éternel? Enfance, adolescence, âge mûr, maladie, vieillesse, mort, le prêtre catholique n'est-il pas présent à toutes les phases de notre existence pour nous bénir, consacrer, pardonner, fortifier, consoler, encourager : joies du baptême, de la première communion, de la confession, du mariage,

consolation de la maladie, même, tristesse de l'adieu suprême, vous êtes les témoins irrécusables de l'action bienfaisante du sacerdoce chrétien, « Ego sum resurrectio et vita. » Honorons et respectons donc le ministre du Seigneur. Dans toutes circonstances, témoignons-lui notre confiance et notre gratitude.

FÊTE DE NOEL

OU LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

MESSE DE MINUIT.

Épître de saint Paul à Tite[1].

II, 2.

La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, nous instruisant elle-même, afin que, renonçant à l'impiété et aux désirs du siècle, nous vivions ici-bas avec tempérance, justice et piété, dans l'attente du bonheur que nous espérons et de la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et de Notre Sauveur Jésus-Christ qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de

Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Titum. — Charissime, Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem, et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Hæc loquere et exhortare.

toute iniquité et de nous purifier, pour nous rendre un peuple choisi et zélateur des bonnes œuvres. Prêchez ces vérités et exhortez-y les hommes.

Évangile selon saint Luc[1].

II, 1.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

En ce temps-là, un ordre fut publié par Auguste-César prescrivant le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce fut le premier dénombrement, qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans la ville d'où il était originaire. Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David nommée Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie son épouse qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient là, il advint que le temps de Marie s'ac-

Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam. — In illo tempore : Exiit edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis. Hæc descriptio prima facta est præside Syriæ Cyrino. Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem. Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth, in Judæam in civitatem David, quæ vocatur Bethlehem, eo quod esset de domo et familia David, ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante. Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. Et peperit filium suum primogenitum : et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio. Et pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos ; et timuerunt timore magno. Et dixit illis Angelus : Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus, in civitate David. Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum et dicentium : Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

complit, et elle enfanta son fils premier-né. L'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. En ce même lieu, étaient des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux, se partageant les veilles de la nuit. Et voilà qu'un Ange du Seigneur leur apparut et une vive clarté les environna et ils furent remplis d'une grande crainte. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voilà à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'Ange une troupe de la milice céleste louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

MESSE DE L'AURORE.

Épitre de saint Paul à Tite[1].

III, 4.

La bonté de Dieu notre Sauveur, son amour pour les hommes a paru dans le monde. Il nous a sauvés non à raison des œuvres de justice que nous avons faites, mais à cause de sa miséricorde, par l'eau de la renaissance et du renouvel-

Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Titum. — Charissime, Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei : non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit, per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti, quem effudit in nos abunde per Jesum Christum Salvatorem nostrum : ut justificati gratia ipsius, hæredes simus secundum spem vitæ æternæ.

lement du Saint-Esprit qu'il a répandue sur nous avec une riche effusion par Jésus-Christ notre Seigneur, afin que justifiés par sa grâce nous devinssions, selon notre espérance, héritiers de la vie éternelle.

Évangile selon saint Luc[1].

II, 15.

En ce temps-là, les bergers se disaient l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître, et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui l'entendirent, admirèrent ce que leur avaient rapporté les pateurs. Or, Marie conservait toutes ces choses, les méditant dans son cœur. Et les pasteurs s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit.

Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam. — In illo tempore : Pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque ad Bethlehem, et videamus hoc Verbum, quod factum est, quod fecit Dominus, et ostendit nobis. Et venerunt festinantes : et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio. Videntes autem, cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc. Et omnes qui audierunt, mirati sunt, et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant, sicut dictum est ad illos.

MESSE DU JOUR.

Épître de saint Paul aux Hébreux[2].

I, 1.

Dieu ayant parlé autrefois à nos pères en plusieurs occasions et de différentes manières, par les prophètes, nous parla en ces jours par son Fils unique qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a fait tous les siècles. Et comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance et qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut du ciel, à la droite de la souveraine majesté, étant aussi élevé au-dessus des Anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Car à qui d'entre les Anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui? Et ailleurs : Je serai son Père, et il sera mon Fils. Et de nouveau lorsqu'il introduit son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les Anges de Dieu l'adorent. Aussi, Dieu dit touchant les Anges : Aussi légers que le vent, ils sont ses ambassadeurs et ses ministres, semblables à des flammes ardentes ; mais au Fils il dit : Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel. Le sceptre de votre empire est un sceptre d'équité. C'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré de l'huile de la joie au-dessus de tous ceux qui participeront à votre gloire. Et ailleurs : Vous avez établi la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains, ils périront, mais vous demeurerez ; ils vieilliront comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau et ils seront changés, mais pour vous, vous êtes le même et vos années ne finiront jamais.

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Hebræos.* — Multifariam, mul-

Évangile selon saint Jean[1].

I, 1.

Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dans le principe en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui et rien de ce qui a été

tisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula : qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus, portans omnia verbo virtutis suæ, purgationem peccatorum faciens, sedet ad dexteram Majestatis in excelsis ; tanto melior Angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit. Cui enim dixit aliquando Angelorum : Filius meus es tu, ego hodie genui te ? Et rursum : Ego ero illi in Patrem et ipse erit mihi in Filium? Et cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei. Et ad Angelos quidem dicit : Qui facit Angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis. Ad Filium autem : Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi : virga æquitatis virga regni tui. Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo exultationis præ particibus tuis. Et : Tu in principio, Domine, terram fundasti : et operam manuum tuarum sunt cœli. Ipsi peribunt, tu autem permanebis, et omnes ut vestimentum veterascent : et velut amictum mutabis eos, et mutabuntur; et anni tui non deficient.

[1] *Initium sancti Evangelii secundum Joannem.* — In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil, quod factum est. In ipso vita erat. Et vita erat lux hominum : et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu nommé Jean. Il vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. C'était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. *Et le Verbe s'est fait chair*, et il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique qui vient du Père.

EXPLICATION DES ÉPITRES.

Sommaire. — I. Pourquoi, à Noël, les Prêtres disent-ils trois messes? — II. Dans l'épître de la messe de minuit, saint Paul fait ressortir la charité du Verbe, qui a daigné devenir le Précepteur et le Rédempteur du genre humain, et il base, sur l'exemple de cette bonté sans bornes, nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. — III. Dans l'épître de la messe de l'aurore, l'Apôtre continue de mettre en relief la charité gratuite de Notre-Seigneur. — IV. Dans l'épître du jour, saint Paul prouve spécialement la divinité de Jésus-Christ.

I. — Dans les trois épîtres de la fête de Noël, saint Paul nous rend attentifs sur la triple naissance de Notre-Seigneur : *sa naissance temporelle, sa naissance spirituelle, sa naissance éternelle*. Ces trois naissances sont figurées par les trois Messes qui se disent à cette fête : messe de minuit, messe de l'aurore et messe du jour. En vertu de la première

naissance, Jésus-Christ est Fils de l'homme, né de la Vierge Marie; par la seconde, il nous donne son amitié, les qualités de frères, d'amis, d'enfants adoptifs de Dieu; par la troisième, il est Fils unique, engendré éternellement dans le sein de son Père.

II. — Le grand Apôtre, traçant à Tite son cher disciple les devoirs de l'Evêque et du bon prêtre, lui recommande le soin de tous les hommes sans distinction, ni d'âge, ni de sexe, ni de condition. Il lui marque la conduite à tenir à l'égard des vieillards, des femmes, des jeunes gens, surtout à l'égard des esclaves qui orneront la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'éclat de leur obéissance, de leur probité, de leur dévouement. A cet effet, il lui rappelle l'exemple de Jésus-Christ, dont la charité à été sans bornes.

La grâce de Dieu Notre-Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, nous instruisant elle-même, afin que renonçant à l'impiété et aux désirs du siècle, nous vivions ici-bas avec tempérance, justice et piété, dans l'attente de la manifestation de la gloire de notre grand Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'est livré pour nous, afin de nous racheter et de nous rendre son peuple particulier.

Ces paroles de l'épître de la messe de minuit nous font connaître Jésus-Christ, *comme homme*, *comme ami*, *et comme Dieu*.

Si, selon l'Apôtre, la grâce de Notre-Sauveur s'est manifestée à tous, en nous instruisant elle-même; s'il s'est livré pour nous racheter, ne devons-nous pas à son amour l'indicible bienfait de l'Incarnation et de la Rédemption? Mais pourquoi le Verbe fait chair est-il devenu le Précepteur et le Rédempteur des hommes? Afin que, renonçant à l'iniquité et aux vices du siècle, nous vivions avec *tempérance*, avec *justice* et *piété*, trois vertus qui contiennent et résument tous nos devoirs envers nous-mêmes, envers le prochain et envers Dieu. *La tempérance* renferme la modération de nos désirs, de nos actes; *la justice* respecte le bien et les

droits d'autrui; *la piété* n'est rien autre chose que le dévouement, la soumission filiale à la doctrine et aux préceptes du Seigneur.

En réalisant dans notre conduite ces trois vertus, Dieu ne prend-il pas naissance en nous? Ne devenons-nous pas ses amis, ses temples, ses enfants? Ne pouvons-nous pas espérer le bonheur qui nous est promis et attendre avec confiance la manifestation de la gloire de notre grand Dieu, de Jésus-Christ à la fin des siècles?

III. — L'épître de la messe de l'aurore est la suite de celle de la nuit et la continuation de la même doctrine. Elle contient également l'économie de notre salut et l'histoire de l'immense charité de Dieu à notre égard.

Si la bonté, l'amour de Dieu pour les hommes a paru dans le monde, s'il nous a sauvés, il n'a pas été poussé par la loi *de la nécessité*, elle répugne à sa nature libre et parfaite; ni *par l'utilité* qu'il en retirerait, elle est contraire à son bonheur suprême ; *ni par le mérite de nos bonnes œuvres*, elles sont impossibles sans le secours d'en haut. Dans la Rédemption comme dans la création, le Verbe n'a consulté que son amour désintéressé, sa miséricorde gratuite; il nous a regénérés, dans l'eau du baptême, par la vertu du Saint-Esprit et donné généreusement le droit à l'héritage céleste.

IV.— Dans l'épître de la messe du jour, tirée de la lettre de saint Paul aux Hébreux, l'Apôtre prouve principalement aux Juifs la divinité de Jésus-Christ.

La Révélation, dit-il, faite autrefois aux patriarches, aux prophètes, a été complétée par Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ qu'est-il par rapport à Dieu, par rapport *à la création* en général, par rapport *aux hommes et aux Anges* en particulier? Par rapport à Dieu, il est *Fils unique*, engendré *dans l'éternel aujourd'hui, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, assis au plus haut du ciel, à la droite de la souveraine Majesté*. Par rapport *à la création* en général, il

est le créateur du ciel et de la terre, des siècles, du temps, de l'espace, l'héritier et le conservateur de toutes choses, il soutient tout par la puissance de sa parole. Dès le commencement, il a établi la terre sur ses fondements; les cieux sont l'ouvrage de ses mains et quoique tous les corps célestes, le soleil, la lune et les étoiles paraissent inaltérables, ils périront, ils s'useront, ils vieilliront tous comme un vêtement et seront changés comme un vieux manteau qu'on dépose, tandis que lui restera le même et ses années ne finiront pas. Tout croulera autour de lui et son trône restera éternel.

Par rapport *aux hommes*, il est leur Docteur et leur Rédempteur, il lesa purifiés de leurs péchés après les avoir instruits en personne.

Par rapport aux Anges, il *les surpasse par son origine et sa puissance* ; ils ne sont que des créatures : lui est Dieu, l'auteur de leur être; il les *surpasse en honneur*, ils lui doivent l'adoration et des hommages respectueux ; il les surpasse en *emploi*, ils sont ses serviteurs, ses ministres auprès des hommes, et lui est leur roi, leur Dieu, leur Seigneur ; il les *surpasse en gloire*, assis à la droite de son Père, il a les Anges pour exécuteurs de ses volontés.

O Sauveur si grand et si petit dans votre naissance, mille actions de grâces pour la générosité de vos bienfaits! Non-seulement vous avez daigné nous créer et nous conserver ; vous avez voulu encore vous revêtir de notre chair et de notre sang, afin d'être notre modèle, notre docteur et notre rançon. Vous n'avez pas même de répugnance à naître spirituellement dans nos âmes. Achevez votre ouvrage. Faites que la nouvelle vie que vous nous avez donnée dans l'eau régénératrice du baptême ne démente jamais vos préceptes, afin que nous puissions sûrement atteindre la couronne éternelle.

EXPLICATION DES ÉVANGILES.

MESSE DE MINUIT.

SOMMAIRE. — I. Les trois évangiles de la fête de Noël font ressortir les trois naissances de Jésus-Christ : naissance temporelle, naissance spirituelle, naissance éternelle. — II. Pourquoi la naissance temporelle du Verbe arrive-t-elle à l'époque de César-Auguste, et à l'occasion d'un édit de cet empereur ? — III. Lieu désigné par les prophètes à la naissance temporelle de Jésus-Christ. L'empereur Auguste contribue à l'accomplissement des prophéties. — IV. Circonstances particulières qui accompagnent la naissance de Jésus-Christ. — V. Anges qui appellent les bergers au berceau de l'Enfant Jésus. Pourquoi les pauvres sont-ils les premiers adorateurs ? — VI. Cantique des Anges.

I. — Les Evangiles de la fête de Noël renferment également la génération mystérieuse de Jésus-Christ : *sa naissance* de la Vierge Marie ; *sa naissance* dans l'âme du juste ; *sa naissance éternelle* dans le sein de son Père.

II. — *En ce temps-là un ordre fut publié par Auguste-César prescrivant le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce fut le premier dénombrement, qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie.*

Nous l'avons déjà remarqué, la religion chrétienne ne repose pas sur des mythes ni sur un tissu de fables contradictoires. Elle se compose d'un ensemble de faits historiques, incontestables, et touche à tous les grands événements de la civilisation antique. Comme la naissance de Jésus-Christ ouvre une ère nouvelle, commence l'époque la plus mémorable de l'humanité, l'Evangile a soin de préciser le temps de cette naissance, de parler des hommes et des choses qui mettent ce fait capital dans une lumière incomparable. Car, quel est ce temps auquel l'historien sacré fixe la venue du Sauveur ? N'est-ce pas l'époque d'Auguste, la plus célèbre, la

plus éclairée, la plus chantée par les poètes et les historiens païens? Et quel est encore, selon le texte sacré, l'homme qui joue dans cette naissance le rôle en apparence le plus considérable? N'est-ce pas César-Auguste lui-même, la première personnification de la plus colossale puissance qui ait broyé les peuples et les rois de l'univers? Et à quel moment le Désiré des nations fait-il son entrée dans le monde? Au moment même où le pouvoir qui a réduit la terre en silence, désirant mieux connaître sa grandeur, sa puissance, met en mouvement les nombreuses familles de son gigantesque empire, afin d'en calculer les revenus, les ressources, et de les faire servir plus facilement à son ambition et à son orgueil. C'était vers la quarante-deuxième année de son règne[1].

III. — *Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans la ville d'où il était originaire. Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de la Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David, nommée Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie son épouse qui était enceinte.*

L'édit d'Auguste s'exécute en Orient comme en Occident; mais que le plus puissant potentat de la terre, quelque fort qu'il paraisse, est petit aux yeux de Dieu! Que le hasard est un mot vide de sens! Dans les choses en apparence les plus indifférentes, comme dans les œuvres de son plus grand délire, l'homme n'est qu'un instrument entre les mains de la Providence; il s'agite, et Dieu le mène à son insu vers l'accomplissement de ses desseins éternels. Les prophètes avaient annoncé que Bethléem en Judée sera le berceau du Messie. Eh bien! l'empereur Auguste, par son édit, contribuera à l'accomplissement de la prophétie. Le recensement universel, mesure politique et administrative, dirigée en Orient par Cyrinus gouverneur de Syrie, amène Joseph et Marie à Bethléem où était la souche de leur famille et le fondement de la

[1] D'autres disent 48e ou même 56e année.

maison de David, leur ancêtre commun. Les archives de Rome contiendront ainsi les noms de Joseph, de Marie et de Jésus né à Bethléem et issu de la famille de David. Dans leurs apologies adressées à Antonin-le-Pieux, saint Justin et Tertullien contre Marcien, parleront aux Gentils et aux Juifs de ces documents publics pour attester la réalité des divines promesses. Les femmes qui n'avaient point de frère et qui héritaient des biens de leurs parents devaient être également portées sur les registres : voilà pourquoi la sainte Vierge accompagna saint Joseph son mari. Quelle obéissance dans Marie et dans Joseph! qui, sur les ordres d'un gouverneur païen, entreprennent un voyage long et pénible à vingt lieues de distance, dans une saison avancée de l'année et surtout, humainement parlant, dans la situation où se trouvait Marie.

IV. — *Pendant qu'ils étaient là, il advint que le temps de Marie s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né : l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.*

Arrière le pauvre! Pour lui point de place dans l'hôtellerie, quand le riche est son concurrent. Marie et Joseph portent dans leurs veines le plus pur sang de David et seront l'éternel honneur de leur race: mais ils n'ont que la noblesse du sang et des vertus, celle de la richesse leur manque. Joseph, un pauvre artisan, et Marie, dans un état de grossesse arrivée à sa dernière période, sont, au mépris des droits sacrés de l'hospitalité, rejetés de toutes les demeures des Béthlémites, qui préfèrent les opulents rejetons de la famille royale. Si la dureté des Bethlémites constriste Joseph et Marie, la Providence leur a préparé une demeure qui leur sera commune avec des animaux plus charitables que les hommes. Hors de la ville se trouvait une grotte naturelle dans une roche, couverte d'une toiture grossière et convertie en remise à l'usage des bergers du voisinage. La tradition confirmée par le Bréviaire Romain remarque qu'elle renfermait alors un bœuf et

un âne, selon l'oracle du prophète Isaïe[1] appliqué par saint Jérôme et d'autres saints Pères à cette mémorable circonstance: *Le bœuf a connu son maître et l'âne la crèche de son seigneur. Israël ne m'a point connu.* C'est là, dans cette étable, au moment où le silence des ténèbres tenait sous son charme trompeur le monde matériel, et figurait l'état religieux et politique de la terre, la nuit étant *un peu au delà du milieu de sa course*[2], *l'an 752 depuis la fondation de Rome*, la quarante-deuxième année de l'empire d'Auguste, la paix régnant dans l'univers au sixième âge du monde, c'est là que Jésus-Christ éternel Dieu et Fils éternel de son Père, voulant consacrer le monde par son avènement plein d'amour, conçu du Saint-Esprit, naquit neuf mois après son immaculée conception, à Bethléem en Judée, fait homme de la Vierge Marie[3]. *Elle enfanta, semblable au lis éclatant, joyeuse, sans douleur, son premier-né, comme elle l'avait conçu sans lésion de sa virginité*[4].

On peut concevoir, non décrire, ses premiers transports de respect et d'amour, à la vue de cet enfant qui est son Dieu et son fils. Quelles adorations! Quelles tendresses! Quels baisers! Quels épanchements! Quelles actions de grâces, en serrant ce doux objet de son cœur, sang de son sang, os

[1] Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui. Israël autem me non cognovit. Is. I, 3. — O magnum mysterium et admirabile sacramentum, ut animalia viderent Dominum natum jacentem in præsepio! — In medio duorum animalium jacebat in præsepio et fulgebat in Cœlo. — *Nativ. et Circumc. — Brev. Rom.*

[2] *Brev. Rom. Dom. infra Nat.*

[3] Octavo kalendas januarii, anno ab urbe Roma condita septengentesimo quinquagesimo secundo; imperii Octaviani Augusti quadragesimo secundo, toto orbe in pace composito, sexta mundi ætate, Jesus Christus æternus Deus æternique Patris Filius, mundum volens adventu suo piissimo consecrare, de Spiritu Sancto conceptus, novemque post conceptionem decursis mensibus, in Bethleem Judæ nascitur ex Maria Virgine factus homo. *Martyr. Rom. Nat. Dom.*

[4] Quasi lilium germinans germinabit lætabunda. Isaï, XXV, 1, 2.

de ses os, vie de sa vie. Joseph partagea ses séraphiques transports. La mère, de ses mains immaculées, enveloppa elle-même de langes les petits membres de son divin enfant et coucha dans une crèche, sur un peu de foin[1], celui qui est l'éternel pain des Anges et des élus, et qui sera dans le temps l'aliment céleste de toutes les âmes saintes. Mais quels seront, en dehors de Marie, de Joseph et de quelques animaux, les premiers témoins et les premiers adorateurs de ce prodige d'amour, de grandeur et d'abaissement?

V. — *En ce même lieu, étaient des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux, se partageant les veilles de la nuit. Et voilà qu'un Ange du Seigneur leur apparut, et une vive clarté les environna, et ils furent remplis d'une grande crainte. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.*

Bethléem regorge des riches descendants de la famille royale. Ils se livrent à leur repos, peut-être à leurs plaisirs. Est-ce à eux que Dieu s'adressera pour leur annoncer l'accomplissement des prophéties et la naissance du Sauveur issu de leur race et de leur sang, qui doit relever et perpétuer jusqu'à la consommation des siècles le trône de David leur père commun? Non, ils sont trop plongés dans les affections de la matière. Est-ce donc à ces durs Bethlémites qui viennent de repousser de leurs demeures et de leur hôtellerie, parce qu'ils sont pauvres, les plus purs rejetons de leur cité? Non, leur cupidité et leur orgueil les rendent indignes de cette faveur.

O vous, hommes de peine, qui souffrez faim, soif et froid,

[1] Fæno jacere pertulit, præsepe non abhorruit.

qui n'avez pas même le repos de la nuit, qui veillez péniblement sur le troupeau commis à votre sollicitude, pour sustenter d'un pain noir votre corps, celui de vos femmes et de vos enfants, venez, le bon Pasteur vous appelle par la voix solennelle d'un prince de sa cour. Vous serez ses premiers amis. Il a quitté, sur les collines, dans les cieux, quatre-vingt-dix-neuf brebis, ces myriades d'esprits bienheureux, afin de courir, dans la vallée des larmes, après l'homme, la brebis égarée, malheureuse. Pour ne pas l'effaroucher ni l'effrayer, il a déposé toute sa terrible majesté; il vous apparaît sous l'emblême de la faiblesse, du dénûment, qui vous sont connus. Son berceau est une crèche, son vêtement quelques bandelettes, sa physionomie celle d'un enfant pauvre, son palais une étable : ne craignez donc point; venez rendre vos hommages et vos adorations à votre Dieu et à votre roi, dépouillé par amour pour vous de toute grandeur et environné uniquement du cortége de votre misère, instrument de votre salut. Et pour que votre foi ne chancelle pas devant le prodige d'un Dieu libérateur, réduit à l'infirmité d'un petit enfant, garotté dans des langes et couché dans une crèche, le ciel s'ouvre, les esprits célestes chantent le cantique de l'éternelle réconciliation.

VI. — *Au même instant, il se joignit à l'Ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

La milice du Seigneur se joint à la voix de l'Ange chantant les louanges du Très-Haut. Et quel est l'objet de ces louanges? *La gloire, la grandeur, l'exaltation de leur Maître,* et le bonheur, la paix, la réconciliation des hommes entre eux et avec l'Eternel. Oh! oui, le mystère de l'Incarnation est un sujet de gloire pour Dieu et un instrument de paix pour les hommes.

Avant l'arrivée de Jésus-Christ, Dieu n'était presque plus connu sur la terre, et la paix ne régnait pas parmi les

hommes : grâce au mystère de l'Incarnation, Dieu sera connu, honoré, glorifié de toutes les tribus des enfants d'Adam. Le ciel même était en quelque sorte en deuil, et des places se trouvaient désertes par suite de l'apostasie des Anges rebelles; maintenant des élus choisis dans la race humaine occuperont les trônes vides de l'empyrée. Le règne de l'iniquité, cause de tous les désordres physiques, moraux, religieux, sera détruit par l'immolation de la victime sainte. Avec l'expiation du péché, commencent pour l'homme la paix avec sa conscience, la paix avec Dieu et la paix avec le prochain, et, par là, l'espérance de ses hautes destinées; mais cette triple paix n'est possible qu'autant que notre conduite sera conforme au modèle et aux préceptes de ce divin libérateur, dont la miséricorde envers nous s'est abaissée jusqu'à la forme d'un enfant, jusqu'à l'assujettissement de misérables langes, jusqu'à l'humilité d'une crèche.

Loin d'ici l'orgueil, la fausse science, la vaine idée de la richesse et des grandeurs! Tout ce spectacle d'anéantissement est une rêverie aux yeux de l'homme superbe, épris de l'éclat mondain. Mille actions de grâces à la charité d'un tel libérateur! Malheureux le cœur insensible à cet excès de charité! qui, pour pouvoir mieux nous attirer, s'est revêtu de ce qu'il y a de plus attrayant et de plus touchant, *de la bonté et de la faiblesse de l'enfant.* Gloire donc à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté!

MESSE DE L'AURORE.

Sommaire. — I. Les bergers appelés par la voix des Anges se rendent à Bethléem pour adorer l'Enfant Jésus et deviennent les premiers apôtres. — II. Marie, modèle des âmes contemplatives, est une des sources de la tradition catholique. — III. Les bergers, modèle d'une vie simple et religieuse.

I. — *Et lorsque les Anges remontant au ciel les eurent quittés, les pasteurs se disaient l'un à l'autre : Passons*

jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître, et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche, et l'ayant vu, ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet enfant.

Les bergers, au sortir de leur ravissement produit par la vision, la mélodie et la clarté merveilleuses des Anges, se regardent et sous l'inspiration d'en haut s'écrient : Allons jusqu'à Bethléem rendre nos hommages au Christ qui vient de naître, qui sera notre Sauveur, l'objet de notre joie et celui de tout le peuple. Fidèles à l'appel de la grâce, ils se rendent avec transport à la cité de David et trouvent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche. Ils ont sous les yeux la réalité de ce qui leur avait été annoncé. Qu'il est touchant le tableau de la réunion de la sainte famille et des pasteurs, manifestation visible de la réconciliation du ciel et de la terre! Les bergers, représentant cette classe nombreuse des pauvres et des esclaves, se prosternent, avec mille actions de grâces, devant celui qui, pour sauver l'humanité souffrante, a daigné se rendre si pauvre et si petit. Dans leur vive reconnaissance, instruits encore à l'école de Marie et de Joseph, ils ne se contentent pas d'une adoration stérile ; ils se transforment en apôtres de la vérité et racontent partout ce qu'ils viennent de voir et d'entendre, à la grande admiration de leurs auditeurs.

II. — *Et tous ceux qui l'entendirent, admirèrent ce que leur avaient rapporté les pasteurs. Or, Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur.*

Si les bergers de Bethléem sont d'éloquents propagateurs des merveilles de la naissance du Sauveur, Marie se montre la femme forte, prudente, contemplative par excellence.

Elle conserve comme un précieux trésor, pour le communiquer en temps et lieu aux Apôtres et aux Evangélistes, dans sa mémoire et dans son cœur, tout ce qui est relatif à

son Fils. Elle compare les paroles de l'Archange Gabriel lors de l'Annonciation, les paroles de sainte Elisabeth lors de la Visitation, les prodiges de la naissance de saint Jean-Baptiste, ceux de la naissance de son divin Enfant, et voit se dérouler devant elle l'admirable plan de la Providence dans l'économie de notre salut. *Il a dissipé les orgueilleux, renversé les potentats de leur trône et élevé les petits*[1].

Un nouvel ordre de choses est inauguré dans le monde. Sous la nouvelle loi qui commence, ce ne sera plus le règne de l'orgueil, de la force et de l'égoïsme, mais celui de l'humilité, de la modération et de la justice.

Et les pasteurs s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon qu'il leur avait été dit.

Les pasteurs, après avoir adoré et remercié le divin enfant au nom des pauvres et des esclaves dont ils sont les représentants, après avoir rempli leur apostolat, retournèrent avec joie à leur modeste emploi, contents de leur sort et pleins de reconnaissance envers les bienfaits du Très-Haut. Ils se gardèrent de murmurer ou de se coaliser contre l'ordre social existant, comme le font si souvent de nos jours les pauvres, les ouvriers.

Seigneur, donnez-nous la foi vive et les sentiments de gratitude de ces bergers. Faites qu'à leur exemple nous vous reconnaissions toujours, en qualité de Seigneur et de Sauveur, quoique souvent dans l'Evangile et dans l'Eglise votre grandeur soit cachée sous des apparences de faiblesse. Faites-nous surtout comprendre que voilé dans l'auguste sacrement de nos autels et couché dans nos tabernacles, comme dans une perpétuelle crèche, vous y êtes le pain de vie, de force et de joie pour tous ceux qui vous y adoreront et recevront avec amour et reconnaissance.

[1] Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes. Luc, I, 52.

MESSE DU JOUR.

Sommaire. — I. Motifs de l'évangile de saint Jean. L'évangile du jour de la fête de Noël est la page la plus sublime des Ecritures. Il contient la triple naissance de Jésus-Christ, mais met particulièrement en lumière sa divinité. — II. Définition du Verbe en lui-même. — III. Le Verbe dans ses rapports avec la création en général et avec l'homme en particulier. — IV. Ingratitude du monde envers le Verbe, avant l'Incarnation. — V. Témoignage de saint Jean-Baptiste en faveur du Verbe incarné — VI. Ingratitude insigne du peuple Juif et des mauvais chrétiens envers le Verbe incarné. — VII. Hautes destinées de ceux qui sont fidèles à l'enseignement du Verbe incarné. — VIII. Profond abaissement du Verbe fait chair.

I. — L'Evangile de la messe du jour est la page la plus sublime de l'Ecriture Sainte. Aussi, plusieurs anciens la portaient-ils suspendue à leur cou, à l'instar d'un joyau du plus grand prix ; et l'Eglise catholique la récite-t-elle tous les jours à la fin de la messe, comme une espèce de symbole, comme sa profession de foi.

Dans cet évangile, tout en nous faisant connaître par quelques traits expressifs la naissance temporelle de Jésus-Christ et sa naissance spirituelle dans l'âme du juste, saint Jean a pour but essentiel et principal de faire resplendir, d'une manière incomparable, sa divinité, sa naissance éternelle dans le sein de son Père, et l'ensemble, l'économie de l'ordre tant naturel que surnaturel, contre les hérétiques, les apostats et les blasphémateurs de tous les temps et de tous les siècles.

Le saint Patriarche, le dernier survivant des apôtres qui ont eu le bonheur insigne de converser avec le Verbe de vie, de toucher sa chair sacrée, de vivre dans son intimité, était arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il fut prié par les évêques de l'Asie-Mineure de composer son Evangile, qui est comme le sceau de la parole de Dieu, pour réfuter Ebion, Cérinthe, les nombreux hérétiques connus sous le nom de

gnostiques, déjà stigmatisés dans les Epitres de saint Paul, de saint Jude, de saint Pierre et de saint Jean. Ces faux docteurs mêlant des traditions païennes, philosophiques, aux idées chrétiennes, corrompaient la croyance des fidèles et niaient tantôt la divinité, tantôt l'humanité du Christ, en se fondant sur des émanations d'esprits fantastiques et interminables. Par un étrange abus, aux mots : *Verbe*, *vie*, *lumière*, ils attachaient une autre signification que le commun des enfants de l'Eglise. Contre de telles erreurs, qui attaquaient le fondement et l'essence du christianisme, saint Jean, après avoir prescrit un jeûne et des prières publiques, composa, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, son Evangile, dont la première page se lit dans la messe du jour.

II. — *Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Le disciple bien-aimé qui s'était reposé sur le cœur de son Maître, lors de l'institution du banquet d'amour, résume dans quelques lignes l'éternelle génération du Verbe ainsi que ses œuvres visibles. Le plus sublime des Evangélistes entre en matière à l'imitation du plus sublime des historiens et des prophètes. Saint Jean commence la génération du Verbe, comme Moïse la genèse de la terre. Mais le vol de l'aigle de Patmos est plus élevé que celui du législateur hébreu. Le disciple bien-aimé s'élève bien au-dessus du sommet de la création, au-dessus de toutes les hiérarchies angéliques, il entre de plain pied dans l'ordre surnaturel, pour nous faire connaître la nature divine du Verbe, sa nature humaine et la nature de notre filiation déifique, l'enchaînement et le résumé des œuvres de Dieu.

Dans le principe était le Verbe, c'est-à-dire, au commencement et des temps et des choses, ou dans le Père générateur du Fils qui lui est co-éternel, qui est sa pensée, sa parole intérieure, sa sagesse, sa raison, son intelligence substantielle, en un mot, sa vive splendeur, *le Verbe était.*

Il était avant tout commencement, avant toute durée,

avant les Anges, avant l'aurore, avant les collines, avant tous les calculs, et qu'était-il?

Le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était dans le principe en Dieu.

Le Verbe était en Dieu et avec Dieu ce qu'est son Père, l'Etre immuable, *celui qui est*. Les créatures terrestres naissent, passent et disparaissent, aucune n'est proprement parlant. Elles ont ici-bas la mobilité du temps dont elles dépendent, du temps qui est le voile, le rideau pendu devant l'éternité, du temps qui, mesure du mouvement, coule et roule incessamment par un reflux perpétuel. « Leurs parties échappent continuellement pour faire place à d'autres qui leur succèdent. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, qui se compte, qui se mesure n'est qu'une ombre de l'être véritable; à peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus[1]. » La vie de Dieu, au contraire, est un moment qui dure toujours, qui ne s'écoule jamais. C'est un moment qui recueille et réunit le passé, le présent et l'avenir. C'est un moment qui correspond à tous les jours, à tous les ans, à à tous les siècles concevables, *c'est l'éternel aujourd'hui.*

III. — *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes.*

Le Verbe est l'expression éternelle, intérieure de la sagesse, de la puissance, de la vie et de la lumière du Père. Il est aussi, à l'extérieur, la manifestation de la même sagesse, de la même puissance, de la même vie et de la même lumière. A ce titre la création, quoique commune aux trois personnes de la Sainte-Trinité, est spécialement attribuée au Fils. Il est le créateur des substances matérielles et immatérielles. *La vie* et *la lumière* qui sont dans les créatures viennent du Verbe. Il donne aux corps la couleur, l'harmonie; aux plantes, aux fleurs, leur éclat, leur ornement. Tout, même ce

[1] Bossuet. *Etat religieux.*

qui est inanimé, vit par son idée et par sa pensée éternelle. Ainsi un temple, un palais qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres où rien n'est vivant, est quelque chose de vivant, dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. D'une manière bien plus parfaite, tout est vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes les parties et leur correspondance mutuelle entre elles et dans leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu[1]. Le Verbe est plus que l'ordre et l'idéal, la vie de l'univers : il est la vie *des plantes* en les faisant *croître*, *pousser*, *se propager* ; des animaux, en les rendant capables *de voir*, *goûter*, *sentir ; des hommes*, en leur communiquant la faculté de se connaître, de connaître l'auteur de leurs jours, de trouver en lui le souverain bien[2]. Il est principalement encore la vie surnaturelle des Anges, des Saints, des élus, en les rendant participants de la vie de la grâce et de la vie de la gloire[3].

Si le Verbe est surtout la vie naturelle et surnaturelle des intelligences, il est aussi *leur lumière*. Le Verbe est la lumière des hommes tant naturelle que surnaturelle. Nos intelligences, nos sciences n'en sont qu'un faible reflet. Tout procède d'un seul Verbe. Tout part de ce Verbe unique : c'est lui qui nous éclaire, lorsque nous comprenons et que nous jugeons avec droiture ; la lumière de cette sagesse et de cette vérité manque-t-elle à l'âme, elle est moralement morte. Mais le Verbe est surtout cette lumière de foi qui anime le juste sur la terre et qui lui donnera la vie éternelle dans le ciel[4].

[1] August. *Tract. in Joan.*

[2] Bossuet. *Elév. sur les mystères.*

[3] Justus ex fide vivit. *Gal.*, III, 2.

[4] Hæc est autem vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti Jesum Christum. Joan. XVII, 3.

IV. — *Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise.*

L'homme par le péché s'est séparé de Dieu, la vie, la lumière de son âme; il est devenu *ténèbres*, il est tombé dans l'aveuglement, la corruption et la mort. Or, pour nous retirer de cet état misérable, le Verbe notre créateur est devenu notre Rédempteur; il a daigné revêtir notre nature, et demeurer parmi nous.

La vie a paru au milieu de la mort et la lumière au milieu des ténèbres. Et les ténèbres n'ont point compris le Verbe fait chair. Les esprits orgueilleux, corrompus, livrés à leurs mauvais instincts, l'infidélité, l'hérésie, ont rejeté et attaqué de toutes manières l'exemple de ce divin modèle, l'autorité de sa doctrine, la vertu de ses miracles et l'efficacité de son sacrifice. Cependant il ne s'est pas laissé sans témoignage, il a suscité un homme extraordinaire qui a remué la ville de Jérusalem, le Sanhédrin, toute la Judée, pour attester la présence personnelle de la lumière.

V. — *Il y eut un homme envoyé de Dieu nommé Jean. Il vint rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière.*

Non, Jean-Baptiste n'était pas *la lumière:* il refusa solennellement la qualité de Christ. Il définit lui-même le but de sa mission. Son baptême et ses prédications devaient préparer les cœurs à la réception de cette lumière incréée, éternelle qui éclaire *tout homme venant en ce monde.* La raison ou la lumière naturelle qui éclaire nos actes dans la vie privée et publique, est un rayon de la raison divine, mais la foi ou la lumière surnaturelle qui nous guide vers la gloire future est une participation de la nature divine.

VI. — *Le Verbe était dans le monde et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi et les siens ne l'ont point reçu.*

Avant l'Incarnation, le Verbe était dans le monde par sa

présence, sa puissance, sa sagesse et ses bienfaits. Toujours il a parlé à l'homme par le magnifique spectacle des œuvres de la création, par la bouche et l'exemple des patriarches et des prophètes, des justes de l'Ancien Testament, le livre de la loi et des Ecritures, par les traditions vivantes, même au milieu de la nuit de la gentilité. Depuis l'Incarnation, il lui a parlé en personne et ne cesse de lui parler par les oracles, la doctrine infaillible de l'Eglise, une, visible, universelle, par ses sacrements et son culte. Cependant le monde qui gît tout entier dans le mal, les corrupteurs et les corrompus, les gens aveuglés par les passions, *ne l'on point connu;* ils méprisent son enseignement et sa morale. Ils ont préféré et préfèrent leurs ténèbres à sa lumière. Les siens, même ceux qu'il a le plus privilégiés de ses dons et de ses grâces, les Juifs, les mauvais chrétiens ne l'ont point reçu ; ils dédaignent son enseignement, sa morale, ses préceptes.

VII. — *Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme; mais de Dieu.*

Tous ceux qui le reçoivent, le connaissent et l'aiment, qui crucifient leur chair, règlent les désirs de leur cœur dépravé, qui naissent spirituellement, il leur a donné le pouvoir de devenir *enfants de Dieu*, de participer à sa nature divine, à sa société, à sa gloire. Quelle dignité! Quelle grandeur! Mais pour nous élever à ce faîte de bonheur, il faut le concours de nos efforts et de notre liberté, sous l'action de l'élément divin [1].

VIII. — *Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique qui vient du Père*[1].

[1] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus. Charissimi nunc filii Dei sumus. Joan., III, 1.

Le Verbe, malgré sa haute naissance et les bienfaits innombrables dont il a enrichi l'ordre tant naturel que surnaturel *s'est fait chair,* a revêtu ce qu'il y a de plus faible, de plus bas dans la création ; *il a habité parmi nous,* non plus comme avec les enfants d'Israël en figure, dans une nuée ou sur le propitiatoire, mais réellement d'une manière palpable et visible. Il a vécut parmi nous trente et quelques années et vit encore d'une manière invisible dans l'Eucharistie et dans l'Eglise catholique.

Il est plein de grâce et de vérité. Il a manifesté sur le Thabor et par ses prodiges, la gloire de ce Fils unique de Dieu. Ce n'est plus cette parole effrayante du Sinaï, mais le son harmonieux de la douceur, de l'amour et de la bonté qui appelle à lui tous les petits et tous les délaissés, tous les malheureux. Les ombres, les figures ont fait place à la vérité. Le Verbe incarné, c'est le vrai Abel, le vrai Isaac, le vrai Moïse, le vrai Josué. C'est le principe et la fin, l'alpha et l'oméga, le centre, le lien, le médiateur de toutes les créatures. Il est vraiment Dieu, vraiment homme. *Il est né, il est mort, il est ressuscité,* en un mot sous le voile de l'humanité est cachée la divinité.

O Verbe éternellement en Dieu, détachez-nous des créatures qui passent, pour nous attacher à vous seul, l'Etre immuable. O Verbe, auteur et conservateur de toutes choses, qui avez daigné revêtir la nature humaine pour refaire votre ouvrage, retracez en nous votre image, et réformez-nous sur le modèle de votre vie.

Vraie lumière des âmes, dissipez nos ténèbres et donnez-nous des yeux pour vous voir toujours.

Source de vie, tirez-nous des ombres de la mort. Faites-nous mourir aux sens du vieil homme, afin de nous faire vivre selon l'homme nouveau. Fils de Dieu, fait par amour pour nous le fils de l'homme, dans le but de nous donner la dignité d'enfants de Dieu, naissez spirituellement dans nos âmes. Venez à nous plein de vérité et de grâce.

INSTRUCTION SUR LA FÊTE DE NOEL.

DIGNITÉ DU PAUVRE.

Sommaire. — I. Le pauvre dans le paganisme. — II. Le pauvre dans le christianisme.

« Ecce enim Evangelizo vobis gaudium magnum quod « erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator qui « est Christus Dominus in civitate David. Et hoc vobis signum: « Invenietis infantem pannis involutum et positum in præ- « sepio. »

Je vous annonce une grande joie qui sera commune à tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, le Sauveur qui est le Christ Seigneur. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Luc, II, 10 et 11.

Lorsqu'un prince de la terre vient au monde, il naît d'ordinaire dans un palais splendide; il est couché dans un berceau doré. Les grands de l'Etat viennent fêter le nouveau-né, adresser leurs vœux et leurs félicitations aux parents suivant l'inspiration de l'intérêt ou de l'ambition; ils tirent l'horoscope de l'enfant et épuisent le vocabulaire de la flatterie. L'un s'extasie disant : voyez, il reflète la douceur, l'harmonie, les traits, les charmes, les grâces de la mère. L'autre s'évertue à prouver, je ne sais par quel talent de physionomiste, qu'il aura la savante habileté, la profonde sagesse, la haute vertu, le mâle courage, le génie du père. Tous trouvent l'enfant un chef-d'œuvre, une merveille de la nature. Cependant l'airain et le bronze annoncent aux peuples l'héritier présomptif de la couronne, la continuation du sang et l'affermissement de la dynastie régnante. Des *Te Deum* solennels et des réjouis-

sances publiques célèbrent l'événement du jour, et mettent en mouvement toutes les forces vives et les autorités constituées de la nation, ainsi que toutes les chancelleries du monde civilisé qui sont en paix avec le souverain. Et hélas! souvent l'heureux enfant, objet de tant d'espérances et d'ovations au berceau, est forcé par le cours des choses et par la succession des révolutions de traîner ou de terminer dans l'exil une vie malheureuse. Dieu frappe un de ses coups terribles, et le fragile édifice des institutions humaines croule et laisse des ruines lamentables. Depuis soixante ans, ne sommes-nous pas les témoins et les victimes de ce douloureux spectacle? L'Eglise nous conduit aujourd'hui devant le berceau d'un enfant qui a été la grande joie d'Israël et qui est encore aujourd'hui celle de tous les peuples, « vobis gaudium ma-« gnum quod erit omni populo. » C'est le berceau du Sauveur du genre humain, « natus est vobis Salvator. » Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Quel berceau! Quelle naissance! Des langes, une crèche! Mais crèche, première chaire de la vérité Evangélique, d'où sort la parole de salut et de consolation pour l'humanité souffrante, pour la classe la plus nombreuse de la société, pour la classe pauvre. C'est ce mystère de pauvreté qui commence aujourd'hui la rédemption du monde que nous allons méditer.

Avant Jésus-Christ, trois sortes de personnes, les plus nombreuses de la société, gémissaient opprimées, *les enfants, les femmes, les pauvres.* C'est pourquoi le Fils de Dieu a revêtu la forme d'un enfant, est né d'une femme dans un état de pauvreté inouïe. O enfants, ô femmes, ô pauvres, tressaillez d'allégresse! Dans ce divin enfant, Fils de la Vierge Marie, dans la crèche de Bethléem, vous avez non-seulement le Rédempteur de votre âme, mais celui qui a sauvé votre vie temporelle, votre dignité d'être humain et vous a élevés à une grandeur inconnue à l'antiquité païenne. Plus loin, nous verrons comment Jésus-Christ a relevé la dignité *de l'enfant* et celle *de la*

femme ; aujourd'hui nous ne parlerons que de celle qu'il a a donnée aux pauvres.

O Jésus pauvre ! faites-nous comprendre la dignité de la pauvreté chrétienne qui a commencé dans l'étable de Bethléem !

Pour comprendre la dignité que Jésus-Christ a donnée aux pauvres, nous allons comparer *le pauvre dans le paganisme et le pauvre dans le christianisme.*

I. — LE PAUVRE DANS LE PAGANISME.

Au moment de la naissance de Jésus-Christ, en dehors des femmes et des enfants, l'immense majorité du genre humain non-seulement était pauvre, mais gémissait dans la misère et les liens de l'esclavage. Et l'esclave, quel rôle jouait-il dans le corps social? Etait-il encore regardé comme un homme, un frère par la nature, par la raison, la société, par la communauté de la même origine et des mêmes destinées? Hélas! non: l'esclave avait perdu sa qualité d'être humain, on lui refusait la communauté de la même nature, de la même raison, de la même patrie, de la même origine, des mêmes destinées; ce n'était plus qu'une propriété, une chose, un outil vivant, un instrument de travail ou de plaisir entre les mains d'un maître aussi cruel que cupide et voluptueux. C'était souvent moins que le bœuf, le cheval ou le mulet de son écurie. On ne lui supposait ni âme, ni conscience, ni intelligence, ni cœur, ni famille, ni cité, ni patrie. L'esclave ne s'appartenait pas; il naissait, il travaillait, il acquérait au profit de son maître. Il était vendu comme un vil bétail sur les places publiques ou aux portes des temples. Le maître pouvait le battre, le marquer d'un fer rouge, le mutiler, le faire mourir ou le jeter en pâture à des animaux, sans autres motifs que le caprice de sa colère, de sa volupté ou de sa vengeance. Il existait même un code de lois pour classifier, cataloguer cette propriété d'hommes créés à l'image de Dieu,

et pour l'enchaîner, torturer avec art, afin qu'elle ne pût échapper à l'asservissement ni devenir un danger public. Sans doute le maître pouvait, moyennant certaines formalités, affranchir son esclave; mais l'affranchissement n'améliorait guère son affreux sort. Il ne sortait d'un mal que pour retomber dans un autre. Affranchi, il restait privé de tout droit civil, politique et religieux. Il végétait dans la pauvreté, parfois pire que l'esclavage, car la pauvreté dans le paganisme était toujours traitée comme un vice, comme un crime, « turpis egestas. » Si le riche sans entrailles dans le paganisme « absque amicitia, » comme dit saint Paul, se servait du pauvre citoyen qui avait encore parfois le droit de voter comme d'une monnaie électorale, et lui jetait quelques haillons contre sa nudité et un peu d'huile et de blé contre sa faim, il savait museler ou même massacrer arbitrairement le tigre du prolétariat, afin qu'il ne fût dépouillé ni dévoré par lui. Tel était, en quelques mots, l'état social, à l'avènement de Jésus-Christ, relativement à l'esclavage et à l'indigence. En haut l'oppression la plus inouïe, en bas l'asservissement le plus dégradant.

II. — LE PAUVRE DANS LE CHRISTIANISME.

Notre-Seigneur est *le Sauveur du monde*, « Salvator « mundi, » le Sauveur, oh! qu'on ne l'oublie jamais, du corps comme de l'âme; le Rédempteur, non-seulement de nos destinées éternelles, mais encore l'unique source de notre bonheur temporel, l'auteur de notre vraie liberté religieuse, civile et politique. Il porte ce nom de Jésus, de Sauveur, nom consolant qu'il a seul réalisé, devant lequel doit fléchir toute puissance, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Or, comment Jésus-Christ s'est-il pris pour racheter, consoler, fortifier, relever, ennoblir la classe si nombreuse des déshérités de la fortune, les esclaves et les pauvres? Leur a-t-il adressé des phrases sonores, de vaines formules, de

grands mots souvent vides de sens? Leur a-t-il parlé de fraternité, d'égalité, de liberté, de constitution, de changement social, au sens des utopistes? Il a fait d'autres sacrifices que ceux d'un vain bavardage qui n'est souvent qu'une amère dérision. Le Fils unique de Dieu, descendu de son trône, s'est dépouillé de sa grandeur naturelle; il a voilé l'éclat de la splendeur devant laquelle les Anges mêmes couvrent leur face, et de toutes les formes qu'il pouvait prendre, soit celle d'un puissant conquérant, soit celle d'un législateur ou d'un grand monarque, il s'est rapetissé, il s'est anéanti, selon l'expression énergique de saint Paul, il a pris le vêtement, l'extérieur, la forme d'un esclave[1]. Il a la naissance, le dénûment, le vagissement de l'esclave, « formam servi acci- « piens. » Il été repoussé de la cité de David berceau de ses ancêtres, il naît dans une étable au milieu d'animaux, selon la tradition conservée par le Bréviaire Romain. Il est couché dans une crèche, enveloppé de langes, il n'a pour premiers courtisans que sa mère et son père pauvres. La pauvreté avec son lugubre cortége l'environne; mais si cet enfant semble être abandonné de la terre, s'il est indigent, faible; dans sa faiblesse apparente, il étend ses bras, ouvre le ciel, fait descendre l'armée des Anges qui environnent de lumière de malheureux bergers, leur annoncent un Sauveur qui sera commun à tout peuple, à toute langue et à toute tribu, « vobis hodie natus est Salvator et omni populo, » qui les appellent aux pieds de sa crèche et les invitent à chanter avec eux : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté*, « Gloria in excelsis, et pax « hominibus bonæ voluntatis. » Un empereur qui descend dans la demeure d'un simple citoyen remplit le favori de cette visite d'un bonheur inexprimable. Eh bien! le Fils de Dieu, non-seulement daigne descendre dans la demeure d'un simple mortel, mais encore il se dépouille de sa propre gloire,

[1] Semet ipsum exinanivit, formam servi accipiens. *Phil.*, II, 7.

il revêt la nature de la pauvreté, il en prend les haillons sur lui-même ; il naît comme le plus pauvre, dans une étable. C'est par cette naissance si humble qu'il commence la Rédemption des pauvres. Pour les malheureux son premier regard, son premier soupir ; pour les pauvres sa première consolation, « gaudium magnum », pour les pauvres sa première lumière, lumière du ciel, « claritas Dei circumfulsit illos, » pour les pauvres la première nouvelle de leur délivrance, « natus est « vobis hodie Salvator. » Les riches, il les appellera aussi dans la personne des Mages au pied de son berceau, parce dans le *Sauveur seul*, les riches et les pauvres peuvent se donner une main fraternelle. Les riches seront appelés à la réconciliation de l'humanité. Mais cela ne se fera pas par la voix directe du ciel, la lumière des Anges, le chant de l'armée céleste : ce sera par la voix muette de la science, par un météore, par la direction et la splendeur d'un astre.

Jésus, consolateur du pauvre dans sa naissance, le sera également par son exemple, par sa doctrine dans toutes les circonstances de sa vie.

Le Sauveur, pauvre dans sa naissance, le sera encore davantage dans sa fuite en Egypte, dans le séjour qu'il est forcé de faire pour fuir la persécution d'Hérode sur la terre de la captivité, où il vit, selon la tradition, du pain de la mendicité. Il reparaît dans la Judée et est élevé dans une pauvre bourgade de Nazareth, dans l'atelier de Joseph, un artisan et son père nourricier, jusqu'à l'âge de trente ans, et là les neuf dixièmes de sa vie, il est soumis, comme dit l'Evangile, à ses pauvres parents ; il travaille de ses propres mains, il gagne son pain quotidien à la sueur de son front, « subditus et « faber. » C'est de l'atelier de Nazareth que part la grande leçon pour l'humanité souffrante et l'ordre social ; là, le Sauveur apprend à l'homme les deux vertus essentielles à la société civile comme à la société religieuse, *l'obéissance et le travail, la soumission et l'occupation sérieuse.* Pendant toute son existence terrestre, il peut dire : *les oiseaux du*

ciel ont leurs nids, les renards leurs tanières, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. A sa mort une croix nue sera l'autel de son sacrifice et une tombe étrangère son lit de repos. Aussi quand Jésus aura donné dans sa naissance, dans sa vie cachée de Nazareth, dans sa vie publique et à sa mort l'exemple de la soumission, l'exemple du travail, l'exemple de la résignation, lorsqu'il aura instruit les pauvres par la maîtresse-école, *celle des actes*, « cœpit facere, » quelles louanges leur donnera-t-il en paroles? La première sentence, la première béatitude qui tombera de sa bouche dans son fameux sermon de la montagne, résumé de l'Evangile, sera celle-ci. « Beati pauperes spiritu! » heureux les pauvres vertueux, heureux les pauvres qui savent se résigner, ennoblir leur condition par le travail et la bonne conduite. Le royaume du ciel leur appartiendra. Jamais législateur, ni philosophe n'ont tenu un pareil langage, béatifié la pauvreté. Mais qu'on ne se trompe pas. Jésus-Christ ne proclame pas heureux les pauvres par le vice, la paresse, la débauche, l'inconduite. L'Evangile n'a pour eux aucune bénédiction, et sans pénitence jamais Jésus Christ ne les comptera au nombre des siens.

Le Divin Maître a fait plus encore en faveur du pauvre, il lui a donné *une dignité* incomparable. Son Evangile est principalement celui du pauvre, « pauperibus Evangelizare misit me. » Tout le christianisme roule sur le pivot de cette grande vérité. Non-seulement Jésus-Christ a choisi parmi les pauvres ses Apôtres, les fondements de son Eglise, les témoins de tous ses miracles et les dépositaires de sa doctrine, mais il se personnifie dans le pauvre, il le revêt de sa propre grandeur, il le couvre de l'éclat de sa gloire, de sa divinité, de sa sainteté. Il lui fait rendre une espèce de culte. Il a mis entre ses mains les clefs du ciel; miséricorde à celui qui a été miséricordieux, dureté à celui qui a été dur. En vérité, je vous le dis, *ce que vous aurez fait au moindre des miens, vous l'aurez fait à moi-même* « mihi fecisti. »

Jésus-Christ ne dit pas : En nourrissant, soulageant un pauvre, vous nourrissez, soulagez votre semblable, votre frère d'origine et de destinée. Jésus-Christ monte plus haut. Il prend le pauvre, l'élève à la hauteur de la nature divine, il se personnifie dans le pauvre, « mihi fecisti. » C'est pourquoi, au jour des grandes assises de l'humanité et des solennelles récompenses, il déclarera avoir eu faim dans celui que vous avez nourri, soif dans celui à qui vous avez donné à boire, avoir été nu dans celui que vous avez revêtu, captif dans celui que vous avez visité. Votre aumône, secours, charité ne s'adresse pas à l'homme, à l'être souffreteux, mais à lui-même, vivant dans un de ses membres malheureux, « mihi fecisti. » Qu'on ne se trompe pas encore ici! Nous devons l'assistance à tous les êtres délaissés, mais il n'y a que le pauvre vivant en vrai fidèle qui représente la personne sacrée de Notre-Seigneur. Ainsi Jésus-Christ, en donnant aux pauvres son exemple, sa doctrine, sa dignité, leur a laissé plus que le secours d'un métal d'or ou d'argent, plus que le manteau d'Elie.

C'est pourquoi son Eglise formée par son esprit a institué, en leur faveur, des institutions sans nombre dans le but de soulager toutes les douleurs physiques et morales ; et, dans ce service des pauvres, nous ne rencontrons pas seulement des saints, mais nous voyons les plus grands monarques de la terre, le roi Robert, saint Louis, saint Etienne, roi de Hongrie, saint Sigisbert et d'autres, admettre les pauvres à leurs tables, les servir à genoux comme étant les représentants et les membres souffrants de Jésus-Christ. Encore aujourd'hui le Pape ainsi que l'Empereur d'Autriche lavent, le Jeudi Saint, les pieds à douze pauvres. Encore aujourd'hui des milliers de vierges consacrent leur beauté, leur jeunesse, leur temps, leur santé et leur fortune à servir les malheureux et aspirent à l'honneur d'être sœurs de charité, servantes des pauvres. Encore aujourd'hui, dans toutes les grandes villes et dans toutes les

parties de l'univers catholique, des dames de la plus haute distinction, se font quêteuses ou même mendiantes en faveur des malheureux. Elles en comprennent la dignité. Elles savent que les pauvres partagent avec saint Pierre les clefs du ciel.

O pauvres, ne l'oubliez donc jamais, soyez reconnaissants envers vos bienfaiteurs et envers Jésus-Christ qui est votre meilleur ami; un regard sur sa naissance, sur sa vie, sur sa mort, sur le crucifix dans vos souffrances; pauvres servantes, pauvres ouvriers, soyez toujours fidèles à l'Evangile, afin que Jésus-Christ puisse toujours vous tendre une main protectrice et réaliser en vous le bonheur promis au pauvre vertueux, « beati pauperes spiritu! »

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Epître de saint Paul aux Galates[1].

IV, 1.

Mes frères, tant que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien du serviteur, quoiqu'il soit le maître de tout. Il est placé sous la puissance des tuteurs et curateurs, jusqu'au temps marqué par le Père. Ainsi, lorsque nous étions enfants, nous étions assujettis aux premiers éléments de l'instruction

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Galatas.* — Fratres, quanto tempore hæres parvulus est, nihil differt a servo, cum sit dominus omnium, sed sub tutoribus et actoribus est usque ad præfinitum tempus a patre. Ita et nos cum essemus parvuli, sub elementis mundi hujus eramus servientes. At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere : factum sub lege, ut eos qui sub lege erant, redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. Quoniam autem estis filii Dei, misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem : Abba, Pater. Itaque jam non est servus, sed filius. Quod si filius, et hæres per Deum.

donnée au monde. Mais lorsque la plénitude du temps fut accomplie, Dieu a envoyé son Fils unique, formé d'une femme et assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi et pour nous rendre ses enfants adoptifs. Et parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : Abba, mon Père. Ainsi aucun de vous n'est plus serviteur, mais enfant. S'il est enfant, il est aussi héritier de Dieu par Jésus-Christ[1].

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Galates. — II. Différence essentielle entre la loi ancienne et l'Evangile. — III. Conduite de Dieu dans l'éducation du genre humain. — IV. Mission de Jésus-Christ dans la plénitude des temps. — V. Transformation des sentiments du cœur dans la loi nouvelle.

I. — La Galatie était une province de l'Asie-Mineure. Vers l'an 280 avant Jésus-Christ, des Gaulois par suite d'une de ces excursions naturelles à cette nation guerrière s'établirent dans cette partie de l'ancien continent. Ils se mêlèrent aux Grecs, adoptèrent leurs usages et furent appelés Gallo-Grecs, Gallo-Græci ou simplement Galates. Saint Jérôme trouva parmi eux l'idiome que, de son temps, on parlait dans le pays de Trève[2]. Ce peuple simple et bon, comme le furent en général toutes les tribus germaines, n'ayant pas encore été gangréné par la corruption raffinée des races asiatiques reçut de la bouche de saint Paul l'Evangile avec avidité. L'Apôtre soit à Ephèse, soit ailleurs vers l'an 56, apprit que ses chers Galates étaient travaillés par des chrétiens judaïsants qui discréditaient son autorité, le faisant passer

[1] θεοῦ διὰ χριστοῦ.
[2] *Comm. Ep. ad Gal.*

pour un Apôtre subalterne, inférieur ; ils prêchaient la nécessité d'observer les rites mosaïques gardés, disaient-ils, par les grands Apôtres et l'Eglise de Jérusalem. Dans ce prétendu zèle, ils agissaient non par conviction, mais par jalousie, par vaine gloire, par prudence charnelle, par politique, dans le dessein d'éviter les persécutions : *La croix était une folie pour les Grecs et un scandale pour les Juifs.*

L'Apôtre écrivit donc à ses chers néophytes pour raffermir leur croyance, maintenir l'intégrité, la pureté de sa doctrine et leur donner quelques avis relatifs à leur état. Après avoir fondé sa qualité d'Apôtre sur une vocation spéciale, non de la part des hommes, mais de Dieu et sur un enseignement non humain, mais immédiat de Jésus-Christ, saint Paul établit l'unité de l'Evangile : *Anathème à quiconque en prêche un autre* (fût-il un Ange du ciel) ; Evangile qu'il leur a enseigné ; Evangile conforme en tous points à celui des colonnes de l'Eglise, de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jacques ; Evangile qui repose sur la foi et non sur la loi et les œuvres légales. La loi donnée à Moïse par l'intermédiaire des Anges n'a été qu'un pédagogue, un maître qui doit conduire au Christ dont nous nous revêtons dans le baptême, et dans lequel tous, nous sommes *un*, sans distinction ni de Juif ni de Gentil, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme ni de femme. Sous la loi, tous étaient mineurs, soumis à une puissance étrangère, attendant du Fils de Dieu le temps de leur majorité, de leur adoption divine. La loi était préfigurée dans l'esclave Agar qui n'a engendré que des esclaves, tandis que la nouvelle alliance est figurée dans Isaac, enfant de promesse, de liberté et héritier de son père.

L'Epître du jour a pour but de faire ressortir la minorité et l'esclavage de l'ancienne loi, en regard de l'Evangile.

II. — *Tant que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien du serviteur, quoiqu'il soit maître de tout. Il est placé sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par le père.*

L'Apôtre avait parlé plus haut d'héritage et de filiation. Il avait comparé l'Ancien Testament à un pédagogue et à un précepteur sévère. Ici, il complète sa pensée en l'assimilant à la mission d'un tuteur et d'un curateur. Selon lui, l'état religieux de la synagogue ressemblait à celui d'un enfant héritier, il est vrai, des biens de son père, mais soumis comme mineur à une domination étrangère, jusqu'au temps de la majorité. Chez les Anciens, il était d'usage que le père, mourant ou partant pour un voyage lointain, désignât le temps durant lequel ses enfants mineurs devaient rester en tutelle sous des maîtres chargés de leur éducation et de la gestion de leurs biens. Chez les Grecs et les Romains, la loi exigait l'âge de 25 ans où l'enfant était affranchi de la tutelle et libre possesseur de son héritage. Saint Paul faisant, allusion à cette loi et à ces usages qui règlent la succession des biens et l'éducation des enfants dans la famille, ajoute :

III. — *Ainsi, lorsque nous étions enfants, nous étions assujettis aux premiers éléments de l'instruction donnée au monde.*

Dans l'éducation du genre humain et dans la distribution des vrais biens de la religion, Dieu a agi comme un bon père de famille ; il a proportionné ses leçons aux besoins et à l'intelligence de son élève. Dans la Révélation primitive, il a donné au genre humain, au monde, comme éléments de son instruction, les connaissances fondamentales de la société religieuse et civile. L'idée d'un être souverain, créateur, conservateur de l'univers, vengeur de l'iniquité et rémunérateur de la vertu, le respect dû à l'autorité et à la propriété, l'espérance d'une autre vie et du libérateur sont restés plus ou moins vivaces chez tous les peuples. Lorsque l'idôlatrie et des passions sensuelles eurent obscurci les traditions anciennes, le Seigneur maintint ces premiers éléments de la science religieuse dans la race d'Abraham d'où naîtrait le Messie. A cet effet, il organisa fortement les enfants de ce patriarche et les constitua en une nation énergique, par la

loi de Moïse. Mais les cérémonies du mosaïsme formèrent une espèce de servitude jusqu'au temps de l'affranchissement fixé par le Père céleste.

IV. — *Lorsque la plénitude du temps fut accomplie, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme et assujetti à la loi pour racheter ceux qui étaient sous la loi et pour nous rendre ses enfants adoptifs.*

Dieu fait toutes choses avec poids et mesure. Il prépare l'avènement du Messie, pendant quatre mille ans. Durant cette longue période d'attente, il voulait faire comprendre à l'homme coupable, gémissant dans la servitude spirituelle et corporelle la nécessité et la miséricorde du Sauveur. Quand donc le temps arrêté de toute éternité pour l'accomplissement du mystère de la Rédemption fut accompli, Dieu envoya non plus un législateur comme Moïse, non plus des prophètes et des Anges, comme dans l'ancienne loi, mais son propre Fils. Et afin qu'il fût plus semblable à ceux qu'il venait instruire et racheter,

Il a été formé d'une femme; il n'a pas seulement traversé le canal féminin avec un corps céleste, comme l'ont faussement enseigné les Valentiniens, ces premiers blasphémateurs du Christ, mais il a pris dans le sein de la Vierge Marie, son sang, sa chair, en un mot la nature humaine. Il est devenu non un nouvel Abraham, chef d'un peuple particulier, mais un nouvel Adam, chef de l'humanité régénérée.

Il a été assujetti à la loi. Cette soumission n'avait rien de forcé comme celle des Juifs, qui ressemblait à celle d'un esclave ou d'un enfant mineur; elle était libre. Volontairement Jésus-Christ a été circoncis, présenté au temple, racheté, soumis au sabbat, aux divers rites de la synagogue. Avec les enfants d'Abraham, il a été sous les mêmes tuteurs, c'est-à-dire sous la loi, pour les racheter tous du péché et de la servitude et du joug de cette loi disciplinaire en réalisant, dans sa personne et dans son sacrifice, les images, les cérémonies et les figures de l'ancienne alliance. En se soumettant

volontairement au judaïsme, en accomplissant les prophéties, il a renversé le mur de séparation entre la synagogue et la gentilité ; le particularisme s'est résolu dans l'universel, il a fondé la religion de l'humanité dans laquelle grâce à lui nous devenons *enfants adoptifs de Dieu. L'esclavage, la minorité*, les éléments, l'A B C de la religion ont pris fin. Avec Jésus-Christ nous sommes arrivés à la vraie liberté, à la haute science religieuse, à l'héritage des biens promis. Le ciel nous est ouvert. Et une sainte mort nous fait entrer immédiatement dans la gloire de la société divine.

V. — *Et parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père. Ainsi, aucun de vous n'est plus serviteur, mais enfant ; s'il est enfant, il est aussi héritier de Dieu par Jésus-Christ.*

Dieu en nous adoptant ne se contente pas de nous donner certains droits extérieurs à l'héritage, comme cela se pratique dans l'adoption humaine où le sujet qui entre dans sa nouvelle famille ne sent souvent ni un vrai sentiment filial, et où il ne rencontre pas toujours non plus l'affection d'un vrai père ou celle d'une vraie mère. Dieu en nous adoptant va plus loin que l'extérieur. Il prend à notre égard le cœur d'un vrai père ; il nous donne tous les sentiments d'un enfant et nous disons avec confiance : *Notre Père*. Nous sentons une tendresse filiale à l'égard de Dieu :

Juifs et Gentils, nous ne sommes donc plus esclaves, mais enfants et à ce titre héritiers par Jésus-Christ.

O Dieu fait homme pour nous sauver, rachetez-nous du péché, ôtez-nous l'esprit de crainte et de servitude. Donnez-nous celui de l'adoption qui nous fasse connaître votre doctrine, suivre vos préceptes, espérer en vos promesses, implorer votre grâce, en vous disant sans cesse avec l'amour et le cœur tendre d'un enfant : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

INSTRUCTION.

Sommaire. — Dignité de la femme dans le christianisme.

« Misit Deus Filium suum factum ex muliere, » *Dieu a envoyé son Fils formé de la femme. Gal.* V, 4.

Nous avons remarqué plus haut qu'avant Jésus-Christ, les neuf dixièmes du genre humain, *les esclaves, les pauvres, les femmes et les enfants,* gémissaient sous l'oppression la plus épouvantable. Le Fils de Dieu, pour relever, même dans l'ordre temporel, ces tristes victimes de la force brutale, a pris la forme d'un esclave, est né de la femme, à l'état d'un faible enfant. Ce triple et prodigieux abaissement par lequel *Jésus-Christ* a passé sur la terre, joint à sa doctrine, a opéré la rédemption, le salut non-seulement éternel, mais même temporel de ces nombreux déshérités du corps social. Nous avons déjà dit comment Jésus-Christ, le Fils de Marie, a produit l'affranchissement de l'esclave et relevé la dignité du pauvre. Aujourd'hui, nous allons voir comment il a rendu à la femme ses droits perdus dans la famille et dans la société. Nous considérerons d'abord ce qu'est la femme dans le paganisme et ce qu'elle est dans le christianisme, c'est-à-dire nous mettrons en parallèle *la femme païenne* et *la femme chrétienne*, pour mieux comprendre la charité et la profonde sagesse du divin Rédempteur, qui n'a pas eu horreur du sein d'une vierge, « Non horruisti virginis uterum ; « misit Deus filium suum factum ex muliere. »

FEMME PAÏENNE.

Selon le plan divin, révélé par la nature comme par la religion, l'homme est le chef de la famille. Il doit y maintenir l'unité, la concorde, plutôt par la vivacité de son affection que

par la supériorité de sa force; il a la primauté de l'intelligence et de la puissance, par conséquent le devoir d'éclairer et de protéger les autres membres de la société domestique. La mère, subordonnée au père, possède la puissance du cœur et de la beauté, les charmes de la faiblesse, c'est-à-dire une puissance de médiation. De ces deux caractères naturels aux deux sexes, découle la série des droits et des devoirs qui unissent les deux êtres, dans un même et unique lien de tendresse et de dévouement tous les jours de la vie, de telle sorte que les deux existences n'en font qu'une seule, « et erunt duo in « carne una. » Cette profonde parole exprime avec une énergie divine *le dogme de l'unité*, de l'indissolubilité *des liens matrimoniaux* et résume tous les devoirs, tout le bonheur de la vie conjugale dans le mot *union*.

De l'histoire de la création de la première famille, rapportée dans la Genèse, saint Augustin et saint Thomas, les plus sublimes génies du catholicisme, tirent les réflexions suivantes. « L'homme fut d'abord créé seul, » dit le penseur d'Hippone, « mais il ne fut pas abandonné dans son isolement. Dieu voulut créer l'homme à l'état d'unité, d'où sortirait toute notre espèce, afin de nous rappeler que quelque multipliés que nous puissions être, nous ne devons former dans cette multitude qu'une unité harmonieuse. La femme d'Adam ne fut pas créée comme lui; elle sortit de ses flancs ainsi que le reste des mortels, afin que l'unité de la société et le lien de la concorde nous devinssent plus chers, étant fondés non-seulement sur la ressemblance d'une même nature, mais encore sur l'affection d'une même parenté, » « ut etiam in « multis consors unitas servaretur[1]. »

Saint Thomas, citant les paroles que saint Paul adressa aux philosophes, aux juristes et aux savants de l'Aréopage d'Athènes qui contestaient l'unité de la race humaine, « fecit

[1] *Civ. Dei.* XII, 26.

« ex uno omne genus humanum[1], » ajouta : « De même que Dieu est le principe unique de la création, ainsi Adam est l'unique générateur de l'humanité, parce que l'homme a été fait pour une société durable et que l'unité est un principe de durée. C'est pourquoi il tira la première femme, non de la tête de l'homme, afin qu'elle n'eût pas la domination, ni des pieds de l'homme, afin qu'elle ne devînt pas un sujet de mépris, mais de la région du cœur pour marquer que l'affection doit être le lien principal de la société domestique[2]. »

Ainsi, selon le plan primitif expliqué par le génie chrétien, la famille est divinement constituée sur les bases de la concorde et de l'unité; mais le péché originel, ayant rompu l'harmonie du monde visible, la famille ainsi que la nature humaine perdit son équilibre; elle s'affaissa sous le poids des passions.

La femme fut assujettie à la puissance et à la domination de son mari[3]. Les membres faibles de la famille, *la femme et l'enfant*, ont subi la loi de la force. Le paganisme, religion purement matérielle, méconnut les doux noms de père, d'épouse et d'enfant, il brisa les liens de la tendresse naturelle.

Chez tous les peuples anciens, comme aujourd'hui encore chez tous les peuples non chrétiens, le mari eut un droit excessif dans la famille; il devint un maître absolu, un despote, un tyran; il exerça souvent le droit de vie et de mort non-seulement sur l'enfant, mais quelquefois même sur la femme. Celle-ci, mère de famille, était sous une tutelle permanente, ou prisonnière derrière des enceintes infranchissables, ou traitée comme une esclave, même comme une bête de somme.

Chinois, Indiens, Egyptiens, Grecs, Romains, Arabes, races celtiques et germaniques sont là pour attester l'ancien droit

[1] *Act.* XVII.

[2] *Summ.* I part., q. 102, a. 5.

[3] Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui. *Gen.* III, 16.

ou même l'absence de tout droit dans la famille païenne. Qu'on examine les mœurs de ces diverses nations, et il en ressort clairement cette vérité : Dans toute l'antiquité, la femme nous apparaît sous le joug de l'esclavage et de la corruption, excepté chez les Juifs où la femme a toujours eu une dignité inconnue ailleurs.

Il nous suffit de rapporter quelques textes pour confirmer cette triste vérité qui ne saurait être contestée par aucun esprit tant soit peu versé dans l'histoire ancienne. Chez les Chinois et à l'extrême Orient la femme reste toujours, comme dans les mœurs turques, avilie et corrompue. Elle est regardée comme un meuble, un outil, une esclave. Voici l'extrait d'une lettre qu'un missionnaire français en Chine a écrite à sa sœur en 1865 et qui est rapportée dans les Annales de la propagation de la foi :

« Ici la femme ne s'appartient pas ; elle n'est pas maîtresse « de sa détermination et de ses actes ; elle est privée de « toute instruction. Ici on fiance les enfants très-jeunes, sou- « vent même avant l'âge de raison.

« Pour cet acte si important de la vie, il est très-rare « que les parents consultent leurs enfants. Or, d'après l'u- « sage du pays, une fille fiancée est une fille vendue qui « n'appartient plus ni à son père ni à sa mère. Dans les pays « païens, la femme est esclave et sans autorité ; une fille ne « peut jamais hériter des biens de son père. Les biens des « parents passent à leurs garçons et à défaut de ceux-là à « leurs plus proches héritiers, jamais aux filles. Ces usages « sont tellement enracinés que chez nos nouveaux chrétiens, la « femme continue à conserver plus ou moins les marques de sa « dégradation. Il est vrai que, de loin en loin, nous formons « quelques vierges que nous instruisons et à qui nous nous « efforçons de rendre leur dignité primitive ; mais ce ne « sont là que de rares exceptions, car le pays est si pauvre « qu'une femme, ne pouvant généralement pourvoir à sa « subsistance, est presque toujours obligée de se marier

« pour vivre. Si son premier mari vient à mourir, on la vend « à un autre. »

L'Ecriture Sainte est d'accord avec la Chine passée et actuelle pour proclamer l'avilissement de la femme païenne.

On est effrayé de lire dans nos livres sacrés la corruption de la femme de Babylonne. L'impudence personifiée n'offre pas un cynisme plus révoltant que celui qui est buriné par le prophète Jérémie. Le Deutéronome nous révèle également la corruption de la femme égyptienne et de celles des autres nations que Dieu avait voucés à l'anathème. Malgré la défense de la civilisation anglaise, on connaît le préjugé encore en vigueur qui oblige la femme indienne de se brûler toute vive sur le bûcher de son mari.

Dans l'île de Chypre, à Biblos, à Carthage, comme à Babylone, la femme était forcément dégradée. Chez les Mèdes et les Perses, les mages et les grands pouvaient épouser jusqu'à leurs mères et leurs filles. Hérodote et Strabon se réunissent pour faire la peinture la plus horrible de la polygamie domestique, chez tous les peuples orientaux et africains.

A Lacédémone, la femme est élevée dans la licence d'un camp : Platon, dans sa république imaginaire, ne connaît pas de plus beau modèle que la femme spartiate. On en rougit pour la philosophie.

Dans le gynécée, à Athènes, la femme légitime était condamnée aux travaux de l'aiguille avec ses esclaves et à une tutelle permanente, droit qui passa dans le code romain. La courtisane pouvait paraître en public, et était honorée, témoin l'exemple de Socrate qui fait avec tous les philosophes contemporains des visites empressées à la fameuse Théodaste; témoin encore l'exemple de Laïs qui accompagne Alexandre dans ses expéditions asiatiques et qui, dans une orgie avec ce prince, l'engage à brûler Persépolis afin d'avoir le spectacle de l'incendie de Troie[1].

[1] Plut. *vita Alex.*

Chez les Tartares, les Gaulois et les Bretons, la femme était esclave lorsqu'elle n'était pas guerrière. Elle devait travailler dans les champs ou combattre pour son maître; à sa mort, comme encore aujourd'hui dans les Indes, elle s'immolait sur son tombeau, pour le servir dans l'autre monde.

Parmi les peuples germains, la femme était plus considérée qu'ailleurs; néanmoins la constitution de la famille ne laisse voir que le règne de la force. Dans chaque maison, il n'y a qu'une personne libre, et c'est le chef (Karl). Point de liberté pour la femme: fille, elle est, selon l'énergique expression du droit, dans la main de son père; mariée, dans la main de son mari; veuve, dans la main de son fils ou de ses proches. Le mariage est un marché[1].

A Rome, il n'y a qu'une tête civile, celle du chef, du père. Il est propriétaire de la race toute entière. Tous les rapports de famille dérivent de ce droit de propriété. Les femmes sont en tutelle perpétuelle et ne la quittent que pour tomber dans la propriété d'un mari. Ainsi les noms de père, d'époux n'expriment jamais que le caractère d'une autorité absolue; le droit public domine le droit naturel, et le droit naturel est compté pour si peu de chose que la parenté qui n'est établie que par les femmes n'a aucun effet pour la tutelle et la succession[2].

Le chef de famille (paterfamilias), au milieu de la société générale, forme une petite société, soumise à un régime despotique. Ce chef est seul, dans le droit privé, une personne complète, c'est-à-dire, il forme seul un être capable d'avoir des droits. Tous ceux qu'il a sous sa main ne sont que des instruments. Il est propriétaire absolu de tous les biens et même de tous les individus qui composent la famille.

La famille romaine n'est pas une famille naturelle; c'est une création du droit civil, du droit de la cité. La femme

[1] Tac. *Mor. Germ.*
[2] Ortolan, *Droit public.*

épouse pour le mari, mère pour les enfants, peut être étrangère à la famille. Le lien de la famille n'est pas le lien du sang, le lien produit par le mariage, c'est le lien du droit civil; la force, voilà le fondement de la famille romaine. La tradition légale de la femme, non son consentement, forme l'essence du mariage, « justæ nuptiæ. » Ainsi la femme romaine, excepté lorsqu'elle est vestale ou mère de trois enfants, ne sort d'une tyrannie que pour tomber dans une autre. En se mariant, elle reste, lors même qu'elle est émancipée, la chose de son mari, comme elle l'était de son père; elle n'a pas plus de droits qu'elle n'en avait, elle est au même rang que ses propres enfants. Ce qu'elle apporte, ce qu'elle acquiert pendant le mariage, tout appartient au mari; les enfants ne lui appartiennent pas, mais au mari qui peut les tuer, les exposer, les vendre, les chasser de la famille par émancipation. Quant à elle-même il peut aussi la chasser, la vendre et même la tuer[1]. Esclave de quel côté qu'elle se tourne, elle ne rencontre partout autour d'elle que des maîtres qui se rappellent comment leurs ancêtres avaient conquis les filles des Sabins, la considèrent toujours comme un butin, et la traitent comme une chose conquise et une propriété vivante.

Dans les derniers temps de la République et sous l'Empire, la dissolution des mœurs alla si loin que les maris changèrent de femmes presque tous les ans, ils divorçaient capricieusement. Les grands de Rome se firent un jeu des engagements les plus sacrés. La répudiation et le divorce ne connaissaient plus de bornes. Paul-Emile, Sylla, Caton, Pompée, César, Cicéron, Antoine, Auguste se jouaient des lois du mariage. L'empereur Auguste craignant l'extinction des familles et le dépérissement de la population à Rome se

[1] Urbis conditor omnem in uxores potestatem concessit, penes viros; non solum domesticum imperium, sed ipsum, vitæ ac necis esse voluit. Denys d'Halycarnasse, l. II, 25.

vit même forcé de mettre des bornes au divorce, d'élargir le cercle de la liberté du mariage et d'établir des peines contre le veuvage et contre le célibat. Constantin modifia cette loi immorale et Justinien l'abolit.

En résumé, la femme, dans le paganisme, est devenue une chose, le jeu du caprice ou un vil instrument de progéniture. Oh! le Fils de Dieu a eu pitié de cette misère sans nom. En se choisissant une mère dans ce sexe faible et malheureux qui forme la moitié du genre humain, il a voulu le relever de son abaissement et lui rendre sa dignité perdue, comme nous le verrons dans l'instruction suivante.

Evangile selon saint Luc[1].

II, 33.

PROPHÉTIES DE SIMÉON ET D'ANNE SUR JÉSUS-CHRIST.

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère: Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël et pour un

Sequentia sancti Evangeli secnndum Lucam. — In illo tempore : Erat Joseph et Maria mater Jesu, mirantes super his quæ dicebantur de illo. Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur : et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. Et erat Anna Prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. Et hæc, ipsa hora superveniens, confidebatur Domino, et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel. Et ut perfecerunt omnia secundum legem Domini, revèrsi sunt in Galilæam in civitatem suam Nazareth. Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientia : et gratia Dei erat in illo.

signe de contradiction. Et un glaive percera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. Il y avait aussi une prophétesse Anne, fille de Phanuël de la tribu d'Aser; elle était fort avancée en âge, et n'avait vécu, depuis sa virginité, que sept ans avec son mari. Restée veuve et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Etant donc survenu au même instant, elle se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Après que Joseph et Marie eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée à Nazareth leur ville. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, étant plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

EXPLICATION.

JÉSUS PRÉSENTÉ AU TEMPLE.

Sommaire. — I. Marie et Joseph, modèles de la science du silence. — II. Prophéties du vieillard Siméon : le glaive de douleur dans le cœur de Marie. Jésus, ruine, résurrection d'un grand nombre, et signe de contradiction. — III. La prophétesse Anne. — IV. Joseph, Marie et l'Enfant Jésus, dans la retraite de Nazareth.

I. — *En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui.*

Cet Evangile rapporte des faits relatifs à la présentation de Jésus-Christ dans le temple; mais dans le récit naïf et sublime de l'auteur sacré, l'on trouve l'action de celui qui est la lumière et la vie du monde. Jésus dans son enfance et dans son mutisme mystérieux reste le grand docteur du genre humain, il porte les clefs du passé, du présent et de l'avenir, il ouvre comme il tient caché le secret des mystères, il inspire l'éloquence du silence et celle de la parole. Nous

voyons dans Marie et Joseph la science du silence portée à sa plus haute perfection. Dépositaires du grand mystère de l'Incarnation, ils ne le révèlent à personne. Ils attendent que le ciel informe des âmes privilégiées, soit par inspiration, soit par le ministère des Anges, de l'accomplissement des promesses. Le prêtre Zacharie, sainte Elisabeth, les bergers, les mages en sont instruits d'une manière miraculeuse. Aujourd'hui, à la grande admiration de Joseph et de Marie, le cercle des âmes d'élite confidentes de la naissance du Messie s'élargit; ce n'est plus l'étable de Bethléem qui se transforme en un lieu glorieux, où les pauvres et les riches sont venus s'humilier et reconnaître leur roi, leur Dieu et leur Sauveur dans l'humble enfant couché dans une crèche. Le temple de Zorobabel lui-même que la présence du Fils de Marie rend plus illustre que le chef-d'œuvre de Salomon prend une physionomie extraordinaire. Deux vieillards d'une éminente sainteté, un homme et une veuve, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint prophétisent et se changent, au milieu de la foule émerveillée, en apôtres de Jésus-Christ. Il nous instruisent comment en temps et lieu, il faut savoir parler et ne pas tenir captive la vérité.

II. — *Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël et pour être un signe de contradiction.*

Siméon, ce saint vieillard, prêtre ou non, que l'Esprit-Saint avait averti qu'il ne mourra point sans avoir vu le Sauveur, a eu l'insigne bonheur de prendre l'enfant Jésus dans ses bras, de le couvrir de tendres baisers, de le serrer contre son cœur dans les sentiments les plus vifs de reconnaissance, d'amour, de respect et d'adoration, et après cet excès de félicité, il manifesta le désir de voir arriver la fin de sa carrière terrestre et proclama que cet enfant *sera la gloire d'Israël et la lumière des nations.*

Puis il bénit Joseph et Marie, c'est-à-dire il exalta publiquement leur bonheur à cause de cet enfant, comme déjà

sainte Elisabeth avait béni la sainte Vierge, c'est-à-dire glorifié sa maternité divine, « benedicta tu in mulieribus et bene-« dictus fructus ventris tui. » Enfin se tournant vers la Vierge, il lui annonça en termes prophétiques un glaive de douleur, parce que son fils, résurrection d'un grand nombre, sera la ruine de plusieurs et un signe de contradiction.

Comment Jésus-Christ est-il établi afin d'être la ruine et la résurrection d'un grand nombre et un signe de contradiction?

Penser ou dire que le Fils de Dieu se soit incarné pour être la cause de la damnation d'un seul homme, serait une impiété et un blasphème. Selon tous les oracles tant de l'Ancien Testament que du Nouveau, Jésus-Christ est *la pierre angulaire, choisie, précieuse, sur laquelle repose tout l'édifice religieux, mais il est également la pierre de scandale, d'achoppement, de ruine pour tous ceux qui le rejettent.*

Quiconque se heurte contre cette pierre est brisé et elle écrase celui sur lequel elle tombe[1].

Les paroles de Siméon signifient donc que Jésus-Christ, l'auteur unique de notre salut, sera méconnu d'un grand nombre. Le rejet volontaire de la grâce, le refus coupable de croire à la mission du Sauveur, d'admettre sa doctrine, ses sacrements, l'ensemble de ses institutions ou son Eglise, constitue l'infidélité, la ruine de ceux qui ont entendu la promulgation de l'Evangile. Dans ce malheur qui frappe les aveugles obstinés, le Fils de Dieu est aussi innocent que la pierre qui blesse l'imprudent dont le pied heurte contre elle. Si Jésus-Christ n'est que par occasion la ruine des réprouvés, il est directement la résurrection des élus. Car il a racheté le genre humain tout entier, en mourant sur la croix[2]. Il est la cause particulière du salut de tous les justes.

[1] Isai, VIII, 14. — Matth. XXI, 42. — *Rom.* IX, 32. 33. — I. Pet. II, 4, 7. Qui ceciderit super lapidem istum confringetur.

[2] Qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. I *Timoth.* II, 4. — Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum

Sa grâce opère leur justification. Si sa passion et sa mort nous ont ouvert le ciel, il nous en facilite à tous le chemin par son exemple, sa doctrine, ses sacrements. Notre salut vient donc de lui, et notre perte de nous.

Jésus-Christ, *ruine* et *résurrection* d'un grand nombre, est aussi un *signe de contradiction*. Tout en Jésus-Christ a été contredit et est devenu l'objet de discussions passionnées, le sujet d'ardentes résistances. Il a été *contredit* dans sa naissance : on lui a reproché la pauvreté de ses parents et l'obscurité de son lieu natal. Il a été *contredit* dans sa divinité : elle a été niée. Il a été *contredit* dans ses miracles : ils ont été attribués à Béelzebuth le prince des esprits de ténèbres. Il a été *contredit* dans sa conduite : Jésus-Christ, la sainteté même, a été traité de Samaritain, d'amateur de bonne chère, de transgresseur de la loi du sabbat, d'ami des pécheurs, de rebelle, d'ennemi du repos et de l'ordre public. La raison d'Etat, le prétexte banal de toutes les tyrannies, l'a torturé, crucifié d'une manière révoltante, poursuivi jusque dans sa mort et son tombeau. Il a été *contredit* dans sa résurrection même : on a payé des calomniateurs pour la contester. Il a été contredit dans ses disciples et poursuivi en eux de ville en ville, de royaume en royaume, durant trois siècles de persécutions. Nul sexe, nul âge, nulle condition, nulle vertu n'a été épargné et quinze millions de chrétiens ont rendu leur foi débitrice du martyre, « fidem Martyrii « debitricem. » L'eau, le fer, le feu, la dent des bêtes, la plume des scribes, tous les éléments de la nature ont été employés contre lui avec toutes les ressources de la politique, de la ruse, du savoir et de la violence. Si la flamme du creuset rend plus brillant le métal, si la mer en furie battant le rocher le blanchit, ainsi les attaques de l'hérésie, du schisme sont le vent qui sépare le froment de la paille, ou le glaive de

daret. Non enim misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum. Joan. III, 16, 17.

division qui partage les enfants de Dieu et les enfants de Satan[1]. Dans les souffrances du Fils et de ses disciples, saint Siméon n'oublie pas la part de sa mère. Après avoir signalé le caractère de vie et de mort inhérent à la mission de l'enfant qu'il tient dans ses bras, après avoir annoncé les contradictions violentes dont il sera l'objet[2], il ajoute :

Et un glaive percera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient manifestées.

Si une mère vit dans son fils unique, si les joies, les tristesses du fils sont les joies, les tristesses de la mère, oh! quelle mère a plus souffert que la Vierge Marie qui aimait son fils d'un amour naturel et surnaturel? Elle aimait dans Jésus son fils, et son Dieu. Elle était à la fois la mère la plus tendre et la femme la plus sainte. Son amour se composait de la tendresse la plus vive et de la charité la plus parfaite. Tous les sentiments de la nature, tous les mouvements de la grâce réunis dans l'âme la plus sensible et la plus éminente s'animaient et s'élevaient à un degré pour nous incompréhensible. Le fils et la mère ne vivaient, pour ainsi dire, que d'un seul cœur, que d'une seule âme, « anima una. » Aussi dès l'instant que le mystère de la passion de son Fils est révélé à Marie, le glaive de douleur qui doit percer son âme commence son œuvre d'indicibles angoisses. La pensée de ce drame horrible la suit partout et la constitue essentiellement la mère de douleur, « mater dolorosa. » Elle voit continuellement son Fils, sous la figure d'un agneau immolé, « agnum « stantem tanquam occisum[3]. »

Que deviennent devant cette lugubre image la douceur de ses caresses, la tendresse de ses soins? Ses doux baisers, ses regards d'amour ne s'adressent plus qu'à la grande vic-

[1] Ubique ei contradicetur. *Act.* XXVIII, 22.

[2] Tetendit arcum suum et posuit me quasi signum ad sagittam oris. Jerem, III, 12. — Convenient in unum adversus Dominum et adversus christum suum. *Psalm.* II, 2.

[3] *Apoc.* V, 6.

time des péchés du monde; les circonstances même les plus propres à exciter sa joie, lui rappellent son martyre futur. Le bonheur d'avoir soustrait son Fils aux fureurs d'Hérode, se change en amertume, à la pensée qu'une mort plus cruelle l'attend. La joie de l'avoir retrouvé dans le temple, après trois jours d'absence, de larmes et de deuil, s'évanouit à l'idée d'une séparation plus longue et plus déchirante. Dans la vie publique de son Fils, loin de se réjouir en le voyant parcourir les villes et les bourgades de la Judée, prêcher son Evangile, prodiguer ses miracles, répandre de tous côtés des bienfaits, environné d'une multitude émerveillée, elle voit cette même multitude se tourner contre lui avec fureur, demander avec de grandes clameurs sa mort ignominieuse, presser son supplice et joindre la raillerie à la cruauté. Si son cœur maternel fut si agité lorsqu'elle ne faisait que prévoir dans son esprit les souffrances de son Fils, de quel supplice ne fut-il pas tourmenté quand le hosanna se mêla réellement « au tolle, au crucifige illum » ? Si donc la simple prévision des souffrances de Jésus est pour Marie un martyre continuel, ah ! qui dira les angoisses de son cœur, lorsque la réalité est sous ses yeux ? L'Ecriture sainte semble se refuser de peindre une pareille douleur ; elle se contente elle-même *de l'indiquer* en disant : La mère de Jésus se tenait debout devant la croix[1]. Agar la mère d'Ismaël dans le désert ne veut pas voir périr le fruit de ses entrailles, elle s'est éloignée de lui, désolée, versant un torrent de larmes. Abraham n'a pas achevé le sacrifice d'Isaac, Dieu s'est contenté de sa bonne volonté : mais ce que Dieu n'a pas demandé à un homme, à une mère ordinaire, il l'a agréé dans la Vierge Marie. Elle a été témoin oculaire de l'holocauste de son Fils et dans quelle attitude ? Non dans l'abattement d'une femme, mais dans la dignité d'un vrai sacrificateur. Elle s'est immolée elle-même avec la grande victime qui a racheté le monde. Si les douleurs

[1] Stabat juxta crucem mater ejus. Joan. XX, 25.

de l'enfantement lui ont été épargnées à la naissance de son Fils, elle les a ressenties au moment de notre enfantement à la vie éternelle.

Devant un pareil spectacle, le soleil a retiré sa lumière, les rochers se sont fendus et la terre a tremblé.

Les contradictions et la Passion du Fils qui percèrent de douleur l'âme de la sainte Vierge, découvrirent alors les dispositions secrètes de beaucoup de cœurs. Elles révélèrent l'hypocrisie des pharisiens et des scribes qui attendaient un Messie conforme à leurs intérêts et rejetèrent le véritable. Elles firent également voir la lâcheté de ceux qui ne s'attachaient à Jésus-Christ qu'à raison de ses miracles et de ses bienfaits, lorsqu'il marchait de triomphe en triomphe, et qui l'abandonnèrent dès qu'il fut en butte à la haine, aux embûches et aux outrages du Sanhédrin ; hypocrisie et lâcheté qui se perpétuent, à travers les siècles, dans toutes ces âmes qui n'ont qu'une religion de circonstance et qui la trahissent, dès que leur profession de foi pourrait compromettre leurs intérêts[1].

III. — *Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuël, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge et n'avait vécu depuis sa virginité que sept ans avec son mari. Restée veuve et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour, dans les jeûnes et dans la prière. Etant donc survenue à la même heure, elle se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.*

Jusqu'ici Dieu a révélé la naissance de son Fils de bien des manières. Chaque âge, chaque sexe, chaque condition est appelé à lui rendre un témoignage éclatant. Le ciel, la terre, Jérusalem, la cour d'Hérode, les docteurs de la loi,

[1] Oportet et hæreses esse ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. I. *Cor.* XI, 19.

ou le Sanhédrin, les Anges, les étoiles, le sang d'innocentes victimes et le temple lui-même ont été mis en mouvement à l'occasion de la naissance de l'enfant de Bethléem. Mais que les voies de Dieu sont différentes de celles des hommes! Une Vierge conçoit, une stérile enfante, un muet parle, saint Jean enfermé dans les entrailles de sa mère tressaille d'allégresse, Zacharie, sainte Elisabeth, Marie prophétisent, les bergers, et les mages adorent. Le vieillard Siméon annonce les destinées de l'enfant et de la mère, et la prophétesse Anne se joint à l'exaltation du vieillard; et la foule des pharisiens, des scribes, des docteurs, des prêtres reste indifférente! Mais quelle est la portée du témoignage de la prophétesse Anne? L'Evangile en fait le portrait le plus flatteur. Veuve à la fleur de l'âge, elle s'est consacrée entièrement dans le temple, au service du Seigneur, sous l'empire de l'esprit d'oraison, de pénitence et de chasteté. Le jeûne et la prière se réunissaient en elle pour mortifier sa chair, même dans une vieillesse avancée. Aussi cette longue vie de pénitence et de rapports continuels avec le ciel, lui mérita-t-elle des grâces extraordinaires, le don de prophétie. C'est à cette sainte, publiquement connue, que l'enfant Jésus se révèle dans le sanctuaire, au moment qu'elle s'y présente pour y prier selon sa coutume, et non à ces hypocrites qui ne paraissent dans le lieu saint que pour y étaler leur orgueil, leur fausse vertu, et leur vaine science. La sainte veuve pleine de reconnaissance envers Dieu et de charité envers le prochain, communique sa révélation, touchant la naissance du Sauveur, à toutes les âmes pieuses qui attendent avec ardeur la rédemption d'Israël.

IV. — *Et après que Joseph et Marie eurent terminé toutes choses conformément à la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, étant plein de sagesse et la grâce de Dieu était en lui.*

Quoique la Vierge Marie ne soit pas soumise à la loi de la

purification, néanmoins elle remplit dans le temple toutes les prescriptions légales, afin d'être pour nous un éternel modèle d'humilité et d'obéissance. Ils ne retournèrent à Nazareth qu'après la mort d'Hérode et leur retour de la fuite de l'Egypte.

Si le Fils de Dieu revêtu de la nature humaine a paru se fortifier, croître avec le cours des années *en sagesse et en grâce*, c'est-à-dire s'il a laissé voir aux hommes comme par degré les rayons de cette sagesse et de cette grâce qui réside pleinement dans sa divinité, n'est-ce pas pour servir de modèle non-seulement à la jeunesse, mais à tous les âges de la vie? N'a-t-il pas voulu nous enseigner que dans les voies du salut nous devons faire des progrès constants? « Croissez, nous crie le prince des Apôtres, dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. » Le torrent des passions et des inclinations vicieuses que nous traversons nous entraîne : ne pas faire de continuels efforts pour en surmonter la violence, c'est périr infailliblement, car ne pas avancer dans la pratique du bien c'est reculer. Ressemblons donc à l'enfant Jésus par notre tendance vers la perfection de la vertu, à Marie et Joseph par la prudence et la réserve de notre silence, au vieillard Siméon et à la veuve Anne par notre sainteté et la manifestation de la vérité, lorsque les circonstances l'exigent.

INSTRUCTION.

Sommaire. — Suite de la dignité de la femme.

« Erant Joseph et Maria, mater Jesu, mirantes super his « quæ dicebantur de illo », *Joseph et Marie mère de Jésus*

[1] Crescite in gratia et in cognitione Domini nostri Jesu Christi. II. Pet. III, 18.

étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Luc, II, 23.

Nous avons dit, dans l'instruction précédente, ce qu'est devenue la femme chez tous les peuples de l'antiquité. Selon le plan divin et l'ordre de la création, elle devait être la digne compagne de l'homme, son soutien dans la famille. Le paganisme ou l'infidélité en a fait un être avili, corrompu, une esclave, une bête de somme, un instrument de progéniture brisé arbitrairement. A ce triste tableau de l'avilissement du sexe faible, œuvre de la force et de la civilisation ancienne, opposons ce que le Christ a fait en faveur de la femme pour lui redonner, dans l'ordre social, sa dignité et ses droits perdus. Nous parlerons donc aujourd'hui de la femme chrétienne.

FEMME CHRÉTIENNE.

Le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour restaurer toutes choses[1], sauver ce qui est faible, régénérer la famille, en réhabilitant surtout la femme.

La femme, il l'élève à la hauteur de la maternité divine, et par là, à une grandeur incomparable; il s'incarne dans son sein, « non horruisti virginis uterum, » devient chair de sa chair, « verbum caro factum est, natus de Maria Virgine, » il l'appelle du doux nom de *Mère*, il se soumet pendant trente ans à ses ordres, « erat subditus illis. » Eve, la mère de tous les mortels, a attiré à son sexe l'asservissement : la Vierge Marie, l'Eve de la nouvelle alliance, affranchit du joug de la servitude toutes les femmes qui embrasseront la religion de son Fils. C'est là un des motifs pour lequel on la proclamera bienheureuse à travers toutes les générations. Le culte de Marie basé sur sa maternité divine, contribua singulièrement à la réhabilitation de la femme. Jésus-Christ fut la source de cette régénération, et Marie en devint un instrument capital. Aussi

[1] Instaurare omnia in Christo. *Eph.* I, 10.

la femme sent-elle pour le Sauveur un attrait secret; elle s'attache à ses pas par un certain pressentiment de sa prochaine délivrance. L'Evangile remarque que des dames de qualité suivaient Jésus-Christ dans ses courses apostoliques et pourvoyaient abondamment à son entretien ainsi qu'à celui de ses disciples. Marie-Magdelaine, Jeanne, femme de Chuse, procurateur d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres l'assistaient de leurs biens. Sous l'inspiration de l'enthousiasme, la Samaritaine même se transforma en ardente apôtre de sa doctrine, « venite et videte hominem[1]. » Lors de la douloureuse Passion, quand les siens l'avaient abandonné, que le peuple juif le blasphémait, que de tous côtés retentissait « le tolle, le crucifice « illum, » des femmes pieuses de Jérusalem, plus justes et plus fortes que les hommes, prenaient part à ses souffrances et le consolaient par leurs larmes, leur attachement, leur constance, dans le moment suprême.

Quand sur la croix, l'Homme de douleur était suspendu entre le ciel et la terre, abandonné pour ainsi dire de Dieu et des hommes, la femme resta fidèle et dévouée jusqu'au degré le plus héroïque et le plus sublime. Aucun fait de l'histoire humaine n'est comparable à l'attitude de la mère de Jésus devant la croix, « stabat juxta crucem mater dolorosa. »

Les femmes devinrent les premières auxiliaires des Apôtres dans la propagation de la foi, et furent spécialement recommandées et honorées dans les Epîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean. Nous nous bornons à donner ici le point de vue élevé sous lequel saint Paul envisage la famille et l'union de l'homme et de la femme. « L'homme, dit-il, est le chef de la femme... Il est l'image et la gloire de Dieu et la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'est pas de la femme, mais la femme de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Les femmes doivent donc être soumises à leurs maris comme au

[1] Joan., VI, 11.

Seigneur. Et les maris doivent aimer leurs épouses comme leur corps; personne n'a jamais haï sa propre chair; qui aime sa femme s'aime soi-même[1]. »

L'Apôtre pour relever la femme et expliquer la hiérarchie de la famille ne se contente pas de rappeler l'histoire biblique de la création, il entre dans les profondeurs du mystère de l'Incarnation. Il établit entre l'homme et la femme les mêmes rapports qu'entre le Christ et son Eglise. « De même que l'Eglise, continue le docteur des nations, est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent l'être en tout à leurs maris. Comme le Christ veille sans cesse sur son Eglise pour laquelle il s'est livré et qu'il cherche à rendre glorieuse, immaculée, de même l'homme doit se dévouer pour celle qui lui a été associée, il doit la nourrir, la protéger. Grand mystère! L'union de la femme et de l'homme, c'est l'union de Jésus-Christ et de son Eglise[2]. »

L'on comprend que, devant une telle doctrine, la femme est devenue non-seulement libre, mais a été honorée et respectée partout où l'Evangile a pris racine. Ce qui servit surtout encore à régénérer la femme, ce fut la *monogamie* enseignée par Jésus-Christ. L'unité et l'indissolubilité du lien conjugal sauvèrent la famille. *Un seul toujours uni à une seule*, « erunt duo in carne unà, » voilà le dogme chrétien qui releva la femme, lui donna une valeur morale et la fit sortir de son profond abaissement. L'Eglise dépositaire de cette croyance la fit pénétrer dans les mœurs et modifia essentiellent l'ancien ordre de choses. Les Souverains Pontifes employèrent principalement les armes spirituelles pour réprimer la licence anti-conjugale des princes; ce fut là une des principales causes de la lutte de la papauté dans le cours des siècles et la source même de bien des schismes. Quoi qu'il en

[1] Mulieres viris suis subditæ sint, sicut domino. *Eph.*, V, 22.

[2] Sacramentum hoc magnum est! Ego autem dico in Christo et in Ecclesia. *Eph.*, V, 22.

soit, la sainteté du mariage, base sacrée du bonheur public, fut ainsi assurée et la famille chrétienne exista dans sa pureté et son harmonie.

Bossuet fait parfaitement ressortir cette organisation divine de la famille :

« En bénissant l'amour conjugal comme la source du genre humain, Dieu ne lui permit pas de s'épandre sur plusieurs objets, comme il arrive lorsqu'un homme eut plusieurs femmes : mais réduite à l'unité de part et d'autre, il en fit le lien sacré de deux cœurs unis, et pour lui donner sa perfection et à la fois le rendre une digne image de la future union de Jésus-Christ avec son Eglise, il voulut que le lien en fût éternel comme celui de l'Eglise avec Jésus-Christ. C'est sur cette idée primitive que Jésus-Christ réforma le mariage, et comme disent les Pères, il se montre le digne Fils du Créateur, en rappelant les choses au point où elles étaient à la création. C'est sur cet immuable fondement qu'il a établi la sainteté du mariage chrétien et le repos des familles. La pluralité des femmes autrefois permise ou tolérée, mais pour un temps et pour des raisons particulières, fut ôtée à jamais, et tout ensemble les divisions et les jalousies qu'elle introduisait dans les mariages les plus saints. Une femme qui donne son cœur tout entier et à jamais, reçoit d'un époux fidèle un pareil présent et ne craint pas d'être méprisée ou délaissée pour une autre. Toute la famille est unie par ce moyen ; les enfants sont élevés par des soins communs et un père qui les voit tous naître d'une même source, leur partage également ses amours[1]. »

La chevalerie, cette ordination militaire et fille du christianisme, contribua encore au respect de la femme. « Cette institution guerrière et religieuse à la fois, où il y avait noviciat, serment aux pieds des autels et cérémonie de réception[2],

[1] Quatrième avertissement. — Le récipiendaire était obligé de se confesser, de communier, d'assister à la messe et de jeûner vingt-quatre heures.

était l'association la plus vaste, la plus brillante qui ait jamais existé. Les membres, choisis entre tous les peuples chrétiens, s'obligeaient par serment à mener une vie dure et aventureuse, à consacrer leur épée *à la défense du principe de la foi et de l'honneur des dames.* Le respect de la femme mêlé à des sentiments religieux caractérise les chevaliers. Ils juraient que, s'ils étaient forcés de conduire une dame ou une demoiselle, ils la serviraient, la protégeraient et la sauveraient de tout danger et de toute offense, ou ils mourraient à la peine ; que jamais ils ne lui feraient violence, l'eussent-ils gagnée par armes[1]. » Sous l'influence de telles idées et de telles mœurs, la femme acquit peu à peu une prépondérance marquée dans la société et devint, dans la civilisation moderne, un être privilégié. Les premiers honneurs sont maintenant pour elle, soit en voyage, soit à table, soit dans les diverses relations de la vie, sous peine d'incivilité.

De plus, ce qui est hors du cours naturel des choses, un phénomène unique dans l'histoire, la merveille des merveilles, pour les peuples privés des bienfaits du christianisme, les Turcs, les Chinois, et les idolâtres de l'Asie et de l'Afrique, la femme chrétienne, surtout la vierge consacrée à Dieu, assume le poste d'honneur dans l'éducation et dans l'exercice de la bienfaisance publique. Elle a une place incontestée dans les écoles de son sexe, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les hospices d'incurables et dans les prisons, dans les bagnes et les colonies pénitentiaires, près du chevet des malades, dans les salles d'asile, dans les mille associations de la charité. Elle exerce une action bienfaisante sur l'enfance, sur l'adolescence, sur l'âge mûr, sur la vieillesse, sur celui qui entre dans la vie comme sur celui qui la quitte. Partout où il y a une larme à essuyer, une douleur à consoler, une infortune à soulager, vous trouverez la vierge chrétienne en tête. Elle quitte parents, frères, sœurs, amis, biens

[1] Guizot, *Civil. moderne.*

et jouissances de la terre, famille et patrie, pour se dévouer à l'humanité souffrante. Elle renonce volontairement au plus bel ornement de son sexe, à la chevelure. Elle se revêt d'une bure grossière, suit un régime pénible. La voyez-vous cette pauvre et frêle créature? Elle traverse l'Océan, elle brave la tempête, les fatigues et les ennuis d'un long et pénible voyage. Elle est en Afrique, en Amérique, en Chine, dans les îles de l'Océanie, sur toutes les plages du monde, pour y répandre les bienfaits de l'instruction et de la vraie civilisation. Elle affronte même les balles et les boulets sur le champ de bataille, pour étancher le sang du blessé, ami ou ennemi, et rappelle, sur la terre étrangère, par son dévouement, à celui qui meurt victime de son devoir, la grande image de la patrie, le doux souvenir d'une sœur ou d'une mère absente.

O femmes, restez chrétiennes. Dans le christianisme seul, vous trouverez votre dignité, votre rang dans la famille et des garanties contre votre faiblesse. Aimez Jésus-Christ le restaurateur et le conservateur de vos droits. A l'imitation des saintes femmes de l'Evangile et de l'histoire ecclésiastique, telles que la Sainte Vierge, sainte Elisabeth, la prophétesse Anne, sainte Marthe, sainte Madeleine et les Clotilde, les Blanche, les Isabelle, soyez d'ardentes apôtres de la foi dans le cercle de votre influence. Préparez vos maris, vos frères, vos pères indifférents à la pratique de la religion, par votre douceur, votre bonté, votre fidélité à votre devoir, surtout par votre conduite et la prudence de votre silence. Saint Pierre dans sa première Epître appelle le silence de la femme un grand moyen de conversion pour le mari infidèle, « ut si qui non « credunt Verbo per mulierum conversationem sine verbo « lucrifiant[1]. » O femmes, souvenez-vous toujours que la piété est utile à tout. Elle a les promesses de la vie présente et de la vie future[2].

[1] Pet. III, I. — [2] Pietas ad omnia utilis est, habens promissionem vitæ quæ nunc est et futuræ. I. Tim. IV. 8.

FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

L'Épître est celle de la Messe de Minuit. La voir avec l'explication[1], pages 110 et 116.

Évangile selon saint Luc[2].

II, 21.

CIRCONCISION ET NOM DE NOTRE-SEIGNEUR.

« Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devait être circoncis, il fut nommé Jésus, du nom que l'Ange lui avait donné, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. La Circoncision spirituelle. — II. La puissance du nom de Jésus.

Cet Évangile, malgré sa brièveté, nous rappelle les deux faits les plus caractéristiques de l'enfance de Jésus-Christ: *Sa circoncision, et le nom qui lui fut donné.*

I. — La *circoncision*, opération douloureuse et sanglante faite, le huitième jour, sur tout enfant du sexe masculin, était le signe extérieur de l'alliance de Dieu, contractée avec

[1] Pour le commencement de l'année, lire l'instruction sur le prix du temps, premier dimanche de l'Avent, page 12.

[2] *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — In illo tempore, postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus : quod vocatum est ab Angelo, priusquam in utero conciperetur.

Abraham et sa race[1]. Elle obligeait sous peine de mort tout Israélite qui ne devenait membre de la synagogue et du peuple élu qu'en recevant, sur son corps, cette marque visible du pacte fait avec Abraham. Cette loi, à la fois civile et religieuse, particulière à un peuple qu'elle empêchait de se confondre avec les autres nations, figurait le baptême, caractère de la nouvelle alliance et des enfants de Dieu. Elle n'avait évidemment qu'une durée transitoire, l'ombre devant disparaître devant la réalité. Cette loi était prescrite à Abraham et à sa postérité pour être un signe, renouvelé de génération en génération, de la promesse faite à ce patriarche que le libérateur du genre humain naîtrait de son sang. Le Messie venu, la promesse était accomplie.

Aussi Moïse annonçait-il déjà le terme de cette loi aux Israélites, en déclarant qu'un jour le Seigneur leur susciterait dans leur nation et du milieu de leurs frères un autre prophète et un autre législateur et il leur ordonnait de l'écouter[2].

C'est pourquoi Jésus-Christ, le prophète et le législateur annoncé par Moïse, mais prophète et législateur non d'un peuple particulier, mais le prophète et le législateur de l'humanité, en se soumettant volontairement à la circoncision de la synagogue, transforma cette loi figurative, étroite, charnelle, extérieure, en une loi spirituelle, générale, intérieure. D'une loi de chair et de sang, il fit sortir une loi qui atteint l'âme, qui va jusqu'au retranchement des passions et des appétits grossiers. Il y a donc une double circoncision, *celle de la chair et celle du cœur, celle de la synagogue et celle de Jésus-Christ.*

La circoncision légale, extérieure, abrahamique et mosaïque donnait des droits civils et religieux à un peuple

[1] Masculinus cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illa de populo suo. *Gen.* XVII, 14.

[2] Prophetam de gente tua et de fratribus tuis... suscitabit tibi Dominus Deus meus. *Deut.*, XVIII, 15.

particulier. La circoncision spirituelle est de l'essence du christianisme et donne des droits à l'union des âmes. Jésus-Christ s'y soumet volontairement. Et en accomplissant cet acte pénible, il s'humilie et s'anéantit plus que dans sa conception dans le sein d'une Vierge ou dans sa naissance dans l'étable de Bethléem. Dans ces deux états, il conservait la forme de l'innocence et avait reçu les adorations des âmes les plus pures : de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Zacharie ; et dans la crèche, des bergers et des Mages. Les Anges et une étoile miraculeuse avaient environné son berceau d'un éclat extraordinaire, mais ici, sous le couteau sanglant de la circoncision; il paraît sous la forme d'un pécheur, il est péché, selon l'expression énergique de saint Paul[1]. Il subit la peine, l'humiliation du péché, il commence notre rédemption ; son sang est versé, en attendant qu'il l'épuise sur l'autel de la croix. Mais en se soumettant à la circoncision charnelle, non-seulement Jésus-Christ accomplit la loi, mais il la transforme ; il crée la circoncision spirituelle qui est l'essence du christianisme et qui, dans le sein de l'Eglise catholique, donne des droits à l'union des âmes. Le docteur des nations nous parle, dans presque toutes ses Epîtres, de la circoncision nouvelle et affirme qu'elle n'est pas comme l'ancienne, extérieure, apparente, faite de la main de l'homme, dans le but de retrancher quelque chose de la chair, mais que c'est une circoncision en Jésus-Christ, du cœur, opérée non-seulement selon la lettre, mais selon l'esprit[2].

Cette circoncision intérieure et spirituelle tend à la réforme de nos inclinations vicieuses, et de nos affections déréglées. Dans le cœur se trouve la source de tout péché. Pensées mauvaises, paroles coupables, actions criminelles, désirs

[1] Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. II. *Cor.*, V, 21

[2] Circumcisi estis circumcisione non manufacta in expoliatione corporis carnis, sed in circumcisione Christi. *Colos.*, II, 11. — Circumcisio cordis in spiritu, non littera. *Rom.*, II, 29.

impurs, impudicité, vol, meurtre, faux témoignage, blasphème sortent d'un cœur perverti[1]. C'est le cœur qui nous sauve; c'est aussi le cœur qui nous damne. Il faut donc le changer, le transformer, c'est-à-dire le circoncire spirituellement. Or, circoncire le cœur, c'est assujettir sa raison à la lumière de la foi, dompter son humeur, amortir ses désirs, contraindre ses passions; circoncire le cœur, c'est humilier l'orgueil, comprimer la colère, étouffer la vengeance, le ressentiment, résister à l'attrait de la volupté; circoncire le cœur, c'est renoncer à soi-même par l'abnégation, se vaincre soi-même par le détachement de tout ce qui est dangereux. Voyez Jésus-Christ dans sa circoncision; il soumet son indépendance en l'assujettissant à une loi qui ne l'oblige pas et il nous montre à nous soumettre sans résistance, sans murmure aux lois qui nous sont imposées; il humilie sa grandeur en se chargeant du caractère ignominieux du péché. Il nous instruit à abaisser l'orgueil qui nous enfle, à retenir l'ambition qui nous emporte; il souffre une douloureuse et sanglante opération, prélude du sacrifice de la croix, et il nous apprend à réprimer la sensualité et à détester le péché cause de ses horribles souffrances et de ses profondes humiliations. Cette circoncision intérieure est souvent plus pénible que la circoncision extérieure.

Si donc conformément aux décrets éternels, Jésus-Christ a subi la circoncision pour la transformer ainsi que toute l'économie de la loi ancienne, il entre aussi dans les desseins de Dieu que nous nous soumettions à la loi de la circoncision spirituelle. Celle-ci est aussi nécessaire à notre salut que la circoncision légale. Elle entre dans le plan de notre Rédemption et on peut dire avec autant de vérité de la circoncision évangélique que de la circoncision judaïque: Tout âme qui ne sera pas marquée de ce signe, sera rayée du peuple élu.

[1] De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. MATTH., IV, 15.

II. — Avec la circoncision, *l'enfant divin reçut un nom que l'Ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.*

Chez les Juifs, l'imposition du nom n'avait lieu que le huitième jour, dans la cérémonie de la circoncision qui incorporait l'Israélite au peuple élu, comme l'enfant n'est nommé, dans le christianisme, qu'en recevant le baptême qui nous consacre au service de Dieu.

Dans les deux alliances, l'homme doit porter le signe qui le fait reconnaître au ciel avant d'avoir sur la terre un nom qui le distingue de ses semblables. Dans l'imposition d'un nom, il y a deux choses : *le droit de propriété* de la part de celui qui l'impose, et *la définition* de la chose qui est nommée. Adam dans le paradis avait imposé un nom à tous les animaux pour marquer qu'ils étaient créés pour son service. Encore aujourd'hui, dans le mariage, la femme reçoit le nom de son mari, et on donne un autre nom à celui qui entre en religion. Le nom est donc l'expression, la définition d'une chose. Or, Dieu seul connaissant parfaitement la nature des choses et les qualités des personnes peut les définir et leur donner leur vrai nom. Les hommes bornés dans leur lumière ne sauraient exprimer que des noms variables et arbitraires. Aussi l'Apocalypse nous dit que dans la Jérusalem céleste tous les élus auront un nom véritable donné par Dieu même [1].

Jésus-Christ, en sa qualité de Fils de Dieu, s'appelle *Verbe*, nom qui exprime l'égalité de la nature divine avec son Père. Comme homme il aura également un nom qui le distinguera de tous les être créés et qui exprimera sa vraie mission sur la terre. Or, quelle a été sa grande mission? N'est-ce pas notre salut, notre Rédemption? « Propter nostram salutem « descendit de cœlis. » Et qui peut parfaitement connaître et définir cette mission? N'est-ce pas Dieu seul? Donc l'Eternel

[1] *Apoc.* passim.

seul a pu donner un nom au Verbe fait chair et quel sera ce nom? *Ce sera Jésus ou Sauveur*, parce qu'il sauvera le genre humain du péché, cause de toutes les oppressions morales et physiques. C'est pourquoi l'Evangile remarque expressément que l'Enfant Divin reçut, le jour de la circoncision, le nom qui lui avait été donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. L'Archange Gabriel avait dit à Marie : « Vous concevrez et vous enfanterez un Fils et vous l'appellerez « Jésus[1]. » Un autre Ange avait fait à saint Joseph la même recommandation[2]. Ainsi le nom de Jésus ne vient pas des hommes : il a été imposé par Dieu même. Nous voyons dans l'Ecriture-Sainte que Dieu a changé les noms de ses amis. Il changea le nom d'Abram (père élevé) en celui d'Abraham (père de la multitude) et celui de Saraï (ma princesse) en celui de Sara (princesse par excellence). Il voulut également que le fils d'Abraham et de Sara, conçu contre toutes les lois de la nature, fût appelé Isaac (Ris) ou enfant de miracle, enfant de promesse. Un Ange avec lequel Jacob avait lutté changea son nom en celui d'Israël (fort contre Dieu). Un Ange recommanda à Zacharie de donner à son fils le nom de Jean[3] (grâce, miséricorde). Tous ces changements de dénominations signifiaient une faveur particulière, une qualité ; mais le nom de Jésus, de Sauveur, désigne essentiellement sa mission divine. Il le distingue de toute autre personne et l'élève au-dessus de tout ce qui est créé.

Les noms *Verbe*, *Fils de Dieu*, *Sagesse incréée*, *Splendeur du Père* marquent sa divinité. Le nom Christ ou Oint n'est pas son nom propre. Les prophètes, les rois, les prêtres, s'appellent aussi les Christs, les Oints du Seigneur. Le nom de Jésus exprime seul l'essence de sa mission. Car le

[1] Concipies in utero et paries Filium et vocabis nomen ejus Jesum. Luc, I, 31.

[2] Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. Matth. I, 2.

[3] Vocabis nomen ejus Joannem. Luc, I, 13.

Fils de Dieu ne s'est fait homme que pour nous sauver du péché, de la damnation éternelle et de toutes les malheureuses suites de la faute originelle. Les autres noms que les prophètes lui avaient donnés ou qu'il s'est donné lui-même, tels que : *Emmanuel*, *Admirable*, *Conseiller*, *Dieu-fort*, *Père de l'Avenir*, *Prince de la paix*, *Orient*, *Lion de la tribu de Juda*, *Agneau*, *Montagne*, *Etoile*, *Fleur*, *Verge*, *Pierre angulaire*, *Porte*, *Voie*, *Vérité*, *Lumière*, *Vie*, *Vigne*, expriment soit l'Incarnation, première cause de notre salut, soit un effet de notre Rédemption, soit une comparaison : mais le *nom de Jésus* « est le seul nom donné sous le ciel aux hommes par lequel ils puissent se sauver[1]. » Si quelques personnages de l'Ancien Testament ont porté ce nom comme Josué, ils n'ont été que des figures. En Jésus-Christ seul se trouve la réalité. Aussi ce nom opère ce qu'il signifie. C'est *un nom de sainteté et de terreur, de puissance et d'efficacité; d'amour et de douceur.*

Nom de sainteté et de terreur. — Jésus est le modèle et la source de toute sainteté. Elle est inhérente à sa personne et il l'a communiquée à toutes les âmes justes, à l'instar du soleil qui éclaire tous les objets créés. A ce nom élevé au-dessus de tout nom, tout genou fléchira dans le ciel, sur la terre et dans les enfers[2]. Le ciel a été ouvert par lui, la terre n'a d'autre espérance qu'en lui, l'enfer a perdu sa puissance par lui. Bon gré, mal gré, il est la terreur de *Satan* et de tous les réprouvés. Ce nom est encore plus *efficace et puissant* que terrible.

C'est la vertu de ce nom porté aux nations et à leurs rois par les vases d'élection qui a fait tomber les idoles[3]. C'est

[1] Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.* IV, 12.

[2] Donavit illi nomen quod est super omne nomen ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. Phil. II, 9, 10.

[3] Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus. *Act.* IX. 15.

la vertu de ce nom qui a chassé les démons[1]. C'est par la vertu de ce nom que les Apôtres opéraient les miracles. Le boiteux de naissance assis devant la porte du temple est guéri par saint Pierre, au nom de Jésus-Christ[2]. C'est encore dans la vertu de ce nom que consiste l'efficacité de toutes les prières et que l'Eglise commence et termine toutes ses supplications[3]. *Nom enfin d'amour et de douceur.* Quels sentiments de tendresse, de reconnaissance et de respect ne doit-il pas réveiller dans notre âme? Si le simple son du nom d'une personne chère nous émeut vivement, ah! quelle tendre émotion ne doit pas produire en nous celui qui est pour nous plus qu'un père, plus qu'une mère, plus qu'une épouse, plus que quiconque nous est intimement uni par les liens du sang, de l'affection et de la reconnaissance, celui qui est notre Rédemption, notre nourriture, notre breuvage, notre vie dans le temps et dans l'Eternité?

O Jésus, nom de douceur, miel à la bouche, harmonie à l'oreille, nectar au cœur, nom d'une saveur incompréhensible[4], oui, dans mes pensées, dans mes paroles, dans mes actes, dans mes écrits, toute me sera insipide, une boue puante, à l'exemple du grand Apôtre et de saint Bernard, si je ne trouve Jésus[5]. Jésus sera ma force, mon appui dans les tentations; il sera ma consolation dans les peines, et à ma mort il sera ma dernière pensée, mon dernier désir, ma dernière parole. A mon dernier soupir je répéterai cette prière suprême de saint Etienne, premier martyr, et ces

[1] In nomine meo dæmonia ejicient.

[2] In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula. Et exsiliens stetit et ambulabat. *Act.* VI, 8.

[3] Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. Joan. XIV, 13.

[4] In ore melificum, in aure dulce canticum, in corde nectar cœlicum; nil canitur suavius, nil auditur jucundius, nil cogitatur dulcius quam Jesus Dei Filius. St. Ber. et *Liturg.*

[5] Si scribas, non sapit mihi, nisi legero ibi Jesum. Si conferas, non sapit mihi, ni sonuerit ibi Christus.

paroles de l'Imitation : « Seigneur Jésus, entre vos mains je remets mon âme[1]. L'enfer, c'est votre privation, et le paradis votre possession[2]. »

INSTRUCTION.

Sommaire. — I. L'enfant dans le paganisme. — II. L'enfant dans le christianisme.

« Vocatum est nomen ejus Jesus », *le nom de cet enfant est Jésus ou Sauveur*. Luc, II, 21.

Nous avons déjà vu pourquoi le Fils de Dieu a voulu revêtir la forme de l'esclave et naître de la femme. C'est dans le but non-seulement de sauver l'âme de ces deux classes les plus nombreuses de l'humanité, mais encore dans celui de les réhabiliter ici-bas et de leur donner leurs droits perdus dans la famille et dans la société.

Aujourd'hui, nous allons méditer pourquoi le Fils de Dieu n'a pas commencé à paraître sur la terre à l'état d'homme parfait comme Adam, le premier homme, mais a passé par toutes les faiblesses du jeune âge. C'est, qu'on ne l'oublie jamais, afin de redonner aux enfants, à ces faibles et intéressantes créatures, tristes victimes de la force, leurs droits perdus dans la famille et dans la société. Et, pour mieux comprendre encore les bienfaits du christianisme, nous mettrons sous les yeux le contraste de l'*enfant païen* et celui de l'*enfant chrétien*.

L'ENFANT PAÏEN.

Conformément à la bénédiction que Dieu a donnée à nos premiers parents : « Crescite et multiplicamini, » *croissez et*

[1] Domine Jesu, suscipe spiritum meum. *Act.* VII, 58.

[2] Esse sine Jesu, gravis est infernus; esse cum Jesu, dulcis paradisus. *Imit. Christ.* I, 11. 8.

multipliez-vous[1], l'enfant est le membre naturel de la famille. Il y apporte un lien nouveau qui d'une part unit plus intimement le père et la mère entre eux, de l'autre établit une série de droits et de devoirs entre les parents et le fruit de leur union. L'enfant, dépendant naturellement du père et de la mère, tient d'eux la vie, et tout ce qui soutient et développe son existence, dans l'ordre physique et moral; ainsi en retour des devoirs qui incombent aux parents, ils acquièrent des droits éternels sur leur enfant, qui les reconnaît par des sentiments d'amour, de respect, d'obéissance et de gratitude.

Dans la civilisation antique, on trouve ce qui est bon outré jusqu'à l'excès et par là rendu mauvais. L'extrême licence ou l'extrême compression, l'anarchie ou la tyrannie dominent les institutions anciennes. L'enfant y a été le jouet de l'égoïsme et des passions brutales. Le père qui, d'après les lois de la nature et le plan divin, doit exercer sur ses enfants une autorité légitime, y avait partout des droits excessifs.

Les mœurs, comme la législation, lui reconnaissaient le droit de vendre son nouveau-né, de l'exposer ou même de le tuer. Il en est de même aujourd'hui dans les pays infidèles. La Chine païenne autorise encore de nos jours l'infanticide : l'association charitable de la Sainte-Enfance y sauve annuellement des milliers de ces pauvres créatures.

On sait ce que les Egyptiens firent aux enfants mâles des Hébreux, comme il les étouffèrent dans les eaux du Nil[2].

Les Perses se servaient de leurs enfants comme esclaves; nul d'entre eux, fût-il prince, ne pouvait s'asseoir en présence de son père, sans en avoir obtenu la permission[3].

Quoique, chez les Athéniens, la puissance paternelle fût limitée, néanmoins le père pouvait désavouer son enfant devant les juges et l'exposer[4].

[1] *Gen.* I, 28.
[2] *Exode.*
[3] Hérodote.
[4] Montesquieu, *Esprit des lois.*

A Sparte, l'enfant appartenait corps et âme à l'Etat. Après la naissance, les magistrats le visitaient : s'ils le trouvaient beau, bien formé de tous ses membres et robuste, ils ordonnaient qu'il fût nourri ; mais s'il leur semblait laid, contrefait, fluet, ils le faisaient jeter dans une fondrière qu'on appelait vulgairement les apothètes ; elle se trouvait près de la ville. Il en était de même à peu près chez tous les Grecs, sauf les Thébains qui défendaient l'exposition des enfants[1].

Il est constant que nulle part la puissance paternelle n'était aussi considérable que chez les Romains. Ce qu'on est convenu d'appeler *majesté paternelle* était la puissance armée, une magistrature domestique avec l'usage du glaive. Insérée par les décemvirs dans les douze tables « ut pater « legassit, jus esto », elle donnait au père de famille le droit de vie, de mort et de vente sur son enfant[2]. Cicéron et Sénèque les deux plus grands philosophes de Rome trouvent cette loi toute naturelle[3] ; Pline l'excuse.

A Rome les enfants exposés, lorsqu'ils survivaient, étaient disputés par quatre espèces d'industriels. *Les pourvoyeurs* des lieux infâmes élevaient les petites filles pour la débauche ; les *lianistes* ou maîtres et marchands de gladiateurs recrutaient pour leurs écoles et les jeux sanglants du cirque ; *les magiciens et les magiciennes* se servaient du sang de ces innocentes créatures pour d'horribles breuvages ; les *mendiants* estropiaient les enfants pour une coupable industrie. La vie, la santé, l'intégrité des membres et la pudeur de ces êtres faibles, étaient un jeu, un caprice, un lucre entre les mains des parents et des spéculateurs dénaturés. Aussi, lorsque chez les Romains l'enfant venait au monde, on le mettait aux pieds du père : s'il le relevait de terre, il était

[1] Plut. *Vie de Lycurgue.*

[2] In liberos justis ex nuptiis quæsitos patris jus vitæ, necis, vendendique eos jus esto. Tab. IV.

[3] Liberos quoque si debiles editi sint, mergimus, non irâ, sed ratio est a sanis inutilia secernere. Cic. *de Lege*, III, 8. — Sénèque, *de Ira*, I, 25.

censé le reconnaître, de là est née l'expression « tollere « ou suscipere liberos, » *élever les enfants ;* s'il tournait le dos, l'enfant était mis à mort ou exposé. Parmi les enfants exposés la plupart périssaient de froid ou de faim.

Le père de famille romain conservait toute sa vie le droit absolu sur son fils qui ne pouvait ni tester, ni acquérir. Il avait toujours la faculté de l'emprisonner, de l'envoyer aux mines ou même de le tuer, fût-il revêtu des charges les plus importantes de la République[1]. Témoin l'exemple de Brutus et de Fulvius, sénateurs qui immolèrent tous les deux leurs fils adultes sur l'autel de la patrie[2]. Plus tard, la dignité de patrice soustraira un fils à l'autorité paternelle[3].

On ne peut lire, sans épouvante, ce que Platon, Aristote disent afin d'arrêter l'excès de la population[4]. Le premier prescrit même d'étouffer tous les enfants difformes, et ceux-là qui naîtraient en dehors de la vigueur de l'âge propre à la génération. Chez les anciens Germains et les peuples barbares, il en était à peu près de même. C'est avec raison que dans leur apologie saint Justin, Tertullien, Lactance reprochent aux païens leurs infanticides et l'oubli des lois de la nature.

En résumé, dans l'antiquité, un père pouvait empêcher l'enfant de naître ; né, il pouvait s'en débarasser ; s'il le conservait, il avait sur lui une autorité pleine de tyrannie. Tel est, en quelques mots, le triste sort fait à l'enfant dans la famille païenne.

Voyons en regard.

L'ENFANT CHRÉTIEN.

Depuis que le fils de Dieu prit la forme d'un enfant, « parvu- « lus natus est nobis, » que les saints Innocents périrent, « flores martyrum, » que Jésus-Christ dit à ses Apôtres :

[1] Filiusfamilias si senator vel consul manet in potestate patris. *Inst.* l. I, c. 12. — [2] Salluste, *Catilina*. — [3] *Inst.* I. — [4] *Polit.* l. V. et VI.

laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas, « sinite parvulos ad me venire, nolite prohibere illos, » qu'il prononça ses *vœ* formidables contre quiconque scandaliserait une de ces innocentes créatures qui croient en lui et qui se trouvent sous la protection d'un prince de sa cour céleste, et qu'il les a proposées à ces disciples comme un modèle d'innocence et de candeur, l'enfant est devenu un objet de vénération pour le chrétien ; mais ce qui a rendu surtout l'enfant vénérable, c'est le baptême où ce petit être, tout en restant dans la famille terrestre, entre dans celle du ciel, devient l'enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit et membre de l'Eglise catholique.

L'action chrétienne en faveur de l'enfance, comme l'effet d'une vive chaleur dont le rayonnement s'étend au loin, eut même dès le commencement une secrète influence sur la législation civile. La douceur des nouvelles mœurs produites par la nouvelle religion ne tarda pas à passer dans la loi. On proclama ce principe tutélaire : *le pouvoir paternel doit consister dans l'affection et non dans la cruauté*, « pater-« nam potestatem in pietate non in atrocitate consistere. »

Cependant l'Eglise continua de veiller à la conservation des enfants. Les canons des conciles de Nicée, de Constantinople portent la peine d'excommunication contre ceux qui auraient la cruauté de les exposer, de leur ôter la vie ou de les empêcher de naître[1]. La charité chrétienne éleva des hôpitaux pour les recueillir. Constantin aida l'Eglise. Il porta deux lois qui sont dans le code Théodosien, l'une ordonne de fournir des fonds du trésor public aux pères surchargés d'enfants, afin de leur ôter la tentation de les tuer, de les exposer ou de les vendre ; la seconde accorde tout droit de propriété sur les enfants exposés à ceux qui ont eu la charité de les recueillir et de les élever ; triste monument de la bar-

[1] Conciles de Nicée, de Constantinople.

barie qui régnait encore dans l'empire romain au commencement du quatrième siècle.

Ainsi le droit romain s'inspira de l'esprit chrétien. Les barbares en se convertissant au christianisme adoptèrent dans leurs codes des mesures législatives conformes à leur nouvelle religion. Ils suivirent également la route de la charité. Lors du règne de la féodalité, les seigneurs étaient chargés de l'éducation de tous les enfants exposés sur leurs fiefs. Lorsque l'intérêt prévalut sur les sentiments d'humanité, la religion réparait les fautes de l'égoïsme. Elle bâtit, près des cathédrales, des maisons pour recueillir les fruits de l'inconduite. Plus tard, les rois affectèrent des fonds à cette œuvre de miséricorde. On connait les prodiges de charité de saint Vincent de Paul à cet égard. Et aujourd'hui les salles d'asiles, les écoles sans nombre, les maisons des orphelins et des enfants trouvés qui existent dans l'Europe chrétienne, attestent à tous les yeux la sollicitude de la civilisation nouvelle et celle de l'Eglise envers l'enfance.

Dans tous les codes modernes, le père de famille a l'obligation de nourrir et d'élever convenablement son enfant et celui-ci doit à ses père et mère l'amour, le respect, l'obéissance et l'assistance. C'est de cette manière que le christianisme a introduit l'harmonie dans la famille, en y réglant les droits et les devoirs de chaque membre. Aussi les enfants ne sauraient jamais être assez reconnaissants envers Jésus-Christ. Pour les affranchir de l'asservissement et leur assurer leur dignité dans la famille, Notre-Seigneur a daigné revêtir toutes les faiblesses de l'enfance. Il les a pris sous sa protection spéciale, leur a fait un rempart de son exemple, de sa doctrine et de sa tendresse.

O enfant, aimez donc Jésus-Christ votre modèle, votre protecteur et votre Sauveur dans le temps et dans l'éternité.

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Épître du prophète Isaïe[1].

IX, 1.

Levez-vous, Jérusalem, soyez éclairée, parce que votre lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Car voici : les ténèbres couvriront la terre et une nuit enveloppera les peuples, mais le Seigneur se lèvera sur vous et sa gloire éclatera en vous. Les nations marcheront à la lueur de votre lumière, et les rois à la splendeur de votre clarté naissante. Levez les yeux et regardez autour de vous. Ils se réunissent tous et viennent à vous. Vos fils accourront de loin et vos filles se lèveront de tous côtés. Vous verrez cette affluence de peuple; alors votre cœur admirera et se dilatera, lorsque la multitude, le long des mers, se convertira et que la force des nations viendra se rendre à vous. Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba apportant de l'or et de l'argent et publiant les louanges du Seigneur.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Triple sens du mot Epiphanie. — II. Triste état de l'humanité avant la venue de Jésus-Christ. — III. La prophétie d'Isaïe, matière de l'Epître, s'est littéralement accomplie en Jésus-Christ, et forme un abrégé de l'histoire de l'Eglise.

I. — La fête du jour s'appelle Epiphanie, mot grec qui signifie manifestation, parce que l'Eglise célèbre aujourd'hui

[1] *Lectio Isaiæ prophetæ.* — Surge, illuminare, Jerusalem : Quia venit

une triple manifestation de Notre-Seigneur : *manifestation* à la gentilité dans la personne des Mages; *manifestation* à son peuple, lors de son baptême par la proclamation de son Père : Voici mon Fils bien-aimé, et par la descente visible du Saint-Esprit en la forme d'une colombe ; *manifestation* à ses apôtres par le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Nous ne parlerons ici que de la première manifestation, c'est-à-dire de l'adoration des Mages.

Le Fils de Dieu est descendu du ciel pour sauver tout le genre humain et former de la gentilité et de la synagogue un seul troupeau sous un même pasteur. Cette mission de la réconciliation de l'humanité aux pieds de Jésus-Christ était prédite des prophètes. L'Epître du jour rapporte la prophétie d'Isaïe relative à cette grande vérité. L'Evangile nous la fait voir commençant à s'accomplir dans la foi des Mages et l'Eglise nous la montre s'accomplissant tous les jours à travers les siècles dans la conversion progressive de tous les peuples de la terre. Cette Epître contient un résumé de l'histoire ecclésiastique.

II. — *Levez-vous, Jérusalem, soyez éclairée, parce que votre lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous.*

Dans ces paroles, le prophète nous montre Jérusalem, figure de l'Eglise, relevée de ses ruines après la captivité de Babylone et plus éclatante que la cité de David où trônait Salomon dans toute sa splendeur. Pourquoi la seconde Jérusalem comme le second temple sera-t-elle plus glorieuse

lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur : Et ambulabunt Gentes in lumine tuo, et Reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Filii tui de longe venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues, et mirabitur, et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha. Omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino anuntiantes.

que la première? C'est qu'elle verra dans son enceinte *sa vraie lumière, sa vraie gloire.* Or, quelle a été sa vraie lumière et sa vraie gloire? Ne fut-ce pas Jésus-Christ, l'homme-Dieu, lumière de Jérusalem et lumière du monde? « Ego sum lux mundi? » A Jérusalem a été fixé le berceau de l'Eglise mère; de la capitale de la Judée est sortie, le jour de la Pentecôte, la promulgation de l'Evangile[1]. De ce centre est parti le rayonnement du Christ qui a éclairé tout l'univers plongé dans une affreuse obscurité.

Car voici: les ténèbres couvriront toute la terre, une nuit sombre enveloppera les peuples.

Avant la venue du Christ, dans quelle horrible nuit, dans quelles profondes erreurs, tous les pleuples de la terre n'étaient-ils pas plongés? *Erreur et nuit sur Dieu, sur la Providence:* son unité était déchirée, mise en lambeaux, sa majesté ravilie au rang des végétaux, des animaux et de tous les vices. *Erreur et nuit sur l'immortalité de l'âme:* elle était ou niée ou limitée à une période restreinte de durée. *Erreur et nuit sur la liberté naturelle:* les neuf dixièmes des hommes gémissaient dans l'esclavage; *erreur et nuit sur le droit des gens,* qui se réduisait au droit du plus fort; *erreur et nuit dans la famille,* où la femme et l'enfant dépendaient du caprice et de la tyrannie du père; *erreur et nuit dans la cité,* où le pauvre et l'étranger étaient traités en ennemis; *erreur et nuit dans l'Etat,* où le pouvoir était Dieu et maître des corps et des âmes entre les mains d'une aristocratie insolente, comme en Grèce et à Rome, ou entre celles d'un souverain unique, roi ou empereur, comme chez les Orientaux et dans l'empire romain. Tout cet ensemble d'erreurs, d'iniquités, de violence inouïe formait d'horribles ténèbres dans lesquelles étaient

[1] Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ. *Act.* I, 8.

plongés les peuples de la terre. Ils soupiraient après le Sauveur : leur espérance n'a pas été vaine. La miséricorde et le salut sont sortis de Jérusalem.

III. — *Le Seigneur se lèvera sur vous et sa gloire éclatera en vous. Les nations marcheront à la lumière de votre lumière et les rois à la splendeur de votre clarté naissante.*

D'abord Jésus-Christ ou son Eglise, lumière et gloire de Jérusalem, rayonnera dans le monde entier et dissipera l'erreur, la nuit monstrueuse, cause de l'oppression qui pesait sur le genre humain. A la clarté de l'Évangile, Dieu et la Providence seront de nouveau connus ; l'homme aura la certitude de son immortalité ; les chaînes de l'esclavage tomberont. Le droit des gens sera formulé. Dans la famille, la femme et l'enfant recouvreront leur dignité perdue. Les pauvres et les étrangers ne seront plus traités d'ennemis dans la cité et dans l'Etat. Peuples et rois trouveront des garanties et des lois tutélaires. La nouvelle doctrine, malgré les obstacles et les efforts des oppresseurs de l'humanité, recontrera des adhérents sans nombre.

Ils se réunissent tous et viennent à vous. Vos fils accourront de loin et vos filles se lèveront de tous côtés. Vous verrez cette affluence de peuples, alors votre cœur admirera et se dilatera, lorsque la multitude le long des mers se convertira et que la force des nations viendra se rendre à vous. Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha. Tous viendront de Saba, apporter de l'or et de l'argent et publier les louanges du Seigneur.

Dans ces paroles le prophète annonce trois choses que nous voyons accomplies *en dépit* de toutes les difficultés ; 1° *l'immense étendue de l'empire du Christ* qui ne connaît ni temps, ni espace, ni la barrière infranchissable des mers ; 2° *la joie de l'Eglise* à la vue de cette multitude immense d'enfants, de fils, de filles venus de loin et de tous côtés,

race spirituelle d'Abraham plus innombrable que les étoiles du firmament et que les sables des Océans; 3° *la splendeur du culte catholique* et la richesse même des peuples chrétiens qui, en cherchant le royaume des cieux, possèdent en abondance, par surcroît, selon la parole du divin Maître, l'or, l'argent, toutes les choses nécessaires et utiles au bien-être matériel et ont par leur art, leur science, leur industrie, une civilisation si supérieure à celle de l'antiquité.

O Jésus! vraie lumière des hommes et la lumière de ma foi, vous serez toujours au milieu des sentiers ténébreux du siècle le flambeau de mon intelligence et le guide de ma vie. Faites-moi la grâce de suivre fidèlement votre doctrine, afin que je sois un de ces enfants venus de loin, non pour attrister, mais pour réjouir constamment le cœur de notre mère commune, de l'Eglise catholique.

Évangile selon saint Matthieu [1].

II, 1.

ADORATION DES MAGES.

Jésus étant né à Bethléem, ville de la tribu de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant: Où est le roi des Juifs nouvellement né?

[1] *Sequentia Sancti Evangelii secundum Matthæum.* — Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. Et congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei: In Bethleem Juda. Sic enim scriptum est per prophetam: et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israël. Tunc Herodes, clam vocatis Magis, diligenter dedicit ab eis tempus stellæ

Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui. Rassemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent: en Bethléem de Juda, car il est ainsi écrit dans le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es point la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir Israël mon peuple. Alors Hérode ayant appelé secrètement les mages s'informa d'eux exactement du temps où l'étoile leur était apparue. Et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquérez-vous avec soin de l'enfant et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent, et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce que venant au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Or, en voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie. Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère et se prosternant ils l'adorèrent. Et ouvrant leurs trésors ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant été avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem, dixit: Ite, et interrogate diligenter de puero; et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. Qui cum audissent Regem, abierunt. Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat puer. Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde. Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus : et procidentes, adoraverunt eum. Et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. Et responso accepto in somnis, ne redirent ad Herodem : per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Une étoile miraculeuse appelle les Mages au berceau de Jésus. — II. Les Mages à la cour d'Hérode. — III. Hypocrisie d'Hérode. — IV. Réapparition de l'étoile miraculeuse, à la sortie de Jérusalem. — V. Adoration des Mages. Leurs présents à l'enfant de Bethléem. — VI. Retour des Mages dans leur patrie. Ils sont nos modèles.

I. — *Jésus étant né à Bethléem, ville de la tribu de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem disant: Où est le roi des Juifs nouvellement né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.*

Selon la liturgie catholique et la tradition des Pères, les Mages vinrent adorer Notre-Seigneur douze jours après sa naissance[1].

Le roi Hérode régnait alors en Judée. C'était un prince étranger, Iduméen de nation, imposé aux Juifs par le peuple romain, et souche de la dynastie hérodienne, de cette famille hypocrite et sanguinaire. Cette circonstance d'un étranger, possesseur de la souveraineté nationale, montrait l'accomplissement de la prophétie si connue de Jacob. *Le sceptre ne sortira pas de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir et qui sera l'attente des nations*[2].

On croit communément que les Mages furent au nombre de trois : Melchior, Gaspard, Balthasar. Ils étaient sinon des rois, du moins des chefs, de grands personnages, versés dans les connaissances humaines, surtout astronomiques. Ils vinrent de l'Orient, de l'Arabie ou de la Perse. Sous la conduite d'une étoile extraordinaire, ils se dirigèrent vers

[1] De savants interprètes de l'Écriture ne sont pas d'accord avec cette opinion.

[2] Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit exspectatio gentium. *Gen.* XLIX, 10.

Jérusalem, capitale de la Judée, où se trouvaient la cour, le Sanhédrin, toute l'administration politique, civile et religieuse de la nation juive. Arrivés dans la capitale, ils ne s'informèrent pas où est Hérode, le roi actuel des Juifs, ni où est son fils, héritier de la couronne de son père, mais *où est celui qui est né*, le roi par excellence des Juifs, en grec le *né roi*, ὁ τεχθεὶς βασιλευς, celui qui en naissant est roi, c'est-à-dire le Messie promis, attendu, désiré du genre humain, qu'ils sont venus adorer, « Ubi est qui natus est rex Judæorum « et venimus adorare eum. »

Et quel motif allèguent-ils pour énoncer d'aussi étranges propositions à la cour du soupçonneux et cruel Hérode? *Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer*. Dans leur bonne foi, peut-être croyaient-ils qu'Hérode et tous les Juifs connaissaient la naissance de celui qui est le fonds de leurs prophéties, de leur culte et de leur mission providentielle.

Quoi qu'il en soit, ils donnent, pour signe certain de cette naissance, *son étoile qu'ils ont vue en Orient* et qui les a dirigés vers Jérusalem, comme autrefois la colonne de feu a conduit les Israélites à travers le désert. Ils pouvaient aussi connaître la prophétie de Balaam dont ils étaient probablement les successeurs; prophétie consignée dans les livres de Moïse : *Une étoile sortira de Jacob et le sceptre* (le roi, le dominateur) *viendra d'Israël*[1], prophétie qui désigne le Messie. Néanmoins une lumière d'en haut, selon l'opinion unanime des Pères, éclaira les Mages sur la signification de cette étoile extraordinaire et leur inspira le dessein de suivre ses mouvements. L'exemple des Mages nous montre combien les voies de Dieu sont variées et toujours admirables. Aux bergers, il manifestera la naissance de son Fils par les Anges; à Siméon, à Anne, par une révélation particulière; aux Mages

[1] Orietur stella ex Jacob et exsurget virga (rex) ex Israel. *Num.* XXIV, 17.

par le miracle d'une étoile : miracle et démarche qui causent une sensation profonde dans le gouvernement et la capitale de la Judée.

II. — *A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui, et rassemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ.*

L'ombrageux despote tremble pour un trône qui n'a d'autre appui que le crime et qui ne repose ni sur le droit de la naissance, ni sur l'affection des peuples, ni sur la reconnaissance publique, mais sur le sang injustement versé, sur la force brutale, sur la violence, sur la conquête, sur l'oppression d'une nation. Sa vile troupe de courtisans partage ses frayeurs. Elle redoute la fin du règne de l'arbitraire, du libertinage et de l'injustice. Le tyran, comme c'est l'ordinaire, joint l'hypocrisie à la cruauté. Sachant que le Messie doit naître, il réunit solennellement les princes des prêtres, c'est-à-dire, les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales, et les scribes, les interprètes de la loi; il les consulte sur le lieu prophétique de cette naissance, objet de ses angoisses et il entend de leur bouche cette réponse :

Ils lui dirent : En Bethléem de Juda, car il est ainsi écrit dans le prophète : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir Israël, mon peuple[1].

Cette prophétie de Michée relative au lieu de la naissance du Sauveur parle également de sa génération éternelle, de sa double nature divine et humaine. Hérode, les prêtres, Jérusalem et les Mages connaissent maintenant la cité où est placé le berceau du Messie, *la gloire d'Israël* et *la lumière des nations;* mais ici la parole de Dieu, la vérité religieuse,

[1] Et tu Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis. Michée, V, 2.

l'enfant de Bethléem, produisent le double effet annoncé par Siméon : Jésus-Christ est *résurrection et ruine*.

Les Mages dociles à la voix des docteurs assis sur la chaire de Moïse, en allant à Bethléem, le lieu indiqué, trouvèrent la vie. Les princes des prêtres, les scribes avec les riches de Jérusalem, inquiets de l'arrivée du Christ par la démarche et l'étoile miraculeuse des Mages, ne se donnent pas même la peine d'interrompre le cours ordinaire de leurs affaires et de leurs plaisirs, pour prendre des renseignements certains sur une vérité capitale, sur la naissance du Messie, et rencontrèrent la mort dans leur négligence ; ils se moquèrent peut-être même en secret de la simplicité et de la foi des Mages. Ils ressemblèrent, dit saint Augustin, aux ouvriers qui, du temps de Noé, ont construit l'arche sans y entrer. Que cette étonnante indifférence trouve d'imitateurs dans tous les temps et dans tous les lieux !

Quant à Hérode, il révèle dans cette solennelle circonstance tout son caractère, sournois, hypocrite, sanguinaire.

III. — *Alors Hérode, ayant appelé secrètement les Mages, s'informa d'eux exactement du temps où l'étoile leur était apparue. Et les renvoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquérez-vous avec soin de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer.*

Quel portrait ! Comme la tyrannie la plus odieuse peut se couvrir du voile de la piété ! Hérode appelle à part les Mages, leur demande tous les détails sur l'apparition de l'étoile, les envoie à Bethléem et leur recommande de ne rien négliger pour s'enquérir de l'enfant, l'informer exactement, afin qu'il aille aussi lui porter l'hommage de son cœur. Et dans la réalité, il médite son supplice, ainsi que celui de tant d'innocentes victimes qu'il ajoutera au massacre de ses amis les plus intimes, de sa femme et de ses enfants. Mais le tyran a beau se livrer à toutes les tortures et à tous les emportements de son ambition, de sa jalousie et de sa soif de sang, le divin enfant lui échappera. Les Mages auront le bonheur

de le trouver et de l'adorer, et lui, mourra dans son endurcissement et dans son impénitence.

IV. — *Ayant entendu les paroles du roi, ils partirent, et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce que venant au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.*

Les Mages quittent la cour d'Hérode et Jérusalem, cette épaisse atmosphère d'intrigue, de débauche, de sang, d'hypocrisie, à travers laquelle la lumière du ciel ne saurait pénétrer, pour aller à Bethléem, dans la solitude, adorer le Dieu qu'ils cherchent. A peine ont-ils abandonné ces lieux de dissipations, d'affaires et de plaisirs, qu'ils revoient l'étoile qui avait disparu au moment de leur entrée à Jérusalem : cette vue les remplit d'une joie indicible. C'était pour eux plus qu'un doux souvenir de la patrie et de la famille absentes; c'était la certitude de trouver bientôt le Sauveur qu'ils sont venus chercher et adorer, au prix de tant de sacrifices. Aussi l'étoile, comme un phare intelligent, les conduit-elle, jusqu'au lieu où est l'objet de leurs désirs.

V. — *Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

Quelle scène touchante ! Au lieu d'un prince environné de courtisans, couché dans un berceau doré, que les Mages pensent visiter, selon le cours ordinaire des choses, ils ne voient qu'un enfant pauvre, couvert de haillons, couché dans une crèche, environné de Marie, sa mère, aussi pauvre que lui. Certes un pareil spectacle mit la nature en lutte avec la grâce. Néanmoins, l'élément céleste triompha de l'élément terrestre. La foi intérieure des Mages étouffa la voix de la chair et du sang. A travers cet acte de faiblesse et de misère, ils virent, par le rayonnement de l'étoile, leur souverain et leur Dieu fait petit et pauvre par amour pour les hommes. A son exemple, ils ne rougirent pas de s'abaisser, d'en-

trer dans le réduit misérable de Bethléem, de se prosterner devant l'humble nourrisson de Marie et de lui offrir des présents symboliques, l'*encens* dû à Dieu seul pour marquer sa divinité; *la myrrhe* qui sert à embaumer et à conserver les corps, pour marquer son humanité, sa mort et sa sépulture; l'*or*, le tribut ordinaire qu'on paie aux princes, pour marquer sa royauté. Dans un sens moral, l'*encens* signifie encore la prière qui monte vers le trône éternel; *la myrrhe*, la mortification des sens, et l'*or*, la charité exercée envers les pauvres. Aux pieds du petit enfant de Bethléem, les Mages devenus d'autres hommes, suivront dans leur retour une autre route.

VI. — *Et ayant été avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.*

Quoique Jésus-Christ soit la grande victime destinée à être immolée par des mains impies, néanmoins la Providence a différé son sacrifice sanglant jusqu'à l'heure arrêtée par elle. C'est donc en vain que la politique astucieuse et sanguinaire frémit autour de son berceau.

Les Mages avertis du ciel de suivre un autre chemin pour retourner dans leur patrie, se garderont de retourner dans les dangers et les embûches de la cour d'Hérode, auxquels ils ont miraculeusement échappé. Ils sont en cela de parfaits modèles offerts à notre imitation. Régénérés par les sacrements, nous devons suivre une autre route que celle qui nous est indiquée par le monde et nos passions. L'Evangile nous trace la voie de la prière, de la mortification, de la charité, de la retraite pour aller à notre Père qui est dans les cieux.

INSTRUCTION SUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

JUSTIFICATION DE LA PROVIDENCE A L'ÉGARD DU GENRE HUMAIN.

SOMMAIRE. — I. Grâces suffisantes accordées à la gentilité pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et par là acquérir la vie éternelle. — II. Comment devons-nous correspondre à la grâce?

« Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare « eum, » *nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer*. MATTH. II, 2.

La mission de Jésus-Christ, Sauveur des hommes, se révèle dès son berceau. Autour de la crèche de Bethléem se déroule, en abrégé, tout le drame de l'histoire de l'Homme-Dieu et celle de son Eglise. Dans son obscur réduit, l'enfant de Marie ne parle pas, n'agit pas, paraît pauvre, faible, délaissé, mais sous cette apparente faiblesse, sous les dehors de cette pauvreté émouvante, éclate le roi, le Sauveur, le Dieu d'amour du genre humain. Il met en mouvement les pauvres et les riches, les vieillards et les veuves, la synagogue et la gentilité, les prêtres et les docteurs, la politique et la science, Hérode et Auguste, les Anges et les astres, le ciel et la terre. Il réalise déjà l'oracle de Siméon: Cet enfant est la résurrection et la mort d'un grand nombre [1]. Pour les uns, il est force, espérance, amour, vie; pour les autres, il est indifférence, haine, ruine.

Cependant, malgré la contradiction, la ruse, la force brutale, la réconciliation de l'humanité s'opère, aux pieds du petit enfant qui est né. La division séculaire des castes et des races commence à s'effacer; les pauvres et les riches, les Juifs et les Gentils se rendent au berceau du Christ et se donnent une main fraternelle.

[1] Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum et in signum cui contradicetur. Luc, II, 3.

Les Mages, ces prémices de la Gentilité, autour de la crèche de Bethléem, commencent donc l'œuvre d'union qui ne s'achèvera que quand la plénitude des nations entrera dans le giron de l'Eglise. A l'occasion de cette fête, nous allons faire ressortir la conduite de la Providence à l'égard du genre humain et nous verrons : 1° qu'avant la venue du Messie, Dieu a donné aux Gentils les *grâces suffisantes* pour le connaître, l'aimer et le servir, et par là acquérir la vie éternelle, et 2° *comment* nous devons correspondre à la grâce.

I.—*Grâces suffisantes accordées à la gentilité pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par là acquérir la vie éternelle.*

Dieu a créé l'homme intelligent, libre, sociable, religieux et dévoré d'une soif insatiable de connaître et d'aimer ; il ne l'a jamais abandonné à lui-même. Dans ses plus grands égarements, il l'a entouré de soins paternels et l'a traité en être privilégié. Lorsqu'à la tour de Babel, la confusion des langues, châtiment de l'orgueil humain, mit le schisme et la division dans la race une de Noé, que les diverses familles, groupées autour de leurs chefs respectifs, allèrent à la conquête des terres qui leur étaient assignées et qu'elles devaient féconder à la sueur de leur front, la miséricorde divine leur donna comme viatique, dans leurs pérégrinations, les vérités révélées et traditionnelles qui forment le patrimoine commun de l'humanité et le pivot de l'ordre tant religieux que social. Les grands souvenirs de la création, de la déchéance originelle et du déluge, les idées de Dieu, de la Providence, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses futures, d'une réhabilitation ultérieure, du droit des gens, du respect de la propriété, en un mot, les grands traits de la religion et de la loi naturelle, fondements de la société, resteront vivants, quoique confus et dénaturés, chez tous les peuples anciens, sauf le peuple juif, où ils brilleront d'une clarté ailleurs inconnue.

Lorsque Dieu a appelé Abraham hors de son pays, de sa famille et de sa maison, pour le diriger de la Chaldée dans la région chananéenne et le rendre le père, la souche de son peuple élu, croire qu'il a abandonné les autres nations, c'est plus qu'une erreur, c'est un blasphème contre la Providence. Dieu créateur du genre humain en est aussi le précepteur et le gouverneur.

La vocation d'Abraham a eu pour but spécial de préparer le Messie et de raviver, sans cesse, le flambeau de la révélation et des traditions primitives. Sa race par Isaac devait former une organisation vivante, compacte et indestructible, dans laquelle s'incarnerait la préparation du Sauveur, l'espérance et la bénédiction du genre humain. « Sortez de votre terre, de votre parenté, de la maison de votre père, et allez dans la terre que je vous indiquerai[1]. Je ferai de vous une grande nation, je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni. Je bénirai ceux qui vous bénissent, je maudirai ceux qui vous maudissent; en vous seront bénies toutes les tribus de la terre[2]. » Voilà l'invitation et les promesses qu'Abraham reçut de Dieu, lors de sa vocation. Sa race devait donc, au milieu de la civilisation antique être un phare allumé pour éclairer les nations et préparer le salut de l'humanité, « benedicentur « in semine tuo omnes gentes terræ. »

Ce n'est pas sans un dessein miséricordieux qu'Abraham est appelé du centre de l'Orient, des plaines de Sennaar, où s'était passée la première période de la vie des enfants et des petits-enfants de Noé, vers les contrées occidentales, les bords de la Méditerranée, théâtre ultérieur du mouvement, de la vie, du commerce, et de la domination de l'univers.

[1] Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui et vade in terram quam monstrabo tibi. Faciamque te in gentem magnam et benedicam tibi et magnificabo nomen tuum erisque benedictus. Benedicam benedicentibus tibi et maledicam maledicentibus tibi atque in te benedicentur universæ cognationes terræ. *Gen.* XII, 1, 2, 3.

[2] *Ibid.*

Dans toutes les contrées qu'il parcourt, Syrie, terre de Chanaan, Egypte, le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, est encore connu et adoré : témoin l'exemple de Melchisédech, roi de Salem (Jérusalem), que le texte sacré nomme *prêtre du Très-Haut*, « sacerdos Dei altissimi, » et qui vient solennellement féliciter Abraham de sa victoire miraculeuse remportée sur quatre petits rois du Nord et de l'Orient, coalisés contre les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm, de Bala qui avaient été défaits et emmenés captifs avec son neveu Loth. Ce roi-pontife, figure du Christ et de son sacerdoce, selon la profonde doctrine de saint Paul aux Hébreux[1], n'alla-t-il pas au-devant du vainqueur, et offrant en sacrifice du pain et du vin, ne lui dit-il pas : Béni soit Abraham du Très-Haut qui a créé le ciel et la terre, « benedictus Abhram Deo excelso qui creavit cœlum et « terram ! » Et béni soit Dieu dont la protection a livré vos ennemis entre vos mains, « et benedictus Deus excel- « sus, quo protegente, hostes in manibus tuis sunt[2] ? » Si le sacrifice, la bénédiction, la louange de Melchisédech auquel Abraham donna la dîme du butin nous charment dans cette scène biblique, la fière générosité du père des croyants est-elle moins admirable, lorsqu'elle répond au roi de Sodome qui le pressait d'accepter, sauf les hommes, toutes les dépouilles recouvrées sur l'ennemi ? N'en reçut-il pas cette réponse : « J'atteste le maître du ciel et de la terre, je n'accepterai rien de ce qui a été conquis, pour que personne ne puisse dire : j'ai enrichi Abraham. » Ainsi l'Eternel avait encore en Occident un culte public et des adorateurs avoués, du temps d'Abraham. Ce patriarche, auquel Dieu donna lui-même le nom de prophète, *propheta est*[3], ranima ce culte dans tous les lieux de ses pérégrinations. Il construisit, dit le texte sacré, des autels au Très-Haut et invoqua le nom de l'Eternel à Béthel, à Bersabée, dans la vallée de Membré.

[1] *Hebr.* V. 11. — [2] *Gen.* XIV. — [3] *Gen.* XX, 7.

« Ibi ædificavit altare Domino ; invocavit ibi nomen Domini Dei « æterni[1]. » La Pentapole, c'est-à-dire les cinq villes de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Bala sauvées miraculeusement par la victoire de ce patriarche et témoins de la piété, de la doctrine et du désintéressement du prophète, auraient pu éviter la catastrophe finale qui les frappa ; mais les avertissements du ciel et ceux de la terre ne firent aucune impression sur ces cités, non tant livrées à l'erreur de l'esprit qu'à la corruption du cœur, à l'orgueil, à l'injustice, au renversement de toutes les lois de la nature. La charité même d'Abraham fit un dernier effort pour les sauver. Dans une prière sublime, descendant de cinquante justes jusqu'à dix, il demanda six fois au Seigneur d'épargner les coupables, en faveur des innocents. Et les dix justes ne se trouvèrent pas pour faire contre-poids à la justice divine et arrêter la vengeance du ciel. Dans toutes ses relations et ses traités d'alliance avec les rois et les peuples voisins, Abraham fit intervenir le nom de l'Eternel. Aussi sa mission prophétique est-elle universellement admise, reconnue. Abimélech, roi de Gérare, ayant connu par révélation sa sainteté et son crédit, s'empressa de rechercher son amitié et de faire alliance avec lui en lui disant : « Dieu est avec vous dans toutes vos actions, jurez donc par le Seigneur que vous ne me nuirez point, ni à ma postérité[2]. » Et, lorsqu'à la mort de Sara, Abraham demanda, non loin de la vallée de Membré, dans le pays de Chanaan, à Arbé nommé plus tard Hébron, aux fils de Heth, peuple constitué en république, une sépulture pour sa femme, les fils de Heth ne reconnurent-ils pas publiquement son crédit extraordinaire au ciel en l'appelant prince de Dieu, c'est-à-dire celui qui lui commande, qui a autorité sur lui « princeps Dei es apud nos, » et pour ce motif ne lui voulurent-ils pas donner gratuitement, au milieu d'eux, le choix

[1] *Gen.* XII et XXI.

[2] Deus tuus est in universis quæ agis. Jura per Deum, ne noceas mihi et posteris meis. *Ibid.*

du plus beau tombeau, que la générosité du patriarche refusa? Il aima mieux acheter solenellement un champ clos d'arbres avec une double grotte, au prix de quatre cent sicles d'argent pour lui servir de tombeau de famille.

La connaissance et la crainte du Seigneur sont dans tous les serviteurs d'Abraham. Agar, Egyptienne, esclave de Sara et mère d'Ismaël, n'invoqua-t-elle pas, dans le désert, le Dieu d'Abraham, qui, par le ministère d'un Ange, lui annonça la destinée de son fils Ismaël? Eliezer de Damas, ville de la Syrie, intendant d'Abraham, ne promit-il pas, au nom du Dieu du ciel et de la terre, de chercher à Isaac une femme dans le pays de Mésopotamie? Et fidèle à son serment au nom du Dieu d'Abraham, n'adressa-t-il pas, au ciel cette prière naïve, pleine de foi, dans laquelle les parents de Rebecca, reconnaissant la volonté du Seigneur, accordèrent la main de Rebecca au fils de son maître? Après la mort d'Abraham, Isaac remplit le ministère de son père. Il prêcha comme lui par son exemple et sa doctrine dans le pays de Chanaan. Il y bâtit des autels et invoqua le nom du Seigneur. Il reçut de Dieu l'assurance *qu'en lui toutes les générations seront bénies*[1]. Son crédit près du Seigneur était également et universellement reconnu, de sorte que les rois ses voisins firent alliance avec lui, pour conserver ses bonnes grâces, en lui disant : « Nous avons vu que Dieu est avec vous. C'est pourquoi nous avons voulu qu'un traité nous liât réciproquement[2]. » Jacob hérita de la même piété et de la même bénédiction. En se retirant sur les conseils de ses parents devant les menaces d'Esaü son frère, dans la Mésopotamie, près de Laban, son oncle, Dieu lui apparut sur le haut de l'échelle mystérieuse et lui dit : « En vous et en votre race seront bénies toutes les nations de la terre[3]. » A son retour vers son père Isaac, avec

[1] Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. *Gen.* XXVI, 4.
[2] *Ibid.*
[3] Benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ. *Gen.* XXVIII.

ses femmes et sa nombreuse famille, sur la montagne de Galaad, Jacob jura alliance avec son beau-père et oncle Laban et ils promirent d'être fidèles à cette alliance au nom du Dieu d'Abraham et de Nachor, leurs ancêtres communs[1]. Arrivé dans le pays de Chanaan, à Sichem, il acheta un champ, y érigea un autel et invoqua le Dieu très-fort d'Israël[2]. Après le massacre de Sichem à raison de l'enlèvement de Dina, sa fille, il se rendit à Béthel où il érigea comme Abraham un autel et l'appela le lieu purifié, *la maison de Dieu*, « domus Dei[3]. »

Et de génération en génération Dieu ne se nomme-t-il pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob?

Joseph, fils de ce dernier patriarche, vendu providentiellement comme esclave par ses frères, à l'eunuque Putiphar, chef de la milice de Pharaon, roi qu'Abraham avait déjà éclairé, remplit dans ce pays, foyer de la civilisation occidentale, le rôle de prophète et de prédicateur de la révélation et des traditions primitives. L'Ecriture dit : « Le Seigneur était avec lui et il réussit dans toutes ses œuvres[4]. » Joseph victime de la chasteté est jeté en prison ; il en est retiré miraculeusement en interprétant le double songe de Pharaon relatif aux sept années d'abondance et de disette; il prêche devant les savants de l'Egypte et les grands du royaume l'unité de Dieu, la Providence miséricordieuse qui daigne révéler à Pharaon les effets futurs de sa justice, afin qu'il puisse en garantir son royaume, « somnium regis unum est; quæ facturus est Deus « ostendit Pharaoni[5]. » Le roi ayant reconnu l'esprit de Dieu dans son jeune interprète, l'établit premier ministre sur toute

[1] Deus Abraham et Deus Nachor, judices inter nos. *Gen.* XXI, 53.

[2] Erecto ibi altare, invocavit super illud fortissimum Deum Israël. *Gen.* XXXIII, 20.

[3] Domus Dei. *Gen.* XXXV, 7; XXIX, 2.

[4] Fuit Dominus cum eo et erat vir in cunctis prospere agens. *Gen.* XXIX, 3.

[5] *Ibid.* XLI, 25.

l'Egypte, lui donna en mariage Aseneth, fille de Putiphar prêtre d'Héliopolis, et l'appela en langue égyptienne *sauveur du monde*, «salvatorem mundi. » L'événement vérifia la prédication du ministre hébreu et Joseph reconnu de ses frères eut raison de leur dire pour les consoler et les rassurer contre la crainte : Ce n'est pas vous, mais un conseil particulier de Dieu qui m'a envoyé en Egypte, afin que je puisse vous sauver, « non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum [1]. » David chante le rôle moral que Joseph remplit en Egypte et dépeint aussi son influence doctrinale : Joseph fut envoyé dans la terre de Cham, pour réformer ses princes sur son modèle et pour apprendre la prudence à ses vieillards, « ut « erudiret principes ejus sicut semetipsum et senes ejus pru- « dentiam doceret [2]. »

Sous la pression des passions, l'influence religieuse du bienfaisant patriarche ne dura pas plus longtemps que la reconnaissance politique. En effet, après la mort de Joseph, une nouvelle dynastie étant montée sur le trône égyptien, les Hébreux furent opprimés et réduits en esclavage, sous le prétexte de sûreté générale, facile subterfuge de toutes les tyrannies et de toutes les oppressions [3]. Des ordres furent donnés pour que tous les enfants mâles fussent étouffés à leur naissance, mais les sages-femmes égyptiennes craignant Dieu éludèrent ces ordres homicides, « quia timuerunt ob- « stetrices Deum [4]. »

Moïse qui devait être le libérateur de son peuple, échappa à l'édit barbare et fut élevé par la fille de Pharaon dans toute la sagesse égyptienne. Tout le monde connaît le mode extraordinaire et miraculeux dont il tira ses coreligionnaires de la captivité. Pharaon a beau s'écrier dans sa fureur : Je

[1] *Gen.* XLV, 8.
[2] *Psalm.* CIV.
[3] Sapienter opprimamus eum ne forte multiplicetur.
[4] *Exod.* I, 10.

ne connais pas le Dieu qui t'a envoyé. Je ne laisserai pas partir Israël, « nescio Dominum et Israël non dimittam[1]. » Il a beau river avec plus de dureté les chaînes de l'esclavage. Moïse sera constitué comme le dieu de Pharaon et Aaron sera sa bouche, son prophète: « Ego constitui te Deum Pharaonis et Aaron frater tuus erit propheta tuus[2]. » Les Egyptiens connaîtront la puissance et la justice du Seigneur: « scient Egyptii quia ego sum Dominus. »

L'Egypte était devenu le pays de la superstition et de l'idolâtrie dans ce qu'elle avait de plus abject. Malgré l'enseignement religieux d'Abraham, de Joseph, et l'exemple des Israélites, ce pays, sous la vie des sens, tomba dans le fétichisme et le culte de la bête. Les animaux les plus vils et les plus stupides, le serpent et le bouc, la vache et le lion, le loup et le crocodile, surtout le bœuf avec le chat y eurent des honneurs divins, des temples, des prêtres et des villes entières en propriété. Dieu donc punit d'une manière retentissante cette contrée par où elle a péché. Sa vengeance frappe principalement les objets honteux de son adoration: le Nil son grand dieu, les animaux et les plantes, ses divinités subalternes et finalement les hommes endurcis et impénitents. Cette punition qui eut un retentissement éclatant dans tout l'univers, se manifesta sous dix formes différentes appelées plaies d'Egypte; elle s'étendit à tout le pays, et, par un prodige particulier, laissa intact la terre de Gessen, séjour des Israélites.

Le Nil et toutes les eaux de l'Egypte changées en sang pendant sept jours; *des grenouilles* sorties des eaux en si grande quantité qu'elles entrèrent dans toutes les maisons, et qu'elles souillèrent tout par leur contact immonde; *la poussière* transformée en vermine qui s'attacha aux hommes et aux animaux avec d'horribles tourments; *des mouches* de toutes sortes causant des piqûres intolérables; *la peste*

[1] *Exod.* V. 2. — [2] *Ib.* VII, 1.

des animaux; d'affreux *ulcères* couvrant également hommes et animaux; *la grêle* mêlée de feu et de flammes dans les champs; *des nuées* de sauterelles; *d'horribles ténèbres* pendant trois jours dans lesquels le feu ne donnait point de clarté; *enfin la mort* de tous les premiers-nés, sous le glaive de l'Ange exterminateur, et finalement la destruction de toute l'armée égyptienne dans les flots de la mer Rouge, voilà le châtiment dont Dieu frappa une race coupable, impénitente. Il réunit sur elle tous les fléaux de la nature, afin de faire connaître qu'il est le Dieu du ciel et de la terre, et que sa Providence gouverne toutes choses.

Ajoutez à cette éclatante vengeance du ciel toutes les péripéties de la sortie des enfants d'Israël, hors de l'Egypte, leur passage merveilleux à travers la mer Rouge, la manne qui les nourrit et l'eau qui les désaltère dans le désert, la colonne de feu qui les éclaire la nuit, la nuée qui les couvre le jour, l'intégrité de leurs habits, la santé de leur corps pendant quarante ans, la loi du Sinaï promulguée au milieu d'un si terrible appareil, le serpent d'airain, les murmures, la punition des prévaricateurs, le passage du Jourdain, la destruction de Jéricho et des sept peuples, les victoires éclatantes sur tous leurs ennemis, le soleil qui s'arrête et prolonge sa clarté durant vingt-quatre heures, toutes ses merveilles et d'autres qui se passent devant les yeux de trois millions d'hommes, sont des faits qui eurent un immense retentissement et portèrent au loin la puissance et la crainte de Jéhova. L'organisation du peuple Juif et son établissement miraculeux dans la terre promise, durent impressionner d'une terreur salutaire tous les peuples de la terre.

Plus tard, l'histoire des libérateurs d'Israël, connus sous le nom de juges, les victoires extraordinaires de Gédéon, de Jephté, de Samson, celles de Samuel, de Saül, de David sur les nations voisines; la sagesse de Salomon, qui attire la reine de Saba, ses expéditions jusque dans les Indes et en Espagne, ses relations en Orient et avec les rois de Sidon,

la bâtisse du temple, chef-d'œuvre d'architecture dans lequel les ouvriers sidoniens ont eu une part considérable, toutes ces grandes entreprises n'ont-elles pas fait retentir au loin la puissance et la justice du Dieu d'Israël? Et qu'on n'aille pas croire que tous ces faits prodigieux ont été sans influence et sans écho sur les générations contemporaines et dans le souvenir des hommes? L'aventure d'Achior, chef des Ammonites, racontée dans le livre de Judith prouve le contraire. Ce prince interrogé par Holopherne, qui assiégeait Béthulie, sur les ressources de ces montagnards qui osaient résister à la puissance colossale de Nabuchodonosor, résume, dans sa réponse, toutes les merveilles que le maître du ciel et de la terre a opérées en faveur des Israélites, soit en Egypte, soit dans le désert, soit dans le pays qu'ils possèdent, et il lui donne le conseil de voir s'ils sont coupables contre leur Dieu : alors il lui sera facile de les subjuguer; mais, s'il n'y a pas d'iniquité en eux, leur Dieu prendra leur défense et nous serons un objet de dérision aux yeux de l'univers, « et « erimus in opprobrium universæ terræ[1]. » Holopherne irrité d'entendre parler d'une puissance autre que celle de Nabuchodonosor son maître et son dieu, livre l'audacieux Achior enchaîné aux Béthuliens avec serment de le rendre témoin et victime de la ruine de la nation juive. On connaît le sort du blasphémateur assyrien qui périt de sa propre épée, percé de la main de Judith. Aux faits éclatants, Dieu ajouta le bienfait des œuvres, en faveur de la Gentilité. Les prophètes Elie, Elisée, Jonas, Daniel, Jérémie, n'opérèrent-ils pas une partie de leurs miracles au bénéfice des peuples de la Syrie, de Ninive, de Babylone, et leurs oracles ne furent-ils point adressés, au nom du ciel, à toutes les races coupables aussi bien qu'à leurs coreligionnaires? C'est pourquoi la puissance du Dieu d'Israël n'eut pas un moindre retentissement dans la Chaldée qu'en Egypte, du temps de Nabuchodonosor et du

[1] *Judith*, V.

roi Assuérus. Des édits faisant connaître solennellement la grandeur du Dieu du ciel et de la terre, ne furent-ils pas publiés dans toute l'étendue de l'empire assyrien et persan à l'occasion de la délivrance de Daniel avec ses compagnons et de celle de la reine Esther menacée de mort et de la ruine de sa nation par le fameux Aman ? Après le retour de la captivité de Babylone, les Juifs ne furent-ils pas encore mêlés à l'empire des Perses, à l'empire des Grecs, à l'empire des Romains, comme une pâte mystérieuse pour faire fermenter toute la masse, ou mieux, ne furent-ils pas, suivant le chant de Tobie, des hérauts dispersés au milieu de tous les centres de la civilisation antique, pour éclairer les nations, leur raconter les merveilles du Très-Haut et leur faire connaître qu'il n'y a pas d'autre puissance que la sienne[1] ? Oh ! que Dieu est admirable dans ses voies ! et que le mal apparent d'un peuple ou d'un individu est souvent le bien général de l'humanité !

Dans sa miséricorde, il attache à des peuples égarés, corrompus, une race morale, religieuse, pour leur infuser, avec des idées plus saines, un sang nouveau. Lorsque, dans ses luttes gigantesques contre les rois de Syrie, la famille du prêtre Mathias, par ses victoires et par l'élection, eut entre les mains le gouvernement de la Judée, Judas Machabée ne contracta-t-il pas alliance avec les Romains, le peuple le plus influent de l'univers[2] ? Jonathas son frère agit de même[3]. L'ambassade qui avait été à Rome passa à Sparte avec une lettre où Jonathas rappelle aux Spartiates leur ancienne amitié. Dans cette lettre, Jonathas parla des livres saints qui sont leur consolation, « habentes solatio sanctos libros qui « sunt in manibus nostris, » et des sacrifices qu'ils font

[1] Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis mirabilia ejus et faciatis scire eos quia non est alius Deus omnipotens præter eum. Tobie, XIII, 4.

[2] I. *Mach.* VIII.

[3] *Id.* XII.

dans leurs solennités en faveur de leurs amis; il cita également la lettre du roi Arius, à Onias, où le chef spartiate déclara que les Spartiates et les Juifs sont frères, ayant pour ancêtre commun Abraham. Toutes ces alliances furent renouvelées sous Simon, frère de Jonathas [1]. Aussi ces relations des Juifs avec les Assyriens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains avaient amené la connaissance des livres saints par les païens et leur traduction en grec. Sous l'influence du contact avec l'étranger, des colonies juives s'établirent dans tous les grands centres de commerce, à Alexandrie, à Antioche, à Ephèse, à Corinthe, à Rome, jusqu'en Espagne. Ces colonies ayant des synagogues conservaient leur loi, leur culte et des rapports avec Jérusalem, le temple et la mère-patrie. Le temple lui-même connu et respecté de l'univers entier renfermait une enceinte réservée aux Gentils, et des rois étrangers fournissaient aux frais des sacrifices. La nation juive, par son culte, ses livres, son influence commerciale, était un foyer de lumière religieuse pour la Gentilité. Aussi tous les auteurs et philosophes anciens ont-ils plus ou moins connu la littérature des Hébreux : Pythagore, Platon, Virgile ont emprunté aux traditions bibliques. Les livres sybillins si vénérés à Rome portent la même empreinte.

C'est ainsi que la Providence en organisant le peuple juif et en veillant sur lui d'une manière spéciale, n'a jamais abandonné les autres nations. S'il leur laissa, comme dit saint Paul aux Lycaoniens, la liberté de leurs allures, son action bienfaisante ne leur fit jamais défaut [2]. La vocation spéciale, la mission du peuple juif était un bienfait pour l'humanité. Elle préparait le Sauveur de tous. Elle maintenait haut dans le monde le drapeau religieux, empêchait le scepticisme et

[1] *Mach.* XIV.

[2] Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas, et quidem non sine testimonio semetipsum reliquit, benefaciens de cœlo. *Act.* XIV.

la corruption universelle et tournait les esprits vers la Judée d'où devait sortir et était attendu le salut et le maître de l'univers[1].

C'est ainsi qu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, la synagogue, avec ses ramifications multiples, et l'unité de l'empire romain avaient préparé le terrain à la prédication de l'Evangile. Les Mages qui vinrent donc de l'Orient en Judée, sur l'indication d'une étoile, pour chercher et adorer le Messie attendu et désiré universellement, nous offrent des modèles d'édification plus encore qu'un sujet qui confond notre raison. Ils étaient les représentants des aspirations universelles et surent correspondre à la lumière, à la grâce qui les appelait.

II. *Comment devons-nous correspondre à la lumière, à la grâce?*

Si Abraham, sur l'appel de Dieu, quitte son pays, sa famille, sa maison, c'est-à-dire une demeure fixe, commode, pour embrasser une vie pénible, nomade, pleine de dangers, dans des contrées étrangères, au milieu de peuplades inconnues, et devient ainsi un beau modèle à imiter dans la correspondance à la grâce, les Mages ces prémices de la Gentilité ne nous offrent-ils pas un exemple aussi éclatant? Leur obéissance à la voix de Dieu, comme celle d'Abraham, n'est-elle pas également *prompte*, *généreuse*, *constante*?

1° Obéissance prompte.

Les Mages voient en Orient une étoile extraordinaire. Une révélation, soit intérieure, soit extérieure, leur indique la signification de cet astre. Aussitôt, ils quittent patrie, famille, demeures splendides pour aller à la recherche du roi des Juifs, du Messie promis, attendu. Ils ne raisonnent pas, ils ne tergiversent pas, ils ne diffèrent pas au lendemain, à un avenir incertain. Ils ont vu son étoile et ils sont venus l'adorer, « vidimus stellam ejus et venimus adorare. » Chacun de nous a son étoile, lumière qui éclaire son intelligence,

[1] Suétone et Tacite parlent du dominateur qui doit sortir de la Judée.

mouvement qui touche son cœur, voix de la nature, voix de l'Evangile, voix de l'Eglise, voix de la parole de Dieu, voix des sacrements, voix de la mort et des divers événements de la vie. Que de manières et de tons différents Dieu n'a-t-il pas pour nous parler et nous attirer à son service, « multis modis ! » Mais sa lumière ne luit-elle pas en vain à nos regards? Sa voix ne se fait-elle pas entendre inutilement à nos oreilles? Ne restons-nous pas plongés dans les ténèbres, dans les plaisirs, dans les habitudes de nos passions à l'imitation d'Hérode, des Scribes et des pharisiens de Jérusalem? Ah! craignons la nuit. Demain la lumière peut disparaître et la voix s'éteindre. Marchez, dit le Sauveur, pendant que vous avez la lumière[1]. La nuit venue personne ne peut plus marcher[2].

2° *Obéissance généreuse.*

Les Mages pour se rendre à la voix divine sont obligés à de grands sacrifices : sacrifices des douceurs du pays natal ; sacrifices des joies de la famille ; sacrifices du repos domestique. Ils sont forcés à un voyage long, pénible, plein de dangers. Ils ont à craindre les périls de l'égarement, des voleurs, et de la cour ombrageuse d'Hérode. Ils s'exposent à la raillerie, au mépris, à la mort. On traitera leur démarche de folie, de stupidité et d'hallucination ; mais rien ne les arrête, ils ont vu l'étoile du Sauveur en Orient, et ils sont venus l'adorer, « vidimus stellam ejus in Oriente et venimus ado- « rare. » Au sacrifice de leurs affections, ils ajoutent celui de leur délicatesse, de leurs aises, de leur honneur, de leur raison même ; aux yeux d'un monde frivole, léger, moqueur et habitué au luxe de demeures splendides, ils ne rougissent pas d'entrer dans une étable, d'y adorer un pauvre enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes

[1] Joan. XIII.

[2] Adhuc modicum lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis ut non vos tenebræ comprehendant : qui ambulat in tenebris, nescit quo vadit. *Ibid.*

et de lui offrir des dons symboliques, expression de l'idée qu'ils s'en forment : l'or marque sa souveraineté, l'encens sa divinité, et la myrrhe son humanité; ils reconnaissent en lui *le roi des rois*, le Dieu du ciel et de la terre et une nature passible et mortelle.

O foi généreuse des Mages, que vous confondez notre lâcheté, notre respect humain, notre sensualité! Nous reculons devant la moindre difficulté, une raillerie, une incommodité. Nous rougissons souvent de professer notre croyance devant les hommes. Nous avons mille excuses à faire valoir dans l'accomplissement d'un devoir de conscience: défaut de temps, affaires pressantes, rendez-vous, parties de plaisir, toutes les vaines excuses des convives de l'Evangile qui s'excluent eux-mêmes du banquet de la vie éternelle[1].

3° *Obéissance constante.*

La foi des Mages comme celle d'Abraham et de tous les saints a été mise à l'épreuve. L'étoile qu'ils ont vue en Orient et qui les a guidés pendant quelque temps, a tout à coup disparu à leur yeux, et les a plongés dans la perplexité la plus extrême. Que faire dans cette pénible conjoncture? Reculer, retourner sur leur pas, dire qu'ils ont été victimes d'une hallucination, du jeu d'un météore extraordinaire ou d'un mirage céleste, comme il en arrive dans les pays orientaux. Ah! loin d'eux une pareille inconstance! Ils continuent leur marche. Ne sachant pas dans quelle ville de la Judée chercher le Messie, ils se rendent directement à Jérusalem, la capitale et séjour de la cour d'Hérode. Et au milieu de la terreur universelle que cause l'apparition de ces chefs étrangers, ils demandent hardiment *où est né le roi des Juifs?* Ayant appris de la bouche des docteurs assis sur la chaire de Moïse que Bethléem doit être le lieu natal du Messie, ils se dirigent vers cette cité. Leur foi persévérante est récompensée. L'étoile disparue

[1] Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. Joan. V, 4.

reparaît au sortir de Jérusalem, leur cause une joie inexprimable et les conduit comme un phare intelligent jusqu'au lieu où est l'enfant. Ils ont le bonheur de trouver et d'adorer l'objet de leur recherche, de leur désir et de leur amour, et de lui offrir, comme nous l'avons expliqué plus haut, des présents symboliques. Au contact de l'enfant de Bethléem transformés en d'autres hommes[1], ils retournent, sur l'avis du ciel, par un autre chemin dans leur patrie. O foi constante des Mages! Vous condamnez notre vie si disparate, si vacillante, si pleine de soubresauts. Aujourd'hui nous sommes tout de feu pour la religion, demain pour nos passions. Aujourd'hui nous voulons tout entreprendre pour le service de Dieu, demain nous nous laissons aller à la tiédeur, à la paresse, au découragement. Aujourd'hui nous trouvons nos délices dans la pratique de la piété, prières, sacrements, bonnes œuvres : demain nous abandonnons tout par ennui, sécheresse, dégoût et nous oublions que savoir suivre Jésus-Christ sur le calvaire est le signe de la vraie vertu. La constance la caractérise. Demandons donc à Dieu la foi vive, généreuse et constante des Mages et leur correspondance à la grâce. Et après lui avoir offert constamment l'encens de notre prière, l'or de notre charité et la myrrhe de la mortification, retournons sur la route royale de la croix, dans notre patrie, le ciel.

[1] On croit que les Mages sont devenus des apôtres et des martyrs de la vérité. Leurs têtes se trouvent dans une brillante châsse, dans la cathédrale de Cologne.

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul aux Romains[1].

XII, 1.

Mes frères : Je vous conjure par la miséricorde divine d'offrir à Dieu vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable. C'est là un culte raisonnable et spirituel. Ne vous conformez pas au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable, ce qui est parfait. Je dis donc à vous tous par la grâce qui m'a été donnée, de ne point vous élever au-dessus de ce que vous devez dans les sentiments que vous avez de vous-mêmes, mais de rester dans les bornes de la modestie et de la modération, selon la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous. Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous ne formons tous qu'un corps dans le Christ, et nous sommes les membres les uns des autres.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Nos corps, une hostie vivante. — II. L'homme nouveau. — III. Tous les chrétiens ne forment qu'un corps en Jésus-Christ.

I. — Saint Paul, après avoir exposé aux Romains la doctrine chrétienne sur la nécessité de la foi, sur la justifica-

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli apostoli ad Romanos.* — Fratres, obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem,

tion gratuite et sur le mystère de la prédestination, après avoir dit que l'incrédulité, l'apostasie de la synagogue a tourné au profit de la Gentilité et averti tous les chrétiens de Rome d'opérer leur salut avec crainte et tremblement, tire de l'ensemble de cette profonde doctrine ces conséquences morales et pratiques :

Mes frères, je vous conjure, par la miséricorde divine, d'offrir à Dieu vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable. C'est là un culte raisonnable, spirituel.

L'apôtre fait ici allusion au sacerdoce royal de chaque chrétien décrit par saint Pierre[1]. Tout fidèle est constitué prêtre, il participe au sacerdoce de Jésus-Christ, il est à la fois ministre et victime. Si Jésus-Christ s'est offert tout entier corps et âme sur la croix, si son corps, son sang ont été la rançon des péchés du monde, si son corps, son sang sont encore, dans l'Eucharistie, la nourriture, le breuvage des âmes, ainsi le chrétien offrira-t-il à Dieu en holocauste son corps et son âme. Ses membres, ses sens soumis à l'esprit, assujettis à la loi de la mortification, sous l'action de la grâce sanctifiante, seront une hostie vivante, sainte, agréable et opéreront constamment des fruits de pénitence et de salut. Nos yeux, nos oreilles, notre bouche, oints de l'huile sainte dans le baptême, ne serviront plus au péché, au mensonge, à l'erreur, aux passions, à l'iniquité ; ils seront les organes de la vérité, de la justice, de la charité, c'est là un culte raisonnable, un sacrifice spirituel, plus digne de Dieu que celui des animaux

sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. Et nolite conformari huic sæculo : sed reformemini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. Dico enim per gratiam quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos : Non plus sapere, quam oportet sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent ; ita multi unum corpus sumus in Christo Jesu Domino nostro.

[1] Regale sacerdocium, gens sancta. I. Pet. II, 5.

de l'ancienne alliance ou des religions païennes. A la sanctification des sens et des membres le chrétien ajoutera l'immolation de toutes les puissances de l'intelligence, du cœur et des affections.

II. — *Ne vous conformez pas au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable, ce qui est parfait.*

Se conformer au siècle, c'est imiter les méchants, prendre leurs idées, leurs goûts, leurs maximes, suivre leurs habitudes, mettre le bonheur dans la fortune, les honneurs, les plaisirs. Le disciple de Jésus Christ mort au vieil homme, non-seulement a renoncé à toutes ces choses dans son baptême, mais il apprend sans cesse à l'école de l'Evangile à se renouveler, à purifier, transformer ses affections, à aller de progrès en progrès, de vertu en vertu, de ce qui est bien à ce qui est meilleur jusqu'à la plus haute perfection. Dans cette voie progressive de discipline tant intérieure qu'extérieure, il conservera tous les sentiments de l'humilité, de la paix et de la modération.

Je dis donc à vous tous par la grâce qui m'a été donnée de ne point vous élever au-dessus de ce que vous devez, dans les sentiments que vous avez de vous-mêmes, mais de rester dans les bornes de la modération, selon la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous.

Nous avons déjà dit[1] de quels éléments la chrétienté de Rome était composée, comment et pourquoi les Juifs et les païens convertis s'élevaient les uns au-dessus des autres. Pour opérer l'union des esprits, l'Apôtre revient sans cesse sur l'idée-mère du christianisme, *sur la foi*, don de Dieu, sur cette règle principale de nos pensées, de nos paroles, de nos actes. Devant cette gratuité divine, la gloire personnelle disparaît; personne n'a sujet de s'enorgueillir, de s'en-

[1] Premier dimanche de l'Avent.

fler et de se glorifier. L'humilité, la modestie nous sont prescrites. Toutes nos entreprises porteront l'empreinte de la charité et de la modération. Nous ne serons pas sages à nos yeux, au mépris des autres. Notre sagesse aura des limites. Pour éclairer encore davantage cette vérité, l'Apôtre se sert d'une comparaison frappante.

III. — *Comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous ne formons tous qu'un corps dans le Christ et nous sommes les membres les uns des autres.*

Dans la constitution du corps humain, il y a unité et correspondance des divers membres, chaque membre remplit la fonction prescrite par le Créateur et conspire au bien de tous; ainsi dans l'Eglise nous sommes divers membres : grands et petits, riches et pauvres, libres et esclaves, savants et ignorants, tous nous n'avons qu'un chef, qu'un esprit qui est le Christ. Unis par les liens de la charité, nous devons donc nous entr'aider, rester dans la fonction, l'état que la Providence nous a assigné, sans nous élever les uns au-dessus des autres, par envie, jalousie, orgueil ou une autre passion, afin de contribuer, dans la mesure de nos forces, au bien général de l'Eglise.

Évangile selon saint Luc[1].

II, 40.

JÉSUS-CHRIST DANS LE PEUPLE A L'AGE DE DOUZE ANS.

Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, ses parents montèrent suivant leur coutume à Jérusalem, à la fête de

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — Cum factus esset Jesus annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam secundum consuetudinem diei festi, consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus

Pâques, et s'en revenant après que les jours de la fête furent passés, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem et les parents ne s'en aperçurent pas. Mais pensant qu'il était avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils cheminèrent toute la journée et le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances. Et ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Et le voyant, ils furent étonnés et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que pleins d'affliction votre père et moi nous vous cherchions. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père? Et ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Et il descendit avec eux et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La sainte famille dans le temple, modèle de la famille chrétienne. — II. Disparition de Jésus, durant trois jours. Désolation des parents. Malheur de la perte de Jésus. — III. Jésus retrouvé dans le temple assis au milieu des docteurs, ravis de sa sagesse. — IV. Douce plainte de la mère et réponse de Jésus. — V. Leçon d'obéissance que Jésus-Christ donne pendant trente ans, les neuf-dixièmes de sa vie mortelle, et pourquoi? — VI. Jésus avançant en âge et en sagesse devant Dieu et les hommes.

I. — L'Evangile du jour résume toute la vie de Notre-Seigneur, depuis sa fuite en Egypte jusqu'à l'âge de trente

in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos, et notos. Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. Et

ans, époque de sa vie publique. Cette courte page de saint Luc est plus admirable encore dans ce qu'elle offre à notre méditation que dans ce qu'elle exprime avec une si sobre brièveté. Le rayon divin qu'elle jette sur la vie de Jésus-Christ à sa douzième année, tandis qu'elle laisse dans la plus profonde obscurité les dix-huit autres qui suivent, nous étonne et nous confond. Pendant trente ans, à travers la sainte famille de Nazareth et du fond de l'atelier de saint Joseph, ne sort pour ainsi dire qu'un exemple, *l'obéissance*, « erat subditus illis »; vertu fondamentale de la société tant civile que religieuse, leçon donnée à tous les âges et à toutes les conditions.

Lorsque Jésus-Christ eut atteint sa douzième année, ses parents montèrent, suivant leur coutume, à Jérusalem, à la fête de Pâques.

La loi de Moïse obligeait les hommes à se présenter trois fois par an, devant le Seigneur, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles[1].

Les femmes et les enfants étaient exempts de cette ordonnance. Si la sainte Vierge et l'enfant Jésus se joignirent à saint Joseph pour se rendre régulièrement à Jérusalem, distante de trente lieues de la bourgade de Nazareth, ils voulurent donner l'exemple de la piété la plus parfaite. Cette habitude de la sainte famille de fréquenter le temple, malgré les frais et les difficultés du voyage, est un beau modèle offert aux parents, qui leur apprend à s'édifier mutuellement, à se rendre, les jours prescrits, en compagnie de leurs enfants, au lieu saint, pour y adorer Dieu, entendre l'explication de sa loi, s'unir à l'assemblée des fidèles et y admirer les progrès de ceux qu'ils sont chargés d'élever.

factum est post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. Stupebant autem omnes qui eum audiebant, super prudentia et responsis ejus. Et videntes admirati sunt.

[1] Tribus vicibus per annum apparebit omne masculinum in conspectu Domini Dei tui. *Deut.* XVI. — *Exode*, XXIII, 17.

II. — *Et s'en revenant après que les jours de la fête furent passés, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem et ses parents ne s'en aperçurent pas. Mais pensant qu'il était avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils cheminèrent toute la journée et le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances. Et ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher.*

Joseph et Marie ayant passé les sept jours de la fête de Pâques à Jérusalem, reprirent le chemin de retour à Nazareth. Par une providence particulière, l'enfant Jésus était resté à Jérusalem. Comme les membres de la même famille et de la même localité se groupaient et marchaient ensemble afin de charmer les fatigues du voyage, Joseph et Marie, quoique modèles de tous les parents, ne s'aperçurent pas de l'absence de leur enfant, pensant que Jésus, à raison de sa douce physionomie, de son obéissance, de sa sagesse, recherché par tout le monde, se trouvait parmi leurs connaissances. Au bout d'une journée de marche, arrivés à l'hôtellerie, ils remarquèrent la disparition de leur fils. Désolés, inconsolables, passant la nuit dans l'insomnie, ne comprenant rien au mystère de cette perte, ils retournèrent à Jérusalem. L'imagination peut se représenter sans qu'il soit donné à la plume de dépeindre l'inquiétude, la désolation, les larmes de ce couple si heureux. Avec la perte du trésor confié à leur sollicitude, le cœur de la mère surtout était brisé et le glaive de douleur annoncé par Siméon le torturait. Jésus était pour elle plus qu'un fils unique, la chair de sa chair, le sang de son sang, plus que le jeune Tobie pour sa mère, l'œil de son œil, l'espérance de sa vieillesse et le soutien de ses jours. C'était le Dieu de son intelligence, de son amour, sa consolation suprême dans le temps et dans l'éternité. Elle redemandait à tous les chemins, à toutes les maisons, à tous les amis de sa connaissance le bien-aimé de son cœur et personne ne pouvait la renseigner. O grande épreuve imposée à l'âme si aimante de Marie !

On perd Jésus de deux manières *réellement* et en *apparence*. Le péché mortel le chasse de l'âme. C'est la perte réelle, le malheur le plus affreux. Avec cette perte il n'y a plus ni paix, ni vrai bonheur. O pécheur, qui avez perdu Jésus, votre lumière, votre vie, votre consolateur, un regard sur vous. Cherchez par la pénitence celui qui peut vous rendre à vous-même.

Jésus peut encore se voiler, se cacher à nous, nous retirer sa présence sensible, cette onction, ces délices intérieures qui adoucissent les peines de la vie, et nous abandonner à la sécheresse, à l'ennui, au dégoût, à la torture de l'esprit et du cœur soit *par justice, soit par charité : par justice,* lorsque nous remplissons nos devoirs de piété avec tiédeur, nonchalance, ou que nous nous rendons de propos délibéré coupables de péchés véniels; *par charité*, lorsque Dieu éprouve notre vertu, pour nous élever à un plus haut degré de perfection. Ce dernier cas était l'épreuve pénible de Marie et est encore celle de toutes les âmes d'élite. Cette soustraction de la grâce sensible n'est qu'apparente, de courte durée. Jésus avec le cortége de ses délices reparaît bientôt.

III. — *Et après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses.*

Le troisième jour, la joie est revenue dans l'âme désolée de Joseph et de Marie. Ils trouvent leur bien-aimé, non dans les rues de Jérusalem, non dans une occupation frivole, mais dans le temple, assis au milieu des docteurs, les éclairant par la sagesse de ses demandes et de ses réponses. Le cœur de la mère qui a été le plus à la peine, à la douleur, ose au milieu de ses transports de joie parler de la désolation extrême de Joseph son père nourricier et de la sienne, à raison de cette absence de trois jours.

IV. — *Et le voyant, ils furent étonnés et sa mère lui*

dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que pleins d'affliction votre père et moi nous vous cherchions. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père. Et ils ne comprirent point ce qu'il leur disait.

Le fils répond à la plainte humble et respectueuse de la mère qu'il a au ciel son vrai père, dont il met la volonté au-dessus de toute affection terrestre. Ce père lui a tracé sa mission qui est celle d'être d'abord le docteur, puis le rédempteur du genre humain : *Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses de mon Père?* Joseph et Marie, quoiqu'initiés dans les secrets de l'Incarnation, ne comprirent pas encore toute l'étendue de cette mission. La prodigieuse histoire de la charité de Jésus ne leur avait pas encore été révélée en entier. Bien des points leur restaient voilés. Cette douce plainte de la mère : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous?* chaque âme pieuse l'adresse à Jésus, lorsqu'elle le retrouve avec son cortége de délices, après les jours de sécheresse, de tourments et d'absence sensible. Mais la réponse de Jésus sera toujours celle à sa sa mère : Vous me cherchiez mal; on ne me trouve pas parmi la foule, sur les routes, les places publiques ou dans les lieux du sang et de la chair, c'est dans le temple, dans la prière, dans la retraite, qu'il faut me chercher. Alors vous saurez que les affections doivent être épurées dans la fidélité à sa vocation, dans le chemin de la perfection. On doit s'élever au-dessus de tout intérêt terrestre, suivre la volonté du ciel et non celle de la terre : *Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses de mon Père?* O entier détachement des créatures, que vous êtes peu compris, même des âmes les plus pieuses!

V. — *Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis.*

S'il entrait dans la volonté du Père que Jésus-Christ à l'âge de

douze ans fit éclater un rayon de sa divine sagesse, au milieu des docteurs du temple, qu'il préludât ainsi à sa grande mission qui est celle d'être la lumière du monde : il est également de la volonté du Père qu'il enseigne plus encore par son exemple que par ses paroles. Avant tout, nous avons besoin d'un modèle. Si la doctrine articulée est nécessaire, la morale vivante, en action, est plus nécessaire encore. L'exemple entraîne et facilite l'enseignement. La mère marche devant son enfant pour lui apprendre à marcher. Le vrai maître dirige la main, les pas, les actes de son élève et ne se contente pas d'une leçon vague et fugitive. Voilà pourquoi le texte sacré dit de Jésus-Christ : « Cœpit facere et docere[1]. » Il fit sa doctrine avant de la prêcher, et dans le *sermon sur la Montagne*, résumé de l'Evangile, Jésus-Christ lui-même ne donne au ciel la récompense au docteur, qu'autant qu'il aura fait sa doctrine[2]. Jésus-Christ sera donc trente ans, les neuf dixièmes de sa vie mortelle, à faire sa doctrine avant de l'enseigner et à donner au monde l'exemple de *l'obéissance*, mère, reine et âme de toutes les vertus, « mater, regina virtutum, obedientia[3]. »

La vertu d'obéissance est supérieure à la *pauvreté* volontaire qui suppose le renoncement spontané aux biens de la terre, supérieure à la *chasteté* qui veut le renoncement aux plaisirs de la chair. Elle assujettit l'esprit, la volonté à une autorité étrangère. C'est un sacrifice, non de choses extérieures, mais de soi-même. Or, le sacrifice de nous-mêmes, nous sommes tous plus ou moins forcés de le faire, suivant notre position sociale. Car l'obéissance est le fondement de la société tant civile que religieuse, qui ne peut marcher qu'avec le principe d'autorité. Celle-ci est nécessairement

[1] *Act.* I, 1.

[2] Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. MATTH., V, 19.

[3] AUG. *Civ. Dei.*

constituée en hiérarchie ou pouvoirs graduels qui remontent au *pouvoir suprême ou à Dieu*. L'obéissance est donc nécessaire aux gouvernants comme aux gouvernés, aux grands comme aux petits, à toutes les classes du corps social. Tous doivent assujettir leur volonté à celle d'autrui, soit à celle de l'homme, soit à celle de Dieu. Certes, c'était un spectacle qui dut surprendre les hiérarchies célestes elles-mêmes, de voir l'autorité en personne, le principe de vie, celui des animaux et des plantes, l'auteur du mouvement universel, des astres, de la mer et de la terre, obéir, à Nazareth, dans l'atelier d'un pauvre artisan, à Joseph son père nourricier et à Marie sa mère, et cela pendant trente ans. « O orgueil! viens crever à ce spectacle[1]. »

Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur.

Souvent l'Evangile nous rend attentifs sur la fidélité de Marie à recueillir, à méditer et à conserver dans sa mémoire et dans son cœur les moindres paroles de son Fils ou celles qui ont trait à lui. Par cette fidélité, elle mérita de monter à un degré de perfection qui nous est incompréhensible et d'être, après l'Homme-Dieu, le plus parfait modèle du progrès incessant dans la vertu.

VI. — *Et Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes.*

Jésus-Christ était, dès l'instant de sa conception, la sagesse, la grâce incréée. Elle ne pouvait donc pas augmenter en lui. Mais à mesure qu'il avançait en âge, il en laissa voir au dehors des rayons plus éclatants, pour nous apprendre à sanctifier tous les âges, à aller de vertus en vertus avec le cours des années, et atteindre la perfection qui nous est assignée.

O sagesse éternelle! voilée sous les dehors d'un enfant de douze ans qui interroge et écoute les docteurs de la synagogue, éclairez-nous. Faites que comme vous, dans la

[1] Bossuet, *Élev. sur les Mystères.*

fidélité à notre vocation, nous n'écoutions jamais la voix de la nature, mais celle de Dieu, et que l'obéissance à l'autorité légitime soit la règle de notre conduite, dans la société tant civile que religieuse.

INSTRUCTION.

NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU DANS SA JEUNESSE.

SOMMAIRE. — Cette nécessité est fondée : I. Sur l'Ancien et le Nouveau Testament. — II. Sur la raison et l'expérience.

« Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud « Deum et homines, » *Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes.* Luc, II, 52.

Le fils de Dieu, en adoptant notre nature, n'a pas voulu paraître sur la terre à l'état d'homme parfait, comme le premier père du genre humain. Le second Adam a passé par tous les âges, enfance, adolescence, virilité, afin de les sanctifier tous et d'offrir à tous un parfait modèle. Aujourd'hui l'Evangile roule principalement sur l'admirable exemple qu'il donne à la jeunesse, dans sa douzième année, exemple de piété, d'obéissance et de sagesse. Nous partirons de cet exemple éclatant de Jésus-Christ, pour prouver qu'il est nécessaire de consacrer au service de Dieu ses jeunes années et qu'il faut se garder de les dissiper dans l'oisiveté, le jeu, la débauche. Ainsi *nécessité de servir le Seigneur dans sa jeunesse*, tel sera le sujet de notre méditation.

Cette nécessité, nous la fonderons : 1° tant *sur l'Ancien que sur le Nouveau Testament*, et 2° *sur la raison* et *sur l'expérience.*

I. — Dans l'ancienne alliance, Dieu, pour faire sentir à l'homme combien il exige l'amour de notre jeune cœur, avait établi la double loi des *premiers-nés* et des *prémices*[1]. Les

[1] Sanctifica mihi omne primogenitum tam de hominibus quam de jumentis, mea sunt omnia. *Exode*, XIII.

enfants mâles qui ouvraient la joie et l'espérance de la famille lui étaient offerts dans le temple et rachetés. Tous les premiers fruits des animaux domestiques, des arbres, des vignes et des champs devaient également lui être consacrés. Par ces deux lois, le Seigneur témoignait qu'il a le haut domaine sur toutes choses et que tout, surtout ce qu'il y a de meilleur, doit lui appartenir. Et quelle époque, dans notre vie, est plus précieuse que la jeunesse? Cette loi des premiers-nés et des prémices sort du berceau du genre humain, et quant à l'esprit elle est aussi ancienne que le monde. Nous la voyons observée par le second fils d'Adam. Le texte sacré dit formellement : Abel offrit au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux et le Seigneur agréa son sacrifice[1].

C'est pourquoi les livres sapientiaux, ainsi que ceux des prophètes, interprètes de cette antique loi, ne cessent de répéter ces maximes que le jeune âge ne saurait assez méditer : *Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur, dès son adolescence;* « bonum est viro, cum portaverit jugum « ab adolescentia sua[2]. » — Souvenez-vous de votre créateur dans les jours de votre jeunesse, « memento creatoris tui « in diebus juventutis tuæ[3]. » — Ce que vous n'avez pas amassé dans votre jeunesse, comment le trouverez-vous dans votre vieillesse? « quæ in juventute non congregasti, quomodo in « senectute invenies[4]? » — Mon fils, dès votre jeunesse, recevez la doctrine, et sous vos cheveux blancs, vous trouverez la sagesse, « fili, a juventute tua excipe doctrinam et usque ad « canos invenies sapientiam[5]. » Au précepte l'Ancien-Testament joint l'exemple. Abel, Noé, Abraham, Isaac, Joseph n'ont-ils pas été des modèles de piété dans leur jeune âge et par là même, en qualité d'amis de Dieu, des hommes puissants *en paroles et en œuvres?* — Moïse, Josué, Samson, Gédéon, Jephté, Samuel, David, Salomon même, qui ont joué

[1] Abel obtulit de primogenitis gregis sui. *Gen.* IV, 4. — [2] *Lam.* III, 27. — [3] *Eccl.* XII, 1. — [4] *Eccl.* VI, 16. — [5] *Eccl.* VI, 18.

un rôle si grand, si divers, si prépondérant, au milieu de leur nation et de leurs contemporains, n'ont-ils pas trouvé dans les vertus de leur jeunesse, cette énergie, cette sagesse et cette puissance d'action qui les ont rendus si célèbres? Et du jeune Tobie n'est-il pas dit que dans son enfance, ses œuvres ne sentaient jamais le jeune homme, « cum esset ju- « nior, nihil tamen puerile gessit in opere; » elles avaient la maturité de la vieillesse. — Loin de suivre le torrent de ses compatriotes qui allaient adorer le veau d'or de Jéroboam, il évitait seul le culte sacrilége et l'entraînement universel, « cum irent omnes ad vitulos aureos, hic solus fugiebat « consortia omnium; » il se rendait au temple de Jérusalem; il y adorait le Seigneur, le Dieu d'Israël, « pergebat ad tem- « plum Dei, » lui offrait les prémices et la dîme de tous ses biens; toutes les prescriptions de la loi, il les remplissait dès sa plus tendre enfance, « hæc et his similia secundum « legem Dei parvulus observabat[1]. »

Les prophètes Elie, Elisée, Jérémie, Isaïe, Daniel et ses compagnons n'ont-ils pas été également dans leur jeunesse des astres par l'éclat de leurs vertus, avant de le devenir par la lumière de leur doctrine et de leurs oracles?

A côté des hommes illustres par la sainteté, dès leurs premiers pas dans la vie, l'Ecriture ne nous montre-t-elle pas aussi des femmes non moins remarquables?

Sara, Rebecca, Anne, mère de Samuël, Judith, Esther, Susanne, n'ont-elles pas été des héroïnes dans la vertu, dans la fleur de l'âge et de la beauté?

Si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, nous trouvons la continuation de la même doctrine et des mêmes exemples, mais dans un degré plus parfait. En première ligne se présente saint Jean-Baptiste, transition et point de jonction des deux alliances. Si le fils de Zacharie a été béni dans le sein de sa mère et proclamé par la Vérité elle-même

[1] *Tob.* I.

le plus grand des hommes, n'a-t-il pas uni, dès sa plus tendre jeunesse, la sainteté à la plus prodigieuse pénitence? La Vierge Marie et saint Joseph élevés au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, n'ont-ils pas été toujours l'innocence sans tache?

Et Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il soit l'ami des pécheurs, n'a-t-il pas une prédilection particulière pour l'enfance, la candeur, la simplicité du premier âge? N'est-ce pas en faveur des enfants qu'il interrompt dans sa douzième année la retraite de Nazareth et qu'il laisse percer un rayon de sa divine sagesse, au milieu des docteurs du temple, pour leur apprendre qu'ils doivent surtout se distinguer par leur piété, leur science dans la doctrine sacrée et leur obéissance à l'égard de leurs parents et de leurs maîtres? Et quand dans sa vie publique, il appellera à lui tous les hommes de peine et de souffrance, « venite ad me omnes qui laboratis et onerati « estis et ego reficiam vos[1], » ne crie-t-il pas avec des accents plus tendres encore, « sinite parvulos ad me venire, « nolite eos prohibere, » laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas; à ceux qui leur ressemblent appartient le royaume des cieux, « talium est enim regnum cœlo- « rum[2]. » Il les embrassait, leur imposait les mains, les bénissait et priait particulièrement pour eux[3]. Et ne prononça-t-il pas des *vœ* formidables contre ceux qui scandaliseront un des petits qui croiront en lui? Même pour instruire ses apôtres, les guérir de leur enflure ne plaça-t-il pas au milieu d'eux un petit enfant avec cette sévère leçon: « En vérité, je vous le dis, si vous ne changez de conduite et ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque reçoit un de ces petits,

[1] Matth. XI, 28.

[2] Matth. XIX, 14.

[3] Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eis. Marc, X, 16.

me reçoit. Quiconque scandalise un de ces petits, il vaudrait mieux lui suspendre une meule de moulin au cou et le précipiter dans le plus profond de la mer [1]. »

Dans l'histoire si touchante de l'Enfant prodigue, où Jésus-Christ dépeint, avec des couleurs si vives, la profonde misère du pécheur et les trésors infinis de sa miséricorde, n'y a-t-il pas aussi un trait révélateur du bonheur du fils qui ne quitte jamais la maison paternelle et qui observe tous les commandements du père? Celui-ci ne dit-il pas à son fils aîné qui se plaignait de la réception splendide faite à son frère retrouvé et si malheureux : Mon fils, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai vous appartient, « omnia mea « tua sunt, » c'est-à-dire, à mon service ce n'est pas une part d'héritage qui vous échoit, une heure de contentement que vous éprouvez : tous les biens, tout le bonheur de votre père vous appartiennent [2].

Jésus-Christ joint à l'exemple et à l'enseignement les œuvres. C'est en faveur de la jeunesse qu'il opère ses plus grands miracles. La fille de Jaïre, le fils unique de la veuve de Naïm et Lazare, qu'il ressuscite, tous les trois sont jeunes. Quel est encore le disciple qui est solennellement connu comme celui que Jésus-Christ aima le plus, « discipulus quem « Jesus diligebat, » et sur la poitrine duquel il se reposa, lors de l'institution de son banquet d'amour? N'est-ce pas saint Jean, le plus jeune, le plus innocent des Apôtres, celui qui a gardé une chasteté perpétuelle? N'est-ce pas à ce disciple bien-aimé qu'il confia sa mère chérie, et l'associa à l'honneur insigne de saint Joseph, en le rendant également le gardien, le protecteur de la reine du ciel et de la terre? Aussi le plus sublime des Evangélistes et le plus profond des prophètes, à l'imitation du divin Maître, conserva dans sa vieillesse une prédilection particulière pour les jeunes gens.

[1] Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth., XVIII, 3, 6.

[2] Filii, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. Luc, XV, 32.

Dans sa première épître, il félicita les jeunes chrétiens de l'Asie de leur force morale, de l'efficacité de la parole de Dieu sur leur esprit, de leurs victoires sur Satan et leur exposa les dangers de la triple concupiscence, la séduction[1], la vanité du siècle et des plaisirs mondains. Le disciple bien-aimé fit encore éclater son amour de la jeunesse par le trait suivant où il révèle toute la tendresse de son âme.

Dans une de ses visites apostoliques, il avait remarqué un jeune païen d'un naturel heureux et d'une physionomie intéressante. Il le recommanda à l'évêque du lieu, en présence des fidèles, prenant Jésus-Christ à témoin du dépôt qu'il lui confiait. L'Evêque ne négligea rien pour l'éducation du jeune homme jusqu'à son baptême et sa confirmation. Lui ayant administré les deux sacrements, il crut devoir se relâcher de sa vigilance. Mais le nouveau converti laissé à lui-même fréquenta des jeunes gens oisifs et débauchés. Et d'excès en excès, il arriva à un tel point de perversité qu'il se mit à leur tête et devint chef de brigands. Comme les affaires de l'Eglise ramenèrent l'Apôtre dans la localité, il demanda compte à l'évêque du dépôt remis entre ses mains. Celui-ci crut d'abord que c'était de l'argent qu'on lui demandait : Non, répliqua saint Jean, c'est le jeune homme, c'est l'âme de mon fils que je redemande. Hélas ! répondit l'évêque avec larmes, il est mort. Et comment, dit l'Apôtre, il est mort et de quelle mort ? Il est mort à Dieu, ajouta l'évêque, il est devenu un voleur, un assassin : il occupe les montagnes à la tête d'une troupe de scélérats. A ces mots le saint vieillard déchire ses vêtements, pousse un profond soupir et se frappant la tête, il s'écrie : Le beau gardien que j'ai laissé à mon fils ! Aussitôt il commande qu'on lui donne un cheval avec un guide, il sort de l'église où il se trouve, se dirige sans hésiter vers les tortueux sentiers des montagnes. Les

[1] Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis et verbum Dei manet in vobis et vicistis malignum. Joan. II, 14.

sentinelles des voleurs l'arrêtent, il demande à voir leur chef et déjà il aperçoit le bandit se couvrant de ses armes, lorsque celui-ci, reconnaissant l'Apôtre, s'enfuit, saisi de crainte et de confusion. Mais le vieillard a oublié sa faiblesse et son grand âge, il s'élance à sa poursuite et crie de toutes ses forces : « Pourquoi, mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père, un vieillard sans armes? O mon fils! ayez pitié de mes cheveux blancs. Ne craignez-point. Vous pouvez encore espérer le salut. Moi-même, je satisferai pour vous à Jésus-Christ; je souffrirai volontiers pour vous la mort, à l'exemple de Notre-Seigneur, et je donnerai, s'il faut, mon âme pour la vôtre; arrêtez, c'est la miséricorde qui m'envoie! » Le jeune homme touché de ce discours s'arrête, le regard fixé à terre. Ses armes lui glissent des mains, il tremble de tous ses membres. Le saint vieillard étant arrivé près de lui, il tombe à ses pieds et lui demande pardon d'une voix étouffée par les gémissements et les sanglots; l'Apôtre le rassure contre ses propres frayeurs, lui proteste avec serment qu'il lui a obtenu son pardon du Sauveur. En signe de réconciliation, il lui baise la main droite coupable de tant de meurtres, qu'il cherche à cacher; et déjà purifié par le repentir, il le ramène plein de joie à l'Eglise et ne le quitte qu'après l'avoir rendu un modèle de sincère pénitence, ainsi qu'un miracle de résurrection spirituelle[1].

II. — *La raison elle-même* concorde avec l'enseignement de l'Ancien et du Nouveau Testament sur l'obligation de servir Dieu dans la jeunesse. Ne dit-on pas tous les jours : telle jeunesse, telle vieillesse; — l'habitude devient une seconde nature, « consuetudo altera natura; » — le premier pli souvent ne se laisse pas changer; les fruits dépendent des fleurs; l'ortie qui pique au sortir de la terre, conserve ses pointes acérées; le louveteau ou le lionceau sera en grandissant un loup ou un lion; dans les grandes entreprises, le succès

[1] Eusèbe, l. III, 20.

vient principalement des heureux commencements; une bataille est moralement gagnée, quand les premières opérations réussissent; « cujusque rei potissima pars, principium « est. » C'est pourquoi tous les moralistes s'accordent pour nous crier: Tout dépend de la première éducation. La jeunesse est un arbre plein d'espérance, mais il doit être dressé et soigneusement taillé; c'est une cire molle qui garde les premières impressions. C'est un champ vierge qui ne doit pas être livré aux ronces, aux épines, mais à une bonne culture. Au contraire, les mauvaises habitudes prises dans la jeunesse sont difficiles à déraciner, « perversi difficile « corriguntur. » Cette difficulté, le prophète Jérémie la compare à la peau de l'Ethiopien ou du léopard qui conserve sa couleur primitive, malgré le lavage et les efforts contraires[1]. Que les jeunes gens marqués du signe du baptême ne disent donc jamais avec les enfants perdus du siècle et du sensualisme: personne n'est revenu de l'autre monde, notre *temps est court*, jouissons des biens présents. Ne laissons pas échapper la fleur de l'âge. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, que nul pré ne soit sans trace de notre luxure. Laissons en tous lieux des signes de notre joie. C'est là notre part et notre héritage[2].

Rappelons-nous tous la loi des prémices. Les hommes aussi aiment les premiers fruits dans leurs champs et leurs jardins. Consacrons la fleur, la vigueur de l'âge au Seigneur; aimons à discipliner l'esprit, la mémoire, la conscience, sous la loi divine, et que nos sens soient constamment les organes de la vérité, de la chasteté et de la vertu, parce que le Seigneur défend de lui offrir des victimes impures; que votre

[1] Si mutare potest Æthiops pellem suam et pardus varietates suas et vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum. Jérém. XIII, 23.

[2] Exiguum est tempus vitæ nostræ. Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt. Non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis antequam marcescant. Nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. Ubicumque relinquamus signa lætitiæ. Hæc pars nostra et hæc est sors. *Sap.*, II, 1.

corps soit toujours un holaucauste vivant, agréable, immaculé. Songeons encore que dans le monde personne n'accepte volontiers à son service un vieux serviteur, ou n'associe ses destinées à une vieille femme : ainsi devons-nous nous garder de donner l'or, la perle de notre jeunesse au vice, et la rouille, l'écaille de notre vieillesse à la religion. Soyons toujours des Benjamin chéris du Seigneur, « Benjamin amantissimus Domini, » et semblables à ce jeune homme dont parle l'Evangile. Il s'écria : Maître, j'ai observé dès ma jeunesse la loi de Dieu ; et Notre-Seigneur le regarda et l'aima, « intuitus eum dilexit eum[1]. »

Puissent ce regard et cet amour du Sauveur nous réjouir également et conserver l'innocence de notre cœur !

SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains[2].

XII, 6.

Nous avons, selon la grâce qui nous a été donnée, différents dons : soit le don de la prophétie pour en user confor-

[1] Magister, hæc omnia observavi a juventute mea. Jesus autem intuitus eum, dilexit eum. Marc, X, 20.

[2] *Sequentia epistolæ beati Pauli ad Romanos.* — Fratres, habentes donationes, secundum gratiam quæ data est nobis, differentes ; sive prophetiam, secundum rationem fidei, sive ministerium in ministrando ; sive qui docet, in doctrina ; qui exhortatur, in exhortando ; qui tribuit, in simplicitate : qui præest, in sollicitudine ; qui miseretur, in hilaritate. Dilectio sine simultatione. Odientes malum, adhærentes bono : charitate fraternitatis, invicem diligentes : honore invicem prævenientes ; sollicitudine non pigri : spiritu ferventes ; Domino servientes, spe gaudentes ; in tribulatione patientes : orationi instantes : necessitatibus sanctorum communicantes : hospitalitatem sectantes. Benedicite persequentibus vos : benedicite ; benedicite et nolite maledicere. Gaudete cum gaudentibus, flete cum flentibus, idipsum invicem sentientes : non alta sapientes, sed humilibus consentientes.

mément à la prescription de la foi, soit le don du saint ministère pour nous appliquer au saint ministère, soit le don d'enseigner pour enseigner dans la doctrine, soit le don d'exhorter pour exhorter. Que celui qui est chargé de la distribution des aumônes, le fasse avec simplicité; que celui qui préside, soit plein de sollicitude. Que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, s'en acquitte avec charité. Que votre charité soit sans hypocrisie. Haïssez le mal et attachez-vous au bien. Aimez-vous les uns aux autres avec une tendresse fraternelle, vous prévenant en honneur. Ne soyez point lâches, mais animés de la ferveur, dans le service du Seigneur. Réjouissez-vous dans votre espérance, patients dans les maux, persévérants dans la prière, charitables envers les nécessités des saints, prompts à exercer l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les et ne les maudissez pas; réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent; pleurez avec ceux qui pleurent. Vous unissant de sentiments avec tous, ne vous élevez point, mais tenez-vous dans l'humilité.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Devoirs de la hiérarchie catholique dans le ministère de l'enseignement et de la bienfaisance. — II. Devoir des fidèles entre eux et dans leurs relations avec les infidèles.

I. — Cette épître est la continuation de celle de dimanche dernier. Saint Paul y montre, en entrant dans les détails, comment chacun sera fidèle à la mission que la Providence lui a confiée, et comment l'Eglise, cette grande corporation, pourvoit à ses nécessités tant spirituelles que corporelles.

Nous avons selon la grâce qui nous a été donnée différents dons, soit le don de la prophétie, pour en user conformément à la prescription de la foi, soit le don du saint ministère, pour nous appliquer au saint ministère,

soit le don d'enseigner pour enseigner, soit le don d'exhorter pour exhorter dans la doctrine.

L'homme composé d'un corps et d'une âme est essentiellement un être sociable. Il ne peut se passer du concours de ses semblables. Dans le plan du Créateur, des besoins réciproques, une dépendance mutuelle doivent entretenir entre les hommes la concorde, la condescendance, le dévouement. Si, sous l'empire des passions et des crimes, la société terrestre dévie souvent de ses voies naturelles et tombe sous l'arbitraire de la force, l'Eglise, la société des âmes avec Dieu, conservera toujours la charité, son vrai lien. Dans cette vaste association des esprits, il y a *les pasteurs et les fidèles.* Le ministère pastoral se compose de *l'épiscopat*, du *presbytérat* et du *diaconat* ou des ministres inférieurs. Il appartient principalement aux évêques et aux prêtres d'enseigner, d'exhorter les fidèles et d'administrer les choses saintes non arbitrairement, mais suivant les règles de la foi. Ils sont chargés de faire connaître la théorie et la pratique de la religion, la doctrine et les mœurs; ils s'adressent à l'intelligence pour l'éclairer, au cœur pour l'émouvoir, aux vices pour les corriger, à la vertu pour la stimuler. Ces diverses fonctions de l'épiscopat et du presbytérat, saint Paul les résume sous les noms génériques de dons de *prophétie, d'enseignement, d'exhortation et de grâces du saint ministère.* Car, par don de prophétie, on n'entend pas seulement l'inspiration divine qui révèle l'avenir, mais encore la science, le génie qui explique les endroits obscurs soit des Ecritures, soit de la doctrine, et qui jette de nouvelles lumières sur les mystères de la religion. Saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Cyrille, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Bellarmin, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue et tous les grands docteurs catholiques ont été, dans ce sens, des prophètes du Nouveau Testament. L'Eglise joint aux consolations de l'âme

le soulagement des maux corporels. L'Apôtre appelle *diaconie*, διακόνια, le ministère qui s'occupe des nécessités physiques. Il trace aux diacres et aux diaconesses, occupés du gouvernement et de l'administration du royaume de la douleur, les règles à suivre.

Que celui qui est chargé de la distribution des aumônes le fasse avec simplicité: Que celui qui préside soit plein de sollicitude : Que celui qui exerce les œuvres de miséricorde s'en acquitte avec charité. Que votre charité soit sans hypocrisie.

Dans l'exercice de la bienfaisance et des œuvres multiples de la miséricorde, l'Apôtre désire comme condiments *la simplicité et la sollicitude, la joie et la sincérité. La simplicité* n'est rien autre chose que l'abandon filial à la Providence. Sans perdre de vue la prudence et l'intelligence, « beatus qui intelligit super egenum et pauperem[1], » elle croit que la charité est une semence féconde qui, loin de nous appauvrir, nous enrichit. *La sollicitude* de ceux qui président aux œuvres de bienfaisance, s'occupe avec activité à rechercher et à soulager les malheureux. *La joie et la sincérité* qui animent la vertu de ceux qui donnent, en fait le vrai mérite. Dieu ne veut pas de serviteurs mécontents, forcés, hypocrites, « hilarem doctorem diligit Dominus[2]. »

L'Apôtre, après avoir parlé de l'esprit qui doit guider les chefs de la hiérarchie, n'oublie pas non plus les devoirs des fidèles.

II. — *Haïssez le mal et attachez-vous au bien. Aimez-vous les uns les autres avec une tendresse fraternelle, vous prévenant par des témoignages d'honneur. Ne soyez point lâches, mais fervents, dans le service du Seigneur. Réjouissez-vous dans votre espérance, patients dans les maux, persévérants dans la prière, charitables*

[1] *Psal.*

[2] II. *Cor.* IX, 7.

envers les nécessités des saints, prompts à exercer l'hospitalité.

Haine du mal, fermeté dans le bien, amour fraternel et plein de prévenance, ferveur dans le service du Seigneur, joie continuelle à la vue de nos hautes destinées, patience dans les maux, persévérance dans la prière, charité sans bornes envers ses coreligionnaires : voilà ce que l'Apôtre demande à tout chrétien.

On hait le mal, lorsqu'on le déteste et le fuit. On est ferme dans le bien quand on le pratique sans dévier ni à droite ni à gauche. On est animé d'une charité fraternelle, quand on songe qu'en vertu de notre baptême, à côté des droits de la nature, il y a la fraternité des âmes engendrées à la vie spirituelle par Jésus-Christ et l'Eglise. Cette fraternité est plus haute, plus sublime, plus étroite que celle de la chair et du sang. Dans la fraternité des esprits, les supérieurs en science et en dignité, sont les serviteurs des faibles, des petits, des ignorants, et, loin de descendre de leur rang en leur prodiguant des égards, ils imiteront le divin Maître qui a pris la forme d'un esclave et le Pape son vicaire sur la terre qui s'appelle *le serviteur des serviteurs*, « servus servorum. » Dans le service du Seigneur, la lâcheté, l'indifférence sont voisines de la trahison. Une sainte émulation animera sans cesse le vrai fidèle ; supportant avec courage les épreuves de la vie, il puisera sa ferveur dans l'attente de la récompense future, dans la prière, dans l'exercice de la charité et de l'hospitalité envers les saints, ses frères.

Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les et ne les maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent; pleurez avec ceux qui pleurent, vous unissant de sentiments avec tous, ne vous élevez point, mais tenez-vous dans l'humilité.

L'Apôtre ne se contente pas de rappeler aux chrétiens leurs devoirs entre eux, il leur trace aussi des règles de conduite à l'égard des étrangers, les païens. L'esprit de charité

les dirigera également dans leurs rapports avec les infidèles. Ils ne rendront point, selon la loi du talion, mal pour mal, persécution pour persécution, malédiction pour malédiction. Ils les béniront au contraire, c'est-à-dire, ils leur souhaiteront toutes sortes de prospérités et leur feront tout le bien possible, ressemblant ainsi au Père céleste qui fait luire son soleil, et tomber sa pluie sur les terres de ceux qui le blasphèment comme de ceux qui l'adorent. Encore une fois, charité universelle sera leur âme commune; ils vivront dans la communauté et la sainteté de la même joie et de la même tristesse. Et cette union des intelligences et des cœurs reposera sur l'humilité et le respect réciproque.

Évangile selon saint Jean[1].

II, 1.

NOCES DE CANA.

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée et la mère de Jésus y assistait. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont point de vin. Et Jésus lui dit: Femme, que vous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. La mère dit à ceux qui servaient: Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six urnes

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Joannem.* — In illo tempore, nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ, et erat Mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus ad nuptias. Et deficiente vino, dicit Mater Jesu ad eum: Vinum non habent. Et dicit ei Jesus: Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea. Dicit Mater ejus ministris: Quodcumque dixerit vobis, facite. Erant autem ibi lapidæ hydriæ sex positæ secundum purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas, vel ternas. Dicit eis Jesus: Implete hydrias aqua. Et impleverunt eas usque ad summum. Et dicit

de pierre pour la purification, selon l'usage des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau ces vases ; et ils les emplirent jusqu'au bord, et Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel ; et ils lui en portèrent. Sitôt que le maître-d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin et ne sachant d'où il venait (mais ceux qui avaient puisé l'eau le savaient), il appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on en a beaucoup bu, il sert celui qui est de moindre qualité ; mais vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut là le premier des miracles opérés par Jésus et il l'opéra à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Pourquoi Jésus-Christ assista-t-il aux noces de Cana ? Grande analogie entre le mariage et l'union des âmes avec Dieu. — II. Premier miracle de Jésus-Christ : l'eau changée en vin par l'intercession de la vierge Marie. Leçon que renferme ce miracle. — III. Les apôtres crurent en Jésus-Christ.

I. — *En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y assistait. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.*

Jésus-Christ, après son baptême et son jeûne de quarante jours, avait commencé sa carrière évangélique, en se formant un noyau de disciples. Saint Jean-Baptiste lui amena les

eis Jesus : Haurite nunc, et ferte architriclino, et tulerunt. Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat unde esset, ministri autem sciebant, qui hauserant aquam ; vocat sponsum architriclinus, et dixit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit : et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est : tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. Hoc fuit initium signorum Jesus in Cana Galileæ, et manifestavit gloriam suam : et crediderunt in eum discipuli ejus.

premiers. Le saint précurseur avait répondu à la consultation du Sanhédrin : « Je ne suis ni le Christ, ni Elie, ni le prophète attendu. Au milieu de vous se trouve celui que vous ne connaissez pas. Il doit venir après moi, il est né avant moi. Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure[1]. » Et il avait encore dit à ses disciples en voyant venir Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. J'atteste qu'il est le fils de Dieu[2]. » Ces témoignages éclatants de saint Jean avaient successivement gagné à Jésus-Christ, André, Simon, Philippe, Nathanaël et un autre disciple anonyme. Ces disciples crurent déjà que Jésus-Christ est le Messie annoncé par Moïse et les prophètes[3]; mais leur foi n'étant pas confirmée par un miracle public restait vacillante. Aujourd'hui la mission divine de Jésus-Christ est solennellement manifestée et ses disciples crurent en lui d'une foi ferme, surnaturelle et efficace. Leur intelligence et leur cœur s'unissent à l'intelligence et au cœur de Jésus. Ils entrent ainsi en société avec Dieu et les Anges. Cette union céleste est ici-bas figurée par le mariage chrétien, « sacra-« mentum hoc magnum, ego autem dico in Christo et in « Ecclesia[4]. »

Il n'est donc point étonnant de voir Jésus-Christ assister à une union terrestre, lui qui est venu pour s'unir à l'humanité, célébrer ses noces spirituelles avec l'âme de l'homme, nous communiquer la qualité d'enfants de Dieu et former la grande famille catholique qu'on appelle l'Eglise, son épouse chérie. Comme le mariage constitue ici-bas la famille, fondement de la société tant civile que religieuse, et que celle-ci dans le sens vrai n'est qu'une grande famille, Notre-Seigneur a voulu, par sa présence et par son premier miracle, non-seulement l'approuver, contre l'enseignement subversif des

[1] Marc, I, 7.
[2] Joan. I, 34. Testimonium perhibuit quia hic est Filius Dei.
[3] Quem scripsit Moyses et prophetæ. *Ibid.* 45.
[4] *Eph.* V, 32.

Manichéens, mais nous donner à entendre qu'il y a une grande analogie entre notre régénération spirituelle et notre génération charnelle. Si l'une est le fruit de l'union de l'homme et de la femme, l'autre est l'effet de l'union de l'âme avec Jésus-Christ par la foi animée de la charité. A Cana en Galilée, commencent donc cette foi vive des premiers disciples, le mariage spirituel des âmes avec Jésus-Christ, les noces de l'Agneau. Et sur l'intercession de qui cette haute union est-elle contractée? N'est-ce pas sur la prière de la mère de Jésus dont la coopération se trouve dans tous les grands actes de notre rédemption? La parole de Marie est nécessaire pour amener dans son chaste sein *le Verbe éternel*, l'auteur de notre salut. Sa parole est nécessaire pour faire tressaillir d'allégresse le saint précurseur, le sanctifier avant sa naissance et remplir sa mère de l'esprit prophétique. Sa parole est aujourd'hui nécessaire pour produire le grand miracle du changement de l'eau en vin, aux noces de Cana; miracle qui engendra la foi apostolique, sur laquelle repose tout l'édifice de l'Eglise, à travers l'espace et la durée; miracle, figure et preuve sensible de l'Eucharistie et de toutes les transformations tant individuelles que sociales de l'Evangile.

Comme ce miracle a eu un immense retentissement et une influence décisive sur la foi des apôtres, l'Evangile relate avec soin toutes les circonstances qui l'accompagnèrent. C'est à Cana en Galilée, au milieu d'un festin, en présence d'un grand nombre de témoins que le prodige fut opéré. Il y a deux bourgades du nom de Cana, celle qui avoisine Tyr et Sidon, d'où sortira la femme chananéenne dont Jésus-Christ guérira la fille, et celle en Galilée près de Nazareth, patrie de Nathanaël et de Simon le Chananéen. On croit même que ces noces auxquelles assistaient Marie, Jésus et ses disciples, étaient celles de Simon, fils de Cléophas, frère de Joseph, par conséquent neveu par alliance de la sainte Vierge. Le cœur tendre et délicat de Marie, voyant l'embarras de la

famille, chercha à en prévenir et à en soulager les besoins, à la plus grande gloire de son Fils.

II. — *Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Et Jésus lui dit : Femme, que vous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas venue.*

Marie se contente d'exposer la détresse patente des siens : « Ils n'ont point de vin. » Elle sait que la bonté de Jésus égale sa puissance et qu'il ne lui refusera rien, malgré les apparences contraires. La réponse de Jésus qui semble être un reproche n'est qu'une leçon à l'adresse de ceux qui usent de leur crédit ou de leur ministère spirituel, au profit d'intérêts égoïstes, terrestres et mondains. Jésus, en répondant à sa mère : « Femme, qu'importe à vous et à moi, » a voulu dire qu'en qualité de Fils de Dieu, il ne doit consulter, dans ses miracles, ni la chair, ni le sang, qu'il dépend uniquement de la volonté de son Père. Néanmoins, pour faire plaisir à sa mère, il devancera son heure et opèrera un prodige éclatant, dont Marie a comme une connaissance anticipée.

La Mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six urnes de pierre pour la purification selon l'usage des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau ces vases ; et ils les emplirent d'eau jusqu'au bord, et Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel ; et ils lui en portèrent.

Marie qui savait qu'elle était exaucée eut soin d'avertir les serviteurs du festin d'exécuter fidèlement les ordres de son Fils. La médiation de la mère n'a d'efficacité qu'autant qu'on fait ce que le Fils prescrit. C'est une grande illusion de croire qu'au moyen de quelques pratiques d'une dévotion mal réglée envers Marie, on est quitte des obligations essentielles envers le Fils. On n'est jamais un vrai serviteur de Marie, si on ne l'est pas de Jésus. Aussi, dans l'Evangile du jour, ceux en faveur desquels la mère a intercédé, exé-

cutent promptement le commandement du Fils. *Ils emplissent d'eau jusqu'au bord*, afin d'éloigner tout soupçon de fraude, six grandes urnes contenant les unes deux, les autres trois mesures et servant dans les repas, selon la tradition des anciens, surtout des pharisiens, à des purifications religieuses. Jésus, sans toucher l'eau, sans proférer aucune parole, sans faire aucun signe extérieur, montrant qu'il est le créateur tout-puissant qui a fait de rien toutes choses, dit simplement aux serviteurs: *Puisez maintenant*, « haurite « nunc. » En vertu de sa parole créatrice, ce qui était de l'eau est changé en un vin délicieux.

Le miracle est solennellement constaté. Les Grecs, les Romains avaient dans leurs festins un ordonnateur appelé roi, chef. Chez les Juifs, un prêtre remplissait cette fonction et veillait à l'ordre et à la décence publiques: c'est à cet ordonnateur que les serviteurs s'adressèrent pour vérifier et proclamer la réalité du prodige.

Sitôt que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin et ne sachant d'où il venait (mais ceux qui avaient puisé l'eau le savaient), il appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, il sert celui qui est de moindre qualité : mais vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure.

L'ordonnateur des noces de Cana ou le maître d'hôtel ne se rapporte pas à la vue, à la couleur, à l'odeur du vin qu'on lui apporte : il le déguste et trouve le vin excellent : *les œuvres de Dieu sont parfaites*[1]. Il ne comprenait rien à ce mystère, parce que les anciens suivaient, dans leurs festins, un usage diamétralement opposé au nôtre; ils servaient le bon vin le premier, et, lorsque les convives se trouvaient en belle gaîté, ils donnaient un vin de moindre qualité. C'est pourquoi le maître d'hôtel ayant goûté ce bon vin et ne sachant d'où il provenait, fait venir l'époux et lui dit d'un cer-

[1] *Deut.* XXII, 4.

tain air de reproche : *Vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure.* C'est alors seulement que l'époux, le maître d'hôtel et tous les convives, ayant entendu le récit circonstancié du prodige, de la bouche des serviteurs, proclamèrent avec de vifs sentiments de gratitude, la puissance et la bonté de Jésus et la charité de Marie.

III. — *Ce fut là le premier des miracles opéré par Jésus et il l'opéra à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.*

Ce miracle est le premier que Jésus fit publiquement, pour manifester son caractère messianique et sa divinité. Ce prodige qui ouvre la carrière évangélique de Jésus, n'est pas sans analogie avec celui qui la termine. Aux noces de Cana, Jésus change l'eau en vin. La veille de sa mort, au festin paschal, il changera le pain et le vin en sa chair et en son sang. Dans les deux circonstances solennelles, c'est le même pouvoir, la même divinité qui agit. Selon saint Augustin, le premier miracle se reproduit tous les ans, dans tous les pays vignobles. Là, la rosée du matin, l'eau du ciel, chauffée par les ardeurs du soleil, pénétrant la racine, le cep et les sarments de la vigne, se transforme en un vin bienfaisant[1]. Le second miracle se continue, se reproduit tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, des millions de fois, dans l'auguste sacrement de nos autels. La visibilité du miracle de la nature rend croyable l'invisibilité du miracle de la grâce.

Et les disciples de Jésus crurent en lui.

Ils furent confirmés dans leur foi et s'attachèrent plus étroitement à la doctrine, à la personne de Jésus-Christ. Ils quittèrent la froide enveloppe de la synagogue pour boire le vin généreux de l'Evangile.

Puissions-nous aussi de jour en jour connaître Jésus-Christ, l'aimer, le servir et le suivre avec un dévouement plus ardent!

[1] August. *in Joan.* II.

INSTRUCTION.

LE MARIAGE CHRÉTIEN.

SOMMAIRE. — I. Vocation. Sa nécessité. Les signes auxquels on peut la connaître. Les amis qu'il faut consulter. — II. Choix de la personne. Quel esprit doit nous guider. — III. Réception du Sacrement.

« Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ et erat mater Jesu ibi. « Vocatus est autem et Jesus cum discipulis, » *il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y assistait. Jésus y fut aussi invité avec ses disciples.* JOAN. II, 1.

Dieu, ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance, pour vivre dans la société de ses semblables, a constitué et béni la première famille : « Benedixit illis Deus, et ait : « Crescite et multiplicamini[1]. » Nous avons vu, plus haut, comment la famille, sous l'empire des passions, a dévié du plan du Créateur et comment, avant la venue du Sauveur, la femme et l'enfant ont été le jouet de la tyrannie la plus odieuse. Jésus-Christ, le restaurateur de toutes choses, commence sa vie publique par honorer de sa présence et de son premier miracle des noces de Cana, parce qu'il sera le grand réformateur de la constitution de la famille, fondement de la société tant civile que religieuse. Quoique, chez tous les peuples, malgré la corruption universelle, le mariage restât toujours une affaire plutôt religieuse que civile, néanmoins la polygamie et la facilité du divorce y avaient introduit partout des désordres épouvantables. Pour le réformer, Jésus-Christ ne se contenta pas de le ramener à l'unité primitive, mais il l'éleva à la dignité d'un sacrement, y attacha des grâces particulières, et facilita l'accomplissement des devoirs nombreux qu'il impose. En vertu du grand sacrement qui sanctifie la famille catholique, tous les chrétiens, à l'imitation des fiancés de Cana, sont obligés non-seulement

[1] *Gen.* I.

d'inviter Jésus-Christ à leurs noces, mais d'y être appelés par lui. On invite donc Jésus-Christ à ses noces, *lorsqu'on se prépare dignement* à l'état du mariage et qu'on en *accomplit fidèlement les devoirs*. Ainsi *préparation au sacrement de mariage*, telle sera la présente instruction. Plus tard nous parlerons des devoirs de l'état de mariage. Seigneur, votre parole est chaste; daignez accorder à ma langue la grâce d'être l'écho de la pureté, comme de la vérité.

PRÉPARATION AU MARIAGE CHRÉTIEN.

Pour se préparer dignement à l'état du mariage, il faut avant tout porter l'attention la plus sérieuse *sur sa vocation, sur le choix de la personne, sur la réception du sacrement*, trois choses de la plus haute importance.

I. *Vocation.* — Aux yeux de la saine raison, comme devant la lumière de la foi, il est certain que l'auteur de la société la maintient et la conserve. Sa Providence y distribue, avec une sagesse souvent impénétrable à la faiblesse de notre vue, les rangs, les conditions et les divers états. Si un pays, une maison, un vaisseau bien gouverné trahissent l'intelligence, la prévoyance, l'habileté soit du prince, soit du père de famille, soit du pilote, comment l'ordre admirable qui règne dans l'univers et qui dirige l'humanité, malgré les révolutions et les désordres apparents, ne manifeste-t-il pas une main supérieure? Le hasard, la fortune, la fatalité ne sont que des mots vides de sens. Une Providence paternelle gouverne toutes choses, mais principalement l'homme, le roi et le pontife de la création visible. C'est pourquoi nos Ecritures-Saintes disent : « La prospérité de l'homme est dans la main de Dieu, le bien et le mal, la vie et la mort, la pauvreté et la richesse dépendent du Seigneur[1]. » L'Evangile

[1] In manu Dei prosperitas hominis. Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, in manu Dei sunt. *Ecc.* X, 5, et XXI, 14.

ajoute : « Si le Père céleste nourrit l'herbe des champs, habille le lis de la vallée, donne à chaque animal la nourriture qui lui convient, et compte les cheveux de nos têtes, pourquoi, ô hommes de peu de foi, n'avez-vous pas une confiance entière dans sa Providence[1] ? » Si donc la sollicitude divine s'étend ainsi à la plante, qui se fane si vite, au passereau d'un jour, à ce qui est superflu en nous, comment ne nous aurait-elle pas tracé le cercle de notre activité, de notre vocation d'où dépend notre immortalité bienheureuse ? Ce n'est pas en vain que Dieu diversifie les talents, l'un en a dix, l'autre cinq, celui-ci deux, celui-là un[2]. Nous en sommes responsables et ils sont commis à notre fidélité. Or, le dépôt principal que nous devons faire valoir, en attendant notre juge et notre rémunérateur, n'est-ce pas notre vocation ? Aussi l'Apôtre nous crie : « Je vous en conjure, que chacun marche dignement dans la vocation où il a été appelé[3]. » Chacun a reçu du Seigneur son aptitude spéciale et est diversement doué[4]. Conformément à cette doctrine si formelle de l'Evangile et des Apôtres, tous les saints Pères sont unanimes pour promettre deux fois le ciel à l'âme fidèle à sa vocation : Ciel de paix intérieure, de tranquillité d'esprit ici-bas : Ciel de gloire, de bonheur futur là haut. En entrant dans l'état que la Providence lui a marqué, elle reçoit des grâces particulières *pour vivre avec plus de pureté, pour tomber plus rarement, pour se relever plus promptement après la chute, pour marcher avec plus de précaution*, « in quo « homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit « cautius. » Entrer donc dans une carrière sans vocation, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, agir contre ses intérêts les plus sacrés, s'exposer à la damnation éternelle. Ici, comme dans l'affaire du salut, aucune volonté humaine ne

[1] Matth. XX, 30. — Luc, XII, 7. — [2] Matth. IV. — Luc, XIX.

[3] Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis. *Eph.* IV.

[4] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius vero sic. I. *Cor.* VII, 5. — Unusquisque, sicut vocavit Deus, ambulet.

doit s'élever au-dessus de celle du ciel, ni aucune affection terrestre l'emporter sur celle du Seigneur[1]. A l'appui de cette vérité, saint Ambroise cite l'exemple d'une jeune fille qui avait voué sa virginité à Jésus-Christ et qui, sollicitée au mariage par ses parents, leur répondit généreusement : Pourquoi me tourmenter de former une union terrestre? J'ai un fiancé plus aimable, plus riche, plus puissant que celui que vous pouvez m'offrir, « quid in exquirendis nuptiis solli- « citatis animam? Jam provisas habeo. » Les père et mère n'ont pas plus la domination de la vocation de leurs enfants que celle de leur âme. Dans cette importante matière, ils sont leurs conseillers naturels, non leurs maîtres. Jamais en conscience, ils ne peuvent violenter leur liberté ni s'opposer au choix raisonnable de leur état. Ils doivent toujours avoir présentes à leur mémoire les sentences de l'Evangile : « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme[2]? Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi[3]. » Ils imiteront cette généreuse et admirable mère des Machabées qui, voyant ses sept fils torturés, mutilés et déchiquetés tout vivants par le cruel Antiochus, loin de vouloir les conserver par l'affection de la chair, les encourageait dans leur martyre, en ces termes : « Si je suis votre mère selon la nature, néanmoins ce n'est pas moi qui vous ai donné ni l'âme, ni la vie. Vous tenez votre existence et votre organisation du Créateur de toutes choses[4]. » Et lorsque le tyran la suppliait de sauver le plus jeune, elle se tourna vers ce cher objet de ses entrailles, s'écriant : « Mon fils, aie pitié de moi ; souviens-toi de mes peines dans ta

[1] Obedire oportet Deo magis quam hominibus. *Act.* V, 25.

[2] Quid proderit homini, si lucretur mundum totum et detrimentum animæ suæ faciat? Marc, VIII, 36.

[3] Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus. Luc, IX, 25.

[4] Non ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, sed enim mundi creator qui formavit hominis nativitatem. II. *Machab.* VII, 23.

naissance et dans ton éducation ; sois digne de tes frères, regarde le ciel; supporte courageusement la mort afin que je puisse un jour t'y revoir avec tes frères[1]. »

Pour connaître sa vocation, il est bon de consulter quatre sortes de personnes : *Dieu, soi-même, ses parents et un sage directeur*. Dieu étant l'auteur de notre vocation, il est de notre devoir de nous adresser à lui par la prière, lui demander comme Eliézer, serviteur d'Abraham, comme Salomon, comme Tobie le secours de sa sagesse, « da mihi « sedium tuarum assistricem sapientiam. » Afin de rendre la prière plus efficace, il est utile d'y ajouter la fréquente réception des sacrements, des œuvres de mortification, surtout une vie innocente[2].

Après Dieu, il faut consulter *soi-même*. Nous venons de le dire : chacun a reçu d'en haut son aptitude, ses talents, des inclinations particulières. La spécialité de l'homme se remarque ordinairement à un goût prononcé : mais qu'on ne se fasse pas illusion! Les deux tiers des hommes ne sont pas appelés au mariage soit par défaut de raison, de santé, de ressources suffisantes pour pouvoir nourrir femme et enfants. Les pauvres qui ont le capital de leur travail et de leur conduite y sont appelés comme les riches.

Les parents sont nos guides naturels dans tout ce qui n'est pas contraire à la volonté divine. Un enfant bien élevé n'embrassera jamais un état sans les consulter, sans leur soumettre son projet, ses idées. Ils tiennent de l'auteur de la nature, le droit et le devoir de diriger et d'éclairer sa vocation, sans néanmoins pouvoir l'imposer.

Enfin, l'avis d'un *directeur de conscience sage et expérimenté* est très-avantageux. Un prêtre vertueux et éclairé est à même de donner d'excellents conseils. Il connaît les faiblesses du cœur humain, les entraînements de l'imagination,

[1] Miserere mei. Peto, nate, ut aspicias ad cœlum, ut cum fratribus te recipiam. II. *Machab*. VII, 24.

[2] Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

les écarts d'une piété mal réglée, les profondeurs de Satan ou les mille détours d'une passion naissante. Il n'aura égard qu'à l'intérêt temporel et éternel de celui qui le consulte. Dans le choix d'une vocation, rien ne doit être précipité, ni laissé à l'arbitraire. Avant de prendre un parti qui fixe notre avenir, il faut mûrement peser toutes choses, « deli- « berandum est diu quod statuendum est semel. »

II. *Choix de la personne.* — Lorsqu'on veut devenir père ou mère de famille, non-seulement il est nécessaire de connaître sa vocation, mais de prêter une grande attention au choix de la personne. Il est des parents qui croient avoir rempli tout leur devoir, lorsque leurs enfants sont placés. Ils acceptent le premier établissement venu, pourvu qu'il présente richesse, crédit, honneur. Leur cupidité et leur ambition sont flattées et satisfaites devant l'idole de la fortune. Sans doute, dans un mariage, il est important de ne pas suivre une passion aveugle et, sans dédaigner les convenances sociales, ou les avantages temporels, de considérer les qualités du corps, de l'esprit et du cœur, la concordance des caractères, des humeurs, les rapports de l'âge. Mais le point capital, l'essentiel dans le mariage chrétien, c'est de pouvoir *pratiquer librement sa religion, de faire son salut, de sauver son âme*, « salva animam. »

Aujourd'hui surtout que l'esprit religieux est si affaibli dans les familles, les parents ne sauraient assez se souvenir que la disparité des cultes est toujours un empêchement dirimant, et qu'il va peut-être des destinées de leurs enfants s'ils les livrent à des incrédules, à des libertins, à des démons incarnés, « immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis[1]. »

Par l'abus le plus criant du siècle, les mariages sont devenus, comme dans le paganisme où la femme est esclave, des marchés, des ventes, des trafics secrets ou publics. On

[1] *Psalm.*

n'épouse plus la personne, ni une aide, un conseil, un appui, une consolation dans les peines de la vie, mais un capital, une dot, une métairie, un sac d'écus. Que voulez-vous me donner, « quid vultis mihi dare et ego tradam? » De là tant de mariages si mal assortis, si scandaleux, où le divorce, la séparation, le concubinage offrent l'image d'un enfer anticipé. Lorsque l'or est le lien principal qui lie deux cœurs, le dieu Mammon a bientôt rouillé le brillant métal et rendu malheureuses deux victimes immolées à ses homicides caprices.

En tout temps, le mariage fut une espèce d'esclavage qui enchaîna la liberté naturelle. En vertu d'un contrat réciproque, on livre sa personne à un étranger, à un inconnu dont l'humeur est changeante et la santé incertaine. Le prêtre et le religieux aliènent aussi leur liberté, mais ils se consacrent au service connu et doux du Seigneur et passent par un noviciat, tandis que, dans le mariage, souvent sans préparation, on assujettit l'homme à l'homme avec toutes ses faiblesses et ses passions, et cela, non pendant une période déterminée de l'existence, mais jusqu'à la mort d'un des conjoints. Si l'on ne veut donc pas que le mariage soit un long martyre ou une torture continuelle, il est de la plus haute importance de faire attention *au choix de la personne* à raison des difficultés et des dangers du mariage. *Bon sens, santé, religion, conduite, amour du travail et de l'ordre :* voilà les qualités essentielles d'un bon parti.

La femme forte dont parle avec complaisance l'Ecriture fait le bonheur de son mari, non-seulement par la richesse et le crédit qu'elle lui procure, mais par la bonne éducation de ses enfants, par les soins de ses domestiques. Active, vigilante, laborieuse, économe, fidèle, elle ne s'appuie pas sur la beauté qui passe, mais sur la bienfaisance, sur la vertu, sur la crainte de Dieu qui dure[1].

[1] Confidit in ea cor viri sui. Reddet ei bonum et non malum omnibus diebus vitæ suæ. Fallax gratia et vana est pulchritudo. Mulier timens Dominum ipsa laudabitur. *Prov.* XXXI.

III. — *Réception du sacrement ; comment il faut s'y préparer.*

Les choses saintes doivent être traités saintement, « sancta « sanctis. » Le mariage est un sacrement dont les contractants sont les ministres. En le recevant dans l'état de péché mortel, ils commettent un double sacrilége. Non-seulement ils profanent une chose sainte, mais ils l'administrent indignement. Nous nous révoltons à bon droit et contre Judas, ce traître, cet hypocrite qui n'a pas craint de communier avec des dispositions homicides, et contre Simon le magicien, qui voulait acheter, à prix d'argent, de saint Pierre, le sacrement de confirmation et le pouvoir de donner l'Esprit-Saint. Notre indignation ne doit pas être moindre contre les profanateurs du sacrement de mariage. Hélas, que de sacriléges qui attirent la malédiction à la place de la bénédiction !

On doit donc se préparer à ce grand sacrement, institué pour soulager les peines de la vie en les partageant, avoir légitimement des enfants et garder la continence. Dans cette préparation, on portera une intention droite et une conscience pure.

Un cœur chrétien ne se laissera pas entraîner à la luxure, à des passions infâmes. Le jeune Tobie et Sara seront ses modèles. Dans la touchante prière que le premier adresse au ciel pour demander la bénédiction d'en haut, il dit avec confiance : « Seigneur, vous savez que je n'ai pas suivi l'inspiration de la chair en prenant pour épouse ma sœur ; je n'ai désiré qu'une postérité qui bénira votre nom dans les siècles des siècles [1]. » Et Sara de son côté disait : « Vous savez, Seigneur, que je me suis gardée chaste et qu'en consentant à m'unir à un mari, je n'ai pas voulu suivre ma concupiscence, mais garder votre crainte [2]. »

[1] Et nunc, Domine, tu scis quia non luxuriæ causa, accipio sororem meam conjugem, sed sola posteritatis dilectione, in qua benedicatur nomen tuum in sæcula sæculorum. Tob. VIII, 3.

[2] Tu scis, Domine, quia nunquam concupivi virum ; mundam servavi ani-

Dans la réception du sacrement, il est encore nécessaire de porter une conscience pure. Si l'on est coupable de péché mortel, on doit s'en confesser et en recevoir l'absolution. Dieu a marié lui-même Adam et Eve dans le paradis terrestre. Joseph et Marie quoique toujours vierges étaient mariés. Jésus-Christ a honoré de sa présence et de son premier miracle les noces de Cana, « honorabile connubium in omni- « bus[1]. »

Que donc l'esprit de Jésus et de Marie soit l'esprit inspirateur de tous les mariages chrétiens! Alors ils seront bénis, féconds, heureux. Ils donneront une race sainte à la terre et au ciel.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul aux Romains[2].

XI, 7.

Mes frères, ne soyez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. Vivez en paix, s'il est possible et autant

mam meam, ab omni concupiscentia, virum autem cum timore tuo, non cum libidine mea consensi suscipere. Tob., III.

[1] *Heb.* XIII.

[2] *Sequentia Epistolæ beati Pauli ad Romanos.* — Fratres : nolite esse prudentes apud vosmetipsos : nulli malum pro malo reddentes, providentes bona ; non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus. Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes. Non vosmetipsos defendentes, charissimi ; sed date locum iræ. Scriptum est enim : Mihi vindicta, et ego retribuam, dicit Dominus. Sed si esurierit inimicus tuus, ciba illum, si sitit, potum da illi. Hoc enim faciens, carbones ignis congeres super caput ejus. Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.

que cela dépend de vous, avec tout le monde. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères; mais donnez lieu à la colère, car il est écrit : A moi la vengeance et la rétribution, dit le Seigneur. Même, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui à boire. En agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Nécessité de l'humilité, de la charité et de la paix. — II. Ne pas se rendre justice à soi-même, mais l'attendre du Seigneur. — III. Faire du bien à ses ennemis mêmes.

I. — Cette épître est la suite de celle de dimanche dernier. Pour abattre de plus en plus l'orgueil et la vanité des Juifs qui composaient la chrétienté de Rome, et opérer la fusion des esprits, saint Paul continue ses avis salutaires et ses puissantes exhortations en faveur de la paix, par la considération de leurs propres misères et de la miséricorde divine. Il ne cesse de leur inculquer la nécessité de l'humilité, mais d'une humilité sincère qui ne consiste pas en un mépris extérieur et affecté de soi-même, mais dans la connaissance de notre bassesse et de notre infirmité.

Ne soyez point sages à vos yeux.

Dans l'Eglise, ni le savant, ni le docteur ne sauraient s'imaginer que leur sagesse soit leur œuvre ou qu'elle leur suffise en dehors d'une direction nécessaire et légitime. Tous les fidèles *quels qu'ils soient* appartiennent à un pouvoir hiérarchique et reçoivent de lui la règle de leur conduite religieuse. A cette autorité plus haute que leur génie, ils doivent soumettre les lumières de leur raison et les doutes de leur conscience, parce qu'elle seule a reçu le privilége de l'infaillibilité et la mission d'enseigner les hommes.

Ne rendez à personne le mal pour le mal.

Il était dit aux anciens, œil pour œil, dent pour dent. Le Nouveau Testament abolit la loi du talion, et si, chez tous les peuples, les amis aiment leurs amis, Jésus-Christ oblige ses disciples à aller au delà de l'égoïsme, de l'intérêt, et à aimer leurs ennemis. Il leur défend de rendre le mal pour le mal. Non-seulement le chrétien se gardera de nuire au prochain, matériellement ou moralement, mais, avec le secours du corps, il lui donnera encore celui de l'âme, surtout celui du bon exemple.

Ayez soin de faire le bien devant Dieu et devant les hommes.

A Dieu, dit saint Bernard, nous devons la conscience, et au prochain la bonne réputation[1].

La dette de la conscience, nous la payons de trois manières, par la sainteté de la pensée, par la pureté de l'affection et par la rectitude de l'intention. Et nous pourvoyons à la dette de notre réputation devant les hommes, par la modestie des habits, par la bonté des actes et la décence des paroles. En faisant ainsi, nous serons fidèles à la recommandation de Notre-Seigneur : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est au ciel[2]. »

Vivez en paix, s'il est possible et autant que cela dépend de vous, avec tout le monde.

La paix est un si grand bien que l'Apôtre souhaite que nous puissions la conserver avec toutes sortes de personnes, même avec les infidèles, mais il y met deux conditions : *La*

[1] Deo debemus conscientiam ; proximo famam. Tribus modis providemus bona coram hominibus, id est habitu, actione, sermone : habitu ne sit notabilis, actione ne sit reprehensibilis, sermone ne sit contemptibilis. Tribus etiam modis coram Deo, cogitatione, affectione et intentione. S. Bern., *in Trip. Judicio.*

[2] Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth. V, 16.

première dépend de la nature des choses, « si fieri potest. » Lorsqu'il s'agit de la gloire divine et de l'intérêt de la vérité, il n'y a point de guerre qui ne soit préférable à la paix. Dans ce cas, la paix avec les hommes n'est pas possible; elle nous ferait perdre celle avec Dieu. L'exemple des Apôtres, des martyrs et des confesseurs de tous les temps et de tous les pays, nous a montré la voie à suivre. Il y a la paix des tombeaux et de la pourriture qui ne sera jamais celle d'un chrétien. Le cri : paix! paix! n'est pas toujours celui de la charité, c'est souvent une trahison, une lâcheté, un laisser-aller et laisser-faire coupable. Soit pour professer la foi, soit pour accomplir un devoir, il est parfois nécessaire de saisir le glaive de la division apporté du ciel par le Christ et d'abandonner l'illusion d'une paix trompeuse, « non veni pacem mittere, sed gladium[1]. »

La seconde condition dépend de nous. Jamais le disciple du prince de la paix, à moins de motif extrêmement grave, ne rompra le premier l'union avec son prochain : lors d'une rupture forcée, il se conformera aux règles de la prudence et conservera dans le cœur des sentiments pacifiques avec ceux qui haïssent la paix[2].

II. — *Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais donnez lieu à la colère, car il est écrit : A moi la vengeance et la rétribution, dit le Seigneur.*

Aux bouillonnements, au torrent de la colère, creusez le lit de la charité; au passage de la vengeance ou mieux de l'expiation divine, opposez la digue de la patience et de la résignation. L'individu n'a pas le droit de se venger et de se rendre justice pour les injures reçues. Ce droit appartient au pouvoir social, qui est exclusivement le représentant de l'autorité d'en haut. Dieu, seul législateur de toutes choses, est le juge et le dispensateur de la justice souveraine[3]. La

[1] Matth. X.

[2] Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus. *Psal.*

[3] Unus est legislator et judex, qui potest perdere et salvare. Jac. IV, 12.

vie de saint Grégoire de Nazianze nous offre deux traits admirables du pardon des injures et de charité héroïque. Sous l'empereur Valence, arien, les catholiques avaient été vexés de toutes manières par les sectaires d'Arius. Avec l'empereur Théodose, la religion orthodoxe ayant récupéré sa liberté, ses franchises, et les catholiques de Constantinople s'étant réunis pour user de représailles envers leurs ennemis, leur saint Evêque les apaisa en leur citant, entre autres, ces paroles de saint Paul : *Ne vous vengez pas vous-mêmes : à Dieu appartient la vengeance.* Le même Grégoire, voyant que sa présence sur le siége patriarcal de Constantinople était devenue un sujet de discorde et de troubles, se démit volontairement de sa dignité, disant : « A l'imitation de Jonas, je consens à être jeté dans la mer afin d'apaiser cette violente tempête soulevée à mon sujet. » L'Apôtre, après nous avoir défendu de nous venger et de rendre le mal pour le mal, nous ordonne finalement de rendre le bien pour le mal.

III. — *Même, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui à boire.*

Ces mots génériques *faim et soif* employés par saint Paul signifient en général tous les besoins du prochain. Ceux qui affectent le boire et le manger sont les plus sensibles. Dans la nécessité, notre ennemi ne comptera pas en vain sur notre secours réel et efficace. Le docteur des nations ne fait ici que commenter ce précepte de l'Evangile : *Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent*[1].

En agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête.

Le feu fond la glace et brise la dureté du rocher. Ainsi l'exercice de la charité, à l'égard d'un ennemi, est une douce chaleur qui dissipe le froid d'un cœur ulcéré et prépare la réconciliation des esprits. Les bienfaits sont comme des

[1] Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos. MATTH. V, 44.

charbons ardents qui dilatent les nœuds serrés de l'animosité et répandent sur notre adversaire la rougeur de la honte, de la confusion et du repentir.

Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.

La vengeance n'est jamais un signe de force, mais de faiblesse. On y manifeste une défaite et l'esclavage d'une passion. C'est donc l'ennemi et non la grandeur d'âme qui y triomphe[1]. La patience, la joie, le bienfait dans l'injure, voilà la vraie victoire et la marque d'un grand caractère.

La sagesse humaine s'accorde là-dessus avec l'Ecriture.

Un estomac faible, dit Aristote, ne digère pas une nourriture solide : ainsi un esprit médiocre ne peut supporter le trait d'une parole dure[2].

La clémence l'emporte sur la violence.

Darius, le dernier roi des Perses, après la perte de plusieurs batailles, demandait au ciel ou de pouvoir surpasser la clémence d'Alexandre son ennemi qui avait traité sa famille avec bonté, ou, s'il devait être privé de son royaume, d'avoir pour successeur Alexandre lui-même.

Esaü ne respirait que haine et vengeance contre Jacob. Le frère cadet apaisa la colère de son aîné par la douceur de ses paroles et la vue de ses présents. Théodose-le-jeune non-seulement ne se vengea pas de ses ennemis, mais il disait : Plût à Dieu que je pusse rappeler à la vie ceux qui sont morts !

Nous conclurons donc avec saint Chrysostôme : « Dans le camp de Satan et des enfants du siècle, la victoire appartient au droit de la force : dans la cité du Christ, des Anges et des saints, le triomphe suit la patience et la charité. Celle-ci seule est invincible, comme Dieu dont elle émane. »

[1] Vincitur ab inimico, non vincit qui se vindicat. S. Amb. l. I, *off.* 36.

[2] Debilis stomachi est cibum duriorem non posse concoquere, ita pusillanimi est verbum duriusculum non posse sustinere. Arist. *Eth.* l. IV, 3.

Évangile selon saint Matthieu [1].

VIII, 4.

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude le suivait. Et voilà qu'un lépreux vint à lui, l'adora, lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha, disant : Je le veux, soyez guéri, et à l'instant sa lèpre fut guérie. Et Jésus lui dit : Gardez-vous d'en parler à personne, mais allez, montrez-vous au prêtre et offrez-lui votre don, suivant la loi de Moïse, pour qu'il leur soit en témoignage. Etant entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui et lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur gît dans ma maison, malade de paralysie et il est extrêmement tourmenté. Jésus lui dit : J'irai et le guérirai. Le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, cum descendisset Jesus de monte, secutæ sunt eum turba multa. Et ecce leprosus veniens, adorabat eum, dicens : Domine, si vis, potes me mundare. Et extendens Jesus manum, tetigit eum, dicens : volo mundare. Et confestim mundata est lepra ejus Et ait illi Jesus : Vide, nemini dixeris : sed vade : ostende te sacerdoti, et offer munus quod præcepit Moyses in testimonium illis. Cum autem introïsset Capharnaüm, accessit ad eum centurio rogans eum, et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur. Et ait illi Jesus : Ego veniam et curabo eum. Et respondens centurio ait : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : Vade, et vadit ; et alii : Veni, et venit ; et servo meo : Fac hoc, et facit. Audiens autem Jesus, miratus est, et sequentibus se dixit : Amen, dico vobis, non inveni tantam fidem in Israël. Dico autem vobis, quod multi ab oriente et occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. Et dixit Jesus centurioni : Vade et sicut credidisti, fiat tibi. Et sanatus est puer in illa hora.

seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car bien que sous la puissance d'un autre, j'ai des soldats sous moi et je dis à un: va, et il va; et à un autre: viens, et il vient; et à mon serviteur: fais cela, et il le fait. — Ce qu'ayant entendu, Jésus en fut dans l'admiration et il dit à ceux qui le suivaient: En vérité, je vous le dis: je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël. Aussi, je vous le déclare que beaucoup viendront de l'Orient en Occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, et les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront les pleurs et les grincements de dents. Jésus dit ensuite au centenier: Allez, qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Le péché est la lèpre spirituelle. Analogie entre la guérison de la lèpre du corps et de celle de l'âme. — II. Guérison du serviteur du centurion, le modèle des bons maîtres. — III. Circonstances particulières de cette guérison. — IV. La foi et l'humilité du centurion publiquement louées par Notre-Seigneur. — V. Prophétie concernant la réprobation de la nation juive et la conversion de la gentilité.

I. — *En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude le suivait.*

Jésus-Christ était descendu de la montagne où il avait prononcé son fameux sermon dit *de la montagne* et résumé, dans les *Huit Béatitudes,* avec le commentaire donné par lui, tout son Evangile. Cette doctrine céleste, proclamée devant une grande foule, va revêtir le cachet de l'autorité divine et être confirmée par des miracles éclatants, qui sont eux-mêmes autant de leçons que de bienfaits. Le docteur des hommes en est également le médecin. Lorsqu'il vient éclairer leurs ténèbres et soulager leurs multiples douleurs, il ne se contente pas, à l'imitation des philosophes et des sages du

siècle, de leur adresser des leçons stériles; il touche leurs plaies et leur applique des remèdes opportuns. Ses paroles comme ses actes annoncent le bienfaiteur de l'humanité souffrante et le passage du maître de la nature et de la vie.

Pour engendrer à la foi ses premiers Apôtres, Jésus avait changé l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée. Pour attester l'authenticité de sa mission, et prouver qu'il est le Verbe, créateur, précepteur et rédempteur du genre humain, il sèmera tous ses pas de prodiges.

Et voilà qu'un lépreux vint à lui et l'adora en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Le lépreux guéri dans l'Evangile du jour offre une image du triste état de l'humanité sous l'empire du mal.

La lèpre, maladie affreuse, repoussante, contagieuse, est la corruption de la masse du sang, un cancer qui gagne tous les membres du corps et les fait tomber en putréfaction; c'est la décomposition lente d'un être vivant, l'horrible spectacle d'un cadavre ambulant. Elle se gagne par l'haleine, le contact, le commerce. C'est pourquoi la société ancienne excluait de son sein tous ceux qui étaient affectés de ce terrible mal; elle les chassait dans les déserts, les forêts, ou leur assignait des lieux écartés, hors de l'enceinte des villes.

Cette désespérante situation était la nôtre. Avant la venue de Jésus-Christ, l'humanité étouffait physiquement et moralement dans la pourriture. Le charitable Samaritain eut pitié de nous, nous toucha, prit notre nature et guérit notre lèpre en devenant lépreux lui-même[1]. Cet état est encore aujourd'hui celui de tous ceux qui sont coupables de péché mortel. Eux aussi, sous l'apparence de la vie, portent une âme cadavéreuse et infecte. Eux aussi sont exclus de la société de Dieu, des anges et des saints. Comment le malheureux, dont l'Evangile d'aujourd'hui fait mention, sortit-il de sa profonde misère et recouvra-t-il la santé?

[1] Putavimus quasi leprosum. Isaï, XLIII, 4.

Par sa foi vive et sa prière fervente. — Ayant entendu parler de la puissance et de la bonté de Jésus, il vint à lui et se jetant à ses genoux[1], la face contre terre[2], il l'adora et implora sa miséricorde, avec une confiance résignée et absolue: *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.*

L'infinie misère est devant l'infinie miséricorde. Voyez comme celle-ci accueille et relève celle-là.

Jésus, étendant la main, le toucha disant: Je le veux, soyez guéri; et à l'instant sa lèpre fut guérie.

Le médecin céleste s'élevant au-dessus de la lettre de la loi, sans craindre la contagion, toucha la plaie infecte et dans sa toute-puissance, il dit simplement au malade : *Je le veux, soyez guéri;* et à l'instant, tout signe de maladie a entièrement disparu.

Jésus, dit saint Ambroise, toucha cette chair sale et infecte pour montrer aux Manichéens de tous les temps la réalité et la vitalité de son corps; il parla avec une autorité souveraine pour attester aux Ariens, tant anciens que modernes, sa divinité. « Imperat propter Arium, tangit propter Manichæum. »

Dans ce miracle, Jésus-Christ se manifeste comme l'homme-Dieu, comme le Verbe qui était dès le commencement, le Verbe qui a donné l'être, le mouvement, la vie à tout ce qui existe[3], et comme le Verbe fait chair par amour pour les hommes. Sans attendre l'expression de la reconnaissance, Jésus dit à celui qu'il vient de guérir :

Gardez-vous d'en parler à personne, mais allez, montrez-vous au prêtre et offrez-lui votre don, suivant la loi de Moïse, pour qu'il leur soit en témoignage.

En défendant au lépreux de parler de ce miracle opéré devant une grande foule, lequel devait naturellement avoir un immense retentissement, Jésus nous donne une leçon de modestie et nous enseigne la fuite de l'ostentation et des louanges; en lui ordonnant de se montrer au prêtre

[1] Genu flexo. Marc, I, 40. — [2] Procidens in faciem. Luc, V, 12. — [3] Dixit et facta sunt. *Psal.*, CXLVIII, 5.

et de lui offrir le don prescrit, il voulait se conformer à la loi, qui défendait d'avoir des rapports avec un lépreux avant que la guérison fût constatée authentiquement par le ministère des prêtres, et que, par des cérémonies mystérieuses, il fût rétabli dans ses droits civils et religieux[1]. Le don qu'il devait offrir consistait en un agneau ou une paire de pigeons et de tourterelles, suivant la fortune[2].

Ce n'est pas sans un dessein particulier que Notre-Seigneur rappelle la prescription de la loi qui soumet au prêtre la connaissance et la délivrance de la lèpre. Cette horrible maladie étant, comme nous l'avons dit plus haut, l'image du péché, le législateur de la nouvelle alliance soumettra également toutes les corruptions de l'âme à la connaissance et à l'absolution de ses ministres, avec cette différence que, dans la législation mosaïque, les prêtres constataient la maladie sans la guérir, tandis que, sous la loi de l'Evangile, les prêtres sont à la fois les seuls juges et les seuls médecins de la lèpre spirituelle. Ils exercent sur elle une souveraine puissance, étendent sur elle leurs mains sacrées, et la guérissent en vertu des paroles sacramentelles. Le don que, dans la nouvelle alliance, Dieu demande au pécheur pour le remercier de la guérison, ce n'est pas le sacrifice d'un agneau ou d'une paire de pigeons, mais le changement de ses affections coupables, l'offrande de ses prières, de ses jeûnes et de ses aumônes, la fin du péché : voilà les signes de la réconciliation entre la miséricorde et la justice divine.

Cette guérison du lépreux, instantanée, opérée par le simple contact et la parole du Verbe fait chair, est inouïe dans la mémoire des hommes et les annales de l'histoire. Moïse a guéri sa sœur de la lèpre par les efforts de sa prière[3]. Le prophète Elisée a délivré de la lèpre Naaman de Syrie, en lui ordonnant de se laver sept fois dans les eaux

[1] Plaga lepræ, si fuerit in homine, adducetur ad sacerdotem. *Levit.* XII, 9. — [2] *Id.* XIV. — [3] *Num.* XII, 13.

du Jourdain. Il n'appartient qu'à Jésus-Christ, auteur de la vie, de dissiper les maladies en disant simplement: *Je le veux, soyez guéri*, « volo, mundare. » Cette guérison extraordinaire eut lieu, la seconde année de la vie publique de Notre-Seigneur, non loin de Capharnaüm, ville florissante, située sur les bords du lac de Génésareth, dans la Galilée. La renommée porta au loin ce miracle : aussi, dit saint Marc, la foule qui accourait de tous côtés vers Jésus était si grande que bientôt il ne put entrer publiquement dans les cités et qu'il se vit forcé de s'arrêter dans les déserts[1].

II. — Un autre prodige non moins étonnant ne tarda pas de suivre la guérison du lépreux.

Etant entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui et lui fit cette prière. Seigneur, mon serviteur gît dans ma maison, malade de paralysie, et il est extrêmement tourmenté.

Le centenier de l'Evangile est un beau modèle de tendresse paternelle envers les serviteurs, offert à tous les maîtres, et de foi vive, donné à tous les hommes. Dans le monde, on n'entend que des plaintes sur l'improbité, la paresse, l'immoralité, les défauts des domestiques. Il est vrai que cette classe si nombreuse de la société laisse beaucoup à désirer et paraît entièrement négligée, abandonnée à elle-même, sans mœurs et sans religion dans la plupart des familles; mais la responsabilité ne retombe-t-elle pas sur des maîtres égoïstes, scandaleux, impies? A leurs yeux, leurs domestiques sont-ils vraiment leurs frères par la nature, la raison et mieux encore par la communauté de la même foi, de la même espérance et de la même charité? Ne regardent-ils pas leurs serviteurs non comme des hommes, mais comme des esclaves, des outils vivants, une chose, un capital qu'ils

[1] At ille (leprosus) egressus cœpit prædicare et diffamare sermonem, ita ut non posset manifeste introire in civitatem, sed foris in desertis locis esset, et conveniebant ad eum undique. Marc, I, 40, 45.

exploitent contre un salaire convenu, tant qu'il est valable, et qu'ils repoussent, dès qu'il n'est plus utile au service de l'égoïsme ou de la volupté? L'âme des serviteurs, rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, compte-t-elle devant la dureté ou la sensualité des maîtres? Dans l'intérêt de leur moralité et de leur avenir éternel, leur laissent-ils le repos du dimanche, l'assistance aux offices et l'instruction de l'Eglise, la fréquentation des sacrements, en un mot la liberté de leur conscience et de leurs sentiments religieux? Tels maîtres, tels domestiques. Les bons maîtres font les bons serviteurs. Le centenier de l'Evangile est une preuve manifeste de cette vérité. Quels soins! quelle bonté ne manifeste-t-il pas pour son serviteur malade! Mais ici aussi éclate la charité de Jésus-Christ qui a des préférences pour les faibles et les petits.

Saint Luc entre dans quelques détails sur la manifestation de la tendresse du maître que Jésus-Christ récompense d'une manière si éclatante.

Un centurion, dit-il, avait un serviteur malade qui se mourait et qu'il aimait beaucoup. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens d'entre les Juifs, pour le prier de venir et de guérir son serviteur. Ceux-ci étant venus vers lui le prièrent avec une grande instance, lui disant : Il mérite que vous fassiez cela pour lui, car il aime notre nation et nous a même bâti une synagogue. Jésus s'en alla donc avec eux. Il n'était pas loin de la maison, lorsque le centurion envoya quelques-uns de ses amis lui dire : Seigneur, ne prenez point de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. C'est pourquoi je ne suis pas jugé digne d'aller moi-même vous trouver, mais *commandez à votre parole* (dic verbo) et mon serviteur sera guéri[1].

[1] Centurionis autem cujusdam servus male habens erat moriturus, qui illi erat pretiosus. Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret et salvaret servum ejus At illi cum venissent ad Jesum rogabant eum sollicite dicentes ei : Quin dignus est ut hoc illi

Ainsi un capitaine de cent hommes, étranger et bienveillant à l'égard des Juifs, auxquels il avait bâti une synagogue, ayant entendu parler des miracles de Jésus-Christ, s'adresse à quelques anciens, afin qu'ils intercèdent en sa faveur. Ceux-ci font valoir près du Sauveur les sentiments du patriotisme ; Notre-Seigneur qui avait refusé d'aller dans la maison d'un officier supérieur, et de guérir son fils mourant, s'empresse de se rendre aux vœux d'un Romain dans le but d'arracher à la mort un pauvre esclave. Les faibles et les petits ont ses préférences. Il se dirige vers la maison du centurion. A cette nouvelle, l'officier subalterne, confus d'une telle condescendance envoie quelques amis au-devant de Jésus-Christ le prier de ne pas se donner tant de peine et se déclare indigne de l'honneur et de la faveur de sa visite par des paroles d'une franchise, d'une foi, et d'une soumission toute militaire.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri; car, bien que sous la puissance d'un autre, j'ai des soldats sous moi, et je dis à l'un : va, et il va; à un autre : viens, et il vient; et à mon serviteur : fais cela, et il le fait.

Le centurion, en se déclarant indigne et de la visite, et de la présence, et de l'entretien du Sauveur, en devient d'autant plus digne de le recevoir, dit saint Augustin, dans son cœur: mais aussi quel respect! quelle humilité! quelle foi vive dans sa puissance et dans sa bonté, qu'il exprime avec l'énergie et le langage d'un vieux militaire : Quoique officier subalterne, dit-il, j'exerce sur mes soldats et mes serviteurs une autorité

præstes; diligit enim gentem nostram et synagogam ipse ædificavit nobis. Jesus autem ibat cum illis et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari ! Non enim sum dignus, ut sub tectum meum intres. Propter quod et meipsum non sum dignus arbitratus, ut venirem ad te; sed dic verbo, et sanabitur puer meus. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites, et dico huic : Vade ; et vadit, et alii : Veni, et venit ; et servo meo : Fac hoc, et facit. Luc, VII, 1.

absolue, aucun ne me résiste, ils me rendent une obéissance passive : ainsi votre parole commande en maîtresse à la nature et aux diverses maladies qui lui obéissent comme mes soldats et mes serviteurs à mon commandement. A une confiance aussi entière dans sa souveraineté sur toutes choses, Jésus-Christ, pour qui, en qualité de Dieu, rien n'est admirable, parce que l'admiration est fille de l'ignorance, ne veut refuser ici ni son admiration, ni ses louanges, afin de nous porter à une foi aussi vive.

Ce qu'ayant entendu, Jésus en fut dans l'admiration et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël.

Jésus, le juste appréciateur du mérite, loue hautement la foi admirable du centurion, et l'Eglise la désire dans le cœur de tous ses enfants, puisqu'elle en met l'expression sur les lèvres de tous ceux qui reçoivent l'auguste sacrement de nos autels. Oh! que les louanges des hommes pâlissent devant l'éloge sorti de la bouche du Fils de Dieu!

Dans son Evangile, Jésus-Christ a loué publiquement la foi de saint Jean-Baptiste ; il a loué publiquement celle de la femme chananéenne; il a loué publiquement celle de Madeleine, et ses louanges traverseront tous les siècles, toutes les latitudes, toutes les langues, tous les âges, toutes les conditions, pour aboutir à l'éternité. Elles seront aussi durables, aussi universelles, aussi immortelles que Dieu même. Elles seront inscrites en caractères ineffaçables au ciel, sur la terre et en enfer. Nous sommes souvent assez insensés que de courir après les fumées de la vaine gloire qui salit ceux qu'elle touche, et qui, ne jetant qu'un éclat local et passager, périt avec plus ou moins de bruit dans l'oubli universel et le silence du tombeau. La vraie louange est celle qui nous sera accordée, lorsqu'à la fin du temps, devant les assises de l'humanité, Jésus-Christ, le juge souverain, distribuera à nos actes le mérite ou le blâme pour notre gloire ou notre confusion éternelle. Il n'y a de vivants que ceux qui vivent en Dieu.

En élevant si haut la foi du centenier, en la proclamant supérieure à celle qu'il a trouvée en Israël, Notre-Seigneur n'entend pas la mettre au-dessus de celle de sa mère, de celle de sainte Elisabeth, de celle de saint Jean-Baptiste, de celle de saint Pierre et des autres Apôtres. Il veut simplement dire que le capitaine, étranger aux promesses, aux prophéties, aux priviléges de l'ancienne alliance, avec moins de grâces, est parvenu à reconnaître en lui non un homme extraordinaire, non le prophète, mais le Messie, mais le Sauveur attendu, tandis qu'il a été rejeté par la masse des Juifs, héritiers des promesses et favorisés de sa présence, de son enseignement et de ses miracles. C'est pourquoi, de son regard divin perçant l'avenir, rapprochant les temps et les personnes, il voit dans ce centurion la conversion de la Gentilité, et dans l'incrédulité de ses compatriotes, la réprobation de sa nation, et il ajoute ces paroles pleines de joie et de terreur qui annoncent et caractérisent le châtiment du mépris des grâces et la récompense de la fidélité aux inspirations d'en haut :

Aussi, je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, et les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront les pleurs et les grincements de dents.

Dans ces paroles, il y a une double prophétie : L'une regarde le monde païen, l'autre la synagogue. L'Orient et l'Occident s'embrasseront dans le Christ, et un grand nombre d'élus choisis parmi toutes les nations, vrais enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob par leur foi, leur dévouement et leur piété se réuniront, avec ces illustres patriarches, au banquet de la vie éternelle, tandis que les fils du royaume, les descendants, selon la chair, de la race d'Israël seront, à raison de leur infidélité, exclus du règne de la vérité et du bonheur. D'épaisses ténèbres envelopperont leur intelligence, un bandeau sombre couvrira leur vue. Ils porteront avec eux, et

liront dans leurs assemblées les livres sacrés des prophéties, et ils auront des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une raison pour ne pas comprendre que tous les oracles sont accomplis. L'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur et la réprobation finale, qui amène la damnation éternelle figurée par les pleurs et les grincement de dents, voilà la peine terrible du rejet de la grâce.

Cette double prophétie continue de se réaliser sous nos yeux dans sa partie relative aux choses du temps. Nous voyons les peuples de l'Orient et de l'Occident se tendre la main dans l'Eglise catholique et former la vraie race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous voyons également les Juifs brisés comme nation et dispersés aux quatre vents du ciel, sans sacerdoce, sans magistrature, sans autre lien social que la Bible qui les condamne et qu'ils lisent sans la comprendre, avec leur épais bandeau de ténèbres.

Pour représenter le règne de la vérité et la félicité éternelle, Notre-Seigneur se sert de l'image frappante du banquet que les anciens se donnaient entre amis le soir, à la fin des travaux de la journée. Rien n'était épargné pour orner, parfumer, éclairer la salle du festin. Chaque convive, mollement couché autour d'une table abondamment servie, se reposait dans la joie et l'allégresse, tandis qu'au dehors, la nuit projetait ses noires ombres sur toute la nature. Chrétiens assis au banquet de la vérité, à la place des Juifs infidèles, n'oublions jamais que le candélabre de la foi est mobile, « movebo candelabrum[1], » et que la justice de Dieu n'a pas deux poids ni deux mesures.

Si nous abusons de la grâce, nous suivons les enfants apostats du royaume dans les ténèbres extérieures, les pleurs et les grincements de dents.

Notre-Seigneur, ayant ainsi ouvert un coin du voile de l'avenir, et révélé en quelques mots le plan de la Providence

[1] *Apoc.*, II, 6.

dans l'histoire du genre humain, s'adresse au centenier dont la foi a été la cause d'une pareille révélation et lui dit :

Allez, qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru; et à l'heure même le serviteur fut guéri.

Jésus-Christ, en qui le centenier a reconnu l'auteur de la vie, répond à sa confiance. Il n'a demandé de sa puissance et de sa bonté qu'une parole. Eh bien, cette parole de vie et de salut lui est donnée : *Allez, qu'il vous soit fait, selon que vous avez cru*, « fiat sicut credidisti. » La maladie désespérée du serviteur a entendu de loin ce « fiat » du Verbe incarné et elle est partie, comme le soldat quitte son poste à la voix de son chef. La miséricorde a exaucé non la simple demande, mais la mesure de la foi dans la demande. N'oublions donc jamais que la foi est une qualité essentielle d'une bonne prière et qu'elle est ferme sans ressembler au flot incertain de la mer, jouet des vents et de la tempête[1].

INSTRUCTION.

DE LA FOI.

Sommaire. — I. Nécessité de la foi — II. Ses qualités. — III. Les causes qui la font perdre.

«Fiat tibi sicut credidisti,» *qu'il vous soit fait selon que vous avez cru.*

Dans sa vie publique, Notre-Seigneur allait en Judée, de bourgade en bourgade, prêchant partout son Evangile et confirmant sa mission divine par l'éclat de ses miracles. Puissant en parole et en œuvre, « potens in opere et sermone[2], » il guérissait les malades, délivrait les possédés, ressuscitait les morts, et se montrait le maître de la nature, de la vie et de l'enfer : mais avant d'opérer ses prodiges, il exigeait de la part de ceux qui devaient en éprouver le bienfait une con-

[1] Postulet in fide, nihil hæsitans; qui enim hæsitat similis est fluctui maris qui a vento movetur et circumfertur. Jac., I, 5.

[2] Luc, XXIV, 19.

dition préalable, *la foi.* De la grandeur de la foi dépendait la mesure de ses dons, « fiat tibi sicut credidisti. »

Il demande la foi au paralytique qu'il fait marcher; il demande la foi à l'aveugle-né qu'il met en possession de la douce lumière du jour; il demande la foi à Marthe et à Madelaine, en rappelant à la vie Lazare leur frère. Si l'Evangile du jour nous montre le lépreux purifié de sa lèpre et le serviteur du centurion retiré de la porte du tombeau, c'est toujours la foi qui agit. Le lépreux aux pieds de Jésus lui expose sa profonde misère avec l'accent de la foi la plus vive : « Si « vis, potes me mundare », *si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Et il entend cette réponse consolante : « Volo », *je le veux;* et il est guéri. L'effet a suivi la demande. Le centurion dit au Seigneur qui se rendait dans son logis pour sauver son serviteur cruellement tourmenté d'une paralysie mortelle : *Je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma demeure, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* Le Verbe répond : *Allez, qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru,* « vade fiat tibi sicut credidisti »; et le serviteur est guéri. Puissante est donc la foi! Elle triomphe de la toute-puissance elle-même et la force à l'action. Nous allons donc *méditer sur la nécessité de la foi et sur les qualité qu'elle doit avoir.* Dimanche prochain, nous verrons les causes qui la font perdre.

I. *Nécessité de la Foi.*

L'homme, doué d'une nature raisonnable, est essentiellement un être enseigné. Ayant une âme immortelle, il appartient en naissant à deux sociétés : *l'une terrestre, et l'autre céleste.* Pour vivre sur la terre ainsi que dans le ciel, nous sommes forcés de croire à autrui, de recevoir du dehors les premières notions qui ouvrent notre intelligence. Pour savoir parler, lire et écrire, l'enfant a besoin qu'on lui parle, qu'on lise, qu'on écrive devant lui, comme on est obligé de lui apprendre à manger, à marcher, et à satisfaire à ses premières nécessités. Tous les hommes, quelque savants

qu'ils soient, passent par cette première éducation et s'illuminent à une raison étrangère. Bien plus, toutes les sciences reposent sur le principe de l'enseignement oral, traditionnel. Le génie et l'expérience peuvent en étendre le domaine, mais jamais les constituer. Leur principe constitutif se trouve dans la foi naturelle, dans l'adhésion de l'esprit à des données préexistantes. *Ainsi la foi naturelle* qui a pour véhicule la parole de l'homme, ou l'adhésion de notre esprit à une autorité extérieure, est notre première maîtresse ici-bas, le principe générateur de toutes nos connaissances, le flambeau allumé devant notre raison pour l'éclairer et la guider. Mais, à côté de cette *foi naturelle*, fondée sur la parole de l'homme, il y a la *foi surnaturelle*, chrétienne, ou l'adhésion de notre intelligence et de notre cœur à la parole de Dieu révélée à son Eglise; foi qui n'est pas seulement un acte, mais une vertu qui nous porte à croire tout ce qui a été révélé, que ce soit au-dessus de la raison ou à la portée de la raison et qui nous dirige dans nos rapports avec le monde supérieur, avec nos semblables et avec les créatures; vertu divinement infuse à notre baptême et que nous devons conserver, cultiver par nos bonnes œuvres. Cette foi repose non sur la parole, l'expérience de l'homme, mais la parole directe, l'instruction de Dieu même.

L'on voit de suite combien elle est plus haute, plus certaine que la foi naturelle. Sans rester étrangère à la vie présente, elle se rapporte principalement à notre vie future. Elle est la base de notre espérance et le mobile de nos actes méritoires, « fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium[1]. »

Cette foi surnaturelle est absolument nécessaire au salut. Avec la foi naturelle on peut devenir un savant, un honnête homme selon le monde, mais sans la foi surnaturelle on n'est jamais vertueux selon Dieu, ni un citoyen du ciel, « sine

[1] *Heb.* XI. 1.

« fide impossibile est placere Deo. » Il faut, avant tout, croire *à l'existence de Dieu et à sa justice rémunératrice*[1]. C'est pourquoi le concile de Trente expliquant ce texte de saint Paul ajoute : « *La foi est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de notre justification, sans laquelle il n'est pas donné* d'arriver à l'héritage des enfants de Dieu[2]. » Pesons toutes ces expressions plus fortes l'une que l'autre : la foi est le commencement *de notre salut*, « initium : » dans les choses, le commencement tient le premier rang. La foi est le fondement de notre salut, « fundamentum » : tout édifice est assis sur son fondement, qui en est la partie essentielle. La foi *est la racine* de toute justification, « radix » : l'arbre s'appuie sur sa racine qui produit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits.

C'est la foi qui nous pousse aux choses difficiles. Elle nous fait aimer nos ennemis : sans elle, nous les haïrions ; renoncer aux voluptés de la chair : sans elle, nous nous y livrerions ; pratiquer le pardon des injures : sans elle, nous chercherions à nous venger.

La foi est l'âme de nos actions héroïques et la cause déterminante de la soumission de notre intelligence à l'autorité divine. C'est par la foi que nous croyons, dit saint Paul, à l'existence des choses visibles : « fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei ut ex invisibilibus visibilia fierent. » C'est par la foi que le juste Abel fut si généreux et préféré à son frère dans ses sacrifices, et qu'il parle encore après sa mort[3].

C'est par la foi qu'Hénoch a mérité d'être transporté, afin de ne pas encore voir la mort, « fide Henoch translatus est,

[1] Credere oportet accedentem ad Deum quia est et inquirentibus se remunerator sit. *Heb.* II.

[2] Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis, sine quâ est impossibile placere Deo et ad filiorum ejus consortium pervenire. *Sess.* VI, c. 9.

[3] Fide plurimam hostiam Abel quam Caïn obtulit Deo, et per illam defunctus adhuc loquitur. *Hebr.* II.

« ne videret mortem ». C'est par la foi que Noé a fabriqué l'arche, le salut de sa famille et l'espérance de l'humanité. C'est par la foi qu'Abraham n'a pas hésité de quitter sa patrie, de vivre comme un étranger dans un pays inconnu et même d'offrir son fils Isaac, espérant contre toute espérance, « fide obtulit Abraham Isaac[1]. » C'est par la foi que Moïse a abandonné les délices de la cour de Pharaon et partagé les tribulations de ses frères et s'est comporté devant l'invisible, comme s'il le voyait de ses yeux, « Moyse reliquit Ægyptum, invisibilem enim tanquam videns sustinuit[2]. » C'est par la foi, continue toujours le grand Apôtre, que les Israélites ont traversé comme sur la terre ferme la mer Rouge, tandis qu'elle a englouti les Egyptiens dans ses flots vengeurs[3]. C'est par la foi que les murs de Jéricho sont tombés, le septième jour, au son de la trompette et au bruit effrayant des soldats de Josué. C'est par la foi que Rahab la marchande, recevant dans la paix les explorateurs Israëlites, n'a pas péri, avec ses compatriotes incrédules. Que dirai-je de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuël et des prophètes? Leur foi a vaincu les royaumes, opéré la justice, fermé la gueule aux lions, éteint l'ardeur du feu, émoussé la pointe du glaive, rendu forts et invincibles des hommes naturellement timides et pusillanimes. Les uns ont supporté les opprobres, les verges, les fers. D'autres ont été lapidés, coupés, livrés à tous les supplices dont le monde n'était pas digne. D'autres encore souffrant la faim, la soif, la nudité, errant dans les déserts, les montagnes, ou se cachant dans les rochers, traînaient une vie pauvre, languissante, malheureuse. Ils se regardaient comme pèlerins, étrangers sur la terre et cherchaient une meilleure patrie, la saluant de loin.

Ayons donc devant nous cette nuée de témoins; déposons le poids de notre lâcheté, soutenons vaillamment et avec patience

[1] *Hbr.* XI. — [2] *Id.* — [3] Fide transierunt Mare Rubrum, tanquam per aridam terram, quod experti Ægyptii devorati sunt. *Ibid.*

le combat qui nous est proposé et fixons nos regards sur l'auteur et le consommateur de notre foi, sur Jésus, qui, voyant la récompense qui attendait son humanité méprisa la confusion, subit la mort de la croix et est maintenant assis à la droite de son Père [1].

La foi est donc nécessaire pour connaître le plan miséricordieux de Dieu dans l'ordre de la création, de l'Incarnation, de la Rédemption et pour devenir membre de l'Eglise, C'est pourquoi cette mère vivante de tous les fidèles, avant de conférer le baptême adresse au catéchumène cette première demande : *Que désirez-vous?* « quid petis? » — Réponse : La foi, « fidem ».

Dans toute sa liturgie, dans le saint sacrifice de la Messe, dans la prière des agonisants, dans ses chants funèbres, elle présuppose la foi de ceux pour lesquels elle prie, « quorum nota est fides, licet peccaverit, tamen non negavit, sed credidit. » De là, il est absurde de demander à l'Eglise des prières en faveur de ceux qui n'ont jamais cru ou qui ont apostasié.

Ainsi la foi est d'une nécessité absolue pour le salut.

II. *Qualités de la foi.*

La foi doit être : 1° *une* ou *entière* surnaturelle; 2° *ferme;* 3° *vivante* ou *pratique.*

I. *La foi est une.* — Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, « aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum » [2], l'a concentrée uniquement dans l'Eglise catholique, c'est-à-dire dans cette société répandue sur toute la terre, unie visiblement par la communauté de la même doctrine, des mêmes sacrements et des mêmes pasteurs, surtout du Pape vicaire de Jésus-Christ et successeur de Pierre, et dirigée invisiblement par l'Esprit-Saint.

L'Eglise catholique seule est *une* et *universelle*, parce que la vérité seule a ce double caractère; elle embrasse l'ensemble de la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres. Elle

[1] *Hbr.* XI et XII. — [2] *Hbr.* XII, 2.

n'a pas le oui ou le non [1], car en Jésus-Christ il ne peut y avoir de contradiction.

Dans la vraie Eglise seule est la vraie foi, « apud te laus mea in ecclesia magna [2]. »

Quiconque se sépare d'elle et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas de Dieu, « omnis qui recedit et non permanet in doctrina Christi Deum non habet [3]. »

— La vraie foi n'est pas arrêtée par le mouvement des siècles, la barrière des fleuves, des montagnes ou des climats ou par l'égarement du génie humain. *Prêchez l'Evangile à toute créature : qui croira et sera baptisé sera sauvé; qui ne croira pas, sera condamné* [4].

Si l'Evangile doit être prêché à toute créature, donc tous sont obligés d'y croire. Le Sauveur dit encore : Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai ordonné [5]. Remarquons ces expressions : *toutes les nations* et *tout ce que je vous ai ordonné*. Il n'est donc pas permis de borner notre prédication à telle classe de la société ou d'en rejeter tel ou tel article de notre foi, d'en faire un triage et de dire, à l'imitation de l'infidèle, de l'hérétique, du schismatique ou du chrétien apostat : « *Je crois ceci ou cela, j'admets des points fondamentaux, nécessaires*. Le reste est de peu d'importance. » La foi est une immense chaîne qui unit la terre au Ciel. Les divers

[1] Sermo noster qui fuit apud vos, non est in illo est et non. Dei enim Filius Jesus Christus qui in vobis per nos prædicatus est per me, non fuit est et non, sed est in illo. II *Cor*. I, 18.

[2] *Psalm*. XXI.

[3] Joan. I, 9.

[4] Euntes ergo in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ; qui crediderit et baptisatus fuerit, salvus erit; qui verò non crediderit, condemnabitur. Marc, XVIII.

[5] Euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, docentes eos servare omni quæcumque mandavi vobis. Matth. XVIII, 18.

dogmes de notre symbole forment les anneaux de cette chaîne qui traverse le temps et l'espace. — Détacher un anneau, c'est rompre la chaîne.

La foi est encore ce fleuve d'eau vive qui sort du trône éternel. Dans son parcours à travers les siècles, il ne saurait recevoir d'affluent terrestre. Ses eaux limpides en deviendraient troubles et bourbeuses.

Tout l'ensemble de la doctrine catholique repose sur la parole de Dieu qui mérite toujours notre respect et notre obéissance. La mépriser dans un point, c'est la mépriser dans tous, comme désobéir à une loi, c'est manquer de respect à l'autorité même du législateur. La foi, dit saint Cyprien, est une Vierge dont l'intégrité doit rester inviolable, « timebat ne virginitas fidei amitteret. » Aussi, saint Paul, dans toutes ses Epîtres, ne cesse-t-il de condamner la foi particulière des Pharisiens, des Juifs judaïsants, disant que la foi de Jésus-Christ seule peut sauver les âmes. Il commente ce principe des prophètes : « Justus meus ex fide vivit. » Le juste de Dieu vit de la vraie foi, de la foi de Jésus-Christ, non d'une foi factice, naturelle, pharisaïque. Le juste des hommes peut avoir des vertus humaines, basées sur une foi, œuvre de la sagesse ou des passions de l'homme. Celle-ci ne sera jamais le chemin du salut, mais de la réprobation. Elle a beau prendre les dehors, les apparences, le langage de la piété ; la vérité lui dira toujours : *Vos prières, vos jeûnes, votre justice*, je les repousse du souffle de ma colère. Elles sont l'œuvre de votre volonté, de votre orgueil, de votre rébellion, non le témoignage de votre soumission [1]. Votre foi ressemble à celle des démons qui croient d'une foi qu'ils se sont forgée et qui tremblent, « dæmones credunt et contremiscunt [2]. »

[1] Quare tu enarras justitias meas? *Psal.* 40.— Ecce in die jejunii vestri, invenitur voluntas vestra. Isaï, LV. — Seminasti multum et intulisti parum. Agg. VIII. — Intulisti in domum et exsufflavi illud. *Ibid.*

[2] Jac. II. 19.

Ce n'est donc pas, *selon la substance* des œuvres, *mais selon la qualité de la foi que Dieu fera le discernement des justes,* ajoute saint Augustin, « justus ab injustis non operum, sed ipsius fidei lege discernit. »

Saint Paul frappe d'anathème, fût-il un ange du ciel, celui qui enseigne une autre doctrine que celle qu'il a enseignée : « sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizaverimus vobis anathema sit [1]. » Ainsi la foi ou naturelle, ou judaïque, ou infidèle, ou hérétique, ou schismatique n'est pas celle de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Il n'y a que la foi catholique qui soit la véritable. Car il n'y a qu'une foi comme il n'y a qu'un baptême, « unus Dominus, una fides, unum baptisma. »

2° *La foi est ferme.*

Si la foi est une, entière, elle a aussi la seconde qualité qui est la *fermeté.* Une foi ferme exclut toute ombre de doute, parce que le fondement sur lequel elle repose ne saurait jamais être ébranlé, car ce fondement n'est rien autre chose que la véracité de Dieu même.

Vaciller dans la foi, serait mettre en question la parole de Dieu même. Aussi le diacre Philippe, avant de baptiser l'Eunuque de la reine d'Ethiopie, lui demanda-t-il *s'il croyait de tout son cœur,* « si credis ex toto corde [2]. » *Et l'infidèle répondit : Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu.* Or, croire de tout son cœur, n'est-ce pas croire fermement? L'Apôtre saint Paul enchaîné à Rome, écrivant à son cher Timothée, proclame dans ces paroles ardentes la fermeté de sa foi : *Je sais en qui j'ai cru; je suis certain qu'il est assez puissant pour conserver le dépôt de mes souffrances jusqu'au grand jour des rétributions* [3]. Le Concile de Trente, infaillible interprète de la doctrine catholique, enseigne formellement que le vrai fidèle ne

[1] *Gal.* I. 9. — [2] *Act.* VIII, 37.

[3] Scio enim cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. II. *Tim.*, L. 12.

doit jamais douter de la miséricorde de Dieu, des mérites de Jésus-Christ, de la vertu et de l'efficacité des sacrements [1]. De là, il s'ensuit que tout acte de foi exclut, avec le doute, la possibilité de l'erreur, et est aussi certain que cet axiome, *le tout est plus grand que la partie*. Pourquoi? Parce que mon acte de foi tire sa fermeté absolue du motif intérieur de crédulité, c'est-à-dire *de la véracité et de l'infaillibilité* de Dieu et non des preuves extrinsèques de la révélation.

Avons-nous acquis la certitude morale que Dieu a parlé et que sa parole nous est enseignée par l'Eglise, alors notre foi ne repose pas sur le témoignage des hommes, mais sur la parole divine.

L'acte de foi surnaturel donne même en quelque sorte une plus grande certitude que celle qui nous vient des sciences humaines. Il s'appuie directement sur la vérité primordiale, dont les autres ne sont qu'une faible image. — Sans doute, il ne saurait exister de contradiction entre la vérité surnaturelle et la vérité naturelle, entre la foi et la raison, parce que toutes les deux ont leur source en Dieu. Si donc dans nos mystères, nous trouvons des difficultés insolubles (et où n'en trouve-t-on pas?) nous devons nous en prendre à la faiblesse de la raison et non aux obscurités de la foi, convaincus que l'homme et non Dieu est faillible. Abraham nous offre ici un admirable exemple. Ce patriarche, dit le grand docteur des nations, était centenaire et Sara avait passé l'âge de la maternité. Dieu lui annonça un fils et une race aussi innombrable que les étoiles du Ciel et le sable de la mer. Dieu lui promit un fils — de sa femme ; — *contre toute espérance*, dit le texte sacré, *il crut en espérance*, « contra spem in spem credidit. » Sa foi ne s'affaiblit pas à la vue de son corps et de celui de Sara épuisés par la vieillesse; il n'hésita pas dans sa confiance, mais se fortifia dans la foi, rendant gloire à Dieu, *sachant très-bien qu'il peut faire*

[1] Nemo pius de Dei misericordia, de Christi merito, deque sacramentorum virtute et efficacia dubitare debet. *Sess.* VI, c. 9.

tout ce qu'il a promis. C'est ce qui lui a été réputé à justice[1].

Tous les saints, l'armée des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges ont donné des exemples analogues de cette fermeté inébranlable dans la foi. Nous nous bornons à citer ce trait tiré de la vie de saint Louis, roi de France. Lorsqu'on porta à ce grand monarque le Saint-Viatique, le prêtre lui demanda s'il croyait que, dans une si petite hostie, se trouvait réellement le corps et le sang de Jésus-Christ. Ramassant toutes ses forces, le saint répondit : *Je le crois aussi fermement que les Apôtres, lorsqu'ils le virent monter glorieux au Ciel.* Mais notre foi n'est si ferme, si décidée, si résolue qu'autant qu'elle *est vivante ou animée de la charité.* C'est la troisième qualité qu'elle doit avoir.

3° *Foi vivante, pratique ou animée de la charité.*

Notre foi est vivante lorsqu'elle devient la règle de notre conduite, le principe de nos mœurs et le mobile de nos actions. Si la foi est la lumière qui nous indique le chemin du bonheur, il est évident que nous sommes obligés de la suivre! Malheur à celui qui met la lumière sous le boisseau! Si la foi est le fondement de notre salut, nous y élèverons notre édifice spirituel, sans quoi ne ressemblerions-nous pas à cet insensé de l'Evangile qui laisse sa tour inachevée? La foi est une racine, « radix, » plantée dans notre cœur. Si la foi est une racine, ne doit-elle pas produire l'arbre qui portera les fruits de la vie éternelle? Car à quoi servirait une racine féconde, si elle reste sans vie, étouffée dans son germe? Saint Paul reprochait aux philosophes païens d'avoir tenu la vérité captive, « qui veritatem Dei in injustitia detinent[2]. » Le même

[1] Non infirmatus est fide, non consideravit corpus suum emortuum, cum jam fere centum esset annorum et emortuam vulvam Saræ. In repromissione etiam Dei non hæsitavit diffidentia, sed confortatus est fide, dans gloriam Deo, plenissime sciens quia quæcumque promisit, potens est et facere. Ideo et reputatum est illi ad justitiam. *Rom.* IV, 19-23.

[2] *Rom.* I.

reproche ne s'adresse-t-il pas à ceux qui, connaissant la vérité, loin de la pratiquer, la livrent à la tyrannie de leurs passions?

Pour être vivante, la foi doit être active, pratique. Et elle n'est telle, dans le sens réel du mot, qu'autant qu'elle est animée de la charité. Car la grâce sanctifiante ou l'amour de Dieu est la condition indispensable de notre salut. L'Apôtre dit expressément que *dans le Christ*, il n'y a de valable que la foi qui opère par la charité[1]. Celle-ci est seule saintement féconde, au sens de l'apôtre saint Jacques.

Le corps séparé de l'âme est mort, ainsi est morte la foi sans les œuvres. Montrez-moi votre foi sans les œuvres[2].

Une foi sans charité et sans œuvre, quelque forte qu'elle soit, resterait inutile.

Si j'avais une foi assez forte pour transporter les montagnes, dit encore l'Apôtre, sans charité je ne serai rien[3].

Cependant la foi, quoique morte, reste un bien inappréciable, indépendant des œuvres faites dans la charité; si elle ne suffit point au salut, elle constitue toujours le fondement et la racine de notre justification et par conséquent elle en est le moyen indispensable. Tant que la foi reste dans une âme, quelque perverse qu'elle soit, il y a espoir que l'édifice spirituel tombé se relèvera de ses ruines, que sous le souffle de l'esprit de vie les ossements arides se ranimeront, et qu'une tige vigoureuse sortira de la racine et portera des fleurs et des fruits; mais lorsque la foi manque, il ne reste plus de fondement pour y élever l'édifice du salut, plus de corps pour y loger l'âme, plus de racine pour y recevoir la séve vivifiante. Un homme sans foi est déjà jugé, parce qu'il ne

[1] In Christo Jesu neque circumcisô aliquid valet, sed fides quæ per charitatem operatur. *Gal.* V, 6.

[2] Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortuum est. Jac. II, 26.

[3] Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. I. *Cor.* XIII, 2.

croit pas, « qui non crediderit, jam judicatus est. » Au contraire, qui ne conforme pas sa vie à sa foi, ne sera jugé que sur ses œuvres. L'infidèle ou l'incrédule est donc dans un état plus déplorable que le pécheur qui conserve la foi. Il se trouve plus éloigné du royaume des cieux. Néanmoins un chrétien, à raison même des lumières de la foi, contracte une plus grande responsabilité devant le tribunal de Dieu qu'un païen. La perte de la foi est donc le plus grand malheur qui puisse affliger un pays, une cité, une famille, un individu. L'homme sans foi ou l'incrédule est un être malheureux sur la terre; « sa bouche, ses yeux, ses mains trahissent son inquiétude intérieure. Son cœur machine le mal et il sème en tout temps la division : sa perte sera prompte : il est sans espérance [1]. » L'histoire du philosophe Jouffroy, celle de Lamennais, sont de terribles exemples de cette vérité.

Nous lisons dans la vie des Pères du désert que l'abbé Agathon se laissait accuser des plus grands forfaits et son humilité ne répondait à aucune de ces accusations. Mais lorsqu'on lui reprocha le crime d'hérésie et d'incrédulité, il s'éleva fortement contre cette accusation et affirma hautement l'intégrité de sa foi. Ses disciples lui ayant demandé pourquoi il se laissait charger de toutes sortes d'iniquités, sans mot dire, et qu'il ne se défendait que contre l'hérésie, parce que, répliqua-t-il, l'hérésie ou l'incrédulité brise tous les liens qui nous unissent à Dieu et nous ôte l'espoir de la conversion, tandis que dans les autres, il reste toujours l'espérance.

Remercions donc souvent Dieu du don de la foi. Disons-lui : Seigneur, augmentez ma foi, « adauge fidem. » Elle nous fera triompher de toutes les difficultés, « hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra [2]. »

[1] Homo apostata, vir inutilis, graditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur. Pravo corde machinatur malum, et omni tempore jurgia seminat. Huic extemplo veniet perditio sua et subito conteretur, nec habebit ultra medicinam. *Prov.* VI, 12 — [2] I. Joan. V, 4.

Si elle se conserve en nous entière, ferme, animée de la charité, nous pourrons dire au moment de notre mort avec l'apôtre : Nous avons combattu le bon combat, nous avons conservé la foi, la couronne de justice nous attend[1].

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains[2].

XIII, 8.

Mes frères, ne devez rien à personne, si ce n'est que vous vous aimiez les uns les autres. Car celui qui aime le prochain accomplit la loi, parce que vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous ne désirerez point le bien d'autrui ; et tout autre commandement est résumé dans cette parole : *vous aimerez le prochain comme vous-même*. L'amour du prochain n'opère point le mal. Ainsi dans la charité consiste la plénitude de la loi.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La charité va plus loin que la justice. La dette de la charité n'est jamais payée. — II. La charité est le résumé et la plénitude de la loi.

I. — L'Apôtre avait recommandé aux chrétiens de Rome et aux fidèles de tous les siècles de rendre aux puissances de la terre, *soumission*, *honneur*, *tribut*, et déclaré que cette

[1] Cursum consummavi. Fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. II. *Thimoth.* IV, 7.

[2] *Epistolæ Beati Pauli Apostoli ad Romanos.* — Fratres, nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. Qui enim diligit proximum, legem

obéissance était un devoir de conscience et de justice fondé sur la loi naturelle et divine. Car la religion chrétienne protége tous les intérêts de l'homme, ceux de la famille, de la société, comme ceux de l'individu. Ayant tracé aux fidèles leur règle de conduite à l'égard des autorités civiles, saint Paul revient au grand précepte de la charité fraternelle qui va au delà de la justice, et il ajoute :

Mes frères, ne devez rien à personne, si ce n'est que vous vous aimiez les uns les autres.

Dans les questions de justice, lorsqu'on a payé ce que l'on doit, ou que l'on est dans l'impuissance absolue de satisfaire son créancier, on est quitte, libre de toute redevance; mais, dans l'accomplissement de la charité, la dette demeure entière, parce que l'obligation d'aimer notre prochain, ne peut jamais s'éteindre. En recevant ou en rendant des témoignages de l'amour fraternel, nous restons toujours débiteurs. C'est pourquoi, dans aucune circonstance, nous ne pouvons nous dispenser de ce précepte d'aimer notre prochain, même nos ennemis. Les autres vertus peuvent se transformer : la foi, dans *la vision;* l'espérance, dans la *réalité*, mais la charité est aussi immuable, aussi immortelle que Dieu qui en est la racine et le centre, « charitas nunquam excidit[1]. » Dans la charité, se résume toute la loi.

II. — *Car celui qui aime le prochain, accomplit la loi, parce que vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous ne désirerez point le bien d'autrui; et tout autre commandement se trouve en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-même.*

implevit. Nam non adulterabis, non occides, non furaberis, non falsum testimonium dices, non concupisces ; et si quod est aliud mandatum, in hoc verbo instauratur : Diliges proximum tuum sicut teipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio.

[1] *Cor.* XIII, 8.

Si l'Apôtre parle ici spécialement de l'amour fraternel, il n'exclut pas l'amour de Dieu, âme et principe vivifiant de celui de nos frères. Ces deux amours sont inséparables et le fruit le plus pur de l'Esprit-Saint. La charité seule nous unit saintement à Dieu et au prochain. Expansive, dévouée, bienveillante, elle est toujours prête à faire à notre semblable tout le bien possible; elle se garde d'attenter à sa vie, à sa fortune, à son honneur; elle ne se laisse pas même aller à la concupiscence du bien d'autrui; elle se défend de tout acte, de toute parole, de toute pensée contraire à ses intérêts : Aime et fais ce que tu veux, « ama et fac quod vis[1]. » L'amour ne sent pas le poids, ne songe pas aux peines, ne calcule point ses forces, ne parle pas d'impossibilité, parce qu'à ses yeux tout est possible, doux et léger[2].

Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Qui est notre prochain? Et comment faut-il l'aimer? Notre prochain, ce sont tous les hommes, frères par la nature, par la raison, mais plus encore ceux qui nous sont unis par la communauté de la même foi, de la même espérance, de la même charité dans le Christ. Pour bien aimer le prochain, saint Augustin remarque avec beaucoup de justesse qu'il faut savoir bien *s'aimer soi-même :* science qui n'est donnée qu'à celui qui aime Dieu. Car bien s'aimer soi-même, c'est aimer son bonheur, son souverain bien, sa félicité suprême qui ne se trouve pas dans les créatures, mais en Dieu seul.

Donc, aimer son prochain comme soi-même, c'est non-seulement ne pas le blesser dans ses biens sensibles, temporels, mais lui souhaiter, lui procurer le bonheur véritable et le chemin qui y conduit, par conséquent demander pour lui la lumière de la vraie foi, de la même espérance et de la

[1] Augustin.

[2] Amor onus non sentit, labores non reputat, plus affectat quam valet, de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi posse et fieri arbitratur. Omne amarum dulce ac sapidum efficit. *Imit. Christi*, l. III ; c. 5, v. 4.

même félicité. C'est éloigner de lui le règne de l'iniquité qui exclut de ce bonheur.

Celui-là donc n'aime pas parfaitement son prochain qui se contente de lui donner quelques secours matériels contre la faim et la nudité du corps, sans souci des intérêts supérieurs de son âme et de sa bienheureuse immortalité. Dans la vraie bienfaisance se trouve toujours ce cri céleste : « Adveniat regnum tuum. » Elle vise au soulagement de l'âme plus qu'à celui du corps.

Ainsi, dans la charité consiste la plénitude de la loi.

Oui, toute la loi se rapporte à l'amour; elle n'ordonne ou ne défend rien que pour nous obliger d'aimer Dieu et de nous aimer les uns les autres. La charité est la fin, le résumé, la sanctification des préceptes. Accomplir une ordonnance divine uniquement par crainte, par intérêt, par vanité, c'est travailler inutilement, perdre le mérite, la récompense de son labeur. Tout ce qui ne se fait pas dans la charité est perdu pour le Ciel. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort[1].

Seigneur! accordez-nous cet amour qui donne la vie et qui rend doux et léger le joug de votre loi.

Évangile selon saint Matthieu[2].

VIII, 23-27.

JÉSUS-CHRIST APAISE UNE TEMPÊTE ÉLEVÉE PENDANT SON SOMMEIL.

En ce temps-là, Jésus étant monté dans une petite barque, ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une si violente tempête

[1] Qui non diligit, manet in morte. JOAN. III, 14.

[2] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, ascendente Jesu in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus : et ecce

s'éleva sur la mer que la barque était couverte par les vagues. Cependant Jésus dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi ? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser, et il se fit un grand calme. Alors, dans leur admiration, ces hommes disaient : Que pensez-vous que soit celui-ci qui commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent ?

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Jésus dans la nacelle de Pierre est assailli d'une violente tempête, pendant qu'il dormait. — II. Il apaise cette tempête; stupeur des mariniers. — III. Cette tempête est la figure de toutes celles qui assaillent l'âme chrétienne et l'Eglise durant le cours des siècles.

I. — *En ce temps-là, Jésus étant monté dans une petite barque, ses disciples l'y suivirent.*

Dans ses courses apostoliques, Notre-Seigneur profitait de toute occasion pour enseigner les peuples. Toujours environné d'une foule immense, tantôt il montait au haut des montagnes et laissait tomber de sa bouche divine ces maximes qui feront l'admiration et le salut des siècles. Tantôt il les donnait dans la plaine; tantôt il entrait dans l'intérieur des maisons, des synagogues et du temple et expliquait aux scribes, aux pharisiens, aux docteurs, à ses disciples le sens des prophéties et des Ecritures. Aujourd'hui, l'Evangile nous le représente dans une barque qui, selon la tradition, était celle de Pierre, et de cette nacelle, il adresse à la foule émer-

motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus : ipse vere dormiebat. Et accesserunt ad eum discipuli ejus et suscitaverunt eum, dicentes : Domine, salva nos, perimus ! Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei ? Tunc surgens imperavit ventis et mari : et facta est tranquillitas magna. Porrò, homines mirati sunt, dicentes : Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei ?

veillée, debout sur le rivage, sa céleste doctrine[1]. Le soir venu, et la foule renvoyée, il donne ordre de traverser la mer de Tibériade. Sa barque est suivie d'un grand nombre d'autres[2].

Et voilà qu'une si violente tempête s'éleva sur la mer que la barque était couverte par les vagues. Saint Marc et saint Luc disent *que la barque était remplie d'eau et ils étaient dans un danger imminent*[3].

Cependant Jésus monté sur la barque dormait sur un oreiller[4].

Au milieu de ce péril, les disciples ramaient, luttaient, s'épuisaient en vains efforts. Le danger allant croissant, ils se voyaient perdus, sans ressource. Dans cette extrémité, ils se souvinrent de la présence de leur maître et lui firent une sainte violence.

II. — *Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en lui disant : Sauvez-nous, nous périssons;* et selon saint Marc : *Est-il de votre intérêt que nous périssions avec vous?* « non ad te pertinet quia perimus[5]? »

Que répond le maître dont le corps dormait et dont la divinité veillait?

Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi?

Cette réponse est un reproche de leur manque de confiance et signifie : Ne craignez rien étant sous ma protection ; quoique je paraisse dormir, il n'y a point de péril; et pour leur prouver qu'il est le dominateur de la nature, des vents et de la

[1] Et iterum cœpit docere ad mare : et congregata est ad eum turba multa, ita ut navim ascendens, sederet in mari et omnis turba circa mare super terram erat. Marc. IV, 1.

[2] Et ait illis in illa die cum sero esset factum : Transeamus contra. Et dimittentes turbam, assumunt eum ita ut erat in navi : et aliæ naves erant cum illo. *Id.* IV, 35, 36.

[3] Fluctus mittebat in navim, ita ut impleretur navis. Marc, IV, 37. — Et complebatur et periclitabantur. Luc, VIII, 23.

[4] Et erat ipse in puppi super cervical dormiens. Marc, IV, 38.

[5] Marc, *ibid.*

mer, que fait-il? Etend-il ses bras vers le Ciel? Implore-t-il le secours de celui qui y règne? Fait-il faire à la barque en danger d'habiles manœuvres?

A l'imitation de Moïse, frappe-t-il, avec une baguette, les eaux furieuses? Non. Il agit en Créateur et en maître de toutes choses.

II. — *Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser, et il se fit un grand calme.*

Voilà dans sa simplicité sublime, l'action de Dieu. Il commande le silence à la tempête, aux vagues frémissantes : « Tace, obmutesce, » et à l'instant il est obéi. L'agitation effrayante de l'océan atmosphérique, comme celle du lac qui porte la nacelle du Christ, de Pierre, a cessé et fait place au plus grand calme. Les eaux tant supérieures qu'inférieures ont entendu la voix tonnante de leur chef, comme lors de la création et de l'œuvre des six jours, lorsqu'il les pondéra au sommet des montagnes, qu'il leur creusa un lit naturel à travers les vallées, qu'il fixa à la mer ses limites infranchissables où celle-ci brisera l'orgueil de ses flots.

Alors, dans leur admiration, ces hommes disaient : Que pensez-vous que soit celui-ci qui commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent?

A la vue d'un changement aussi subit, produit en vertu d'un simple commandement de Jésus-Christ, dans l'état menaçant de l'atmosphère et de la mer, l'on conçoit la stupeur de tous les mariniers, témoins de ce prodige. Ils reconnurent en lui le souverain Seigneur de toutes choses. Ce miracle qui émut si vivement les disciples de Jésus-Christ se perpétue à travers les siècles et ne cesse de se reproduire et de frapper les esprits attentifs.

III. — La nacelle de Pierre qui traverse la mer de Tibériade, qui porte Jésus-Christ et qui, dans sa traversée, est assaillie d'une tempête si violente, le sommeil de Jésus-Christ, la cessation miraculeuse de l'ouragan déchaîné, le calme qui le suit, ne sont-ce pas autant de leçons et de figures de ce

qui arrive à l'âme chrétienne en particulier et à l'Eglise en général? En effet, pourquoi Jésus-Christ, en qualité de Dieu, l'auteur et le gouverneur de la mer, des vents et de la tempête, a-t-il permis, lui présent, le déchaînement furieux de tous les éléments contre ses disciples? Les saints Pères répondent : 1° pour éprouver la foi des siens; 2° pour montrer sa puissance ; 3° pour nous instruire.

Il entre dans les vues paternelles de la Providence de nous éprouver ici-bas, d'examiner, de peser la valeur d'un chacun [1]. Dieu jette l'or dans la fournaise et le fait passer par le feu; il abandonne le faux métal [2]. Etant notre grande récompense, il ne veut pas à son service des mercenaires [3].

Dans une prospérité constante, nous l'abandonnons faciment [4]. Dans l'épreuve, dans l'adversité qui n'est jamais au-dessus de nos forces, il a choisi son temps pour venir à notre secours [5].

C'est dans l'efficacité de ce secours qu'éclatent sa puissance et sa bonté. Lorsque tout semble désespéré, que du fond de notre misère et de notre impuissance nous crions : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*, « Domine, salva nos, perimus, » soudain sa tendresse a opéré un prodige et nous sommes délivrés.

Dans la tempête et le prodige de l'Evangile du jour, il y a encore une grande leçon qui regarde chaque âme en particulier et l'Eglise en général. Ce monde est comme une mer orageuse, féconde en naufrages. Nous y sommes embarqués. Nous devons nous comporter en pilotes habiles et courageux. Lorsque leur navire est assailli de la fureur des vents, ils savent plier les voiles, tourner les écueils, gagner le large,

[1] Vitam hominis sciscitatur. MINUTIUS FÉLIX.

[2] Proba me, Domine, et tenta me. *Psal.* XXV.

[3] Noli ad præmium diligere Deum, quia ipse est præmium tuum. AUG.

[4] Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum, factorem suum. *Deut.* XXXII.

[5] Implevit Deus in tempore suo. AUG.

alléger leur fardeau. Ils ne craignent pas de jeter dans les flots écumants les provisions inutiles.

Ainsi, l'âme chrétienne, livrée aux assauts multiples de l'ambition, de la colère, de la vengeance, de la volupté, évite l'abîme par la modération, la tempérance, le pardon des injures, la fuite des occasions. Elle réveille en elle par de ferventes supplications le Christ qu'elle a laissé endormir par ses négligences. Elle se met à suivre son exemple et ses leçons.

Mais la tempête et le prodige de l'Evangile du jour figurent spécialement les orages de l'Eglise, durant le cours des siècles et le secours incessant qu'elle reçoit d'en haut, au milieu des dangers.

Le navire dans lequel Jésus-Christ se trouvait était, selon la tradition, la barque de Pierre. Ce n'est que dans celle-là qu'il navigue : les autres barques, dit saint Marc, suivaient celle de Pierre. Car la véritable Eglise est celle de Pierre, et les églises particulières doivent y rester attachées sous peine de mort. Dans ce navire mystérieux, il y a un chef suprême, Jésus-Christ, et son lieutenant, Pierre, qui vit dans ses successeurs; des officiers de divers grades, les évêques et les prêtres, subordonnés les uns aux autres. Toute cette hiérarchie sacrée est continuellement occupée à faire arriver le navire au rivage de l'Eternité. Elle mène l'Eglise militante à l'Eglise triomphante, afin de réunir tous les élus en un seul corps, en une seule société avec les Anges et Dieu.

Dans ce grand voyage du temps à l'Eternité, il faut s'attendre à de fréquents orages. L'arrivée est assurée, mais la traversée reste laborieuse, pleine de périls et de mystères insondables [1].

En lançant sur la mer du monde le navire chargé des destinées de son Église, Jésus-Christ l'envoya braver la fureur de tous les ouragans. Les vents du judaïsme, du paganisme,

[1] Penitus ignorat viam navis in mari. *Prov.* XXX.

de l'hérésie, du schisme, de l'esprit révolutionnaire le ballotteront sans le renverser; les flots impurs de la corruption l'inonderont sans le submerger; il se heurtera contre les écueils, contre les résistances, les hypocrisies des puissances terrestres, sans s'entrouvrir. Celui à qui tout pouvoir au Ciel et sur la terre est donné, s'y trouve et le dirige invisiblement, quoique souvent il semble dormir. Ce sommeil n'est qu'apparent. Il veut laisser à chaque marinier le mérite de ses efforts et de son labeur. Dans l'extrême détresse, lorsque poussés par la conscience de notre misère et de notre néant, nous lui faisons violence, disant : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons; levez-vous, Seigneur! Pourquoi dormez-vous? Ne nous rejetez pas éternellement. Levez-vous, assistez-nous, et sauvez-nous pour la gloire de votre nom* [1].

Alors il commande en maître à la tempête et il se fait un calme admirable. Et les saints du Ciel et les saints de la terre chantent « Alleluia », louange, gloire, honneur à notre Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles [2].

INSTRUCTION.

CAUSES QUI FONT PERDRE LA FOI.

« Quid timidi estis, modicæ fidei? »

Pourquoi êtes-vous si effrayés, hommes de peu de foi? MATTH. VIII, 27.

Nous avons vu, dimanche dernier, la nécessité, le bonheur et les qualités de la foi. Sans elle, point de tranquillité

[1] Exsurge, quare obdormis, Domine! Exsurge et ne repellas in finem. Exsurge, Domine, adjuva nos: et redime nos propter nomen tuum. *Ps.* XLIII.

[2] Ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum : amen. *Ap.* I, 6.

ni de lumière dans la vie présente; point de consolation à la mort; point de félicité dans l'Eternité. Pour être méritoire, la foi s'appuiera sur la parole de Dieu, non sur celle de l'homme, elle sera *surnaturelle*; elle embrassera chaque article et l'ensemble de la Révélation, non quelques-uns, elle sera *une, entière;* elle excluera tout doute, elle sera *ferme*, et finalement elle sera animée de la *charité*, elle opérera ses œuvres en union avec la vie de Dieu. Le plus grand malheur qui puisse affliger une contrée, une cité, une famille, un individu, c'est la perte de la foi, de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux [1]. Or, nous perdons ce don, cette grâce de notre baptême et de notre première communion, ce bien le plus précieux de l'homme, par des causes diverses. Elles viennent de nous, du milieu que nous fréquentons, de la nature des aliments que nous donnons à notre esprit et à notre cœur. Ainsi les causes qui nous font principalement perdre la foi sont : 1° *l'orgueil;* 2° *le libertinage;* 3° *les relations trop intimes avec les impies;* 4° *la lecture des mauvais livres et journaux.*

Ah! qu'il est grand le nombre de ceux à qui Jésus-Christ peut dire : *Pourquoi êtes-vous si timides, si effrayés, si inquiets, hommes de peu de foi*, « quid timidi estis, modicæ fidei? » Où est *la foi* de votre enfance, de votre mère, de vos jeunes années, « ubi fides vestra? » selon l'énergique expression de Jésus-Christ, rapportée par saint Luc [2].

Entrons dans quelques détails sur les causes de l'apostasie religieuse, si grande à notre époque.

I. L'ORGUEIL.

La foi est une soumission entière de notre raison et de notre volonté à la raison et à la volonté de Dieu. Or, cette

[1] Lucernæ lucenti in caliginoso loco. II. Pet. II, 1.
[2] Luc, VIII, 25.

soumission n'a pas de plus grand ennemi que l'orgueil, qui nous pousse à nous complaire en nous-mêmes, à ne voir les choses qu'au prisme de notre raison et à rejeter tout ce qui paraît contraire à cette règle si incertaine et si trompeuse. De plus, l'orgueil affaiblit en nous l'action de la grâce, élément aussi indispensable pour la conservation de la foi que la lumière est nécessaire à la vue. Selon l'Ecriture, *l'orgueil est la première cause de l'apostasie*, « initium superbiæ hominis apostatare a Deo [1]. »

Notre-Seigneur est encore plus explicite.

Il venait de reprocher à Carozaïn, à Bethsaïde, à Capharnaüm, petites villes de la Galilée, où il avait prêché et opéré un grand nombre de miracles, leur incrédulité et leur impénitence, sombres fruits de leur orgueil, et leur annonçait un jugement, une ruine plus terrible que celle de Tyr, de Sidon, de Sodome. Pour conclusion, il s'écrie : Père, Seigneur du Ciel et de la terre, je confesse que vous avez caché ces choses aux sages, aux prudents du siècle et vous les avez révélées aux petits [2]. Oui, il faut être humble, petit à ses yeux, détaché de son amour-propre, pour voir les profondes clartés de l'Evangile, « beati pauperes spiritu! » C'est pourquoi la sainte Vierge ou mieux l'Esprit-Saint, en nous exposant dans le « Magnificat » le plan de la Providence dans l'économie de notre salut, s'écrie : *Il a dissipé les orgueilleux dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les potentats de leur trône. Il a élevé ceux qui étaient petits. Il a rempli de biens les affamés et renvoyé vides les riches* [3]. Le royaume de Dieu sur la terre est l'asile des humbles. Notre-Seigneur pour mieux faire comprendre à ses disciples cette importante vérité la rendit sensible dans un fait frappant. Après avoir placé au milieu d'eux un petit enfant, il

[1] *Eccl.* X, 14.

[2] Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. Matth., XI, 25.

[3] Exaltavit humiles. Luc, I, 52.

leur dit : *En vérité, si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume du Ciel*[1]. Aussi, saint Pierre, corrigé de sa présomption par sa chute d'un instant, exhorte-t-il les chrétiens à déposer toute malice et à embrasser la doctrine du salut comme des nouveau-nés reçoivent le lait maternel[2].

Sans doute, il est permis d'examiner les motifs de crédibilité de notre foi et de nous servir de notre raison pour tirer du dépôt de la Révélation des conséquences intellectuelles, morales et même scientifiques. Les saints Pères, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas, Fénelon, Bossuet et tant d'autres docteurs ecclésiastiques nous ont montré, dans leurs savants écrits, quel heureux usage l'on peut faire des lumières naturelles dans le domaine de la foi; mais ici, il faut savoir reconnaître une mesure et s'arrêter dans de justes bornes, suivant le précepte du roi Salomon et de saint Paul. L'excès du miel est nuisible à l'estomac, ainsi le poids de la gloire de l'Eternel accablera le téméraire scrutateur de la majesté divine[3]. Le grand Apôtre ajoute : La sagesse personnelle doit être renfermée dans les règles de la modération[4].

Tous les grands génies ont été croyants, saint Augustin, saint Thomas, Leibnitz, Fénelon, Racine, Boileau, Lafontaine, de Maistre, Lacordaire. Beaucoup de science mène à Dieu et peu en éloigne. Cette maxime de Bacon est fondée sur l'expérience. L'incrédulité en général ne loge que dans les petits esprits. Si de beaux génies abandonnent ou déchirent

[1] Advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum et dixit : Amen dico vobis : nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. XVIII, 2, 3.

[2] Deponentes omnem malitiam, sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo, lac concupiscite ; ut in eo crescatis in salutem. I. Pet. II, 2.

[3] Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum : sic qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria. *Prov.* XXV, 27.

[4] Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. *Rom.*, XII, 3.

l'ordre surnaturel, à l'imitation de Satan, d'Arius, de Nestorius, d'Eutichès, de Pélage, de Luther, de Calvin, de Voltaire, de Lamennais, ils ne le font qu'emportés par les ailes de leur orgueil. Au lieu de soumettre leur faible raison à la raison divine, leur volonté si mobile à la volonté éternelle, ils se prennent eux-mêmes pour règle, ne veulent dépendre que de leurs propres lumières, et tombent dans l'abîme en y entraînant des âmes sans nombre. Le pied de leur orgueil, « pes superbiæ, » comme s'exprime l'Ecriture, est la première cause de leur chute.

A cette corruption de l'intelligence s'ajoute une autre plus universelle, la *corruption du cœur*.

II. LIBERTINAGE, SECONDE CAUSE DE LA PERTE DE LA FOI.

Dès la plus haute antiquité, la sagesse proclama ces maximes : *Le vin et les femmes font apostasier les sages et leur tournent la tête*[1]. *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'est point de Dieu*[2].

Ce n'est pas dans sa raison, dans ses convictions, dans les résultats de sa science, mais dans la fièvre de ses passions qu'il tient ce langage.

Les mauvaises pensées séparent de Dieu. La sagesse ne saurait demeurer dans un corps soumis au péché. L'Esprit-Saint fuit l'hypocrite[3].

Tout cet enseignement de l'Ancien Testament est conforme à celui du Nouveau. Car Jésus ne crie-t-il pas : Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu ! « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt ![4] » Et saint Paul : L'homme

[1] Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes et arguent sensatos. *Eccl.*, XIX, 2.

[2] Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. *Psal.*

[3] Perversæ cogitationes separant a Deo. In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. Spiritus sanctus disciplinæ effugiet fictum. *Sap.*, I, 3, 4, 5.

[4] MATTH. V, 8.

animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu. Il traite ces choses de folie; il ne peut les comprendre parce qu'elles doivent être examinées spirituellement [1].

L'expérience est d'accord avec les données de la Révélation. Elle nous atteste que, lors de la révolte et de l'apostasie de Luther, les contrées les plus riches et les plus molles se sont montrées les plus faibles dans la résistance et ont facilement brisé le lien de l'Eglise romaine, pour se jeter dans les bras d'une religion nationale sans jeûne, ni abstinence, ni confession, ni bonnes œuvres, tandis que les pays pauvres, comme les cantons primitifs de la Suisse et de l'Irlande, se sont montrés héroïques dans la défense de leur antique foi. Pourquoi ce contraste? C'est qu'il faut une certaine énergie de caractère pour rester sous le joug de l'Evangile; énergie que la mollesse, la corruption enlève à l'âme. A l'histoire s'ajoute l'expérience de tous les jours pour nous montrer, parmi la classe la plus nombreuse des incrédules, les hommes qui ont le plus de moyens de satisfaire leurs passions. C'est à ces âmes énervées que s'adressent ces paroles de l'Evangile : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé et donné à une race qui en produira les fruits* [2].

Lorsque le cœur est sous l'empire des sens, il s'établit une lutte entre la passion et la foi. Celle-ci est un miroir qui montre dans sa laideur la satisfaction des bas instincts de la nature. La passion irritée de cette lumière incommode, brisant la glace accusatrice, cherche à s'étourdir, à étouffer le remords de la conscience, en se détournant du Ciel où règne un juste juge, « noluit intelligere ut bene ageret [3]. » Car à quelle époque de la vie commence-t-on ordinairement à perdre la foi? Est-ce dans les années d'innocence? Jamais.

[1] Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere : quia spiritualiter examinatur. I. *Cor.* II, 14.

[2] Dico vobis quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. MATTH. XXI, 43.

[3] *Psal.* XXXV, 4.

— Est-ce à l'âge mûr? Souvent cet âge a de généreux retours. — Est-ce dans la vieillesse? Le vieillard trouve dans sa religion ses meilleures consolations. C'est principalement dans l'effervescence des sens que le cœur crie : Je veux être libre, affranchi de la contrainte, et l'on abandonne *prières, sacrements, parole de Dieu, assistance aux offices*, tous les secours et aliments nécessaires à la conservation de la foi. Et quelles sont les vérités que la passion refuse d'admettre? La miséricorde divine et l'éternelle récompense? Non. — Mais l'éternité de l'enfer, mais la nécessité de la confession, de la pénitence, mais l'inflexible justice de Dieu.

C'est pourquoi saint Paul regarde comme *étroitement unies la foi et une bonne conscience, et en perdant celle-ci, un grand nombre font naufrage dans la foi* [1].

Bèze, ce fameux « alter ego » de Calvin, avait été convaincu de la fausseté des principes de la Réforme par saint François de Sales. Un jour que le saint le pressait de rentrer dans le giron de l'Eglise catholique, Bèze, affaibli sous le poids de la vieillesse, mais non sous celui des passions, lui montra une jeune fille de seize ans qui était à son service et lui dit : Voilà la chaîne qui me rive à ma nouvelle religion. Peu de temps après, le vieillard libertin descendit dans le tombeau sans avoir eu le courage de briser ses fers et de suivre les inspirations de la grâce.

III. — *Une troisième cause de la perte de la foi, ce sont les relations trop fréquentes avec les impies ou les libres-penseurs.*

Le devoir de la vie tant civile que religieuse exige souvent des rapports forcés avec des personnes incroyantes. Il est impossible de renoncer à leur commerce, sans quoi, saint Paul l'a dit, il faudrait sortir du monde, « alioquin debueratis de hoc mundo exiisse » [2]. Un enfant ne peut se séparer

[1] Habens fidem et bonam conscientiam, quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt. I. *Tim.* I, 19. — [2] I *Cor.*, V, 10.

de son père, ni une femme de son mari, ni un inférieur de son supérieur incrédule ou libertin. La nécessité a des excuses légitimes; mais lorsque nous avons la liberté dans le choix de nos amitiés, rechercher la compagnie des impies, aimer leur familiarité, c'est s'exposer volontairement au danger de perdre la foi. Et l'Esprit-Saint dit : Qui aime le danger y périra, « qui amat periculum in illo peribit [1] ». On prend peu à peu l'esprit, les habitudes de ceux qu'on fréquente. La goutte d'eau en tombant toujours sur la même place du rocher finit par la creuser. L'Ecriture est d'accord là-dessus avec l'expérience de tous les jours.

Le monde primitif ne s'est affaissé sous le poids de la corruption et de l'impiété que lorsque les enfants de Dieu contractèrent des alliances avec les enfants des hommes. De cette union sortirent des géants, sous le rapport physique et moral.

C'est pourquoi le Seigneur, en introduisant les Israélites dans la terre de Chanaan, leur défendit toute amitié avec les peuples du pays, les avertissant qu'elle leur tournerait en ruine [2].

Aussi David appelle-t-il heureux le juste qui a en horreur le conseil des impies, qui ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs, qui ne s'asseoit pas sur la chaire de pestilence. Il est béni de Dieu dans toutes ses actions; il ressemble à l'arbre planté le long du cours des eaux sur un sol fertile. Toujours orné d'un feuillage vert, il donnera, dans son temps, des fruits précieux [3].

Au contraire, des calamités de toutes sortes accableront les Israélites lorsqu'ils se mêleront aux païens et qu'ils imi-

[1] *Eccl.*, III, 27.

[2] Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias quæ sint tibi in ruinam. *Exod.*, XXXIV, 12.

[3] Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit. *Psal.* I.

teront leurs œuvres [1]. C'est pourquoi encore Dieu envoya le prophète Jéhu à Josaphat, roi de Juda, prince très-religieux, pour lui reprocher son alliance avec l'impie Achab, roi d'Israël, et lui annoncer sa colère [2].

Le Nouveau Testament, quoiqu'il ait brisé la barrière infranchissable des races et établi la fraternité humaine, reste fidèle à l'esprit qui animait, sous ce rapport, l'Ancien. Il maintient la séparation entre les bons et les méchants dans *l'intérêt* de la *conservation des vrais principes*. Jésus-Christ avertit ses disciples de se garder des faux prophètes : « Ils viennent à vous sous la peau de brebis et sont des loups ravisseurs [3]. » Il les prémunit aussi contre le ferment des Pharisiens et des Sadducéens, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, contre leur fausse doctrine [4]. Saint Paul, qui reçoit ses inspirations directement de son divin Maître, se conforme à ce précepte. Dans un langage imagé, énergique, pittoresque, il défend à ses chers Corinthiens de *s'atteler au joug de la vie avec les infidèles. Quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité? Quelle société entre la lumière et les ténèbres? Quelle convention entre le Christ et Bélial? Quelle part du fidèle avec l'infidèle? Quel consentement du temple de Dieu avec les idoles* [5] ? Dans son Epître à Tite, le même Apôtre avertit le jeune évêque de Crète et tous les chrétiens d'éviter l'hérétique : « Hæreticum hominem devita [6]. » Selon la doctrine de saint Paul, le

[1] Commixti sunt inter gentes et dedicerunt opera eorum. *Psal.*, X, 5.

[2] Impio præbes auxilium et his qui oderunt Deum amicitia jungeris. Idcirco iram merebaris. II. *Paral.*

[3] Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. MATTH. VII, 15.

[4] Cavete a fermento Pharisæorum et Sadducæorum, a doctrina Pharisæorum et Sadducæorum. MATTH. XVI, 6, 12.

[5] Nolite jugum ducere cum infidelibus. Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate ? Aut quæ societas luci ad tenebras ? Quæ autem conventio Christi ad Belial ? Aut quæ pars fideli cum infideli ? Qui autem consensus templo Dei cum idolis. II. *Cor.* VI, 14, 15, 16.

[6] *Tite*, III.

danger des relations avec l'infidèle peut être si grand que Dieu a donné à son Eglise le pouvoir d'annuler un contrat solennel de mariage entre deux païens, lorsqu'un des conjoints devenu chrétien ne peut cohabiter avec la partie obstinément infidèle, qu'au détriment de la foi [1].

Tous les jours se vérifie le proverbe : *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

Un jeune homme, d'une ville importante de France, longtemps vertueux sous la discipline de l'Evangile, se laissa entraîner par une compagnie de libres-penseurs et de libres-viveurs. Il ruina bientôt avec la santé de l'âme celle du corps. De désespoir, il se suicida dans une forêt, écrivant au crayon, sur une feuille de papier, qu'il demandait pardon au curé qui l'avait préparé à sa première communion, ainsi qu'à ses parents, du mortel chagrin que sa mort tragique causerait à leur cœur, regrettant ses années de pratiques religieuses, ajoutant que la vie lui était devenue insupportable, depuis qu'il n'avait plus la foi. Tout le monde connaît aussi la sombre page de Jouffroy, où il déplore avec des accents si pénétrants et si lugubres le malheur de la perte de la croyance de sa pieuse mère.

IV. — Enfin, *la lecture des mauvais livres ou des mauvais journaux est une autre cause de la perte de la foi.*

De tous temps, les mauvais livres ont produit des ravages épouvantables dans les âmes. Ils sont plus dangereux même que la conversation des incrédules. Ils cachent le venin sous des fleurs et l'infiltrent insensiblement. C'est pourquoi l'Eglise chercha, dès son origine, à prémunir les fidèles contre ce danger. Nous lisons dans les Actes des Apôtres, qu'un grand nombre de païens instruits s'étaient convertis à l'Eglise, grâce à la prédication de saint Paul. Après leur conversion, ils apportèrent publiquement les livres dangereux et

[1] Si infidelis discedit, discedat : non enim servituti subjectus est frater aut soror in hujusmodi : in pace autem vocavit nos Deus. I. *Cor.*, VII, 15.

de grand prix qu'ils possédaient et les brûlèrent sous les yeux de tous [1].

Des hommes de génie et des provinces entières furent pervertis par la lecture des mauvais livres. Eutichès, longtemps le défenseur de l'Eglise catholique contre Nestorius, devint hérésiarque lui-même, en lisant un livre manichéen. Le poison de la mauvaise doctrine est contagieux, « sermo eorum ut cancer serpit [2]. »

Les écrits de Wicleff pervertirent Jean Huss dont la doctrine fataliste empruntée au paganisme eut une influence si funeste sur Luther. Les écrits de Luther, à leur tour, engendrèrent Calvin et Zwingle, qui bouleverseront la Suisse et la France. Des mauvais livres de la Réforme sortirent l'école voltairienne, la philosophie athée, matérialiste du XVIIIe siècle, mère de la Révolution qui dure encore et qui menace la société d'un cataclysme universel. Aussi jamais, à aucune époque de l'histoire, la presse n'a joué un rôle aussi dangereux. Elle nous a conduit à *la corruption générale* et à la *peste du rationalisme, de l'indifférentisme*, qui sont les grands fléaux des temps actuels. La presse est aujourd'hui presque tout entière entre les mains des ennemis de Dieu et de son Eglise. Les partis et les gouvernements hostiles à la vraie Religion ont à leur dévotion, avec de l'argent et des honneurs, une formidable puissance qui se dit libre, mais qui n'est que servile et vendue, souvent une boutique, une industrie, une entreprise.

Lorsque le jeu d'une comédie qu'on veut jouer est nécessaire, la presse reçoit le mot d'ordre : *Ecrasez l'infâme.* Alors, malgré le désaccord habituel des voix, il s'établit un concert infernal. Ce sera un tamtam général d'hypocrisie, de mensonges, de calomnies. L'armée des scribes à la solde des

[1] Multi ex eis qui fuerant curiose sectati, contulerunt libros et combusserunt coram omnibus : et computatis pretiis illorum, invenerunt pecuniam denariorum quinquagenta millium. *Act.* XIX, 19.

[2] II. *Timoth.* II, 17.

passions du jour, accusera sur tous les tons l'Eglise d'être intolérante, despotique, rétrograde, amie des ténèbres, ennemie irréconciliable du progrès, de la civilisation moderne. — On ameutera contre elle l'opinion publique, on fabriquera de nouvelles lois qui, sous prétexte de liberté de conscience et de liberté de la presse, trahiront le plus affreux despotisme, aux dépens des droits de Dieu, du règne de la vérité et de la justice.

Ce n'est pas seulement dans l'ordre religieux, moral, que la presse exerce des ravages épouvantables, mais même dans l'ordre politique; elle rend instables tous les gouvernements, qui sont tous forcés de sévir contre ses excès et qui s'avouent impuissants à la contenir dans de justes bornes. « Depuis soixante-dix ans, trente-neuf trônes sont tombés sous ses coups; vingt-deux dynasties exilées voyagent à pied sur tous les chemins de l'Europe; vingt-cinq chartes et constitutions ont été acclamées, jurées et déchirées. Les formes gouvernementales les plus opposées se succèdent comme les feuilles aux arbres, comme les vagues d'une mer en furie [1]. »

La presse est la vie, le grand levier de la révolution. Tous les sentiments chrétiens conservateurs, catholiques surtout, sont tous les jours battus en brèche par cet immense instrument de destruction; sur 12,000 journaux dans le monde, une faible minorité respecte la foi et les bases sociales dans quelques milliers de lecteurs, tandis que des millions de dupes avalent tous les jours goutte à goutte le poison et les principes subversifs de tout gouvernement régulier. Il y a en Europe seule près de 1,500 journaux anti-religieux. La majorité des grands journaux, à Paris et ailleurs, est anti-chrétienne. On a comparé, à juste titre, la presse à un grand appareil à *scriner les hommes*. Lorsqu'on veut former dans un sens l'opinion publique, maîtresse des lois et des institutions, la mauvaise presse, au service des partis ou du plus

[1] M. de Ségur.

offrant, répétera le même air, en changeant de ton et de voix, jusqu'à ce que la troupe moutonnière fasse chorus, chante à l'unisson et détruise ce que l'on veut détruire.

Au milieu de tous ces dangers, tant intérieurs qu'extérieurs, qui menacent la virginité de notre foi, disons souvent : Seigneur, *je crois* à votre parole infaillible, à l'enseignement de l'Eglise catholique romaine, organe de votre vérité et de votre justice sur la terre. Aidez et fortifiez notre foi, « adauge fidem. »

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul aux Colossiens[1].

III, 12.

Mes frères, en qualité d'élus de Dieu, de saints et de bien-aimés, revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, remettant chacun à son frère tous les sujets de plainte et vous entre-pardonnant, comme le Seigneur vous a pardonné; mais surtout ayez la charité qui est le lien de la

[1] *Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Colossenses.*— Fratres, induite vos sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam, supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis, adversus aliquem habet querelam : sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. Super omnia autem hæc charitatem habete ; quod est vinculum perfectionis : et pax Christi exsultet in cordibus vestris, in qua et vocati estis in uno corpore : et grati estote. Verbum Christi habitet in vobis abundanter, in omni sapientia docentes et commonentes vosmetipsos psalmis, hymnis et canticis spiritualibus, in gratia cantantes in cordibus vestris Deo. Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri, per Jesum Christum Dominum nostrum.

perfection; que dans vos cœurs *triomphe* la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés, en un seul corps; et soyez reconnaissants. Que la parole du Christ demeure en vous avec abondance, en toute sagesse, vous instruisant et vous exhortant les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, avec édification, les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez en parole ou en acte, faites tout au nom de Jésus-Christ, rendant grâces, par lui, à Dieu le Père.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Colossiens. Erreur de l'hérésie gnostique. — II. Recommandation de la miséricorde, de l'humilité, de la modestie et de la patience. — III. Support mutuel. — IV. La charité, le lien de la perfection. — V. La paix de J.-C. — VI. Reconnaissance, parole divine et chants religieux. — VII. Tout faire au nom du Seigneur.

I. — Colosse, dans l'Asie-Mineure, était une ville de la Phrygie, située sur le fleuve Lycus, voisine de Hiérapolis et de Laodicée, et autrefois très-florissante. Epaphras, disciple de saint Paul, la convertit au christianisme sous l'empereur Néron. Elle fut renversée avec Laodicée par un tremblement de terre et rebâtie sous le nom de Chonac. — La chrétienté de Colosse, qui se composait presque entièrement de païens convertis, ne tarda pas à être infectée des funestes erreurs du gnosticisme. De faux docteurs ressuscitèrent le polythéisme ou l'athéisme païen, sous une forme nouvelle. Abusant des passages de l'Ecriture, ils rejetaient l'enseignement apostolique comme empreint de trop de simplicité. Pleins de mépris pour les prophéties, ils se faisaient une religion monstrueuse qu'ils décoraient du nom pompeux de science, γνῶσις. Leur théogonie et leur cosmogonie ressemblaient à celles d'Homère et d'Hésiode, sauf les termes empruntés aux mystères chrétiens. Tout chez eux s'engendrait par mâle

et femelle. C'était un bizarre assemblage de christianisme, de brahmanisme, de bouddhisme, de judaïsme, de philosophisme oriental et platonicien où l'allégorie jouait le rôle principal dans des généalogies interminables. En dernière analyse, leur morale, indépendante de la Révélation, aboutissait à l'affranchissement de la nature humaine, à l'abolition du mariage et à la communauté des femmes. Ils cherchaient à se mêler aux vrais fidèles. Les Ebionites, les Nazaréens, les Cérinthiens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, avaient pris leur origine dans le judaïsme. D'abord chrétiens judaïsants, ils voulaient assujettir à la loi de Moïse les païens convertis. Ils refusèrent de se soumettre au Concile de Jérusalem. Saint Pierre, saint Jean et saint Jude se joignirent à saint Paul pour les réfuter dans leurs écrits. Paul, prisonnier à Rome, prévenu par Epaphras, leur Apôtre, de l'erreur gnostique, à Colosse et dans l'Asie, réfuta, dans sa lettre aux Colossiens, comme dans son Epître aux Ephésiens qu'il écrivit en même temps, vers l'an 62, cette hérésie dangereuse, et fit ressortir avec autant de sublimité que de profondeur le caractère divin de Jésus-Christ, ainsi que son infinie supériorité sur toutes les créatures et sur les esprits célestes. Il montre qu'en Jésus-Christ sont renfermés tous les trésors de la sagesse éternelle et que le salut dépend non du faux culte des Anges, mais de l'accomplissement des préceptes de l'Evangile. Cette lettre, comme toutes celles de l'Apôtre, renferme une partie dogmatique et une partie morale. Dans l'épître du jour, le docteur des nations insiste particulièrement sur les vertus nécessaires à tout chrétien, sur la *miséricorde*, l'*humilité*, la *modestie*, la *patience*, la *charité*, l'*esprit de prière*.

II. — *Mes frères, en qualité d'élus de Dieu, de saints et de bien-aimés, revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience.*

Nous sommes les *élus*, les *saints*, les *bien-aimés de Dieu*. Cette haute et tendre qualification de l'Apôtre n'est que la conséquence de cette doctrine qu'il avait exposée dans le

verset précédent où il venait d'exhorter *les Colossiens de dépouiller le vieil homme avec tous ses actes et de revêtir l'homme nouveau,* c'est-à-dire de mener une vie conforme aux préceptes de Jésus-Christ, venu pour former des diverses tribus de la terre un peuple de frères, *unir le Juif et le Gentil, le Scythe et le Barbare*, l'homme libre et l'esclave, en renversant le mur de séparation élevé par des préjugés séculaires et de vaines distinctions de race, de sang, de naissance, de prétendue civilisation et en vivifiant tous les enfants d'Adam par l'attrait de son exemple, la lumière de sa doctrine, l'efficacité de ses sacrements, la communauté de ses pasteurs [1]. Qu'ils sont heureux ceux qui entrent ainsi en société avec l'esprit et la vie du Christ, lien des peuples, du temps, de l'espace! Que de frères! que de sœurs, dans cette grande famille chrétienne qui embrasse le ciel, la terre, le purgatoire, le passé, le présent et l'avenir, depuis les Anges et le premier homme jusqu'au disciple de l'Evangile à la fin des siècles! Ils sont vraiment les élus, *les saints, les bien-aimés de Dieu.* Ils ont été tirés, séparés comme des enfants chéris de la masse corrompue du genre humain, afin de devenir les membres de la société divine. Ils ont reçu une faveur, une grâce refusée à des milliards de créatures humaines. Pour comprendre l'immensité de ce bienfait, un regard sur le monde infidèle, païen, musulman, bouddhiste. Un regard sur les nations hérétiques, schismatiques! Un regard sur le nombre des apostats tant de l'histoire ancienne que contemporaine! Que d'hommes! que de générations! que de peuples assis encore à l'ombre de la mort et esclaves de Satan! A cette vue, les partisans dévoués du nouvel homme, du Christ, ne doivent-ils pas mille actions de grâces

[1] Nolite mentiri invicem, exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis. Et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem, secundum imaginem ejus, qui creavit illum : ubi non est Gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, Barbarus et Scytha, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus. *Coloss.* III, 9-10-11.

d'être *les élus, les saints, les bien-aimés de Dieu?* Mais cette élection, cette séparation, cet amour spécial d'en haut, non-seulement exige de notre part des témoignages de reconnaissance, mais une correspondance à la grandeur de notre vocation. L'excès de la miséricorde divine à notre égard demande également une effusion de notre tendresse vis-à-vis de notre prochain.

Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience.

Cette expression hardie, imagée, *revêtez-vous*, « induimini, » est ordinaire à l'Apôtre, quand il veut inculquer une forte vérité ou une grande vertu. Pour exprimer la nécessité de recourir sans cesse au secours efficace de Jésus-Christ, il dit : *Revêtez-vous des armes de lumière*, « induimini arma lucis[1]; » *revêtez-vous de Jésus-Christ*, « induimini Christum[2]; » *revêtez-vous de l'homme nouveau*, « induimini novum hominem[3]; » *revêtez-vous de l'armure de Dieu*, « induimini armaturam Dei[4]. » Les entrailles de miséricorde, la bonté, l'humilité, la modestie, la patience, dont nous devons nous revêtir, sont des vertus morales qui se rapportent au prochain et qui ont entre elles une corrélation nécessaire. Elles doivent faire l'ornement de notre âme, se refléter dans nos actes extérieurs et former autour de nous comme un vêtement d'honneur et de gloire. Le disciple, instruit à l'école de son Maître, n'opposera pas orgueil à orgueil, injure à injure, insulte à insulte; il ne fera pas assaut de récriminations. La douceur, la bonté, l'humilité, la patience désarmeront la colère, la haine, la persécution de l'ennemi et produiront entre amis le support mutuel.

III. — *Vous supportant les uns les autres, remettant chacun à son frère tous les sujets de plainte et vous entre-pardonnant, comme le Seigneur vous a pardonné.*

[1] *Rom.* XIII, 12. — [2] *Rom.* XIII, 14. — [3] *Eph.* IV, 24. — [4] *Eph.* VI, 11.

Pour nous exciter au support mutuel et au pardon des injures, l'Apôtre ne se lasse pas de citer l'exemple de Notre-Seigneur. C'est là en effet notre éternel modèle. Il nous a aimés et donné sa vie, lorsque nous étions loin de lui. Et pendant le cours de notre existence terrestre, malgré nos mille promesses de fidélité, ne nous rendons-nous pas tous les jours coupables à ses yeux de mille manières et ne nous pardonne-t-il pas toujours, lorsque notre regret est sincère? Ainsi notre réconciliation avec notre frère, s'inspirant de l'esprit de l'Evangile, ne connaîtra ni délai, ni exception. A cette condition, nous pratiquerons la reine des vertus.

IV. — *Mais surtout ayez la charité, qui est le lien de la perfection.*

Comme l'âme tient dans un tout vivant les divers membres de notre corps et que ceux-ci se décomposent, tombent en pièces, se résolvent en pourriture, dès que le principe vital les abandonne, ainsi la charité est l'âme de la vie chrétienne. Elle lie, transforme les autres vertus et leur donne le vrai mérite. Tempérance, justice, chasteté, zèle, bienfaisance, abnégation, toutes ces belles vertus ne sont nullement méritoires du ciel, si elles ne sont animées de la charité. Celle-ci leur imprime le cachet de la perfection et nous unit vraiment à Dieu, au prochain et à la vie surnaturelle. La charité, lien d'union et de perfection, est aussi la fondatrice de la paix.

V. — *Que dans vos cœurs triomphe la paix de Jésus-Christ à laquelle vous avez été appelés en un seul corps!*

La paix, c'est le résultat le plus précieux de la charité. Pour affermir son règne, elle s'efforcera de triompher de tous les obstacles, de vaincre toutes les difficultés. Elle sera comme la reine, la gouvernante de toutes les affections contraires, selon l'énergique expression de l'Apôtre, βραβευέτω. Elle est, selon la belle définition de saint Augustin, *la sérénité de l'esprit, la tranquillité de l'âme*, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, la compagne de la charité. C'est elle qui ôte les dissimulations, arrête les guerres,

apaise les discordes, réconcilie les ennemis, plaît à tous; étrangère à l'égoïsme, elle ne cherche point le bien d'autrui; elle enseigne à aimer ce qu'elle ne sait pas haïr; elle est sans orgueil, sans enflure. Que celui qui la possède la tienne ferme; que celui qui l'a perdue mette tout en œuvre pour la recouvrer, parce que celui qui mourra sans elle, sera rejeté du Père, déshérité du Fils, ennemi de l'Esprit-Saint [1].

Cette paix s'appelle *la paix de Jésus-Christ,* parce qu'elle vient uniquement de lui. Les Anges l'ont chantée sur son berceau, « in terra, pax; » et lui-même nous l'a donnée comme testament de son amour : Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, « pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. » Aussi la science de cette divine paix, nous ne l'apprenons qu'à l'école de l'Evangile.

Pour l'acquérir et la conserver, dit encore le docteur d'Hippone, nous avons l'autorité de notre doctrine, l'institution de nos sacrements, le gage du Saint-Esprit, les trésors de notre foi, de notre espérance, de notre charité, de notre patience, en attendant le règne de la félicité éternelle [2]. L'antique paganisme, fatigué d'un état de guerre continuelle, demandait cette paix sans pouvoir l'obtenir.

Nulla salus bello : Pacem, te poscimus omnes.

Cette paix, qui vient d'en haut, forme le plus fort lien de

[1] Pax est serenitas mentis, tranquillitas animi, simplicitas cordis, amoris vinculum, consortium charitas. Hæc est quæ simultates tollit, bella compescit, comprimit iras, superbos calcat, humiles amat, discordes sedat, inimicos concordat, cunctis est placida : non quærit alienum, nihil deputat suum, docet amare quæ odisse non novit, nescit extolli, nescit inflare. Hanc ergo qui accepit, teneat ; qui perdidit, repetat; qui amisit, exquirat ; quoniam qui in eadem non fuerit inventus, abdicatur a Patre, exhæredatur a Filio, nihilominus a Spiritu Sancto alienus efficitur. Aug., *Serm.* XXXVII, *de verbis Domini.*

[2] Propter hanc sacramentis ejus imbuimur, propter hanc sermonibus erudimur, propter hanc Spiritus Sancti pignus accepimus, propter hanc in eum credimus et speramus et amore ipsius quantum donat accendimur, propter hanc, denique, omnem tribulationem fortiter toleramus, ut in ea feliciter sine tribulatione regnemus. Aug. *Sent* 369

l'unité et repose sur l'esprit de Dieu qui est un, « vero pax unitatem facit, quoniam qui adhæret Deo, unus spiritus est[1] ».

VI. — *Soyez reconnaissants ou soyez aimables*, εὐχάριστοι.

Témoignez votre gratitude envers Jésus-Christ, l'auteur de la vraie paix et de la charité, et cherchez par vos bons procédés envers le prochain à conserver le précieux bien de la concorde paternelle,

Que la parole du Christ demeure en vous avec abondance en toute sagesse!

La parole divine ne demeure que dans ceux qui la méditent, la conservent dans le cœur et la mettent en pratique à l'exemple de la Sainte Vierge et des saints[2]. Dans les esprits distraits ou dévoyés, elle ne fait qu'entrer, passer et sortir. Elle est la nourriture, les délices de l'âme chrétienne. Saint Paul désire qu'elle devienne pour nous un trésor inépuisable. C'est elle qui nous donne la véritable sagesse, en nous faisant connaître Dieu, nos devoirs, nos destinées. La vierge Cécile portait toujours sur son cœur le livre de l'Evangile, qu'elle lisait jour et nuit. C'est là qu'elle a puisé les lumières qui ont éclairé Valérie, son fiancé, et Tiburtius, son beau-frère.

Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur.

A la parole de Dieu, instruction de l'intelligence et nourriture de l'âme, l'Apôtre joint le chant religieux. Les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels que saint Paul recommande aux Colossiens et aux Ephésiens[3], ont à peu près le même objet. Accompagnés d'instruments ou non, ils doivent

[1] Aug. *Sent.* 369.

[2] Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Luc, II, 19.

[3] Loquentes vobismetipsis, in psalmis, et hymnis, et canticis spiritualibus, cantantes, et psallentes in cordibus vestris Domino. *Eph.* V, 19.

être consacrés à louer la grandeur, la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu dans ses œuvres et surtout dans ses rapports avec l'homme. La musique religieuse était en usage chez les Juifs dans les fêtes de famille comme dans les solennités publiques [1]. C'était même une coutume parmi eux de composer des cantiques pour des occasions particulières : témoin les cantiques de Moïse, de Débora, d'Anne, mère de Samuel, de David, de Tobie, de Daniel et de ses compagnons. Nous lisons dans l'Evangile ceux de Zacharie, de Siméon, de la Sainte Vierge et, dans l'Apocalypse, ceux des saints qui règnent avec Jésus-Christ. Saint Paul et Silas en prison à Philippes, en Macédoine, se levèrent à minuit pour chanter une hymne au Seigneur [2]. Tertulien, dans son Apologie, parle également de la musique religieuse dont les premiers chrétiens sanctifiaient leurs festins, qui étaient des écoles de sagesse plutôt que des réunions de licence [3]. Dans la primitive Eglise, les fidèles mêlaient le chant religieux à leurs travaux et à leurs occupations ordinaires. Le laboureur à la charrue, le moissonneur dans les champs, le vigneron dans la vigne, l'esclave dans les mines, faisaient entendre l'Alleluia et les psaumes de David [4].

La musique religieuse, dit saint Chrysostôme, vient de Dieu pour nous élever vers les choses célestes. Aussi ce grand docteur la recommande-t-il spécialement à la classe ouvrière pour charmer la peine de leurs travaux [5]. Le chant, cri passionné et harmonieux de l'âme, s'il n'est pas l'expression de notre reconnaissance, envers l'auteur de tout bien ou le véhicule de la vérité et de la vertu, sera souvent, au ser-

[1] Hymno dicto, exierunt in montem Oliveti. MATT., XXVI, 30. — Tibiæ et psalterium suavem faciunt melodiam. *Eccl.*, XL, 21.

[2] Laudabant Deum, ὑμνοῦν τὸν θεόν. *Act.* XVI, 25 et *Psal.*, XXIII.

[3] Si honesta causa est convivii, ordinem æstimate qui sit de religionis officio... Non tam cœnam cœnaverint quam disciplinam. *Apol.* XXIII.

[4] Saint BASILE, *de Spiritu sancto*, 27. — Saint JÉRÔME, *Epist. ad Marcellin.*, 17.

[5] *Hom. in sp.* 41.

vice de l'erreur et de la corruption, un puissant instrument de la propagande du mal. Que d'âmes se pervertissent à une mélodie énervante! Le chrétien vraiment digne de son nom aura donc dans le cœur comme dans la bouche les louanges du Très-Haut et non celles de Satan.

VII. — *Quoi que vous fassiez en paroles ou en actes, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père.*

Voilà, en peu de mots, les règles de la perfection : Vivre pour Dieu, tout rapporter à sa gloire, n'est-ce pas porter l'empreinte de Jésus-Christ dans nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actes? De nous-mêmes, nous ne sommes ni ne pouvons rien. Tout notre mérite vient de Jésus-Christ seul. Même nos prières n'ont aucune valeur près du Père céleste, si elles ne sont offertes par son fils, l'unique Médiateur.

Seigneur Jésus! soyez le principe et la fin de toutes nos paroles et de toutes nos actions. Faites-nous renoncer à tout ce qui est du vieil homme et paraître dans toute notre conduite l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté.

Évangile selon saint Matthieu[1].

XIII, 24.

PARABOLE DU BON GRAIN ET DE L'IVRAIE.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais,

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, dixit Jesus turbis parabolam hanc : Simile factum est regnum Cœlorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. Cum autem crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. Accedentes autem servi patrisfamilias, dixerunt ei : Domine, nonne bonum

pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment et s'en alla. L'herbe ayant cru et étant montée en épi, l'ivraie aussi parut. Alors les serviteurs du père de famille s'approchant, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? Et il leur dit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Et il leur dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment avec elle : laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler, et le froment, rassemblez-le dans mon grenier.

EXPLICATION.

Sommaire.— I. Pourquoi J.-C. a-t-il choisi pour méthode d'enseignement le genre des paraboles? — II. Explication de la parabole du bon grain et de l'ivraie. Royaume du Ciel, bon grain; champ ennemi, ivraie.— III. Les serviteurs du père de famille veulent arracher l'ivraie. Réponse du maître. Mélange des bons et des mauvais. — IV. Le temps de la moisson ; séparation des bons et des mauvais.

I. — *En ce temps-là, Jésus proposa au peuple une autre parabole.*

La seconde année de sa vie publique, Jésus, embarqué sur le lac de Génésareth, en Galilée, enseignait du haut de cette barque le peuple qui l'écoutait debout sur le rivage. Il lui parla en parabole, méthode d'enseignement ordinaire en

semen seminasti in agro tuo? Unde ergo habet zizania? Et ait illis: Inimicus homo hoc fecit. Servi autem dixerunt ei : Vis, imus et colligimus ea? Et ait : Non, ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum : sinite utraque crescere usque ad messem, et in tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania et alligate in fasciculos ad comburendum; triticum autem congregate in horreum meum.

Orient. Cette manière d'enseigner réveille l'attention, convient parfaitement au peuple, incapable de suivre de longs raisonnements ou le fil d'un discours abstrait. Elle pique sa curiosité par des images vives, pittoresques, tirées du cercle de ses connaissances. Les paraboles de Notre-Seigneur sont des histoires soit vraies, soit symboliques, ou des comparaisons prises dans la vie civile, religieuse de ses compatriotes et dans l'ordre des choses naturelles. Toutes renferment quelque mystère de notre religion ou quelque maxime importante et utile à la conduite morale de l'homme. Pour nous instruire, le Sauveur met en scène et dramatise, dans des tableaux variés, touchants, ce qu'il y a de plus vénérable et de plus opposé : le père de famille et son fils prodigue, la mère et l'enfant, le grand roi et l'épouse de son fils unique, le bon pasteur, le Samaritain, le prêtre, le lévite, les vierges sages et les vierges folles, l'économe infidèle et ses créanciers, le maître et le serviteur, le prétendu juste et le pécheur, le mauvais riche et le pauvre Lazare, le voleur nocturne. Dans tous ces personnages dramatisés, il fait voir l'immense miséricorde de Dieu, la nécessité d'une charité universelle, de l'humilité, de la vigilance, de l'abnégation, le néant des choses humaines. Notre-Seigneur se sert de toutes les classes de la société et de tous les êtres, même du règne animal, végétal et minéral, pour nous donner des leçons.

Afin de nous inspirer une confiance sans bornes dans la bonté divine, il nous montre le passereau qui ne sème et ne moissonne pas et qui trouve sa nourriture de chaque jour au banquet de la Providence; il nous étale le lis de la vallée qui ne file pas et qui reçoit de la main libérale du Père au ciel son vêtement splendide, supérieur à toute la magnificence de Salomon. Dans sa bouche divine, le loup et l'agneau, le renard et la poule, le serpent, la brebis, la colombe deviennent des précepteurs et des emblèmes de candeur, d'innocence, de prudence et de précautions à prendre contre la ruse et la cruauté. L'arbre inutile, le figuier desséché, la

vigne, le cep, le sarment, nous instruisent de la nécessité des bonnes œuvres et de notre union avec lui. Même les objets inanimés, la perle, le trésor, le filet, la dragme perdue et retrouvée, les divers talents, la multiplication des pains et des poissons attestent le prix de l'âme, l'immense sollicitude de Dieu à notre égard et la fécondité de l'Evangile.

Aujourd'hui, dans la parabole du semeur, du froment et de l'ivraie, Notre-Seigneur fait ressortir ce que saint Augustin appelle les deux cités, la *cité* de Dieu et la *cité* du monde, le mélange des bons et des mauvais, la coexistence des deux sociétés opposées qui traversent en même temps la durée et l'espace et qui n'auront leur séparation extérieure, complète, qu'à la fin des siècles.

Notre-Seigneur a eu soin de nous expliquer lui-même le sens et la portée de cette parabole. Nous allons méditer cette explication.

II. — *Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans un champ. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment et s'en alla.*

Lorsqu'après sa prédication au peuple, Jésus fut de retour dans sa demeure, ses disciples s'approchèrent de lui et lui demandèrent la solution de la parabole de la zizanie. Il leur répondit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Le champ dans lequel il a semé, c'est le monde; le bon grain, ce sont les fils du royaume; l'ivraie, les fils du mauvais. L'ennemi qui sème l'ivraie, c'est le diable ; la moisson, la consommation du siècle. Les moissonneurs ce sont les Anges [1].

[1] Tunc dimissis turbis, venit in domum, et accesserunt ad eum discipuli ejus dicentes: Edissere nobis parabolam zizaniorum agri. Qui respondens ait illis : Qui seminat bonum semen est Filius hominis. Ager autem est mundus. Bonum vero semen hi sunt filii regni ; zizania autem filii sunt nequam. Inimicus autem qui seminavit ea, est diabolus. Messis vero consummatio sæculi est. Messores autem angeli sunt. MATTH. XIII, 36.

Ainsi le royaume des cieux se nomme ici-bas l'Eglise, parce qu'elle engendre et élève les citoyens futurs de la cité céleste. L'Eglise militante et l'Eglise triomphante ne sont que deux phases de la même société, des anges et des saints sous les lois du Christ.

Les justes qui forment *le bon grain* imitent la bonté, la sainteté de leur maître; les pécheurs qui forment l'*ivraie* suivent l'orgueil, la rébellion de Satan leur inspirateur. La charité fait les premiers, la cupidité les seconds. A travers l'immense champ du monde et le cours des siècles, le Fils de Dieu sème les bons en les éclairant de sa doctrine, en les vivifiant de ses sacrements, en les secourant de sa grâce; mais pendant le sommeil de l'âme ou la négligence des pasteurs, Satan se glisse en secret et sème l'ivraie au milieu du bon grain, c'est-à-dire il profite de toutes les occasions pour répandre sa mauvaise semence. L'ivraie ne vient qu'après le bon grain; l'erreur, le mensonge, le péché est postérieur à la vérité, à la vertu. Le mal ne sort pas des mains du Créateur. Il est le fruit de l'abus de notre liberté. Il n'a pas toujours existé et n'existera pas toujours sur la terre. Le mélange des bons et des mauvais ne vient donc pas de Dieu qui n'a semé qu'une bonne semence. Il a créé l'ange et l'homme dans la justice et la vérité, mais la créature intelligente et libre qui n'a pas en elle-même la règle de ses actes, s'est témérairement soustraite à l'autorité, à l'obéissance qui lui est nécessaire; elle est sortie de l'ordre divin et elle s'est pervertie elle-même, en suivant les inspirations de son orgueil et de sa faiblesse naturelle.

Un des princes de la cour céleste, égaré par ses prétendues lumières, s'est révolté et est devenu à son tour un semeur funeste.

Le premier ennemi de Dieu, l'auteur du mal a cherché des compagnons de ruine et de rébellion; il a mis le trouble, le désordre, l'ivraie dans le ciel. La moisson, la séparation du froment et de l'ivraie, des bons et des mauvais anges

s'est déjà effectuée ; mais le combat commencé dans les hauteurs des cieux se poursuit sur la terre. Satan, après avoir entraîné dans sa chute le tiers des esprits célestes, a réussi à pervertir nos premiers parents, il continue à semer l'ivraie dans la race humaine. A cette fin, il sait habilement choisir son *temps* et sa *manière*. Pendant le sommeil de l'âme, lorsque nous nous laissons aller à la dissipation, au défaut de la vigilance et des précautions, cet ennemi de Dieu et des hommes, qui ne dort jamais et « qui tourne sans cesse autour de nous, tel qu'un lion rugissant, épiant le moment de nous dévorer [1], » s'approche insensiblement de nous, nous caresse, nous pousse vers notre perte naturelle. Il nous inspire d'abord la tiédeur, le dégoût de la prière, des sacrements, de la lecture pieuse, de la parole de Dieu. Finalement sous l'apparence du bien, du bonheur (car il prend toutes sortes de formes, même celle d'un Ange de lumière) il sème dans nos cœurs le péché, la passion, des habitudes vicieuses. Les mauvaises habitudes, semblables à l'ivraie, à cette plante parasite, trompeuse, dont les feuilles ressemblent à celles du froment et dont le fruit donne le vertige, grandissent, se fortifient et dominent l'âme tout entière.

Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ [2].

III. — *L'herbe ayant crû et étant montée en épi, l'ivraie aussi parut. Alors les serviteurs du père de famille lui dirent : Seigneur n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ? Et il leur dit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela.*

On ne connaît souvent l'étendue du mal que quand il est impossible d'y remédier. Il est facile de résister à une passion naissante ; mais, lorsque le faible lien est devenu une

[1] Vigilate omni tempore. Luc, XXI, 36. — Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. I. Petr., V, 8.

[2] Virgil. *Georg.*, I.

grosse chaîne de fer, la goutte d'eau un torrent rapide, l'étincelle un incendie, alors le remède est dangereux.

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras [1].

La pensée mauvaise, dit l'*Imitation*, si elle n'est pas repoussée, produit la délectation, un mouvement dépravé, puis le consentement, finalement l'acte coupable. Les actes répétés engendrent l'habitude qui devient une seconde nature [2].

Nous connaissons l'auteur de l'ivraie dans le champ du Père de famille. Nous savons aussi de quelle main adroite elle a été semée et combien les apparences en sont trompeuses. Elle ressemble extérieurement au bon grain. Ce n'est que par l'épi, par le fruit qu'on la distingue. Ainsi, les méchants mêlés aux justes ne diffèrent souvent pas sensiblement. On ne les connaît qu'à leurs œuvres. « Cueille-t-on des raisins sur les épines et des figues sur des ronces [3] ? » Si la séparation entre les justes et les méchants reste parfois imperceptible, elle ne laisse pas d'être réelle. Les deux sociétés diffèrent essentiellement d'affections, de mœurs, de principes. Si elles ont les mêmes relations domestiques, civiles, religieuses ; si elles appartiennent à la même famille, à la même cité, à la même patrie, à la même église, leurs cœurs sont aussi distants que le ciel et la terre. Le juste vit intérieurement de la foi, de la vie surnaturelle, divine, libre de tout esclavage, et le pécheur, en empruntant même les formes de la sainteté, est toujours livré au joug abrutissant de la créature. Cependant il arrive souvent que le contraste entre la

[1] Ovid. et *Imit.*.

[2] Primo occurrit menti simplex cogitatio, deinde fortis imaginatio, postea delectatio, et motus pravus et assentio. Sicque paulatim ingreditur hostis malignus ex toto, dum illi non resistitur in principio. Et quanto diutius ad resistendum quis torpuerit, tanto in se quotidie fit debilior et hostis contra eum potentior. *Imit.*, l. I, c. 13, 4.

[3] Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus? Matth., VII, 16.

vie du juste et celle du pécheur se montre aussi frappant que la lumière du soleil. L'ivraie est parfois visible, dangereuse. Dans cette situation, des âmes aveuglées par un zèle amer, dur, mal réglé, désirent, non la conversion, mais la mort du coupable, l'extinction complète de l'ivraie; elles disent au Père de famille :

Voulez-vous que nous allions l'arracher? Et il dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous arrachiez aussi le froment avec elle. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson.

Il est des esprits qui vont toujours aux extrêmes. Les serviteurs dont l'indolence a laissé semer et grandir l'ivraie, veulent, maintenant qu'ils aperçoivent le funeste fruit de leur négligence, se hâter d'aller arracher, sans précaution, la mauvaise herbe qui domine le bon grain. Mais quelle est la réponse de Celui qui fait tout avec poids, mesure et en son temps, « in tempore suo? » Défend-il d'arracher l'ivraie qui pousse, d'arrêter le mal dans sa source? Non. — Le céleste médecin, au contraire, ordonne de retrancher du corps le membre gangrené, de couper la main droite, le pied droit et l'œil droit, si la maladie menace le principe vital, ajoutant avec raison qu'il vaut mieux entrer mutilé dans le ciel qu'être jeté en enfer avec l'intégrité de ses membres [1]. Conformément à ce précepte, saint Paul a excommunié l'incestueux de Corinthe, et saint Pierre frappé d'anathème Ananie et Saphire, afin d'inspirer à l'Eglise naissante une crainte salutaire et d'arrêter la contagion du mauvais exemple; mais lorsque le mal a pris des proportions tellement effrayantes, qu'en y portant remède par des mesures violentes, on court risque d'anéantir le bien, alors il est sage, prudent, même nécessaire d'user de patience, de tolérance, non envers le vice, mais envers les personnes vicieuses qui ne seront jamais exclues de notre charité. En cela, nous imiterons le Père de

[1] Matth. V, 29.

famille, souffrant dans son champ l'ivraie qui prend la place, la nourriture et quelquefois la vie du froment. Dieu agit ainsi non par impuissance ou complicité, mais dans un double but de miséricorde, *miséricorde envers les pécheurs, miséricorde envers les justes*. En supportant les méchants, le Seigneur leur laisse le temps de se reconnaître, de se convertir et de faire pénitence. Il ne veut pas la mort du coupable, mais sa conversion, sa vie[1]. Il a pitié de ses créatures égarées, et il daigne dissimuler leurs péchés, espérant toujours leur pénitence. C'est pour donner place au repentir qu'il leur accorde le bénéfice du temps. C'est pour leur pardonner qu'il les attend[2]. Sous l'influence de cette patience miséricordieuse, l'ivraie peut se changer en bon grain. D'un David adultère, homicide, Dieu attend le modèle des pénitents ; de Matthieu, publicain, un apôtre dévoué ; de Madeleine la pécheresse, une âme chaste et sainte ; de Paul, persécuteur de l'Eglise, son plus ardent défenseur ; d'Augustin, libertin, un des plus illustres docteurs. Dans le mélange des bons et des mauvais, nous voyons même rayonner la miséricorde divine envers les justes. Si ce mélange des bons et des mauvais offre de graves inconvénients, le danger de la séduction, il présente aussi de grands avantages. A l'école de la faiblesse, de la perversité et de la corruption humaine, l'âme du juste se fortifie dans la charité, la patience, l'humilité, la vigilance. — Dans les persécutions, les violentes attaques, la vertu s'épure, devient héroïque, va jusqu'au martyre. Sans le libre jeu des passions, nous ne vénérerions pas la croix victorieuse du Calvaire, ni, sans les Césars, l'armée innombrable des martyrs. — Sans la dépravation du siècle, nous ne verrions pas les chastes chœurs des vierges, hommes et femmes, qui consacrent au soula-

[1] Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis, et vivat. Ezech. XVIII, 23.

[2] Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. *Sap.* XI, 24.

gement de l'humanité souffrante : temps, jeunesse, santé, fortune, vie entière. Sans les luttes incessantes de l'infidélité, de l'hérésie, du schisme, de la révolution, nous ne serions pas continuellement témoins du zèle des apôtres, de la lumière des docteurs, de l'ardent dévouement des défenseurs de la foi. Dieu ne se sert-il pas, s'écrie saint Augustin, des infidèles pour opérer les merveilles de sa grâce, et ne démontre-t-il pas la vérité de notre religion, par le spectacle de douze pécheurs qui ont converti l'univers? Ne se sert-il pas des hérétiques pour l'éclaircissement de sa doctrine? Ne se sert-il pas des schismatiques comme d'une preuve sensible de la perpétuité et de l'inébranlable fermeté de son Eglise? Et les Juifs, ces restes déplorables du peuple de Dieu, ne semblent-ils pas demeurer sur la terre pour servir de témoins à Jésus-Christ, parlant de sa personne dans leurs écritures, vérifiant ses mystères par leurs prophéties et relevant son Evangile par la comparaison de la loi? Ce sont là autant de mauvais grains semés dans le champ du Père de famille, mais néanmoins utiles à la gloire divine[1]. Oui, selon la pensée de saint Grégoire le pape, *la société des méchants est l'épuration de la vertu des justes,* « ipsa quippe malorum societas, purgatio bonorum est. » Ce mélange ne durera pas toujours. Il cessera avec le combat ici-bas, à la consommation des siècles qui est le temps de la moisson.

IV. — *Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler, et le froment, rassemblez-le dans mon grenier.*

Au dernier des jours finit la patience divine. Là s'ouvre le règne complet de la justice. Là auront disparu les biens et

[1] Nonne utitur gentibus ad materiam operationis suæ, hæreticis ad probationem doctrinæ suæ, schismaticis ad documentum stabilitatis suæ, Judæis ad comparationem pulchritudinis suæ. Aug. *De vera religione.*

les maux communs ici-bas aux justes et aux méchants : naissance, richesses, santé, puissance, force, talents, science, génie, passions, maladies, guerre, peste, famine, mort. Il ne restera plus que la distinction réelle de la vertu et du vice, matière d'une récompense ou d'un châtiment éternel. Les deux cités extérieurement confondues et intérieurement séparées seront démêlées d'une manière éclatante. Les Anges, les moissonneurs du Très-Haut cueilleront l'ivraie, la lieront en gerbes, la jetteront au feu, c'est-à-dire ils classifieront les pécheurs, suivant la parité des crimes et l'égalité des châtiments. Ils recueilleront le froment, ils placeront les élus dans la cité céleste où ils régneront avec Dieu dans la gloire. Ainsi éternité de félicité incomparable ou de tourments indicibles, voilà l'alternative qui nous attend.

Puissions-nous profiter du temps qui nous est accordé pour mériter l'une et éviter l'autre!

INSTRUCTION.

DE L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ RELIGIEUSE. SA NÉCESSITÉ.

SOMMAIRE. — Cette nécessité est fondée sur le malheur physique et moral de l'infidèle.

Seminavit bonum semen in agro suo. Il sema de la bonne semence dans son champ. MATTH. XIII, 24.

Mandavit unicuique de proximo suo. Le Seigneur a recommandé à chacun de nous le soin de son prochain. *Eccl.* XVII, 12.

Un homme se promenant sur le bord d'un fleuve tombe dans l'eau et hélas! il est inhabile à la nage. Un individu passe; il aperçoit le malheureux qui fait de vains efforts pour lutter contre le torrent qui l'entraîne. Les flots tantôt le soulèvent à la surface et tantôt le replongent dans l'abîme. Il va périr. A ce spectacle, l'étranger, qui sait nager, ne consulte que sa compassion; se précipiter dans l'eau, plonger, saisir

l'infortuné qui est sur le point de se noyer, l'amener sain et sauf sur le rivage n'est pour lui que l'affaire d'un instant. De plus, par grandeur d'âme, il refuse la rémunération matérielle de son bienfait. Il se contente de l'espérance de la récompense future et de la satisfaction de sa conscience, qui lui rend le doux témoignage d'avoir sauvé un homme d'une mort imminente. Qui de vous, mes frères, n'a pas lu ou entendu, et admiré de pareils traits de dévouement héroïque? Eh bien! ce que l'on fait journellement pour la vie du corps, nous demandons seulement la centième partie des mêmes efforts pour la vie de l'âme.

Des milliers de nos frères sont tous les jours engloutis dans le fleuve profond qu'on appelle le vice ou l'erreur, qui roule ses vagues fangeuses et homicides à travers le monde. Des créatures sans nombre, faites à l'image de Dieu, nos frères par les liens du sang, de la patrie et de la religion y périssent corps et âme, et cela pour l'éternité, et nous restons témoins indifférents, impassibles, devant ce triste spectacle de mort continuelle! Nous venons donc, mes frères, vous émouvoir et proclamer devant vous la grande loi de l'assistance fraternelle, dans l'ordre moral, « mandavit unicuique de proximo suo. »

Pour faire connaître cette loi de la charité spirituelle, nous méditerons dans quatre instructions consécutives :

1° *La nécessité de semer la bonne semence dans le champ du Père de famille en face de l'ivraie*, « bonum semen seminavit in agro suo : » en d'autres termes, la nécessité qui incombe à tout fidèle de se transformer en apôtre de la vérité dans sa modeste sphère d'action, « mandavit unicuique de proximo suo; »

2° *L'apostolat de la vérité religieuse est avantageux à celui qui l'exerce;*

3° *La vaste organisation de l'ivraie ou l'infernal complot de la Maçonnerie contre l'Eglise catholique et ses puissants moyens d'action;*

4° *La manière d'exercer l'apostolat de la vérité religieuse.*

Aujourd'hui, nous nous bornerons à méditer :

Nécessité pour tout fidèle de se constituer, dans sa modeste sphère, l'apôtre de la vérité religieuse.

Nous comprendrons facilement cet important devoir de la charité spirituelle, si nous nous donnons la peine de jeter un coup d'œil : 1° *Sur le malheur de celui qui est privé de la lumière*, et 2° *sur le bonheur qu'on lui procure en lui ouvrant les yeux de la foi.*

I. MALHEUR DE L'INCRÉDULE OU DE CELUI QUI VIT ÉLOIGNÉ DES PRATIQUES DE LA RELIGION.

Il est *physiquement et spirituellement* malheureux :

Malheureux *du côté des créatures;*

Malheureux *du côté des passions ;*

Malheureux *du côté des peines inséparables de la vie et particulières au pécheur.*

L'homme est créé pour le bonheur. Il le demande au ciel, à la terre, à toutes les créatures. Toutes elles répondent : je ne suis pas ta félicité, ton bien suprême, « bonum supremum. » Plaisir des sens, santé, beauté, longue vie, richesses, honneurs, puissance, gloire, société de ses semblables, aucun des biens naturels ne saurait rendre l'homme heureux. Notre cœur fait pour la possession de Dieu est aussi immense que Dieu même. « *Vanité des vanités, et tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir !* » C'est là le cri du simple religieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, comme celui de Salomon et de tous les potentats de la terre[1].

« Je me suis tout permis, dit le plus sage des rois, et je

[1] Vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire. *Im.* l. I, c. I, 14.

n'ai trouvé dans toutes les créatures que vanité [1] et affliction d'esprit. » L'empereur Alexandre-Sévère, à la fin de sa vie, s'écrie : *J'ai été tout, et rien ne m'a rendu heureux,* « omnia fui et nihil profuit. » Ainsi, l'incroyant ou l'infidèle dût-il être le maître de l'univers et posséder toutes choses, n'est pas heureux dans la jouissance des créatures. L'ennui, le dégoût ne tardent pas à lui en montrer l'inanité, selon l'expression du poète romain :

Quantum in rebus inane!

Bien plus, la nature entière avec ses prodigieuses harmonies est pour l'infidèle *un livre fermé.* Lorsqu'il contemple la voûte éthérée des cieux avec cette armée innombrable d'astres dont la distance, la grandeur, la vitesse, le cours si régulier confondent la raison, au lieu d'adorer la puissance, la sagesse, la beauté et la bonté du Très-Haut, il ne voit là que l'effet de je ne sais quelle force nécessaire, cahotique. La succession périodique des saisons, la fleur des champs, la grande voix des eaux, le déchaînement même de la tempête, toutes ces choses qui parlent, qui instruisent, qui émeuvent si profondément l'âme et qui l'élèvent naturellement vers l'Etre suprême, selon l'enseignement de saint François de Sales et la pratique des âmes pieuses, ne sont pour lui que hasard, que fatalité, que destin. Son cœur privé de Dieu ne saurait reconnaître dans l'Univers la grande âme qui soutient, conserve tout, « magna mens quæ agitat molem. » Environné de l'infini, il expire pour ainsi dire dans le vide.

Malheureux du côté des créatures, l'infidèle l'est encore davantage du côté de ses passions.

Dieu n'étant pas la règle et le frein de nos désirs et de nos mouvements, nos passions sont nécessairement désordonnées. Elles nous entraînent fatalement à tous les excès et

[1] Vidi cuncta quæ fiunt sub sole et esse universa vanitas et afflictio spiritus. *Eccl.* I, 14.

nous rendent malheureux. Avec le jeu libre de l'ambition, de la cupidité et de la luxure, vous avez de terribles assauts à soutenir et de cruelles défaites à essuyer. Leur tyrannie s'impose au cœur vaincu et le réduit au plus dur esclavage.

Ce que l'infortunée victime souffre sous ce joug dégradant, saint Paul l'exprime en termes énergiques dans son épître aux Romains. L'apôtre des nations nous découvre les chaînes et les plaies des faux sages de l'antiquité, en punition de leur aveuglement et de leur éloignement volontaire du chemin de la vérité.

« Rejetant, dit l'apôtre, le beau livre de la nature où Dieu se manifeste à toute raison droite, en caractères si visibles, loin de rendre hommage au Créateur, ils s'évanouissent dans leurs pensées; leur intelligence s'obscurcit; leur prétendue sagesse devient folie. Ils se forgent une divinité à l'image de leur corruption. C'est pourquoi Dieu les livre à leur sens réprouvé, à la fougue de leurs désirs, à des passions d'ignominie, à toutes sortes d'excès qui déshonorent et tourmentent leur corps comme leur âme. L'orgueil, l'envie, la malice, l'avarice, l'esprit de révolte, de dureté, d'homicide, la fornication, des crimes contre nature les rendent odieux aux yeux du ciel et de la terre [1]. »

Malheureux du côté des maux inséparables de l'humanité et particuliers à l'âme pécheresse.

Aux créatures, aux passions vengeresses des droits de Dieu méconnu, se joint encore la longue chaîne des maux inséparables de la condition humaine. Les hommes ont beau rêver le progrès dans les arts, les sciences, l'économie sociale des peuples; ils ont beau multiplier les chemins de fer, les télégraphes électriques, les câbles transatlantiques, l'échange des produits, la rapidité des communications; ils ont

[1] Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ.... Repletos omni iniquitate, malitia, fornicatione, avaritia, nequitia, plenos invidia, homicidia, contentione, dolo, malignitate. *Rom.* I, 20, 32.

beau prétendre extirper la plaie de l'ignorance et de la misère : jamais ils ne parviendront à supprimer le règne du mal intellectuel et physique. Hérésies, schismes, passions de toutes sortes, diviseront toujours les esprits. Revers de fortune, affreux cortége de maladies, mort subite de parents et d'amis chéris, peste, famine, guerre, tous les fléaux de la justice divine, accableront toujours indistinctement tous les mortels. Sous la main du Très-Haut, le juste sait se résigner, expier ses fautes et augmenter ses mérites, tandis que l'infidèle ou le pécheur ne trouve pour toute consolation dans ses maux que le blasphème, le murmure, le désespoir, la folie, le suicide, horribles plaies des âmes irréligieuses [1].

Que dirons-nous maintenant des tortures morales, intellectuelles de celui qui vit éloigné des pratiques de la religion?

Il souffre du glaive acéré du remords de la conscience.

Il souffre des ténèbres de la cécité spirituelle.

Il est une vérité incontestable, fondée sur la nature de notre être et de l'expérience journalière, savoir : Dieu seul est le repos, le centre, la paix de notre âme. « Seigneur, vous nous avez faits pour vous, s'écrie saint Augustin, et notre cœur est inquiet, tourmenté jusqu'à ce qu'il repose en vous, fecisti nos pro te, Domine, et inquietum cor nostrum donec requiescat in te [2] ». C'est pourquoi dès que nous avons brisé le lien moral qui nous attache à la vie divine, l'équilibre en nous n'existe plus. Il se produit dans notre âme une rupture plus pénible que celle qui est causée par le détachement d'un membre naturel du corps. La tristesse, l'ennui, le dégoût, l'angoisse nous assiégent de toutes parts, « cœpit tædere et mæstus esse. » L'âme, vide de son Dieu et séparée de sa vie, sent dans le fond de son être un vide, un malaise indéfinissable. Elle y entend un cri acéré qui proteste

[1] Le suicide et la folie augmentent dans des proportions vraiment effrayantes. — [2] *Confess.*

contre l'acte coupable et lui reproche son ingratitude, sa félonie, sa témérité. Cette voix accusatrice, qui poursuit le jour et suit le pécheur jusque dans l'ivresse des sens, du sommeil et des plaisirs, se nomme remords de conscience; première peine du péché. C'est le ver rongeur qui ne meurt point, « ubi vermis eorum non moritur. » On peut l'étourdir, jamais l'étouffer. C'est la tribulation, l'angoisse, amer fruit du mal, « tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum [1]. » C'est la réalisation permanente de l'oracle divin : point de paix, de repos pour l'impie, « non est pax impiis. »

Outre ce ver rongeur, il y a encore, dans la conscience coupable de l'incrédule ou du pécheur, une autre souffrance spirituelle provenant de la *cécité de l'esprit.*

Connaissez-vous, mes frères, une situation plus triste que celle d'un aveugle? Le malheureux privé de la vue ne sait ni se conduire ni conduire les autres, « si cæcus cæco ducatum præstat, ambo in foveam cadunt [2]. » Il est tout vivant mort au spectacle de la nature, mort à soi-même, mort à la société de ses semblables. Pour lui, tout est ténèbres, rien que ténèbres : ténèbres ce qu'il mange, ténèbres ce qu'il boit, ténèbres ce qu'il revêt; ténèbres, tout ce qui éclaire les autres. L'aveugle habite la lumière de la mort, « habitat in umbra mortis, » selon l'énergique expression de l'Ecriture. Quel bonheur pour un tel infortuné de recouvrer tout à coup l'usage de la vue! Qu'il est hors de lui-même, en extase, quand il lui est donné d'admirer pour la première fois l'éclat du soleil, la beauté de la lune, des astres, la splendeur du firmament, la variété des plantes et des animaux, en un mot l'harmonie de toute la nature! L'Evangile contient plusieurs histoires de ces scènes émouvantes où des aveugles passent tout à coup des ténèbres à la clarté du jour. Jésus-Christ avait rencontré dans le temple un aveugle

[1] *Rom.* II, 9. — [2] Matth. IV, 14.

de naissance et, après lui avoir mis sur ses yeux un peu de boue trempée dans sa salive, il lui avait commandé d'aller se laver dans la fontaine de Siloé. Le malheureux se lava et revint voyant. Dans ses transports de joie et de reconnaissance, il souffre pour son bienfaiteur persécution, se laisse chasser de la synagogue et donne aux Pharisiens et aux princes endurcis de son peuple une belle leçon de la mission de Jésus-Christ [1].

Eh bien! l'homme privé des lumières de la foi ou éloigné des pratiques de la religion se trouve dans la triste situation de l'aveugle. Il ne sait ni pourquoi il vit, ni comment il vit, ni à quelle fin il vit. Il marche dans les ténèbres de la mort, « in umbra mortis. » Vivre en rentier ou travailler comme un forçat du matin au soir dans un bureau, un atelier, une boutique, traîner le boulet des plaisirs ou des affaires, voilà toute son existence. Il a des yeux pour voir la vérité, et il ne la voit pas; il a des oreilles pour entendre la vérité, et il ne l'entend pas; il a une bouche pour parler le langage de la vérité, et il ne le parle pas [2]. Sa vie est celle d'un végétal qui pousse, fleurit, se reproduit, se fane et disparaît. Sa vie est encore celle d'une brute. Manger, boire, s'amuser, travailler, se reproduire et mourir, voilà toute sa destinée. Tout au plus sa vie est celle du mondain, lequel disait déjà, au témoignage de saint Augustin : Pourquoi me faire chrétien ou vivre en chrétien? Je ne vole pas, je ne tue pas, je suis honnête homme, « vir probus sum. » Comme si n'être pas voleur de grand chemin ou assassin suffisait avec des qualités négatives, pour être un parfait honnête homme et un fidèle serviteur de Dieu. Oh! puisse être donné à ce malheureux de rencontrer une main amie qui lui ouvre les yeux, le rappelle à lui-même et lui fasse contempler la beauté et le bonheur de la vérité et de la vertu!

[1] Joan. IX. — [2] Oculos habent et non videbunt. Aures habent et non audient. Os habent et non loquentur. *Ps.* 113.

II. BONHEUR DE CELUI QUI POSSÈDE LA VÉRITÉ RELIGIEUSE.

Nous ne connaissons point ici-bas de félicité plus grande que celle de posséder la vérité religieuse. Si Cicéron, le plus grand orateur romain, a proclamé la vérité ensevelie dans un puits, et heureux le mortel qui pourra l'en tirer; si Pythagore, un des plus grands philosophes de l'antiquité, a immolé une hécatombe, c'est-à-dire cent bœufs, en témoignage de sa joie et de sa reconnaissance pour avoir découvert la solution d'un problème géométrique, du carré de l'hypoténuse; si Jésus-Christ appelle la connaissance de l'Evangile, de la vérité par excellence, *le trésor* pour lequel on doit sacrifier tous les autres trésors, *la perle* pour laquelle on doit jeter toutes les autres perles; la possession de la vérité religieuse n'est-elle pas le bien le plus précieux? N'est-elle pas le repos de l'intelligence et du cœur de l'homme? « Ubi veritas, ibi libertas, pax et gaudium, » où est la pratique de la vérité, là se trouvent réunies la liberté, la paix et la joie.

Jésus-Christ accompagné d'une grande foule passait par le chemin de Jéricho. Deux pauvres aveugles assis le long de la route entendent le tumulte de la foule et l'éloge du prophète de Nazareth. Ils se lèvent et crient de toutes leurs forces : Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous, « Domine, miserere nostri, fili David. » Quand on leur commande de se taire, ils crient encore plus fort : Jésus-Christ s'arrête, appelle les malheureux et leur dit : Que voulez-vous que je vous fasse, « quid vultis ut faciam vobis [1] » ? — Seigneur, que nos yeux soient ouverts, « Domine, ut aperiantur oculi nostri. » Jésus, plein de compassion, leur toucha les yeux et à l'instant ils virent et suivirent leur bienfaiteur, transportés d'allégresse et de reconnaissance, « misertus autem eorum Jesus, tetigit oculos eorum et confestim viderunt et secuti sunt eum. »

[1] MATTH. XX, 33.

Bien des aveugles parmi nous sont assis le long du chemin de la vie : mais hélas! ils sont plus malheureux que ceux de Jéricho. Ils ne comprennent point leur cécité. Un bandeau lie et couvre leur intelligence. Leur cœur est obscurci. Ame fidèle, qui possédez et goûtez la vérité, approchez d'un de ces infortunés gisant dans les ténèbres spirituelles; cherchez à le secouer dans sa léthargie, à le réveiller de son assoupissement. Faites-en sortir ce cri de détresse qui attendrit la miséricorde : *Fils de David, ayez pitié de moi*, « Jesu, fili David, miserere mei. » Oh! âme fidèle, si par vos démarches vous parvenez à amener un de ces aveugles spirituels aux pieds de Jésus-Christ, qui, depuis longtemps, s'est arrêté dans sa vengeance pour l'attendre et lui dire « Que vos yeux soient ouverts, aperiantur oculi, » à quel bonheur ne le rendriez-vous pas? Vous connaissez encore l'histoire du vieux Tobie. Il était devenu aveugle par suite de l'exercice des œuvres de charité, mais Dieu n'oublie jamais ses fidèles serviteurs. L'ange conduisit miraculeusement son fils dans une terre étrangère, lui procura une épouse vertueuse et le ramena sain et sauf, comblé de toutes sortes de bénédictions. Il rendit ensuite la vue au père, qui, dans l'excès de sa joie et de sa reconnaissance, ne sut comment bénir Dieu, ainsi que son bienfaiteur. « O vous qui possédez la vérité, encore une fois, soyez, près du malheureux privé de la vraie lumière, l'ange Raphaël. Ouvrez-lui les yeux, afin qu'il puisse associer votre nom à la bénédiction du Très-Haut. »

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Première épître de saint Paul aux Thessaloniciens[1].

I, 2-10.

Mes frères, nous rendons sans cesse à Dieu grâce pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières, nous rappelant les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu et notre Père. Nous connaissons, mes frères bien-aimés, votre élection de Dieu[2], parce que notre Evangile, au milieu de vous, ne consista pas seulement en paroles, mais dans la puissance, et des dons abondants du Saint-Esprit. Vous savez aussi quelle a été notre conduite parmi vous, pour votre salut. Vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, en recevant la

[1] *Epistola beati Pauli Apostoli ad Thessalonicenses.* — Fratres; gratias agimus Deo semper pro omnibus vobis, memoriam vestri facientes, in orationibus nostris sine intermissione, memores operis fidei vestræ, et laboris et charitatis et sustinentiæ spei Domini nostri Jesu Christi ante Deum et Patrem nostrum; scientes, fratres dilecti a Deo, electionem vestram; quia Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum, sed et in virtute, et in Spiritu Sancto et in plenitudine multa; sicut scitis, quales fuerimus in vobis propter vos. Et vos imitatores nostri facti estis, et Domini; excipientes verbum in tribulatione multa, cum gaudio Spiritus Sancti; ita ut facti sitis forma omnibus credentibus, in Macedonia et in Achaïa. A vobis enim diffamatus est sermo Domini, non solum in Macedonia, et in Achaïa, sed et in omni loco fides vestra, quæ est ad Deum, profecta est, ita ut non sit nobis necesse quidquam loqui. Ipsi enim de nobis annuntiant, qualem introitum habuerimus ad vos : et quomodo conversi estis ad Deum a simulacris, servire Deo vivo et vero et exspectare Filium ejus de cœlis, quem suscitavit ex mortuis, Jesum, qui eripuit nos ab ira ventura.

[2] ὑπὸ Θεοῦ τὴν ἐκλογὴν ὑμῶν.

parole, au milieu de grandes tribulations, dans la joie du Saint-Esprit, de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous les fidèles de la Macédoine et de l'Achaïe. De vous la parole de Dieu non-seulement retentit dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue partout si célèbre qu'il n'est pas nécessaire d'en dire un mot. Tout le monde, en parlant de nous, raconte quel a été le succès de notre arrivée parmi vous, comment vous vous êtes convertis des idoles à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du ciel son Fils Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a délivrés de la colère à venir.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs de la première lettre de saint Paul aux Thessaloniciens. — II. La prière, l'âme de l'apôtre. — III. Les Thessaloniciens furent convertis à l'Evangile par la prédication, les miracles et l'exemple de l'apôtre. — IV. La chrétienté de Thessalonique, modèle pour les autres Eglises. — V. Succès de l'apôtre près des Thessaloniciens.

I. — Dans ses courses apostoliques, saint Paul était arrivé à Troade, dans l'Asie-Mineure, lorsque la nuit, un Macédonien, probablement l'ange de cette contrée, lui apparut et lui dit, en le suppliant : *Passez en Macédoine, aidez-nous*, « adjuva nos [1]. » L'apôtre, fidèle à cet appel du ciel, se rendit dans la Macédoine avec Timothée et Silas, ses disciples. Après avoir fondé une chrétienté à Philippes, non sans subir les verges et la prison, il se dirigea vers Thessalonique, ville maritime, commerçante, devenue, depuis la domination romaine, la capitale de la Macédoine. Les Juifs y avaient une synagogue. Selon son habitude, l'apôtre fréquenta, les jours de sabbat, l'oratoire de ses compatriotes, prêcha l'Evangile et convertit un grand nombre de Juifs et

[1] *Act.* XVI.

de païens; mais le succès de son apostolat réveilla le fanatisme de ses compatriotes endurcis; ils soulevèrent la populace. Paul, avec ses compagnons, leur ayant échappé, ils s'emparèrent de Jason, chez lequel il logeait, et de quelques chrétiens qu'ils traînèrent devant le sénat de la ville, les accusant de complot contre la sûreté de l'Etat, parce que, disaient-ils, ils reconnaissent un autre roi que César. Jason et ses coprisonniers n'eurent pas de peine à se justifier [1]. Cependant Paul s'était rendu à Athènes, capitale de la Grèce, et à Corinthe, capitale de l'Achaïe, et avait renvoyé Timothée à Thessalonique. Ce disciple le rejoignit à Corinthe, une des villes les plus commerçantes et les plus corrompues de l'univers. Timothée lui donna des nouvelles de ses enfants de Thessalonique, de leur fidélité, lui apprit l'héroïsme de leur foi au milieu de cruelles persécutions. Saint Paul leur écrivit donc vers l'an 52 sa première lettre, pour les consoler, les encourager et les fortifier. On croit que cette épître est le premier écrit canonique de l'apôtre. Elle contient deux parties : l'une dogmatique et historique, et l'autre morale.

L'épître du jour, tirée du premier chapitre, exprime la tendre sollicitude de l'apôtre envers ses enfants spirituels et contient le plus bel éloge des vertus des Thessaloniciens, proposées à notre imitation.

II. — *Mes frères, nous rendons sans cesse à Dieu grâces pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières.*

Voilà l'âme du vrai ministre de Jésus-Christ. Il ne se contente pas de prêcher sèchement les peuples confiés à ses soins. Les prières qu'il adresse sans cesse au ciel rendent son ministère fructueux et lui attirent l'abondance des grâces. Et que demande l'homme de Dieu? L'affermissement et le progrès des vertus les plus nécessaires et les plus utiles à

[1] Hi omnes contra decreta Cæsaris faciunt, regem alium dicentes esse Jesum. *Act.* XVII, 7.

ses enfants. Et quelles sont ces vertus? Ecoutez l'apôtre :

Nous rappelant les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ devant Dieu et notre Père.

Saint Paul énumère et loue, en termes généraux, les trois vertus divines qui éclatent d'une manière si éminente dans la conduite des Thessaloniciens. Il en remercie Dieu comme du plus grand bienfait. Leur foi n'est pas une croyance stérile de nom et de parade. Elle se caractérise par des œuvres et des sacrifices héroïques. Malgré des mystères insondables, elle soumet leur raison au joug de l'Evangile ; elle leur inspire le courage de renoncer à la religion de leur famille, de leur cité, de leur patrie et de devenir les disciples, les apôtres même d'un crucifié, en dépit des souffrances et des persécutions. Chez eux, la foi est une lumière supérieure à celle de la raison, à celle de la science et à celle de l'opinion publique, qui peuvent toutes nous égarer, nous tromper, tandis que la foi s'appuie sur l'autorité infaillible, certaine, immuable de Dieu. Si la foi exige des sacrifices, la charité *n'est pas sans peine*, « labores charitatis, » peine dans l'exercice de l'amour de Dieu, peine dans l'exercice de l'amour du prochain. La charité demande renoncement à soi-même pour remplir les préceptes divins et supporter les défauts de nos semblables.

La charité des Thessaloniciens a été si généreuse qu'elle a sauvé la vie à l'apôtre [1] et accordé l'assistance fraternelle à tous ceux qui ont souffert pour la vérité. A d'injustes attaques, ils ont opposé la patience, la résignation, le pardon des injures.

Aussi, loin de se décourager, *leur espérance* a grandi avec le danger et l'épreuve : elle est restée invincible. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas cru, ni espéré en un bras de chair, mais en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Pourquoi en-

[1] *Act.* XVII.

core? Parce qu'ils ont lutté, combattu sous l'œil de Dieu, tendre Père qui voit tout, qui donne la victoire et la couronne, « ante Deum et Patrem. » Cette persévérance dans les souffrances est une marque certaine que les fidèles de Thessalonique sont des enfants chéris et élus de Dieu.

III. — *Nous connaissons, mes frères bien-aimés, votre élection de Dieu, parce que notre Évangile, au milieu de vous, ne consiste pas seulement en paroles, mais dans la puissance des dons abondants du Saint-Esprit.*

Quoique personne ne sache d'une science certaine, à moins d'une révélation spéciale, s'il est digne de haine ou d'amour, néanmoins nous pouvons avoir une certitude morale de notre prédestination. Les Thessaloniciens ont été élus, séparés de l'immense masse des hommes et appelés au christianisme; ils ont souffert pour la foi. Ils ont reçu des faveurs particulières : voilà les signes auxquels l'apôtre veut qu'on reconnaisse la prédestination. Il parle, sans les nommer, des miracles éclatants et des dons du Saint-Esprit qui ont accompagné sa prédication au milieu d'eux. Ce ne sont pas les paroles, mais la puissance d'en haut qui les a convertis à Jésus-Christ. Dans cette conversion, trois éléments ont concouru : *la prédication, les miracles* ou une grâce extraordinaire du Seigneur, et *l'exemple de l'apôtre.*

Vous savez aussi quelle a été notre conduite parmi vous pour votre salut.

Aucune prédication n'est plus efficace que celle de l'exemple ; « verba volant, sed exempla trahunt, » les paroles s'envolent, les exemples entraînent. Par un dévouement sans bornes, par un excès de désintéressement, l'apôtre se fit petit au milieu de ses néophytes : il eut à leur égard le cœur d'une mère, « tanquam si nutrix foveat filios suos. [1] » Et sans recourir à la ruse, ni chercher ses intérêts, sa gloire, l'applaudissement des hommes, il ne leur prêcha que l'Evan-

[1] *Thessal.* II, 2.

gile de Dieu, « prædicavimus in vobis Evangelium Dei. » C'est par cette charité maternelle que l'apôtre, copie du Christ, est devenu l'exemple de ses enfants qui, à leur tour, se sont transformés en modèles.

IV. — *Vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, en recevant la parole, au milieu de grandes tribulations, dans la joie du Saint-Esprit, de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous les fidèles de la Macédoine et de l'Achaïe.*

Les Saints sont un Evangile vivant. Leur conduite est la meilleure preuve de la vérité de la doctrine. La sainteté du disciple atteste celle du Maître, qui a fait tout ce qu'il a enseigné[1]. Tous les Saints ont leur prototype, leur idéal en Jésus-Christ leur chef. Ils n'en sont que de pâles copies. Cependant, quoique leur sainteté ne soit qu'une participation de celle du Christ, ils sont également, eux aussi, des modèles proposés à notre imitation; ils appartiennent au corps mystique de Jésus-Christ; ils sont ses membres, os de ses os, chair de sa chair. A ce titre, ils sont la bonne odeur de ses vertus, ils reflètent la lumière de sa doctrine.

De vous, la parole de Dieu non-seulement retentit dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue partout si célèbre qu'il n'est pas nécessaire d'en dire un mot.

Une conviction profonde en religion est nécessairement animée de l'esprit de prosélytisme. Quand on croit posséder la vérité, repos de l'intelligence et source unique du bonheur dans le présent et dans l'avenir, on se sent stimulé par le devoir de communiquer ce bien ineffable. La foi vive des Thessaloniciens les rendit heureux et les transforma en apôtres, non-seulement dans l'intimité de leur famille, de leur cité, mais dans toute la Macédoine et l'Achaïe. Cet apostolat des premiers chrétiens, en général, et des Thessaloni-

[1] Qui autem facit veritatem, venit ad lucem. JOAN. III, 21.

ciens en particulier, que l'apôtre glorifie, fut une des causes de la rapide propagation de l'Evangile. Assis au banquet de la vérité, à l'imitation des Thessaloniciens, cherchons avec zèle et prudence à partager notre inappréciable trésor avec nos frères égarés.

V. — *Tout le monde, en parlant de nous, raconte quel a été le succès de notre arrivée parmi vous, comment vous vous êtes convertis des idoles à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du Ciel son Fils Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a délivrés de la colère à venir.*

L'Apôtre continue l'éloge de ses enfants de Thessalonique et indirectement le sien, mais avec quelle humilité et quelle adresse ! En leur rappelant le succès de sa mission auprès d'eux, il n'est qu'un écho, que l'organe de l'opinion publique : tout le monde en parle, « ipsi de vobis annuntiant. » Et comment les Thessaloniciens ont-ils répondu aux effets de son zèle et à l'action de la grâce ? Ils ont renoncé à leurs idoles, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus difficile dans le cœur humain : ils ont rompu avec la religion de leur famille, de leur cité, de leur patrie, religion facile, commode, qui, loin de réprimer les passions, les flatte toutes, idoles aveugles et muettes qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. Ils se sont convertis au Dieu de la vie et de la vérité, qui demande des siens le sacrifice de nos penchants naturels et les vertus les plus héroïques : la modestie, la sobriété, le renoncement, sur les ruines de l'orgueil, de la cupidité, de la luxure. En se convertissant ainsi, les Thessaloniciens ont placé leur espérance dans ce monde et dans l'autre en qui ? En Jésus-Christ, Juif crucifié et ressuscité, il est vrai, mais qui est dans le Ciel et qui ne doit venir qu'à la fin des siècles délivrer ses disciples et les récompenser solennellement.

Pasteurs, puissions-nous imiter l'Apôtre dans sa sollicitude, son désintéressement, son zèle ardent ! Fidèles, puissions-

nous avoir la foi vive, la charité héroïque, l'espérance ferme des Thessaloniciens! Puissions-nous, comme eux, exercer autour de nous l'apostolat et mettre notre unique confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui doit, à la fin des siècles, récompenser chacun de nous selon le mérite de ses œuvres!

Évangile selon saint Matthieu[1].

XIII, 31.

PARABOLE DU GRAIN DE SÉNEVÉ ET DU LEVAIN.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple cette parabole : Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé qu'un homme prit et sema dans son champ. Ce grain est la plus petite des semences; mais lorsqu'il a crû, il est plus grand que les autres plantes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer dans ses rameaux. Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit fermenté. Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait pas sans parabole, afin que s'accomplît cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles et je révélerai des choses cachées depuis l'origine du monde.

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, dixit Jesus turbis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo, quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus; et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus. Aliam parabolam locutus est eis : Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas, et sine parabolis non loquebatur eis; ut impleretur quod dictum erat per prophetam dicentem : Aperiam in parabolis os meum; eructabo abscondita a constitutione mundi.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La parabole du grain de sénevé, image de la vie chrétienne et de l'action de l'Evangile sur la société. — II. La parabole du levain est la confirmation de celle du grain de sénevé. Cette parabole figure spécialement l'action intérieure, latente, tant sur l'âme que sur la société. — III. Sous des formes paraboliques, se révèlent les grandes vérités de notre salut et tout l'avenir de l'humanité.

Dimanche dernier, nous avons parlé des paraboles en général, méthode d'enseignement employée par Notre-Seigneur, et nous avons expliqué en particulier la parabole du bon grain et de l'ivraie. Dans l'Evangile du jour, le Sauveur nous représente le royaume des Cieux, sous une double comparaison, dans la parabole du grain de sénevé et du levain. Voyons les rapports mystérieux entre une graine, une pâte et le règne de la vérité et de la justice. Dans ces deux paraboles, nous avons l'histoire prophétique de l'action de l'Eglise ou de Jésus-Christ, à travers le cours des siècles.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple cette parabole : Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé qu'un homme prit et sema dans son champ.

Dans la bouche du Sauveur, l'expression *royaume des cieux* peut caractériser trois états du même règne de Dieu : Règne de Dieu, dans le Ciel, dans l'Eglise triomphante ; règne de Dieu, sur la terre, dans l'Eglise militante ; règne de Dieu dans l'âme humaine. Les saints Pères appliquent principalement au règne de Dieu dans l'Eglise et dans l'âme de l'homme la double comparaison du grain de sénevé et du levain.

L'homme qui sème le grain de sénevé dans son champ, c'est le Fils de Dieu appelé aussi le Fils de l'Homme, Créateur, Instituteur et Sauveur du genre humain. De lui vient la doctrine de vie dont le développement, dans l'individu et dans la société, ressemble à celui du grain de sénevé.

Ce grain est la plus petite des semences; mais, lorslorsqu'il a crû, il est plus grand que les autres plantes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer dans ses rameaux.

La graine de moutarde est chétive en apparence, mais elle possède une grande énergie et des propriétés admirables contre toutes sortes de maladies. Confiée à la terre, elle se développe, grandit et devient, surtout en Orient, comme un arbre qui abrite, dans ses rameaux, les oiseaux du ciel; image frappante du développement et des effets du règne de la vérité dans l'individu et dans la société.

Le règne de Dieu en nous, « regnum Dei intra vos est, » a des commencements *généralement* faibles, obscurs; il se rattache, comme nous le démontrent l'expérience et la vie des Saints, souvent à une prédication, à une lecture, à une maladie, à une mort imprévue ou à une autre grâce de la miséricorde divine; selon le cours ordinaire des choses, il commence par le baptême, source de notre foi; mais cette foi paraît morte, stérile dans l'enfance, « minimum quidem est omnibus seminibus. »

Grâce au concours de l'éducation chrétienne et à la triple influence de la famille, de l'école et de l'Eglise, cette foi baptismale, aidée de l'instruction et des Sacrements, germe dans l'âme de l'enfant, y jette de profondes racines, se développe, s'épanouit, et étend au loin, comme un arbre vigoureux, ses branches et son feuillage, protecteur des oiseaux du ciel, c'est-à-dire, pour parler sans figure, elle inspire les pensées, les désirs, les actes libres et généreux des divers âges de la vie.

La foi est-elle encore en nous féconde en œuvres? Est-elle l'inspiration de nos prières, de nos aumônes, de nos pénitences, le phare de notre intelligence, la boussole de notre cœur, la règle de notre conduite? L'arbre de la foi au lieu d'être vivant, en nous, n'est-il pas desséché, frappé de la foudre? N'a-t-il pas succombé sous les efforts de l'orage de

ÉLECTIONS DÉPARTEMENTALES

du 4 novembre 1877.

—

Conseil général

2e CANTON DE NIMES

—

David BÉZARD

Conseiller sortant.

Nîmes. — Imp. J.-B. Roucole.

Monsieur

Monsieur

Monsieur

Monsieur

Monsieur

nombre ...

L'espace lui était mesuré et les tideles ...

[1] Succidite arborem et præcidite ramos ejus. Excudite folia ejus, et dispergite fructus ejus. Dan. IV, 11.

[2] Ecce arbor in medio terræ, et altitudo ejus nimia. Magna arbor et fortis. In ramis ejus conversabantur volucres cœli. *Ibid.* IV, 7, 8, 9.

[3] *Ibid.* IV, 14.

... en nous féconde en œuvres? Est-elle l'inspiration de nos prières, de nos aumônes, de nos pénitences, le phare de notre intelligence, la boussole de notre cœur, la règle de notre conduite? L'arbre de la foi au lieu d'être vivant, en nous, n'est-il pas desséché, frappé de la foudre? N'a-t-il pas succombé sous les efforts de l'orage de

nos passions? Ses débris ne gisent-ils pas dispersés aux quatre vents du ciel[1]?

Le grain de sénevé est encore, d'une manière plus frappante, l'emblème du développement et des effets du règne de Dieu ici-bas ou l'image de l'action visible de l'Evangile sur la société.

Dans le style biblique, *arbre* est synonyme de *puissance*. Le prophète Daniel nous représente le règne temporel de Nabuchodonosor comme un arbre élevé, fort, planté au milieu de la terre. Ses rameaux s'étendaient au loin et abritaient les animaux, les bêtes de la terre et les oiseaux du Ciel[2].

Il a été coupé, parce qu'il ne protégeait que l'orgueil et l'injustice.

Dieu a voulu apprendre à tous les mortels qu'il est le dominateur des choses de la terre et qu'il donne les royaumes à qui il lui plaît : « Succidite arborem, donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum[3]. »

Notre-Seigneur nous représente aussi son règne, ici-bas, sous l'image d'un arbre puissant; mais cet arbre a cela de particulier, qu'il est imperceptible dans son commencement comme le grain de sénevé, et que jamais ni voix du Ciel, ni voix de la terre ne lui dira : « Succidite arborem, » coupez l'arbre, car il est immortel comme Dieu qui l'a planté dès l'origine : c'est l'arbre de la vie, « lignum vitæ. »

L'Eglise de Jésus-Christ, quoiqu'elle soit aussi ancienne que le monde, a eu des commencements bien faibles. D'abord patriarchale, puis mosaïque, elle était renfermée dans un nombre restreint de personnes et dans les limites de la Judée. L'espace lui était mesuré et les fidèles lui semblaient man-

[1] Succidite arborem et præcidite ramos ejus. Excudite folia ejus, et dispergite fructus ejus. Dan. IV, 11.

[2] Ecce arbor in medio terræ, et altitudo ejus nimia. Magna arbor et fortis. In ramis ejus conversabantur volucres cœli. *Ibid.* IV, 7, 8, 9.

[3] *Ibid.* IV, 14.

quer. Le Sauveur, son chef, fils d'Abraham et de David, né de la Vierge obscure de Nazareth, dans la crèche de Bethléem, meurt, et elle semble comme morte, comme ensevelie dans son tombeau; mais une nouvelle vie sort de cette mort apparente. Après la résurrection de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, l'Evangile est prêché par les Apôtres dans le monde entier. Il devient un arbre immense; ses rameaux et son vigoureux feuillage abritent les oiseaux du ciel. Les grands et les petits, les peuples et les princes trouvent, dans sa doctrine et ses Sacrements, la vie de l'âme, le repos de leur intelligence et de leur cœur, l'espérance du présent et de l'avenir. C'est en vain que les bêtes de la terre se rueront sur cet arbre naissant; leur dent meurtrière se brisera contre sa dure écorce; c'est en vain que les vents souffleront, que la tempête mugira, l'arbre tiendra bon devant l'ouragan déchaîné; c'est en vain que la terre et l'enfer, armés de feu et de fer, attaqueront à la fois, la racine, le tronc, les branches et les feuilles de l'arbre; sa verte vie ne sera pas entamée : quelques branches mortes, quelques feuilles sèches seront emportées, mais il en poussera sans cesse de plus belles, de plus saines, « non deficit alter ramus aureus. »

L'arbre des Assyriens, l'arbre des Mèdes et des Perses, l'arbre des Grecs, l'arbre des Romains ont été coupés, hachés, brûlés par le fer et le feu de l'Eternel, c'est-à-dire la succession des empires assyrien, persan, grec, romain a fait place aux barbares et aux peuples modernes. Ceux-ci, à leur tour, sont menacés d'être broyés sous les coups de la justice du Très-Haut. Ils chancellent tous sur leur base, mais l'arbre sorti du grain de sénevé continue à abriter sous ses rameaux et son feuillage les oiseaux du Ciel, c'est-à dire pendant que les royaumes terrestres se transforment ou périssent, l'Eglise catholique reste à travers le temps et l'espace la lumière, la vie et le salut du monde.

II. — *Il leur dit encore une autre parabole : Le*

royaume de Dieu est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout soit fermenté.

La parabole du levain confirme et corrobore celle du grain de senevé, avec d'autres nuances. Elle marque plus spécialement le travail intérieur de l'Evangile et son action progressive et énergique tant sur l'âme de l'individu que sur celle de la société. Si l'Eglise a sa visibilité, sa croissance extérieure, figurée par celle d'un arbre, elle possède encore plus une action interne, latente, symbolisée par la parabole du ferment. Dans le Nouveau-Testament, le mot ferment est souvent pris en mauvaise part. Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Gardez-vous du ferment, c'est-à-dire des mauvais principes des Pharisiens et des Sadducéens[1], » et l'apôtre saint Paul ajoute : « Un peu de ferment gâte toute la masse : expurgez le vieux ferment, ferment de malice et d'iniquité[2]. » Or, comme c'est le propre du ferment de pénétrer, d'échauffer et d'enfler la pâte dans laquelle on le jette, il est évident qu'il peut avoir un bon sens. Dans la parabole du ferment, Notre-Seigneur prophétise son action salutaire ou celle de l'Eglise, la femme, la mère par excellence, tant sur l'individu que sur la société. Si les anciens ne connaissaient ni l'homme, ni la famille, ni la cité; si ces trois bases d'un ordre régulier dépendaient d'un Dieu égoïste, despote, omnipotent, connu sous le nom vague, abstrait, de patrie ou de pouvoir, l'esprit de l'Evangile sera comme un ferment salutaire, qui transformera l'homme, la famille, la cité, la patrie et leur tracera leurs limites, leurs droits et leurs devoirs. Si les institutions sociales du paganisme, guerre, arts, politique, science, roulaient dans le cercle du matérialisme et de la violence, l'esprit de l'Evangile changera cet état de

[1] Cavete a fermento Pharisæorum et Sadducæorum. MATTH. XVI, 11.

[2] Modicum fermentum totam massam corrumpit. Expurgate vetus fermentum .. In fermento malitiæ et nequitiæ. I. *Cor.* V, 6.

choses et pénétrera les relations des hommes d'un parfum de justice et d'humanité, et les productions de leur génie, d'un spiritualisme inconnu à l'antiquité. Il créera la civilisation chrétienne si supérieure à celle des peuples infidèles, laquelle, malgré la tristesse du présent, tend de plus en plus à unir toutes les tribus de la terre.

III. — *Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait pas sans parabole, afin que s'accomplît cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles et je révélerai des choses cachées depuis l'origine du monde.*

Après le fameux sermon sur la montagne, qui contient en abrégé toute la doctrine de l'Evangile et qui est renfermé dans des aphorismes ou des sentences courtes, vives, saisissantes, Notre-Seigneur employa la méthode parabolique pour instruire les hommes. Outre que cette forme d'enseignement est adaptée aux mœurs de l'Orient et au génie de la multitude, le Sauveur, cachant la sublimité de ses mystères sous le voile de l'allégorie et de la comparaison, réalise le précepte donné aux siens, *les choses saintes à des saints*, « sancta sanctis : » ne jetez pas les perles devant les pourceaux pour qu'ils ne les foulent pas aux pieds et ne s'en servent pas pour vous déchirer et vous nuire [1].

Pour comprendre et goûter la vérité évangélique, il faut une certaine préparation, une foi vive et l'esprit de Dieu. Les profanes, les orgueilleux, les hommes adonnés à la vie des sens ne sauraient en pénétrer la profondeur.

De plus, selon les prophètes, le Messie devait employer dans son enseignement *la forme parabolique et révéler des choses cachées*. Notre-Seigneur accomplit à la lettre cet oracle de David tiré du septante-septième psaume, où le prophète royal chante les bienfaits de l'Eternel, à l'égard de

[1] Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos; ne forte conculcent eas pedibus suis, et conversi dirumpant vos. MATTH. VII, 6.

son peuple. Il n'a été donné qu'à Jésus, fils de David, *de briser le sceau du livre fermé de l'avenir* [1], de révéler les choses cachées depuis l'origine du monde, de réaliser toutes les prophéties anciennes et de jeter sur nos hautes destinées une lumière éclatante. C'est lui seul qui nous fait connaître Dieu dans sa nature une et dans sa trinité de personnes, la valeur de notre âme, nos rapports avec le monde physique, nos semblables et même avec les esprits inférieurs et supérieurs. En marchant devant le phare que son amour nous a allumé, nous suivrons la route du bonheur.

INSTRUCTION.

AVANTAGES PERSONNELS DE L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ.

SOMMAIRE. — L'apostolat de la vérité religieuse attire sur celui qui l'exerce : I. Des bénédictions temporelles. — II. Des bénédictions spirituelles.

Simile est regnum cœlorum fermento quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit fermenté. MATTH. XIII, 33.

Il est rapporté, dans l'histoire, qu'un père de famille fut condamné, à raison du crime de lèse-majesté, à mourir de faim et de soif. Il fut commis à la garde d'un geôlier, qui reçut les ordres les plus précis de ne laisser entrer dans la prison personne, sans lui faire subir auparavant une visite sévère. Le geôlier remplit rigoureusement sa consigne. Tous les amis du condamné passaient par l'inspection méticuleuse du surveillant, de sorte qu'on ne pouvait apporter ni nourriture, ni boisson à celui qui se voyait lentement mourir d'un supplice affreux. Mais, pour le bonheur du cri-

[1] Radix David, aperire librum et solvere septem signacula ejus. *Ap.* V, 5.

minel, celui-ci avait une fille unique qui l'aimait d'un amour aussi tendre que dévoué. Celle-ci était récemment devenue mère et allaitait un petit enfant. Elle allait voir son père tous les jours dans la prison, et tous les jours elle subissait l'inspection sévère du geôlier. Mais que ne fait pas l'amour dans un cœur aimant? La fille voyant le père épuisé, haletant, en proie aux convulsions de la faim et de la soif, oublie son enfant pour son père et présente son sein à l'auteur de ses jours, afin de sauver les restes si chers d'une vie mourante. Tous les jours, à chaque visite, elle renouvelle cet acte héroïque de la piété filiale. Le geôlier étonné de ce que le condamné ne s'affaissait ni ne mourait au temps fixé par les lois de la nature, veut pénétrer ce mystère. Un jour, après avoir fouillé la fille du malheureux père avec un redoublement de sévérité, lorsqu'elle fut dans la prison, il regarde à travers les fentes du loquet de la porte et il est témoin du prodige de l'amour filial; il voit la fille nourrissant son père de son sang et du fruit de ses entrailles. Il court avertir le gouverneur de la ville de ce qui se passe. Le magistrat partage cette admiration et obtient du souverain, à cause de la vertu de la fille, la grâce du père.

Nous devons imiter, chacun suivant la mesure de la prudence chrétienne, cette héroïque charité. Notre père, notre frère, notre ami tendrement aimé, gémissent dans le cachot ténébreux de l'erreur. Ils sont privés de la vérité. Ils meurent spirituellement de faim et de soif. Ayons la charité de leur présenter le lait de la foi et de les nourrir du fruit de nos convictions. Communiquons-leur quelque chose de notre levain mystérieux, afin que leur âme s'échauffe, se dilate et se mette en communication avec la vérité éternelle, « donec fermentatum est totum. »

Dans la dernière instruction, nous avons vu combien l'incroyant, l'infidèle est malheureux *du côté de ses passions, du côté des créatures, du côté des remords de la conscience*, et combien l'apostolat de la vérité, exercé à son

égard, lui est avantageux. Il le rend à la vraie lumière et le met sur la route du bonheur.

Aujourd'hui, nous allons méditer *sur les avantages personnels de l'apostolat de la vérité.*

Seigneur! qui avez dit : *je suis la voie, la vérité et la vie,* accordez-nous d'être de dignes organes de votre vérité. Parlez par notre bouche [1].

AVANTAGES PERSONNELS QU'ON RETIRE DE L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ.

Il attire sur celui qui l'exerce des bénédictions temporelles et éternelles.

Nabuchodonosor, le plus grand roi des Assyriens et un des plus fameux conquérants de l'antiquité, avait fait monter jusqu'au trône de l'Eternel le cri de ses iniquités. Dans son orgueil, il se dressa des statues et exigea l'adoration de ses sujets. Le Seigneur, pour le rappeler à la condition mortelle, se révèle à lui dans une vision effrayante; il lui annonce que, quoiqu'il soit comme un arbre immense dont la tige s'élève jusqu'aux astres et sous lequel reposent les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les grands et les petits de son royaume, la hache est déjà posée à la racine de l'arbre, il va être coupé, « succidite arborem. » L'omnipotent monarque épouvanté consulte les devins de l'empire et finalement Daniel sur le sens de cette vision. Le prophète lui déclare qu'à cause de ses prévarications, Dieu le frappera d'une maladie étrange. Il se croira une bête, mangera de l'herbe comme un bœuf, allongera ses ongles et ses cheveux comme les griffes et le plumage de l'aigle, et, lorsqu'au bout de sept ans, il se reconnaîtra et implorera la miséricorde divine, il récupèrera, avec la santé, son ancienne dignité. Daniel conjura le monarque de racheter

[1] Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. II. *Cor.* V, 20.

ses péchés par l'aumône. L'oracle s'accomplit, et Nabuchodonosor fut comme changé en bête, fit pénitence, et la raison revenue, il remonta sur son trône. Dieu se servit de la main charitable de Daniel, pour ramener ce prince dans le chemin de la vérité. A l'exemple des saints, ayons la charité des âmes. Si la commisération qui soulage les besoins physiques de notre frère, qui apaise sa faim, sa soif, qui revêt sa nudité, visite ses fers et se présente comme un holocauste d'agréable odeur devant la charité par essence, « Deus charitas est, » si le sacrifice de quelques pièces de monnaie, de quelques haillons ou de quelques démarches renferme une vertu expiatrice et nous attire les bénédictions d'en haut, à plus forte raison, l'effusion d'un cœur qui communique les biens spirituels. Celle-ci imite vraiment *la charité de Dieu, celle de Jésus-Christ et celle de l'Eglise.*

Le Père céleste fait lever son soleil sur les méchants comme sur les justes. Il laisse tomber la rosée et la pluie fécondante sur les terres de celui qui le blasphème comme sur les champs de celui qui le loue. Dans quel but et à quel dessein? N'est-ce pas pour attendre à pénitence l'âme égarée et blasphématrice? Et le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle n'a-t-il pas opéré des prodiges sans nombre? Il a semé les miracles sur tous ses pas. Toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les misères ont trouvé en lui un médecin compatissant; mais dans le soulagement des maux physiques, n'a-t-il pas toujours visé à procurer les biens spirituels? La bienfaisance qui guérit les membres atrophiés ne servit-elle pas de passe-port à sa doctrine, à la médecine céleste? N'a-t-il pas sauvé le corps pour mieux atteindre la vie de l'âme? S'il guérit le paralytique, n'est-ce pas pour lui dire : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis?* S'il chasse de Madelaine sept démons, n'est-ce pas pour mettre fin aux tourments de son cœur, *vos péchés vous seront remis?* S'il délivre la femme adultère des mains de ses accusateurs, n'est-ce pas pour la rassurer contre ses

propres frayeurs : *Allez et ne pèchez plus?* S'il rend la santé dans le temple à un perclus de trente-huit ans, n'est-ce pas pour lui recommander de ne plus pécher, afin qu'il ne lui arrive quelque chose de plus funeste [1]? Dans les aveugles qui voient, dans les sourds qui entendent, dans les morts qui ressuscitent, dans les paralytiques qui marchent, dans les lépreux qui sont purifiés, le Sauveur n'envisage-t-il pas principalement les aveugles, les sourds, les morts, les paralytiques, les lépreux spirituels de tous les temps et de tous les âges, qui, grâce à sa doctrine et à ses sacrements, ressusciteront à la vie de l'âme!

Les peuples infidèles ne connaissent pas la charité des âmes. Ils peuvent avoir des distributions régulières de blé, de vin, de viande connues sous les noms d'*aumône*, de *sportule*, de *frumentation*. Et encore, dans ces largesses publiques, légales, il entre beaucoup de calcul et d'égoïsme. Les grands et les Césars de Rome, pour suffire à leur scandaleuse prodigalité, dépouillaient les provinces et confisquaient la fortune des particuliers. Ils voulaient avoir à leur disposition une plèbe qui ne demandait que du pain et des plaisirs, « panem et circenses, » et qui en retour leur donnait son suffrage, son applaudissement, quelquefois son sang, le plus souvent la torture des gémonies.

En dehors de la vraie religion, le prosélytisme n'existe pas. Vous avez la conquête, comme chez les mahométans, ou l'intérêt mercantil, comme chez les Anglais ou les Américains. Un culte national se renferme dans les limites d'une contrée et se borne aux besoins factices, momentanés d'une race. La vérité seule ne connaît ni caste, ni exclusion, ni intérêts égoïstes. Elle enfante sans cesse le dévouement qui va jusqu'au martyr. Elle seule possède la charité des âmes et communique la plénitude de ses convictions. Aussi l'Eglise catholique est-elle

[1] Ecce sanus factus est : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. Joan. V, 14.

éminemment propagandiste. Elle envoie continuellement sur le globe entier une légion de missionnaires qu'elle entretient de l'obole du pauvre, grâce à l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi et à ses mille associations de bienfaisance. Soyons donc aussi des membres vivants de notre Eglise. Sans être des missionnaires attitrés, exerçons le ministère des âmes dans notre entourage. Regardons dans notre frère plus qu'une organisation animale, plus qu'un cadavre; pensons qu'il est animé d'un principe spirituel, immortel, créé pour voir et posséder la vérité. « Ite, Angeli veloces, ad gentem convulsam. »

Soyons des anges dans le sein de nos familles, de nos cités, près de tous ceux qui souffrent sous les convulsions du doute et de l'erreur. Les enfants de ténèbres ont une propagande effrayante. Ils ne ménagent ni peines, ni argent pour répandre leurs mauvais principes. Près de quarante millions sont à cet effet annuellement dépensés. Enfants de lumière, ne nous laissons pas vaincre en générosité. Semons la semence de la vérité sur tous nos pas. Aidons le zèle pastoral. Que chacun de nous porte sa petite pierre au temple de l'âme de notre frère, et en l'aidant dans la construction de son édifice spirituel, nous nous assurons un trésor de mérite et une couronne immortelle [1].

[1] Qui autem docti fuerunt fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Dan. XII, 3.

LA SEPTUAGÉSIME.

Épître de saint Paul aux Corinthiens[1].

I, IX, 24.

Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la carrière, courent tous, mais un seul remporte le prix. — Courez donc de manière à remporter le prix. Or, tout athlète s'abstient de ce qui peut lui nuire, et cela pour une couronne corruptible, tandis que nous en attendons une incorruptible. Quant à moi, je cours, mais non au hasard; je combats, mais je ne frappe pas l'air; je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé à pied sec la mer, et que, sous la conduite de Moïse, ils ont été tous baptisés dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé la même viande spirituelle, et bu du même breuvage spirituel. Car ils buvaient de la pierre spirituelle qui les suivait, et Jésus était cette pierre. Et cependant il n'y eut qu'un petit nombre qui fussent agréables à Dieu.

[1] *Epistola beati Pauli Apostoli ad Corinthios.* — Fratres, nescitis quod ii, qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium? Sic currite, ut comprehendatis. Omnis autem, qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet: et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant; nos autem incorruptam. Ego igitur sic curro, non quasi in incertum; sic pugno, non quasi aerem verberans : sed castigo corpus meum, et in servitutem redigo ; ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. Nolo enim vos ignorare, fratres, quoniam patres nostri omnes sub nube fuerunt et omnes mare transierunt ; et omnes in Moyse baptizati sunt in

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La vie chrétienne est une course. Le régime pénible des athlètes ou des coureurs anciens. La corruptibilité de leur couronne. L'incorruptibilité de la couronne du chrétien. — II. La vie chrétienne est aussi une lutte. Exemple effrayant de l'apôtre. — III. Malgré les prodiges et les bienfaits du Seigneur, un grand nombre d'Israélites ont été infidèles : leçon terrible pour les chrétiens.

I. — Le mot *septuagésime* signifie « soixante et dix jours avant Pâques. » — Selon l'esprit de l'Eglise, cette période de jours est une préparation éloignée au temps paschal et une préparation immédiate au carême. C'est pourquoi dans sa liturgie et ses offices publics l'Eglise omet ses chants joyeux, le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis*, l'*Alleluia*, pour ne laisser entendre que les accents lugubres de la pénitence.

Aussi, dans les ordres religieux, le carême commence-t-il à dater de cette époque.

Nous avons vu plus haut les motifs qui ont poussé saint Paul à écrire sa première lettre aux Corinthiens. L'Epître du jour est la conclusion du neuvième chapitre, dans lequel l'apôtre fait ressortir son héroïque désintéressement. Il a renoncé au droit naturel, divin et ecclésiastique, d'être nourri aux dépens des fidèles qu'il évangélise. Il a prêché le jour et passé la nuit à travailler de ses mains, afin de suffire à son existence ainsi qu'à celle de ses compagnons, de n'être à charge à personne et de se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Pour exciter les Corinthiens à imiter en quelque chose cette vie dure et laborieuse et à se faire une sainte violence, il compare la vie chrétienne à leurs jeux publics et leur cite l'exemple de leurs athlètes.

nube, et in mari, et omnes eamdem escam spiritalem manducaverunt, et omnes eumdem potum spiritalem biberunt: (bibebant autem de spiritali, consequente eos petra; petra autem erat Christus); sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.

Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la carrière courent tous, mais un seul remporte le prix.

A Corinthe, on célébrait chaque trois ou cinq ans les jeux sacrés de la Grèce, appelés isthmiques, à cause de l'isthme où l'on se réunissait. Institués par Sisyphe, vers l'an 1326 avant Jésus-Christ, en l'honneur de Mélicerte, que sa mère, Ino, précipita dans la mer avec elle, ils furent plusieurs fois modifiés, d'abord par Thésée, en l'honneur de Neptune, et ensuite par les Romains. Ils cessèrent sous l'empereur Adrien vers l'an 130 de l'ère chrétienne. Au programme de ces fêtes nationales figuraient en première ligne la course et le pugilat. C'est à ces deux formes d'exercices publics que saint Paul compare la vie chrétienne. Dans les courses isthmiques, il y avait à remarquer *les spectateurs*, *les juges*, *les coureurs*, *l'arène*, *les divers prix*. *Les spectateurs* se réunissaient de toutes les villes grecques. *Les juges* étaient des magistrats tirés au sort. *Les coureurs et les lutteurs* formaient une classe d'hommes à part, associés, assujettis à un régime sévère et exercés longtemps d'avance, sous le nom d'athlètes; *l'arène* ou *la carrière* était généralement une enceinte circulaire. *Les divers prix*, parmi lesquels figurait le prix d'honneur, se composaient de guirlandes ou de couronnes en feuilles d'olivier, de pin, de laurier. Au signal donné, les coureurs, les membres frottés d'huile et nus, partaient quatre à quatre. Le premier quatrain qui arrivait au but était couronné, mais les vainqueurs couraient de nouveau pour le prix d'honneur, adjugé au triomphateur de tous ses autres concurrents.

L'apôtre fait donc allusion au prix d'honneur, en disant : *Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la carrière courent tous, mais un seul remporte le prix.*

Saint Paul excite ses chers Corinthiens à gagner non un prix ordinaire, mais un prix d'honneur, en ajoutant :

Courez donc de manière à remporter le prix.

Dans les courses isthmiques, il n'était donné qu'à un petit

nombre d'athlètes d'arriver les premiers et d'être couronnés; dans la carrière évangélique, au contraire, tous ceux qui courent peuvent arriver au but, remporter la couronne éternelle, pourvu qu'ils persévèrent jusqu'à la mort dans la grâce sanctifiante; mais courir, c'est avancer et non reculer. C'est se faire violence, c'est vaincre son inertie, sa mollesse, mener une vie sobre, austère, chaste, à l'exemple des athlètes.

Or, tout athlète s'abstient de tout ce qui peut lui nuire.

Nous avons de la peine à croire le régime sévère auquel s'assujettissaient les athlètes. Ils se mettaient dès leur enfance sous un maître d'escrime qui leur enseignait l'art, la dextérité, la ruse, en un mot le métier de la lutte. Ils étaient obligés de faire des exercices fréquents, afin d'assouplir leurs membres; ils ne prenaient que des aliments fortifiants, des viandes rôties. Ils s'abstenaient de tout ce qui pouvait les énerver, affaiblir leur corps. Vénus et Bacchus étaient des divinités dont le culte leur était interdit [1]. La nuit, ils mettaient autour de leurs reins des plaques de plomb pour ne pas éprouver des illusions nocturnes.

A quel but tant de privations et d'abstinences?

Et cela pour une couronne corruptible?

La couronne des athlètes se composait de quelques feuilles d'olivier, ou de laurier, ou de pin, de quelques applaudissements et de quelques priviléges civiques. Ils étaient quelquefois entretenus aux frais de l'Etat, exempts de charges et d'impôts et chantés par les poètes [2]. En dernière analyse, il ne leur revenait de leurs peines et de leurs travaux inouïs

[1] Qui studet aptatam cursu et attingere metam,
Multa tulit fecitque puer ; sudavit et alsit,
Abstinuit Venere.

HORACE, *Art. poét.*

[2] *Id.* Musa dedit fidibus...
Et pugilem victorem et equum certamine primum.

que la fumée de la vaine gloire, quelques avantages matériels, par conséquent une couronne bien corruptible, « corruptibilem coronam. »

Que l'école des ambitieux et des mondains est instructive! Que de frais et de privations pour un futile bruit, tandis que l'athlète du Christ, en imitant son maître, qui a parcouru sa carrière comme un géant et semé des bienfaits sur tous ses pas, et en restant fidèle au doux régime de l'Evangile, est sûr de remporter :

Une couronne incorruptible, « nos, incorruptam. »

Ni le temps ni les hommes ne pourront la flétrir.

Il ne court pas au hasard.

Le ciel, ou mieux le Christ, est son but déterminé et sa récompense certaine.

Et pour gagner le Christ, à l'exemple de l'apôtre, le chrétien sera prêt à tous les sacrifices; il regardera les choses de la terre comme de la boue, « ut stercora; » il ne refusera pas de partager les souffrances, la mort de la croix, afin de participer à la gloire de la résurrection; il oubliera les travaux antérieurs, le chemin parcouru, et ne songera qu'à celui qui lui reste encore, jusqu'à ce qu'il ait atteint le prix qui lui est réservé.

Dans la carrière évangélique, il ne suffit pas de courir, il faut encore combattre.

II. — C'est pourquoi l'apôtre ne compare pas seulement la vie chrétienne à une course, mais aussi au pugilat où les lutteurs sont en présence, s'empoignent, se saisissent corps à corps, se frappent rudement, cherchent à se terrasser et à se désarmer.

Je combats, mais je ne frappe pas l'air; je châtie mon corps et je le réduis en servitude.

Dans ces paroles, l'apôtre révèle aux Corinthiens quelques traits de l'histoire de sa propre lutte et les motifs qui l'ont inspiré dans ce combat acharné qu'il livre à son corps.

Nous avons tous à combattre contre Satan, le monde et la

chair. Deux de ces ennemis sont *extérieurs*, le troisième *intérieur*, et à ce titre le plus redoutable, parce que nous le portons avec nous et qu'il nous suit jour et nuit, pendant le repos et l'activité. Depuis le péché originel, nous sommes fortement inclinés au mal; la loi des membres milite contre la loi de l'esprit. Avec la grâce de Dieu, le secours de la prière et des sacrements, il nous est facile de résister au foyer interne de corruption.

Tant que nous restons maîtres de l'ennemi du dedans, nous n'avons pas à redouter la coalition du dehors; mais dès que la concupiscence est maîtresse de notre cœur, alors la place est conquise. Satan triomphe. Il est donc évident que dans la lutte de la vie chrétienne, la victoire ou la défaite dépend de nous, de notre force ou de notre faiblesse intérieure. C'est pourquoi l'apôtre, pour rester victorieux des ennemis du dehors, ne frappe pas en vain l'air; il ne simule pas un faux combat. Tous ses coups portent réellement.

Il dompte, il réduit en esclavage l'ennemi intérieur. Sa chair rebelle, il la rend docile; il la flagelle jusqu'au sang pour la réduire à l'impuissance contre la loi de l'esprit, comme un lutteur habile, dans le pugilat, terrasse et désarme son adversaire. Et pourquoi, ô grand apôtre, êtes-vous si rude envers vous-même?

De peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.

Qui ne tremblera et ne sera saisi d'un saint effroi, en entendant et en lisant ces paroles? Et quoi! vous craignez pour votre salut, vous, ô Paul, l'homme de dévouement par excellence, vous, un autre Moïse par les visions et les miracles, un second Elie par les transports et les ravissements, un ange de la terre, le cœur de l'Eglise, la bouche, la vie de Jésus-Christ ressuscité; vous, qui étendez les deux bras pour saisir et unir la gentilité et la synagogue aux pieds de la croix; qui sacrifiez dans ce but, fortune, réputation, repos, santé et existence; qui souffrez tribulations, calomnies,

opprobres, flagellation, prison, jeûne, veille, naufrage, périls de toutes sortes; vous, dont la pauvreté volontaire endure, avec joie, faim, soif, nudité; vous, dont la chasteté est si admirable que vous vivez dans la virginité perpétuelle, que vous recommandez la vertu angélique comme le moyen le plus propre à servir Dieu sans partage et que vous ne permettez pas à une femme, quelque pieuse qu'elle soit, de vous accompagner dans vos courses apostoliques, pour pourvoir à ce qui vous est nécessaire; vous enfin, qui déclarez si solennellement « que rien ne pourra plus vous séparer de la charité de Jésus-Christ, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni le péril, ni la persécution, ni l'épée, ni la vie, ni les anges, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la hauteur, ni la profondeur[1]? » Encore une fois, ô grand apôtre, n'y a-t-il pas exagération, scrupule, dans votre crainte?

Mais écoutez l'homme de Dieu, il appuie ses terreurs sur l'histoire de son peuple : histoire qui est une terrible leçon pour les chrétiens de tous les temps[2].

III. — *Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, que nos pères ont été tous sous la nuée, qu'ils ont tous passé à pied sec la mer, et que sous la conduite de Moïse, ils ont été tous baptisés dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangé la même viande spirituelle et bu du même breuvage spirituel. Car ils buvaient de la pierre spirituelle qui les suivait, et le Christ était cette pierre. Et cependant il n'y eut qu'un petit nombre qui fussent agréables à Dieu.*

Saint Paul résume et explique en quelques mots, avec une profondeur incomparable, les bienfaits signalés de Dieu à l'égard des Israélites : leur merveilleuse délivrance de la

[1] I. *Rom.* VIII, 35.

[2] Hæc omnia in figura contingebant illis : scripta sunt autem ad correptionem nostram, in quos fines sæculorum devenerunt I. *Cor.* X, 11.

captivité d'Egypte, le passage de la mer Rouge, la colonne de nuée, la manne du désert, l'eau du rocher d'Horeb. Tous ces prodiges, dont ils ont été les témoins et les acteurs, au lieu de réveiller dans leur cœur la reconnaissance et la fidélité envers le Seigneur, les ont rendus indifférents, rebelles, et un grand nombre a été réprouvé.

Ils ont été tous sous la nuée, colonne de feu, la nuit, pour les éclairer; colonne de rafraîchissement, le jour, pour les protéger contre les ardeurs du soleil et contre les attaques de leurs ennemis [1] : image de l'Evangile éternel, qui a son côté lumineux pour diriger nos pas, et son côté obscur pour exercer notre foi et nous forcer à mettre notre confiance en Dieu seul.

Ils ont tous passé à pied sec la mer Rouge.

Aucun Israélite n'a péri dans ses flots, tandis que les Egyptiens, qui les ont poursuivis, y ont tous misérablement trouvé la mort.

Ils ont été tous baptisés, sous Moïse, dans la nuée et dans la mer.

En entrant dans la nuée et dans la mer Rouge, sous la conduite de Moïse, les Israélites ont été affranchis du joug égyptien et initiés, baptisés dans la loi mosaïque. Ils se sont engagés à en observer toutes les ordonnances; initiation qui figure notre baptême dans lequel nous brisons non le joug de Pharaon, de l'homme, mais celui de Satan, du péché, et dans lequel nous nous engageons à marcher sous les étendards du Christ et à observer tous les préceptes de la nouvelle alliance.

Ils ont tous mangé la même viande spirituelle et bu du même breuvage spirituel, car ils buvaient de la pierre spirituelle, qui les suivait, et le Christ était cette pierre.

Cette nourriture, que tous les Israélites mangeaient dans

[1] Dominus præcedebat eos ad ostendendam viam per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis. Numquam defuit. *Exod.* XIII, 21.

le désert, pendant quarante ans, jusqu'à leur entrée dans la terre promise, *c'était la manne*, nourriture spirituelle, parce qu'elle était produite et donnée tous les jours d'une manière admirable; mais surtout parce qu'elle figurait la vraie manne, l'auguste sacrement de nos autels, où nous recevons, non une substance faite des mains des anges, pour entretenir, fortifier une existence mortelle, mais le corps et le sang de Jésus-Christ même, pour conserver toujours la vie surnaturelle de l'âme. Le breuvage spirituel que burent tous les Israélites, c'était l'eau tirée par la baguette de Moïse de la roche d'Horeb, sur laquelle le Seigneur s'était tenu debout, et qui, coulant dans divers canaux, fournissait aux descendants de Jacob, dans le désert que les Arabes nomment le pays de la soif, une eau toujours fraîche, saine et abondante. L'apôtre appelle ce breuvage spirituel et la roche qui le fournissait le Christ, parce qu'étant le produit constant d'un miracle, cette eau représentait la puissance et la bonté du Christ, vrai conducteur, législateur et chef des Israélites, et figurait d'une manière plus admirable encore le Christ sur la croix. Là, le fer ennemi lui a déchiré les flancs, ouvert le cœur, d'où ont coulé *l'eau et le sang*, source féconde de nos sacrements; fleuve de vie qui, traversant le cours des siècles, purifie, désaltère et fortifie l'âme chrétienne à travers les périgrinations de l'exil terrestre.

Cependant, malgré tant de bienfaits et de prodiges, un grand nombre d'entre les Israélites, par leur révolte et leurs murmures, se rendirent indignes de la bienveillance divine et ils périrent dans le désert. Au-dessus de l'âge de vingt ans, il n'y eut que Josué et Caleb qui entrèrent dans la terre promise [1]. Le tiers fut proscrit; juste punition de l'abus des grâces.

[1] Dieu proscrivit tous ceux qui étaient portés dans le recensement. Or, les femmes, les enfants au-dessous de vingt ans et la tribu de Lévi n'y étaient pas portés. Il n'y eut donc qu'un tiers de proscrits.

O Jésus, ange de l'ancienne et de la nouvelle alliance, spectateur, juge et prix de notre course, faites que toujours fidèle à vos préceptes, nous puissions dire à la fin de notre carrière avec votre apôtre : *Je n'ai pas couru en vain*, « non in vacuum cucurri [1]; » *j'ai combattu un bon combat*, « bonum certamen certavi; » *je suis arrivé au terme de ma course*, « cursum consummavi; » *j'ai été fidèle à toutes les obligations de ma vocation*, « fidem servavi; » *il me reste à attendre la couronne de justice*, « in reliquo mihi reposita est corona justitiæ [2]. »

Évangile selon saint Matthieu [3].

XX, 1.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable au père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Et vers la troisième heure, étant sorti de nouveau, il en vit d'autres qui étaient oisifs sur la place, et il

[1] *Phil.* II. 16.

[2] II. *Timoth.* IV, 8.

[3] *Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum.* — In illo tempore, dixit Jesus discipulis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam. Conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam. Et egressus circa horam tertiam, vidit alios stantes in foro otiosos, et dixit illis : Ite et vos in vineam meam; et quod justum fuerit dabo vobis; illi autem abierunt. Iterum autem exiit circa sextam et nonam horam : et fecit similiter. Circa undecimam vero exiit; et invenit alios stantes, et dicit illis : Quid hic statis tota die otiosi? Dicunt ei : Quia nemo nos conduxit. Dixit illis : Ite et vos in vineam meam. Cum sero autem factum esset, dicit dominus vineæ procuratori suo : Voca operarios, et redde illis mercedem, incipiens a novissimis usque ad primos. Cum venissent ergo qui circa undecimam horam venerant, acceperunt singulos

leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et ce qui sera juste, je vous le donnerai, et ils allèrent. Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure et fit la même chose. Enfin étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient oisifs et leur dit : Pourquoi êtes-vous ici toute la journée sans rien faire? Ils répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne. Sur le soir, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'approchèrent et ils reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers venant ensuite, pensaient recevoir davantage; mais ils reçurent aussi chacun un denier. Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais, répondant, il dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort, n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui est à vous et allez; je veux donner à ce dernier comme à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

denarios. Venientes autem et primi, arbitrati sunt quod plus essent accepturi; acceperunt autem et ipsi singulos denarios. Et accipientes murmurabant adversus patremfamilias, dicentes : Hi novissimi una hora fecerunt, et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et æstus. At ille respondens uni eorum, dixit : Amice, non facio tibi injuriam : nonne ex denario convenisti mecum ? Tolle quod tuum est, et vade : volo autem et huic novissimo dare, sicut et tibi. Aut non licet mihi quod volo facere ? an oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ? Sic erunt novissimi primi ; et primi novissimi. Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.

EXPLICATION.

Sommaire. — La parabole des ouvriers envoyés dans la vigne du Père de famille renferme un double sens : l'un relatif au genre humain, l'autre à la vie de chacun de nous. — II. Les différentes heures où les ouvriers sont appelés au travail : le matin, la troisième, la sixième, la neuvième heure. — III. La onzième heure. — IV Le soir, l'économe, la rémunération, les murmures des ouvriers de la première heure. Réponse du Père de famille. — V. Conclusion ou morale de la parabole.

I. — La parabole *des ouvriers de la vigne* est l'explication historique, prophétique du dernier verset du chapitre précédent, c'est-à-dire du chapitre dix-neuvième de saint Matthieu : *Plusieurs des premiers seront les derniers et plusieurs des derniers seront les premiers.* Dans le grec, la conjonction, γάρ, relie la parabole à la sentence pour l'expliquer et la confirmer.

La troisième année de sa vie publique, Notre-Seigneur étant en route pour la Judée et pour Jérusalem, où il devait mourir, fut accosté par un jeune homme, qui lui demandait le chemin de la vie éternelle. Le Sauveur le renvoya à l'observation de la loi. Comme le jeune homme répondit que, dès son enfance, il avait observé la loi et qu'il désirait savoir ce qui lui restait à faire, Notre-Seigneur lui dit : « Si vous voulez devenir parfait, vendez ce que vous avez et donnez le produit aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et venez, suivez-moi. — Le jeune homme s'en alla triste, parce qu'il était très-riche. Devant cette infidélité à la grâce, Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Qu'il est difficile à un riche d'aller au ciel! Oui, je le répète, il est plus facile à un chameau ou à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le ciel. Les disciples stupéfaits, s'écrièrent : Qui pourra être sauvé? Notre-Seigneur répliqua : Cela est impossible chez les hommes, mais près de Dieu tout est possible.* Alors Pierre mettant

sa conduite et celle des apôtres en contraste avec celle du jeune homme, dit à Jésus : *Voici que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi, quelle sera notre récompense? Notre-Seigneur lui répondit : Je vous le dis en vérité : Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes jugeant les douze tribus d'Israël, quand le Fils de l'homme siégera dans sa majesté, lors du renouvellement de toutes choses, et quiconque quitte, à cause de mon nom, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou son fils, ou ses champs, recevra le centuple et la vie éternelle; plusieurs des premiers seront les derniers et plusieurs des derniers seront les premiers.* »

II. — *En effet, le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne.*

Dans cette parabole des ouvriers envoyés dans la vigne, éclatent la bonté et la miséricorde du père de famille, et l'inconstance, l'ingratitude des hommes. Cette parabole renferme deux sens; l'un général, relatif à l'humanité entière, aux Juifs et aux Gentils, l'autre qui regarde particulièrement l'âme de chacun de nous.

Selon le sens général le *père de famille*, c'est Dieu; la *vigne*, c'est son service, sa loi sainte; les *ouvriers*, ce sont tous les hommes; la *place publique*, les différents chemins de l'erreur; les *oisifs*, les égarés qui les suivent; le *denier* promis aux ouvriers, c'est la jouissance de la vérité, la vie éternelle; l'*économe* qui distribue ce denier, c'est Jésus-Christ, rémunérateur à la consommation des siècles; les *murmures* de quelques ouvriers, c'est la jalousie du peuple juif à la conversion de la gentilité, qui, arrivée la dernière à la connaissance de la révélation, deviendra la première par sa fidélité à la grâce.

Le *jour* de la culture de la vigne, c'est tout le temps qui s'écoulera du premier homme au dernier et qui aux yeux de Dieu n'est que comme une période de vingt-quatre heures [1]. Les différentes heures de ce jour auxquelles le père de famille sortit pour appeler ses enfants, comme des ouvriers à sa vigne, sont les différentes époques de l'histoire où la bonté divine s'est révélée aux hommes d'une manière plus spéciale. Dans ce jour, la parabole distingue principalement six parties : 1° *le matin* ou la création ; 2° *la troisième heure* ou la vocation de Noé ; 3° *la sixième* ou la vocation d'Abraham ; 4° *la neuvième* ou la vocation de Moïse et de la loi ; 5° *la onzième* ou la vocation de Jésus-Christ et des Apôtres, et 6° *le soir* ou la fin du monde, selon la manière de compter des anciens, qui partageaient le jour en douze heures et la nuit également en douze heures.

Chez les Romains et, depuis la conquête, chez les Juifs, les heures du jour étaient encore partagées en quatre parties de trois heures chacune, appelées : *prime*, *tierce*, *sexte*, *none*, et la nuit également en quatre parties nommées *veilles*.

Le *grand matin*, où le père de famille sortit pour louer des ouvriers dans sa vigne, marque donc l'action de la Providence dès l'origine des choses.

Dieu, Créateur et instituteur du genre humain, plaça immédiatement, après la création, Adam dans sa vigne, dans le Paradis pour le garder et le cultiver [2]. Il confia son innocence à sa liberté et lui donna la noble mission de la conserver et de l'augmenter, jusqu'au moment où il recevrait le prix de son travail et de sa vigilance. C'était la révélation primitive, le premier pacte du ciel avec la terre.

Le chef de l'humanité, ayant été infidèle à ses engagements, se rendit malheureux avec sa race, mais le père de famille

[1] Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus. II. *Petr.* III, 8.

[2] Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum. *Gen.* II. 15.

ne l'abandonna pas. Après lui avoir promis un Sauveur et cherché à le ramener de ses égarements,

Il sortit de nouveau vers la troisième heure et en vit d'autres qui étaient oisifs sur la place, et il leur dit : Allez-vous aussi à ma vigne et ce qui est juste, je vous le donnerai, et ils allèrent.

C'est la seconde manifestation éclatante de la bonté divine. Toute chair ayant corrompu sa voie, Dieu purifia, dans un déluge universel, la terre de ses souillures, et en perdant le corps, il sauva l'âme d'un grand nombre [1]. Il contracta solennellement alliance avec Noé et ses enfants, qui, miraculeusement sauvés de la corruption et de la perte du monde antédiluvien, s'engageant à son service, promirent de travailler dans sa vigne moyennant un juste salaire. Mais les hommes inconstants oublièrent bientôt leurs promesses et le Dieu du ciel ; suivant la pente de leur nature corrompue, ils se forgèrent des dieux à l'image de leurs passions. Le père de famille, dans sa miséricorde,

Sortit encore vers la sixième et la huitième heure et fit la même chose, c'est-à-dire loua des ouvriers pour sa vigne.

La sixième heure, c'est la vocation d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui, prêtres et prophètes voyageurs du Très-Haut, ravivèrent la foi des hommes en Mésopotamie, en Syrie, en Egypte, dans la Palestine et dans tous les centres de la civilisation contemporaine.

La neuvième heure, c'est la vocation de Moïse, qui délivra les Israélites de la servitude de l'Egypte, les constitua par la loi du Sinaï en une nation prophétique et prépara par la succession des prophètes le grand Libérateur.

III. — *Enfin, étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient oisifs et il leur dit : Pourquoi*

[1] His qui in carcere erant spiritibus veniens prædicavit. Qui increduli fuerant aliquando, quando exspectabant Dei patientiam in diebus Noe. I. *Petr.* III, 19.

êtes-vous toute la journée sans rien faire? Ils répondirent: Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne.

La mission du Messie, des apôtres et de l'Eglise est désignée par *la onzième heure*, qui court depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles. Dans le style du Nouveau-Testament, toute la durée de l'Eglise chrétienne et militante ici-bas est désignée sous le nom de dernière heure [1]. Aussi, dans notre parabole, le temps consacré au règne terrestre du Messie est caractérisé avec plus de détails, comme l'époque la plus importante. Le père de famille qui s'en va à la onzième heure sur la place publique chercher des ouvriers oisifs, ne se contente pas de les envoyer simplement au travail, comme dans les heures précédentes, mais il leur demande raison de leur longue oisiveté : *Pourquoi demeurez-vous toute la journée sans rien faire? Ils répondirent : Parce que personne ne nous a loués.* Evidemment, il est ici question des Gentils que la Providence n'a jamais complétement abandonnés à eux-mêmes, et qui, en dehors de la loi naturelle gravée dans la conscience et des lumières de la révélation primitive, de celle de Noé, leur ancêtre commun, ont été plus ou moins en contact avec les Juifs, dépositaires de la loi mosaïque. Néanmoins les païens, en regard des Juifs, pouvaient s'excuser et dire à Dieu : « Si, depuis la dispersion des peuples à la tour de Babel, nous ne vous avons pas honoré d'un culte vrai, nous trouvons une excuse dans notre ignorance. Votre loi ne nous a pas été ni solennellement, ni directement manifestée. Nous avons été comme abandonnés dans les mille chemins de l'erreur [2]. » Aussi ces pauvres égarés du père de famille, dès qu'ils connaissent la nécessité de travailler

[1] Filioli, novissima hora est... Scimus quia novissima hora est. I, Joan. II, 18.

[2] Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas et quidem non sine testimonio semetipsum reliquit. *Act.* XIV, 15.

dans sa vigne, s'empressent-ils de s'y rendre sans condition et sans promesse formelle de la rémunération, se confiant à sa justice et à sa bonté. Ils ne sont pas trompés dans leur espoir, parce que leur fidélité et leur ardeur au travail ont réparé le temps perdu.

IV. — *Sur le soir, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'approchèrent, et ils reçurent chacun un denier.*

Les Gentils, ouvriers de la dernière heure, reçoivent la récompense promise à ceux qui ont travaillé, dès le grand matin, dès la première heure. L'intendant leur donne un *denier*, valeur de soixante-quinze centimes environ, prix d'une journée entière, c'est-à-dire les païens partagent avec les Juifs tous les biens de l'Evangile. Ils entrent dans la communauté de l'Eglise, « où il n'y a plus ni Grec, ni Barbare, ni Juif, ni Gentil, ni libre, ni esclave, où tous sont frères, cohéritiers de Jésus-Christ et enfants du père de famille [1]. » Dans cette communauté, avec le secours des lumières reçues et grâce à la fidélité des préceptes, ils mériteront et recevront la vie éternelle, égale pour tous, *quant à l'objet et à la durée, mais inégale quant au mode de jouissance*, suivant la diversité des mérites. Tous les élus verront, posséderont Dieu, et cela éternellement; mais l'un le verra plus clairement, le possédera plus parfaitement que l'autre, selon la pureté de son intention, la multiplicité des bonnes œuvres et l'intensité de sa charité; comme dans le firmament les étoiles sont lumineuses, mais l'une plus que l'autre; ainsi encore sur la terre, chaque fleur est belle, mais l'une l'emporte sur l'autre en beauté.

Cette égale admission des Gentils dans l'Eglise, dans le

[1] Non est Judæus neque Græcus, non est servus neque liber. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. *Gal.* III, 28.

royaume des cieux, suscitera la jalousie, les murmures de la synagogue, et sera la principale cause des troubles intérieurs du christianisme naissant, ainsi que nous le lisons dans les Actes des apôtres et dans presque toutes les lettres de saint Paul; jalousie, murmures, troubles que Jésus-Christ annonce et spécifie dans les paroles suivantes :

Ceux qui avaient été loués les premiers, venant ensuite, pensaient recevoir davantage, mais ils reçurent aussi chacun un denier. Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.

Les Juifs, fiers de leur descendance d'Abraham, de leur élection en qualité de peuple de Dieu, de leur loi du Sinaï, de la succession de leurs prophètes, du dépôt séculaire de leurs Ecritures et des oracles, rêvaient un règne messianique où non-seulement ils seraient affranchis du joug romain, mais où ils assujettiraient tous les peuples à leur domination et aux rites de la loi mosaïque. — Voyant donc que l'Eglise primitive, formée des membres de leur race, loin de chercher à attacher les nations aux cérémonies et à la suprématie de la synagogue, les déclarait indépendantes et cohéritières des mêmes lumières, des mêmes promesses, des mêmes bénédictions et associées au titre d'enfants de Dieu [1], ils en conçurent un violent dépit et s'opposèrent par la violence à l'abolition des rites mosaïques et à la liberté de l'Evangile. Ce fut la cause de la première persécution de Jérusalem et une des sources du fleuve de sang des martyrs.

Saint Paul, l'apôtre des nations et le grand prédicateur de l'égalité et de la fraternité humaine, devint surtout l'objet de leur haine acharnée. C'est à juste titre que l'intendant du

[1] Quod aliis generationibus non est agnitum filiis hominum, sicut nunc revelatum est sanctis apostolis ejus et prophetis, in Spiritu. Gentes esse cohæredes et concorporales et comparticipes promissionis ejus in Christo Jesu per Evangelium. *Eph.* III, 5-6.

père de famille, Jésus-Christ et ses envoyés leur reprochent l'égoïsme de leurs actes et de leur langage.

Mais, répondant, il dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort, n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui est à vous et allez; je veux donner à ce dernier comme à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon?

Dans leur orgueil, leur ambition et leur cupidité, les Juifs s'imaginaient un Dieu aussi étroit, aussi égoïste qu'eux, prêt à satisfaire leurs passions. Ils ne pouvaient se faire à l'idée que le Créateur du ciel et de la terre est libre de ses dons ; sans répondre à leurs plaintes insolentes et insensées, le maître de toutes choses meten relief son indépendance et la liberté de sa bienfaisance, et il rappelle les Juifs à la juste appréciation de leurs droits, aux clauses de leur convention. Mais n'allons pas croire que si Dieu peut faire ce qui lui plaît, il agisse arbitrairement, sans égard aux règles de la justice.

V. — *Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.*

Si les Gentils, les derniers *dans l'ordre de la vocation sont les premiers dans l'ordre de la récompense*, c'est qu'ils ont été aussi les *premiers dans l'ordre du mérite.* La synagogue ayant rejeté Jésus-Christ et le doux joug de l'Evangile, les apôtres se sont tournés vers les nations [1]. Celles-ci, assises depuis longtemps dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, ont marché dans la clarté de l'Evangile et

[1] Notum sit vobis, quoniam gentibus missum est hoc salutare Dei, et ipsi audient. *Act.* XXVIII, 28.

Vobis oportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes. Judæi autem concitaverunt mulieres religiosas et honestas et primos civitatis et excitaverunt persecutionem in Paulum et Barnabam et ejecerunt eos de finibus suis. *Act.* XIII, 46 et 50.

cultivé fidèlement la vigne du père de famille. Elles sont devenues les peuples modernes, illuminés des rayons de la civilisation chrétienne, tandis que les Israélites, à raison de leur aveuglement et de leur endurcissement volontaire, portant un voile épais sur leur cœur, attendent encore le bienfait du christianisme et ne se convertiront qu'à la fin des siècles, lorsque le flambeau de la bonne nouvelle aura fait le tour du globe. Ainsi se vérifie le double oracle de Jésus-Christ.

Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers, car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Tous les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont été conviés à entrer dans l'Eglise; peu ont correspondu à la grâce de la vocation; ils ont préféré leurs intérêts égoïstes, leurs viles passions à la culture de la vigne du père de famille, et se sont exclus eux-mêmes du salaire promis à la fidélité du travail; image en cela de bien des chrétiens prévaricateurs.

C'est ainsi que, dans l'ensemble de cette parabole, Jésus-Christ a exposé, à grands traits, l'histoire universelle du genre humain, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps. Mais en dehors du sens général, prophétique, cette parabole renferme encore un sens plus particulier, plus pratique pour chacun de nous.

La vigne du père de famille, c'est le règne de Dieu en nous, la culture de notre âme; *le denier*, la vie éternelle; *les ouvriers*, nous tous; *la place publique*, l'erreur, la corruption; *les oisifs*, les pécheurs, les transgresseurs de la loi divine, les infidèles aux devoirs de leur état; *les différentes heures : matin, troisième, sixième, neuvième, onzième heures*, pendant lesquelles nous sommes appelés au travail, représentent les différents âges de notre vie, *jeunesse, adolescence, âge viril, vieillesse, décrépitude*, toutes les phases diverses de notre existence que nous devons consacrer au service de Dieu. Le soir où l'intendant

distribue le prix du travail, c'est la mort, le jugement particulier où chacun recueillera le fruit de son labeur.

La durée de notre vie entière n'est que comme celle d'une journée, dont chaque heure peut être pour nous la dernière, parce que comparée à l'Univers ou à l'Eternité, elle est moins qu'un grain de sable dans l'Océan, moins qu'un point dans l'espace. Appelés par le baptême ou la pénitence au service du père de famille travaillons-nous réellement dans sa vigne? Cultivons-nous notre âme? Ne sommes-nous pas retournés sur la place publique pour y mener une vie oisive, c'est-à-dire n'avons-nous pas repris le chemin de l'infidélité, du vice, de la corruption? Un regard sur nous! Que dit notre conscience? Notre jeunesse, notre adolescence, notre âge mûr ne se sont-ils pas dissipés en vain loin de Dieu, de l'accomplissement de nos devoirs, sur la place publique, dans l'amusement, le plaisir défendu? N'avons-nous pas passé la plus grande partie de la journée sans rien faire ou sans faire ce que nous devons? Le soir ou la nuit n'approche-t-elle pas où personne ne peut plus travailler, où il faudra, bon gré mal gré, paraître devant le tribunal de notre juge, rendre nos comptes? Ah! profitons de la dernière heure qui nous est encore accordée pour nous préparer au terrible passage du temps à l'Eternité. Ne nous contentons pas d'être du grand nombre des appelés; mais efforçons-nous d'appartenir par nos bonnes œuvres et notre persévérance au petit nombre des élus.

INSTRUCTION SUR LA FRANC-MAÇONNERIE.

Sommaire. — I. Origine de la franc-maçonnerie. — II. But religieux et politique de la franc-maçonnerie. — III. Condamnation de la franc-maçonnerie.

« Quid hic statis tota die otiosi? Ite et vos in vineam meam, » *pourquoi restez-vous toute la journée sur la place publique sans rien faire? Allez, vous aussi, dans ma vigne.* Matth. XX, 6.

Dans les deux dernières instructions, nous vous avons parlé *de la nécessité et des avantages personnels* de l'apostolat de la vérité religieuse. Aujourd'hui nous voulons encore stimuler votre zèle, en vous entretenant de la conjuration organisée contre l'Eglise catholique. Si le père de famille envoie ses apôtres chercher des ouvriers pour sa vigne, « ite in vineam meam, » Satan compte également sur ses envoyés, qui enrôlent des mercenaires dévoués et qui les transforment en instruments d'iniquité. Il les a organisés dans une société secrète qui embrasse le monde entier, qui environne la vigne du Seigneur et qui pire que le sanglier de la Bible cherche à la ravager et à l'anéantir. C'est la franc-maçonnerie dont nous allons vous dire quelques mots : sujet étrange, mais qu'il importe de traiter dans la chaire de la vérité, afin de prémunir les fidèles contre le danger de la séduction.

I. ORIGINE DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Cette dangereuse association est sortie, comme organisation, des mille sectes du protestantisme.

Quant à son origine réelle, elle se rattache évidemment aux associations mystérieuses des peuples anciens du paganisme. Elle a beaucoup de rapports avec la doctrine des gymnosophistes de l'Inde, les mystères d'Eleusis, de la Bonne Déesse, avec les systèmes si variés des gnostiques et des manichéens. Plusieurs font monter les francs-maçons jusqu'aux anges du ciel, d'autres jusqu'à Adam, Caïn, Noé, jusqu'à la légende d'Adoniram, ouvrier syrien, employé à la construction du temple de Salomon. Ce sont là des niaiseries mises en avant pour éblouir le vulgaire. Il est des esprits plus sérieux qui les font descendre des templiers, échappés à la suppression de leur ordre, sous Philippe-le-Bel et Clément V au commencement du XIVe siècle. Les moines fugitifs se retirèrent dans les montagnes de l'Ecosse, s'y perpétuèrent et se joignirent au XVIe siècle au mouvement de la Ré-

forme, principalement en Angleterre et en Allemagne. D'autres encore les dérivent de Faust Socin, père du rationalisme moderne, qui rejetant tout mystère : Trinité, péché originel, Incarnation, Rédemption, arracha les fondements de l'édifice religieux, dont Luther et Calvin avaient abattu la toiture.

Quelle que soit l'origine mythique ou historique de la maçonnerie, dès le XVIIe siècle, elle paraît organisée en Angleterre, sous Cromwell, et s'est liée à d'autres associations secrètes, qui ont toujours existé soit ici, soit là, dans le monde. Le génie du mal s'est toujours complu dans les ténèbres et dans les mystères d'iniquité : « Qui male agit odit lucem [1]. »

Quoi qu'il en soit, la maçonnerie a pris aujourd'hui de formidables proportions. Elle compte huit millions d'adeptes, réparties dans cinq mille loges. Un million et demi appartiennent à la France. Aussi, selon les frères, la longueur d'une loge s'étend de l'Orient à l'Occident, sa largeur du Septentrion au Midi ; l'Univers n'est qu'une loge. Durant le moyen âge, le manichéïsme, avec ses nombreuses ramifications, formait une société secrète des plus dangereuses, qui se liait aux mystérieuses initiations du paganisme et qui se faisait un jeu du serment et du parjure pour garder son secret : « Jura, perjura, noli prodere secretum. » A l'imitation du manichéisme, la maçonnerie se parjure mille fois plutôt que de trahir son secret, dont le dernier mot ou le mot d'ordre n'est jamais connu que de quelques initiés.

Le commun des martyrs se laisse duper par les apparences et entre dans cette association, sous prétexte de bienfaisance et d'assistance réciproque. A l'aide de mots sonores : *justice, humanité, raison, tolérance, philosophie* et aujourd'hui *science, libre pensée, libre conscience, progrès, libéralisme*, un grand nombre de riches, de nobles, souvent des gens honnêtes et d'excellents citoyens, entrent de bonne foi

[1] Joan. III, 20.

dans cette société. Les initiés disent de ces dupes : ils font nombre et remplissent nos caisses, « augent et numerum et ærarium. »

La maçonnerie se vante de n'être qu'une société bacchique et philanthropique. Aux libations de Bacchus, elle cherche aussi à joindre les plaisirs faciles de Vénus. C'est pourquoi, pour le charme des frères, elle attire dans ses loges, qu'elle appelle alors *temple d'amour et de félicité*, un grand nombre de femmes curieuses chargées de péchés et de concupiscence [1]. Dans cette atmosphère bacchique et sensuelle, les libres-penseuses deviennent des libres-viveuses. Mais qu'on ne se trompe pas, derrière ces mœurs empruntées au gnosticisme et au manichéisme se cache un plan vraiment infernal.

Comme toute grande hérésie ou apostasie, la maçonnerie poursuit un double but à la fois religieux et politique.

II. BUT RELIGIEUX ET POLITIQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Selon la teneur de ses statuts, la maçonnerie prétend ne jamais parler ni religion ni politique dans ses loges ou réunions politiques qu'elle nomme ses temples. Son but est essentiellement religieux et politique. Elle affirme elle-même qu'elle veut détruire deux monstres : *la superstition et la tyrannie;* en d'autres termes le christianisme et l'ordre social fondé par lui [2].

Les noms de Dieu, de grand architecte, de Jésus-Christ, de saint Michel, de saint André, de saint Jean-Baptiste, de Bible, d'Evangile brillent dans tous les rituels de la franc-maçonnerie; mais c'est là l'efficace de l'hypocrisie la plus profonde, aux yeux de la secte; tous ces noms ne sont que symboliques; les initiés, à l'imitation des élus du manichéisme,

[1] Penetrant domos et captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis quæ ducuntur variis desideriis. II. *Timoth.*, III, 6.

[2] Mgr Kethler, Baruel. *Jacobinisme, Maçonnerie.* 3 vol., *bibliothèque de la ville de Nancy.*

y attachent d'autres idées que le vulgaire. La maçonnerie possède, comme tous les philosophes, tous les gnostiques et les réunions mystérieuses du paganisme, *son enseignement exotérique* ou extérieur, et son enseignement *ésotérique* ou intérieur, l'un pour les profanes, l'autre pour les initiés. Elle rejette tout l'ordre surnaturel, divin, révélé, par conséquent tout le christianisme avec ses institutions, même toute religion positive qui s'appuie sur une révélation ou vraie ou supposée. Elle ne croit rien au-dessus de la raison et de la nature. Jésus-Christ pour elle n'est qu'un Juif coupable, crucifié. Ces paroles, *Inri,* qui se trouvent sur tous les crucifix, paroles gravées par Pilate ou mieux par l'Esprit-Saint au-dessus de la croix, ne signifient rien autre chose que Jésus de Nazareth a été conduit par un agent public nommé Raphaël à Jérusalem pour y être crucifié, comme transgresseur des lois de son pays. Saint Jean n'est que Janus, le soleil des solstices; Adoniram, qui joue un si grand rôle dans les cérémonies de réception, n'est qu'Osiris, Mithra, Bacchus, Balder, une des mille personnifications de l'astre du jour et des divinités païennes. Même le grand architecte auquel les frères paraissent tout rapporter, selon la devise des Jésuites : « Ad majorem gloriam, » n'est pas un Dieu personnel, spirituel, créateur et gouverneur de toutes choses; il se confond avec la nature, avec tous les éléments, principalement avec le feu artistique, l'âme du monde selon l'enseignement du stoïcisme [1].

Ce Dieu igné, sans conscience, sans personnalité ni liberté, né de la philosophie matérialiste du paganisme, reste assujetti au destin, à la nécessité, à une loi immuable, régulatrice du monde physique, intellectuel; il est la base des lois humaines. Aussi, aux yeux de la maçonnerie comme aux yeux du stoïcisme, l'immortalité de l'âme n'est qu'une transformation continuelle. A la mort, l'âme humaine, parcelle de

[1] Cuncta parit alitque ; igne renovatur natura integra.

la grande âme de l'Univers, retourne au grand tout, à cet immense réservoir de vie, père et tombeau des ancêtres comme des descendants. La mort n'est donc qu'une *dépersonnification*, selon l'expression de Proudhon, qu'une métamorphose. L'homme est à la fois son culte, son prêtre, son Dieu. — Sous l'apparence d'un déisme vague ou mieux d'un panthéisme qui ne lie aucune pensée et qui n'enchaîne aucune conscience, l'athéisme, le naturalisme, le matérialisme est le dernier mot de la franc-maçonnerie, malgré ses feintes protestations et l'enseignement hypocrite de ses croyances spiritualistes. Elle a décidé que la croyance en Dieu est facultative.

Afin d'éblouir le vulgaire, elle singe la hiérarchie catholique et les cérémonies de son culte. Elle a son Souverain-Pontife, qui est le Grand-Orient; son épiscopat, formé de ses grands-maîtres; ses prêtres subalternes, qui sont les vénérables, les présidents des réunions; ses ministres gradués, qui s'appellent chevaliers, sous toutes sortes de formes : *chevaliers de Croix-Rose*, *chevaliers du Soleil*, *chevaliers Kadoschs*, *chevaliers de Saint-Michel*, *chevaliers de Saint-André*, etc. Dans ces rites, la maçonnerie reconnaît plus de mille grades. Parmi les simples fidèles, elle distingue *les apprentis*, *les compagnons*, *les maîtres-maçons*, *les élus*, comme autrefois le manichéisme avait *ses croyants*, *ses élus*, *ses parfaits;* elle connaît également un code de délits et de peines, par conséquent ses exclusions et ses excommunications.

Pour pousser plus loin l'efficace de la séduction, la maçonnerie prescrit une espèce de noviciat, des jongleries de baptême, de confirmation, de mariage et d'enterrement, avec des cérémonies aussi ridicules que terribles d'initiation.

Satan a toujours cherché à mordre l'Homme-Dieu au talon [1], c'est-à-dire il a toujours plus ou moins imité les insti-

[1] *Gen.* III, 15.

tutions de l'Église de Dieu : « Tu insidiaberis calcaneo ejus . »

Dans certaines loges, la maçonnerie admet la Bible, l'Evangile comme les livres les plus sublimes, et elle y fait prêter serment; mais aux yeux des initiés, nous le répétons, tous les livres, tous les cultes n'ont qu'un mérite relatif. Ils regardent tous les écrits sacrés, ainsi que toutes les religions comme des œuvres humaines, comme l'épanouissement du progrès des siècles. La maçonnerie ne croit pas à la nécessité d'un Rédempteur ou d'un médiateur, loin d'admettre la divinité de Jésus-Christ. — Elle s'élève au-dessus de toutes les religions qu'elle regarde comme l'effet du particularisme; elle se déclare la religion universelle, qui n'a d'autre temple que la nature, d'autre but qu'une idée vague d'humanité et de prétendu progrès, sous la bannière apparente d'un naturalisme religieux, sans symbole, mais dans la réalité, nous ne nous lassons pas de le dire, sous la peau de l'athéisme et du matérialisme.

Voici comment Proudhon, cet enfant terrible, raconte lui-même sa profession de foi, lors de son admission, et le sens que la maçonnerie française et étrangère y attache. Le vénérable ou le président de la loge lui ayant adressé les trois questions d'usage et de pure convention, entendit les réponses suivantes :

« Que devez-vous aux hommes? — La tolérance.

« Que devez-vous à la patrie? — Le dévouement.

« Que devez-vous à Dieu? — La guerre.

« Le déisme de la franc-maçonnerie est, « poursuit Proudhon, » un pied-à-terre provisoire pour tous ceux qui ont renoncé à la religion de leurs pères : par de là le cérémonial, qui n'a pas même le mérite d'exciter la curiosité des profanes, est une philosophie supérieure qui ne se communique pas. Son Dieu n'est pas Jéhovah, *un principe différent de la matière* qu'il crée, anime, façonne par son action souveraine. Son principe, c'est *l'équilibre*, l'emblème de la Révolution : aplomb, niveau, équerre, équilibre, voilà une image

qui se voit, qui se comprend, qui s'analyse, qui ne laisse derrière elle aucun mystère. Le Dieu des maçons n'est ni substance, ni cause, ni âme, ni monde, ni Créateur, ni Père, ni Verbe, ni amour, ni Paraclet, ni Rédempteur, ni Satan, ni rien de ce qui correspond à un concept transcendant : toute métaphysique est écartée. La franc-maçonnerie ne repose pas sur un dogme et une adoration; elle n'affirme rien que la raison ne puisse clairement comprendre et ne respecte que *l'humanité.*

« En déclarant la guerre, suivant mon expression malheureuse, à tous les dieux substantiels, causatifs, verbaux, justifiants, rédimants, j'étais, sans le savoir, d'accord avec la pensée profonde de la franc-maçonnerie.

« J'ose espérer que cette exposition rapide sera reçue avec bienveillance, sans approbation ni désapprobation, *par toutes les loges de la France et de l'étranger* [1]. »

L'humanité égalitaire, sans prêtre ni prince, où règnera le niveau des personnes, des biens et des distinctions : voilà le dernier mot. Le Dieu de la maçonnerie, *c'est le grand Tout, l'Être suprême* d'Auguste Comte.

Sous le rapport politique, la franc-maçonnerie forme un parti puissant, énergique, animé d'un esprit ardent de propagande, de souplesse et de contradiction apparente. Ici elle est monarchique, là républicaine, plus loin absolutiste, ailleurs libérale ou constitutionnelle, mais dans la réalité toujours despotique, césarienne, magré les dehors de son faux libéralisme. Elle donne ses sympathies à toutes les formes politiques, pourvu qu'elles tendent à réaliser l'Etat-Eglise, l'Etat-Dieu ou l'Humanité-Dieu, ou mieux encore l'Etat, l'humanité sans Dieu réel.

Elle poursuit dans la société l'apothéose de l'homme ou celle de la multitude, l'élimination de l'élément chrétien et la sécularisation de toutes les institutions sociales, par consé-

[1] *Justice dans la Révolution et l'Église*, c. V, 30, *Franc-Maçonnerie.*

quent le naturalisme dans la famille, dans la cité, dans l'Etat, dans l'école, dans la science. Le divorce, le mariage purement civil dissoudront la famille chrétienne. La taxe des pauvres, la bienfaisance légale des dépôts forcés de mendicité, les *Work-houses*, la taxe, la sportule, voile de l'oppression des malheureux, remplaceront la charité chrétienne, ce lien si doux et si fort des âmes entre Jésus-Christ et toutes les classes de la société. Le chef de l'Etat ne relèvera plus de Dieu, ne sera plus son ministre, mais il dépendra du suffrage, il sera le mandataire, le délégué du peuple souverain; l'école purement laïque sera soustraite à l'influence du prêtre: la science ne s'appuiera plus que sur la raison, le libre examen de l'homme, sans égard à l'autorité divine. Pour réussir dans cette désorganisation universelle, la maçonnerie emploie les quatre leviers les plus puissants dans les temps modernes :

L'école,
La science,
La presse,
La fonctionnocratie.

Elle s'emparera partout de l'éducation de la jeunesse, du haut enseignement, des journaux et des fonctions élevées du gouvernement. Elle y poussera les frères et les y maintiendra afin d'être maîtresse des influences sociales et de les diriger. C'est pourquoi les hautes positions et tous les degrés des trônes européens sont occupés par des frères, qui réalisent avec un ensemble effrayant leur plan infernal.

Depuis Frédéric II, le puissant protecteur de la maçonnerie, le grand-maître est toujours un prince du sang royal. Il faut à la secte comme à toute grande hérésie une protection extérieure, une force matérielle, l'appui du sabre. Et quand la puissance est transportée d'une maison à une autre, d'un parti à un autre, elle suit la puissance en la caressant et la glorifiant dans ses attaques les plus iniques contre le catholicisme. Le césarisme d'un seul ou d'une multitude,

l'oppression ou la destruction de l'Etat chrétien, tel est l'idéal politique de la maçonnerie.

La Révolution française, qui est devenue universelle, fut caressée et préparée dans les loges alors existantes dans toutes les villes d'Europe et principalement en France et en Allemagne. C'est ce qui explique même les premiers succès du jacobinisme français en Allemagne et en Hollande, comme la maçonnerie est la clef des derniers succès de la Prusse et de la bataille de Sadowa contre l'Autriche, puissance catholique. Tous les grands organes et fauteurs de la Révolution française, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condorcet, Mirabeau, Sieyès, La Fayette, Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Marat, Santerre, Pétion, Philippe-Egalité ont été francs-maçons. Les Révolutions de 1830 et de 1848 émanent du même ordre, qui prépare, dans ses antres secrets, cette révolution sociale, démocratique, dont a parlé Babœuf. Tous les coryphées de l'impiété contemporaine sont affiliés à cette société secrète, et ils cherchent à entretenir la conjuration permanente contre le catholicisme en France, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Russie, en Italie, en Allemagne, en Portugal, en Espagne, dans les Etats-Unis, jusqu'au Mexique, la Perse et l'Arabie.

III. CONDAMNATION DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Ce n'est pas sans raison que les Souverains-Pontifes ont itérativement condamné cette société dangereuse et frappé les affiliés de l'excommunication majeure, réservée au Saint-Siége. Clément XII (27 avril 1738), Benoit XIV en 1751, Pie VII en 1821, Léon XII en 1825, Pie IX en 1864 [1] les ont chargés d'anathèmes avec leurs adhérents et leurs fauteurs.

[1] Constitutiones apostolicas quibus damnantur clandestinæ societates sive in eis exigatur sive non exigatur juramentum de secreto servando, eorum asseclæ et fautores anathemate mulctantur.

Cherchons donc à détourner de tous ces antres ténébreux nos amis et ceux sur lesquels nous exerçons une influence. Apprenons, par les menées de nos ennemis mêmes, à nous grouper autour du drapeau de Jésus-Christ, à serrer nos rangs et à marcher comme un seul homme dans le chemin de la vérité et de la vertu.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens[1].

XI, 19.

Mes frères, étant sages vous-mêmes, vous supportez volontiers les insensés. Car vous souffrez qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous prenne votre bien, qu'on s'élève au-dessus de vous, qu'on vous frappe au visage. C'est à ma confusion que je le dis, puisque nous passons pour avoir été trop faible en ce point. De ce dont ils (les faux

[1] *Epistola beati Pauli Apostoli ad Corinthios.* — Fratres, libenter suffertis insipientes, cum sitis ipsi sapientes. Sustinetis enim, si quis vos in servitutem redigit, si quis devorat, si quis accipit, si quis extollitur, si quis in faciem vos cædit. Secundum ignobilitatem dico, quasi nos infirmi fuerimus in hac parte. In quo quis audet (in insipientia dico); audeo et ego. Hebræi sunt, et ego : Israelitæ sunt, et ego : semen Abrahæ sunt, et ego : ministri Christi sunt (ut minus sapiens dico), plus ego : in laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter. A Judæis, quinquies, quadragenas, una minus, accepi. Ter virgis cæsus sum, semel lapidatus sum; ter naufragium feci : nocte et die in profundo maris fui; in itineribus sæpe; periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus : in labore et ærumna, in vigiliis multis, in fame, et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate : præter illa, quæ extrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum. Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror? Si gloriari oportet : quæ infirmitatis meæ sunt,

apôtres) osent se glorifier (mon langage est folie), je l'ose aussi. Sont-ils Hébreux? Moi aussi, je le suis. Sont-ils Israélites? Moi aussi, je le suis. Sont-ils de la race d'Abraham? Moi aussi, je le suis. Sont-ils les ministres de Jésus-Christ? Je parle en insensé, je le suis plus qu'eux; j'ai subi plus de travaux, plus de prisons, plus de coups, plus de dangers de mort. J'ai reçu des Juifs cinq fois trente-neuf coups; trois fois, j'ai été battu de verges; une fois, j'ai été lapidé; trois fois, j'ai fait naufrage; j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer, souvent en voyage dans les périls des fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu de la cité, dans les périls de la solitude, dans les périls sur la mer, dans les périls de la part de faux frères, dans le travail et les soucis, dans les veilles fréquentes, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Outre ces maux extérieurs, tous les jours une foule d'affaires et la sollicitude de toutes les églises. Qui devient faible sans que je sois faible? Qui est scandalisé sans que je brûle? S'il faut se glorifier, c'est de ma faiblesse que je me

gloriabor. Deus et pater Domini nostri Jesu-Christi, qui est benedictus in sæcula, scit quod non mentior. Damasci præpositus Gentis Aretæ regis custodiebat civitatem Damascenorum, ut me comprehenderet; et per fenestram in sporta dimissus sum per murum, et sic effugi manus ejus. Si gloriari oportet (non expedit quidem), veniam autem ad visiones et revelationes Domini. Scio hominem in Christo ante annos quatuordecim (sive in corpore nescio, sive extra corpus nescio, Deus scit), raptum hujusmodi usque ad tertium cœlum. Et scio hujusmodi hominem (sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit), quoniam raptus est in paradisum, et audivit arcana verba quæ non *licet homini loqui*. Pro hujusmodi gloriabor, pro me autem nihil gloriabor, nisi in infirmitatibus meis. Nam et si voluero gloriari, non ero insipiens, veritatem enim dicam : parco autem ne quis me existimet supra id quod videt in me, aut aliquid audit ex me. Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ qui me colaphizet. Propter quod ter Dominum rogavi, ut discederet a me : et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea : nam virtus in infirmitate perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.

glorifierai. Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens pas. A Damas, le gouverneur de la province, au nom du roi Arétas, faisait soigneusement garder la ville pour se saisir de moi; mais par une fenêtre on me descendit dans une corbeille le long de la muraille, et je me sauvai ainsi de ses mains. S'il faut se glorifier (cela n'est pas avantageux), je viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme en Jésus-Christ, qui, en son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme, si ce fut en son corps ou sans son corps, Dieu le sait, fut ravi dans le Paradis et qu'il entendit des paroles secrètes qu'il n'est pas permis à un mortel de révéler. D'un tel homme, je me glorifierai; mais de moi, non, si ce n'est de mes faiblesses. Si je voulais me glorifier, je pourrai le faire sans imprudence, car je ne dirai que la vérité, mais je me retiens, de peur que quelqu'un m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou entend de moi. Et de peur que la grandeur des révélations ne m'élevât, il m'a été donné un aiguillon dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de m'en délivrer, et il m'a répondu : « Ma grâce vous suffit, car ma puissance éclate davantage dans la faiblesse. » Je me glorifierai donc volontiers dans mes infirmités, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Motifs qui forcent saint Paul à se justifier et à faire son éloge. — II. Souffrances physiques, morales et intellectuelles de l'apôtre dans l'intérêt du salut des autres. — III. Ses visions et révélations. — IV. Souffrances de saint Paul dans l'intérêt de son propre salut.

I. — Nous avons déjà dit quelles difficultés saint Paul avait eues à fonder la chrétienté de Corinthe et comment à son

départ pour l'Asie, par l'arrivée de faux apôtres, elle s'était divisée en plusieurs partis hostiles : *parti de Paul, parti d'Apollon, parti de Céphas, parti du Christ.* La première lettre portée par Tite aux Corinthiens avait pour but principal d'apaiser les esprits et de les ramener à l'union. L'apôtre inquiet du résultat de ses remontrances était revenu d'Ephèse en Macédoine et attendait avec anxiété l'arrivée de son disciple. Il apprit l'heureux succès de sa mission près de ses partisans et ceux d'Apollon [1]. Cette joie néanmoins fut mélangée de douleurs, en entendant dire que quelques-uns persévéraient dans leur impudicité; que le parti de Céphas ou des chrétiens judaïsants continuait à prêcher la nécessité des cérémonies de la loi et à accuser sa personne, son apostolat, ses actes, ses intentions, le faisant passer pour un intrus, un ambitieux, un homme léger, sans consistance. L'apôtre écrivit donc une seconde lettre aux Corinthiens pour les consoler, les fortifier dans leur heureux retour à la paix; mais afin de fermer la bouche à ses adversaires, il se vit forcé de faire son éloge et de relever son apostolat. Cette lettre, à la fois consolatrice et apologétique, a été écrite soit à Philippes en Macédoine, soit à Nicopolis en Grèce, selon Baronius, vers l'an 54 ou 58 de l'ère chrétienne.

L'apôtre, avant de commencer son éloge, l'appelle une folie que la nécessité et la vérité lui arrachent. Il donne les motifs de sa conduite et fait le portrait des faux apôtres qui cherchent à prêcher un autre évangile.

Animé d'une sainte jalousie, il veut conserver à ses chers Corinthiens *la virginité* de la foi dans le Christ, comme un paranymphe dévoué garde, dans l'intérêt de l'époux, l'honneur et la chasteté de la vierge qui lui est confiée. Ainsi il craint que comme Eve a été séduite, ils ne se laissent circonvenir par les ouvriers astucieux, par les ministres de Satan, qui se transforment en apôtres du Christ, à l'imitation de

[1] II. *Cor.* VII.

leur maître, qui sait prendre les dehors d'un ange de lumière. Et que font-ils, ces faux apôtres, pour les pervertir? Ils cachent leur hypocrisie, sous l'enflure d'une science prétentieuse, et se montrent tyranniques, pleins d'orgueil, de cupidité et de jactance.

Mes frères, étant sages vous-mêmes, vous supportez volontiers les insensés, car vous souffrez qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on prenne votre bien, qu'on s'élève au-dessus de vous, qu'on vous frappe au visage. C'est à ma confusion que je le dis, puisque nous passons pour avoir été trop faible en ce point.

Saint Paul, pour gagner à Jésus-Christ les Corinthiens, très-tenaces, comme le sont d'ordinaire *tous les marchands*, et fusionner les Juifs et les païens, avait annoncé la bonne nouvelle avec un désintéressement absolu, d'un ton simple et modeste, quoique profond. Il prêchait l'abolition des cérémonies de la loi, la sainte liberté de l'Evangile et confirmait sa doctrine par un grand nombre de miracles. Les faux apôtres, au contraire, comme il arrive toujours dans l'hérésie, le schisme ou une révolution religieuse, remplacèrent la liberté évangélique par le despotisme, le désintéressement par l'exigence de grosses rétributions, l'humilité par l'orgueil, le respect des personnes par l'outrage et l'insulte, la pureté du fonds par le clinquant de la forme et par un galimatias philosophique. Ils imposèrent le joug de la loi mosaïque, et par leurs menées arbitraires, ils nuisaient au progrès de la foi. C'est pourquoi saint Paul reproche ironiquement aux Corinthiens de supporter une pareille tyrannie et avoue que sa conduite à leur égard contraste étrangement avec celle de ces faux docteurs, qui cherchent à ravaler son ministère. Voulant répondre catégoriquement à leur forfanterie, il se voit dans la nécessité de se justifier, de donner ses titres de véritable apôtre de Jésus-Christ, par conséquent de faire son éloge. Mais dans cette louange quelles précautions ! quelle mesure! quelle humilité même! quelle lumière jetée

sur ses souffrances surhumaines! Avant de commencer la justification de son apostolat, saint Paul traite plusieurs fois son langage de folie qui lui est imposée tant par ses détracteurs, qui ont l'impudence de décrier son ministère, que par les Corinthiens eux-mêmes, qui ont la simplicité de les écouter.

De ce dont (les faux apôtres) osent se glorifier (je parle en insensé), je l'ose aussi. Sont-ils Hébreux? Moi aussi, je le suis. Sont-ils Israélites? Moi aussi, je le suis. Sont-ils de la race d'Abraham? Moi aussi, je le suis. Sont-ils ministres de Jésus-Christ (mon langage est folie)? Je le suis plus qu'eux.

Les faux apôtres de Corinthe, afin d'insinuer leurs erreurs et de combattre la liberté évangélique prêchée par saint Paul, se vantaient principalement de deux choses : *de leur origine selon la chair; de leur qualité de ministres de Jésus-Christ.* A leur dire, ils descendent directement d'Héber, ancêtre d'Abraham, petit-neveu de Sem, l'aîné de la famille de Noé, dans laquelle se sont conservées la révélation, la langue primitive, l'hébreu, la connaissance du vrai Dieu et le pacte fait avec l'humanité [1]. Ils sont non des Juifs, des Grecs, mais *de vrais Hébreux* dont la religion et la langue remontent au berceau du genre humain. Ils sont aussi des *Israélites*, fils de Jacob, préféré à Esaü, son frère, et héritier des bénédictions divines, et non des Samaritains, des prosélytes, des étrangers. Ils sont encore de la race d'Abraham, ce père des croyants.

Ces avantages d'origine, de race et de langue, saint Paul répond qu'il les possède aussi bien que ses contradicteurs. Il est à la fois Hébreu, Israélite et fils d'Abraham. Mais cette jactance, basée sur l'illustration des ancêtres, l'apôtre l'appelle *une folie*. Que me sert-il d'avoir des aïeux illustres, si ma conduite les déshonore? La vraie noblesse consiste dans la vertu.

[1] *Gen.* XIV, 16.

Quant à la qualité *de ministres de Jésus-Christ* que les faux apôtres se donnent, saint Paul répond qu'il l'est *plus qu'eux*. Plus haut, il avait dit que, sous les livrées de Jésus-Christ, ils cachaient des ouvriers de Satan, avides d'honneur, de richesses et de bien-être. Abstraction faite de la vocation légitime et de l'ordre hiérarchique, deux choses caractérisent le vrai ministre de Jésus-Christ : *les miracles et les souffrances*. L'apôtre tait le côté glorieux de sa mission, *ses miracles*, pour ne parler que de ses combats, de ses peines, de ses travaux, tant extérieurs qu'intérieurs, et prouver qu'il a plus que ses adversaires l'esprit de l'apostolat, qui éclate dans la patience volontaire de toutes sortes de souffrances, dans le but de dilater le royaume de Dieu.

II. — *J'ai subi plus de travaux, plus de prisons, plus de coups, plus de dangers de mort. J'ai reçu des Juifs cinq fois trente-neuf coups; trois fois, j'ai été battu de verges; trois fois, j'ai fait naufrage; j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer, souvent en voyage, dans les périls des fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls de la cité, dans les périls de la part des faux frères, dans le travail et les soucis et les veilles fréquentes, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Outre ces maux extérieurs, tous les jours une foule d'affaires et la sollicitude de toutes les églises. Qui devient faible sans que je sois faible? Qui est scandalisé sans que je brûle? S'il faut se glorifier, c'est de ma faiblesse que je me glorifierai.*

Cette vie prodigieuse d'abnégation, de souffrances physiques, morales, intellectuelles, de dangers de toutes sortes qui environnent saint Paul chaque heure, jour et nuit, sur mer et sur terre, dans la cité comme dans la solitude, et de la part des Juifs et des païens, de la part des faux frères et de ses ennemis, auxquels il n'échappe que par un miracle

continuel de la Providence; dangers et souffrances dont saint Luc, dans ses *Actes*, ne nous avait révélé qu'une faible partie et dont les détails ne sont écrits que dans le livre de l'Eternité et connus de Dieu seul, l'apôtre l'appelle *sa faiblesse*, sa folie dont il ose se glorifier. Le dévouement qui en face de la persécution sacrifie biens, santé, honneur mondain, vie même, voilà ce qui caractérise le vrai ministre de Jésus-Christ, non le luxe, la pompe, le plaisir. Il ne place pas son bonheur dans des avantages temporels si recherchés des enfants du siècle et des faux prophètes [1].

Le cœur de l'apôtre est celui de l'Eglise universelle qui enfante, instruit, corrige tous ses enfants, participe à toutes leurs joies et à toutes leurs douleurs, se réjouit de leurs progrès dans la vertu et s'attriste de leurs scandales et de leurs chutes.

Si l'apôtre relève particulièrement les cinq fois trente-neuf coups des Juifs et les verges des Romains reçues trois fois, c'est que la flagellation était un supplice infamant, infligé pour des crimes contre la religion ou la sûreté de l'Etat: par conséquent, aux yeux du public, Paul était un impie et un rebelle. Aussi dès l'instant de sa conversion, grâce aux sourdes menées de ses compatriotes, passa-t-il pour un homme dangereux, et était-il traqué par la surveillance de la haute police. Il prend le ciel à témoin de la vérité qu'il avance.

Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens pas. A Damas, le gouverneur de la province au nom du roi, Arétas, faisait soigneusement garder la ville, pour se saisir de moi; mais on me descendit par une fenêtre dans

[1] Episcopus vilem supellectilem, mensam et victum pauperem habeat et dignitatis suæ auctoritatem fide ac vitæ meritis quærat. *Conc. Carth.* IV, c. 15. — Si gloriari oportet, forma tibi sanctorum præfigitur. Agnosce hæreditatem tuam in Christi cruce, in laboribus plurimis. Felix qui dicere potuit, plus omnibus laboravi... Si labor terret, merces invitet. Bernard, *De Considerat.* XII, c. 6.

une corbeille le long de la muraille et je me sauvai ainsi de ses mains.

Ce fait est rapporté dans les *Actes des Apôtres* [1]. Arétas, roi de l'Arabie-Pétrée ou Pierreuse, et beau-père d'Hérode Antipas, le meurtrier de saint Jean-Baptiste, avait fait la guerre à son gendre, parce qu'il avait répudié sa fille pour prendre Hérodiade et avait été vaincu par Vitellius, gouverneur de la Syrie.

Cependant, saint Paul, après avoir soulevé un côté du voile de sa vie souffrante, qui le rend mille fois martyr, nous initie aussi aux grâces extraordinaires dont il avait été l'objet et dont à juste titre il peut se prévaloir.

III. — *S'il faut se glorifier (ce n'est pas avantageux), je viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur.*

L'apôtre répète de nouveau qu'il lui répugne souverainement de se glorifier soi-même, mais, heureuse nécessité! qui force le docteur des nations à nous faire la confidence des grâces extraordinaires qu'il avait reçues et que pendant quatorze ans il avait cachées au monde. Il les appelle des *visions* et *des révélations du Seigneur,* pour les distinguer des illusions du démon. Il joint aux visions les révélations afin de nous laisser entendre qu'il a eu l'interprétation, le sens clair des choses qu'il a vues. Les compagnons de Joseph dans la prison, Pharaon, Nabuchodonosor, Balthasar, bien des prophètes ont eu des visions sans comprendre le sens des choses qui leur étaient manifestées. Saint Paul voit, entend et comprend.

Je connais un homme en Jésus-Christ, qui, en son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel, et je sais que cet homme, si ce fut en son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait, fut ravi dans le paradis et qu'il en-

[1] *Act.* IX, 24-25.

tendit des paroles secrètes qu'il n'est pas permis à un mortel de révéler.

Cet homme en Jésus-Christ, qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel, est l'apôtre lui-même, que par modestie il désigne sous le nom de tierce personne. Ce ravissement eut lieu vers la septième ou la huitième année de sa conversion, à l'époque où il fut envoyé avec Barnabé en qualité d'apôtre des nations [1].

L'Ecriture distingue *le ciel aérien*, domaine des oiseaux; *le ciel sidéral*, l'espace assigné aux astres, et *le ciel des esprits bienheureux ou l'empyrée.*

Ainsi le troisième ciel où Paul fut ravi, c'est le lieu de bonheur destiné aux élus. Saint Augustin et saint Thomas donnent des explications plus spirituelles. Ils disent : le premier ciel, c'est la première hiérarchie des Anges ou *l'ordre des Anges;* le second ciel, c'est la seconde hiérarchie *ou l'ordre des puissances;* le troisième ciel, c'est la troisième hiérarchie *ou l'ordre des trônes.* Par conséquent, l'apôtre a été porté à travers tous les chœurs angéliques jusqu'aux séraphins, où il a puisé cet ardent amour de Dieu dont il a incendié la terre. D'après cette explication, le paradis, dans lequel l'apôtre a encore été ravi et qui signifie jardin agréable, délicieux, serait le lieu même où séjournent les bienheureux. D'autres entendent par paradis un lieu de gloire plus éclatante. Quoi qu'il en soit, ce ravissement eût-il lieu avec le corps, comme le prophète Habacuc a été porté dans un instant par le ministère des Anges de la Judée à Babylone, sur la fosse aux lions, pour offrir à manger à Daniel, qui s'y trouvait [2], ou encore comme l'esprit de Dieu enleva le diacre Philippe après le baptême de l'eunuque de la reine d'Ethiopie et le transporta de Gaza à Azot [3], Paul laisse la

[1] *Act.* XIII, 2. — [2] Daniel, XIV, 32.

[3] Spiritus Domini rapuit Philippum, Philippus autem inventus est in Azoto. *Act.* VIII, 39.

question indécise. Ce qui est certain, c'est que l'âme de l'apôtre, élevée au-dessus des sens et dégagée de toute illusion, a vu, entendu, compris des choses ineffables. Moïse, sur le mont Sinaï, a vu les vestiges de la gloire du Très-Haut [1]. Pierre, Jean, Jacques, sur le Thabor, ont contemplé la gloire de leur Maître. Paul, dans le troisième ciel et dans le paradis, a vu également la gloire du Christ ressuscité et reçu, comme les autres apôtres, de sa bouche, la révélation de son Evangile [2], afin de ne leur être en rien inférieur.

Quant à l'étendue et à la nature des secrets qui lui ont été communiqués, sur l'économie de la Providence dans la vocation des Gentils et le gouvernement de l'Eglise, à travers le cours des siècles, sur les causes de la réprobation et de l'élection des hommes, sur le bonheur des élus, l'apôtre garde, par modestie, le silence et se contente de nous dire que l'intelligence de l'homme est aussi impuissante à comprendre ces choses que sa langue à les exprimer. C'est de cette extase extraordinaire où Dieu seul a agi, sans le concours naturel de l'agent humain, qu'il peut à juste droit se glorifier.

IV. — L'apôtre ayant jeté avec actions de grâce un regard forcé sur les faveurs spéciales dont il a été l'objet de la part du Seigneur, revient sur ce qu'il appelle *ses faiblesses, sur ses souffrances*. Mais ici elles changent d'objet. Ce ne sont plus les souffrances de l'homme public, de l'apôtre dans l'intérêt des âmes, c'est l'humiliation, la lutte avec le démon au profit de son propre salut.

De peur que la grandeur des révélations ne m'élevât, il m'a été donné un aiguillon dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de m'en délivrer, et il m'a répondu : Ma grâce vous suffit, car ma puissance éclate davantage

[1] *Deut.*, XXXIII.

[2] Neque enim ego ab homine accepi illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi. *Gal.*, I, 12.

dans la faiblesse. Je me glorifierai donc de mes infirmités, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi.

Chez les Romains, dans le triomphe solennel, un esclave suivait le char du triomphateur, lui criant : *Souviens-toi que tu es mortel*, « memento hominem esse. » Dieu aussi, pour tenir les saints, ses amis, dans l'humilité et les rendre plus saints encore, permet au démon de les tenter et de les éprouver de toutes manières. Quel a été cet aiguillon de la chair qui, sous la puissance d'un ange de Satan, tourmentait, humiliait saint Paul et lui donnait comme des soufflets au visage ? Les interprètes ne sont pas d'accord. Les uns pensent que c'est une maladie, une souffrance corporelle que, par une permission divine, le démon lui a envoyée comme à Job, à Antoine et à un grand nombre de saints; d'autres croient que ce sont ses fréquentes persécutions, œuvres de l'enfer; d'autres, en plus grand nombre, disent que c'est la loi des membres, dont il se plaint dans son *Epître aux Romains* [1], la concupiscence, en un mot, qui, surexcitée par l'esprit immonde, lui causa, ainsi qu'à toute âme chaste et virginale, des humiliations profondes. Il a prié trois fois (nombre ternaire pour fréquemment) le Seigneur d'être délivré de ces suggestions et images sataniques. Il a été exaucé sans l'être dans le sens de la délivrance. La grâce de son divin Maître lui a toujours assuré la victoire, dans cette lutte constante de l'esprit contre la chair. La force de Jésus-Christ éclate davantage dans la faiblesse. Plus le juste se reconnaît faible, plus le Christ est fort en lui. La conscience de son infériorité engendre la résignation à la volonté divine, la défiance de soi-même, le détachement des choses terrestres et la confiance en Dieu. En voyant, malgré la corruption du siècle, encore tant de cœurs si fragiles, se conserver purs et chastes, il s'écrie, avec saint Augustin : « Aidé du secours d'en

[1] Infelix homo ! Quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Rom.*, VII, 24.

haut, ne pourrai-je pas obtenir ce que ceux-ci et celles-là ont pu atteindre[1]? »

Dans le feu le fer perd sa rouille, et l'or en sort plus brillant; ainsi la tentation purifie le juste.

Alexandre, Jules César demandaient des ennemis forts pour avoir la gloire de les vaincre.

Contre des âmes d'élites Dieu permet au démon de violentes attaques, dans le but de leur procurer le mérite d'un plus grand triomphe.

Seigneur! donnez-nous, à l'imitation de votre grand apôtre, la grâce de souffrir, de combattre et de vaincre tous nos ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs, pour la manifestation de votre plus grande gloire!

Evangile selon saint Luc[2].

VIII, 4-16.

PARABOLE DE LA BONNE SEMENCE TOMBÉE SUR DIVERS TERRAINS.

En ce temps-là, une grande foule s'assemblant et accourant des villes vers Jésus, il leur dit en parabole : Le semeur sortit semer son grain, et en semant, une partie tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur un terrain pierreux, et ayant levé, elle sécha, parce qu'elle

[1] Tu non poteris quod isti et istæ? Projice te in eum. *Conf.*

[2] *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — In illo tempore : Cum turba plurima conveniret, et de civitatibus properaret ad Jesum, dixit per similitudinem : Exiit, qui seminat, seminare semen suum : et dum seminat, aliud cecidit secus viam, et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud ; et aliud cecidit supra petram et natum aruit, quia non habebat humorem ; et aliud cecidit inter spinas et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud ; et aliud cecidit in terram bonam, et ortum fecit fructum centuplum. Hoc dicens, clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat. Interrogabant autem eum discipuli ejus, quæ esset hæc parabola. Quibus ipse dixit :

n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba parmi les épines, et les épines croissant avec la semence l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre, et étant levée elle porta du fruit au centuple. En disant cela, il s'écriait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre! Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Il leur dit : A vous il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu; mais aux autres, il est parlé en paraboles, parce qu'en voyant, ils ne voient pas, et qu'en entendant, ils n'entendent pas. Voici donc le sens de cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu; ce qui tombe le long de la route, ce sont ceux qui écoutent la parole, mais le diable vient et l'enlève de leur cœur, de peur que, croyant, ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie; ils n'ont pas de racines, ils croient pour un moment et se retirent au temps de la tentation. Ce qui tombe entre les épines, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole, s'en vont, et elle est étouffée en eux par les sollicitudes, les richesses et les voluptés de la vie, et ils ne portent point de fruit. Ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole, la conservent dans un cœur bon et excellent et portent le fruit par la patience.

Vobis datum est nosse mysterium regni Dei : cæteris autem in parabolis ut videntes non videant, et audientes non intelligant. Est autem hæc parabola : Semen, est verbum Dei. Qui autem secus viam, hi sunt qui audiunt, deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. Nam qui supra petram, qui cum audierint, cum gaudio suscipiunt verbum; et hi radices non habent, qui ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt. Quod autem in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt et a sollicitudinibus et divitiis et voluptatibus vitæ euntes suffocantur et non referunt fructum. Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo, audientes verbum, retinent, et fructum afferunt in patientia.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Le semeur. — II. La semence. — III. Les divers terrains ou les quatre classes d'auditeurs de la parole divine.

I. — *En ce temps-là, une grande foule s'assemblant et accourant des villes vers Jésus, il leur dit en parabole*:

Nous avons déjà vu comment Jésus-Christ, la seconde année de sa vie publique, résidant à Capharnaüm, et pressé par la multitude qui affluait de tous côtés vers lui, était monté sur une barque de la mer de Tibériade et enseignait le peuple debout sur le rivage. La parabole du semeur du bon grain est la première qui sortit de sa bouche et qu'il daigna expliquer à ses disciples.

Le semeur sortit semer son grain.

Le semeur qui sortit semer son grain, c'est le Verbe qui, dès l'origine des choses, instruisit l'homme par la révélation primitive, par les patriarches, la loi et les prophètes, et qui, dans les derniers temps, a daigné quitter sa demeure splendide, le ciel, s'incarner, devenir *le Fils de l'Homme* pour semer son grain par ses apôtres et par son Eglise à travers tous les siècles. C'est toujours la grâce prévenante, qui nous visite la première.

Cette semence première, ce bon grain qui est semé à travers le temps et l'espace, sous tant de différentes formes, quel est-il? Le Verbe incarné a daigné nous l'apprendre.

II. — *La semence est la parole de Dieu*, tant intérieure qu'extérieure, la vérité religieuse sortie du sein de l'Eternel et organisée dans l'Eglise, la doctrine évangélique dans son ensemble et dans chaque dogme en particulier; c'est encore l'exemple de Jésus-Christ et des saints, l'inspiration de la grâce et tout ce qui peut nous porter au bien.

A juste titre, la parole de Dieu, la vérité religieuse est

comparée à une semence. Elle en possède l'énergie et les propriétés. Celle-ci, le cultivateur la confie à la terre, en la répandant de ses mains. Celle-là, sortant de la bouche du Christ ou de celle de ses ministres, est déposée dans l'oreille et le cœur de l'auditeur. Une plante, un arbre se trouve tout entier dans sa semence; la vie du plus grand saint est renfermée dans la parole de Dieu; point de fruit sans semence, point de vertu sans les institutions catholiques, sans la parole divine. Chaque espèce de plantes ou d'arbres renferme sa semence particulière et produit son semblable; le blé le blé, l'orge l'orge, le poirier le poirier, le pommier le pommier, le cerisier le cerisier, le chêne le chêne. Chaque sentence de la parole divine produit la vertu qu'elle contient. Celle qui a rapport à la crainte produit la crainte; celle qui a rapport à la confiance produit la confiance; celle qui a rapport à la chasteté produit la chasteté; celle qui a rapport au détachement des choses produit la pauvreté volontaire. Pour qu'une semence fructifie, il faut une terre végétale, l'action du soleil, de la pluie et des vents; de même pour que la parole de Dieu produise une vertu vraie, solide, un cœur préparé est nécessaire avec l'action de la grâce qui nous éclaire, qui nous touche, et celle de la tentation même qui nous éprouve. Dans la nature, la semence est différente et le semeur comme les fruits sont divers. Dans l'ordre moral, malgré la diversité des fruits, il n'y a qu'une semence, qu'une parole de Dieu, qu'une semence qui est le Verbe dont les patriarches, les prophètes, les apôtres n'ont été que l'organe et qui s'est personnifié dans son Eglise, une, catholique, apostolique, romaine. Il ne parle, il n'enseigne que par la bouche de cette mère des vivants jusqu'à la consommation des siècles [1]. Il a

[1] Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Joan. XX, 21.—Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. Matth. XXVII, 20. — Pro Christo legatione fungimur tanquam Deo exhortante per nos. II *Cor.* V, 20. — Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum. I *Cor.* IV, 1.

reçu de son Père l'Evangile pour le transmettre intégralement à son Eglise et l'y conserver. Quiconque parle, enseigne sans être l'envoyé de cette Eglise unique, ne donne qu'une parole humaine personnelle, dût-il se nommer Arius, Nestorius, Eutichès, Photius, Luther, Zwingle ou Calvin. Il pourra menteusement parler au nom du Christ, mais dans la réalité il ne sera qu'un faux prophète sans mission aucune [1]. Il ne représente que sa valeur individuelle.

III. — Si le Verbe éternel est le semeur, le cœur de l'homme, dans le monde entier, à travers le temps et l'espace, forme le vaste champ qui doit recevoir la divine semence. Mais, selon l'Evangile, cette semence tombée dans quatre espèces de terrains ne produit son fruit que dans un seul; emblème de quatre classes d'auditeurs de la parole divine et dont une seule vraiment en profite et arrive au salut avec des degrés de mérite et de gloire. Notre parabole représente les divers terrains sous l'image de *chemin, de pierre, d'épines et de sol* débarrassé de tout obstacle et bien préparé.

Le chemin, où la semence ne germe même pas, mais est complétement perdue, figure les auditeurs sans foi aucune.

La pierre, où la semence rencontre un peu de terre végétale, mais en quantité insuffisante, figure les auditeurs qui ont quelques sentiments religieux, mais incomplets pour produire des fruits.

Les épines, où la semence pousse racines et feuilles, mais où elle est étouffée, figurent les auditeurs qui ont la vraie foi; mais dominés par leurs passions, ils ne produisent pas les œuvres nécessaires à la vie éternelle.

La bonne terre, où la semence se développe sans obstacle et produit des fruits abondants selon le degré de la perfection de la culture, figure les auditeurs qui ont la foi et les œuvres. Ainsi *point de foi, peu de foi, foi et passions, foi et œuvres,*

[1] Falso prophetæ vaticinantur in nomine meo : non misi eos et non præcepi eis. Jérém. XIV, 14.

voilà en abrégé la physionomie des divers auditeurs de la parole divine. Venons aux détails.

Première espèce de terrain où tombe la semence, ou première classe d'auditeurs de la parole divine.

Une partie tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent.

Explication de Notre-Seigneur.

Ce qui tombe le long de la route, ce sont ceux qui écoutent la parole, mais le diable vient et l'enlève de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne se sauvent.

Si le chemin bordé ou traverse le champ du cultivateur, celui-ci, en le semant, ne s'arrête pas devant l'obstacle. Il continue à y jeter sa semence, au risque d'en perdre une partie et de la voir tomber sur la route, de la laisser à la surface, découverte, à la merci des oiseaux du ciel. Le chemin est un terrain nullement labouré ni préparé. Ainsi Jésus-Christ par l'organe de son Eglise prêche à temps et à contretemps à toute créature. Dans cette foule qui l'entend, il est des cœurs tellement distraits, livrés à toutes les séductions de l'erreur, de la corruption, de l'infidélité, tellement sous le joug de Satan, qui rôde sans cesse autour de nous, que la semence divine n'entre ni dans leurs oreilles, ni dans leurs âmes. Semblables à un sol durci, à un chemin battu, la parole divine ne saurait les pénétrer. Ils n'apportent à l'audition ou à la méditation de la vérité religieuse aucune disposition, mais un esprit *ou de dissipation, ou d'orgueil, ou de curiosité, ou de respect humain, ou de malice*, qui en empêche le salutaire effet. Elle peut devenir pour eux une espèce de musique *mélodieuse*, comme dit le prophète, sans aucun résultat pratique [1].

Seconde espèce de terrain où tombe la semence, ou seconde classe d'auditeurs de la parole divine.

Une autre partie tomba sur un terrain pierreux, et

[1] Carmen, musicam quod suavi dulcique sono canitur et audiunt verba tua et non faciunt. Ezéch. XIII, 30.

ayant levé, elle sécha sous les rayons du soleil[1], *parce qu'elle n'avait point d'humidité.*

Explication de Notre-Seigneur.

Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie; ils n'ont point de racine; ils aiment les choses du siècle; ils croient pour un instant et se retirent, sont scandalisés au temps de l'épreuve, au moment de la tribulation et de la persécution[2].

Un terrain pierreux où il y a un peu de terre végétale est plus favorable à une semence qu'un chemin public. Mais ce terrain est insuffisant. Faute d'humidité et d'humus, la plante qui lève vite, manquant de racines assez profondes, se flétrit desséchée par l'ardeur du soleil; image de ce qui arrive à ceux qui entendent la parole de Dieu avec joie, mais sans un cœur suffisamment préparé; ils s'en laissent éclairer, toucher même. Ames sensibles, mais légères, inconstantes, mobiles, sans énergie et sans conviction arrêtée, elles ont une demi-foi, une religion vague, sans base sérieuse. L'épreuve arrive, il faut se faire violence, s'imposer un sacrifice, renoncer à une passion, à un rendez-vous, à un commerce criminel. Il est peut-être nécessaire de s'exposer à la perte de quelque bien, de la santé, de la vie. Adieu la résolution prise, la conversion commencée, la bonne voie suivie! On retombe dans le train ordinaire de ses penchants déréglés et sous le poids de ses chaînes précédentes. Témoin Judas, Hérode, meurtrier de saint Jean-Baptiste, le jeune homme riche de l'Evangile, Félix, Agrippa.

L'arbre spirituel, l'édifice sans racine comme l'édifice sans fondement, tombe sous le souffle du vent déchaîné.

Troisième espèce de terrain, ou troisième classe d'auditeurs de la parole divine.

Une autre partie tomba parmi les épines et les épines

[1] Sole orto. MATTH. XIII, 6.

[2] MARC IV, 17. — Temporales sunt. MATTH. XIII, 21.

croissant avec la semence l'étouffèrent et elle ne donna pas son fruit[1].

Explication de Notre-Seigneur.

Ce qui tombe entre les épines, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole, s'en vont, et elle est étouffée en eux par les sollicitudes, les richesses et les voluptés de la vie, et ils ne portent point de fruit.

La semence qui tombe parmi les épines trouve un sous-sol fertile; elle s'y développe librement, elle s'épanouit en feuilles luxuriantes; mais les épines cachées dans le terrain croissent avec la semence, l'enlacent, la serrent, empêchent la libre circulation de l'air et de la lumière et l'étouffent : image de ceux qui écoutent la parole de Dieu avec un cœur bien préparé, mais malheureusement plein d'attachement aux choses de la terre qui ne sont mauvaises que par l'abus, par un excès d'affection; obstacles qui, tôt ou tard, arrêtent la bonne impression de la vérité religieuse. Ces obstacles, Notre-Seigneur les spécifie : ce sont *les sollicitudes du siècle, la tromperie des richesses* et *les plaisirs de la vie.* Oui, l'homme, malgré la bonté de ses dispositions et la solidité de l'éducation chrétienne, lorsqu'il n'est pas sur ses gardes et qu'il se laisse entraîner par le souci des affaires, la séduction, l'attrait des richesses, l'amorce des plaisirs, les illusions de la concupiscence, tombera dans des piéges inextricables. Il perdra la liberté de l'esprit, la paix du cœur : il sera comme étouffé, accablé sous le poids de ses occupations journalières ou de ses passions, sans avoir un moment à donner à l'œuvre principale de son salut et de l'éternité. O souci des affaires! O richesses! O plaisirs! que vos charmes sont trompeurs! Sous des fleurs apparentes, vous cachez des épines réelles et les plus grands dangers.

Usons de ce monde sans lui livrer l'âme. *Avant tout,*

[1] Fructum non dedit. Marc. IV, 7.

cherchons le royaume de Dieu et sa justice et le reste nous sera donné par surcroît.

Quatrième espèce de terrain où tombe la semence, ou quatrième classe d'auditeurs de la parole divine.

Une autre partie tomba dans la bonne terre et étant levée, elle porta du fruit, soit cent, soit soixante, soit trente[1].

Explication de Notre-Seigneur.

Ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole, la conservent dans un cœur bon et excellent et portent du fruit par la patience, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente.

Le terrain fécond en fruits dans notre parabole, non-seulement est bon, mais il est débarrassé des pierres et des épines. La semence ne rencontre d'obstacle ni en haut, ni en bas, ni à la racine, ni à la tige. Ce terrain a trois degrés de fertilité. Il produit soit *trente*, soit *soixante*, soit *cent*, suivant la perfection de sa culture. La main qui l'a fécondé attend avec patience, jusqu'au temps de la moisson, le résultat de son travail : image de l'âme fidèle dont la foi ferme s'épanouit librement et produit de jour en jour des fruits plus abondants de patience, d'humilité, de charité jusqu'à la mort, temps de la moisson spirituelle. Dans cette fidélité persévérante, il y a divers degrés, suivant l'intensité de l'amour de Dieu et l'héroïsme des sacrifices; degrés figurés par les fruits de trente, de soixante, de cent dont parle l'Evangile.

Notre-Seigneur ayant proposé cette parabole et voulu nous rendre attentifs sur les vérités importantes qu'elle contient, s'écria :

Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre!

Notre-Seigneur daigne également nous dire quels sont ceux

[1] Matth. XIII, 8. — Marc. IV, 8.

qui ont des oreilles pour entendre et ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre.

Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole; il leur dit : A vous il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, mais aux autres il est parlé en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en entendant ils ne comprennent pas [1].

Dans ce monde et parmi les auditeurs de la parole divine, s'opère un jugement redoutable. L'abus de la grâce en amène la diminution, la soustraction, et fait place à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur. Au contraire, la fidélité à la lumière céleste et à la parole divine produit un accroissement de lumière et de grâce. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit à ses apôtres : A vous qui profitez de mon exemple, de ma doctrine, de mes miracles, *il vous est donné de connaître, de comprendre les mystères du royaume des Cieux. Heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. Je vous le dis : en vérité beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu* [2].

Quant aux pharisiens superbes, aux Juifs incrédules qui, malgré mon exemple, mes miracles, ma doctrine réduite en sentences courtes, vives, frappantes, formulée dans le discours sur la montagne, s'obstinent à rester aveugles, sourds et à méconnaître le temps de leur visite, je ne veux pas continuer *à jeter les perles devant les pourceaux*, à exposer ma doctrine à la profanation, au mépris, à l'insulte. Je ne leur parle qu'en paraboles, parce qu'ils sont incapables, indignes d'un autre enseignement [3], *et parce qu'en voyant*,

[1] Quia videntes, non vident. MATTH. XIII, 13.

[2] Vestri beati oculi quia vident et aures vestræ quia audiunt. MATTH. XIII, 16.

[3] Illis qui foris sunt, in parabolis omnia fiunt. MARC. IV, 11. — Prout poterant audire. MARC. IV, 33.

ils ne voient pas, et parce qu'en entendant, ils n'entendent pas. En eux s'est accomplie la prophétie d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux et vous ne verrez point. Le cœur de ce peuple s'est endurci; il a fermé ses oreilles et ses yeux, de peur d'entendre, de voir, de comprendre, de se convertir et d'être guéri.

Si dans l'ordre naturel les plus grands talents s'engourdissent et se perdent dans l'inertie, la paresse, et augmentent proportionnellement au travail et à l'effort, dans l'ordre spirituel, l'âme recevra également d'autant plus de grâces qu'elle aura été plus fidèle. La fidélité produit l'abondance, et l'infidélité la misère.

Puissions-nous donc ôter de notre cœur tous les obstacles à l'élément divin, afin d'aller de lumière en lumière jusqu'à la splendeur de l'éternel jour!

INSTRUCTION.

SUITE DE L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ.

SOMMAIRE.—I. Comment faut-il exercer l'apostolat de la vérité.— II. Quelles personnes peuvent surtout l'exercer.

« Exiit qui seminat seminare semen suum, » *le Sauveur sortit semer son grain.* LUC, VIII, 5.

Dans la dernière instruction nous avons vu quel est le formidable complot formé contre l'Eglise par la Franc-Maçonnerie, et quel but infernal cette société dangereuse poursuit sous le rapport religieux et politique. C'est donc à juste titre que les Souverains-Pontifes l'ont itérativement frappée de leurs anathèmes. Nous nous garderons donc de rester ou de devenir membres d'une pareille association. A l'erreur si multiple et si audacieuse, nous opposerons l'apostolat de la vérité. A cette fin,

Nous allons méditer aujourd'hui : 1° *sur la manière d'exercer l'apostolat de la vérité;*

2° *Sur les personnes qui peuvent utilement exercer cet apostolat.*

I. COMMENT DEVONS-NOUS EXERCER L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ.

Par la *prière*, par l'*exemple* et par la *parole*. Chacun peut prier pour son frère et lui donner le bon exemple. Ce genre d'apostolat est de précepte naturel et divin. Nous nous contentons de l'indiquer. Quant à *l'apostolat de la parole*, il faut l'exercer avec sagesse et prudence, examiner la disposition des esprits.

La vérité est une semence, « semen verbum Dei. » Pour la germination d'une plante et la production de son fruit, il ne suffit pas que la semence soit bonne, il faut encore qu'elle soit semée dans un terrain bien préparé, dans le temps et les circonstances voulues. Selon l'Evangile du jour, la semence peut tomber *sur le chemin*, *sur la pierre*, *au milieu des épines* ou sur *une bonne terre*. Ce n'est que le terrain préparé qui produit trente, soixante, cent, suivant le degré de culture. Le cœur de l'homme est la terre où la vérité sera semée. Mais hélas! que de fois ce pauvre cœur n'est-il pas un grand chemin ouvert à tous les passants, à la fougue et à la mobilité de toutes les passions qui empêchent la germination de la bonne semence. Que de fois encore ce malheureux cœur n'est-il pas une pierre dure, que les rayons du soleil de vérité ne peuvent amollir? Que de fois aussi ce cœur n'est-il pas environné d'épines et comme oppressé par les soucis d'une pénible existence, l'embarras des affaires, des richesses et par l'amorce des plaisirs?

En semant la vérité, il est donc nécessaire d'observer la nature du terrain, la disposition des esprits. Un homme, dans l'effervescence d'une passion, n'entend pas raison. La tempête calmée, l'orage passé, l'âme devient de nouveau accessible à la vérité.

Quoiqu'il soit commandé aux prêtres de prêcher *à temps*

et contre temps, « opportune et importune, clama, ne cesses, » néanmoins l'apostolat laïque n'aura pas un caractère d'importunité. Il ne peut utilement s'exercer que dans des conjonctures opportunes, « tempore opportuno, » dans des circonstances particulières. Un regard, un geste, une parole suffisent quelquefois pour arrêter un grand scandale et produire un immense bien. Par exemple, dans un atelier, une réunion, on parle mal de la religion, du Pape et de ses ministres; un maintien réservé, un mot suffisent parfois à imposer silence à la langue ignorante et blasphématrice. Mais il est surtout des instants favorables où tout homme est prêt à déposer haine et persécution. Oh ! qu'on soit assez charitable pour saisir ces circonstances. Saint Paul nomme ces précieux moments jours de salut, « dies salutis, » temps privilégié, « tempus acceptabile. » Et quels sont ces instants fortunés où l'on puisse jeter avec succès la semence divine ? C'est dans un temps de mission, de jubilé, de grâce extraordinaire. C'est lorsqu'un malheur, un revers soudain frappe l'homme plongé dans l'indifférence religieuse, lorsque la mort d'un parent ou une maladie grave vient le visiter. Alors apparait le néant des choses humaines ; le sentiment inné de la religion se réveille et l'on sort de sa léthargie. Il ne faut alors qu'une main charitable pour soulever sur sa couche de douleur celui que la tristesse accable, le rapprocher de la piscine sacrée et le ramener au repentir, à la pénitence.

Un fléau est souvent, dans les desseins miséricordieux de Dieu, un éloquent apôtre. Un prédicateur fameux est sorti de l'Asie centrale. La frayeur le précède, la torture l'accompagne et la mort le suit. Il quitte sa patrie naturelle, les bords du Gange. Il traverse montagnes, fleuves, steppes immenses. Il entre dans notre vieille Europe avec son lugubre cortége. Sa voix retentit, comme la foudre, dans toutes les capitales de la civilisation. Il parle, et gens des villes et gens des campagnes de trembler, de fuir, éperdus d'épouvante. Chacune de ses paroles produit une catastrophe. Il glace l'homme,

fait refluer le sang des extrémités du corps vers le cœur, arrête le mouvement vital, cause des douleurs d'entrailles épouvantables, tous les traits se décomposent, les nerfs se contractent, les yeux sortent de l'orbite, le teint se noircit, et dans quelques instants le froid cadavéreux envahit la plus forte organisation. La vie n'est plus. Nous tous, nous avons entendu de près ou de loin le terrible prédicateur. Choléra! ton nom est connu du monde entier; mais pour combien d'âmes n'as-tu pas été un instrument de miséricorde!

II. QUELLES PERSONNES PEUVENT UTILEMENT EXERCER L'APOSTOLAT DE LA VÉRITÉ.

Lorsqu'une maison brûle, tout le monde est obligé d'éteindre le feu, comme le disait un ermite à un empereur de Byzance qui troublait l'Eglise et qui faisait au cénobite des reproches d'avoir quitté sa cellule pour se mêler d'affaires étrangères à la vie contemplative. La maison de notre foi brûle aujourd'hui de tous côtés. Elle est attaquée de haut en bas. Tous, nous avons le devoir de la défendre; mais surtout deux sortes de personnes, qui forment *la partie faible* de la société, sont aujourd'hui à même de répandre la vérité : je veux dire *les enfants et les femmes.*

Dieu semble avoir de nouveau choisi ce qu'il y a de plus infirme pour confondre ce qu'il y a de plus fort.

Des enfants, le Seigneur tire la plus parfaite louange, « ab ore infantium perfecisti laudem. » Que de fois un enfant de nos écoles, de nos catéchismes est pour un père, pour un frère égaré ou indifférent, un ange de lumière! L'enfant qui se prépare à la première communion peut être un véritable missionnaire dans la maison paternelle. Il racontera ce qu'il aura appris à l'école, au catéchisme, à un père, à un frère, ou à une mère même éloignée des pratiques religieuses. Il mettra dans son narré la naïveté, l'éloquence, les charmes de son âge; il attendrira souvent un vieux pécheur,

surtout lorsque le petit docteur joindra à l'instruction la docilité et la bonne conduite. Maintes et maintes fois, un père, une mère même sont venus trouver un bon curé au confessionnal et lui raconter, les larmes aux yeux, que leur enfant les a convertis. O enfants, chers enfants! puisse chacun de vous, par vos prières, par votre conduite, votre instruction, être un bon ange près de ses camarades et dans la maison paternelle!

Mais la femme, la fille, la vierge chrétienne surtout doivent être aujourd'hui des instruments de la grâce et exercer l'apostolat de la vérité.

La femme est redevable, nous l'avons déjà dit, au christianisme, de tout ce qu'elle est. Nous avons vu comment l'antiquité païenne avait avili la femme. Là où la religion de Jésus-Christ ne règne pas, la femme gémit encore sous la tyrannie de l'homme. Partout au contraire, où le christianisme a pénétré, la femme a été élevée à une vraie dignité. Dans toutes les relations sociales, en voyage, à table, elle occupe le premier rang sous peine d'incivilité. O femmes! que ne devez-vous pas à Jésus-Christ, mais aussi que n'avez-vous pas à lui rendre?

Dès l'apparition du Sauveur, la femme a eu un certain pressentiment de sa prochaine réhabilitation. Elle suivit avec enthousiasme ses pas, et l'Evangile remarque que des dames de qualité accompagnaient Notre-Seigneur dans ses courses apostoliques et pourvoyaient abondamment à son entretien ainsi qu'à celui de ses apôtres. Des femmes de mauvaises vie même, changeant de conduite sous l'impression de la grâce, se transformaient en apôtres; témoin Madeleine et la Samaritaine[1]. Lors de la douloureuse Passion, quand les apôtres étaient en fuite, quand, de tous côtés, retentissaient le *Tolle*, le *Crucifige illum*, des femmes pieuses de Jérusalem et de la

[1] Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci: numquid ipse est Christus? Joan. IV, 29.

Galilée, plus justes et plus fortes que les hommes, prenaient part aux souffrances de Jésus-Christ et se montraient inconsolables de cette mort. Aux pieds de la croix, quand le doux Sauveur était pour ainsi dire abandonné de Dieu et des hommes, la femme resta fidèle et dévouée, « stabat juxta crucem mater dolorosa. » C'est pourquoi les femmes fidèles ont été, en tout temps, d'utiles auxiliaires des apôtres. Nous les voyons, dans les épîtres de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jean, être chargées, sous le nom de diaconesses, du ministère de la charité. Elles visitaient, dans les prisons, les confesseurs de la foi, encourageaient les martyrs, aidaient les diacres dans la distribution des aumônes et, s'insinuant dans les maisons, elles devenaient d'ardentes messagères de la vérité. Aussi n'y a-t-il point de nation, en Europe, où la femme n'ait eu l'initiative de la conversion. C'est à la femme chrétienne que l'on doit la conversion de la nation franque, celle de l'Angleterre, celle de l'Espagne, celle de la Bulgarie. Qu'on parcoure l'histoire de tous les siècles et de tous les pays chrétiens, il n'est pas une grande œuvre qui n'ait eu pour fondatrice ou auxiliatrice une femme animée de l'esprit de foi. La femme baptisée et surtout enivrée du vin qui fait germer les vierges, est un autre être. Sa faible nature est transformée. Voyez le chœur innombrable de vierges et de martyres, les Agnès, les Cécile, les Lucie, les Blandine, les Perpétue, les Eulalie. Que d'héroïsme! que de traits sublimes! que de courage surhumain pour se conserver pures et défendre la fragilité de leur chair contre les séductions de toutes sortes! Et dans des temps plus rapprochés de nous, que de courses entreprises! que de douleurs souffertes en faveur de la vérité, de la part d'une Catherine de Sienne, d'une sainte Thérèse, de sainte Chantal? Filles de Saint-Charles, de Saint-François de Sales, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François d'Assises, de Saint-Dominique, je ne vous nommerai pas. Vos innombrables travaux attestent à tous les yeux ce que vous faites tous les jours pour le corps comme

pour l'âme. Ce qu'on n'a pas vu depuis que le monde existe, se rencontre tous les jours dans la société chrétienne. La femme participe à l'éducation publique. Voyez cette légion de sœurs grises, blanches, noires, bleues, de toutes les couleurs et de toutes les formes ; il y en a, en France seulement, plus de soixante mille. Elles sont dans les écoles, dans les salles d'asile, dans les hôpitaux, près du chevet des malades, près de l'enfant, près du jeune homme, près de l'âge mûr, près de la vieillesse, près du riche comme près du pauvre, près de celui qui entre dans la vie comme près de celui qui la quitte. Quand des populations entières, sous l'impression de la peur, perdent tous les sentiments de la nature, les pauvres sœurs vont soigner les pestiférés au péril de la vie. Elles sont partout où il y a une douleur à soulager, une infirmité à fortifier, un bien à faire. Elles sont en Afrique, en Amérique, en Asie, en Chine, dans les îles de l'Océanie, et répandent sur toutes les plages de l'univers les bienfaits de l'instruction et de la civilisation chrétienne. Elles quittent parents, amis, patrie, biens, toutes les douceurs de la famille; elles se privent du plus bel ornement de leur sexe, se revêtent d'une bure grossière, mènent une vie dure et pénible.

Femmes, filles chrétiennes qui m'écoutez, soyez chacune, dans le sein de vos familles, une messagère de la vérité, un ange de consolation. Disposez vos frères, vos maris, vos pères indifférents à la pratique de la religion, par votre douceur, votre bonté, votre fidélité à vos devoirs, surtout par votre silence. Saint Pierre, dans sa première épître, appelle le silence de la femme un grand moyen de conversion pour le mari infidèle, « ut si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant[1]. » Femmes chrétiennes, soyez donc une racine sainte dans votre famille par votre réserve, votre complaisance; et alors toutes les branches de votre arbre domestique seront sanctifiées, « si radix sancta et rami. » Ainsi soit-il.

[1] I. Peter, III, 1.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Première Epitre de saint Paul aux Corinthiens[1].

XIII, 1-13.

Mes frères, quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante. Quand je posséderais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et toute science, et que j'aurais encore toute la puissance de la foi, de sorte que je pourrais transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité

[1] *Epistola beati Pauli Apostoli ad Corinthios.* — Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habuero, factus sum sicut æs sonans aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam et noverim mysteria omnia et omnem scientiam, et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. Charitas patiens est, benigna est; charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati; omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. Charitas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur. Ex parte enim cognoscimus et ex parte prophetamus; cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus; quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli. Videmus nunc per speculum in ænigmate; tunc autem de facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum. Nunc autem manent fides, spes et charitas, tria hæc: major autem horum est charitas.

est patiente, elle est bienfaisante, elle ne porte point envie, elle n'agit pas avec précipitation, elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne pas le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice ; mais elle se réjouit de la vérité, elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité n'aura pas de fin. Les prophéties passeront, les langues cesseront et la science s'évanouira. Car nous ne connaissons et ne prophétisons qu'en partie. Mais lorsqu'arrivera l'état parfait, tout ce qui n'est qu'en partie cessera. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant. Mais lorsque je suis devenu homme, j'ai déposé tout ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant qu'énigmatiquement, comme à travers un miroir ; alors nous verrons face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie, alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu. Maintenant subsistent la foi, l'espérance et la charité, mais la plus excellente de ces vertus, c'est la charité.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Nécessité et prééminence de la charité. — II. Ses huit caractères positifs. — III. Ses huit caractères négatifs. — IV. Voir les choses en énigme et les voir en réalité. — V. Durée éternelle de la charité.

I. — Nous le répétons, les Corinthiens, sous l'empire de faux apôtres, étaient divisés en partis. Cette église fondée par saint Paul avait été spécialement favorisée des dons extraordinaires du Saint-Esprit. Mais au lieu de regarder cette manifestation de la puissance et de la bonté d'en haut comme un bienfait public, comme la preuve irrécusable de la vérité de la religion de Jésus-Christ et le caractère évident de la mission divine de leur apôtre, les Corinthiens se disputèrent en vrais Grecs sur la prééminence de ces divers dons. Les uns

l'attribuèrent *au don des langues*, les autres *à la prophétie*, d'autres encore *à la science*. Ainsi, les miracles qui appuyaient leur foi, loin de les unir dans la reconnaissance, engendraient indirectement leur division. Dans le but de mettre fin à ce désordre, saint Paul traça des règles dans le discernement des esprits, et établit que les grâces extraordinaires dont ses néophytes sont favorisés viennent toutes du même Maître et du même Esprit-Saint. Elles sont données pour l'utilité commune, non pour la satisfaction d'un vain orgueil ou d'un intérêt particulier [1]. Dans le corps humain, ajouta-t-il, les divers membres qui le composent ne sont pas faits pour eux-mêmes, mais conspirent tous à l'unité et au bien général. Ils participent tous à la douleur ou à la joie d'un seul. Tous les fidèles sont le corps du Christ et membres les uns des autres. Le bonheur ou le malheur de l'un doit donc faire le bonheur ou le malheur de l'autre. Dans ce corps mystique, Dieu a voulu et distingué diverses fonctions. Il nous est permis d'avoir une sainte émulation dans celles qui nous sont assignées ; mais en tendant à la perfection, il n'est jamais licite de dévier de la route royale qui est la charité [2].

Mes frères, quand je parlerais toutes les langues des hommes et des Anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante.

Si les Anciens ont défini l'éloquence, l'*action*, encore l'*action*, toujours l'*action*, saint Paul, conformément à l'esprit de l'Evangile, résume tout le christianisme dans ce mot *charité*. L'amour de Dieu et du prochain constitue le membre de l'Eglise militante, ainsi que celui de l'Eglise triomphante. Sans cette vertu reine et maîtresse, les autres vertus peuvent être utiles à la sanctification d'autrui, mais deviennent inutiles à nous-mêmes et à notre propre salut. *Le don*

[1] Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem. I. *Cor.*, XII, 7.

[2] Æmulamini charismata meliora. I. *Cor.* XII, 31.

des langues, que les Corinthiens mettaient à la tête de tous les autres, parce qu'il est le plus frappant, peut servir à l'édification publique, au progrès et à l'affermissement de la religion, mais parler tous les idiomes de la terre, même ceux des anges, quelle utilité personnelle en retire celui qui est favorisé de ce don, s'il n'a pas la charité, la grâce sanctifiante, qui le rend seule agréable à Dieu ? Celui qui est privé de cette sainteté absolument nécessaire au bonheur éternel, pût-il parler toutes les langues, est-il plus qu'un instrument de musique ou une cloche qui, en donnant ses sons harmonieux, s'use elle-même, sans aucun profit pour elle ? Il en est de même des autres grâces extraordinaires, objet de la préférence et de la jalousie des Corinthiens.

Quand je posséderais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et toute la science et que j'aurais encore toute la puissance de la foi, de sorte que je pourrais transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

Annoncer avec certitude des événements qui dépendent du choix de notre libre arbitre, expliquer avec clarté les passages obscurs des Ecritures, posséder la connaissance et la science de tous les problèmes religieux, avoir la foi au plus haut degré et la puissance d'opérer des miracles au point de transporter les montagnes, comme saint Grégoire Thaumaturge l'a fait, ce sont là, certes, de magnifiques dons qui attestent l'action d'en haut dans le sujet qui les possède, mais dons inutiles, souvent nuisibles au possesseur, s'il n'a pas la charité. On peut être apôtre, prophète, docteur, thaumaturge, homme de génie, sauveur d'une nation, bienfaiteur de l'humanité et rester un objet d'horreur et de malédiction divine. Balaam [1], Caïphe [2], Judas ont prophétisé et étaient des impies. Pour être agréable au Seigneur, de belles paroles, une haute science, des services rendus ne suffisent

[1] *Num.* XXIV, 3. — [2] Joan. II, 49.

pas ; il faut des œuvres, une sainteté personnelle, l'accomplissement de la loi dont la charité est l'abrégé. « Ce n'est pas celui qui dira : Seigneur, Seigneur, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? et n'avons-nous pas chassé les esprits des ténèbres et opéré un grand nombre de prodiges en votre nom ? Et alors je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connus ; loin de moi, ouvriers de l'iniquité [1]. »

Non-seulement les dons surnaturels tant intérieurs qu'extérieurs qui frappent et entraînent les hommes, tels qu'éloquence, prophétie, science, action miraculeuse, sont inutiles à l'agent privé de la charité, mais dans les manifestations les plus éclatantes de l'amour de Dieu et du prochain, il peut y avoir d'étranges illusions et des apparences trompeuses.

Et quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.

Quoi ! donner tout son bien en nourriture aux pauvres et se livrer soi-même à la mort la plus violente, à celle du feu, n'est-ce pas l'héroïsme de l'amour de Dieu et du prochain ? Peut-on se le représenter à un plus haut degré ? Ne vous trompez pas, nous crie saint Paul : *Tout cela ne me sert de rien si je manque de charité.* Donc, il y a une charité apparente, fausse, purement extérieure, distincte de la charité vraie, intérieure, effective. Nous n'aimons réellement Dieu et notre prochain d'une manière méritoire, que revêtus de l'habit nuptial, dans l'état de la grâce sanctifiante. Sous l'empire d'une passion ou du péché mortel, nos œuvres, quelque

[1] Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum... sed qui facit voluntatem Patris mei .. Nonne in nomine tuo prophetavimus ? Et in nomine tuo dæmonia ejecimus ?... Nunquam novi vos ; discedite a me qui operamini iniquitatem. Matth. VII, 21, 24.

héroïques qu'elles paraissent, sont réprouvées. La vanité, l'ostentation, l'orgueil peuvent faire des généreux, même des martyrs. Des philosophes, Diogène en tête, ont abandonné leurs biens par jactance. Nous lisons dans la vie d'Alexandre qu'un gymnosophiste de l'Inde s'est tué pour plaire à ce conquérant. Mutius Scævola, devant Porsenna qu'il voulait assassiner, se brûla la main, comme marque de son courage patriotique. Aux jeux olympiques, Pérégrinus, par vaine gloire, se jeta dans un bûcher ardent. Les circoncellions, dont parle saint Augustin, secte furieuse de donatistes, se précipitaient du haut des rochers de l'Afrique, afin de donner, disaient-ils, leur vie pour le Christ. Ainsi, l'héroïque sacrifice des biens ou de la vie même, s'il est vide de l'amour vrai de Dieu ne nous rend ni confesseurs, ni martyrs, mais même dignes de la réprobation éternelle. Agir en dehors de la charité, qui n'est pas possible sans la possession réelle de la vérité ou de la foi, c'est semer pour ne rien récolter.

A quels signes peut-on reconnaître cette vertu divine ?

II. — *La charité est patiente, elle est bienfaisante. Elle ne porte point envie. Elle n'agit pas avec précipitation. Elle ne s'enfle pas d'orgueil. Elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche pas ses propres intérêts ; elle ne s'irrite point ; elle ne soupçonne pas le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle endure tout ; elle croit tout ; elle espère tout ; elle tolère tout.*

Dans la vraie charité, saint Paul énumère des caractères positifs et des caractères négatifs. *La charité fait le bien et évite le mal.* Comme Dieu, dont elle porte l'image, elle a des caractères d'universalité. Elle n'a ni étendue, ni durée limitée. Elle embrasse *dans sa patience* toutes les douleurs physiques, morales, intellectuelles et tous les maux qui nous viennent soit des hommes amis ou ennemis, soit des événements que la Providence nous ménage. *Sa bienfaisance* imite celle du Père céleste qui fait luire son soleil sur les

bons et les méchants et qui envoie sa pluie fécondante sur les terres de ceux qui le louent et de ceux qui le blasphèment. Elle imite encore Jésus-Christ, qui a semé tous ses pas de bienfaits [1]. Saint Paul assigne à la charité huit caractères négatifs.

1° *La charité n'est pas envieuse.* — Son unique désir est de plaire à Dieu. N'ayant ni attachement aux choses de la terre ni souci du suffrage et de la faveur des hommes, sachant que la vertu et la grâce sont des trésors inépuisables, dont la possession ne dépouille personne, la charité ne jalouse nullement la prospérité matérielle des autres ni leurs progrès dans l'ordre surnaturel. Sous ce dernier rapport, une noble ardeur l'engage à suivre ou à surpasser l'exemple qu'elle a sous ses yeux. Elle se garde donc de succomber à la noire vapeur d'un Caïn, d'un Judas et d'un Simon le Magicien.

2° *La charité n'agit pas avec précipitation.* — La sagesse, la modération, la prudence, non l'esprit de présomption, inspirent ses desseins et ses actes.

3° *La charité ne s'enfle point d'orgueil.* — Elle sait que Dieu est l'auteur de notre être, de nos talents, de nos vertus. Succès, fortune, avantages quelconques, elle les fait remonter avec reconnaissance à leur source et ne s'attribue que la corruption et la misère de notre nature.

4° *La charité n'est point ambitieuse.* — Connaissant la brièveté de notre existence ici-bas et l'inanité des choses terrestres, elle place son point d'appui en dehors de ce misérable monde. Elle envisage la renommée, la louange, les titres, les distinctions des hommes, comme de la fumée, des jeux d'enfants, un bruit confus et contradictoire. A ses yeux, la terre n'est qu'un court pèlerinage, qu'un lieu d'exil, qu'une vallée de larmes. Ses espérances sont plus

[1] Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. JOAN., XV, 12.

hautes. Le Ciel est sa patrie et Dieu son bien suprême. C'est de sa bouche, de celle des Anges et des élus qu'elle veut être louée et glorifiée, non de celle des hommes.

5° *La charité ne cherche pas ses propres intérêts.* — Si elle dédaigne les caresses subtiles, pour ainsi dire spirituelles, de l'ambition, à plus forte raison, ne se laissera-t-elle pas entraîner à l'égoïsme, à la cupidité, à la recherche d'avantages grossiers, matériels, contraires à la justice. Elle ne met pas son Dieu dans une motte de terre, ni dans un sac d'écus.

6° *La charité ne s'irrite point.* — Dans les contrariétés, les humiliations, les revers, les insuccès, elle s'efforce à conserver la modération, la bonté, la douceur sans rancune, sans désir de vengeance, se résignant à la volonté divine.

7° *La charité ne soupçonne pas le mal.* — Elle s'abstient de juger des intentions et des motifs. Toute sa sévérité est tournée contre ses propres défauts. Elle est industrieuse à trouver des excuses aux fautes du prochain, sans les approuver. Jamais elle ne nourrit de noirs projets ou ne machine des piéges à l'innocence.

8° *La charité ne se réjouit pas de l'injustice.* — Comme elle aime le souverain bien, sa cause est celle de Dieu même. Tout ce qui attaque la majesté divine l'afflige. Le péché, l'iniquité sous toutes les formes l'attriste. Elle désire ardemment l'arrivée du règne du Christ et la fin de l'empire du mal, loin d'applaudir au progrès de l'erreur, de la corruption ou au succès des méchants.

III. — Après ces huit caractères négatifs assignés à la charité, saint Paul revient plus spécialement aux caractères positifs dont il avait donné deux, *la patience et la bienfaisance*, en termes généraux. Il en ajoute encore six autres.

1° *La charité se réjouit de la vérité.* — Selon un vieil adage, *entre amis tout est commun* [1], de même entre ceux qui

[1] Πάντα κοίνα φίλοις.

sont unis par le lien de l'amour céleste, il existe la communauté des biens spirituels : prières, sacrements, sacrifice de la messe, bonnes œuvres, tout entre dans le trésor commun. Donc l'affermissement du règne de Dieu et le progrès de la vérité, de la vertu, de l'innocence réjouissent le cœur du juste.

2° *La charité endure tout.* — L'apôtre avait déjà parlé de la patience en général. Il la spécifie ici et la veut universelle. Le juste se résigne à tous les événements heureux ou malheureux, intelligibles ou mystérieux. Il supporte ses propres imperfections, les défauts de ses frères, les croix tant intérieures qu'extérieures. Il est comme une enclume prête à recevoir tous les coups et contre-coups de la Providence.

3° *La charité croit tout. Elle a la foi divine et la foi humaine.* — Sous le rapport religieux, loin de flotter à tout vent de doctrine, elle use de sa raison pour discerner ce qui lui vient de l'esprit de vérité et de l'esprit de mensonge ; elle ne raisonne pas, lorsque Dieu a parlé ; elle ne cite pas au tribunal de ses faibles lumières des vérités qui excèdent sa portée, et dès que l'Eglise infaillible a décidé, le doute et la contradiction ont disparu. Sous le rapport des relations sociales, la charité croit facilement le bien du prochain, parce qu'elle le désire, et n'en admet le mal que sous l'impression de l'évidence.

4° *La charité espère tout.* — Elle attend fermement la rémunération de ses peines, de ses travaux et de ses combats. Elle ne désespère pas non plus de la conversion du pécheur, parce qu'elle sait que la grâce est assez forte pour briser les chaînes de l'enfer et faire d'un enfant de colère un vase d'élection.

5° *La charité souffre tout.* — L'apôtre appuie trois fois sur la patience, sous des formes et des expressions diverses, parce que cette vertu morale est une des plus importantes et des plus nécessaires. L'Evangile ne nous parle que de la croix de chaque jour qu'il faut supporter pour suivre Jésus-Christ,

que du semeur qui attend patiemment le fruit de sa semence jetée dans la bonne terre, que du poids de gloire qui attend le support de la tribulation d'un instant. Les philosophes stoïciens avaient proclamé haut cette maxime empruntée à l'esprit du christianisme : *la science* de la vie consiste à *s'abstenir* et à *patienter*, « abstine et sustine ».

L'apôtre ayant ainsi défini et caractérisé la charité qui, réduite en action, se résume dans la *patience* et la *bienfaisance*, lui donne le huitième caractère positif qui la met au-dessus de tous les dons naturels et surnaturels.

6° *La charité n'aura pas de fin. Les prophètes passeront, les langues cesseront, et la science s'évanouira.* — Prophéties, langues, science n'ont qu'une durée limitée soit à l'existence du sujet qui les possède, soit à l'état actuel de l'Eglise. Lorsqu'à la mort, notre sort sera éternellement fixé ou que l'Eglise triomphante aura remplacé l'Eglise militante, alors les oracles seront accomplis ; la propagande, l'interprétation de l'Évangile seront devenues inutiles, le règne complet de Dieu sera arrivé. Tous les justes ne formeront avec le Christ et les anges qu'une seule société unie par les liens de la charité, dans la gloire et la claire vue de la vérité.

Quoique nous puissions perdre la charité par le péché mortel, elle durera néanmoins éternellement, à l'instar du Très-Haut qui en est le principe et l'objet, tandis que les autres dons, n'ayant plus leur raison d'être, s'évanouiront avec la fin des siècles.

IV. — *Car nous ne connaissons et ne prophétisons qu'en partie ; mais lorsqu'arrivera l'état parfait, tout ce qui n'est que partie cessera.*

L'apôtre donne ici le motif de la cessation ou de la transformation de dons surnaturels, sauf la charité. Notre science, quelque grande qu'elle puisse être, n'embrasse ici-bas que partiellement les objets, à raison de la faiblesse de notre intelligence et de notre mode de perception. Nous ne connaissons qu'imparfaitement même les vérités que Dieu a daigné

nous révéler. Dans cette révélation, quel génie peut se flatter de posséder la clef de toutes les prophéties et d'en pénétrer le sens mystérieux dans leur ensemble comme dans leurs détails, dans leur étendue comme dans leur profondeur ? Le livre de l'avenir n'est-il pas cet écrit apocalyptique fermé à sept sceaux que le lion de Juda peut seul ouvrir [1]? Mais laissez arriver l'état parfait qui nous est destiné dans le séjour de gloire, alors nos faibles connaissances, fruit de nos labeurs, disparaîtront, devant les clartés éternelles, comme la goutte d'eau dans l'immensité de l'Océan. Pour nous faire comprendre cette vérité, saint Paul se sert de deux comparaisons. L'une exprime précisément l'infirmité de notre raison et l'autre l'imperfection de notre mode de perception:

Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant. Mais lorsque je suis devenu homme, j'ai déposé tout ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant qu'énigmatiquement, comme à travers un miroir. Alors nous verrons face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie. Alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu.

Au sens de l'apôtre, les connaissances dont nous sommes si fiers, ne sont que des perceptions de petits enfants, qui aboutissent principalement à des sensations et à des images. Le jugement, le raisonnement d'un nourrisson qui commence à bégayer, à parler, nous amuse par sa bizarrerie, son incohérence, sa naïveté et excite le sourire du sage. Ainsi, en est-il de tous nos trésors de science, comparés à la vision de la béatitude. De plus, comment voyons-nous maintenant les choses créées et les vérités révélées ? *Enigmatiquement, comme dans un miroir*, c'est-à-dire en images, en repré-

[1] Quis est dignus aperire librum et solvere signacula ejus ? Et nemo poterat neque in cœlo, neque in terra, neque subter terram aperire librum, neque respicere illum. Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David aperire librum et solvere septem signacula ejus. *Apoc.* V, 3.

sentations, à travers le voile des créatures. Même les mystères de notre sainte religion ne nous sont donnés que sous des symboles, sous des figures, en langage sensible. Nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont dans leur essence, dans leur nature intime. Bien plus, nous nous ignorons nous-mêmes, ainsi que le magnifique plan de la Providence ; mais dans le ciel, les voiles tomberont ; nous connaîtrons les choses dans leur réalité et nous-mêmes, comme Dieu nous connaît, certes, non aussi parfaitement que Dieu, cela est impossible à la nature créée, mais notre mode de perception sera semblable à celui de Dieu, suivant le degré de nos mérites et de notre charité.

V. — Ce regard d'aigle jeté sur les clartés du monde futur, comparé au monde présent, l'apôtre retourne sur la terre et parle des dons surnaturels, qui ne disparaissent jamais de l'Eglise militante.

Maintenant subsistent la foi, l'espérance et la charité, mais la plus excellente de ces vertus, c'est la charité. — Les grâces extraordinaires, les miracles ne sont que des manifestations intermittentes de la puissance divine. Ils ne constituent l'état normal ni de l'individu, ni de l'Eglise; mais ce qui est nécessaire, indispensable à l'individu, à l'Eglise ici-bas, c'est *la foi* qui éclaire notre intelligence, *l'espérance* qui fortifie notre volonté et la détache des choses de la terre, *la charité* qui purifie notre cœur et l'unit au souverain bien. Il n'y a ni sainteté, ni justice, sans ces trois vertus théologales ; mais la charité en tient le premier rang, parce qu'elle suppose et renferme les deux autres. On ne peut aimer Dieu sans le connaître ni espérer de le posséder un jour. Dans le ciel, nous ressemblerons parfaitement au Très-Haut ; nous n'aurons plus besoin ni de foi ni d'espérance ; nous ne serons à l'instar de la nature divine que charité, « Deus charitas est [1]. »

[1] I. Joan. IV, 8.

INSTRUCTION.

Sommaire. — Doctrine catholique de la nature et de la grâce, de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel.

« Si linguis hominum loquar et Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans aut cymbalum tinniens, » *si je parle toutes les langues des hommes et des Anges et que je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante.* I. *Cor.* XIII, 1.

L'aigle de Patmos, dans son vol hardi, s'élevant au-dessus de toute la création et de la hiérarchie des Anges, est entré, de plain pied, dans les profondeurs du mystère de la sainte Trinité, et revenu sur la terre, nous a parlé du Verbe, lumière et vie de toutes les créatures qui vivent, connaissent et aiment. Saint Paul, également ravi jusqu'au troisième ciel, nous entretient, dans l'épître du jour, de la nécessité de la charité, don inestimable du Verbe fait chair. Or, cette charité dont il est ici question, n'est pas seulement l'amour de Dieu en qualité de Créateur, mais principalement en qualité de Rédempteur, par conséquent comme auteur de notre foi et de notre espérance, comme fondateur de l'ordre surnaturel. Selon l'enseignement de l'Eglise, cette charité n'est rien autre chose que la grâce sanctifiante, ornement de l'âme, absolument nécessaire pour entrer dans le Ciel, grâce qui nous est accordée par le baptême et le sacrement de pénitence et augmentée par les autres sacrements. Pour bien comprendre la grandeur de ce bienfait et le langage de l'apôtre qui déclare que, sans la possession de ce don, ni la science, ni le sacrifice de tous les biens de la terre, ni le martyre même ne sauraient être utiles, nous allons sommairement exposer :

La doctrine *de la nature et de la grâce,* de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. Et nous espérons augmenter

notre reconnaissance envers Jésus-Christ, auteur unique de notre salut et de notre bonheur.

L'ORDRE NATUREL ET L'ORDRE SURNATUREL.

L'Être nécessaire, indépendant, qui est à lui-même son principe, sa fin et sa félicité, résumant en soi toutes les perfections : bonté sans bornes, sagesse infinie, liberté souveraine ; être un en substance et trine en personnes, qui est tout ensemble, dans son unité individuelle : puissance, intelligence, amour, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit, en un mot, Dieu, existait de toute éternité. Rien que lui n'existait. Cet être des êtres ayant voulu librement, sans coaction aucune, manifester au dehors ses perfections et partager son bonheur avec des créatures intelligentes, fit l'univers, c'est-à-dire ce qui existe. Dieu n'étant que charité[1], ne créa le monde que par un acte de libéralité. Il n'a pu agir ni par *intérêt*, ni par *nécessité*, deux mobiles qui répugnent à sa nature souverainement heureuse et parfaite. La création entière n'est, dans la réalité, qu'une grande aumône, qu'un don du Verbe, qu'un immense bienfait, parce que Dieu est la bonté personnifiée, « Deus charitas est. » « Unus est bonus, Deus[2]. » La bonté domine toutes ses œuvres, « viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona[3]. »

Dieu nous a créés à son image, intelligents, libres, immortels. La liberté, comme s'exprime saint Thomas, est la condition essentielle de l'intelligence. Sans cette faculté de la raison et de la volonté, l'homme ne serait qu'un automate, qu'une machine se mouvant dans le cercle étroit de l'instinct ou d'une force aveugle, « ubicunque est intellectus, est liberum arbitrium[4]. » Qui dit liberté dans la créature entend pouvoir de choisir entre deux objets donnés, faculté de se déterminer

[1] I. Joan., IV, 8. — [2] Matth. XIX, 17. — [3] *Gen.*, I, 31. — [4] *Summ.*, 1re p., q. 62 et 63, art. 1.

pour ou contre, d'acquiescer à ce qui est proposé ou de le repousser, par conséquent le pouvoir de faiblir, de déchoir, partant nécessité d'être réglé, modéré, contenu. Aucune créature ne peut avoir en elle-même la règle de ses actes. Dieu seul, en vertu de sa nature, possède cette souveraine indépendance et la liberté exclusive du bien, sans possibilité de défaillance ni d'erreur. Tout ce qui sort du néant est essentiellement dépendant de sa main puissante. Toute volonté inférieure doit être dirigée par la volonté de son supérieur. Sans ce frein nécessaire, il n'existe point d'ordre, mais la confusion, l'anarchie, le cahos. Or, ce qui vient de Dieu est réglé [1].

Le Seigneur, libre de ses dons, soumit le monde visible au monde spirituel, c'est-à-dire aux Anges et à l'homme. L'unité existe dans la multiplicité. La matière avec toutes ses formes, le Ciel avec tous ses actes, la terre avec toutes ses plantes et ses habitants, ne devront former qu'une immense lyre dont toutes les cordes d'accord seront unies par la nature spirituelle, afin de chanter gloire, honneur et actions de grâces au Très-Haut, dans les siècles des siècles.

L'homme, créé roi et pontife de l'univers, fut orné de tous les dons et quant au corps et quant à l'âme. Dieu lui avait manifesté sa grandeur, sa sagesse et son amour, et dans sa propre nature et à travers le voile de l'immensité des êtres; il porte en lui le reflet de l'image divine; « on y voit reluire, comme dit Bossuet, un magnifique rejaillissement de l'adorable Trinité. Dieu est, il se connaît, il s'aime. L'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père elle a l'être, semblable au Fils elle a l'intelligence, semblable au Saint-Esprit elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie, et cette même vie et cette même félicité, c'est de connaître et d'aimer Dieu, auteur de son être, de son intelligence et de son amour, c'est de le connaître, de l'aimer se manifestant dans les

[1] *Summ.*, 3e p., q. 62 et 63.

créatures, de remonter, d'aller à lui, de redescendre de lui à elles, de l'entrevoir ainsi et de l'aimer en toutes choses, et de trouver dans cette intelligence et cet amour un perpétuel accroissement d'intelligence et d'amour[1]. »

L'homme ainsi formé était un immense acte de charité; Dieu pouvait se contenter de ce premier plan, beau, magnifique, digne de lui; il aurait satisfait et au delà à toutes les lois de la justice et de la bonté. Une nature aussi privilégiée que l'homme ne devait pas avoir assez d'actions de grâces; elle voyait et aimait la bonté, la puissance, la sagesse, la grandeur de Dieu, et en elle-même, dans sa nature propre, et à travers le voile de toutes les créatures. Si Dieu se fût borné à cet état de choses, c'eût été l'ordre naturel, possible selon l'enseignement de la foi. Dans cet état, l'homme eût possédé une nature entière, parfaite, et par suite il eût été destiné à une fin et à une béatitude naturelles.

Par un excès d'amour, dont aucune intelligence créée n'eût pu concevoir l'idée sans la révélation, Dieu a voulu se donner lui-même, communiquer sa nature immortelle, divine, glorieuse à l'ouvrage de ses mains, assimiler et élever jusqu'à lui ce qui est sorti du néant. En conséquence, il arrête que les substances spirituelles, non-seulement contempleront l'ordre naturel et en jouiront, mais qu'elles verront son être à lui, l'aimeront, le posséderont, en jouiront, non plus sous l'enveloppe de ce qui est fini, borné, limité, mais en lui-même, tel qu'il est dans son immensité, dans sa lumière inaccessible: elles ne formeront avec sa société une et trine qu'une seule et même société; il les adoptera pour ses enfants, il les rendra participants de sa divinité, il les consommera dans son unité, tout en leur laissant la conscience, la distinction de leur personnalité. Pour réaliser ce plan, pour élever à la hauteur de la société incréée la société créée, le propre, l'unique Fils de Dieu par lequel tout a été fait, s'incarnera, adoptera un

[1] *Elévat. sur les mystères.*

corps et une âme, résumera en sa personne la nature corporelle et la nature spirituelle, afin d'unir, de glorifier, de diviniser pour ainsi parler la création entière; c'est jusqu'à ce faîte sublime que doit monter le monde spirituel, et avec lui et par lui le monde matériel. Par un juste retour, Dieu a voulu que ce bonheur, qui surpasse toute conception créée, qui épuise en quelque sorte la puissance divine elle-même, fût à la fois l'œuvre spéciale à lui et le prix des efforts de la créature libre et intelligente : *son œuvre à lui,* parce qu'il ne doit cet excès de félicité à la dignité d'aucune créature; *son œuvre à lui,* parce qu'aucune créature ne peut, grâce à ses forces naturelles, s'élever aussi haut, pour monter à un degré aussi sublime, y persévérer et y être couronnée, elle a sans cesse besoin d'un secours particulier de la Toute-Puissance, qu'on nomme grâce; le *prix des efforts* de la créature libre et intelligente, parce que toute créature doit se reconnaître indigne d'une pareille félicité, doit, par conséquent, dans un sentiment de soumission et d'humilité, coopérer, correspondre à l'activité divine, y ajouter sa propre activité. La force de l'agent libre est appelée à acquiescer, à consentir à la force surnaturelle, à l'aider, à l'augmenter par des efforts réitérés et par un travail constant. C'est moyennant une fidèle correspondance à l'action de Dieu par la persévérance, que les substances spirituelles seront déiformes, s'élèveront sur les ailes de l'amour et de l'attraction céleste jusque dans le sein de la divinité, où la couronne sera le prix et des efforts de la liberté d'en bas et des effusions de la libéralité d'en Haut[1].

C'est là l'ordre surnaturel ou l'ordre de la grâce, qui est au-dessus de toutes les forces non-seulement créées, mais possibles, ordre réglé par rapport à la vision intuitive de Dieu, à la déification de la créature intelligente, suivant le degré de son mérite.

[1] Coronando nos coronas dona tua. *Liturgie.*

Ainsi, l'ordre surnaturel donne pour fin à la création l'assimilation au souverain bien, la glorification en Dieu même des substances spirituelles, et par elles de toute la nature, et présuppose l'Incarnation comme moyen. L'ordre naturel, au contraire, est fondé sur la vision de Dieu, non tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il nous est donné de le connaître à travers le voile des créatures. D'après ces notions et cette distinction de la nature et de la grâce, l'homme, qui aurait pu être borné à l'ordre purement naturel, fut créé dans les deux ordres, dans *l'ordre naturel* et dans *l'ordre surnaturel*, « condens naturam et largiens gratiam. » L'ordre naturel est soumis à l'intelligence de l'homme, le secret de ses mystères est du ressort de notre raison; nous pouvons en pénétrer, en comprendre une partie, à l'aide des lumières naturelles. Dans l'ordre surnaturel, les mystères restent voilés, et nous y avons notre lutte, notre épreuve. Pour mériter d'entrer dans la société divine et d'être élevé à la gloire d'enfants de Dieu, il nous faut avoir trois vertus : *la foi*, courber notre intelligence, quelque haute qu'elle soit, sous le poids de secrets naturellement impénétrables; *l'espérance*, attendre de la bonté divine le bonheur céleste avec le concours de nos efforts libres et de la grâce; *la charité*, parce que nous devons aimer Dieu, non-seulement comme auteur de la nature, mais, par un motif plus relevé, comme auteur de la grâce. Connaître Dieu et Jésus-Christ le médiateur, voilà la vie éternelle, « hæc est autem vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum[1]. »

Résumons-nous : dans le plan actuel de la création, nous pouvons avoir deux sortes de connaissance de Dieu : la connaissance ou la vision abstraite, par laquelle nous voyons, nous connaissons Dieu par ses œuvres, par le livre de la création et les lumières de la raison. L'ensemble de cette

[1] Joan. XIV.

connaissance forme, en dehors de la révélation, la fin naturelle ou la religion naturelle possible, mais qui n'a jamais existé dans le plan actuel de la création. Nous pouvons ensuite avoir la connaissance, la vision intuitive de Dieu, par laquelle nous voyons, nous connaissons Dieu clairement, non plus par un intermédiaire, mais en lui-même et dans son essence, « sicuti est »; connaissance, vision naturellement impossible à une créature quelconque, mais qui devient naturellement possible avec l'aide surnaturelle de Dieu qu'on appelle la grâce et la gloire. L'ensemble de cette connaissance forme la fin, la religion surnaturelle, la religion chrétienne, la révélation qui nous a été manifestée, lors de la création, dans l'Eden, ensuite par les patriarches, la loi mosaïque et les prophètes, et dans sa plénitude par Jésus-Christ, et qui continue à être publiée à travers le temps et l'espace par l'Eglise catholique, seule dépositaire ici-bas de la vérité religieuse. Ainsi la religion naturelle et la religion surnaturelle sont deux ordres distincts de nature, de moyens et de fins. De la première, la fin, c'est Dieu vu dans ses œuvres ; de la seconde, c'est Dieu vu en lui-même ; pour atteindre la fin de l'une, les moyens, c'est la lumière seule de la raison ; de l'autre, c'est la lumière surnaturelle de la grâce et de la gloire ajoutée à la lumière naturelle de la raison ; ordre naturel et ordre surnaturel qu'il ne faut pas confondre ni méconnaître. Ils ont toujours coexisté dans l'humanité, avant comme après le péché originel, après comme avant l'Incarnation du Verbe.

Ces deux ordres se soutiennent et se prêtent un mutuel appui. Comme d'après le plan divin qui nous a été révélé et qui pouvait être autrement, notre destinée doit rouler dans les deux ordres, il est impossible de les scinder. L'homme reste un être mutilé, malheureux, dépouillé de sa véritable grandeur, s'il n'est point envisagé au point de vue de sa fin surnaturelle.

Dans le système actuel de la création, cet ange terrestre

a deux ailes, l'une regarde le monde visible, l'autre le monde invisible. Il ne doit se couper ni l'une ni l'autre de ces deux ailes. Il a besoin de toutes les deux pour s'élever à ses hautes destinées. C'est pourquoi toutes les institutions sociales qui ont pour mission d'abriter, de défendre, d'élever le roi de la création : famille, cité, état, école et église, doivent s'inspirer non-seulement des idées de l'ordre naturel, mais encore de celles de l'ordre surnaturel. Elles ne rempliraient nullement leur mission, elles dérogeraient aux lois du plan divin, si dans l'individu humain elles n'envisageaient que les intérêts passagers du temps, sans nul souci de ceux de l'éternité ou de l'ordre surnaturel. Nous ajoutons qu'aucune institution sociale n'a de base solide, si elle fait abstraction de l'ordre surnaturel, et que jamais dans l'antiquité même païenne, la famille, la cité, le pouvoir, la loi, l'Etat, l'éducation, la religion n'ont été étrangers aux éléments, quoique altérés, de la Révélation. Nous renvoyons pour la démonstration à l'histoire de tous les peuples.

Voici comme saint Thomas, l'ange de l'école, résume sur cette matière, la doctrine catholique : « L'homme étant créé pour une fin surnaturelle et ne pouvant pas, par des vertus purement humaines, parvenir à cette fin, qui est la possession de Dieu, il en résulte que ce n'est pas une direction humaine, mais une direction divine qui doit l'y conduire. Le roi à qui cette direction suprême appartient, est celui qui n'est pas seulement homme, mais Dieu en même temps, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, faisant les hommes enfants de Dieu, les conduit au céleste royaume, afin que les choses temporelles et les choses spirituelles ne soient pas confondues. Cette direction suprême a été confiée non aux rois, mais aux prêtres, mais surtout au souverain prêtre, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le pontife romain, à qui tous les rois du peuple chrétien doivent être soumis, comme au Fils même de Dieu. Tel est l'ordre. Le moins

se rapporte au plus, l'inférieur est soumis au supérieur, et tous arrivent à leur fin [1]. »

Conformément à cette doctrine qui est celle de tous les siècles chrétiens, Pie IX, dans son Encyclique et dans son Syllabus adressés à toute l'Eglise, s'écrie : « Là où la religion est bannie de la société civile, et la doctrine et l'autorité de la révélation divine rejetées, la vraie notion de la justice et du droit humain s'obscurcit et se perd, et la force matérielle prend la place de la justice et du droit, parce que les royaumes reposent sur le fondement de la foi catholique [2]. »

Une autre vérité de l'enseignement catholique, c'est que le péché originel affaiblit, sans les détruire en nous, les dons naturels. Notre liberté morale, condition de notre nature intelligente, nous reste quoique amoindrie, comme s'exprime le concile de Trente [3], mais l'harmonie en nous et hors de nous est troublée. Nous avons à combattre les ténèbres de l'esprit, la corruption du cœur, la révolte des sens et de toute la nature. Par la désobéissance de nos premiers parents, tous les liens qui unissaient l'homme à son créateur, à l'ordre surnaturel, furent rompus. Le Verbe éternel, nœud de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, dont nous sommes la créature et la vive image, s'offrit à son Père pour expier notre faute et rétablir l'union, l'harmonie entre les deux ordres, entre Dieu et nous. Il s'est substitué à nous, et cette substitution a été acceptée. Aux termes de la loi, Adam devait mourir et cela éternellement. Le Fils de Dieu, en s'interposant entre la justice de son Père et notre culpabilité, en consentant à mourir pour nous, brisa l'arrêt

[1] *De Regimin. princ.*

[2] Ubi a civili societate fuit amota religio, ac repudiata divinæ revelationis doctrina et auctoritas, vel ipsa genuinæ justitiæ humanique juris notio tenebris obscuratur et amittitur, atque in veræ justitiæ, legitimique juris locum materialis substituitur vis. (21 décemb. 1864, quanta curâ.)

[3] Liberum arbitrium minime exstinctum esset, viribus licet attenuatum et inclinatum. *Conc. Trid.*, sess. VI, c. I.

de notre mort éternelle, concilia les intérêts du Ciel et ceux de la terre, ceux de la justice et ceux de la miséricorde infinie, tira la vie de la mort même, le plus grand bien du plus grand mal, et détruisit, par la réversibilité de ses mérites, le venin de la faute originelle. Saint Thomas ajoute avec raison : « L'homme, après le péché, a plus besoin de la grâce, et pour plus de choses que dans l'état d'innocence, pour *mériter et pour guérir*. Avant, il n'en avait besoin que pour mériter, et il pouvait, sans la grâce, connaître les vérités naturelles, faire tout le bien naturel, aimer Dieu naturellement par-dessus toutes choses, éviter tous les péchés de l'ordre naturel, mais il ne pouvait, sans elle, mériter la vie éternelle, qui est au-dessus de la force naturelle de l'homme. Depuis, il ne peut plus, sans la grâce, connaître que quelques vérités naturelles, faire quelque bien du même ordre et éviter quelques péchés. Pour qu'il ait son pouvoir antérieur, il faut que la grâce guérisse l'infirmité et la corruption de la nature déchue. Enfin, avant comme après la chute, il a besoin de la grâce pour mériter la vie éternelle, pour croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu surnaturellement, comme objet de la vision intuitive [1]. » Le Christ ou le Verbe incarné est donc la grande figure, le centre, l'axe de l'histoire, l'âme de la civilisation chrétienne et du monde moral, le vrai ciment de la famille, de la cité, du pouvoir, de la science, de la liberté, de l'autorité, de toutes les institutions religieuses et sociales.

Mille actions à Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre salut dans le temps et dans l'éternité !

[1] *Summ.*, 1re p., q. 95, art. 1. — *Ibid.*, q. 103, art. 2, 3, 4.

Évangile selon saint Luc[1].

XVIII, 31.

JÉSUS PRÉDIT SA PASSION ET SA RÉSURRECTION ET GUÉRIT UN AVEUGLE PRÈS DE JÉRICHO.

En ce temps-là, Jésus prit à part les douze apôtres, et leur dit : Voilà que nous montons à Jérusalem et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Gentils, pour être moqué, flagellé, couvert de crachats et crucifié. Et le troisième jour, il ressuscitera. Mais eux ne comprirent rien à tout cela, et cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qui leur était dit. Comme il approchait de Jéricho, il arriva qu'un aveugle était assis au bord du chemin, mendiant. Et entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'était. On lui dit : C'est Jésus de Nazareth qui passe. Et il cria, disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui marchaient devant, le gourmandaient pour le faire taire, mais il criait encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus alors s'arrê-

[1] *Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.* — In illo tempore assumpsit autem Jesus duodecim, et ait illis : Ecce ! ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia, quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Tradetur enim Gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur ; et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget. Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. Factum est autem, cum appropinquaret Jericho, cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans. Et cum audiret turbam prætereuntem, interrogabat, quid hoc esset. Dixerunt autem ei, quod Jesus Nazarenus transiret. Et clamavit, dicens : Jesu, fili David, miserere mei ! Et qui præibant, increpabant eum, ut taceret. Ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei ! Stans autem Jesus, jussit illum adduci ad se. Et cum appropinquasset, interrogavit illum, dicens : Quid tibi vis faciam ? At ille dixit : Domine, ut videam. Et Jesus dixit illi : Respice, fides tua te salvum fecit. Et confestim vidit, et sequebatur illum magnificans Deum. Et omnis plebs, ut vidit, dedit laudem Deo.

tant commanda qu'on le lui amenât. Et lorsqu'il fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle répondit : Seigneur, que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Et aussitôt il vit, et il le suivait, glorifiant Dieu, et tout le peuple voyant cela loua l'Eternel.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Jésus prédit sa passion dans ses principales circonstances et sa résurrection. — II. Il rend la vue à un aveugle près de Jéricho. — III. Sens spirituel et moral de ce prodige.

I. — *En ce temps-là, Jésus prit à part les douze apôtres, et leur dit : Voilà que nous montons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Gentils pour être moqué, flagellé, couvert de crachats et crucifié.*

Après la résurrection de Lazare, la majorité du sanhédrin avait mis la tête de Notre-Seigneur à prix, et Caïphe, président de cette assemblée, en qualité de grand prêtre, s'était écrié en plein conseil : *Il est expédient qu'un seul meure pour le peuple, afin que toute la nation ne périsse pas*[1].

Cette prophétie involontaire d'un impie, au milieu du Sénat des Juifs, cet arrêt de mort précipité sans aucune forme juridique par crainte des Romains et pour des raisons politiques, Notre-Seigneur l'avait révélé à ses apôtres en termes généraux.

Racheter l'humanité, au prix de son sang : voilà le but de sa mission terrestre. Il était l'agneau de Dieu ôtant les péchés du monde. Aussi, dès l'instant de sa vie mortelle, toutes ses pensées, tous ses actes s'absorbaient dans sa qualité de victime ; souvent de son cœur sortait ce cri d'amour et

[1] Expedit vobis ut unus moriatur homo prò populo, et non tota gens pereat. Joan. XI, 50 et XVIII, 14.

de dévouement : « Je dois être baptisé d'un baptême. Que je souffre jusqu'à ce qu'il soit consommé [1] ! »

Notre Seigneur sachant donc qu'il touchait au terme de sa carrière ici-bas, et que sa sentence de mort était prononcée par le Sénat de sa nation, choisit lui-même l'heure, le lieu et la solennité de son sacrifice, afin de montrer qu'il a le pouvoir de donner la vie ou de la conserver [2]. Il s'était retiré au delà du Jourdain, dans un lieu solitaire, dans la ville d'Ephrem. A l'approche de la fête de Pâques, pendant laquelle, suivant les décrets éternels, il devait être immolé, il sortit de sa retraite pour se rendre volontairement au lieu choisi de son supplice. Il précédait, selon l'observation de saint Marc, ses disciples qui le suivaient pleins de stupeur et d'épouvante [3]. En route, il prit à part ses douze apôtres, confidents de tous ses mystères et leur annonça de nouveau ce qui doit lui arriver. Dans plusieurs mémorables circonstances, il avait prédit aux siens sa mort et sa résurrection, son ignominie et sa gloire intimement liées l'une à l'autre. Une première fois, lorsque Pierre, à Césarée de Philippes, au nom de tous, avait proclamé sa divinité et reçu les clefs du Ciel avec la plénitude de la souveraineté spirituelle, il avait dit à ses disciples qu'il devait se rendre à Jérusalem, souffrir beaucoup des anciens, des scribes et des princes des prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Saint Pierre le reprit lui disant : *Loin de vous de pareilles idées, Seigneur ! cela ne sera point. Mais Jésus lui répondit : Arrière, Satan, vous m'êtes un scandale, parce que vous ne comprenez pas ce qui est de Dieu,*

[1] Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur. Luc. XII, 50.

[2] Nemo tollit eam (animam) a me : sed ego pono eam a me ipso et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam ; hoc mandatum accepi a Patre meo. Joan. X, 18.

[3] Et præcedebat illos Jesus et stupebant ; et sequentes timebant. Marc. X, 32,

mais ce qui est des hommes[1]. Une seconde fois, lorsque dans la Galilée, au milieu de l'éclat de ses miracles et de sa réputation, tous les esprits étaient tournés vers lui, Jésus dit à ses disciples : « Gravez dans votre cœur cette parabole : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes. Mais ils ignoraient cette parabole et elle leur était voilée, et ils craignaient de l'interroger là-dessus[2]. » Il avait répété la même prophétie en descendant du Thabor. Dans l'Evangile du jour, Notre-Seigneur la renouvelle et en annonce le prochain accomplissement. Mais ce qu'il y a de remarquable c'est que, si dans toutes les occasions glorieuses de sa carrière mortelle, il avait toujours présente la pensée de sa passion ignominieuse, et l'exprimait ; aujourd'hui il en précise encore davantage les détails et les principales circonstances. En effet, le texte de saint Matthieu porte :

Voilà que nous montons à Jérusalem et le fils de l'homme sera livré aux anciens, aux princes des prêtres et aux scribes et ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé et crucifié[3].

Dans cette prophétie si claire, Notre-Seigneur désigne 1° *le*

[1] Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis quia oportebat eum ire Jerosolymam et multa pati a senioribus et scribis et principibus sacerdotum et occidi et tertia die resurgere. Assumens eum Petrus cœpit increpare illum dicens : Absit a te, Domine ; non erit tibi hoc. Qui conversus dixit Petro : Vade post me, Satana ! Scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed quæ hominum. Matth. XVI, 21.

[2] Stupebant autem omnes in magnitudine Dei ; omnibusque mirantibus in omnibus quæ faciebat, dixit ad discipulos suos : Ponite vos in cordibus vestris sermones istos : Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum. At illi ignorabant verbum istud et erat velatum ante eos ut non sentirent illud et timebant eum interrogare. Luc. IX, 44.

[3] Ecce ascendimus Jerosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum et flagellandum et crucifigendum et tertia die resurget. Matth. XX, 18.

Sic et Filius hominis passurus est ab eis. Matth. XVII, 12.

lieu de son supplice, Jérusalem; 2° la trahison, le Fils de l'homme sera livré; 3° le complot des prêtres, des scribes et des pharisiens; 4° sa condamnation par le Sénat de sa nation; 5° son exécution par les Gentils.

De plus, dans sa mort, il fait entrer comme raffinement de cruauté et de barbarie : 1° la *dérision;* 2° la *flagellation;* 3° les *crachats;* 4° le *crucifiement.* Et tout ce drame horrible sera suivi, le troisième jour, de la gloire de sa résurrection. Cette prophétie si détaillée et si littéralement accomplie, ne nous démontre-t-elle pas aussi clairement que la clarté du jour la divinité de Jésus-Christ, surtout lorsqu'on réfléchit au calme, à la sérénité d'esprit avec lesquels elle est faite et au courage avec lequel Notre-Seigneur marche, à la tête du collége apostolique, vers Jérusalem, théâtre de sa passion et de son triomphe? Or, ne sommes-nous pas continuellement dans la disposition des apôtres?

Mais eux ne comprirent rien à tout cela, et cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qui leur était dit.

La passion, les souffrances de l'Homme-Dieu n'ont pu entrer dans l'esprit encore charnel des apôtres. L'idée qu'ils se formaient du règne messianique était celle de leurs compatriotes. Ils rêvaient un Messie qui les rendrait temporellement heureux et délivrerait leur nation du joug des Romains. Tout leur être se révoltait à la seule pensée que celui qu'ils proclamaient le Messie attendu, le glorieux rejeton de David, le Fils de Dieu, devait mourir. Ils ne pouvaient se faire à cette conception. Elle les consternait[1]. Dans la réalité, *l'Homme-Dieu mourant* est un grand mystère. Les apôtres n'en comprirent la profondeur et l'harmonie dans le plan de la Providence qu'après la résurrection, lorsque Notre-Seigneur leur ayant donné le sens et l'intelligence des Ecritures leur eut montré la liaison nécessaire entre la souffrance et la gloire[2],

[1] Contristati sunt vehementer. MATTH. XVII, 22.

[2] Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas. LUC. XXIV, 45.

ce fondement de la vie chrétienne. Nous aussi, nous sentons courir le frisson dans nos veines, à l'idée de la souffrance. Nous reculons devant les sacrifices que nous impose l'accomplissement de nos devoirs : mais n'oublions jamais qu'il n'y a pas de résurrection glorieuse sans un calvaire plus ou moins douloureux.

Notre-Seigneur, durant tout le cours de sa vie, avait toujours devant les yeux sa passion. A son exemple, elle devint le livre principal de saint Paul, de saint Bonaventure, de saint Philippe de Néri, de tous les saints. Ils y apprirent à bien vivre et à bien mourir. A l'imitation des âmes d'élite, sachons lire et comprendre le livre de la croix. Combattons, souffrons, afin d'être couronnés[1].

Peut-être l'intelligence de cette vérité, ne nous est-elle pas plus donnée que la lumière du ciel, au malheureux que Jésus-Christ va guérir.

II. — *Comme il approchait de Jéricho, il arriva qu'un aveugle était assis au bord du chemin, mendiant; et entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'était. On lui dit : C'est Jésus de Nazareth qui passe.*

Saint Luc ne parle ici que d'un aveugle ; saint Marc nomme cet aveugle Bartimée, fils de Timée[2]; saint Matthieu en cite deux[3]. Il n'y a point de contradiction entre les divers Evangiles. Saint Luc et saint Marc n'ont voulu faire ressortir l'histoire que de celui qui était universellement connu, et qui appartenait, dit saint Augustin, à une ancienne famille tombée dans la misère[4]. Ces deux malheureux sont assis au bord du

[1] Si commortui sumus et convivemus ; si sustinebimus et conregnabimus. II. *Timoth.*, II, 12. —Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. I. *Cor.* II, 2. — Verbum enim crucis, pereuntibus quidem stultitia est: iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est. I. *Cor.*, I, 18.

[2] Filius Timæi, Bartimæus cæcus. MARC. X, 46.

[3] Ecce duo cæci. MATTH. XX, 30.

[4] *De consensu Evang.*, c. 55.

chemin, à la quête de leur nourriture de chaque jour. Ayant entendu un bruit étrange, les pas d'une grande multitude, ils s'informèrent de la cause de ce tumulte et apprirent le passage de Jésus de Nazareth, de ce grand prophète dont la puissance et la bonté étaient acclamées comme celles du vrai Messie. A l'instant, ils se mettent aussi à crier de toutes leurs forces :

Jésus, fils de David, ayez pitié de nous. Jésus alors s'arrêtant commanda qu'on les lui amenât. Et lorsqu'ils furent approchés, il leur demanda : Que voulez-vous que je vous fasse? Ils répondirent : Que nos yeux soient ouverts. Notre-Seigneur, touché de compassion, toucha leurs yeux, et ils virent et ils le suivirent, louant Dieu[1].

Dans ces aveugles, quelle confiance ! A ces mots : *Jésus de Nazareth*, ils se lèvent, suivent la multitude, heurtant contre tous les obstacles et criant : *Jésus, fils de David, ayez pitié de nous.* Ils ne sollicitent pas, selon leur habitude, un secours matériel, mais ils demandent la lumière du ciel. Leurs cris paraissent inopportuns. assourdissants. On les repousse, on les gourmande. Ils crient encore plus fort : « Jésus de Nazareth, ayez pitié de nous. » Ils suivent ainsi la multitude, dès l'entrée de Jéricho jusqu'à la sortie de la ville. Jésus, la bonté même, qui a voulu éprouver leur foi et qui a paru ne pas les entendre, s'arrête tout à coup et demande qu'on les lui amène. Aussitôt, l'un d'entre eux, pour marcher plus vite, rejette une partie de ses habits et saute jusqu'aux pieds de celui qui les appelle. Jésus, qui connaît leurs désirs, leur demande néanmoins :

Que voulez-vous que je vous fasse? Ils répondirent : *Que nos yeux soient ouverts !* Jésus touche leurs yeux leur disant : *Voyez, votre foi vous a sauvés.* Et aussitôt ils voient. Pleins de transports et de reconnaissance, ils suivent leur bienfaiteur, louant Dieu. La foule joint ses acclamations à celles de ces malheureux.

[1] Matth. XX, 30.

III. — Selon les saints Pères, les deux aveugles assis le long du chemin, plongés dans les ténèbres et excitant la commisération des passants, représentent l'humanité, la synagogue et la gentilité, avant la venue du Messie. Avec l'obscurcissement de la loi naturelle et de la loi écrite, le genre humain avait perdu le vrai chemin de la vie. Il a fallu la miséricorde du Sauveur pour le toucher et le rendre à la lumière de la vérité, du bonheur et à des institutions vraiment sociales.

Dans un sens plus restreint, les deux aveugles de l'Evangile du jour, figurent le pécheur frappé de l'aveuglement spirituel, de la cécité de l'intelligence et de l'endurcissement du cœur, sous l'empire de l'ignorance, de l'erreur et des passions.

Privés de la vue, les deux aveugles de notre Evangile sont bien malheureux. Ils sont comme morts à la beauté de la nature et à la société de leurs semblables. La cécité les défigure, et les prive de la jouissance de la lumière naturelle. Ils sont assis le long du chemin, mendiant un faible secours à leur misère. Ainsi, l'aveuglement spirituel ou le péché grave enlaidit notre âme, nous fait mourir à la société de Dieu, des anges, des saints. Le malheureux pécheur gît le long du chemin de la vie, dans les chaînes de ses passions et des créatures, leur demandant, sans pouvoir l'obtenir, la satisfaction des immenses désirs de son cœur. Pour sortir de ce malheur, il doit imiter le courage, la confiance de ces deux aveugles. Ils entendent prononcer le nom de Jésus de Nazareth. A l'instant, ils implorent sa miséricorde par des cris déchirants. On veut les faire taire ; ils crient encore plus fort. On les gronde. Leur énergie ne se ralentit pas et, malgré tous les obstacles, ils continuent de le suivre et d'invoquer son secours. Ainsi, l'infidèle ou le pécheur qui veut se convertir rencontrera toutes sortes de difficultés. Insinuations, exhortations, exemples, railleries, séduction, rien ne sera épargné pour le détourner de son dessein. Mais à

l'exemple de ces malheureux, il doit faire un généreux effort sur lui-même, surmonter tout respect humain, fréquenter les offices, recevoir les sacrements, se mêler à la foule de ceux qui suivent Jésus-Christ, implorer avec confiance sa miséricorde qui le rendra à la lumière du Ciel, à la paix de la conscience et à la vie des enfants de Dieu.

INSTRUCTION.

Sommaire. — Justification de la Providence dans le terrible fléau de la guerre.

« Clamavit dicens: Jesu Filii David, miserere mei. » *Le malheureux s'écria : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi!* Luc, XVIII, 38.

L'aveugle dont parle l'évangile du jour est intérieurement et extérieurement malheureux. Il peut à juste titre dire avec Tobie : « Quelles joies, pour moi qui suis assis dans les ténèbres et ne vois pas la lumière du Ciel[1]? » Pour comble d'infortune, il n'a pas même assuré le pain de chaque jour. Assis misérablement le long du chemin, sous l'empire de la nécessité, il est forcé de mendier à tout passant un secours incertain : triste image de l'état lamentable auquel est réduit soit l'individu, soit un peuple sorti des lois providentielles.

Lorsque Dieu, le juste vengeur des crimes qui couvrent notre globe, laisse déborder sa colère pour rétablir l'ordre profondément troublé, des esprits irréfléchis et impénitents, loin de rentrer en eux-mêmes, d'apaiser le Ciel par le repentir d'un cœur contrit et humilié, osent blasphémer sa Providence et l'accuser d'injustice. Au quatrième et au cinquième siècle, lors de l'invasion des Barbares, qui inondèrent et détruisirent l'empire romain, les payens reprochaient aux chrétiens et à leur religion cette ruine lamentable.

[1] Quale gaudium mihi erit qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video. Tob. V, 12.

Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, Salvien, dans son beau livre *de Gubernatione Dei*, justifient la Providence, dans la punition et la destruction de l'empire romain, contre les blasphèmes et les attaques immérités de leur siècle. De nos jours, des chrétiens osent également accuser la conduite de Dieu dans la terrible guerre qui désole l'Europe et qui a amené sur la France des humiliations et des désastres inouïs dans les fastes militaires et dans les annales des peuples. A l'exemple du docteur d'Hippone et du prêtre de Marseille, nous allons, par des considérations générales, justifier la Providence.

Nous ne craignons pas d'affirmer : *1° Que nos crimes ont attiré le déchaînement du terrible fléau de la guerre ;*

2° Que la France a mérité ses désastres épouvantables ;

3° Que la France se relevera de ses ruines.

I. NOS CRIMES ONT ATTIRÉ LE TERRIBLE FLÉAU DE LA GUERRE.

L'homme, créé à l'image et à la ressemblance divine, a été spécialement recommandé, dès son origine, aux soins et à l'amour de ses semblables [1]. Il lui a été dit : *Croissez et multipliez-vous* [2]. *Quiconque répandra le sang humain, que le sien soit répandu* [3]. Le motif de cette loi du talion, c'est que l'homme *porte l'empreinte de la Divinité* [4]. Avec la déviation primitive, le désordre entra dans le monde, l'équilibre a été rompu en nous et hors de nous, l'accord des diverses puissances de l'âme, contenues et réglées par la vertu de la justice originelle, n'existe plus [5]. Chaque passion,

[1] Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccl.*, XVII, 12.

[2] Crescite et multiplicamini. *Gen.*, I, 28.

[3] Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius. *Gen.*, I, 36.

[4] Ad imaginem quippe Dei factus est homo. *Ibid.*

[5] Soluto vinculo originalis justitiæ, sub qua, quodam ordine, omnes vir-

dont les deux principales sont, selon Aristote, l'*irascible* et le *concupiscible*, c'est-à-dire l'orgueil et la cupidité, suit son mouvement propre.

S'élever intérieurement et extérieurement au-dessus de ses semblables, telle fut la pente naturelle de l'homme déchu. Sous l'instinct de notre nature viciée, le droit du plus fort prévalut, et *la guerre naquit du jeu et de la lutte des intérêts opposés*. Si la nature nous a faits[1] pour vivre en frères, dans l'harmonie d'une seule et même société, le vice a été le dissolvant de cette unité[2].

Lorsque l'individu est attaqué dans sa vie, ses biens ou son honneur, il recourt, pour se défendre et soutenir ses droits lésés, aux tribunaux et à la justice organisée. Il trouve là un protecteur-né, armé de la loi, laquelle de sa nature est indépendante, impartiale, supérieure à toutes les influences, à tous les intérêts privés. Elle est environnée d'une force suffisante pour se faire obéir. Mais un être collectif, un peuple, ne peut pas toujours implorer un tribunal assez fort pour imposer ses décisions. Dans le moyen âge, les papes remplissaient le rôle de médiateur chez les nations chrétiennes et arrêtaient souvent l'effusion du sang, au profit de l'humanité. C'était là un des plus grands services de la papauté, méconnu par d'ignares sophistes. Pour remplacer le tribunal moral de l'Eglise, nos modernes philosophes ont inventé en vain la diplomatie. Si celle-ci a rendu quelques services aux Etats comme aux souverains, elle est impuissante à arrêter le déchaînement du démon guerrier, parce qu'elle manque de moyens coercitifs. Il ne reste aujourd'hui, la plupart du temps, comme dans l'antiquité païenne, aux nations devenues infidèles, que le droit de la force, et l'on peut malheureusement

tutes animæ continebantur, unaquæque vis animæ tendit in suum proprium motum. *Summ.*, l, II, q. 82, 3, 4.

[1] *De Pol.*

[2] Nihil quam hoc genus (humanum) tam discordiosum vitio, tam sociale natura. *Civit. Dei*, l. XII, c. 27.

dire : « Le canon est trop souvent la dernière raison des rois et des Etats. » En conséquence, par le principe de juste défense, la guerre devient malheureusement nécessaire pour un peuple obligé de soutenir son honneur, son indépendance et sa liberté vis-à-vis d'un voisin cupide et ambitieux.

C'est pourquoi un long sillon de sang rougit chaque page de l'histoire du genre humain ; ce n'est qu'à travers le meurtre et le carnage qu'on peut étudier les mœurs des peuples et des nations. Que les philosophes, les poètes et les orateurs fassent des portraits affreux du terrible fléau qu'on nomme la guerre, qu'ils nous montrent *la mort* avec toutes ses affres qui la précède, *la famine* avec toutes ses tortures qui l'accompagne, *la peste* avec tous ses ravages qui la suit ; qu'ils nous attendrissent par les cris de l'enfant arraché du sein de la mère, de la sœur égorgée ou souillée sur le cadavre du frère, du fils immolé pour la défense du père ; qu'ils nous dépeignent, sous les plus sombres couleurs, les provinces ravagées, les villages, les villes incendiées, les campagnes désolées par le fer et le feu, n'offrant que le spectacle d'une horrible boucherie ou d'une vaste solitude : que Napoléon, lui-même, après la bataille d'Eylau, « à la vue d'une plaine glacée, couverte de milliers de morts et de mourants cruellement mutilés, de milliers de chevaux abattus, d'une innombrable quantité de canons démontés, de voitures brisées, de projectiles épars, de hameaux enflammés, tout cela se détachant sur un fond de neige, s'écrie : « Que ce « spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix « et l'horreur de la guerre [1] ! » ; que les amis de la paix universelle s'assemblent en congrès, chantent et pérorent sur tous les tons et dans toutes les langues : « La guerre nous ravale au-dessous de la brute, qui n'attaque et ne dévore pas son espèce ; elle est contraire au progrès des arts et des sciences, aux intérêts du commerce et de l'agriculture ; » que tous

[1] Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.*

s'exclament avec le tendre Fénelon : « Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, les jours sont si misérables! Pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont est remplie cette vie si courte? Les hommes sont tous frères et ils s'entredéchirent. Les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font pas la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi les guerres? N'y a-t-il pas assez de terres, dans l'univers, pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes? Le genre humain ne saurait les remplir. Quoi donc! Une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi, un seul homme, donné au monde par la colère des dieux, sacrifie brutalement tant d'autres hommes à sa vanité; il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que celui qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de la nature entière, trouve dans cette destruction générale ses plaisirs et sa gloire[1]! »

Malheureusement, la guerre *est un fait constant, universel et nécessaire dans l'état présent de l'humanité.*

« Qu'on remonte jusqu'au berceau des nations, qu'on descende jusqu'à nos jours, qu'on examine les peuples dans toutes les positions possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de la civilisation la plus raffinée, toujours on trouvera la guerre. L'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers; tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface et tantôt plus abondante sur une surface

[1] *Télém.*

moins étendue. Mais, de temps en temps, il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement... La guerre sévit sans interruption, comme une fièvre continue marquée par d'effroyables redoublements [1]. »

Ces paroles du comte de Maistre s'accordent avec l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le premier âge du monde a péri violemment à raison de l'injustice qui y régnait et des guerres sanglantes qui le souillaient [2]. La guerre a été faite par les bons princes comme par les méchants, dans le paganisme ainsi que sous la loi ancienne et dans le christianisme. Abraham, le père des croyants, est forcé à la guerre et est béni de Dieu [3].

Dans la législation de Moïse, la guerre devint une institution nationale. Dieu laissa même subsister, dit le texte sacré, « des races hostiles au milieu des terres qu'il avait données à son peuple, afin que leurs enfants qui n'avaient pas connu les guerres contre les Chananéens apprissent à se mesurer contre l'ennemi et ne perdissent point l'habitude du combat [4]. » David, ce roi si plein de mansuétude, fut, durant sa vie, presque toujours en guerre. Sous son règne, deux cents hommes de la tribu d'Issachar étaient chargés d'enseigner Israël à tirer de l'arc [5] et de lui apprendre le métier de la guerre [6]. Afin d'entretenir l'émulation, il avait établi des titres honorifiques et les actions d'éclat étaient marquées dans des registres publics [7]. Il chantait lui-même sa science militaire, dont il rapportait la gloire au Seigneur [8].

[1] *Considérat. sur la France.*
[2] Gigantes... scientes bellum. Baruc, III, 26.
[3] *Gen.*, XIV.
[4] *Jud.*, III, 1-2.
[5] II, *Reg.*, I, 18.
[6] I, *Paral.*, XII.
[7] II, *Paral.*, XXVI, 11.
[8] Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prælium et digitos meos ad bellum. *Psal.* 143.

Durant la paix profonde du règne de Salomon, les exercices militaires demeuraient en honneur, et deux cent cinquante chefs instruisaient l'armée [1]. Tous les princes de la maison de David imitèrent plus ou moins les exemples de leurs illustres ancêtres. C'est pourquoi l'histoire du peuple de Dieu compte un grand nombre de héros : Josué, Jephté, Gédéon, Saül, Joab, Abisaï, Abner, Amasa, Josaphat, Ozias, Ezéchias, Judas Machabée avec ses deux frères, Jonathas, Simon, Jean Hircan et tant d'autres. Tous ces chefs de peuple ou d'armée n'étaient pas des guerriers ordinaires.

L'Ecriture nous montre même des héroïnes, telles que Débora, Jahel et Judith.

Dans l'Evangile, nous trouvons également la guerre autorisée. Saint Jean-Baptiste trace aux soldats leurs devoirs : « Abstenez-vous de toute violence et de toute fraude et contentez-vous de votre paye [2]. » C'est pourquoi saint Augustin dit : « Chez les véritables adorateurs de Dieu, ces guerres ne sont pas des péchés qui ne se font pas par cupidité ou cruauté, mais par le désir de la paix, afin d'arrêter les méchants et d'encourager les bons [3]. » Qui ignore d'ailleurs que le Dieu des chrétiens s'appelle le Dieu des armées? et qu'il y a une grande analogie entre le prêtre et le soldat ? Tous les deux suivent une discipline sévère, renoncent aux douceurs de la famille, sont soumis à une vie dépendante et mobile. Tous les deux défendent et soutiennent les deux bases de la société : le prêtre, l'ordre moral, et le soldat, l'ordre matériel. L'Eglise même, dans le moyen âge, a sanctionné des institutions militaires et possédé des moines guerriers. Les chevaliers du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem, de l'ordre Teutonique, de Calatrava, de Saint-Raymond, défendaient l'é-

[1] II, *Paral.*, VIII, 10.

[2] Luc, III, 14.

[3] Apud veros Dei cultores etiam illa bella peccata non sunt quæ non cupiditate aut crudelitate sed pacis studio operantur ut mali coerceantur et boni subleventur. Aug. *sup. Josue, Summ.*, q. 10.

tendard de la croix contre le croissant du faux prophète : « Plus doux que les agneaux, plus courageux que les lions [1], » ils formaient une croisade permanente pour assurer, chaque jour et chaque instant, l'indépendance de l'Europe, conquérir aux peuples chrétiens une prépondérance décidée sur les Musulmans : bienfait dont on ne saurait être assez reconnaissant envers l'Eglise.

Dans la civilisation païenne, la guerre fut l'état habituel de la société. On fixe la clôture du temple de Janus sous Auguste. Assyriens, Perses, Grecs, Carthaginois, Romains, ont continuellement bataillé avec tel ou tel prince, jusqu'à la ruine et l'anéantissement de l'un des belligérants [2].

Ainsi, tous les Etats, grands ou petits, civilisés ou barbares, ont fait la guerre. Mais, en dehors de cette nécessité fondée sur le triste jeu de nos passions, la guerre grandit aux yeux d'un homme de foi ; elle sort de l'ordre matériel pour entrer dans l'ordre moral. Et ici elle devient un *châtiment*, une *expiation* et même un *moyen de civilisation* entre les mains de la Providence qui sait du mal tirer le bien.

Le moraliste admet que le grand criminel reçoit souvent dans ce monde la peine due à ses crimes. La justice de Dieu le frappe quelquefois ici-bas exemplairement, afin d'inspirer la terreur à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Ainsi, au rapport des historiens, la colère divine atteignit visiblement Nabuchodonosor, Antiochus, Sylla, Tibère, Néron, Julien l'Apostat, etc. Souvent aussi, Dieu, qui est éternel et pour qui mille ans ne sont que comme le jour d'hier [3], laisse au méchant un long cours de prospérités et se réserve, pour le châtier, l'éternité, quoiqu'il le punisse toujours sur la terre, non-seulement par le remords, ce ver naturel du crime, mais dans ce qui fait, avec le coupable, une personne morale,

[1] Saint Bernard.

[2] *Georg.* Sævit toto Mars impius orbe.

[3] Tanquam hesterna dies.

dans sa famille et ses œuvres. Etant à la fois mortel et immortel, le coupable paye toujours, tôt ou tard, ses dettes à la justice du Très-Haut.

Quant aux peuples, comme ils n'ont qu'une existence temporaire, et que, sujets du temps, ils dépendent de la durée, Dieu les punit ou les récompense toujours dans ce monde : paix, tranquillité, indépendance nationale, abondance, liberté réglée, santé publique, voilà les récompenses d'une nation fidèle à sa mission. Troubles, oppressions, perte de la liberté, peste, famine, guerre civile ou étrangère, voilà les divers châtiments par lesquels Dieu visite un Etat sorti de ses voies légitimes. L'Ecriture nous dit : La justice élève les nations et les rend prospères [1], l'iniquité en est la ruine [2].

En admettant ce principe basé sur l'ordre moral, la guerre devient un *châtiment*, une *expiation*, une espèce de sacrifice propitiatoire pour les iniquités des nations. Elle repose donc sur le même dogme que le christianisme, sur le mystère de la Rédemption, sur la chute originelle et sur la reversibilité de la douleur payée par l'innocent au profit du coupable. C'est une espèce de rédemption. Qu'on ne nous parle pas de tant de sang innocemment versé dans la guerre. Si elle n'immolait point de saintes victimes, elle ne serait point satisfactoire, caractère qui lui est essentiel. Si le sang innocent de l'Homme-Dieu sur le Golgotha a été la rançon de l'humanité entière, le sang innocent partiellement versé par la guerre, sur tel ou tel point du globe, est un cri de miséricorde vers le Ciel pour les forfaits d'une nation. Et qu'on le remarque bien, c'est toujours le parti où il tombe le plus grand nombre de saintes victimes qui finit, non immédiatement, mais tôt ou tard par l'emporter. L'histoire des sept frères Machabée et de leur mère, l'histoire des martyrs de l'Eglise, l'histoire du

[1] Justitia elevat gentes. *Prov.*, XIV, 31.
[2] Iniquitas ejus finem dabit ei. *Tobie*, XIV.

peuple de Dieu tout entière et l'histoire de nos révolutions nous attestent cette vérité [1].

Le paganisme même admettait une vertu expiatrice dans la guerre. Le dévouement de Décius était regardé par les historiens comme ayant amené la fin de la colère des Dieux [2]. C'est en vertu de cette croyance que les Syriens, les Grecs, les Romains, les Carthaginois et tant d'autres, dans les désastres publics, répandaient, en l'honneur de leurs divinités, le sang pur de leurs vierges et de leurs enfants. « La beauté d'Hélène, dit Euripide, ne fut qu'un instrument dont les dieux se servirent pour mettre aux prises les Grecs et les Troyens et faire couler leur sang, afin d'étancher sur la terre l'iniquité des hommes [3]. »

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

Certains crimes ont attiré en tout temps le fléau de la guerre. On dirait qu'ils ne sauraient être expiés que dans le sang. Tous les attentats qui attaquent directement les bases de la société sont de cette nature.

La persécution de la vraie religion ou du Saint-Siége,
La révolte contre la souveraineté légitime,
La violation du droit des gens,
Des outrages faits par l'autorité à la morale publique

ont été en tout temps punis par la guerre ou civile ou étrangère. L'enlèvement d'Hélène, des Sabines, ou le viol de Lucrèce, de Virginie, etc., ont partout provoqué le fléau de la guerre. C'est une loi du monde moral qui souffre très-peu

[1] In servis suis consolabitur. In me et in fratribus meis desinet Omnipotentis ira, quæ super omne genus nostrum juste superducta est. II, *Mach.*, VII, 6 et 58.

Monseigneur Affre, tombant victime de sa charité aux journées de Juin, en s'écriant : « Que mon sang soit le dernier versé par des mains fratricides ! » contribua peut-être plus que les soldats de Cavaignac au triomphe du parti de l'ordre.

[2] Decius piaculum omnis Deorum iræ. TITE-LIVE.

[3] Tragédie.

d'exceptions. La guerre est donc un châtiment de la miséricorde divine pour ramener les peuples coupables. « Toute victoire, dit saint Augustin, gagnée par un secret jugement de Dieu, humilie les vaincus, corrige ou châtie les péchés des hommes [1]. »

Lorsque les nations sont devenues incorrigibles, que la mesure de leurs crimes est pleine, Dieu les punit sans retour. Nous voyons cette vérité clairement révélée dans l'Ecriture. Dieu dévoue à l'extermination sept peuples de Chanaan ; il défend de traiter avec eux. Saül est puni sans miséricorde pour avoir épargné, contrairement à cette défense, les Amalécites, ces peuples maudits de Dieu. Et pourquoi cette sentence de mort prononcée contre des races entières? Le livre de la Sagesse nous l'apprend : « Seigneur, vous les aviez en horreur, parce que leurs actions étaient odieuses et exécrables. Ces peuples immolaient leurs propres enfants à leurs dieux; ils n'épargnaient ni leurs hôtes, ni leurs amis, et vous les avez perdus par la main de nos ancêtres, parce que leur malice était naturelle et incorrigible [2]. »

Avant de venir à cette extrémité, Dieu avait patienté quatre cents ans [3]. Il voulait par là montrer qu'arbitre de l'univers, il fait tout avec justice, et que plus il est puissant, plus il aime à pardonner [4]. Antérieurement à la conquête du pays de Chanaan, Dieu avait livré au sang d'Abraham, aux Moabites, aux Ammonites, aux enfants d'Esaü et à ceux de Loth les contrées occupées par des géants sanguinaires, injustes, violents, oppresseurs [5].

La guerre renfermant, avec son cortége de douleurs, une vertu expiatrice et appartenant à l'ordre surnaturel, a été pour cette raison, en tout temps et chez tous les peuples, environnée de cérémonies religieuses. Pour la commencer

[1] Omnis victoria divino judicio victos humiliat vel emendans peccata vel puniens. *Civ. Dei*, l. XIX, c. 13. — [2] *Sap.*, XII, 3. — [3] *Gen.*, XV, 18. — [4] *Sap.*, XII, 15. — [5] II, *Paral.*, XX, 19.

comme pour la finir, on a imploré ou remercié la divinité. Dans le paganisme, la guerre eut ses grands dieux, Mars et Bellone, avec leurs temples, leurs autels et leurs prêtres. Dans la loi mosaïque, les lévites devaient suivre l'armée pour animer les combattants et sanctifier le combat, « sanctificate bellum. » Le Dieu des chrétiens, étant le Dieu des armées, a également ses pontifes pour bénir les armes et le remercier de la victoire.

Si la guerre est un châtiment, une expiation, la Providence qui sait du mal tirer le bien, la fait souvent servir d'*instrument de civilisation* et de miséricorde.

Par les efforts extraordinaires que nécessite la guerre, par le contact où elle met les divers peuples, il se fait comme un échange d'idées, de sentiments et de lumières qui profite aux deux parties belligérantes. Les usages barbares tombent, les mœurs se policent, les arts se perfectionnent, le commerce s'étend. La défaite profite quelquefois aux vaincus ; ils reçoivent d'un vainqueur généreux des lois plus douces et plus conformes aux droits de l'humanité. Alexandre défendit aux Bactriens de donner leurs vieux parents à manger à de grands chiens [1]. Les Siciliens vainqueurs abolirent pour un temps chez les Carthaginois l'usage des victimes humaines. Les Grecs, subjugués par les Romains, gagnèrent à leur tour les vainqueurs à leurs arts et leurs sciences.

Les Romains, de leur côté, portèrent leur civilisation dans toutes les contrées qu'ils soumirent à leur joug. Malgré les actes de cruauté qui accompagnaient leurs conquêtes, on peut cependant dire d'eux, avec Bossuet : « Ce n'étaient pas de ces conquérants brutaux et avares qui ne respirèrent que le pillage ou qui établirent la domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendaient meilleurs tous ceux qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le

[1] Strab., I, 2.

commerce, les arts même et les sciences. C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien le plus étendu qui fut jamais [1]. »

Si les guerres, entre chrétiens, sont sanglantes, surtout de nos jours avec tant d'engins de destruction, du moins on doit y respecter ces grandes choses qui sont de l'essence de la civilisation :

La propriété particulière ;

La pudeur des femmes ;

La liberté naturelle ;

La vie de l'innocent ;

Les monuments de la religion et de la douleur (les églises et les hôpitaux) ;

Les chefs-d'œuvre des arts et des sciences.

On doit y avoir des soins pour les blessés et pour le courage malheureux.

Dans le christianisme en général, surtout parmi les nations catholiques, la guerre a toujours pour résultat la propagation de la foi dans les contrées infidèles, c'est-à dire l'introduction de la véritable lumière, et par elle et avec elle, tous les bienfaits de la vraie civilisation. Certes, l'Algérie a gagné à la conquête de la France, et l'heureuse guerre de la Chine faite par les armées françaises et anglaises portera l'Evangile dans le Céleste-Empire ainsi que dans toutes les contrées de l'Extrême-Orient. La guerre du Schleswig-Holstein, faite par les armées austro-prussiennes, a brisé, dans l'Europe, la barrière que le protestantisme posa contre la conscience et la liberté catholique.

La guerre civile des Etats-Unis a contribué à rendre plus efficace et plus manifeste l'action du catholicisme. On sait que les armées du Nord et du Sud, composées de protestants et de catholiques, avaient dans leurs rangs des aumôniers appartenant aux deux cultes. Les uns et les autres se sont

[1] *Discours sur l'Hist. univ.*, 3e part., c. 6.

donc trouvés en présence. Or, Dieu a permis, dans l'intérêt de sa gloire, que les yeux les moins clairvoyants fussent frappés du saisissant contraste que présentaient l'attitude des prêtres catholiques et celle des chapelains protestants. Le major général Butler, protestant, a solennellement proclamé la différence. Grâce à l'action et à la charité du prêtre et de la vierge catholiques, bien des préjugés sont tombés et des âmes sauvées. Aussi le catholicisme, depuis cette époque, se développe-t-il d'une manière extraordinaire dans l'Amérique du Nord.

La guerre entre la France et l'Allemagne aura pour résultat de dissoudre le protestantisme comme puissance organisée, d'affaiblir, dans les esprits, par la vue des malheurs communs, le gallicanisme, le voltairianisme, ainsi que les idées révolutionnaires, socialistes, qui en sont la conséquence logique, et de nous conduire au principe d'autorité qui seule fait la force et la grandeur d'une nation. De plus, la crise actuelle fera voir que, dans le catholicisme seul, se trouve une forte barrière contre le débordement de la démagogie.

Si, selon un récent écrit, deux choses, depuis quelque temps, manquaient aux Français : *la vérité* et *la vertu,* nous croyons le moment venu de dire la vérité tout entière et de déduire de l'ordre providentiel la cause de nos immenses malheurs qui nous ramèneront à la vertu nécessaire à un gouvernement régulier.

II. LA FRANCE S'EST ATTIRÉ SES DÉSASTRES, INOUIS DANS LES FASTES MILITAIRES ET LES ANNALES DE L'HISTOIRE, PAR L'ESPRIT D'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE QUI A ENVAHI TOUTES LES SPHÈRES GOUVERNEMENTALES.

Si, aux yeux de la raison et de la foi, l'homme est essentiellement un être sociable, s'il ne peut vivre ni se développer physiquement, moralement, intellectuellement, sans le concours de ses semblables; si, en naissant, il appartient néces-

sairement à la famille; si un Etat, un peuple, est la réunion d'un certain nombre de familles, avec une puissance organisée pour en protéger la faiblesse ; si les hommes réunis en société ont d'autres exigences que des besoins physiques à satisfaire ; s'ils sont des êtres moraux qui ont une intelligence à cultiver et une âme à sauver, il est évident qu'une sage Providence a tracé aux corps moraux, familles, cités, Etats, comme aux individus, leurs devoirs essentiels. Or, que veut Dieu de tout mortel, pendant la période terrestre destinée à son épreuve ? Le livre le plus élémentaire, le catéchisme répond : *Qu'il le connaisse, le serve et acquière le bonheur éternel.* Et où apprendra-t-il cette science pratique nécessaire à sa félicité ? N'est-ce pas dans le sein de la famille d'abord et ensuite dans le sein de l'Etat, protecteur et tuteur-né de tous les intérêts de l'individu et de la famille ?

Ainsi les forces vives d'une nation :

Le pouvoir à tous les degrés,
La famille dans tous ses membres,
L'école ou l'enseignement sous toutes ses formes,
L'armée ou la force organisée

doivent tendre, dans leur sphère relative d'action, non-seulement à assurer, à défendre le bien-être matériel de l'individu, mais concourir avec l'Eglise à lui procurer la satisfaction de ses besoins religieux et moraux, afin qu'il arrive à la félicité permanente.

Faciliter le règne de la vérité, aplanir les voies du ciel est le devoir le plus important de toute autorité constituée, s'il est vrai que l'âme l'emporte sur la matière, l'éternité qui dure sur le temps qui passe, et que la préparation de notre bonheur futur soit notre principale affaire ici-bas.

De plus, le paganisme même est d'accord avec le christianisme pour proclamer que toute autorité vient d'en haut et qu'elle est une émanation de celle de Dieu [1]. Ce principe ad-

[1] A Jove principium. — Non est enim potestas nisi a Deo. *Rom.* XIV.

mis, tout pouvoir doit être en quelque sorte l'*homme* de Dieu, faire l'œuvre divine, user de son influence pour établir, conserver, propager le règne de la vérité et de la justice. C'est dans ce sens que le docteur des nations déclare apostats, pires que des payens mêmes, tous les maîtres, tous les chefs de familles, de cités, d'Etats, par conséquent tous les pouvoirs qui n'ont pas soin de l'éducation de l'âme de leurs subordonnés[1].

Or, nous le demandons à tout observateur tant soit peu sérieux, en France, depuis la fameuse proclamation des principes de 89[2], surtout depuis la révolution de 1830,

Le gouvernement, dans tous ses grands corps,

La famille, la cité en général, dans les classes influentes,

L'université, le haut et le moyen enseignement,

Surtout la presse, cette forme nouvelle et redoutable de l'enseignement dans les temps modernes,

L'armée,

ont-ils fait comme *corps moraux* l'œuvre de Dieu? N'ont-ils pas été placés par la Constitution même, non-seulement en dehors du christianisme, mais en dehors de toute religion positive? Nous disons *comme corps moraux*, qu'on le remarque bien, car nous savons qu'individuellement dans toutes les sphères gouvernementales, dans le Sénat et le Corps législatif, dans l'Université, dans la noblesse comme dans la bourgeoisie, dans l'armée surtout, il y a eu toujours des membres éminemment religieux. Mais en rendant justice à d'honorables exceptions, nous le répétons, le gouvernement, comme tel, ne s'est-il pas soustrait à toute religion ? Et, fait unique dans l'histoire humaine, inouï même dans le paganisme, une nation, qui se dit catholique, n'a-t-elle pas adopté

[1] Si quis autem suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior. I, *Timoth.*, V, 8.

[2] Quelques-uns de ces principes sont anodins, mais plusieurs qui entrèrent dans le droit public en France sont subversifs de tout ordre régulier ; nous les avons signalés dans notre *Césarisme*.

une constitution athée, proclamé solennellement à la face de l'univers que, dans sa base constitutive, elle se passera de Dieu, qu'elle n'a que faire de la religion, que l'idée théologique peut convenir à l'individu, mais que l'Etat est indépendant de tout principe surnaturel, que la société est un fait humain, non divin, que, par conséquent, elle ne relève pas d'un ordre supérieur? Une pareille audace n'est-elle pas logiquement la négation de la Providence et de l'ordre moral, l'adoption des idées de Rousseau et de Voltaire, empruntées elles-mêmes à la philosophie matérialiste d'Epicure et de Lucrèce, en un mot au paganisme le plus corrupteur ?

Une telle constitution ne regarde plus l'homme comme le roi de la création visible, mais comme un congénère perfectionné du singe, et la société comme une aggrégation d'êtres qui ne sortent pas du cercle du règne animal.

Malgré les fortes croyances du peuple français, une constitution aussi étrange et aussi impie a déteint sur les mœurs publiques et vicié rapidement toutes les institutions nationales.

Il est arrivé :

Que *la classe si nombreuse des fonctionnaires*, au lieu de donner à ses subordonnés, comme c'est son devoir, l'exemple du sentiment religieux, a abandonné généralement tout culte extérieur et ne paraît dans les églises, au moins en corps, qu'à la fête du souverain;

Que *le haut enseignement*, et surtout *la presse*, se sont crus affranchis de tout dogme, lien et frein des intelligences;

Que *la famille* peut se contenter du mariage civil et jouir du calcul de l'égoïsme dans la stérilité ;

Que *l'armée* n'a aucune direction religieuse ;

Que, pour couronner cet état lamentable, le *repos du dimanche*, signe visible du christianisme, et dont *la profanation* attire toujours la *malédiction divine*, est virtuellement aboli et n'est plus guère observé que par les gens simples de la campagne et non pas même dans toutes les localités ;

Que *le clergé*, surveillé par une politique mesquine et

nommé dans l'intérêt d'un parti, d'une dynastie, non dans celui de la Religion, se trouve sans influence sociale, isolé dans ses temples vides et malheureusement inférieur à sa position. C'est le loup qui désigne souvent le berger.

Encore une fois, une nation qui a un pareil système gouvernemental, n'a-t-elle pas apostasié le christianisme et même l'ordre moral? N'est-elle pas, selon l'expression de saint Paul, pire que l'infidélité, le protestantisme, le mahométisme, le paganisme ?

L'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique protestantes ainsi que la Russie schismatique ont conservé dans leurs constitutions ou dans leurs gouvernements des traditions chrétiennes. Elles observent le dimanche et en rendent le repos obligatoire pour faciliter à leurs peuples la pratique de la religion.

Quoique dans ces pays le divorce puisse dissoudre le mariage, néanmoins il y est toujours environné de cérémonies religieuses, et cela en vertu de la loi. Les familles y sont nombreuses, et l'école demeure confessionnelle, malgré des tendances contraires. L'armée a un culte obligatoire qu'elle observe et qui est l'âme d'une forte discipline.

On connaît le fanatisme des Musulmans. Le Coran est le code régulateur de leurs actes tant religieux que civils.

L'infidélité payenne, dans sa plus profonde corruption, a conservé les dogmes fondamentaux de la société. Ses législateurs ont supposé la croyance à la divinité ainsi qu'à l'immortalité de l'âme et y ont appuyé leurs constitutions politiques. Le lien social, l'obéissance, trouvait ainsi une sanction dans l'ordre d'un monde supérieur. Les philosophes et les législateurs anciens, inspirés des vraies traditions, ont été unanimes pour proclamer qu'il serait plus facile de bâtir un édifice en l'air que de constituer un Etat, une cité sans Dieu[1].

En France, il y a eu des législateurs assez impies et insensés pour infliger à la nation une pareille utopie et im-

[1] Plutarque.

piété, pour écarter de leurs folles constitutions les idées fondamentales de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Nous le répétons, c'est là le fait le plus audacieux, le plus satanique de l'histoire humaine; le lien social est non-seulement déplacé, mais moralement brisé. L'homme devient lui-même son appui, sa règle, sa loi, sa sanction. Si, dans la publication des droits de l'homme ou dans les constitutions de la Révolution, l'on parle *de l'Etre suprême, de la liberté des cultes*, ce n'est qu'une formule abstraite sans lien ni pour la pensée ni pour la conscience des pouvoirs. L'Etre suprême, c'est le Dieu-Nature, le Dieu-Homme, le Dieu-Humanité, comme on voudra, mais jamais le Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre, le vengeur des crimes. Proudhon, ainsi que tous ceux qui ont expliqué la Révolution, l'affirment solennellement [1]. D'après nos modernes législateurs, liberté des cultes, c'est la faculté de n'en avoir, de n'en pratiquer aucun. L'Etat n'en reconnaît aucun obligatoire, ne les pro-

[1] « Il est aisé de traduire le nom de Dieu, de donner à ce signe une interprétation rationnelle, sociale, physiologique, physique même. — Avec le Christ, il est aisé de voir que tous les dieux passés, présents et futurs, sont frappés de déchéance et le sacrifice perpétuel est aboli. — Le rôle des religions est fini. — L'idéal (Dieu) ne se soutient que par le réel. — L'idée de Dieu est étrangère à la morale humaine. — La Révolution a positivement entendu affranchir la morale de tout mélange mystique ; par là, elle s'est radicalement séparée non-seulement du christianisme, mais de toute religion passée, présente et à venir. » — *Justice dans la Révolution*, V, xxx.

Conformément à ces idées de Proudhon et selon l'enseignement formel de l'école des positivistes, panthéistes, matérialistes, sceptiques et francs-maçons, qui forment aujourd'hui un vaste diocèse, l'*Etre-suprême* n'est autre chose que l'*homme*, que l'humanité. En qualité de révolutionnaires logiques, ils n'en connaissent point d'autre. Le Dieu de nos pères n'est pour eux qu'*une abstraction, une hypothèse, une hypocrisie sociale*.

Portalis, un des meilleurs jurisconsultes du premier empire, partage dans un certain sens les mêmes folles idées. Il affirme hautement que *la puissance publique* doit se suffire à elle-même ; *elle n'est rien, si elle n'est tout ; — l'Eglise doit être dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise. — Rapports sur le Concordat.*

tége et les paie qu'autant qu'ils entrent dans le rouage de sa politique. La raison humaine se suffit à elle-même ; elle est indépendante de tout autre tribunal et ne relève d'aucun dogme mystérieux. L'homme et la société ne dépendent que d'eux-mêmes, de leur responsabilité propre. Il n'y a, logiquement, d'autre lien social, que l'intérêt du présent surveillé par la police du gendarme. Les conséquences logiques, désastreuses, de pareilles constitutions, sont :

L'instabilité du gouvernement et de tous les pouvoirs ;

L'affaiblissement des caractères dans les fonctionnaires ;

La décomposition de la famille ;

Un système d'instruction publique superficiel et sans principes arrêtés ;

Une presse dévergondée ;

Le relâchement dans la discipline de l'armée ;

L'extinction du patriotisme et du vrai dévouement dans un grand nombre de personnes ;

Le sensualisme et la corruption progressive dans toutes les couches de la société.

Il suffit d'énoncer ces propositions. Leur évidence saute aux yeux. *Tel esprit mental, tel ordre social ;* l'anarchie dans les idées amène celle des mœurs.

La religion seule lie efficacement les intelligences et en est le condiment le plus indispensable. Elle donne seule aux institutions l'unité qui leur est nécessaire et inspire le vrai dévouement. Lorsqu'on ne croit à rien, le devoir n'est plus qu'un vil égoïsme.

Depuis 89, que de révolutions ! que de constitutions ! que de changements de gouvernements et de ministres en France !

Promettant tous l'ordre, la tranquillité, la liberté et le bonheur, ils se succèdent périodiquement, modifiés, changés, transformés comme les feuilles caduques tombent et repoussent au printemps ; les lois qui en sont le commen-

taire se multiplient, se heurtent, se détruisent et ressemblent aux pierres disparates de la construction babylonienne. Tout reste confusion, trouble, tantôt anarchie, tantôt despotisme. Ce chaos est la logique des principes admis. Comment, dans un grand pays comme la France, où tant de partis se livrent à l'assaut du pouvoir, une autorité qui ne repose que sur l'élection et le suffrage des masses, peut-elle avoir de la durée ? N'est-elle pas soumise à toutes les fluctuations de l'opinion publique, au choc des intérêts opposés des partis, sans cesse battue en brèche par une presse hostile et le point de mire de tous les audacieux? Les fonctionnaires, dépendant de la mobilité d'une politique de soubresaut, ne sauraient conserver aucune fixité dans les idées, ni aucune indépendance dans le caractère. Ils ne seront généralement occupés que de leur avancement, ne donnant à leurs fonctions que les apparences; intrigues, mensonges officieux, basse flatterie, tout moyen avouable ou non sera employé pour avancer ou gagner les bonnes grâces des chefs qui peuvent leur être utiles.

Avec le mariage civil, obligatoire, et celui de la religion, facultatif, la famille est profondément atteinte. Quoique l'indissolubilité soit maintenue, néanmoins elle peut ne pas se former sous l'œil de Dieu et de la conscience. Aussi, est-elle ravagée plus que dans les autres pays chrétiens par un mal affreux. Sous l'inspiration du sensualisme, on oublie la loi providentielle : *Croissez et multipliez-vous*. Un vil calcul en arrête la fécondité aux dépens de la vraie force des Etats et la décompose rapidement ; souvent elle n'atteint pas la troisième génération.

Le haut enseignement et la presse politique, la plus influente, images désordonnées de l'Etat, ne s'appuyant que sur une philosophie vague et vaporeuse, au lieu d'éclairer les générations, ne font qu'augmenter l'anarchie des idées, jeter le trouble, la confusion, le désordre dans les intelligences et les cœurs.

L'armée elle-même, laissée sans direction religieuse, se ressentira de la fluctuation des esprits ; sachant que tout est mis en discussion dans la société, elle deviendra raisonneuse. La discipline qui en fait la puissance se relâchera et il se rencontrera des chefs qui, oubliant l'honneur du pays qu'ils ont mission de défendre, se laisseront entraîner par le mirage d'une position supérieure ; ils deviendront les serviteurs non de la nation, mais d'une politique égoïste, anti-nationale.

Sous l'influence d'aussi funestes tendances, le patriotisme et le dévouement s'affaiblissent et disparaissent graduellement ; il ne reste que des appétits grossiers. La patrie, après Dieu, le bien le plus précieux de l'homme, n'apparaît plus environnée de l'éclat de son passé, de la majesté de ses souvenirs et de ses grands hommes, avec le prestige de son rôle dans le monde ; chacun la forme à son étroite image et la borne à *sa fortune* ou conservée ou augmentée.

Est-il étonnant qu'un tel système de gouvernement, ravagé de haut en bas par le voltairianisme, l'esprit révolutionnaire et la corruption, scandale et honte de l'univers, foyer d'agitations continuelles, se soit effondré devant le souffle de la colère divine et qu'il ait été balayé pour l'exemple et l'instruction du genre humain ? Unique dans son audace et son hypocrisie, il a voulu se jouer de Dieu ; l'Eternel, de qui relèvent tous les empires, lui a retiré sa protection. Il s'est aveuglé dans son fol orgueil et il a subi des désastres uniques dans l'histoire. Il a été brisé comme un vase d'argile par une verge de fer. La France expie avec des larmes de sang et des ruines lamentables l'esprit de vertige qui a poussé son gouvernement à renier son passé, sa mission séculaire d'être la protectrice du Saint-Siége livré hypocritement à la révolution italienne.

Il n'est pas donné à la plume de retracer les angoisses et les malheurs de la patrie. Toute notre gloire a été changée en une ignominie indicible. Notre armée qui passait pour la première du monde, conduite avec une ineptie incroyable,

malgré des prodiges de valeur, a été presque tout entière menée à la *boucherie*, à l'*humiliation*, à la *captivité*. L'honneur national a coulé par tous les pores, et la rougeur sur le front, l'indignation dans le cœur, nous ressentons la pitié la plus profonde pour des chefs qui ont amené cet état de choses. Dans les honteuses capitulations de Sedan et de Metz, inconnues dans les fastes militaires, nous n'avons plus reconnu le caractère français ni tout le noble patrimoine d'honneur de la grande nation. Notre drapeau, qui a flotté sur toutes les capitales, depuis Madrid jusqu'à Pékin, a été traîné dans la boue. Nous sommes devenus l'objet de la risée de l'univers. On dirait que chez ceux qui devaient donner l'exemple du dévouement, il n'y a plus ni France, ni patriotisme, ni dignité humaine. L'intérêt, l'égoïsme, l'ont emporté sur la patrie en danger. Evidemment tant de honte et de défaillance accuse un état mental affreusement perverti et une corruption babylonienne.

Le commerce du pays ruiné, ses richesses enlevées, sous l'étreinte de la famine, Paris obligé de capituler au bout d'un siége héroïque de près de cinq mois ; une paix qui n'est qu'une trêve préparatoire à des guerres plus sanglantes encore et qui nous impose cinq milliards et la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, deux de nos plus belles provinces, toutes les familles en deuil, tous les ateliers fermés, tous les hommes valides en armes, afin de repousser l'invasion la plus formidable qui ait jamais désolé un peuple, invasion que nous nous sommes attirée de gaîté de cœur, en créant avec *notre or et notre sang* l'unité italienne, aux dépens du patrimoine de Saint-Pierre, œuvre et gloire de la France catholique, au mépris des promesses solennellement faites et des foudres vengeresses du Pape dépouillé de ses Etats, qui sont la garantie de l'indépendance de l'Eglise même, et en créant du même coup l'unité allemande, en vertu du faux principe *des nationalités*, voilà les désastreux résultats d'une politique criminelle, hypocrite, antire-

ligieuse Une part de responsabilité retombe non-seulement sur un pouvoir sans frein et sans mœurs, mais sur toute cette troupe moutonnière d'imprudents claqueurs du despotisme impérial. Depuis longtemps le Maître l'a dit : « Si un aveugle conduit d'autres aveugles, ils tombent tous dans une fosse commune. »

O princes, ô peuples, apprenez ce qui vous attend, lorsque vous voudrez vous affranchir du joug du Très-Haut [1]. Dans cette punition exemplaire tombée sur la France, voyons-nous la foudre qui écrase ou la verge qui frappe pour guérir et sauver? Nous croyons que Dieu reste le protecteur de la France et qu'il la visite dans sa justice miséricordieuse, non pour la perdre, mais pour la ramener à un ordre politique, plus régulier, plus conforme à son histoire. En sage architecte, il renverse pour reconstruire, afin que la fille aînée de son Eglise puisse reprendre son rang dans la grande famille des nations, continuer son œuvre, être le soldat armé du Christ et marcher à la tête de la civilisation chrétienne [2].

III. LA FRANCE, PURIFIÉE PAR LE SANG ET LE MALHEUR, SE RELEVERA DE SES RUINES.

Nous venons de voir que, dans les sphères gouvernementales, depuis la Révolution de 89 et surtout depuis celle de 1830, la France s'est placée hors de tout ordre régulier et qu'elle s'est inclinée rapidement vers une décomposition universelle. A de grands maux il faut de grands remèdes. Malheureusement les idées subversives qui ont bouillonné dans la tête de la nation ont plus ou moins infecté les esprits en Europe et amené cette commotion des peuples dont nous

[1] Assisterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus. Dirumpamus vincula eorum et proficiamus a nobis jugum ipsorum. In furore suo conturbabit eos. Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram. *Ps.*, II.

[2] Gesta Dei per Francos.

sommes les tristes témoins et les victimes ; mais nous ne resterons pas sous les coups violents qui semblent nous écraser.

Quoi qu'on fasse, la France, la première nation appelée au christianisme, est par sa vocation et par sa position géographique le pivot de l'ordre *politique, économique* et *religieux* de l'Europe. Un ébranlement dans la France amène le trouble, le désordre, le malaise, chez tous les peuples européens. Tous souffrent forcément dans leur industrie, leur commerce, l'échange de leurs idées et de leurs produits. Avec l'absence de l'influence française, la vie extérieure du monde semble arrêtée ; il y a une atonie générale, comme lorsque la tête souffre, tous les membres du corps sont en souffrance. Effacez la France comme grande puissance et le monde civilisé sera plongé dans le chaos. Il tombera sous le knout et la schlague. Ils seraient bien aveugles ceux qui feraient leur deuil d'un pareil malheur. Nous ne croyons pas le moment opportun pour développer cet ordre d'idées.

Sous le rapport religieux, le vide que laisse une perturbation en France est incalculable ; rien ne saurait le remplacer. Voilà pourquoi dans le plan actuel de la Providence, la fille aînée de l'Eglise ne saurait périr. Son sort est intimement lié à celui du catholicisme qui a les promesses de l'avenir et dont elle est, malgré les écarts de sa funeste politique, le propagateur, le défenseur par *le sang*, *l'or* et *les institutions* de ses enfants. Chaque fois qu'elle s'est soustraite à sa mission tracée par saint Rémi, d'être la protectrice des faibles, de l'Eglise romaine et du Saint-Siége, il lui arriva, comme à Jonas qui a voulu fuir la face de l'Eternel, d'être jetée dans un océan de maux. Elle ne s'en est retirée, ainsi que le prophète, qu'en écoutant la voix qui la rappelait à sa mission.

Dans la crise actuelle, le Seigneur aura pitié d'elle, en faveur de l'immense dévouement dont elle continue de donner l'exemple. Ses enfants catholiques la sauveront,

comme ils l'ont sauvée lors de la première grande Révolution. Le sang juste des Vendéens a arrêté le démon révolutionnaire et amené le Concordat, la pacification religieuse. Dans la justice du Très-Haut, les bons payent les dettes des méchants.

Depuis un demi-siècle, les catholiques de France ont plus fait pour la religion que toutes les autres nations réunies. Le mouvement religieux parti du sol français, qui travaille actuellement le monde entier, entrera dans la balance de la miséricorde, lui obtiendra son pardon.

A dater du Concordat de 1801, du sang des martyrs et des souffrances des confesseurs de la foi, sortit un clergé pauvre il est vrai, mais admirable par son dévouement, par sa discipline et sa piété. Malgré son dénûment et les chaînes d'une politique étroite qui l'empêcha de guérir toutes les plaies du voltairianisme révolutionnaire, il releva les autels abattus, restaura les eglises profanées, les orna convenablement, créa des écoles, des séminaires sans nombre, enfanta ces mille œuvres de charité qui couvrent le sol de la France et qui soulagent les maux si multipliés du corps, de l'âme et de l'intelligence. Sa fécondité semble inépuisable. A l'aide de l'obole du pauvre, par le secours de l'œuvre providentielle de la Propagation de la Foi, de celle de la Sainte-Enfance, qui rapportent ensemble annuellement plus de six millions, inventions de son ingénieuse charité, la France catholique envoie et entretient sans cesse des essaims d'apôtres et des vierges missionnaires dans toutes les parties de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et des îles de l'Océanie. Le sang du clergé et l'or des catholiques français sont pour ainsi dire une semence plus féconde que celle des premiers chrétiens. Celle-ci ne paraît avoir porté des fruits durables que dans l'empire romain, tandis que celle-là semble destinée à engendrer à l'unité et à la vie de l'Evangile les enfants de toutes les tribus humaines. Grâce à la faible cotisation de cinq centimes par semaine, toutes les plages de l'univers possèdent une légion héroïque, incomparable, de missionnaires et de vierges qui font notre

gloire, notre force, notre bénédiction devant la justice du Très-Haut.

Ajoutez à cette héroïque charité et le denier de Saint-Pierre qui, depuis dix ans, trouve sa principale ressource dans la bourse des catholiques de France, et le sang de tant de nobles enfants qui a coulé à Rome, à Castelfidardo, à Mentana, pour l'indépendance du Saint-Siége et de la souveraineté temporelle du Pape. Ajoutez encore la protection spéciale de la sainte Vierge, la patronne de la nation, les prières, les larmes, les communions de tant d'âmes pieuses qui intercèdent pour leur patrie, et nous pourrons à juste titre espérer qu'à la France il sera pardonné beaucoup, parce qu'elle a aimé beaucoup l'humanité souffrante.

Oui, le sang innocent des catholiques français versé dans cette terrible guerre, le dévouement incomparable de nos vierges, la générosité de toutes les classes de la société, relèveront la patrie de ses ruines et la replaceront à la tête des nations. A notre espérance, se joint celle de l'illustre martyr de Rome, Pie IX, notre Père bien-aimé. Il disait dernièrement, recevant les adieux d'un Français : « Je bénis la pauvre France, et quelque malheureuse qu'elle soit en ce moment, je compte sur elle. Dieu l'éprouve, mais ne l'abandonnera pas. *Dites bien cela.* »

Dans la terrible crise que nous traversons, ce qui périt, ce n'est donc pas la vraie France, la France catholique, qui a joué un rôle si glorieux dans l'histoire, c'est la France voltairienne, révolutionnaire ; c'est le napoléonisme, âme et organisation de la Révolution qui, après avoir deux fois hypocritement dépouillé le Pape de sa souveraineté temporelle, au mépris des promesses faites et des foudres vengeresses du Vatican, a porté le trouble dans les consciences aussi bien que dans les Etats de l'Europe et amené sur la nation trois formidables invasions. Le pays, à la lueur de ses malheurs, finira par ouvrir les yeux. Fatigué de tant d'agitations stériles et désastreuses, comme l'enfant prodigue, il retournera

à la maison paternelle [1], il invoquera le principe d'autorité qui a fait sa force et sa grandeur. Il inscrira sur son drapeau : *Harmonie de la liberté et de l'autorité* dans l'esprit de l'Evangile, *indulgence, charité envers les personnes, opposition aux principes subversifs de tout ordre social.*

O France ! patrie de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, des Croisades, ne sois pas le jouet des enfants perdus de la Réforme et du voltairianisme. Assez de divisions, de luttes, de malentendus et de désastres. Au nom de ta grandeur et de ton influence dans le monde, au nom de la civilisation chrétienne, un regard sur ta propre histoire. Suivant le testament prophétique de saint Rémi [2], le pontife consécrateur de ta monarchie, tu n'as été la grande nation que fidèle à ta mission providentielle d'être la protectrice du faible, de l'opprimé, surtout du siége apostolique. Chaque fois que tu as oublié ce rôle glorieux, digne de la fille aînée de l'Eglise, tu as été amoindrie, l'éclat de ta gloire s'est obscurci. Ah ! les idées funestes et dissolvantes qui te travaillent et qui font ton malheur, tes révolutions périodiques, ne sortent pas de ton génie national. Elles sont une importation de l'étranger, ennemi de ton unité, de ta foi et de ta grandeur. Elles te sont venues d'abord de la nébuleuse Allemagne, d'un moine défroqué, de Luther, de Calvin, ces patriarches de tes révolutions religieuses et sociales. Elles te sont venues ensuite de la perfide Albion, dont les philosophes sceptiques ont gangrené l'esprit et le cœur de Voltaire et l'ont lancé, soutenu, applaudi en France comme le plus grand insulteur de la religion du Christ, le plus profond corrupteur de la

[1] Ibo ad patrem.

[2] Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Eglise d'invincibles protecteurs. Ce grand saint, et le nouveau Samuel appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il le dit lui-même, pour être *les perpétuels défenseurs de l'Eglise et des pauvres,* digne objet de la royauté. Bossuet. *Serm. sur l'unité de l'Eglise.*

morale publique et le fléau le plus funeste de la patrie. Elles te sont venues encore du génevois Rousseau, de ce huguenot suisse, apostat de toutes les religions positives qui, après une vie aventurière, finit dans la folie et le suicide. Laisse à tes ennemis ce scepticisme impie, étranger à ton caractère national ; il a brûlé déjà trop longtemps, semblable à un feu dévorant, tes entrailles, remué ton sol jusque dans ses fondements et failli t'engloutir dans un cataclysme commun. Reviens à toi-même, à ton unité, à tes principes conservateurs, protecteurs des faibles, des opprimés, surtout de ta mère l'Eglise romaine. Reste catholique. Ce n'est qu'à l'aide des lumières de la révélation et non dans les ténèbres d'une philosophie vaporeuse, impie, que tu trouveras la solution du problème qui se débat avec tant de vivacité de nos jours, *union de l'autorité et de la liberté ;* autorité si nécessaire aux gouvernants, liberté si indispensable aux peuples chrétiens qui ont le sentiment de leur dignité, noble fruit du Calvaire. Reste catholique dans tes institutions qu'un scepticisme étranger a malheureusement envahies. Harmonise ta politique, ta science, tes écoles, tes lois, ton armée avec l'esprit de l'Evangile. Alors le Christ, ce Dieu de ton berceau, de ta jeunesse, sera le Dieu de ton âge mûr ; il te couvrira de son ombre protectrice et continuera tes glorieuses destinées à travers les nations. Si tu abandonnes le Dieu d'amour de tes pères, de tes héros, de tes saints, qui te parle par la voix si majestueuse de tes cathédrales et par tout le passé de ton histoire, pour suivre le Dieu despote de Calvin, de Rousseau, de Voltaire, *le Dieu-homme ou nature ou science*, ou l'athéisme de la Révolution, tu tomberas du premier rang à un rang secondaire ; tu auras le sort de ceux qui ont méconnu leur noble vocation. Une autre nation plus fidèle prendra ta place.

Ah ! puissent les royaumes, les Etats, les pouvoirs publics qui semblent chanceler sur leurs bases, « conturbatæ sunt gentes, inclinata sunt regna, » parce qu'ils ne s'appuient que

sur des étais factices, humains, sur la tyrannie soit du nombre, soit du capital, soit du sabre, indépendants de l'ordre moral, se replacer sur le roc de l'Evangile, et alors, dans la conscience des sujets, ils trouveront un appui inébranlable ! Puissent les peuples qui souffrent des horribles maux de la guerre, parce qu'ils ont abandonné la loi du Seigneur, retourner à l'unique vérité, à l'unique voie et l'unique vie ! Alors ils retrouveront la paix, l'autorité et la liberté, ces biens les plus précieux de l'humanité.

O Seigneur Jésus, source et seul gardien de *l'autorité et de la liberté,* vous qui, la veille de votre mort, dans vos tendres adieux à vos apôtres et dans cette prière sublime, testament de votre amour, avez demandé pour vos enfants la paix, l'union, telle qu'elle existe entre vous et le Père céleste, « ut unum sint sicut et ego et tu[1], » ah ! du haut de votre trône, souvenez-vous de cette dernière prière, accordez aux peuples et aux rois la paix, l'union des intelligences, des cœurs et des esprits, l'harmonie de l'autorité et de la liberté, afin que délivrés de toute crainte et assurés de la tranquillité publique, nous puissions vous servir avec piété et arriver à travers le temps et l'espace au règne d'une paix parfaite.

[1] Joann., XVII, 1.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 1er VOLUME

Pages.

Approbation de l'ordinaire. V

Préface. VI

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Épître de saint Paul aux Romains. 1

Explication de l'Épître. 2

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Romains, 2. — II. Sommeil, nuit et jour, dans le sens moral, 3. — III. Œuvres de ténèbres et armes de lumière, 5. — IV. Marcher avec bienséance dans la clarté du jour et revêtir Jésus-Christ, 6.

Instruction sur l'Épître. — *Du temps*. 8

Sommaire. — I. Prix du temps, 9. — II. Emploi du temps, 12.

Évangile — *Jésus-Christ annonce le jugement dernier*. 14

Explication de l'Évangile. 15

Sommaire. — I. Pourquoi l'année ecclésiastique commence-t-elle à l'Avent? Triple signification de ce mot *adventus*, arrivée de Jésus-Christ Pourquoi aussi l'Église commence-t-elle et termine-t-elle l'année par l'évangile du jugement dernier? 15 — II. Signes précurseurs du jugement dernier, 20. — III. Avènement de Jésus-Christ, 23. — IV. Précautions que doivent prendre les fidèles afin de n'être pas surpris par la catastrophe finale, 28.

Instruction sur l'Évangile — *Du jugement dernier*. 30

Sommaire. — I. Y a-t-il un jugement universel? 30. — II. Ce qui précède le jugement dernier, 31. — III. Ce qui accompagne le jugement dernier, 32. — IV. Ce qui suit le jugement dernier, 40.

SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Pages.

Épître de saint Paul aux Romains. 41

Explication. 42

Sommaire. — I. Saint Paul poursuit son but, qui est d'unir les fidèles de Rome composés des Juifs et des païens convertis, en leur citant l'exemple de Jésus-Christ en qui les Écritures et les Prophéties ont leur accomplissement, 42. — II. Quelle sera cette union, selon l'esprit et l'exemple de Jésus-Christ, 44.

Instruction sur l'Épître. — *Nécessité d'entendre la parole de Dieu* 46

Sommaire. — I. Cette nécessité est tirée du plan de la Providence, 47. — II. L'Écriture, pour faire ressortir encore davantage la nécessité de la parole divine, se sert de toutes sortes de comparaisons, 53. — III. Grand malheur de la soustraction de la parole de Dieu, 54. — IV. Parole de Dieu, instrument principal de l'action de la grâce, 55.

Évangile. — *Députation de saint Jean-Baptiste vers Jésus-Christ. Éloge de saint Jean par Jésus* 55

Explication de l'Évangile. 56

Sommaire. — I. Sort de l'homme apostolique personnifié dans saint Jean-Baptiste, 56. — II. Preuves de la divinité de Jésus-Christ et de son caractère messianique par les œuvres ou par les miracles, 57. — III. Opposition entre Jésus-Christ et le monde, 59. — IV. Éloge que Jésus-Christ fait de saint-Jean-Baptiste, 60.

Instruction sur l'Évangile. — *Les divers auditeurs de la parole de Dieu, ou défauts à éviter dans l'audition de la parole divine* 62

Sommaire. — I. Les contempteurs, ou la négligence de la parole divine, 62. — II. Les profanateurs, ou l'abus, le mépris de la parole divine, 64. — III. Les persécuteurs, ou la haine de la parole divine, 65.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Épître de saint Paul aux Philippiens. 66

Explication de l'Épître. 66

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Philippiens, 66.

Pages.

— II. Joie continuelle dans le Seigneur, 67. — III. Modestie publique du chrétien, 68. — IV. Ne se tourmenter de rien, 70. — V. La paix de Jésus-Christ dans les cœurs et les intelligences, 70.

Instruction sur l'épître. — *De la prière.* — *Nécessité de la prière.* 71

Sommaire. — I. La nécessité de la prière est tirée de la nature de la vie chrétienne et du plan de la Providence dans la justification de l'homme, 72. — II. De l'exemple et du précepte de Jésus-Christ, des Apôtres et des Saints, 76.

Évangile. — *Députation du Sanhédrin vers saint Jean-Baptiste et éloge de Jésus-Christ par saint Jean* 79

Explication de l'Évangile 80

Sommaire. — I. Députation officielle du Sanhédrin à saint Jean-Baptiste relative au Messie, 80. — II. Réponse de saint Jean, 82. — III. Saint Jean définit lui-même sa mission. 83. — IV. Témoignage que saint Jean rend à la députation du caractère messianique de Jésus-Christ, 84. — V. Lieu où s'est passé cet événement mémorable, 84.

Instruction sur l'Évangile — *Suite de la prière.* — *Puissance de la prière* 85

Sommaire. — I. Elle est victorieuse de la justice de Dieu même, témoin : L'exemple des Israélites qui, sur la demande de Moïse, obtiennent le pardon de leur apostasie, 86. — II. Témoin : Les exemples d'Esther, de Judith, 87. — III. Ceux de Suzanne, de saint Pierre, 88. — IV. Témoin encore : Le secours providentiel obtenu par la prière dans des circonstances désespérées, 89.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Épître de saint Paul aux Corinthiens. 90

Explication de l'Épître 91

Sommaire. — I. Motifs de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, 91. — II. Définition de la mission du vrai ministre de Jésus-Christ, 92. — III. Le prêtre de Jésus-Christ, dans son ministère, est indépendant des hommes, 93. — IV. La révision de toute justice humaine est réservée au jugement de Dieu, 94.

Pages.

Instruction sur l'Épître. — *Dignité et mission du prêtre, qui est la lumière du monde*. 96

Évangile. 101
Explication de l'Évangile. 101

Sommaire. — I. Situation politique et religieuse de la Judée au commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste, qui ne précéda que de six mois celle de Jésus-Christ, 101. — II. Ecole où s'est formé saint Jean. Théâtre, sujet et objet de sa prédication, 103.

Instruction sur l'Évangile. — *Suite de la mission du prêtre catholique*. 105

Sommaire. — Il est comme Jésus-Christ la vie et la résurrection du monde, 105.

FÊTE DE NOEL.

Epître de la messe de minuit. 110
Evangile de la messe de minuit. 111
Epître de la messe de l'aurore. 112
Evangile de la messe de l'aurore. 113
Epître de la messe du jour. 114
Evangile de la messe du jour. 115
Explication des Épîtres de la fête de Noël 116

Sommaire. — I. Pourquoi, à Noël, les prêtres disent-ils trois messes? 116. — II. Dans l'épître de la messe de minuit, saint Paul fait ressortir la charité du Verbe, qui a daigné devenir le précepteur et le Rédempteur du genre humain, et il base sur l'exemple de cette bonté sans bornes l'exemple de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, 117. — III. Dans l'épître de la messe de l'aurore, l'apôtre continue de mettre en relief la charité gratuite de Notre-Seigneur, 118. — IV. Dans l'épître de la messe du jour, saint Paul prouve spécialement la divinité de Jésus-Christ, 118.

Explication de l'Évangile de la messe de minuit. 120

Sommaire. — I. Les trois évangiles de la fête de Noël font ressortir les trois naissances de Jésus-Christ : naissance temporelle dans le sein de la vierge Marie; naissance spirituelle dans l'âme du juste; naissance éternelle dans le sein de son Père, 120. — II. Pourquoi l'évangile assigne-t-il à la naissance temporelle du Verbe l'époque

Pages.

de César-Auguste et arrive-t-elle à l'occasion d'un édit de cet empereur? 120. — III. Lieu désigné par les prophètes à la naissance temporelle de Jésus-Christ. L'empereur Auguste contribue à l'accomplissement de la prophétie, 121. — IV. Circonstances particulières qui accompagnent la naissance de Jésus-Christ, 122. — V. Anges qui appellent les bergers au berceau de l'enfant Jésus. Pourquoi les pauvres sont-ils ses premiers adorateurs et ses premiers apôtres? 124. — VI Cantique des Anges, 125.

Explication de l'Évangile de la messe de l'aurore. 126

Sommaire. — I. Les bergers, appelés par la voix des Anges, se rendent à Bethléem pour adorer l'enfant Jésus, et deviennent ses premiers apôtres, 126. — II. Marie, modèle des âmes contemplatives, et une des sources de la tradition catholique, 127. — III. Les bergers, modèle d'une vie simple et religieuse, 128.

Explication de l'Évangile de la messe du jour 129

Sommaire. — I. Motifs de l'évangile de saint Jean. L'évangile du jour de la fête de Noël est la page la plus sublime des Ecritures. Il contient la triple naissance de Jésus-Christ, mais met particulièrement en lumière sa divinité, 129. — II. Définition du Verbe en lui-même, 130. — III. Le Verbe, dans ses rapports avec la création en général, et avec l'homme en particulier, 131. — IV. Ingratitude du monde envers le Verbe, avant l'Incarnation, 133. — V. Témoignage de saint Jean-Baptiste en faveur du Verbe incarné, 133. — VI. Ingratitude insigne du peuple Juif, et des mauvais chrétiens, 133. — VII. Hautes destinées de ceux qui sont fidèles à l'enseignement du Verbe incarné, 134. — VIII. Profond abaissement du Verbe fait chair, 134.

Instruction. — *Dignité du pauvre dans l'Eglise* 136

Sommaire. — I. Le pauvre dans le paganisme, 138. — II. Le pauvre dans le christianisme, 139.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Epître de saint Paul aux Galates.. 144

Explication de l'Épître. 145

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Galates, 145. — II. Différences essentielles entre la loi ancienne et l'Evangile, 146. — III. Conduite de Dieu dans l'éducation du genre humain, 147. — IV. Mission de Jésus-Christ dans la plénitude des temps,

Pages.

148. — V. Transformation des sentiments du cœur dans la loi nouvelle, 149.

Instruction sur l'Épître. — *Dignité de la femme dans le christianisme* 150

Sommaire. — Femme païenne, 150.

Evangile. — *Jésus présenté au temple* 157
Explication de l'Evangile. 158

Sommaire. — I. Marie et Joseph, modèles de la science du silence, 158. — II. Prophéties du veillard Siméon : le glaive de douleur dans le cœur de Marie. Jésus, ruine et résurrection d'un grand nombre, est un signe de contradiction, 159. — III. La prophétesse Anne, 164. — IV. Joseph, Marie et l'enfant Jésus, dans la retraite de Nazareth, 165.

Instruction sur l'évangile. — *Suite de la dignité de la femme.* 166

Sommaire. — Femme chrétienne, 167.

FÊTE DE LA CIRCONCISION ET NOM DE NOTRE-SEIGNEUR.

Epître de la messe de minuit. (La voir avec l'explication) 110 et 116
Evangile. — *Circoncision de Notre-Seigneur* 173
Explication de l'Évangile 173

Sommaire. — I. La circoncision spirituelle, 173. — II. La puissance et la vertu du nom de Jésus, 177.

Instruction sur l'Évangile. — *Dignité de l'enfant dans le christianisme* 181

Sommaire. — I. L'enfant dans le paganisme, 181. — II. L'enfant dans le christianisme, 184.

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Epître du prophète Isaïe. 187
Explication de l'Épître. 187

Sommaire. — I. Triple sens du mot Epiphanie, 187. — II Triste

Pages.

état de l'humanité avant la venue de Jésus-Christ, 188. — III. La prophétie d'Isaïe, matière de l'épître, s'est littéralement accomplie en Jésus-Christ, et forme un abrégé de l'histoire de l'Eglise, 190.

Evangile. — *Adoration des Mages*. 191
Explication de l'Évangile 193

Sommaire. — I. Une étoile miraculeuse appelle les Mages au berceau de Jésus, 193. — II. Les Mages à la cour d'Hérode, 195. — III. Hypocrisie d'Hérode, 196. — IV. Réapparition de l'étoile miraculeuse, à la sortie de Jérusalem, 197. — V. Adoration des Mages. Leurs présents à l'enfant de Bethléem, 197. — VI. Retour des Mages dans leur patrie. Ils sont nos modèles, 198.

Instruction sur la fête de l'Epiphanie. — *Justification de la Providence à l'égard du genre humain*. 199

Sommaire. — I. Grâces suffisantes accordées à la Gentilité pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par là acquérir la vie éternelle, 200. — II. Comment devons-nous correspondre à la grâce, 212.

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains. 216
Explication de l'Épître 216

Sommaire. — I. Nos corps une hostie vivante, 216. — II. L'homme nouveau, 218. — III. Tous les chrétiens ne forment qu'un corps en Jésus-Christ, 219.

Evangile. — *Jésus-Christ dans le temple à l'âge de douze ans*. . 219
Explication de l'Évangile. 220

Sommaire. — I. La sainte famille dans le temple, modèle de la famille chrétienne, 220. — II. Disparition de Jésus durant trois jours. Désolation des parents. Malheur de la perte de Jésus, 222. — III. Jésus retrouvé dans le temple assis au milieu des docteurs, ravis de sa sagesse, 223. — IV. Douce plainte de la mère et réponse de Jésus, 223. — V. Leçon d'obéissance que Jésus-Christ donne pendant trente ans, les neuf dixièmes de sa vie mortelle, et pour-

Pages.

quoi, 224.—VI. Jésus avançant en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, 226.

Instruction sur l'Évangile. — *Nécessité de servir Dieu dans sa jeunesse*. 227

Sommaire. Cette nécessité est fondée : I. Sur l'Ancien et le Nouveau Testament, 227. — II. Sur la raison et l'expérience, 233.

SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains 235
Explication de l'Épître. 236

Sommaire. — I. Devoirs de la hiérarchie catholique dans le ministère de l'enseignement et de la bienfaisance, 236. — II. Devoirs des fidèles entre eux et dans leurs relations avec les infidèles, 238.

Evangile. — *Noces de Cana*. 240
Explication de l'Évangile. 241

Sommaire. — I. Pourquoi Jésus-Christ assista-t-il aux noces de Cana? Grande analogie entre le mariage et l'union des âmes avec Dieu, 241. — II. Premier miracle public de Jésus-Christ : l'eau changée en vin sur l'intercession de la vierge Marie. Leçon que renferme ce miracle, 244. — III. Les apôtres crurent en Jésus-Christ, 246.

Instruction sur l'Évangile. — *Le mariage chrétien*. 247

Sommaire. — I. Vocation au mariage. Sa nécessité. Les signes auxquels on peut la connaître. Les amis qu'il faut consulter, 248. — II. Choix de la personne. Quel esprit doit nous guider, 252. — III. Réception du Sacrement. Comment il faut s'y préparer, 254.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains 255

Explication de l'Épître 256

Sommaire. — I. L'apôtre continue de recommander aux chrétiens la

Pages.

nécessité de l'humilité, celle de la charité et celle de la paix avec tout le monde si cela est possible, 256. — II. Personne ne doit se rendre justice à soi-même, mais l'attendre du Seigneur, 258. — III. Faire du bien à ses ennemis, 259.

Evangile. — *Guérison d'un lépreux et du serviteur du Centenier* 261
Explication de l'Évangile 262

Sommaire. — I. Le lépreux. Le péché, la lèpre spirituelle. Analogie entre la guérison de la lèpre du corps, opérée par Notre-Seigneur, et celle de l'âme, par le prêtre catholique, 262. — II. Guérison du serviteur du Centurion, lequel est le modèle des bons maîtres, 266. — III. Circonstances particulières de cette guérison, 267. — IV. La foi et l'humilité du Centurion publiquement louées par Notre-Seigneur, 269. — V. Prophétie concernant la réprobation de la nation juive et la conversion de la gentilité, 270.

Instruction sur l'évangile. — *Sur la foi* 272

Sommaire. — I. Nécessité de la foi, 273. — II. Ses qualités, 277.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Romains. 285
Explication de l'Épître 285

Sommaire. — I. La charité va plus loin que la justice. La dette de la charité n'est jamais payée, 285. — II. La charité est le résumé et la plénitude de la loi, 286.

Evangile. — *Jésus-Christ apaise une tempête élevée pendant son sommeil.* 288
Explication de l'Évangile 289

Sommaire.—I. Jésus, dans la barque de Pierre, est assailli d'une violente tempête pendant qu'il dormait, 289. — II. Notre-Seigneur apaise cette tempête. Stupeur des mariniers, 290. — III. Cette tempête est la figure de toutes celles qui assaillent l'âme chrétienne et l'Eglise durant le cours des siècles, 291.

Instruction sur l'Évangile. — *Suite de la foi* 294

Pages.

Sommaire. — Causes qui font perdre la foi, 294. 1° l'orgueil, 295; — 2° le libertinage, 298.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Colossiens 306
Explication de l'Épître. 307

Sommaire. — I. Motifs de la lettre de saint Paul aux Colossiens. Erreurs de l'hérésie gnostique, 307. — II. De l'humilité, de la modestie et de la patience, 308. — III. Support mutuel, 310. — IV. La charité, le lien de la perfection, 311. — V. La paix de Jésus-Christ, 311. — VI. Reconnaissance, parole divine et chants religieux, 313. — VII. Tout faire au nom du Seigneur, 315.

Evangile. — *Parabole du bon grain et de l'ivraie.* 315
Explication de l'évangile 316

Sommaire. — I. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il choisi pour méthode d'enseignement le genre des paraboles? 316. — II. Explication de la parabale du bon grain et de l'ivraie. Royaume du ciel, bon grain, champ, ennemi, ivraie, 318. — III. Les serviteurs du père de famille veulent arracher l'ivraie. Réponse du maître. Mélange des bons et des mauvais, 320. — IV. Le temps de la moisson. Séparation des bons et des mauvais, 324.

Instruction sur l'évangile. — *De l'apostolat de la vérité religieuse. Sa nécessité.* 325

Sommaire. — I. Cette nécessité est fondée sur le malheur physique ou moral de l'infidèle ou du pécheur, 325.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Epître de saint Paul aux Thessaloniciens. 335
Explication de l'Épître 336

Sommaire. — I. Motifs de la première lettre de saint Paul aux Thessaloniciens, 336. — II. La prière, l'âme de l'apôtre, 337. — III. Les Thessaloniciens furent convertis à l'évangile par la prédication, les miracles et l'exemple de l'apôtre, 339. — IV. La chrétienté de Thessalonique est devenue un modèle pour les autres églises, 340. — Succès de l'apôtre près des Thessaloniciens, 341.

Pages.

Evangile. — *Parabole du grain de sénevé et du levain.* 342
Explication de l'Évangile. 343

Sommaire. — I. La parabole du grain de sénevé est l'image de l'action chrétienne sur la société, 343. — II. La parabole du levain est la confirmation de celle du grain de sénevé. Cette parabole figure spécialement l'action intérieure, latente, tant sur l'âme que sur les institutions de la société, 346. — III. Sous des formes paraboliques, se révèlent les grandes vérités de notre salut et tout l'avenir de l'humanité, 348.

Instruction sur l'Évangile. — *Avantages personnels de l'apostolat de la vérité.* 349

Sommaire. — L'apostolat de la vérité religieuse attire sur celui qui l'exerce : I. Des bénédictions temporelles, 351. — II. Des bénédictions spirituelles, 351.

LA SEPTUAGÉSIME.

Première Épître de saint Paul aux Corinthiens.. 355
Explication de l'Épître 356

Sommaire. — I. La vie chrétienne est une course. Le régime pénible des athlètes ou des coureurs anciens. La corruptibilité de leur couronne. L'incorruptibilité de la couronne du chrétien, 356. — II. La vie chrétienne est aussi une lutte. Exemple effrayant de l'apôtre, 359. — III. Malgré les prodiges et les bienfaits du Seigneur, un grand nombre d'Israélites ont été infidèles : leçon terrible pour les chrétiens, 361.

Evangile. — *Parabole des ouvriers envoyés dans la vigne du père de famille* 364
Explication de l'évangile 366

Sommaire. — I. La parabole des ouvriers envoyés dans la vigne du père de famille renferme un double sens : l'un relatif au genre humain ; l'autre à la vie d'un chacun de nous, 366. — II. Les différentes heures où les ouvriers sont appelés au travail : le matin, la troisième, la sixième, la neuvième heure, 367. — III. La onzième heure, 369. — IV. Le soir, l'économe, la rémunération, les murmures des ouvriers de la première heure. Réponse du père de famille, 371. — V. Conclusion ou morale de la parabole, 373.

Instruction sur la Franc-Maçonnerie 375

Pages.

Sommaire. — I. Origine de la Franc-Maçonnerie, 376. — II. But religieux et politique de la Franc-Maçonnerie, 378. — III Condamnation de la Franc-Maçonnerie, 384.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens 385
Explication de l'Épître. 387

Sommaire — I. Motifs qui forcent saint Paul à se justifier et à faire son éloge, 387. — II. Souffrances physiques, morales, intellectuelles de l'apôtre dans l'intérêt du salut des autres, 391. — III. Ses visions et révélations, 393. — IV. Souffrances de saint Paul dans l'intérêt de son propre salut, 395.

Evangile. — *Parabole de la bonne semence tombée sur divers terrains* 397
Explication de l'Évangile. 399

Sommaire. — I. Le semeur, c'est Jésus-Christ, 399. — II. La semence, c'est la parole de Dieu, 399. — III. Les divers terrains sont les quatre classes d'auditeurs de la parole divine, 401.

Instruction sur l'Évangile. — *Suite de l'apostolat de la vérité.* 407

Sommaire. — I. Comment faut-il exercer l'apostolat de la vérité, 408. — II. Quelles personnes peuvent surtout l'exercer? 410.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Première épître de saint Paul aux Corinthiens. 414
Explication de l'Epître. 415

Sommaire. — I. Nécessité et prééminence de la charité, 415. — II. Ses huit caractères positifs, 419. — III. Ses huit caractères négatifs, 421. — IV. Voir les choses en énigme et les voir en réalité, 423. — V. Durée éternelle de la charité, 425.

Instruction sur l'épître. 426

Sommaire. — I. Doctrine catholique de la nature et de la grâce, de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel.

Pages.

Evangile selon saint Luc. — *Jésus-Christ prédit sa passion et sa résurrection et guérit un aveugle près de Jéricho*. 436

Explication de l'Evangile. 437

Sommaire. — I. Jésus prédit sa passion dans ses principales circonstances et sa résurrection, 437. — II. Il rend la vue à un aveugle près de Jéricho, 441. — III. Sens spirituel et moral de ce prodige, 443.

Instruction sur l'Evangile. — Justification de la Providence dans le terrible fléau de la guerre. 444

Sommaire. — I. Nos crimes ont attiré le terrible fléau de la guerre, 445. — II. La France s'est attiré ses désastres inouïs dans les fastes militaires et les annales de l'histoire par l'esprit d'indifférence religieuse qui a envahi toutes les sphères gouvernementales, 457. — III. La France purifiée par le sang et le malheur se relevera de ses ruines, 467.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Nancy, imprimerie de Sordoillet et Fils, rue du Faubourg Stanislas, 3.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21078 9340